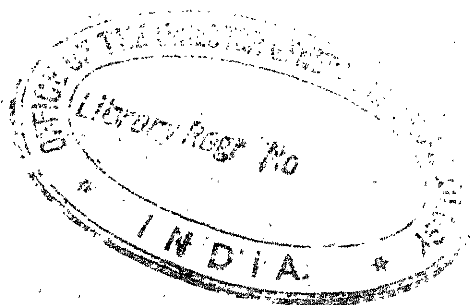
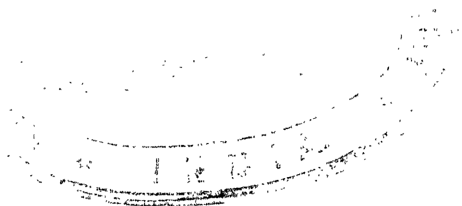

Library Regd No
INDIA

JOURNAL ASIATIQUE



ONZIÈME SÉRIE

TOME XIV



JOURNAL ASIATIQUE

RECUEIL DE MÉMOIRES

ET DE NOTICES

RELATIFS AUX ÉTUDES ORIENTALES

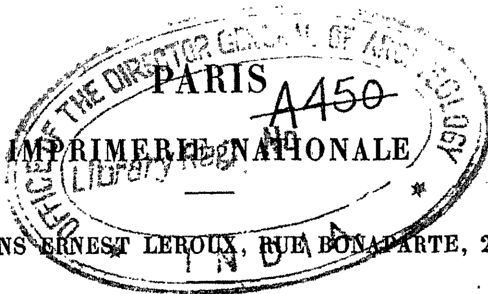
PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

ONZIÈME SÉRIE

TOME XIV







PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

ÉDITIONS ERNEST LEROUX, RUE BONAPARTE, 28

MDCCCCXIX

JOURNAL ASIATIQUE.
JUILLET-AOÛT 1919.

LE K'OUEN-LOUEN ET LES ANCIENNES NAVIGATIONS INTEROCÉANIQUES DANS LES MERS DU SUD,

PAR
GABRIEL FERRAND.

(SUITE.)

AMBASSADES À LA COUR DE CHINE.

Il est une autre preuve que les guerres navales, de l'existence et de l'activité des marines javanaise, khmèr et čam : ce sont les envois de missions diplomatiques à la cour chinoise. Chaque ambassade se composait d'un nombreux personnel qui avait fréquemment charge de remettre à l'empereur des éléphants, rhinocéros, tigres et des produits du pays. Le transport des membres de la mission, de leur suite et du tribut exigeait ainsi l'envoi de plusieurs navires. Nous en avons l'assurance pour l'ambassade javanaise de 1499, par exemple.

Les ambassades de Java à la cour de Chine sont données comme provenant des pays de Ye-tiao, Chö-p'o-p'o-ta, Ho-ling, Chö-p'o et Tchao-wa[1] : ce sont les différents noms sous les-

[1] 葉調 *Ye-tiao* = **Yap-div*; 闍婆婆達 *Chö-p'o-p'o-ta*, pron. anc. **Ž'ia-bwa-bwa-daδ*; 訶陵 *Ho-ling*; 闍婆 *Chö-p'o*, pron. anc. **Ž'ia-bwa*;

quels les Chinois ont connu cette île. Elles furent envoyées aux dates suivantes :

En 132[1]; 433, 435[2]; en 640 ou 648, 666, 767, 768, 813[3] (cette ambassade apporta «quatre 僧祇奴 *seng-tche nou* = esclaves Zanjs de la côte orientale d'Afrique, des perroquets de différentes couleurs, des oiseaux *pīnka* et d'autres choses[4]»); 818, 820, 831[5]; entre 860 et 873, on envoya «des musiciennes[6]»; en 993[7]; en 1300[8]; en 1370, 1372, 1375, 1377, 1379, 1380, 1381 apportant «300 esclaves noirs et des produits du pays»; 1382 apportant «des esclaves noirs, hommes et femmes, au nombre de 100; huit grandes perles et 75,000 *catti* [= 75,000 × gr. 604 = 45,300 kilogrammes] de poivre»; 1393, 1394[9]; 1415[10], 1416[11];

爪哇 *Tchao-wa*, fréquemment écrit fautivement : 瓜哇 *Koua-wa* (cf. *Deux itinéraires*, p. 266 et suiv.). Il est encore une autre leçon 社薄 *Chö-po*, variante fautive 杜 | *Tou-po*, qui désigne également l'île de Java. «Je tiens à faire remarquer, dit M. Pelliot (*ibid.*, p. 277-278), que si le Tou-po est le même que le Tchou-po [et le Chö-po], leur commune identification à Java est gênée par l'ancienne prononciation de 薄 *po*, avec gutturale finale.» Ce *Chö-po* = **Ja-bak*. Comme il figure dans le *Nan tcheou yi wou tche* qui remonte probablement au IIIᵉ siècle (*ibid.*, 277), il nous est ainsi attesté à haute époque. C'est ce *Chö-po* = **Ja-bak* qui est à la base de la leçon arabe زابج, litt. *Zābag* avec ج en fonction de gutturale sonore, représentant une forme étrangère **jabaga* ou **jawaga*. La question sera étudiée en détail dans le t. III de mes *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turks.*

(1) Cf. PELLIOT, *Deux itinéraires*, p. 266.

(2) *Ibid.*, p. 271 et 273.

(3) *Ibid.*, p. 286.

(4) GROENEVELDT, *Notes*, p. 140.

(5) PELLIOT, *Deux itinéraires*, p. 286-287.

(6) GROENEVELDT, *Notes*, p. 140.

(7) PELLIOT, *Deux itinéraires*, p. 312.

(8) *Ibid*, p. 243.

(9) GROENEVELDT, *Notes*, p. 161-162.

(10) *Ibid.*, p. 163.

(11) *Ibid.*, p. 253.

1418[1], 1432[2], 1440[3], 1446, 1452, 1460, 1465, 1499[4].

Le royaume de Ho-lo-tan[5] de l'île de Java envoya des ambassades : en 430, apportant à la cour «des bagues en diamant, des perroquets rouges, des cotonnades grossières et fines de l'Inde, des cotonnades du Ye-po[6]»; 433, 434, 436, 437, 449 et 452[7].

Le Khmèr, connu d'abord sous le nom de Fou-nan, puis sous celui de Tchen-la[8], envoya des ambassades en Chine aux dates suivantes :

En 225[9] ou pendant la période de 225 à 230[10]; 243[11], 268, 285, 286, 287, 357[12], 434, 435, 438, 484 «offrant une image en or ciselé du siège du roi des dragons, un éléphant en santal blanc, deux stūpa d'ivoire, deux pièces de coton, deux *sou-li* de verre, et un plateau à arec en écaille[13]»; 503[14],

(1) *Ibid.*, p. 164.

(2) *Ibid.*, p. 165.

(3) *Ibid.*, p. 164. Pendant le voyage de retour à Java, les membres de l'ambassade firent naufrage : cinquante-six furent noyés et quatre-vingt-trois sauvés.

(4) *Ibid.*, p. 165. «In the year 1499, dit le *Ming che*, envoys with tribute were shipwrecked in a storm, and only the ship of their interpreter arrived at Canton» (Groeneveldt, *Notes*, p. 165). Il y avait donc plusieurs navires naviguant de conserve.

(5) 訶羅單, var. 呵 | | et 訶羅旦 (cf. *Deux Itinéraires*, p. 271, 272, et mes *Relations de voyages*, t. II, p. 512 et n. 8).

(6) Vraisemblablement le Gandhāra (Pelliot).

(7) *Deux itinéraires*, p. 271 et 272. Cf. également Ma Touan-lin, *Méridionaux*, p. 505-606.

(8) 扶南 *Fou-nan*, var. 跋南 *Pa-nan*; 眞臘 *Tchen-la* (Paul Pelliot, *Le Fou-nan*, dans *B.É.F.E.-O.*, t. III, 1903, p. 252 et 284; *Deux itinéraires*, p. 372). *Vide supra*, t. XIII, p. 241.

(9) Paul Pelliot, *Le Fou-nan*, p. 283.

(10) *Ibid.*, p. 251 et 283.

(11) *Ibid.*, p. 303.

(12) *Ibid.*, p. 252. La dernière de ces ambassades offrit en tribut des éléphant apprivoisés.

(13) (14) *Ibid.*, p. 255 et 257-260. L'étymologie probable de *sou-li* est *surāh* ī

511[1], 514, 517, 519 «pour offrir en présent une image heureuse en santal de l'Inde et des feuilles d'arbre 婆 羅 *p'o-lo*[2]; en même temps l'ambassadeur offrait en hommage des perles *houo-ts'i*[3], du curcuma, du storax et autres parfums»; 520, 530, 535, 539 «offrant en hommage un rhinocéros vivant et des produits du pays[4]»; 559, 572, 588[5], 616 ou 617, pendant les périodes 618-626 et 627-649[6].

Le Čampa, qui a été successivement connu des Chinois sous les noms de Lin-yi, Houan-wang et Tchan-tch'eng[7], envoya des ambassades en Chine à partir du IIIe siècle. La première date des environs de 230[8]; les autres suivent en : 268[9], 284[10], 340 offrant en présent des éléphants domestiques et portant une lettre «écrite tout entière en caractères barbares», c'est-à-dire en un alphabet indien introduit au Čampa[11]; 372,

cf. *Hobson-Jobson*, s. v° *serai* (Pelliot, *B. É. F. E-O*, t. III, p. 783, correction à la p. 260, n. 2 du même volume). — [14] *Ibid.*, p. 262.

[1] *Ibid.*, p. 270.

[2] «*P'o-lo* est souvent en chinois une transcription erronée de 娑 羅 *so-lo*, *çala*, qui est le nom des arbres entre lesquels mourut le Buddha» (Pelliot).

[3] «火 齊 珠 .....Dans bien des cas, on semble avoir entendu par *houo-ts'i-tchou* ou *houo-tchou* des lentilles de verre ou de cristal de roche (cf. de Mély, *Les lapidaires chinois*, p. 60; S. Julien, *Mémoires sur les contrées occidentales*, t. I, p. 167)» (Pelliot). Cf. également sur le *houo-ts'i-tchou*, *Chau Ju-kua*, trad. Hirth-Rockhill, p. 111 et 113; et Berthold Laufer, *Optical lenses*, dans *T'oung Pao*, t. XVI, 1915, p. 188 et suiv.

[4] *Ibid.*, p. 262-263 et 270-271; et *B.É.F.E.-O.*, t. III, *La dernière ambassade du Fou-nan en Chine sous les Leang* (539), p. 671-672.

[5] Pelliot, *Deux itinéraires*, p. 389.

[6] Pelliot, *Le Fou-nan*, p. 272 et 274.

[7] 林 邑 *Lin-yi*, 環 王 *Houan-wang* et 占 城 *Tchan-tch'eng* (litt. la ville des Čams).

[8] Pelliot, *Le Fou-nan*, p. 251.

[9] *Ibid*, p. 252.

[10] Georges Maspero, *Le Royaume de Champa*, dans *T'oung Pao*, t. XI, 1910, p. 336. M. G. Maspero indique à tort cette ambassade comme la première qui fut envoyée en Chine.

[11] *Ibid.*, p. 339.

373, 377, 382[1]; 414, 417, 421, 430[2], 433, 434, 438, 439, 441[3], 455, 458 «offrant des vases d'or et d'argent, des étoffes parfumées et un grand nombre de produits du pays»; 472[4]; 491 «offrant des vases d'or et des produits du pays»; 492; 502, 510 offrant un cerf blanc, 512, 514, 526, 527[5]; 529, 534, 568, 572, 595[6]; 623, 625, 628 offrant des rhinocéros apprivoisés, 630, 631 offrant des pierres merveilleuses, des éléphants dressés dont les liens étaient en or, des ceintures de cinq couleurs, des tissus de soie, des perroquets aux plumes de cinq couleurs et des perroquets blancs qui répondaient aux questions qu'on leur posait[7]; 640, 642[8]; 653 et 654 offrant des éléphants domestiques; 657, 669, 670, 686 et 691 offrant encore des éléphants domestiques; 695 offrant des éléphants de guerre; 699 offrant des éléphants dressés, 702, 703, 706, 707 offrant des éléphants domestiques; 709, 711, 712; offrant cinq éléphants en 713 et quatre en 731; 749[9]; 793 offrant des rhinocéros et des buffles[10]. Interrompues à la fin du VIIIe siècle, les ambassades du Čampa ne reprennent qu'en 951 et sont renouvelées en 958, 959, 960; 962 offrant vingt-deux défenses d'éléphants et mille livres d'encens; 966 offrant des éléphants apprivoisés, des rhinocéros, des tissus de laine blanche et de soie unie, et des plantes parfumées; en 967, 970, 971, 973, 974 «offrant des paons, deux parasols, des torches (?) et 40 livres de fer»;

(1) *Ibid.*, p. 344 et n. 6.
(2) *Ibid.*, p. 490-492.
(3) *Ibid.*, p. 494 et n. 3.
(4) *Ibid.*, p. 500.
(5) *Ibid.*, p. 504, 505 et 506.
(6) *Ibid.*, p. 508 et 511.
(7) *Ibid.*, p. 515, 516 et 518.
(8) *Ibid.*, p. 519.
(9) *Ibid.*, p. 523, 524, note 2, et 525.
(10) *Ibid.*, p. 561.

976, 977[1], 978[2], 979, 982 et 983 offrant, chaque fois, un éléphant de bât[3]; 985, 986, 990 «offrant un rhinocéros apprivoisé et des produits du pays»; 992 offrant un tribut composé de dix cornes de rhinocéros, trois cents défenses d'éléphants, dix livres d'écaille de tortue, deux livres de camphre, deux mille livres de parfums divers, cent soixante livres de bois de santal, deux cents livres de poivre, cinq nattes et 24,300 paires de faisans[4]; 1004, 1006, 1010, 1011, 1015, 1018[5]; 1030 offrant des carapaces de tortue, de l'encens, des cornes de rhinocéros et des défenses d'éléphants; 1042[6]; 1050, 1053, 1056, 1061 offrant des éléphants domestiques; 1062[7]; 1077, 1086, 1092, 1104, 1116, 1127, 1129[8]; 1155, 1167[9], 1174, 1176[10]; 1279, 1280 «offrant des éléphants dressés»; deux ambassades en 1281[11]; 1285 offrant dix musiciens, des plantes médicinales, des peaux de crocodiles et différents produits[12]; 1322, 1323, 1327, 1328, 1330[13]; 1369 offrant des éléphants, des tigres et autres produits du pays; 1370, 1371 ou 1372[14], 1391, 1397, 1399[15]; 1403, 1404, 1405, 1406 offrant des éléphants blancs; 1408 «offrant des éléphants et des produits du pays»; 1409, 1410, 1412,

(1) *Ibid.*, dans *T'oung Pao*, t. XII, 1911, p. 62, 63, 64 et 65.
(2) *Ibid.*, p. 69.
(3) *Ibid.*, p. 65 et 69, n. 2.
(4) *Ibid.*, p. 68-69, 71, 73 et 74-75.
(5) *Ibid.*, p. 77 et 81.
(6) *Ibid.*, p. 83 et 84.
(7) *Ibid.*, p. 238, 240 et 241.
(8) *Ibid.*, p. 254, 255, 256 et 257.
(9) *Ibid.*, p. 302 et 305.
(10) *Ibid.*, p. 307.
(11) *Ibid.*, p. 457 et 458.
(12) *Ibid.*, p. 475.
(13) *Ibid.*, p. 598.
(14) *Ibid.*, p. 606, 607, 609.
(15) *Ibid.*, dans *T'oung Pao*, t. XIV, 1913, p. 154.

1413[1]; 1415, 1416, 1417, 1418, 1419, 1420, 1422, 1423, 1424, 1425, 1426, 1427, 1428, 1429, 1430, 1431, 1432, 1433, 1434, 1435, 1436, 1438, 1439, 1440[2], 1441, 1442, 1443, 1445, 1446, 1453, 1459[3].

Du IIe siècle à la fin du XVe, les ambassades javanaises à la cour de Chine sont relativement peu nombreuses. Je n'en ai relevé qu'une trentaine dans les documents qui sont à ma disposition; mais ce chiffre pourrait sans doute être dépassé en dépouillant dans ce but les annales chinoises. Quoi qu'il en soit, les souverains javanais ont estimé utile, à certaines époques, de faire acte d'allégeance en envoyant des ambassadeurs en Chine. Les Chinois tenaient ces sortes de visites *ad limina imperatorum*, comme des actes de vassalité; mais les pseudo-feudataires qui accomplissaient les rites prescrits en la circonstance, ne l'entendaient certainement pas ainsi. En réalité, il s'agissait le plus souvent de manifestations protocolaires où la vanité du «Fils du Ciel» et l'obséquiosité intéressée de ses prétendus tributaires trouvaient également leur compte. La diplomatie extrême-orientale est fertile en conceptions ingénieuses pour donner et retenir, affirmer et nier, avoir l'air de se soumettre et rester indépendant tout à la fois. Je veux seulement retenir de ces faits que, dès le IIe siècle, les souverains javanais sont en relations avec la Chine. Ces relations officielles ont été quelquefois interrompues pendant de longues années, mais elles étaient ensuite reprises quand les Javanais avaient de nouveau quelque raison personnelle d'envoyer une ambassade à l'empereur. Le passage suivant du *Ming che* est tout à fait démonstratif à cet égard :

«In the year 1443, the governor of Canton presented a

(1) *Ibid.*, p. 158, 160 et 2.
(2) *Ibid.*, p. 163.
(3) *Ibid.*, p. 70, 173 et 177.

memorial pointing out that the continual tribute of Java caused great expenses and trouble, and that it was no good plan to injure China in order to benefit those distant people. The emperor adopted his views, and when the envoys of that country went back he gave them a letter, saying : « The different countries over the sea shall all bring tribute once in three years; « you, oh king, must also have compassion with your people and « observe this arrangement. » In the year 1446 they [the Javanese] brought again tribute, but afterwards they became gradually more remiss[1]. » Qu'il n'y trouvât pas un profit suffisant ou qu'il eût réellement en vue la défense des intérêts de son pays, le gouverneur de Canton juge exagérées les dépenses occasionnées par la venue de trop fréquentes ambassades javanaises.

Les flatteries que prodiguent à l'empereur les envoyés étrangers sont percées à jour par Ma Touan-lin, qui rapporte et commente ainsi les déclarations de l'ambassadeur de Kan-t'o-li : « Dans la première année *tien-kien* de la dynastie des Leang (= 502), le huitième jour de la quatrième lune, 瞿雲修跋陀羅 *K'iu-t'an Sieou-pa-t'o-lo* [= Gautama Subhadra], roi du pays de 干陀利 *Kan-t'o-li*[2], rêva qu'un bonze lui disait : « Le prince qui règne actuellement en Chine est un saint; dans dix ans le buddhisme sera grandement répandu dans son empire. Envoie-lui des ambassadeurs, offre-lui le tribut, et la prospérité sera grande dans ton royaume, où des marchands étrangers afflueront de toute part. Si tu n'es pas de mon avis, tu auras à t'en repentir. . . » Le faible de l'empereur Wou-ti, des Leang, pour la religion buddhique était bien connu de tous les barbares, ajoute Ma Touan-lin; c'est pourquoi le roi de Kan-t'o-li, envoyant une ambassade en Chine, avait pris soin

(1) *Apud* Groeneveldt, *Notes*, p. 164-165.
(2) Sumatra, *Vide infra*, appendice III.

de choisir un bonze. Ce bonze, appelé Ki-sun[1], dut imaginer la fable rapportée plus haut, afin de capter par cette adulation les bonnes grâces impériales. Quand les barbares des îles visitent la Cour et apportent quelques dons en tribut, c'est dans l'unique espoir (*sic*) de recevoir le double de ce qu'ils donnent et de faire des échanges avantageux; les vertus que peut avoir l'empereur régnant ne sont point ce qui les attire d'ordinaire. Au reste, ce K'iu-t'an Sieou-pa-t'o-lo était, lui, très attaché au culte de Fo et très désireux de le voir propagé à la Chine. Peut-être fut-il le véritable inventeur de tout ce que son ambassadeur vint raconter. Un fait bien certain, c'est qu'il y a là plus de flatterie que de vraisemblance[2]... »

En somme, toutes ces ambassades n'avaient le plus souvent d'autre but que d'obtenir de la cour de Chine des présents de plus de valeur que ceux qui lui étaient offerts. C'était à proprement parler une affaire commerciale dont on espérait de beaux bénéfices. Une fois même, le Čampa envoya à l'Empereur, en guise de tribut, des objets précieux volés à des marchands étrangers. C'est Ma Touan-lin encore qui nous a conservé le souvenir de cet étrange incident diplomatique : « 鄒亞娜 *Tseou-ya-no* [= Jaya Harivarman IV, roi du Čampa] envoya [en 1167[3]] un tribut si considérable que l'empereur ordonna tout d'abord de n'accepter que la dixième partie des présents offerts. Bientôt, les autorités chinoises du Fou-kien transmirent à la Cour les plaintes d'un nommé 烏師點 *Wou-che-tien* et de plusieurs autres marchands de la nation des Ta-che [= Arabes], accusant le roi de Tchan-tch'eng [= Čampa]

(1) « C'est un contre-sens, dit M. Pelliot (*Deux itinéraires*, p. 402, note 1). Dans le texte original (*Wen hien t'ong k'ao*, k. 331, p. 21 v°), il n'y a aucun nom propre. »

(2) Ma Touan-lin, *Méridionaux*, trad. d'Hervey de Saint-Denys, p. 451-452 et 452.

(3) Cf. Georges Maspero, *Le royaume de Champa*, dans *T'oung Pao*, t. XI, 1910, p. 302 et 305.

de leur avoir pris par force les objets précieux dont il osait se faire honneur. Une pareille communication émut l'empereur. Il défendit de rien accepter et décida qu'on écrirait au roi Tseou-ya-no pour expliquer les motifs de ce refus... A l'égard des titres honorifiques que l'Empereur avait coutume de conférer traditionnellement aux rois de Tchan-tch'eng, l'opinion du conseil des ministres fut qu'il convenait d'attendre, pour en investir Tseou-ya-no, une époque où l'affaire des Ta-che étant apaisée, ce prince enverrait un nouveau tribut qu'il fût permis de recevoir [1]. »

Les premières ambassades de Java, du Khmèr et du Čampa datent respectivement de 132, 205 et 230. Attesté à cette époque, le fait est extrêmement important pour l'histoire du développement culturel de la grande île indonésienne. Le roi javanais qui envoya en Chine l'ambassade de 132, s'appelle Tiao-pien, c'est-à-dire Devavarman [2]. Son nom sanskrit nous est un témoignage non seulement que la partie de l'île où il règne est hindouisée, mais que l'hindouisation du pays est déjà ancienne. Devavarman, « le protégé des dieux », est un *abhiṣeka-nāman*, un nom de règne. L'adoption d'une telle coutume, de ce protocole royal étranger, indique qu'en 132 déjà, souverain, cour et clergé officiel ont été profondément pénétrés par les mœurs et la religion de l'Inde.

A l'époque où sont arrivés à Java les premiers civilisateurs hindous, les habitants de l'île devaient être en deçà du stade d'évolution auquel sont parvenus de nos jours les « peuples sauvages » de l'Indochine, l'Indonésie et Madagascar. Je suis entré en relations, il y a quelque trente ans, avec des Malgaches du Sud-Est qui affirmaient n'avoir jamais vu d'homme blanc, ne connaissaient que leurs voisins immédiats et n'avaient aucune

[1] Ma Touan-lin, *Méridionaux*, p. 554-555.
[2] Cf. t. XIII, p. 455.

notion de ce qui était extérieur à leur vie propre et à la partie de la grande île africaine où ils résidaient. Ces Malgaches ignoraient jusqu'au nom des tribus et villes indigènes du Nord de Madagascar. Descendants d'immigrés indonésiens venus une vingtaine de siècles auparavant, ils avaient conservé, dans leurs traditions orales, le souvenir confus du voyage maritime de leurs ancêtres et de l'existence «d'un pays situé au delà de la mer». Ils ignoraient l'écriture. Ils savaient seulement que, depuis longtemps déjà, des étrangers [1] s'étaient installés dans l'île et y avaient introduit des nouveautés dont quelques-unes leur étaient apportées par des intermédiaires indigènes : vêtements européens, verroterie, marmites en fonte, cotonnades, pétrole, allumettes...

Antérieurement à leur hindouisation, les Javanais devaient être inférieurs encore en culture matérielle et intellectuelle à ces Malgaches sud-orientaux. Comme celles des Malgaches, leurs traditions faisaient sans doute venir leurs premiers ancêtres d'un pays situé au delà de la mer; et là se bornait vraisemblablement leur vague connaissance de l'Inde transgangétique.

D'après la légende, la colonisation hindoue en Indonésie se serait effectuée pacifiquement [2]. C'est ce que semblent indiquer les récits recueillis par des Européens à la fin du XVIIIe et au commencement du XIXe siècle [3]. La réalité a dû être à peu près ceci : deux ou trois navires de l'Inde, naviguant de con-

[1] Il s'agit des navigateurs et colons portugais, hollandais, français et anglais des XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles.

[2] «If, in the present case, dit M. J. Ph. Vogel (*The yūpa inscriptions of king Mūlavarman, from Koetei (East Borneo)*, dans *Bijdrdgen tot de t., l. en volkenkunde van Nederlandsch-Indië*, t. 74, 1918, p. 192-193), some weight may be attached to an *argumentum ex silentio*, we are perhaps justified in concluding that the penetration of Hindu culture in the Far East took place along the peaceful lines of trade and traffic.»

[3] Cf. notamment RAFFLES, *The history of Java*, Londres, in-4°, 2 vol., 1817.

serve, arrivent de proche en proche jusqu'à Java. Les nouveaux venus entrent en relations avec les chefs du pays, se les rendent favorables par des présents, par des soins donnés aux malades et par des amulettes. Dans tous les pays de civilisation primitive où j'ai vécu, du golfe d'Aden et de la côte orientale d'Afrique à la Chine, les seuls moyens efficaces de pénétration pacifique restent partout les mêmes : cadeaux de bienvenue, distribution de médicaments curatifs et de charmes préventifs contre tous les maux et dangers, réels et imaginaires[1]. L'étranger doit être ou passer pour riche, guérisseur et magicien. Personne n'est à même d'employer de tels procédés aussi adroitement qu'un Hindou. Celui-ci se prétendra sans doute d'extraction royale ou princière, ce dont son hôte ne peut qu'être favorablement impressionné.

Immigrés en cette *terra incognita,* les Hindous ne disposent pas d'interprète. Il leur faut donc apprendre la langue indigène qui est si différente de la leur et surmonter ce premier obstacle pour acquérir droit de cité chez les *mleccha*[2]. L'union avec des filles de chefs vient ensuite, et c'est alors seulement que l'influence civilisatrice et religieuse des étrangers peut s'exercer avec quelque chance de succès. Leurs femmes indigènes, instruites à cet effet, deviennent les meilleurs agents de propagande des idées et de la foi nouvelles : princesses ou filles

[1] J'en ai distribué moi-même aux Malgaches islamisés de la côte sud-orientale, sur la demande pressante de ces indigènes qui, comme toutes les populations de mœurs primitives, attribuent un pouvoir surnaturel aux chefs blancs. Quand il s'agit de musulmans, l'octroi d'une amulette, constituée généralement par un morceau de papier sur lequel est écrit un verset du Ḳorān, s'accompagne toujours de tabous destinés à en assurer l'efficacité : tabous alimentaires, sexuels, de vêtements, de certains meubles, etc. Quand l'amulette n'a pas rempli son office, l'indigène en attribue naïvement l'insuccès à son inobservance d'un des tabous qui lui avaient été prescrits.

[2] «Sauvages». Les indigènes non hindouisés sont appelés aussi *Rakṣasa* par les gens de l'Inde, chinois 羅 刹 *lo-tch'a.* Cf. Pelliot, *Deux itinéraires,* p. 281.

nobles, si elles en affirment la supériorité sur les mœurs, coutumes et religion héritées des ancêtres, leurs compatriotes ne pourront guère y contredire. Pour la diffusion de ces nouveautés sociales, morales et religieuses, le javanais n'a pas de termes équivalents, ne les connaissant pas. Il a donc fallu imposer la terminologie indienne dans tous ces domaines — terminologie dont on use encore en Indonésie après deux millénaires. A parcourir le dictionnaire kawi de Van der Tuuk, on peut se rendre compte de l'importance de ces emprunts qui, sans recourir à d'autres témoignages, montrent combien le pays a été profondément hindouisé. En s'en tenant à ces grandes lignes, ainsi a pu se réaliser à Java l'œuvre des civilisateurs venus de l'Inde. Comme la vie javanaise en a été transformée jusque dans son essence, une telle transformation n'a pu se produire que lentement. Préparée par les premiers colons hindous, elle n'a dû aboutir que par l'effort soutenu des générations suivantes. Entre la date de l'arrivée des premiers navires de l'Inde et celle où l'hindouisation s'est définitivement imposée aux chefs, au clergé et au peuple, il s'est écoulé de très longues années.

Cette reconstitution du passé n'est pas exclusivement théorique : on en peut citer des cas analogues de notre temps. Pendant mon premier séjour à Majunga, sur la côte Nord-Ouest de Madagascar, en 1888-1890, la propagande musulmane s'exerçait activement chez les Sakalava des baies de l'Ouest. Par devoir professionnel et aussi par intérêt scientifique, je surveillais de très près les missionnaires musulmans et leurs agissements. Ils se comportaient comme je viens de dire. C'est même cette propagande ainsi entendue et réalisée qui m'a fait supposer que les civilisateurs hindous en auraient usé de même à Java. D'autre part, le rôle de la femme indigène en tant qu'auxiliaire de l'étranger a toujours été méconnu ou sous-estimé. On la juge le plus souvent à travers les aventures per-

sonnelles que Pierre Loti nous a contées. Et l'erreur est grande; car Loti, merveilleux descripteur de ses sensations visuelles, est le plus pauvre des psychologues. Dans deux pays où j'ai résidé, à Madagascar et au Siam, la femme indigène se montre extrêmement dévouée à l'étranger, européen, créole ou asiatique, qui l'a choisie pour compagne. A Madagascar, des Anglais et des Français ont dû leur fortune commerciale à l'intelligente collaboration de femmes du pays; à Bangkok, en Indochine, les colons d'Europe et d'Asie ont trouvé chez les Siamoises, Cambodgiennes[1] et Annamites, une aide non moins précieuse. Rudyard Kipling, dans un de ses contes, a célébré l'affection désintéressée des Birmanes pour l'Anglais auquel elles se sont attachées[2]. Notre histoire coloniale, encore si mal connue, contient de belles pages à l'honneur des femmes indigènes. Je citerai pour mémoire l'admirable dévouement d'une princesse malgache, Andrian Nong, à Le Vacher de la Case[3]. On sait qu'une princesse indienne, Johanna Begum, la reine Jeanne, fut le plus précieux auxiliaire de Dupleix.

Au témoignage du *Heou han chou*, en 132 de notre ère, règne à Java Devavarman, le «protégé des dieux». Le nom est de pure langue sanskrite : l'*abhiṣekanāman* terminé en *-varman* se retrouve dans la titulature royale de plusieurs dynasties de

[1] «Dans ce pays (le Cambodge), ce sont les femmes qui s'entendent au commerce. Ainsi un Chinois qui en arrivant là-bas prend femme profite-t-il en plus de ses aptitudes commerciales» (*Mémoires sur les coutumes du Cambodge* [de Tcheou Ta-kouan, 1295-1297], trad. et annotés par Paul Pelliot, dans *B.É.F.E.-O.*, t. II, 1902, p. 167).

[2] «It is said, rapporte également Michael Symes (*An account of an embassy to the kingdom of Ava*, Londres, 1800, in-4°, p. 329), that the Birman women are very seldom unfaithful to their foreign masters, indeed they are often essentially useful, particularly to those who trade, by keeping their accounts and transacting their business.»

[3] Sur Andrian Nong, cf. *Rentrée solennelle des quatre écoles de l'Institut d'Alger* (discours par de la Blanchère), Alger, 1884, in-8°, p. 106 et suiv., et les auteurs cités.

l'Inde propre. Devavarman sait qu'un lointain et puissant monarque vit de l'autre côté de la mer, dans sa capitale de Loyang, en pleine province du Ho-nan. Il désire lui rendre hommage, sans doute pour en obtenir protection et subsides. Le fait est d'importance, car l'envoi d'une ambassade à l'empereur Chouen est, en somme, l'inauguration d'une politique extérieure, l'entrée dans la vie internationale. Une décision de ce genre n'a pu être prise qu'en pleine connaissance de cause, c'est-à-dire après avoir obtenu des informations détaillées sur la navigation jusqu'à la côte chinoise [1], sur les Chinois eux-mêmes et sur l'empereur. Les Javanais devaient être en relations avec les populations maritimes des détroits, du golfe de Siam et du Čampa, car ce sont des marins intrépides [2]. Trente-

[1] «Quand au début de notre ère, dit M. Pelliot, des relations commerciales ou politiques s'établirent régulièrement entre la Chine et les pays des mers du sud, le Kiao-tche, c'est-à-dire le Tonkin, fut le point terminus de cette navigation; c'est au Kiao-tche que les envoyés de Marc-Aurèle débarquèrent en 166 de notre ère. Pendant les troubles des Bonnets Jaunes qui désolèrent la Chine proprement dite à la fin du IIe et dans la première partie du IIIe siècle, le Tonkin fut relativement calme; les *Mémoires sur l'Annam* (*An nam chí lược*, réédition japonaise de 1884, ch. 10, p. 1; trad. Sainson, p. 389-390) nous ont conservé le nom de quelques Chinois qui y vinrent alors chercher asile. Dans la répartition de l'empire entre les trois royaumes, le Tonkin échut aux Wou, fixés à Nankin : quand en 226 un marchand venu des confins de l'Orient méditerranéen, Ts'in-louen, arriva au Tonkin, c'est sur la cour des Wou que le dirigea le préfet chinois du Kiao-tche (cf. Hirth, *China and the Roman Orient*, p. 47-48). Peu après, le gouverneur chinois Lu Tai envoyait des fonctionnaires «répandre au sud la civilisation du royaume», et le Lin-yi, le Fou-nan venaient en conséquence apporter le tribut (cf. *Mémoires sur l'Annam*, ch. 7, p. 5 v°; trad. Sainson, p. 330; *B.É.F.E.-O.*, t. III, 1903, p. 251, 303). Comme le dit le *Kieou t'ang chou* (k. 41, p. 33 v°), tous les royaumes du Sud qui depuis le temps des Han sont venus rendre l'hommage, «prenaient forcément la voie du Kiao-tche» (*Deux itinéraires*, p. 132-133). M. Pelliot ajoute en note : «Ce n'est pas à dire qu'on n'allât pas déjà à Canton. Mais l'exemple de Fa-hien, qui, parti des Détroits pour Canton, fut entraîné par la tempête jusque sur les côtes du Chan-tong, explique qu'on ait longtemps préféré le cabotage le long de la côte annamite.»

[2] «Les Javanais, dit Barros, sont tous des hommes très exercés dans l'art

quatre ans plus tard, le prétendu ambassadeur de Marc-Aurèle à la cour de Chine passera par là pour débarquer à Kiao-tche. La route à suivre et le port ouvert aux étrangers sont donc bien connus. Ainsi documentée, l'ambassade javanaise se met en route à destination de Lo-yang. On ne peut nier que la conception de cet acte diplomatique, sa préparation matérielle et sa réalisation finale, ne soient la marque évidente d'une haute civilisation.

On fait généralement remonter l'hindouisation de l'Inde transgangétique au Ier siècle de notre ère[1]. Mais nous savons maintenant que Java, ou plus exactement une certaine partie de la grande île indonésienne, était déjà hindouisée en 132 : le passage précité du *Heou han chou* est absolument décisif à cet égard. C'est une conjecture voisine de la certitude, que l'hindouisation des Javanais n'a pu s'effectuer que lentement, au cours de longues années. Et cette conclusion s'impose : les débuts de l'hindouisme dans l'Inde transgangétique et en Indonésie doivent être antérieurs à notre ère. Toute la question,

de la navigation, au point qu'ils prétendent être les plus anciens navigateurs. Plusieurs, cependant, attribuent l'honneur [de sa découverte] aux Chinois et affirment que les Javanais l'ont apprise d'eux. Mais il est certain [*mas he certo* (*sic*)] que ceux-ci (les Javanais) ont autrefois navigué jusqu'au cap de Bonne-Espérance et qu'ils ont été en communication avec la côte orientale de l'île de Saint-Laurent (= Madagascar) où se trouvent de nombreux indigènes basanés et javanisés (*Ajavados*) qui disent descendre d'eux (tirer leur origine de Javanais)» (*Da Asia*, décade IV, livre III, chap. Ier, p. 169 de la réimpression de Lisbonne de 1778). Ces entreprenants marins sont devenus plus tard de paisibles agriculteurs. «Both the Malayan and Bugis nations are maritime and commercial, devoted to speculations of gains, animated by a spirit of adventure, and accustomed to distant and hazardous enterprises; while the Javans, on the contrary, are an agricultural race, attached to the soil, of quiet habits and contented dispositions, almost entirely unacquainted with navigation and foreign trade, and little inclined to engage in either. This difference of character may perhaps be accounted for, by the great superiority of the soil of Java to that of the two other islands (Sumatra and Celebes)» (T. Stamford Raffles, *The history of Java*, Londres, in-4°, 1817, t. I, p, 57).

[1] Cf. Pelliot, *Deux itinéraires*, p. 394.

qui ne peut être traitée ici, est donc à reprendre sur ces bases nouvelles [1].

L'histoire ancienne du Ho-lo-tan ne nous est connue que par les sept ambassades en Chine du ve siècle. La mention qu'il offrit, en 430, des cotonnades de l'Inde, indique que cet État javanais était visité par des commerçants hindous [2].

La première ambassade du Fou-nan à la cour de Chine est de 225. Le *T'ou chou tsi tch'eng* (*che-ho-tien*, k. 334) dit à ce sujet : «Selon le *Wou li* (sans doute *Calendrier des Wou*, 222-280), la quatrième année *houang-wou* = 225, le Fou-nan et d'autres pays étrangers vinrent offrir en présent du *lieou-li* [3] (= prākrit **verūlya*, skr. *vaiḍūrya*, du verre) [4].» Ce verre offert par le Fou-nan était évidemment d'origine étrangère, et sans doute de provenance indienne. La transcription *lieou-li* n'est pour rien dans cette interprétation, car *lieou-li*

(1) «La septième année *siuan-tö* (1432), dit l'*Histoire des Ming* (k. 324, p. 10 v°), ils (les envoyés du Tchao-wa = Java) apportèrent le tribut. Leur supplique portait le millésime de 1376, soit la première année *yuan-k'ang* de l'empereur Siuan des Han (65 avant J.-C.). C'est là la date de la fondation de leur royaume.» «Il est entendu, ajoute M. Pelliot (*Deux itinéraires*, p. 320, fin de la n. 7), que ces dates sont fausses, par quelque bout qu'on les prenne, mais la note chinoise me paraît seulement impliquer que la lettre du souverain javanais était datée en ère çaka, dont le début en 78 A. D. marque pour les Javanais l'avènement de leur premier roi hindouisé, Adji Sâkâ (cf. Veth, *Java*, I, 14-16).» En plein xve siècle, il ne peut être douteux que la supplique javanaise était datée en ère çaka; le texte du *Ming che* est donc fautif par inadvertance ou ignorance du rédacteur chinois. Les Javanais ne possèdent aucun renseignement sur l'histoire de leur pays aux premiers siècles de notre ère. Le règne et la personne même de Adji Sâkâ sont purement légendaires (cf. Raffles, *History of Java*, t. II, Londres, 1817, in-4°, p. 67 et suiv.). Qu'ils aient utilisé l'ère çaka n'est pas un argument décisif contre leur hindouisation avant notre ère.

(2) «Nous savons avec certitude (*sic*), dit Kern dans une annotation au chant XV du *Nāgarakrĕtāgama* (dans *Verspreide geschriften*, t. VII, 1917, p. 281), que déjà au commencement du ve siècle, Java avait entièrement subi l'influence de l'Inde.»

(3) *Vide supra*, t. XIII, p. 452, n. 4.

(4) Paul Pelliot, *Le Fou-nan*, dans *B.É.F.E.-O.*, t. III, 1903, p. 283.

figure dans le *Ts'ien han chou* sous sa forme complète *pi-lieou-li*[1]; et les Chinois l'ont employée traditionnellement pour désigner le verre, d'où qu'il leur vînt.

D'après un passage du *Tsin chou* ou *Histoire des Tsin* (265-419), «il y a [au Fou-nan] des villes murées, des palais et des maisons d'habitation... Ils [les habitants] s'adonnent à l'agriculture. Ils sèment une année et récoltent pendant trois. De plus, ils aiment à graver des ornements et à ciseler. Beaucoup des ustensiles dont ils se servent pour manger sont en argent. L'impôt se paye en or, argent, perles, parfums. Ils ont des livres, et des dépôts d'archives et autres choses[2]. Leurs caractères d'écriture ressemblent à ceux des Hou[3] ...[4]». Ces renseignements détaillés et l'envoi d'une ambassade en Chine en 225 montrent qu'au IIIe siècle le Khmèr était déjà en pleine civilisation. La mention expresse qu'on y avait, à cette époque, «des livres et des dépôts d'archives», que les caractères d'écriture en usage étaient d'origine indienne, indique que la culture de l'Inde y était déjà très répandue.

Le *Tsin chou* (265-419), le *Nan ts'i chou* ou *Histoire des Ts'i méridionaux* (471-501) et le *Leang chou* ou *Histoire des Leang* (502-556)[5] rapportent que, sous le règne de la reine indigène 柳葉 *Lieou-ye*[6], un étranger «adonné au culte des gé-

(1) *Vide supra*, t. XIII, p. 452, n. 4.

(2) «府庫 *fou-k'ou* doit indiquer toute sorte de dépôts et de magasins, et non pas seulement des bibliothèques» (Pelliot).

(3) «Les Hou sont proprement les gens de l'Asie centrale, mais toute écriture apparentée aux alphabets de l'Inde rentre aussi en gros dans les écritures Hou» (Pelliot).

(4) Pelliot, *Le Fou-nan*, p. 254.

(5) *Apud* Pelliot, *Le Fou-nan*, p. 254, 256 et 265. Le premier de ces ouvrages a été compilé par Fang Hiuan-ling (578-648); le second, par Siao Tseu-hien au début du VIe siècle; et le troisième, par Yao Sseu-lien dans la première moitié du VIIe siècle (Pelliot).

(6) Le *Tsin chou* a *Ye-lieou* par interversion des deux mêmes caractères. *Lieou-ye* signifie littéralement «Feuille-de-saule». Comme le saule est inconnu

nies[1] », du nom de 混塡 Houen-t'ien[2] (= Kauṇḍinya), arriva au Fou-nan et s'empara du pouvoir par la force. Il épousa ensuite Lieou-ye et lui « enseigna à enfiler une pièce d'étoffe au travers de laquelle passait sa tête et à ne plus aller nue[3] ». M. Pelliot « place hypothétiquement le règne douteux de Lieou-ye » et l'arrivée de Houen-t'ien au plus tard vers la seconde moitié du Ier siècle de notre ère[4]. D'après le *Leang chou*[5] qui nous a conservé la liste, malheureusement incomplète, des premiers souverains du Fou-nan, Houen-t'ien et Lieou-ye eurent un fils auquel son père constitua un fief de

au Cambodge (cf. Pelliot, *Le Fou-nan*, p. 290, n. 3, et Georges Maspero, *L'empire Khmèr*, Phnom Penh, 1904, in-4°, p. 23, n. 3), M. Maspero croit que les deux caractères en question sont la transcription d'un nom local.

(1) « En plus de son sens naturel, l'expression 事神 *che-chen* sert souvent à désigner le culte brahmanique par abréviation de 事天神 *che-t'ien-chen* » (Pelliot, *Le Fou-nan*, p. 254, n. 5).

(2) D'après le *Nan ts'i chou*, Houen-t'ien était originaire du pays de 激 *Ki*; d'après le *Leang chou*, du pays de 徼 *Kiao*, qui sont également inconnus.

(3) D'après le *Leang chou*. Le *Nan ts') chou* a : « (Houen-t'ien) mécontent de voir Lieou-ye aller nue, plia une étoffe à travers laquelle il lui fit passer la tête. »

(4) *Le Fou-nan*, p. 290. M. Aymonier (*Le Cambodge*, t. I, p. 137) avait antérieurement adopté la même date sans restriction et sans témoignage décisif à l'appui de son affirmation, ce qui n'est pas soutenable (*Le Fou-nan*, *ibid.*). — La tradition d'après laquelle la première dynastie du Fou-nan remonte au mariage d'une Nāgī avec un prince indien a été étudiée par M. Finot (*Sur quelques traditions indochinoises*, dans *Bull. de la Commission archéolog. de l'Indochine*, 1911, p. 30 et suiv.). M. Cœdès a étudié également la *Légende de la Nāgī* dans ses *Études Cambodgiennes* (*B.É.F.E.-O.*, t. XI, p. 391-393) et conclut ainsi : « De quelque façon que nous l'envisagions, la légende cambodgienne [de la Nāgī] nous ramène à la cour des Pallavas. Le fait est d'autant plus digne d'attention que cette légende est attachée en Indochine au nom de Kauṇḍinya, qu'on appelle volontiers « l'indouisateur du Cambodge ». Kauṇḍinya et Lieou-ye sont donc un brahmane et une reine dénués de caractère historique qui représentent, celui-là le premier civilisateur hindou et celle-ci, la souveraine indigène qu'il épousa de gré ou de force. C'est seulement pour la commodité de la discussion qu'on parlera de Houen-t'ien et de son règne. »

(5) Pour ce passage, cf. Pelliot, *Le Fou-nan*, p. 265-267 et 291-293.

sept villes et qui ne semble pas avoir été roi. Régnèrent ensuite :

Plusieurs successeurs (*sic*) de Houen-t'ien [1];

Houen P'an-houang, dont le premier nom indique la descendance du fondateur étranger de la dynastie. Il mourut à plus de 90 ans;

P'an-p'an [2], qui régna 3 ans;

[1] Le *Leang chou* a : «Un de ses successeurs (de Houen-t'ien), Houen P'an-houang... », ce qui laisse indécis sur le nombre de souverains qui ont régné entre celui-ci et celui-là.

[2] «On a noté depuis longtemps, dit M. Pelliot (*Deux itinéraires*, p. 165), que le nom des princes du Nan-tchao débutait en général par le dernier élément du nom de leur père : Cheng-lo-p'i, P'i-lo-ko, Ko-lo-fong, Fong-kia-yi, Yi-meou-siun, Siun-ko-k'iuan, K'iuan-long-cheng... Les autres *tchao* en agissaient de même avant leur absorption par le Nan-tchao (suivent d'autres exemples identiques aux précédents).» La même coutume existait en Birmanie où les listes royales de la *History of Burma* de Phayre (p. 279) en fournissent un exemple très net (*ibid.*, p. 166). D'autre part, «on sait assez qu'il est de coutume en Chine de préfixer comme une sorte de nom de clan, au nom personnel d'un étranger, celui plus ou moins abrégé du pays dont il est originaire. Les Indo-Scythes qui ont pour nom de famille *Tche* (à cause de Yue-tche), les Hindous qui ont pour nom de famille *Tchou* (à cause de T'ien-tchou, l'Inde), les gens de Sogdiane qui ont pour nom de famille *K'ang* (à cause de K'ang-kiu, Sogdiane) sont suffisamment nombreux et connus pour qu'il soit superflu d'insister» (Pelliot, *Le Fou-nan*, p. 252, n. 4). A ces exemples, on peut ajouter le nom de famille *Fan* donné par les Chinois aux souverains du Čampa et du Cambodge, le nom de famille *Pien* donné à un souverain de Java. *Fan* et *Pien* transcrivent la finale *-varman* des noms royaux de ces souverains hindouisés. La liste ci-dessus des premiers rois du Fou-nan présente une particularité identique. Les noms de Houen-t'ien, le fondateur de la dynastie, et de Houen P'an-houang, l'un de ses successeurs, débutent tous deux par le même caractère *houen*, ce qui semble indiquer que le premier caractère du nom de l'ancêtre étranger a été reproduit, comme l'a remarqué M. Pelliot (*Le Fou-nan*, p. 291), pour marquer sa descendance. Le successeur en question est appelé tantôt Houen P'an-houang, tantôt 盤況 *P'an-houang* seulement; et le souverain suivant, 盤盤 *P'an-p'an*. Ce dernier nom n'est que le redoublement du premier caractère du nom du père. Il n'y a peut-être là qu'une simple coïncidence, mais le fait valait, je crois, d'être signalé. Enfin, ce nom de P'an-p'an, avec les mêmes caractères, désigne un ancien état du Sud-Est de la Péninsule malaise dont il est question dans cet autre passage du *Leang chou* : «L'un des successeurs [du roi du Fou-nan Fan Siun], Kiao-tch'en-jou = Kau-

Fan Man ou Fan Che-man, général de P'an-p'an, qui fut élu par le peuple et prit le titre de «Grand roi du Fou-nan», après avoir soumis plusieurs états voisins;

Fan Tchan, fils de la sœur aînée de Fan Man, qui s'empara du trône à la mort de celui-ci, après avoir fait assassiner l'héritier légitime. Il régna pendant une vingtaine d'années. C'est Fan Tchan qui envoya à la cour de Chine l'ambassade de 243, peut-être aussi celle de 225 ou 225-230, et qui envoya également un ambassadeur, vers 240-245, à la cour d'un roi indien de la dynastie des Muruṇḍas. A quelques années près, les vingt ans de règne de Fan Tchan se placent avec certitude vers 225-245.

Fan Tch'ang, fils cadet de Fan Man, attaqua et tua Fan Tchan. Les textes ne disent pas qu'il monta sur le trône; Fan Siun, «grand général de Fan Tchan, tua à son tour Fan Tch'ang, se proclama roi et administra le royaume». C'est sous son règne, sans doute vers le début, que les ambassadeurs chinois K'ang T'ai et Tchou Ying se rendirent au Fou-nan [1].

A l'estimation de M. Pelliot, ces six et «quelques» souverains auraient régné près de deux siècles. Cette hypothèse, bien qu'elle soit formulée sous toutes réserves, soulève plusieurs objections. Le *Leang chou* ne donne ni la liste complète

ṇḍinya, était originairement un brahmane de l'Inde. Il y eut une voix surnaturelle qui lui dit : «Il faut aller régner au Fou-nan.» Kauṇḍinya se réjouit dans son cœur. Au Sud, il arriva au P'an-p'an. Les gens du Fou-nan l'apprirent; tout le royaume se leva avec joie, alla au-devant de lui et l'élut roi. Il changea encore toutes les règles selon les méthodes de l'Inde...» (*Le Fou-nan*, p. 269). Y aurait-il une relation entre le nom de cet état de la Péninsule malaise et celui du roi du Fou-nan? Le fait que les gens du Fou-nan vont au devant du brahmane au P'an-p'an semble impliquer que ce pays leur était familier. Pour la situation du P'an-p'an, cf. mon article *Malaka, le Malāyu et Malāyur*, dans *Journ. Asiat.*, XIe série, t. XII, p. 140-141.

(1) Cf. PELLIOT, *Le Fou-nan*, p. 268.

des successeurs de Houen-t'ien — il manque les noms des princes qui ont régné entre Houen-t'ien et Houen P'an-houang — ni la durée du règne de Houen-t'ien lui-même, de Houen P'an-houang et de Fan Che-man. L'absence de précision sur ces deux points rend toute évaluation chronologique forcément arbitraire. En l'espèce, tel nombre d'années ne s'impose pas plus que tel autre; et c'est la condamnation de la conjecture précédente.

Il est, je crois, un critère qui permet de dater très approximativement la venue de Houen-t'ien : c'est le témoignage du *Tsin chou.* Sous le règne de Lieou-ye, les habitants du Fou-nan vont «le corps nu et tatoué», c'est-à-dire qu'ils n'en sont pas encore au stade de culture matérielle qu'on pourrait appeler le stade du vêtement. Sous les Tsin, qui ont régné de 265 à 419, ils ont, au contraire, des maisons d'habitation et des palais; leurs villes sont murées; ils sont adonnés à l'agriculture; ils pratiquent la gravure et le ciselage des métaux et usent de vaisselle d'argent; non seulement ils connaissent l'écriture, mais ils ont des livres et des dépôts d'archives; enfin et surtout, ils sont déjà en relations diplomatiques depuis la première moitié du IIIe siècle avec la cour de Chine et un roi de l'Inde. Leur flotte de «grands navires» construits dans le pays a permis à Fan Che-man de soumettre plusieurs royaumes [1]. Tous ces traits sont caractéristiques d'une haute civilisation.

Ces informations détaillées ne peuvent guère avoir été recueillies qu'au Fou-nan même, et on est tout d'abord amené à penser qu'elles ont été empruntées à la relation de voyage de K'ang T'ai et Tchou Ying. «C'est de leur récit, dit M. Pelliot, que paraissent dériver la plupart des informations transmises d'historien en historien sur l'histoire ancienne du pays [2].»

[1] *Ibid.*, p. 266.
[2] *Ibid.*, p. 275.

Mais M. Pelliot n'a pas fait remarquer qu'il y a à ce sujet un désaccord formel entre les textes. «Au temps des Wou (222-280), rapporte l'*Histoire des Leang* (502-556), on envoya le *tchong-lang* K'ang T'ai et le *siuan-houa-ts'ong-che* [c'est-à-dire le *ts'ong-che* qui répand la civilisation] Tchou Ying en ambassade au pays de [Fan] Siun [= Fou-nan]. Les gens du pays étaient encore nus; seules les femmes portaient [une pièce de toile au travers de laquelle] passait la tête. [K'ang] T'ai et [Tchou] Ying dirent: «Le pays est vraiment beau, mais que les hommes se montrent aussi indécents, c'est étrange.» [Fan] Siun pour la première fois ordonna alors aux hommes de porter horizontalement une pièce de toile. Cette pièce de toile portée horizontalement, c'est le 干縵 *kan-man* [le *saroṅ* malais ou le *sampot* cambodgien] actuel. Les grandes familles le coupent dans du brocart. Les pauvres emploient de la toile[1].» Ces renseignements qui datent du VIe siècle sont en contradiction absolue avec ceux que nous a conservés l'*Histoire des Tsin* (265-419). Avant même l'avènement de cette dernière dynastie chinoise, Fan Man, qui régna jusque vers 225, avait étendu les limites du Fou-nan par ses conquêtes, à l'aide d'une flotte de «grands navires»; son successeur, Fan Tchan, était entré en relations par des ambassades avec la Chine et l'Inde. On concevra difficilement qu'un peuple «allant le corps nu et tatoué» ait eu et pu réaliser un tel programme naval et diplomatique. De plus, le premier caractère des noms royaux: Fan-Man ou Fan Che-man, Fan Tchan, Fan Siun, 范 *fan*, que les Chinois ont pris pour un nom de famille, n'est pas autre chose que le skr. *varman* qui en Inde, Indochine et Indonésie, entre dans la titulature de nombreuses dynasties[2]. Les trois souverains précédents étaient donc hindouisés; leur nom de

(1) *Ibid.*, p. 268.

(2) Cf. mon article *Ye-tiao, Sseu-tiao et Java*, dans *Journ. Asiat.*, nov.-déc. 1916, p. 524 et suiv.

règne en témoigne avec certitude[1]. Et ceci encore ne s'accorderait pas du tout avec la description des gens du Fou-nan d'après le *Leang chou*. L'état de nudité des indigènes ne correspond en aucune façon à ce que nous savons de leur histoire à cette époque. Il y a donc tout lieu de croire, ou que l'attribution du passage en question à K'ang T'ai et Tchou Ying est inexacte; ou bien que ces renseignements se rapportent non pas au règne de Fan Siun, mais à celui de Houen-t'ien et de la reine Lieou-ye. Je tiens donc pour authentiques les informations transmises par le *Tsin chou,* qui est du reste antérieur de plus d'un siècle à l'*Histoire des Leang*.

Entre le Fou-nan du temps de la reine Lieou-ye où ses habitants «allaient le corps nu et tatoué» et celui que nous décrit le *Tsin chou* où leurs descendants vivent de la vie citadine, usent de vaisselle d'argent et d'ornements ciselés et gravés, sont amateurs de livres, possèdent des dépôts d'archives et où leurs rois hindouisés sont entrés en rapports diplomatiques avec l'Inde et la Chine; entre ces deux époques, il a dû s'écouler plusieurs siècles. La question me semble se poser ici comme pour Java; et pour les raisons qui viennent d'être dites,

[1] Cette constatation contredit l'affirmation du *Leang chou* que le brahmane Kauṇḍinya, devenu roi du Fou-nan vers la fin du IVe siècle, «changea encore toutes les règles selon les méthodes de l'Inde» (*vide supra,* p. 147, n. 88). S'il faut entendre par «les règles», les mœurs et coutumes indigènes, elles avaient été modifiées profondément déjà par la dynastie hindouisée. «Changea encore» a évidemment le sens d'une modification nouvelle. Ce second Kauṇḍinya — si Houen-t'ien, comme il est possible, est une transcription de ce nom — représenterait donc une seconde migration étrangère au Fou-nan, venue également de l'Inde. Il a pu, sans doute, apporter des changements aux coutumes en vigueur à son avènement, mais le pays était déjà pénétré par la civilisation indienne. L'un de ses prédécesseurs est appelé, par le *Tsin chou,* T'ien-tchou Tchan-t'an; par le *Leang chou,* Tchou Tchan-t'an, c'est-à-dire Tchan-t'an l'Indien (*Le Fou-nan,* p. 252 et 269). On ne s'explique guère qu'il ait pu tant innover, après ces souverains étrangers et surtout après la dynastie à nom de famille *fan* = *varman* dont Fan Che-man fut le plus glorieux représentant. Sur le titre de *tchan-t'an, vide supra,* t. XIII, p. 270-272.

je placerai l'arrivée de Houen-t'ien au Fou-nan, c'est-à-dire du prémier civilisateur hindou (*vide supra*, p. 23, n. 4), antérieurement à notre ère.

Le bloc de granit sur lequel est gravée l'inscription sanskrite du Čampa n° XX (416) porte le nom de Nha Trang, et se trouve dans la province de Khanh Hoa, au milieu des rizières voisines du village de Vo Can. « La partie lisible de l'inscription, dit Bergaigne, renferme seulement l'adjuration que le donateur adresse aux rois futurs de respecter son œuvre pie (donation « d'argent, d'or, d'objets mobiles et d'objets fixés à « demeure, de greniers », faite par un roi, probablement à un temple)... Son nom est difficile à déterminer exactement. Peut-être même ne se trouvait-il pas dans cette partie de l'inscription, bien qu'on y rencontre deux noms propres précédés de la particule honorifique *Çrī*. Le premier, *Çrī Māra*, paraît être celui de l'ancêtre de la race royale, *rājakula*, à laquelle appartient l'auteur de l'inscription, et le second, qui commence également par *Çrī Māra*, mais qui peut comprendre une autre partie dont la lecture est incertaine, n'est peut-être encore que le nom de son père : du moins le premier mot lisible ensuite est-il le mot *kulanandana* « fils », construit à l'instrumental et désignant le donateur... L'écriture de notre monument [qui n'est pas daté] dépasse en archaïsme, non pas ce qu'il était scientifiquemeut permis d'attendre, mais ce qu'on pouvait moralement espérer. Comparable, en effet, à beaucoup d'égards, à celle de la célèbre inscription de Rudradāma, à Girnar, datée de l'an 72 d'une ère qui paraît être l'ère çaka, ou de l'inscription contemporaine de Sātakarṇi Vāsishṭhīputra à Kanheri[1], elle représente, dans le développement des alphabets de l'Inde méridionale, une période qui semble ne pouvoir être en aucun cas postérieure au IIIe siècle de notre ère... On verra par

[1] *Archæological Survey of Western India*, V, pl. LI, n° 11.

l'inscription suivante (XXI) que l'écriture paraît avoir suivi assez exactement sur la côte orientale de l'Indochine les développements et même les *modes* passagères de l'écriture de l'Inde du Sud. Il paraît donc à peu près certain que celle-ci (XX) est antérieure au IVe siècle, et possible qu'elle remonte jusqu'au IIe. En somme, on peut considérer le IIIe siècle comme sa date approximative la plus probable. Ce serait l'une des plus anciennes que l'on connaisse en langue *sanskrite*. En tout cas, et à supposer que l'écriture ait gardé un caractère plus archaïque dans cette région lointaine, notre monument témoignerait toujours de la haute antiquité des premiers établissements indiens dans l'Annam actuel[1]. »

M. L. Aurousseau a récemment montré, en s'appuyant sur des textes chinois, que les limites de l'ancienne commanderie du Je-nan des Han devaient être fixées : au Nord, au Heng-chan, sino-annamite : Hoành-so'n, comme l'avait indiqué déjà M. Pelliot[2]; et au Sud, au cap Varella; et que la ville de Siang-lin, la plus méridionale des cinq villes de la commanderie, litt. «Lin de Siang = Lin-yi, litt. «capitale Lin [de Siang]». «Ainsi, Lin-yi aurait été le premier nom chinois de la première capitale čam et par une extension naturelle ce nom aurait aussi servi à désigner tout le royaume de l'ancien Čampa[3]. » Cette première mention du nom de Lin-yi apparaît dans les textes chinois à l'occasion du fait suivant qui se produisit «à la période *tch'ou-p'ing* de la fin de la dynastie Han = vers 192 de notre ère» : «Un homme de la sous-préfecture de

(1) *Inscriptions sanskrites du Campā*, 2e fasc., p. 191-192 et 195. «Le plus ancien témoignage épigraphique que nous possédions sur l'histoire du royaume de Čampa, dit également M. Finot (*Notes d'épigraphie*, I, *Inscription de Vo-čan*, dans *B.É.F.E.-O.*, t. III, 1903, p. 185 et n. 1), est l'inscription de Vo-can, que des raisons paléographiques très sûres permettent de faire remonter au IIIe, et peut-être au IIe siècle de l'ère chrétienne.»

(2) *Deux itinéraires*, p. 190.

(3) *B.É.F.E.-O.*, t. XIV, 1914, n° 9, p. 24-25 et 27.

Siang-lin, fils d'un fonctionnaire ayant le titre de *kong-ts'ao*, 區 連 *K'iu-lien*, tua le sous-préfet et se proclama roi de Lin-yi», c'est-à-dire roi de la ville de Lin-yi = Siang-lin [1]. Cinquante-cinq ans auparavant, en 137, «les 區 憐 *K'iu-lien*, peuple barbare d'au delà des frontières du Siang-lin du Je-nan, au nombre d'un millier, attaquent la sous-préfecture de Siang-lin, brûlent toutes les citadelles et tuent le sous-préfet [2]». Trente-sept ans plus tôt, en 100, «au printemps, des gens de la sous-préfecture de Siang-lin pénètrent, au nombre de plus de deux mille, dans les autres sous-préfectures de la commanderie du Je-nan, razzient les villages, brûlent les fonctionnaires chinois et ne rebroussent chemin qu'à l'annonce de l'arrivée des troupes chargées de les repousser [3]».

«C'est au sud de la commanderie du Je-nan, dit encore M. Aurousseau, par conséquent dans la région comprise entre Nha-trang et Phan-rang, qu'a dû se constituer au début de notre ère le groupement čam qui devait d'abord inquiéter la commanderie, puis, après s'être donné l'importance d'un royaume indépendant, la ronger peu à peu du Sud au Nord et l'absorber presque entièrement [4].» M. Aurousseau fait remarquer ensuite que le caractère 區 *k'iu* entre dans la composition du nom des «sauvages» 區 憐 *K'iu-lien* de l'invasion de 137; de 區 連 *K'iu-lien*, qui se proclama roi de Lin-yi en 192; de la ville forte čam de 區 粟 *K'iu-sou*, toponyme qui n'a pas de sens en chinois et qui est peut-être une transcription = Si-k'iuan des Han, dans la région de Hué — elle fut conquise par les Čams en 248; et de 西 區 *si-k'iu*, nom d'une partie de l'habitation čam [5]. Ces coïncidences ne sont certainement

(1) *Ibid.*, p. 27, et Georges Maspero, *Le royaume de Champa*, dans *T'oung Pao*, t. XI, 1910, p. 329.

(2) *Le royaume de Champa*, *loc. cit.*, p. 327.

(3) *Ibid.*, p. 323.

(4) *B.É.F.E.-O.*, t. XIV, 1914, n° 9, p. 26.

(5) *Ibid.*, p. 28.

pas fortuites. On est amené à en conclure que les Chinois désignaient par ce caractère 區 *k'iu* les habitants de la sous-préfecture de Siang-lin, dont le nom fut changé en Lin-yi après la révolte de K'iu-lien en 192, et de leurs voisins méridionaux, les K'iu-lien de 137, auxquels ils étaient apparentés. Les uns et les autres seraient les ancêtres des Čams[1].

Bien qu'aucun texte ne l'indique expressément, il est extrêmement vraisemblable que tout le pays compris entre le cap Varella et la Porte d'Annam, c'est-à-dire toute l'ancienne commanderie du Je-nan des Han, était habité par les anciens Čams. Dans cette hypothèse, les renseignements suivants leur seraient également applicables. Le Je-nan, lit-on dans la biographie de Jen Yen, dit Tch'ang Souen, qui fut préfet chinois du Kieou-tchen = Thanh-hóa vers 25 de notre ère, le Je-nan était une région dangereuse et impénétrable, dont les populations étaient si sauvages « qu'elles ne connaissaient que la pêche et la chasse et ne savaient pas cultiver la terre[2] ». Elles restaient insoumises, ajoute M. Georges Maspero, « et se soulevaient continuellement, envahissaient les centres où demeuraient les fonctionnaires chinois, razziaient, pillaient, tuaient, puis se retiraient devant les renforts et se réfugiaient dans leurs forêts impénétrables[3] ». C'est, à ma connaissance, et si ma conjecture est exacte, la plus ancienne information ayant trait au peuple čam.

Adoptant les conclusions qu'avait tirées Bergaigne de l'étude paléographique de l'inscription de Vo Can[4], M. Georges Maspero est d'avis que Çrī Māra « vivait fort probablement dans le courant ou vers la fin du IIe siècle » et « il ne lui semble

(1) Cf. Georges Maspero, *Le royaume de Champa*, dans *T'oung Pao*, t. XI, 1910, p. 330, n. 1.

(2) *An-nam chí lược* qui a été rédigé en 1285, VII, 1a et trad. Sainson, *Mémoires sur l'Annam*, p. 316.

(3) *Le royaume de Champa*, *ibid.*, p. 323.

(4) *Vide supra*, p. 29.

point déraisonnable d'assimiler K'iu-lien [le chef de l'insurrection de 192] à Çrī Māra et d'y voir un seul et même personnage qui fut le fondateur de la royauté čam[1] ». C'est évidemment possible; mais Çrī Māra pourrait être tout aussi bien le chef, anonyme dans les textes chinois, des «barbares d'au delà des frontières du Siang-lin du Je-nan» qui ravagèrent la sous-préfecture du Siang-lin en 137 ou même encore des gens du Siang-lin qui mirent à sac les autres sous-préfectures du Je-nan en 100 de notre ère. Cette première révolte organisée contre la domination chinoise semble de beaucoup la plus importante des trois insurrections du IIe siècle, bien qu'elle n'ait pas été couronnée de succès; car, au dire du *Heou han chou*[2], le nombre des insurgés s'élevait à deux mille hommes, ce qui est un chiffre élevé pour le pays à cette époque.

Conquis une première fois au IIIe siècle avant notre ère, au temps de Ts'in Che-houang-ti (246-209), le territoire correspondant au Tonkin et à l'Annam actuels fut divisé sous les Han antérieurs (206 avant à 24 de notre ère) et postérieurs (25-220) en trois commanderies : Kiao-tche = région de Hanoi, Kieou-tchen = Thanh-hóa et Je-nan = région comprise entre la Porte d'Annam et le cap Varella[3]. Il n'est pas impossible que les Chinois se soient trouvés en face de peuplades hindouisées, lorsqu'ils firent la conquête du pays qu'ils appelèrent commanderie du Je-nan[4]. L'arrêt de la pénétration chinoise au cap Varella et la fréquence des insurrections de ces sujets de l'Empire donnent à croire que les armées d'inva-

(1) *Le royaume de Champa, ibid.*, p. 322 et 330.

(2) *Ibid.*, p. 323.

(3) Cf. Pelliot, *Deux itinéraires*, p. 131 et la rectification de M. Aurousseau, dans *B.É.F.E.-O.*, t. XIV, 1914, n° 9, p. 24 (*supra*, p. 30).

(4) 日南, litt. le Sud du soleil, si *Je-nan* n'est pas la transcription d'un nom indigène. Le second caractère, qui représente **nam*, figure dans la transcription du nom, non identifié, de l'ancien Cambodge : 扶南 *Fou-nan*, var. d'après Yi-tsing, 跋南 *Pa-nan*. (*Vide supra*, p. 7.)

sion se sont alors trouvées en présence de populations arrivées au stade de l'état organisé, conscientes déjà de leur unité nationale, qui ne les a pas préservées de la défaite, mais qui a maintenu un irrédentisme dont l'occupation étrangère prolongée a été impuissante à venir à bout. Les textes chinois les dépeignent comme des barbares, des sauvages pêcheurs et chasseurs, ne connaissant pas l'agriculture; mais il ne faut pas prendre ces indications à la lettre : le sot orgueil des chroniqueurs ne connaît que des barbares hors de Chine. Le fait que en 100, 137 et 192, des insurrections éclatent tantôt au Siang-lin, c'est-à-dire dans un territoire occupé et administré par des fonctionnaires chinois, tantôt «au delà des frontières du Siang-lin», c'est-à-dire dans un territoire indépendant, limitrophe de la frontière méridionale de la commanderie du Je-nan, serait difficile à expliquer si nous n'admettons pas que les indigènes des deux côtés de la frontière sont de même race, qu'ils sont liés par des souvenirs de vie commune sous une dynastie nationale et qu'ils sont animés d'un égal désir de se retrouver réunis sous un souverain de leur choix. À vingt siècles de nous, le Je-nan ou tout au moins le Siang-lin des Han souffre cruellement de la domination étrangère, comme la Posnanie prussienne, Trieste autrichienne et l'Alsace-Lorraine allemande. Les situations sont identiques : la tyrannie de certains conquérants et les aspirations des hommes vers la patrie dont ils furent séparés par la force, sont aussi anciennes que l'histoire elle-même. Nous prêtons difficilement certains de nos sentiments aux peuples dits de civilisation inférieure, et nous avons tort. Le sol natal a les mêmes vertus incomparables, qu'il s'agisse d'un blanc européen, d'un nègre d'Afrique, ou d'un Asiatique blanc, brun ou jaune. Les Malgaches ne survivent généralement pas à l'exil qui est considéré par eux comme pire que la peine de mort subie en leur propre pays. Alors que j'étais Chargé d'Affaires de la République Française

au Siam, je fus invité par le Gouverneur général de l'Indochine aux fêtes données à Phnom Penh en 1899. Au cours d'une soirée, un prince cambodgien me parla avec émotion des provinces de Battambang et d'Angkor que le Siam retenait encore. «C'est notre Alsace-Lorraine, disait-il avec tristesse.» De la partie de territoire aux mains de l'ennemi monte toujours et partout la même plainte douloureuse et s'exprime invariablement le même espoir de libération.

Dans l'hypothèse précédente de la parenté étroite des habitants du Siang-lin des Han et de leurs voisins méridionaux, la constitution en nation organisée de ces anciens Čams peut être le fait de leur hindouisation commune, antérieure à la conquête chinoise. Ceci mettrait l'arrivée des civilisateurs hindous quelque trois ou quatre cents ans avant notre ère, et c'est alors que se placerait le règne de Çrī Māra. Cette théorie nouvelle s'appuie sur les arguments que j'ai présentés déjà à propos de Java et du Fou-nan. Ces deux pays ont été certainement hindouisés avant notre ère, contrairement à l'opinion généralement admise qui ne tenait pas compte de ce fait capital : l'existence d'un souverain javanais à nom royal sanskrit en 132. Que nous devions placer à plus haute époque l'hindouisation de la grande île indonésienne, vaut également pour les deux États de l'Indochine. Je crois en avoir donné d'assez bonnes raisons pour le Fou-nan; elles peuvent également servir pour son voisin oriental, le Čampa.

Si nous faisons remonter avant notre ère l'hindouisation de Java, du Fou-nan et du Čampa, l'histoire ancienne de ces pays est aisément explicable. On conçoit alors qu'après quelque siècles de civilisation, un Devavarman régnant à Java soit en état d'envoyer des navires au Tonkin pour y transporter son ambassadeur auprès de l'empereur Chouen; qu'au Fou-nan, un successeur de Houen-t'ien, à nom royal en *varman,* Fan Che-man, entreprenne une expédition maritime dans la mer

de Chine occidentale; que le successeur de ce dernier entre en relations diplomatiques avec la Chine vers 225-230 et avec l'Inde vers 240-245; qu'en 230, le Čampa envoie une ambassade à la cour de Chine, et, en 248, équipe une armée et une flotte qui ravagent le Tonkin et le Thanh-hóa et mettent en déroute l'armée et la flotte des gouverneurs chinois du Kiao-tche et du Kouei-tchen. Avec ce nouveau point de départ, l'inauguration d'une politique extérieure au IIe siècle à Java et au IIIe siècle au Fou-nan et au Čampa n'a plus rien que de normal et d'attendu. Les civilisateurs venus de l'Inde sont des marins et des marchands adonnés au commerce maritime. C'est à leur exemple et sous leur impulsion que se développera le goût naturel des Javanais, Khmèrs et Čams pour les choses de la mer; c'est de leurs civilisateurs que ceux-ci apprendront l'art des constructions navales. Ainsi, au début du IIIe siècle de notre ère, Fan Che-man fera construire de «grands navires» pour l'expédition qu'il projette après avoir pris le titre de «Grand roi du Fou-nan», justifié par ses campagnes victorieuses contre les royaumes voisins(1). L'existence d'une puissante armée navale à haute époque est un sûr critère de civilisation. La construction et le commandement d'un navire au long cours exigent des connaissances approfondies en mathématique, physique, astronomie. Un plan de bâtiment de haute mer ne s'improvise pas; son exécution exige des ouvriers spéciaux; et la direction d'un tel navire le long des côtes de la mer de Chine ne peut être confiée qu'à des marins éprouvés. Il ne s'agit plus ici d'une pirogue ou d'un sampan de pêche de quelques tonnes de jauge dont l'usage est immémorial chez les populations fluviales et maritimes, mais d'un véritable bâtiment de haute mer. Aucune tribu sauvage au monde n'est passée spontanément de l'armement à la pêche côtière à l'armement au long cours, sans

(1) *Vide supra*, p. 25 et 26.

avoir été poussée à cette évolution par des marins étrangers. J'ai rappelé plus haut non seulement les campagnes navales de Java, du Fou-nan et du Čampa[1]; mais aussi les envois de missions diplomatiques à la cour de Chine[2], parce que toutes ces ambassades ont été transportées par mer et que, en dehors de toute autre information, elles témoigneraient de l'activité maritime des pays dont il s'agit.

Les expéditions navales de Java, du Fou-nan et du Čampa, l'envoi d'ambassades par ces États à la cour de Chine dès les IIe et IIIe siècles de notre ère sont des témoignages qui ne nécessitent aucun commentaire. Cette activité maritime et diplomatique est décisive dans le sens que j'ai indiqué déjà : elle ne peut pas être le fait de populations primitives hindouisées au Ier siècle de notre ère. Il faut donc faire remonter à plus haute époque l'arrivée des premiers civilisateurs venus de l'Inde, vraisemblablement jusqu'au IVe ou Ve siècle avant notre ère comme *terminus a quo* le plus rapproché.

M. Aymonier est d'avis que le Fou-nan et le Čampa ont été hindouisés à plus haute époque encore : «Les faits historiques d'ordre général, dit-il, remontent... fort au-delà des dates où les consignent, accidentellement, les historiens. On peut donc supposer que, bien des siècles avant le Romain Hipalus et même avant que les relations maritimes n'eussent pris ce développement sensible et reconnu que l'on fait remonter à sept ou huit cents ans avant notre ère, les navigateurs de ces grands et puissants Empires de l'Asie occidentale, qui se trouvaient en possession de civilisations aussi vieilles que raffinées, s'étaient déjà confiés à l'Océan Indien, si clément d'ordinaire, et avaient su utiliser la régularité de ses moussons. Qu'importait à ces marchands avides de produits précieux, d'aromates ou d'épices, que l'histoire n'existât pas encore, ou se tût, ou ne fît que de

(1) *Vide supra*, t. XIII, p. 241 et suiv.
(2) *Vide supra*, p. 5 et suiv.

très vagues allusions, soit à leurs expéditions, soit à ces contrées lointaines où les poussait l'amour du lucre? Chaldéens, Égyptiens, Juifs et Iduméens, Persans et Arabes antéislamiques d'un côté, Indiens et, plus encore, Chinois de l'autre, voguaient réciproquement d'une extrémité à l'autre de l'Asie, de la mer Jaune au golfe Persique[1]. » Rien n'est plus invraisemblable, et M. Aymonier serait fort en peine d'appuyer sa thèse sur un témoignage. J'ai tenu à rappeler ici l'hypothèse émise en 1904 par M. Aymonier, pour montrer qu'elle est tout à fait étrangère aux conclusions de ce mémoire.

L'hindouisation de l'ancien Cambodge, du Čampa et de l'Indonésie occidentale a donc été fertile en résultats, car, dès les premiers siècles de notre ère, le développement culturel à l'intérieur s'accompagne d'une remarquable expansion à l'étranger. A l'exemple de leurs civilisateurs de l'Inde, Khmèrs, Čams et Javanais sont devenus commerçants exportateurs, marins hauturiers et diplomates avisés. Les uns et les autres tiennent à honneur et profit d'être en relations étroites et continues avec la cour de Chine. Loin de rester indifférente à ces relations et échanges internationaux, celle-ci y prend une part active, si tant il est qu'elle n'en ait pas été l'initiatrice. Au IIIe siècle avant notre ère, le grand empereur Ts'in Che-houang-ti a conquis le Tonkin et l'Annam actuels. Cent ans après, sous l'empereur Wou, certains royaumes lointains « ont tous offert le tribut ». C'est ce que rapporte le *Ts'ien han chou* et ce texte, qu'a récemment découvert et traduit M. Pelliot[2], est assez important pour qu'on s'y arrête.

[1] *Le Cambodge*. III. *Le groupe d'Angkor et l'histoire*, Paris, 1904, in-8°, p. 348. M. Pelliot, qui a également cité ce passage (*Deux itinéraires*, p. 394), constate que « à l'appui de cette correction de quelque mille ans aux dates généralement admises, on n'apporte pas un seul semblant de preuve, pas une ombre d'argument ».

[2] *Vide supra*, t. XIII, p. 451-455.

L'itinéraire suivi par les envoyés chinois est le suivant :

Voyage d'aller :

Du fond du golfe du Tonkin à Tou-yuan, 5 mois de mer;
De Tou-yuan à Yi-lou-mo, 4 mois de mer;
De Yi-lou-mo à Chen-li, plus de 20 jours de mer;
De Chen-li à Fou-kan-tou-lou, plus de 10 jours par terre;
De Fou-kan-tou-lou au Houang-tche, plus de 2 mois de mer,

soit près de 12 mois de voyage par mer, augmentés de plus de 10 jours par terre.

Voyage de retour :

Du Houang-tche à P'i-tsong, 8 mois de mer;
De P'i-tsong au Siang-lin, 2 mois de mer,

soit 10 mois de mer.

Le *Song che* ou *Histoire des seconds Song* et le *Wen hien t'ong k'ao* nous ont conservé le récit identique d'un voyage effectué du Coromandel à Canton, qui peut être mis en parallèle avec l'itinéraire précédent. Il s'agit d'une ambassade du 注輦 *Tchou-lien*[1], c'est-à-dire du pays des Čola ou Coromandel[2], qui arriva à Canton au bout de 1150 jours de route et se présenta à la cour «à la neuvième lune de la première année *ta-tchong-siang-fou*» [= 1009][3]. Ils avaient donc quitté l'Inde en 1006.

(1) *Tchou-lien* (le *Tchou fan tche* a la même graphie; cf. *Chau Ju-kua*, p. 93) représente un nom tel que **Čulian*, qui est l'exact équivalent de la notation arabe صوليان *Ṣūliyān* = *Čūliyān*, les Čola du Coromandel.

(2) Cf. Ma Touan-lin, *Méridionaux*, p. 577-579, et *Chau Ju-kua*, p. 100, n. 11, pour le texte du *Song che*.

(3) Cf. *Méridionaux*, p. 574.

Du Coromandel, passé devant les îles de 那勿丹山 *Na-wou-tan* et de 婆里西蘭山 *P'o-li-si-lan* [1], arrivé à 占賓 *Tchan-pin*	77 jours de mer
De Tchan-pin, passé devant l'île de 伊麻羅里山 *Yi-ma-lo-li*, à 古羅 *Kou-lo* [2]	61
De Kou-lo, passé devant les îles de 加八山 *Kia-pa*, 古不牢山 *Kou-pou-lao* [3] et de 舟寶龍山 *Kou-pao-long*; arrivé dans le pays de 三佛齊 *San-fo-ts'i* = Palembaṅ	71
De San-fo-ts'i, passé devant l'embouchure du fleuve de 蠻山水口 *Man-chan* [4] et les îles 天竺山 *T'ien-tchou*, arrivé à 賓頭羊山 *Pin-t'eou-lang* = Pāṇḍuraṅga	18
De Pin-t'eou-lang à Canton	21
	248 jours de mer,

soit un peu plus de huit mois de voyage du Coromandel à Canton. D'après le texte du *Song che* et du *Wen hien t'ong k'ao*, l'ambassade čola arriva à Canton après 1150 jours de route. Comme la durée du voyage maritime n'a été que de 248 jours, il faut évidemment entendre que la mission diplomatique séjourna, au total, pendant trente mois dans les différents ports où elle fit escale.

(1) Le *Song che* a la variante 娑 | | | *So-li-si-lan*.

(2) Le texte ajoute ici : «Le royaume de Kou-lo renferme une haute montagne appelée Kou-lo, à laquelle il doit son nom.»

(3) Le *Song che* a 占 | | *Tchan-pou-lao*.

(4) On pourrait également interpréter *Man chan chouei k'eou* par : l'embouchure (*k'eou*) de la rivière (*chouei*) de l'île (*chan*) de *Man*. Les îles T'ien-tchou = Pūlaw Aor; *Man* pourrait être l'abréviation de *Tioman*, qui nous est attestée dès le IXe siècle par le *Livre des routes et des provinces* de Ibn Ḥordāḏbeh (cf. mes *Relations de voyages*, t. I, p. 30). Tioman est un peu au Nord de Pūlaw Aor, mais ces deux îles font en somme partie du même archipel de la côte sud-orientale de la Péninsule malaise. De toute façon, Man ou Man-chan n'est certainement pas à situer au Cambodge, comme le proposent les traducteurs du *Tchou fan tche* (*Chau Ju-kua*, p. 100, n. 11).

Mis en parallèle, les deux itinéraires se présentent ainsi :

TS'IEN HAN CHOU.

Houang-tche	2 mois
Fou-kan-tou-lou	plus de 10 jours[1]
Chen-li	plus de 20 jours
Yi-lou-mo	environ 4 mois
Tou-yuan	
P'i-tsong[2]	environ 5 mois
Nord du golfe du Tonkin	

WEN HIEN T'ONG K'AO.

Coromandel île de Na-wou-tan île de P'o-li-si-lan	77 jours
Tchan-pin île de Yi-ma-lo-li Kou-lo	61 jours
île de Kia-pa île de Kou-pou-lao île de Kou-pao-long	71 jours
San-fo-ts'i fleuve Man-chan îles de T'ien-tchou	18 jours
Pin-t'eou-lang Canton	21 jours

La dernière partie de l'itinéraire du *Wen hien t'ong k'ao* est très claire : San-fo-ts'i = Palembaṅ, dans le Sud-Est de Sumatra; le fleuve Man ou Man-chan m'est inconnu[3]; T'ien-tchou-chan, litt. «îles de l'Inde» = Pūlaw Aor, sur la côte Sud-Est de la Péninsule malaise (cf. Pelliot, *Deux itinéraires*, p. 216, n. 1; 319, n. 2, et 413); Pin-t'eou-lang = Pāṇḍuraṅga, l'actuel Phanrang. L'ambassade čola passant par le Sud de Sumatra, de préférence à la route par le détroit de Malaka, utilisait des *Instructions nautiques* en usage chez un certain nombre de navigateurs. Dans son *Ling wai tai ta*, Tcheou K'iu-fei rapporte que, pour venir en Chine, «les Ta-che (Arabes), les gens de 故臨 *Kou-lin* (le Quilon du Sud-Ouest de l'Inde) et autres pays du côté de l'Ouest, ont tous à passer par les

(1) Par terre.

(2) Les envoyés chinois ne firent escale à P'i-tsong qu'en rentrant en Chine.

(3) *Vide supra*, p. 40, n. 4.

régions qui dépendent du San-fo-ts'i» (*Deux itinéraires*, p. 319; *Chau Ju-kua*, p. 23-24)[1].

L'une des escales avant San-fo-ts'i peut être localisée avec certitude sur la côte orientale du golfe du Bengale : il s'agit de Tchan-pin 占賓, qui représente un toponyme tel que *Čampin. Le *Livre des Merveilles de l'Inde*[2], le seul texte arabe qui en fasse mention, cite صنفين *Ṣanfīn* (= *Čanfīn, transcription d'un original *Čampin sur le modèle de صنف, litt. *Ṣanf* = *Čanp < Čampa) en même temps que Lāmurī, Kalah et Ḳāḳūla à propos de grands singes (p. 36); avec Fančūr, Lāmurī, Kalah et Ḳāḳula, qui sont également habités par des anthropophages (p. 126). Dans un troisième passage, il est dit ceci dans une description de la grande Andamān : «Un compagnon qui a fait le voyage des pays de l'or [= Java-Sumatra], m'a dit avoir vu à Ṣanfīn un homme qui disait avoir pris terre à Andamān avec l'équipage d'un navire. Tous furent mangés; lui seul échappa; et c'est par lui qu'on a su ce que nous rapportons» (p. 134).

Lāmurī est sur la côte septentrionale de Sumatra, à moins qu'il ne s'agisse de «l'ancienne Lāmurī» de la côte birmane

(1) C'est-à-dire qu'ils passaient par le détroit de la Sonde, de préférence aux détroits de Malaka et de Singapour. Mais les itinéraires que nous ont conservés certains textes arabes sont en désaccord avec l'indication donnée par Tcheou K'iu-fei. D'après Ibn Ḫordāḏbeh (844-848), Sulaymān (851) et Ibn al-Faḳīh (902), pour ne citer que les plus anciens textes, la route des marins arabes était la suivante : de Mascate à Kūlam du Malabar, un mois de route; — de Kūlam aux îles Langabālūs = Nicobar; des Nicobar à Kalah = Kra sur la côte occidentale de l'isthme de ce nom, 6 jours de route; — de Kūlam à Kalah, un mois de route; — de Kalah à Tiyūma = île de Tioman; 10 jours de route; — de Tiyūma à Kundrang (vers le cap Saint-Jacques), 10 jours de route; — de Kundrang à Čampa, 10 jours de route (cf. mes *Relations de voyages*, t. I, p. 27 et 30, 38-40, 57-58).

(2) *Kitāb 'ajāïb al-Hind*, par le capitaine Bozorg bin Šahriyār de Ramhormoz, trad. par Marcel Devic, texte arabe et notes par P. A. Van der Lith, Leyde, 1883-1886, in-4°. Cf. mes *Relations de voyages*, p. 564-565, contre la date adoptée par Van der Lith.

que mentionnent les sources arabes de Sīdī ʿAlī et qu'elles situent par 7° 1/4 de l'étoile polaire = environ 16° 43′ de latitude Nord (cf. mes *Relations de voyages*, t. II, p. 522). Ḳāḳula, la Ḳāḳula occidentale, est quelque part sur la côte de Tenasserim[1]. Kalah = Kra de nos cartes, plus exactement Kĕrá ou Kĕráh, la ville de la côte occidentale de la Péninsule malaise qui a donné son nom à l'isthme de Kra. Fančūr = Baros de la côte occidentale de Sumatra. Ṣanfīn, qui est cité avec d'autres toponymes connus par ailleurs, doit donc être situé dans la même région que Fančūr-Baros, Lāmurī, Kalah-Kra et Ḳāḳula.

D'autre part, le *Tchan-pin* = **Čampin* du *Wen hien t'ong k'ao*, qui représente lettre pour lettre le *Ṣanfīn* = **Čampīn* du texte arabe; Tchan-pin est cité avant l'escale de 古 羅 *Kou-lo* = **Kula* ou **Kura*. J'ai montré déjà (t. XIII, p. 284) que le *pĕpĕt*, l'anormale pure indonésienne, est rendu en chinois par une voyelle quelconque et notamment par *u* (t. XIII, p. 285). *Kou-lo* peut donc représenter **Kĕrá* ou *Kĕráh*, exactement *Kĕráʰ* (l'*h* malais final de la langue moderne est à peine perceptible). Ce *Kou-lo* est pour moi identique au 箇 羅 *Ko-lo* de Kia Tan, à l'Ouest [lire : au Nord; cette partie de la péninsule malaise est orientée inexactement Est-Ouest par le géographe chinois, au lieu de Nord-Sud], à l'Ouest duquel est situé le pays de 哥 谷 羅 *Ko-kou-lo*[2] = Ḳāḳula du *Livre des Merveilles de l'Inde*. Les traducteurs du *Tchou fan tche* disent à propos de Tchan-pin : « not identified, but presumably in Pegu » (*Chau Ju-kua*, p. 100, n. 11); d'après les indications précédentes,

(1) C'est le 哥 谷 羅 *Ko-kou-lo* de Kia Tan (cf. *Deux itinéraires*, p. 373 et 353), qu'il ne faut pas confondre avec le Ḳāḳula d'Edrīsī, de Ḳazwīnī, de Ibn Saʿīd, Ibn Baṭūṭā, Ibn Iyās, etc. (cf. mes *Relations de voyages*, t. I et II, p. 199, 308, 349, 445-446, 481), lequel est à situer en Indochine orientale. D'après tous ces textes, il existait deux Ḳāḳula : l'un sur la côte orientale du golfe de Bengale et l'autre sur la côte de l'Annam actuel. La question sera étudiée dans le tome III de mes *Relations de voyages*.

(2) Voir la note précédente.

c'est vraisemblablement dans la région de Tavoy qu'il faudrait le situer. La localisation de cette escale sur la côte birmane et de Kou-lo à Kra, le Kalah des géographes arabes, permet de reconstituer dans ses grandes lignes l'itinéraire suivi par la mission čola. Partie du Coromandel, elle passe devant les îles de Na-wou-tan [= *Na-mat-tan, *La-mat-tan ou même *Ramat-tan] et de P'o-li-si-lan [= *Balsilan, *Barsilan, *Wa° ou *Pa°] qui ne sont pas identifiées, et arrive à *Čampin. Elle passe en vue de l'île de Yi-ma-lo-li [= *Imarli, *Imalar, *Imarali, *Imalari, etc.], qui est inconnue par ailleurs[1], et «le navire arrive sur les côtes du royaume de Kou-lo = Kra», sur la côte occidentale de la Péninsule malaise. De là, «après avoir laissé derrière eux les îles de Kia-pa [= Ka-pa], de Kou-pou-lao [古不牢, var. possible *占不牢 *Tchan-pou-lao] et de Kouou-pao-long, ils mouillèrent aux rivages du San-fo-ts'i = Palembaṅ», dans le Sud-Est de Sumatra. Dans l'ignorance où nous sommes de la situation de ces trois îles, on hésite à choisir entre les deux routes possibles, celle du détroit de Malaka ou celle qui longe la côte occidentale de Sumatra. La première, la route par le détroit, est vraisemblable parce que plus courte. Cette région a toujours été infestée de pirates, et c'était une raison pour l'éviter; mais la perspective d'y être attaqué n'avait pas empêché les marins arabes de l'adopter[2]. D'autre part, Tcheou K'iu-fei, dont le *Ling wai tai ta* est de 1178, dit expressément que les gens de l'Ouest, au nombre desquels les Chinois comptaient les Indiens, «ont tous à passer par les régions qui dépendent du San-fo-ts'i», pour se rendre en Chine

[1] Le *Tao yi tche lio* consacre sa notice IX à un pays maritime appelé 麻里嚕 *Ma-li-lou*, que rien ne permet d'identifier (*apud* Rockhill, *Notes on the relations and trade of China*, dans *T'oung Pao*, t. XVI, 1915, p. 111). Serait-ce la mention, sous un nom assez différent, de l'île de Yi-ma-lo-li du *Song che*?

[2] *Vide supra*, p. 42, n. 1.

(*supra*, p. 41-42), ce qui implique que, du Sud de l'Inde, ils se rendaient directement au détroit de la Sonde et remontaient ensuite vers le Nord. Il y a, en somme, d'assez bons arguments en faveur de l'une ou l'autre route, et c'est l'identification seule des trois îles mentionnées entre Kou-lo et San-fo-ts'i qui permettra de reconstituer avec certitude cette partie de l'itinéraire. De San-fo-ts'i à Canton, les principales îles et escales nous sont connues, et la fin du voyage ne nécessite aucun commentaire.

L'itinéraire du *Ts'ien han chou* n'est malheureusement pas aussi facile à interpréter que celui du *Wen hien t'ong k'ao*. M. Herrmann a situé le Houang-tche en Abyssinie; M. Laufer propose de le placer sur la Péninsule malaise en s'autorisant d'un passage du *Heou han chou* qui met ce pays au Sud du Je-nan, c'est-à-dire de l'ancien Čampa (t. XIII, p. 453, n. 2). Ces deux opinions ne me semblent pas admissibles. La première est nettement insoutenable, car rien dans la relation de Pan Kou ne permet de songer à l'Afrique orientale, et M. Laufer a montré déjà (*ibid.*) l'invraisemblance de la théorie de M. Herrmann. D'autre part, la Péninsule malaise ne me paraît pas remplir les conditions nécessaires pour qu'on en fasse le but du voyage des envoyés impériaux. Le Houang-tche serait, à mon avis, plus exactement situé dans l'Inde, et voici les raisons qu'on peut donner à l'appui de cette conjecture.

黃支 *Houang-tche*(1) peut être une transcription du skr. *Kāñcī*, l'actuel Conjevaram, au Sud-Ouest de Madras. C'est la ville dont Hiuan-tsang a transcrit le nom 建志 *Kien-tche* dans *Kien-tche-pou-lo* = *Kāñcīpura* (*Mémoires*, t. II, p. 511, n° 21); le *Song kao seng tchouan* et le *Tcheng yuan sin ting che kiao mou lou*, 建支 *kien-tche* (*Deux itinéraires*, p. 358). Ces trois derniers textes ont rendu la nasale palatale de skr. *Kāñ-*

(1) Prononciation ancienne *yuán-tši*, autant qu'il est possible de la restituer pour l'époque des Han, d'après des renseignements qui m'ont été obligeamment fournis par M. Henri Maspero.

par *Kien-* avec nasale dentale; Pan Kou, par la gutturale *Houang* = *Ḫwaṅ* : la divergence est attendue, pour ainsi dire, puisqu'il s'agit de rendre un phonème sanskrit que ne connaît pas le chinois en même position. «Kāñcīpura, dit l'*Imperial Gazetteer of India* (*Provincial series, Madras*, t. I, Calcutta, 1908, p. 544), est l'une des plus anciennes villes de l'Inde du Sud; dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, c'était la capitale de la dynastie des Pallavas.» On conçoit ainsi qu'elle ait pu entrer en relations avec la Chine au IIe siècle avant notre ère. Phonétiquement, l'équivalence *Houang-tche* < *Kāñcī* est satisfaisante pour l'époque des Han; historiquement, elle est possible.

Le voyage d'aller des envoyés chinois a duré environ 12 mois; le voyage de retour, environ 10 mois (*vide supra*, p. 39 et 41). Au début du XIe siècle, l'ambassade čola mettra 248 jours, soit un peu plus de 8 mois, pour se rendre du Coromandel à Canton. A une douzaine de siècles d'intervalle, ces données peuvent être considérées comme concordantes.

L'une des escales où s'arrêtèrent les envoyés chinois en rentrant dans leur pays peut être identifiée avec certitude : c'est celle de 皮宗 *P'i-tsong*. Ce toponyme figure avec les mêmes caractères dans un routier que nous a conservé le *Si yang tchao kong tien lou* [1] pour le voyage de Palembaṅ à Malaka. Au bout de vingt-cinq 更 *keng* ou «veilles» [2] de route, après avoir quitté Palembaṅ, c'est-à-dire après 1,500 *li* de route [3], «on

(1) Publié en 1520 par Houang Sin-ts'eng. «Sur les sources de cet ouvrage, dit M. Pelliot (*Deux itinéraires*, p. 207, n. 4), cf. MAYERS, *Chinese explorations of the Indian Ocean during the fifteenth century*, dans *China Review*, III, p. 219-225 et *B.É.F.E.-O.*, t. II, 1902, p. 139.»

(2) «Une note [du *Si yang tch'ao kong tien lou*], dit M. Pelliot (*Deux itinéraires*, p. 208, n. 2), explique que par *keng* «veille» on doit entendre 60 *li* de route. Comme le fait remarquer Mayers [voir la note précédente], il y a une autre division qui consiste à compter 10 *keng* par 24 heures de route.»

(3) 1,500 *li* de route en 25 *keng* donnent bien, en effet, 60 *li* par *keng*.

arrive à 披宗之嶼 l'îlot de Pi-tsong[1] ». Rockhill a exactement rendu *Pi-tsong-su* par *Pūlaw Pīsaṅ*[2], litt. « l'île de la ou des bananes »; et il s'agit, en effet, de la Pūlaw Pīsaṅ de la côte sud-occidentale de la Péninsule malaise, par environ 1° 30′ Nord. Mais, comme la banane est un fruit très commun sous les tropiques, elle a donné son nom à plusieurs autres îles. Le *Petit Atlas maritime* (*Recueil de cartes et plans des quatre parties du monde*, t. III, 1764, carte n° 45) a deux « I. Pissang » sur les côtes de la Péninsule malaise : l'une à l'Ouest (c'est celle dont il vient d'être question), l'autre à l'Est, entre l'île de Timon ou Timoan (la Tioman de nos cartes, la Tiyūma des Arabes) et l'île de Aor. La carte n° 42 de l'*Oriental Pilot* et la carte du détroit de Malaka du *New Directory of the East Indies containing general and particular charts* de Samuel Dunn (5° éd., Londres, 1780) donnent des indications identiques. J'y reviendrai plus loin.

夫甘都盧 *Fou-kan-tou-lou*, à deux mois de voyage de Houang-tche, représente **Pu-kam-tu-lu*, peut-être encore **Pu-kam-du-lu* (cf. *Catalogue*, p. 124, 133 et 127), avec les variantes possibles *-ru*, *-ro*, *-rau*, *-lo* en dernière syllabe. En outre, les deux derniers caractères peuvent répondre à un groupe final *-tru* (cf. *Méthode*, n° 2130, où le même *-tou-lou* rend le *-tru* de skr. *çatru*). L'équivalence phonétique de *Fou-kan* = **Pukam* nous est bien connue par ailleurs : c'est le *Pukām* de l'épigraphie čam, le *Phūkam* du siamois (cf. *Deux itinéraires*, p. 177, n. 1); le 蒲甘 *P'ou-kan* = **Pukam* du *Ling wai tai ta*, du *Tchou fan tche* et du *Song che* (cf. *Chau Ju-kua*, p. 58, et *Deux itinéraires*, p. 177, n. 1); le pāli *Pokkan*, pron. *Pawkkan*, dont les Birmans font *Pukan* (cf. *B.É.F.E.-O.*, t. V, 1905, p. 152, n. 3), c'est-à-dire Pagan en Birmanie, dont les ruines

(1) *Apud* Rockhill, *Notes on the relations and trade*, dans *T'oung Pao*, t. XVI, 1915, p. 130-131, note.
(2) *Ibid.*

subsistent encore sur la rive gauche de l'Irraouaddy, par 21° 10′ Nord (*Imperial Gazetteer of India, Provincial series, Burma*, t. II, Calcutta, 1908, p. 304 et 289). Cette ville royale aurait été fondée, d'après la légende, au début du IIe siècle (*ibid.*); mais, si ma conjecture trouvait confirmation, la légende s'accommoderait facilement du témoignage du *Ts'ien han chou*. Les Chinois semblent l'avoir connu à haute époque, car un passage de la notice consacrée à Pagan dans le *Tchou fan tche* dit: «Il y a dans ce pays un temple dédié au marquis Tchou-ko Wou»; et les traducteurs ajoutent en note: «Plus connu sous le nom de Tchou-ko Leang. On lui fait honneur d'avoir conduit une expédition au centre de la Birmanie vers 225 de notre ère» (Giles, *Chin. Biograph. Dict.*, 180; *Chau Ju-kua*, p. 58 et 59, n. 3)[1].

Dans la notice consacrée au Tchou-lien (p. 94), Tchao Jou-koua reproduit l'information suivante, qui est textuellement empruntée au *Ling wai tai ta* de Tcheou K'iu-fei: «Si [de Chine] vous voulez vous rendre dans ce pays [de Tchou-lien ou pays des Čolas], vous devez changer de navire à Kou-lin [= Quilon de la côte sud-occidentale de l'Inde] pour aller là. Certains disent qu'on peut s'y rendre en passant par le royaume de P'u-kan (*Some say that one can go there by way of the kingdom of P'u-kan*).» Je ne sais, n'en ayant pas le texte à ma disposition, quelle est l'expression chinoise que MM. Hirth et Rockhill ont rendue par «by way of the kingdom of P'u-kan»; mais l'esprit, sinon la lettre du texte, doivent faire allusion à un voyage maritime. Tcheou K'iu-fei et Tchao Jou-Koua

(1) «La campagne de Tchou-ko Leang au IIIe siècle est restée si populaire au Yunnan, dit M. Pelliot (*Deux itinéraires*, p. 169, n. 3), que mainte levée de terre y devient un rempart ou une ville de Tchou-ko Leang...» Pour des renseignements biographiques sur ce célèbre personnage, cf. *Le Kie tseu yuan houa tchouan*, trad. et commenté par R. Petrucci dans *T'oung Pao*, t. XIII, 1912, p. 339. Cf. également le *Nan-tchao ye che*, trad. C. Sainson, Paris, 1904, in-8°, p. 29, 74, 210 et 211.

indiquent une première route par mer *viâ* Quilon de l'Inde sud-occidentale avec transbordement dans ce dernier port pour se rendre au Coromandel. La seconde longeait la côte birmane du golfe du Bengale et sans doute aussi la côte orientale de l'Inde. La navigation dans le golfe s'effectuait ainsi soit en le traversant d'Est en Ouest, dans sa plus grande largeur, de la sortie du détroit de Malaka à Ceylan et Quilon — ou du détroit de la Sonde à Ceylan, si on suivait la route inverse du voyage «des pays de l'Ouest» en Chine[1]; — soit, de la sortie du détroit de Malaka, le long des côtes de la Birmanie et de l'Inde qui bordent le golfe du Bengale. C'est sans doute à cette dernière route que fait allusion le passage du *Ling wai tai ta* textuellement reproduit par le *Tchou fan tche* (*Chau Ju-kua*, p. 84).

Cette interprétation ne ferait pas difficulté, si le *Ts'ien han chou* avait seulement **Fou-kan;* mais le texte a *Fou-kan-tou-lou* et, d'après la traduction de M. Pelliot : «le royaume de Fou-kan-tou-lou», Pan Kou a certainement écrit 夫甘都盧國 *Fou-kan-tou-lou-kouo*[2]. Je n'ai rien à proposer pour expliquer *-tou-lou*, mais je puis citer un autre complexe qui n'a pas été identifié et dont les deux premiers caractères représentent sûrement Pagan. Dans son article sur *La fin de la dynastie de Pagan* (*B.É.F.E.-O.*, t. IX, 1909, p. 633-680), Édouard Huber a utilisé le *Houang Yuan* (ou *Yuan tch'ao*) *tcheng Mien lou* ou «Notice sur les expéditions en Birmanie faites sous la dynastie des Yuan», qui a été rédigé au début de la période *tche-tche* (1321-1324). A la page 670, Pagan y est appelé 蒲甘 *P'ou-kan*. Un peu plus loin, p. 673, le texte dit : «Sur ces entre-faites [en 1299] Siṃhasūra et Rājasaṃkrama [frères de Asaṃkhaya, gouverneur thai de Myin-saiṅ] s'étaient fortifiés

(1) *Vide supra*, p. 41-42.
(2) C'est bien ce qu'a le texte que M. Przyluski a eu l'obligeance de vérifier à mon intention.

dans le territoire de 不甘雨宿吉老亦 *Pou-kan-yu-sou-ki-lao-yi*. Ils s'avancèrent avec une armée par terre et par eau et vinrent assiéger Pagan... » *Pou-kan* de ce dernier passage rend *Pukam* aussi correctement que la notation précédente et que le *Fou-kan* du *Ts'ien han chou;* et c'est incontestablement du royaume de Pagan qu'il est question, bien que je ne sois pas en mesure d'interpréter les cinq caractères qui suivent. Le parallélisme de *Pou-kan-yu-sou-ki-lao-yi* et de *Fou-kan-tou-lou* permet de restituer Pagan pour les deux premières syllabes du second complexe. Je n'ai rien à proposer pour l'identification de Tou-yuan, Yi-lou-mo, Chen-li et Sseu-tch'eng-pou (ou Yi-°, Ki-°).

Les voyages maritimes de Chine en Inde et d'Inde en Chine que les textes chinois nous ont conservés sont généralement rapportés en quelques mots ou quelques lignes. Les pèlerins buddhistes qui empruntent la voie de mer ne mentionnent qu'incidemment leurs escales. Fa-hien, en revenant d'Inde en Chine, est allé de Ceylan à 耶婆提 *Ye-p'o-t'i* [litt. **Ya-wa-di* < sanskrito-kawi *Yawa-dwīpa* > skr. *Yava-dvīpa*] en 414 [1]. En l'absence de toute indication sur la route suivie, on doit supposer que le voyage s'effectua directement de Ceylan au détroit de la Sonde. Une dizaine d'années plus tard, Guṇavarman prit la même route [2].

Yi-tsing est heureusement plus précis. Parti de Canton à

(1) Cf. *Deux itinéraires*, p. 271.

(2) *Ibid.*, p. 274-275. Ce qui me fait adopter cette interprétation, c'est que la côte occidentale de Sumatra fut également visitée par les pèlerins buddhistes. Yi-tsing rapporte, en effet, que «deux hommes de Sin-lo (Corée), dont on ne sait pas les noms, partirent de Tch'ang-ngan (capitale de la Chine) et, après une longue route, arrivèrent dans les mers du Sud. Ils se rendirent en bateau dans l'état de P'o-lou-che [= Baros, sur la côte occidentale de Sumatra], à l'Ouest du pays de Che-li-fo-che [= Palembaṅ]. Ils tombèrent malades et moururent tous deux» (dans *Religieux éminents*, p. 36-37). Il va de soi que Baros n'était qu'une escale dans l'itinéraire de ces moines coréens qui se rendaient de Chine en Inde.

l'automne de 671, avec la mousson de Nord-Est, on fait route au Sud et arrive à Fo-che = Palembaṅ «avant que 20 jours se fussent écoulés». Les escales suivantes sont : de Fo-che à 末羅瑜 *Mo-lo-yu* = Malāyu, sur la rivière de Jambi (côte orientale de Sumatra)[1], 15 jours de route; de Mo-lo-yu à 羯荼 *Kie-tch'a* = Kĕdah, sur la côte occidentale de la Péninsule malaise, 15 autres jours; de Kie-tch'a, «en allant vers le Nord», «au bout de plus de 10 jours», au 裸人國 *Lo-jen-kouo* «le Pays des Hommes Nus» = îles Nicobar; et des Nicobar «pendant plus d'une demi-lunaison, dans la direction du Nord-Ouest»; arrivée à Tāmraliptī, sur l'Hoogly[2].

Un autre pèlerin buddhiste, Wou-hing, accompagné du pèlerin Tche-hong, part, en mousson de Nord-Est, de Chen-wan (la baie des Bienheureux) au Tonkin; arrive un mois après à Che-li-fo-che = Fo-che = Palembaṅ; 15 jours après, à Mo-lo-yu = Malāyu; 15 jours après, à Kie-tch'a = Kĕdah; 30 jours après, en se dirigeant vers l'Ouest, à Na-kia-po-tan-na = skr. Nāgapaṭṭana, le Negapatam actuel de l'Inde sud-orientale, par 10°46′ Nord; et deux jours après «à l'île du Fils du lion» = Ceylan[3].

En 685, Yi-tsing s'embarque à Tāmraliptī pour rentrer en Chine. Il fait escale à Kie-tch'a = Kĕdah, à Fo-che = Palembaṅ, où il fit un séjour de quatre années, et n'arriva à Canton qu'en 689[4].

Vers 717, Vajrabodhi, se rendant de Ceylan en Chine, fait escale à Fo-che = Palembaṅ après «un mois de navigation[5]».

(1) Pour cette identification, cf. mon article *Malaka, le Malāyu et Malāyur*, dans *Journ. Asiat.*, mai-juin 1918, p. 477 et suiv.

(2) Éd. Chavannes, *Religieux éminents*, p. 119-121.

(3) *Ibid.*, p. 144-145.

(4) *Ibid.*, p. 125 et vi-vii.

(5) Cf. mes *Relations de voyages*, t. II, p. 637; Sylvain Lévi, *Les missions de Wang Hiuen-ts'e dans l'Inde*, dans *Journ. Asiat.*, IXe série, t. XV, 1900, p. 420-421.

Telle est la version du *Tcheng yuan sin ting che kia mou lou.* A propos du même voyage, le *Song kao seng tchouan* rapporte que Vajrabodhi « traversa vers l'Est plus de 20 royaumes, dont ceux de Fo-che et des Hommes Nus [= îles Nicobar] » (*Deux itinéraires*, p. 336). Ces deux versions sont concordantes à condition d'intervertir l'ordre des deux pays cités dans le second texte, et on en peut conclure que le moine, parti de Ceylan, passa par les Nicobar, traversa le détroit de Malaka, fit escale à Palembaṅ et se rendit ensuite en Chine.

L'itinéraire suivant, le plus détaillé de tous ceux qui nous sont parvenus pour la période antérieure au XIIe siècle, est extrait d'un mémoire géographique compilé par Kia Tan entre 785 et 805[1]. Il s'agit de la route maritime suivie pour se rendre de Canton dans le Nord du golfe Persique.

De Canton, dit Kia Tan, vers le Sud-Est en allant par mer pendant 200 *li*, on arrive au mont 屯 門 *Touen-men* (= au Nord de Hongkong). Puis, par bon vent, en allant vers l'Ouest pendant deux jours, on arrive aux rochers de 九 州 *Kieou-tcheou* (= à l'angle Nord-Est de Hainan). Puis, vers le Sud, après deux jours, on arrive au rocher de l'Éléphant (象 石 = île Tinhosa ou un point un peu plus Sud). Puis, vers le Sud-Ouest, au bout de trois jours, on arrive au mont 占 不 勞 *Tchan-pou-lao* (= Culao Cham « l'île des Čams »); cette montagne se trouve dans la mer à 200 *li* à l'Est du royaume de 環 王 *Houan-wang* (= Campa). Puis, vers le Sud, après deux jours de route, on arrive au mont 陵 *Ling* (= vers le cap Sa-hoi). Puis, après un jour de route, on arrive au royaume de 門 毒 *Men-tou* (= du côté de Quinhon); puis, après un jour de route, on arrive au royaume de 古 笪 *Kou-tan* (= Kauṭhāra = Nha-trang). Puis, après une demi-journée de route, on arrive au territoire (洲) de 奔 陀 浪 *Pen-t'o-lang* (= Pāṇḍuraṅga). Puis, après deux jours de route, on arrive au mont 軍 突 弄 *Kiun-t'ou-long* [= كُنْدْرَنْج *Kundrang* des géographes arabes, vers le cap Saint-Jacques[2]]. Puis, après cinq jours de route, on arrive à un détroit que les barbares

(1) Paul Pelliot, *Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIIIe siècle* dans *B.É.F.E.-O.*, t. IV, 1904, p. 131-413.

(2) Pour cette identification, cf. mes *Relations de voyages*, t. I, p. 14-17.

nomment 質 *Tche* (pron. anc. *či ou čit = détroits de Singapour et de Malaka).

α. Sur la côte septentrionale [lire : orientale], c'est le royaume de 羅越 *Lo-yue* (pron. anc. **La-'w'äδ*, pratiquement **Lawar*[1] pour **Lāwur* ou **Lāwor*[2] = partie méridionale de la Péninsule malaise); sur la côte méridionale [lire : occidentale], c'est le royaume de 佛逝 *Fo-che* (= Palembañ, pris ici au sens large pour la partie méridionale de Sumatra[3]).

β. A l'Est du royaume de Fo-che, en allant par eau pendant quatre ou cinq jours, on arrive au royaume de 訶陵 *Ho-ling* (= Java); c'est la plus grande des îles du Sud.

(1) Cf. P. Pelliot, *Milindapañha*, p. 392.

(2) Cf. mes articles *Le pays de Mangalor et de Mangatsini*, dans *T'oung Pao*, t. X, 1909; et *Les voyages des Javanais à Madagascar*, dans *Journ. Asiat.*, mars-avril 1910, p. 308-316.

(3) Ce passage indique très nettement que Kia Tan orientait Est-Ouest l'axe de la Péninsule malaise et de Sumatra, au lieu de Nord-Sud; la direction générale exacte, à partir de l'isthme de Kra, étant à peu près N.-N.-O. et S.-S.-E., tant pour la péninsule que pour la grande île indonésienne. Cette rectification nécessaire en entraîne d'autres que j'ai indiquées plus loin. «Quant au pays de 婆魯師 P'o-lou-che [= Baros, sur la côte occidentale de Sumatra, situé par Yi-tsing (*vide supra*, p. 50) à l'Ouest du Mo-lo-yu = Malāyu et du Che-li-fo-che = Sud-Est de Sumatra], qui se trouvait à l'Ouest du pays de Che-li-fo-che, le texte de Yi-tsing peut être rapproché de celui de l'histoire des T'ang [*Sin t'ang chou*, k. 222 下, p. 4 r°], qui nous apprend que le Che-li-fo-che se divisait en deux États, celui de l'Ouest s'appelant 郎婆露斯 *Lang-p'o-lou-sseu*. D'après la carte chinoise publiée par Stanislas Julien (*Mémoires sur les contrées occidentales*, t. II), les pays de Che-li-fo-che et de P'o-lou-che se seraient trouvés dans une même île qui doit être Sumatra (*Religieux éminents*, p. 37, note; cf. également *Deux itinéraires*, p. 340).» Ceci revient à dire, à mon avis, que sous les T'ang (618-905), époque à laquelle vécut Kia Tan (730-805), Sumatra était considéré comme orienté Est-Ouest, que le Che-li-fo-che en constituait la partie orientale (lire : méridionale) et le P'o-lou-che ou Lang-p'o-lou-che la partie occidentale (lire : septentrionale). Cette opinion était justifiée dans une certaine mesure par ce fait géographique que Che-li-fo-che = Palembañ et P'o-lou-che ou Lang-p'o-lou-che = Baros sont situés, celui-là dans le Sud-Est, celui-ci dans le Nord-Ouest de la grande île indonésienne. Lang-p'o-lou-sseu est dans le *Sin t'ang chou*, synonyme de P'o-lou-che = Baros; mais celui-là représente exactement en transcription le nom des îles Nicobar, Langabālūs d'après les textes arabes. *Vide supra* à ce sujet, t. XIII, p. 298, n. 1, et *infra*, p. 57.

γ. Puis, vers l'Ouest [lire : le Nord], sortant du détroit, après trois jours, on arrive au royaume de 葛葛僧祇 *Ko-ko-seng-tche*[1], qui se

(1) M. Pelliot (*Deux itinéraires*, p. 349) indique la variante possible | | | 祇 *Ko-ko-seng-k'i*, et propose d'identifier ce *Ko-ko-seng-tche* ou *Ko-ko-seng-k'i* aux îles Brouwers. La *Ḥāwiya* de Ibn Mājid (1462), dont les mss. 2292 et 2559 nous ont conservé une double copie, contient à la section VII le passage suivant (fol. 104 v°, l. 3 et suiv. du ms. 2292; fol. 134 v°, l. 3 et suiv. du ms. 2559) :

ومن ملاقة ان تكن مُسَافرا — لنحو جاوة فافهم الاشايرا
اجري علي العقرب تُحظي بظفر — حتي تُخلّف عنك سَبْتَا في التَّفر
وبعد هذا مطلع الاكليل — الي نهاية أظهر التسبيل
لتكن تُلْقي قبلها في المجرا — فيسنك مع سلت كريمًا جُزرَا
ايضا وهاتوا فلا تعدي — من ذي الجزيرة من يديك البلد
سِتَّة ابواع لِسَلت زنجي — الي نهاية كي تفر وتنجي
الخوف كل الخوف في هذا المحل — في قريب سلت زنجي فلم تزل
مبادرًا البلد ثم مايلا — الي الجزيرة فاسمع الدّلايلا
لان هذا باب موسي باري — يَعرفه كل ذوي الاسفار
وسلت زنجي خلفها لشرقي — جزر بَليطُون بها العود النقي

«De Malāka, si tu fais route vers Java, comprends [bien] les indications [suivantes] : Fais route au Sud-Est; marche en toute sécurité jusqu'à ce que tu aies laissé derrière toi Sabatā (= Pulaw Sapata, au Sud-Ouest de Malaka; cf. *Livro de marinharia*, éd. J. I. de Brito Rebello, Lisbonne, 1903, p. 268) en t'éloignant. Après cela, fais route au S.-E.-1/4-E. vers l'extrémité de la route [le long de la Péninsule malaise] jusqu'à ce que tu trouves en face [de la côte], sur ta route, [l'île de] Pisaṅ (le 2292 a في سِنْك pour فيسنك et le 2559 بيسنغ = بيسنغ, P'i-tsong des Chinois; *supra*, p. 46) et le détroit (سلت = malais سلت *sĕlát*) de Kariman (malais : Kĕrimun); [Pisaṅ et Kĕrimun] sont des îles. Va et ne cesse pas, en venant de cette île, d'avoir la sonde à la main. Il y a 6 brasses d'eau à Sĕlat Zangī (litt. le détroit du Zangī, du Nègre) jusqu'à l'extrémité de ...(?). C'est un endroit où règne la terreur que celui qui est proche de Sĕlat Zangī. Ne cesse pas de sonder, sans arrêt. Ensuite, appuie vers l'île. Écoute les conseils. Ceci est l'entrée de Mūsā-bārī (litt. : le détroit de Mūsā; d'après le texte, il s'agit du détroit de Baṅka) que tous les voyageurs connaissent. Quant au Sĕlat Zangī, derrière lui, à l'Est, sont les îles Bĕlituṅ (Billiton de nos cartes), où l'on trouve de l'aloès pur.»

Le Sĕlat Zangī ou détroit du Nègre serait ainsi le détroit de Gaspar. En

trouve sur une île séparée à l'angle Nord-Ouest du Fo-che. Les hommes de ce royaume sont pillards et cruels; les navigateurs les craignent.

δ. Sur la côte septentrionale [lire : orientale du détroit], c'est le royaume de 箇羅 *Ko-lo* [= Kra[1]]. A l'Ouest [lire : au Nord] du

Indonésie, un toponyme est rarement appliqué à un seul et unique endroit, et celui-ci ne fait pas exception à la règle : il existe un doublet de Sĕlat Zangī au Sud de l'île de Singapour. «Les îles dont la population est inclue dans ce chiffre (4,184, population de la partie occidentale de Singapour), dit Newbold (*Political and statistical account of the British settlements in the Straits of Malacca,* Londres, t. I, 1839, in-8°, p. 287), sont Blakan [lire : Bĕlākaṅ] Mati avec le Salate Chingke [*sic;* lire : *Sĕlat Čiṅki, čiṅki* étant la forme malaïsée de *zangī*].» Dans ses *Notes on names of places in the island of Singapore and its vicinity* (*Journ. of the Straits Branch of the R. Asiat. Soc.,* n° 20, 1889, p. 80), M. H. T. Haughton note également : «*Sĕlat Siṅki* [autre forme malaïsée de l'arabe *zangī*]. L'étroit détroit situé entre Pulaw Bĕrani et Bĕlakaṅ Mati, auquel les cartes donnent inexactement le nom de Sĕlat Pandan.» C'est de ce dernier détroit qu'il est question dans le même manuscrit *a* au fol. 111 r°, l. 9 (section IX de la *Ḥāwiya*) :

وشَلَتْ زِنْجِيْ ثم في منقَابُوا   ثم بَرَاوَة خمس قد أَصَابوا

«Et Šalat Zingī (*sic*); puis, Manaḳābū [= Minaṅkabaw]; puis, Barāwa [sur la côte orientale d'Afrique], sont par 5° [des Farḳadayn = 0°52′ Nord, environ].»

De ces deux «détroit du Nègre», celui du Sud de Singapour est certainement hors de cause; reste donc le détroit de Gaspar. La phrase de Kia Tan est malheureusement peu claire. Pour aboutir à *Ko-ko-seng-tche* ou *-seng-k'i* = Baṅka', il faut lire : «Puis, vers l'Ouest [lire : le Nord], sortant du détroit [de la Sonde], après trois jours, on arrive au royaume de Ko-ko-seng-tche, qui se trouve sur une île séparée à l'angle Nord-Ouest du Fo-che [c'est-à-dire à l'angle Nord-Ouest de la partie méridionale de Sumatra, la grande île indonésienne étant inexactement orientée Est-Ouest].» Dans cette interprétation, **Ko-ko-seng-k'i* serait la transcription possible d'un complexe malais **Kākap jĕṅgi* signifiant «le *kākap* du nègre» (cf. Favre, *Dict. malais-français,* s. v° كاكڤ); mais ce toponyme n'est attesté par aucun texte. En fait, ce rapprochement est exclusivement basé sur le *seng-k'i* de Kia Tan et le *zangī* de la *Ḥāwiya,* et la situation, dans la même région, du détroit et de l'île. On ne l'indique, du reste, qu'à titre de conjecture. En ce qui concerne les habitudes de pillage des indigènes du Ko-ko-seng-k'i, cf. *Chau Ju-kua,* notice sur le San-fo ts'i = Palembaṅ, p. 62.

[1] Pour cette équivalence, *vide infra,* appendice I.

Ko-lo, c'est le royaume de 哥谷羅 *Ko-kou-lo* [= Ḳāḳula du *Livre des Merveilles de l'Inde* [1]].

ε. Puis du Ko-ko-seng-tche, après quatre à cinq jours de route, on arrive à l'île (洲) de 勝鄧 *Cheng-teng* [2]. Puis, vers l'Ouest [= Nord], après cinq jours de route, on arrive au royaume de 婆露 *P'o-lou* [3].

(1) *Vide supra*, p. 43. M. Pelliot fait remarquer que le second caractère du 哥谷羅 *Ka-kou-lo* de Kia Tan est un ancien **kuk* et que cette transcription représente donc **Ka-kuk-la* (dans *T'oung Pao*, t. XIII, 1912, p. 454). Mais il ajoute que nous avons d'autres orthographes du même nom où la seconde syllabe est rendue par 古 *kou*, qui n'a jamais eu d'implosive finale. Le 葛古羅 *Ko-kou-lo* du *Song che*, par exemple, est bien l'équivalent exact du *Ḳāḳula* du *Livre des Merveilles de l'Inde*.

(2) L'île de Cheng-teng est évidemment sur la côte orientale de Sumatra, à cinq jours de route au Nord de Ko-ko-seng-tche = Baṅka (?), mais elle n'est pas identifiée encore. *Cheng-teng* peut représenter un toponyme tel que **Čantaṅ*, **Djantaṅ*, qui ne rappelle rien de connu.

(3) A propos de la notice du *Tchou fan tche* consacrée au camphre (*Chau Ju-kua*, p. 193-195), M. Pelliot dit : «Dès la première moitié du vi^e^ siècle, le camphre est désigné en chinois sous le nom de 婆律膏 *p'o-lu-kao* «onguent de P'o-lu» ou «onguent *p'o-lu*». On a généralement songé pour *P'o-lu* à Baros de Sumatra, célèbre par son camphre. MM. Hirth et Rockhill croient plutôt que *p'o-lu* doit être une transcription tronquée de *karpura*, nom sanskrit du camphre. Je m'étais rallié il y a quelques années, avec bien des réserves d'ailleurs, à l'équivalence *p'o-lu* = Baros. Encore aujourd'hui, elle me paraît incertaine, mais bien plus probable toutefois que l'hypothèse mise en avant par les traducteurs de Tchao Jou-koua. *P'o* doit transcrire une syllabe à voyelle *a*, *lu* une syllabe à voyelle *o* ou *u* et à implosive finale; ainsi non seulement la transcription serait tronquée, mais elle ne serait régulière dans aucun des éléments subsistants... Quant à la forme 固不婆律 *kou-pou-p'o-lu* — il est probable que 固 *kou* est pour 箇 *ko* (**ka*) — que MM. Hirth et Rockhill reproduisent d'après le *Yeou yang tsa tsou* (environ 850-860) en restituant *kapur*, c'est *kou-pou* seul qui peut répondre à une forme *kapur* dérivée de *karpūra*, et *p'o-lu* reste à la suite, au cas régime, pour indiquer le lieu d'origine; l'expression semble donc empruntée à une langue construite comme le malais» (dans *T'oung Pao*, bulletin critique, t. XIII, 1912, p. 474-475). Or, en malais, le camphre de Sumatra est justement désigné sous le nom de كاڤر بارس *kāpur Bārus*, litt. «camphre de Baros». Cf., par exemple, ce passage de l'histoire de Srī Rāma حكاية صرى رام : «*kastūri dān kāpur Bārus dān kumkuma*, du musc, du camphre de Bārus (c'est-à-dire du camphre de première qualité) et du safran» (éd. Roorda van Eysinga, p. 51, *apud* Favre, *Dictionnaire malais-français*, s. v° كاڤر). Puisque *kou-pou* de *kou-pou-p'o-lu* = *kapur*,

Puis, après six jours de route, on arrive à l'île (洲) de 伽藍 *Kia-lan* (= Nicobar) du royaume de 婆 *P'o*[1]. Puis, vers le Nord [lire : Ouest], après quatre jours de route, on arrive au royaume du Lion (= Ceylan). Sa côte septentrionale est à 100 *li* de la côte méridionale de l'Inde du Sud. Puis, vers l'Ouest [lire : Nord], après quatre jours de route, on traverse le pays de 沒來 *Mo-lai*[2] (= la côte du Malabar), qui est l'extrême frontière méridionale de l'Inde du Sud...[3].

que *p'o-lu* = phonétiquement **ba-lu* + implosive finale, il est extrêmement vraisemblable que *kou-pou-p'o-lu* représente syllabe pour syllabe le complexe malais *kā-pur Bā-rus* «le camphre de Baros». Ce camphre fameux est bien connu des Arabes, qui le désignent sous le nom de «camphre de Bālūs = Baros» ou «camphre de Fanṣur = *Pančur», un autre nom de Baros. Cf. mes *Relations de voyages et textes géographiques*, à l'index du t. II, s. v° *camphre*. Je crois bien que le 婆露 *P'o-lou* de Kia Tan est la forme apocopée de *P'o-lou-che* = Baros et désigne ainsi que *P'o-lu* le grand port du camphre de la côte occidentale de Sumatra.

(1) Ce «royaume de P'o» me paraît être le même que le «royaume de P'o-lou» dont il est question à la phrase précédente et qui est sans doute le royaume de P'o-lou-che = Baros (voir la note préc.). On sait que les îles Nicobar sont appelées par les textes arabes *Langabālūs* (لنجبالوس ou لنكبالوس, avec ج et ك, celui-ci rappelant une graphie persane, en fonction de gutturale sonore; cf. mes *Relations de voyages et textes géographiques*, à l'index du t. II, s. v° *Langabālūs*). Or, *Langabālūs* est incontestablement la forme arabisée de 良婆露斯 *Lang-p'o-lou-sseu*, qui, d'après le *Sin t'ang chou*, désigne la partie occidentale de l'île de Sumatra (*vide supra*, p. 53, n. 3). La forme arabe apparaît pour la première fois dans le *Livre des routes et des royaumes* de Ibn Ḥordaδbeh, qui est de 844-848, c'est-à-dire vers la fin de l'époque des T'ang (618-906). L'arabe *Langa*, variante d'autres textes *Lang* = chinois *Lang*; arabe *Bālūs* = *P'o-lou-sseu* = *P'o-lou-che* de Yi-tsing = Baros de la côte occidentale de Sumatra. Ainsi que je l'ai indiqué déjà (t. XIII, p. 298, n. 1), ces deux expressions identiques sont à rapprocher du Βαροῦσαι πέντε de Ptolémée, le Baros de Sumatra étant à l'origine de ce complexe géographique.

(2) C'est le ملى *Malay* ou *Malaya* des textes arabes. Cf. mes *Relations de voyages et textes géographiques*, t. I, p. 38, n. 5.

(3) Pour la traduction de ce texte chinois, cf. Pelliot, *Deux itinéraires*, p. 372-373 et la discussion qui précède. Il a été traduit ensuite par MM. Hirth et Rockhill (*Chau Ju-kua*, p. 10-12). Cf., en outre, les remarques sur cette traduction par M. Pelliot, dans *T'oung Pao*, t. XIII, 1912, p. 451 et suiv. Le texte de Kia Tan ne nous est certainement pas parvenu intact, car les indications de cet itinéraire ne suivent pas l'ordre géographique qu'on attendait. Logiquement, les cinq derniers alinéas devraient se succéder ainsi : α, δ, β, γ, ε; c'est-à-dire : description du détroit, indication de deux pays sur sa côte sep-

D'après le *Ling wai tai ta* (1178) de Tcheou K'iu-fei[1] :

San-fo-ts'i (Palembaṅ) est un important lieu de passage maritime pour les étrangers qui vont en Chine ou en reviennent. Les navires [qui quittent San-fo-ts'i en allant en Chine] naviguent droit au Nord, doublent les [îles de] 上下竺 *Sang-hia-tchou* [= Pūlaw Aor; *vide supra*, p. 41], traversent la mer de Kiao [= golfe du Tonkin] et arrivent aux frontières de la Chine... Les navires venant de Chö-p'o [= Java] font [d'abord] route un peu au Nord-Ouest [de Java]. Lorsqu'ils ont dépassé les Rochers des Douze fils (十二子石), ils rejoignent au pied des îlots de [Sang-hia-]tchou, la route de San-fo-ts'i [en Chine][2].

tentrionale, itinéraire de Fo-che à Java; puis, reprise de l'itinéraire de Canton au golfe Persique, le long de la côte orientale de Sumatra, avec escales aux Nicobar, Ceylan, etc.

Les identifications entre parenthèses sont dues à M. Pelliot; mes corrections personnelles sont indiquées entre crochets [ ].

[1] Le passage suivant a été traduit par M. Pelliot dans *Deux itinéraires*, p. 319, et MM. Hirth et Rockhill, dans la préface de leur *Chau Ju-kua*, p. 23-24.

[2] MM. Hirth et Rockhill adoptent l'identification des Rochers des Douze fils à une île au large de la côte S.-O. de Bornéo, indiquée par M. Phillips (*J. Ch. Br. R. A. Soc.*, t. XXI, p. 42) dans son étude sur la carte du *Wou pei pi chou*. Les Rochers des Douze fils figurent sur cette carte sous le nom de 十二子山 «île (litt. mont) des Douze fils», et ils sont situés entre 假里馬達 *Kia-li-ma-ta* (Karimata) et 萬年 *Wan-nien* (Bornéo) (*Deux itinéraires*, p. 319, n. 2). Comme la direction générale de la route indiquée par Tcheou K'iu-fei est «un peu au N.-O.», de Java à Pūlaw Aor; que, par Java, il faut vraisemblablement entendre la partie orientale de l'île (sans doute la région de Tuban), c'est par le détroit de Karimata que passaient sûrement — d'après ce passage — les navires de la grande île indonésienne se rendant en Chine. Ils devaient reconnaître le cap Sambar, à la pointe S.-O. de Bornéo, et longer la côte occidentale de cette île, en laissant l'île de Karimata dans l'Ouest. Ce passage du *Ling wai tai ta* est au k. 3, p. 10 v°-11 r°. Au k. 2, p. 11 v°, du même ouvrage, Tcheou K'iu-fei dit que pour venir en Chine, «les gens du Chö-p'o (Java) et autres pays du côté de l'Est, ceux des Ta-che (Arabes), 故臨 Kou-lin (Quilon de la côte S.-O. de l'Inde) et autres pays du côté de l'Ouest, ont tous à passer par les régions qui dépendent du San-fo-ts'i (Palembaṅ)» (*Deux itinéraires*, p. 319). Cette indication est en contradiction formelle avec ce que Tcheou K'iu-fei rapporte dans le passage ci-dessus. L'extrait du k. 3 donne une route qui exclut toute escale à Palembaṅ, puisque cet itinéraire longe la côte occidentale de Bornéo.

[Les commerçants] qui viennent du pays des Ta-che [= Arabes], après avoir voyagé sur de petits navires, en faisant route au Sud, jusqu'à Kou-lin [= Quilon du Sud-Ouest de l'Inde], transbordent sur de grands navires et, faisant route à l'Est, font escale à San-fo-ts'i. Ils se rendent ensuite en Chine par la même route que suivent les navires de San-fo-ts'i. Les [pays étrangers] qui sont des dépendances du Tchan-tch'eng (Campa) et du Tchen-la (Cambodge) sont tous proches de la partie méridionale de la mer de Kiao-tche (Tonkin); ils ne sont pas à moitié aussi loin que le San-fo-ts'i (Palembaṅ) et Chö-p'o (Java); et ces derniers ne sont pas à mi-chemin aussi loin que les pays des Ta-che (Arabes[1]). Un an suffit pour que tous les étrangers effectuent le voyage en Chine, aller et retour, à l'exception des Arabes qui ne peuvent l'effectuer qu'en deux ans. En général, les navires étrangers peuvent faire 1,000 *li* de route par jour avec bon vent[2]; mais s'ils ont le malheur de tomber sur du vent de Nord et qu'ils ne puissent pas trouver un mouillage sur notre côte ou un endroit où ils puissent se mettre à l'abri et mouiller en territoire étranger, le navire se perdra corps et biens.

Des six textes chinois qui précèdent, les deux premiers semblent indiquer que Fa-hien et Guṇavarman se rendirent directement de Ceylan au détroit de la Sonde. Vajrabodhi, au contraire, fit route par les Nicobar, le détroit de Malaka et descendit jusqu'à Fo-che = Palembaṅ, d'où il continua son voyage en Chine (*supra*, p. 51). Les itinéraires de Yi-tsing sont nettement affirmatifs dans le même sens : Canton, Palembaṅ, Malāyu (sur la rivière de Jambi), Kĕdah, îles Nicobar et de là, tantôt à Tāmraliptī, tantôt à Negapatam (*supra*, p. 51). Fo-che ou Che-li-fo-che = Palembaṅ a été l'escale favorite, pour ainsi dire, des pèlerins bouddhistes, en raison sans doute

(1) « ... are all near the southern part of the Sea of Tongking (Kiau-chï), not half as far away as San-fo-ts'i and Shö-p'o, and these latter in turn are not half as far away as the countries of the Arabs (Ta-shï) » (*Chau Ju-kua*, p. 24).

(2) Si on compte la journée de mer à raison de 10 *keng* par 24 heures (*vide supra*, p. 46), 1,000 *li* représenteraient une vitesse de route de 100 *li* au *keng*, c'est-à-dire une marche de beaucoup supérieure à l'estimation habituelle de 60 *li* au *keng*.

de l'accueil spécial qu'ils y recevaient. Ainsi s'explique que le voyage d'Inde en Chine et de Chine en Inde, par le détroit de Malaka, se soit étendu dans le Sud jusqu'à Palembañ. C'est, en somme, aussi ce que paraît impliquer l'itinéraire de Kia Tan, bien qu'il ne le dise pas expressément. Quant aux indications fournies par le *Ling wai tai ta*, elles ne sont pas assez détaillées pour affirmer que les navires passaient plutôt par le Nord que par le Sud de Sumatra. Il est, cependant, permis de croire que, comme à l'époque de Yi-tsing et de Kia Tan, les navires venant de l'Ouest empruntaient la voie du détroit de Malaka et descendaient jusqu'à Palembañ. D'autre part, ainsi que je l'ai rappelé déjà (*supra*, p. 42), les marins arabes suivaient un autre itinéraire dès le IXe siècle et passaient par les détroits de Malaka et Singapour.

En résumé, ces témoignages montrent que, à partir du VIIe siècle, la route de Chine en Inde et d'Inde en Chine passait par le détroit de Malaka, Palembañ et la côte sud-orientale de la Péninsule malaise, d'après les textes chinois; par les détroits de Malaka et de Singapour, d'après les relations arabes. Mais, des itinéraires détaillés de Yi-tsing et de Kia Tan, on ne peut pas déduire, même par conjecture, que le P'i-tsong du *Ts'ien han chou* est plutôt le Pūlaw Pīsañ au Sud de Malaka que l'île du même nom sur la côte sud-orientale de la Péninsule malaise. J'incline à croire que les envoyés impériaux qui se rendirent au Houang-tche passèrent par les détroits de Singapour et de Malaka; ils purent donc faire escale dans l'une ou l'autre de ces Pūlaw Pīsañ, la route passant en vue des deux îles de ce nom [1].

[1] D'après la *Lijst van de voornaamste aardrijkskundige namen in den Nederlandsch-Indischen archipel*, les autres îles Pisañ sont situées dans l'archipel des Riouw, dans la Résidence de Ternate, sur les côtes Sud-Est et Sud-Ouest de Sumatra, sur la côte occidentale de Bornéo (division de Sukadana), dans l'archipel des Banda, dans la division de Padañ (côte occidentale de Sumatra), dans la division de Djĕmbĕr (Résidence de Bĕsuki, à Java). Ni l'une ni l'autre de ces îles Pisañ ne me paraît en cause dans le texte du *Ts'ien han chou*, et

La Chine elle-même participe à cette activité maritime, économique et diplomatique de l'Inde, l'Indochine et l'Indonésie. S'il faut prendre à la lettre le texte du *Ts'ien han chou* qu'a récemment découvert et traduit M. Pelliot, certains royaumes qui ne sont pas identifiés encore, mais qu'on doit placer dans l'océan Indien, «ont tous offert le tribut à partir de l'empereur Wou (140-86 avant notre ère)». C'est ensuite la mission de K'ang T'ai, T'ai le Sogdien, et Tchou Ying, Ying l'Indien (1), au Fou-nan vers 245-250; puis l'ambassade de Tch'ang Tsiun au Tch'e-t'ou, sur la côte occidentale du golfe de Siam, en 606, pour ne rappeler que les principales missions impériales envoyées dans les mers du Sud. Un an auparavant, l'armée et la flotte de l'empereur Yang-kien infligent une sanglante défaite à Çambhuvarman, roi du Campa. La Chine avait alors une importante marine qui se développa dans les siècles suivants. Les deux expéditions malheureuses entreprises au XIIIe siècle par Kubilaï Ḫān contre le Japon et Java n'ont pu s'effectuer qu'à l'aide d'un très grand nombre de navires. Je ne m'étendrai pas davantage sur l'activité maritime de la Chine, qui n'entre qu'incidemment dans le cadre de cette étude. Il suffit que j'en aie rappelé quelques exemples à haute époque pour montrer qu'elle prit directement part à la vie internationale

c'est sans doute celles du Sud de la Péninsule malaise que désigne le P'i-tsong de Pan Kou, et plus particulièrement, à mon avis, l'île Pisañ du Sud de Malaka.

(1) «Rien ne nous est connu de la vie de ces deux personnages, dit M. Pelliot (*Le Fou-nan, loc. cit.*, p. 275, note). Le nom de famille du premier ne laisse pas d'être assez intéressant. Je ne crois pas que le nom soit purement indigène en Chine; il a été appliqué comme une sorte de nom de clan à des gens originaires du K'ang-kiu (Sogdiane, Samarkand). Le premier K'ang auquel une notice soit consacrée dans les histoires dynastiques est un certain 康絢 K'ang Siuan, qui vivait de 464 à 520 de notre ère; or ses ancêtres étaient bel et bien des Sogdiens, qui étaient venus plusieurs siècles auparavant s'établir en Chine. Il se pourrait bien que K'ang T'ai ou sa famille fût originaire de l'Asie centrale.»

des pays riverains de la mer de Chine méridionale, de l'Inde et d'autres pays non identifiés de l'océan Indien.

Je n'ai envisagé jusqu'à présent que les rapports internationaux de la Chine, du Čampa, du Fou-nan et de Java, et j'en ai été amené à conclure que ces trois derniers pays avaient été hindouisés antérieurement à notre ère. Tous les arguments produits à l'appui de ma thèse ont pour garant soit un texte, soit une inscription. La documentation est donc inattaquable. L'interprétation nouvelle que j'en ai donnée n'est, en somme, que la conséquence logique d'un ensemble de faits historiques. Aux marines chinoise, čam, khmère et javanaise qui, aux environs de notre ère, naviguaient sur les côtes occidentales de la mer de Chine, de Java au Tonkin, s'ajoute la marine indienne[1]. C'est évidemment par les marins et par les commerçants dont ils transportaient les marchandises que Khmèrs et Javanais ont eu connaissance de l'Inde et d'autres pays, continentaux et insulaires, de l'océan Indien. Les Indonésiens étaient-ils en relations directes avec l'Inde à cette époque? Aucun texte ne le dit explicitement ou implicitement; en dehors d'un texte arabe du XIIIe siècle et de deux relations portugaises du XVIIe siècle, ce qui est un témoignage bien tardif. Mais il est un fait décisif dans le sens de l'affirmative, le fait le plus inattendu dans l'histoire des migrations de peuples : la colonisation de Madagascar à haute époque par des indonésiens occidentaux hindouisés.

Edrīsī, qui écrivait en 1154, dit :

وليس للزنج مراكب يسافرون فيها فانما تدخل اليهم المراكب من عمان
وغيرها الي جزاير الزابج (الزالج .cod) من جزاير الهند فيبيعون هناك

[1] Cf., sur l'ancienne activité maritime de l'Inde, le très important mémoire de M. Sylvain Lévi, *Pour l'histoire du Rāmāyaṇa* (*Journ. Asiat.*, XIe série, t. XI, 1918, p. 5-164, et notamment p. 147 et suiv.).

متاعهم ويشترون متاع الزنج واهل جزاير الزاج (cod. الراج) يسافرون
الي الزنج في زوارق ومراكب كبار فيجلبون منها امتعتهم لانهم يفهم
بعضهم كلام بعض

Les Zangs n'ont pas de navires pour naviguer. Il vient chez eux des navires de l'Omān et d'ailleurs qui se rendent ensuite aux îles du Djāwaga qui font partie des îles de l'Inde. [Ces marins étrangers] échangent leurs marchandises contre celles des Zangs. Les gens des îles du Djāwaga viennent chez les Zangs sur des barques et de grands navires. Ils (les gens du Djāwaga) exportent leurs marchandises [des Zangs], car ils comprennent la langue les uns des autres (ms. 2222 du fonds arabe de la Bibliothèque Nationale de Paris, fol. 16 v°, l. 9-12).

Du même auteur (*ibid.*, fol. 21 v°, l. 1-2) :

واهل القمر وتجار بلاد المهراج يدخلون اليهم ويجالسونهم ويتجرون
معهم

Les gens de Ḳomr et les marchands du pays du Maharādja [=Djāwaga] viennent chez eux [les habitants du Sofāla de la côte orientale d'Afrique], en sont bien accueillis et trafiquent avec eux [1].

Ibn Sa'īd (XIII[e] siècle) indique brièvement, mais de façon très nette, que Madagascar a été colonisé par des Indonésiens [2].

« Il est certain (*sic*), dit Couto, que [les Javanais] ont autrefois navigué jusqu'au cap de Bonne-Espérance et qu'ils ont été en communication avec la côte orientale de l'île de Saint-

[1] Pour ces deux citations, cf. mes *Relations de voyages*, t. I, p. 173 et 183, et mon article *Les voyages des Javanais à Madagascar*, dans *Journ. Asiat.*, mars-avril 1910, p. 301. Le texte arabe d'Edrīsī reproduit dans ces deux travaux est extrait du ms. 2221 de la Bibliothèque Nationale.

[2] Cf. mes *Relations de voyages*, t. II, p. 329-330 et 317-320, et *supra*, t. XIII, p. 434 et 445.

Laurent [=Madagascar] où se trouvent de nombreux indigènes basanés et javanisés (*Ajavados*) qui disent descendre d'eux (des Javanais)[1]. » D'après les relations du Père Luiz Marianno, qui visita Madagascar en 1613, «il est certain (*sic*) que les premiers [étrangers immigrés dans la grande île africaine] vinrent [les uns] de Malaka, [les autres] de la Cafrerie...[1]». Un roi de la côte sud-orientale de Madagascar raconta au jésuite portugais que «il ne descendait pas des Portugais et faisait [au contraire] remonter son origine [aux pays de] Mangalor et de Meca d'où étaient natifs ses ancêtres. Ceux-ci [qui s'étaient embarqués] sur un ou plusieurs navires, se trompèrent de route et, de la côte de l'Inde, vinrent échouer à la pointe septentrionale de l'île [de Madagascar]...[2]». «Il est certain (*sic*), dit encore Manuel Freire de Andrade, que les indigènes de l'île de Saint-Laurent descendent de nombreux Atchinais qui sont venus et viennent de la côte occidentale [de Sumatra] à la côte [orientale de Madagascar]...[2]». D'après le père Nacquart et Flacourt, l'ancêtre éponyme de certains Malgaches orientaux est Ramini ou Raminia = le Sumatranais ou la Sumatranaise. Il était souverain d'un pays d'Orient dont la légende a retenu les noms de deux ports : Manguelor ou Mangaroro et Mangadsini = Mangatsini, qui sont situés, celui-ci dans la partie septentrionale de Sumatra; celui-là dans le Sud de la péninsule malaise[3].

La légende historique recueillie par Flacourt, le père Nacquart, Manuel Freire de Andrade et le père Marianno, rappelle le souvenir de la migration du xe siècle, partie du détroit de

(1) Cf. Gabriel Ferrand, *Les voyages des Javanais à Madagascar, loc. cit.*, p. 281 et suiv.

(2) *Ibid.*

(3) Cf. Gabriel Ferrand, *Les voyages des Javanais à Madagascar, loc. cit.*, p. 285 et suiv.

Malaka et sur laquelle nous ne possédons d'autre indication qu'un passage du *Livre des Merveilles de l'Inde*. Ainsi que je l'ai indiqué déjà, Ramini et Raminia sont les ethniques arabes, masculin et féminin, du nom de l'île Rāmīn, Rāmnī ou Rāminī = Sumatra, d'après les textes arabes. Cette migration donna naissance à la tribu malgache des Zafin-dRaminia (litt. les descendants de Raminia) de la côte sud-orientale et aux Huva ou Merina du plateau central de la grande île africaine[1].

La relation de Couto, le texte d'Edrīsī et, d'une façon plus brève, celui de Ibn Saʿīd, mentionnent expressément que Madagascar a été colonisé par des Javanāis qui trafiquaient également dans les ports de l'Afrique orientale. L'un des passages précités d'Edrīsī est particulièrement important et significatif : les marins du Djāwaga = Java et les Zangs « comprennent la langue les uns des autres ». Par *Zangs*, il faut évidemment entendre ici les Malgaches. Dans toute l'Afrique orientale, les Malgaches seuls parlent une langue appartenant au même groupe linguistique que celle des Indonésiens occidentaux. Les deux langues, le javanais et le malgache, étaient encore plus près l'une de l'autre au XIIe siècle que de nos jours, et Javanais et Malgaches pouvaient ainsi se comprendre[2]. Les Ban-

[1] Cf. *Les voyages des Javanais à Madagascar*, p. 302 et suiv., et mon article *Les îles Râmny, Lâmery, Wâḳwâḳ, Ḳomor des géographes arabes et Madagascar*, dans *Journ. Asiat.*, nov.-déc. 1907, p. 134 et suiv.

[2] A la fin de mon *Essai de phonétique comparée du malais et des dialectes malgaches*, j'ai écrit (p. 326) : « Comme conclusion dernière, la malgache est un dialecte malais évolué, étroitement apparenté au batak de Sumatra. » Plus tard, ayant eu occasion d'étudier le kawi et le javanais, la question m'est apparue devoir être reprise à nouveau en prenant pour base ces deux dernières langues au lieu du malais. Dans mes *Notes de phonétique malgache* (*Mémoires de la Soc. de Linguistique de Paris*, t. XVII : VI. *Les équivalences malgaches du ĕ médial javanais*, p. 100-106), j'ai montré qu'il existe un accord remarquable entre des thèmes radicaux javanais et malgaches; certains passifs de cette dernière langue ont conservé un vocalisme caractéristique qu'on ne rencontre qu'en vieux-javanais. Il y a donc lieu de continuer les recherches dans cette direction où elles me semblent appelées à donner des résultats impor-

IMPRIMERIE NATIONALE.

tous de l'Afrique orientale sont ici naturellement hors de cause, bien que les Javanais aient trafiqué chez eux et, au dire de Couto, aient navigué jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Ce n'est certainement pas la migration de Ramini au xe siècle qui a introduit à Madagascar la langue indonésienne que parlent les indigènes, d'après les sources d'Edrīsī dont quelques-unes sont antérieures au xe siècle[1] : il y a donc eu une importante migration antérieure qui a métissé les habitants non indonésiens de la grande île africaine et leur a imposé sa langue[2].

Ces anciens immigrants étaient sûrement hindouisés. Nous en avons témoignage dans l'élément sanskrit attesté dans tous les dialectes malgaches anciens et modernes. Les mots sanskrito-malgaches sont relativement très peu nombreux par rapport aux mots d'origine sanskrite qu'on relève en indonésien occidental; mais ces quelques emprunts n'en sont pas moins décisifs. Je ne citerai, à titre d'exemple[3], que :

Merina *Zanа-hāri*, autres dialectes malgaches *Zaṅa-hāri* < malg. anc. *Yaṅa-hāri* < malais **Yaṅ-hāri*, čam *Yaṅ-harĕi* «le dieu Soleil»; *hāri*, *harĕi* < skr. *hari* «soleil».

tants. J'ai l'intention de poursuivre ces études comparatives dès que les circonstances me le permettront. La parenté étroite du malgache et du kawi n'apporterait, en somme, qu'une confirmation de plus à la parenté ethnique des Malgaches et des Javanais. Les langues indonésiennes sont si près l'une de l'autre, que l'opinion de Van der Tuuk que j'avais adoptée dans mon *Essai de phonétique* paraissait on ne peut mieux justifiée. Elle me semble maintenant discutable pour les raisons qu'on vient de lire.

(1) Cf. mes *Relations de voyages*, t. I, p. 172-173.

(2) Sur le peuplement de Madagascar, cf. mon article *L'origine africaine des Malgaches*, dans *Journ. Asiat.*, mai-juin 1908, p. 353-500; mon *Essai de phonétique comparée du malais et des dialectes malgaches*, p. 315 et suiv.; et *Notes de phonétique malgache* : III. *Malgache* اُنْتُو Ontsōa < *bantu* Sowa, dans *Mémoires de la Soc. de Linguistique de Paris*, t. XVII, p. 91-94.

(3) On trouvera la liste des mots malgaches d'origine sanskrite que j'ai pu identifier dans l'*Origine africaine des Malgaches*, p. 361-366, et dans mon *Essai de phonétique comparée du malais et des dialectes malgaches*, chap. x, p. 293-314.

Malg. mod. *hĕtsi*, malg. anc. *hĕti* «cent mille» <javanais, malais *kĕti* «cent mille» <skr. *koṭi* «dix millions». Le *-ĕ-* malgache montre que *hĕtsi* a été emprunté à l'indonésien *kĕti* et non au skr. *koṭi*. Cf. čam *kottik*, khmèr *kot*, qui ont conservé le vocalisme sanskrit parce qu'il s'agit d'un emprunt direct.

Malg. anc. *hātsa* «verre, morceau de verre» <javanais, sundanais *kača*, malais *kāča* <skr. *kaca* «du verre».

Il existe en malgache deux séries de noms de mois. La première reproduit les noms arabes des douze signes du zodiaque; la suivante, les noms de mois sanskrits : malg. *fŏša*, *māka*, *ašūtri*, deux *fišāka*, *tsihyá* ou *hyahyá*; deux *ašāra*, *vatravātra*, *hatsīha*, *šīra* <skr. *pauṣa*, *māgha*, *caitra*, *vaiçākha*, *jyeṣṭha*, *āṣāḍha*, *bhādrapada*, *kārttika*, *çīrṣa* dans *mārgaçīrsa* ou *çiras* dans *mṛgaçiras*[1].

L'expansion du nom et du culte de Zañahāri dans l'île entière et l'adoption des noms de mois sanskrits par toutes les tribus malgaches a dû exiger une propagande de très longue durée. L'île est immense — 592,000 kilomètres carrés, à peu près la superficie réunie de la France (536,408 kmq.), la Belgique (29,457 kmq.) et les Pays-Bas (33,000 kmq.); — elle se développe sur une longueur de 1,500 kilomètres, du Nord au Sud. Aux estimations les plus vraisemblables, sa population actuelle serait de quelque 3 millions d'habitants. En raison de la configuration du sol, si tourmentée qu'on l'a comparée à une mer démontée qui subitement serait devenue solide, les communications y sont lentes et difficiles. Enfin, les groupements tribaux disséminés dans l'île sont ennemis ou s'ignorent. Toutes ces circonstances défavorables à la colonisation s'opposent à une rapide conquête ou à l'expansion pa-

(1) Pour ces noms de mois, cf. *L'origine africaine des Malgaches*, p. 362; *Essai de phonétique comparée du malais et des dialectes malgaches*, p. 299-300, et mon article : *Note sur le calendrier malgache et le Fandruana*, dans *Revue des Études ethnographiques et sociologiques*, t. I, 1908, p. 93 et suiv.

cifique de la langue et de la culture des immigrés. Edrīsī ou plus exactement les sources d'Edrīsī nous fournissent un terminus *ad quem :* antérieurement à 1154, l'évolution culturelle et linguistique des descendants d'immigrés indonésiens est achevée. L'arrivée des civilisateurs hindouisés se place donc plusieurs siècles avant cette date. J'avais indiqué le IIe-IVe siècle de notre ère, en me basant sur la date généralement admise pour l'introduction de l'hindouisme en Indochine qu'on fixait au Ier siècle. On vient de voir que cette dernière date est trop tardive et doit être reculée de quelques siècles. Pour ne pas entrer dans des précisions que ne comportent pas les rares documents utilisables à l'heure actuelle, je m'en tiendrai à la formule suivante : Madagascar a été colonisé vers le début de notre ère par des Indonésiens occidentaux hindouisés.

(*A suivre.*)

CONTRIBUTIONS

À L'HISTOIRE

DES SULTANS OSMAN II ET MOUÇTAFÂ I,

PAR

M. A. DANON.

Tout n'est pas encore dit, me semble-t-il, sur l'histoire de la Turquie. Un groupe de documents, de modeste apparence, qui ont passé inaperçus aux yeux des Hammer, des Jorga et d'autres historiens et qu'un heureux hasard m'a mis entre les mains, me permettra de glaner de nouveaux détails sur l'un des épisodes les plus tragiques de cette histoire. Je veux parler du meurtre du jeune Sultan Osman II (1618-1622), précédé et suivi sur le trône par son oncle Mouçtafâ Ier.

Les péripéties du drame raconté par ces divers écrits tournent donc autour du commencement de l'année 1622, signalé dans l'histoire de la Turquie par le premier assassinat commis sur la personne d'un Sultan et la substitution violente d'un souverain à un autre. En voici, d'ailleurs, une liste avec leur description :

A. *Tariki Sultan Osman,* consistant en 5 pages in-4°, en turc, d'un beau neskhy vocalisé, qui fait partie d'un petit recueil d'autres pièces. Style vulgaire et sans élégance, malgré quelques mots arabes et persans dont il est parsemé. L'auteur,

anonyme, paraît être contemporain des événements qu'il raconte et dont il est moins bien informé que les suivants, surtout pour les dates [1].

[1] Je tiens à écarter, dès le début, l'hypothèse de pouvoir identifier l'un de nos documents avec le وقايع سلطان عثمان, de Toughî, vol. in-8° de 61 folios, une des sources de Hammer (*Geschichte des osmanischen Reiches*, t. IV, préface, VII, 14). La brièveté de A et son silence sur certains détails rapportés par Hammer au nom de Toughî et dont il va s'agir bientôt, s'opposent à une telle identification. Elle aurait été possible quant à notre source B qui va suivre, sans les arguments péremptoires que voici : non seulement les auteurs de ces deux documents (B et Toughî) portent des noms différents, mais aussi il y a dans Toughî deux faits que B ne rapporte qu'avec réticence : l'un c'est qu'Osman II aurait déchiré le fetwa du Moufti lui interdisant le voyage à la Mecque (HAMMER, *ibid.*, p. 540, note *c*), ce que B semble mettre en doute, et l'autre est relatif aux mots grossiers proférés par un gamin contre le Sultan martyr dont il pinçait la jambe pendant qu'on le menait en prison (HAMMER, *ibid.*, p. 551, note *a*), grossièretés que B aime mieux taire par décence. De plus, le récit de B ne nous conduit que jusqu'à l'élévation de Gurgi Mohammed Pacha au grand-vizirat, tandis que Toughî, allant plus loin, parle des sages réformes entreprises par ce ministre, du soulèvement d'Abaza Pacha, etc. (HAMMER, *ibid.*, p. 564-565 et 569).

On serait un moment tenté d'identifier B ou Toughî avec l'original turc d'un opuscule d'Antoine Galland, intitulé *La mort du Sultan Osman ou le rétablissement de Mustapha sur le throsne* (Paris, chez Claude Barbin, sur le second perron de la Sainte-Chapelle, 1678), ouvrage dédié à ce même Toughî (*ibid.*, p. 3 et note, p. 204) et qui n'a été, que je sache, utilisé comme source par aucun historien de la Turquie. Dans le *Catalogue des ouvrages de M. Galland*, en tête de son *Journal* (en 2 vol., publié et annoté par Charles Scheffer, Paris, 1881), cette monographie porte (*ibid.*, p. 10, n° 12) le titre de «Relation de la mort du sultan Osman et du couronnement de sultan Mustapha, traduite du turc», mais ne figure nulle part ailleurs dans le corps du *Journal*, qui contient, cependant, plusieurs notices sur les livres orientaux achetés par le célèbre traducteur des *Mille et une nuits*. Cependant, un examen comparatif de ce dernier travail (que nous appellerons G) avec les deux premiers nous a convaincu du contraire, vu les divergences y constatées et qui seront en partie signalées dans nos notes.

Rappelons, enfin, que, pour la traduction des termes turcs concernant le corps de Janissaires, etc., nous allons suivre les données de A. Djevad Bey (*État militaire ottoman*, tome premier, traduit du turc par Georges Macridès, Paris, Ernest Leroux, 1882), de Barbier de Meynard (*Supplément aux dictionnaires turcs* et *Observations sur l'histoire ottomane de Djevdet-Pacha*) et du *Dictionnaire turc-français* de T.-X. Bianchi et J.-D. Kieffer.

B. Histoire de Mouçtafâ Ier dont on verra plus loin le long titre qui, écrit à l'encre rouge, sera souligné, ainsi que d'autres mots et passages de même couleur dans l'original. Opuscule de 78 pages in-4°, en turc, d'un beau neskhy, non vocalisé, excepté de très rares vocables saillants qui seront fidèlement reproduits tels quels dans ma copie. L'auteur, Husseïn ben Séfer, ancien Solak[1], en retraite, d'Osman II, étant plus cultivé que celui de A, aime à émailler sa prose de vers, en grande partie de son cru, qui sentent le terroir de la poésie populaire, sans la boursouflure habituelle aux littérateurs prétentieux de son temps.

Malgré les titres, d'une fastidieuse longueur, ajoutés surtout aux noms des Sultans, ainsi que les salutations et les eulogies dont est suivie la mention de Dieu, du Prophète et des personnages illustres, et en dépit de la répétition de certains qualificatifs stéréotypés à la façon d'Homère, tel celui des soldats, marins, etc., le style de Husseïn, qui est beaucoup plus élevé que celui de A, rappelle, par la sobriété et la bonhomie, la manière des Villehardouin et des Joinville. Il sait nous présenter ses héros pleins de vie et en action, et son exposé, qui se déroule avec simplicité, nous fait sentir le côté dramatique de son sujet.

La position que prend ce chroniqueur est celle d'un témoin naïf plein d'enthousiasme, un peu intéressé, pour Mouçtafâ Ier, blâmant sans fiel l'attitude d'Osman II, dont il déplore toutefois amèrement la fin tragique qu'il laisse sous-entendre par des points de suspension. Il y a, en lui, surtout une teinture de mysticisme qui le rapproche singulièrement, en esprit, de son idole Mouçtafâ Ier qu'il entoure, par conviction, d'une auréole de sainteté. Sur les meurtriers d'Osman II, il observe

(1) صولاق, proprement : garde de gauche, l'un des soixante hommes qui, les jours de cérémonie, marchaient à côté du cheval du Sultan.

le silence prudent de Conrart. Suivant la mode du temps, il paraît avoir adopté, comme nom littéraire, celui de New'y[1].

C. Élégie arabe de 444 vers monorimes, encadrée d'un prologue et d'un épilogue en prose rimée, sur Osman II, de 48 pages in-4°, en neskhy non vocalisé, dont les mots et phrases écrits en rouge seront soulignés dans ma traduction. La phraséologie, abondante, pleine d'enjambements, d'homonymes, d'allitérations et d'assonances, du Miri-Liwa Émir Osman Bey, qui en est l'auteur, est d'une plus grande envergure que celle des deux précédents (A, B). Elle trahit un plus profond sentiment de douleur pour le jeune sultan martyr dont Osman Bey, en l'admirant sans bornes, livre furieusement les assassins à une exécration éternelle.

L'espace réservé à ce travail ne me permettant pas de donner ce texte *in extenso*, je me contenterai d'en présenter seulement la dernière partie essentielle du préambule, avec les derniers 121 vers et l'épilogue.

Les trois sources que nous venons d'analyser, ainsi que celle (E) qui sera examinée la dernière, sont des manuscrits appartenant à la Bibliothèque de l'École des langues orientales vivantes, dont l'accès m'a été facilité par la bienveillance de

[1] Impossible de confondre ce New'y avec Yahia, fils de Pîr 'Aly ben Nassouh de Malgharah (940-1.007), éminent ouléma et poète, en faveur près de Sultan Mourad III et précepteur du Prince Mouçtafâ (voir E. J. W. Gibb, *History of Ottoman Poetry*, vol. III, p. 171 et suiv.). Celui-ci, devenu célèbre sous le même Takhalluç poétique, est mort en 1599, longtemps avant la rédaction de notre chronique B qui va jusqu'au 8 Zou-l-Hidjdje 1031 (8 octobre 1622). Notre plagiaire a tout simplement emprunté ce nom qui était en vogue de son temps et pris comme modèle, pour quelques-unes de ses compositions, les vers du vrai New'y qui, lui-même, avait modelé son style sur celui de Baqî (1526-1600). N'ayant pas sous les yeux le Diwân de New'y, j'essaierai de faire ressortir dans les notes, d'après la seule source à ma disposition (Gibb), l'apparence du plagiat commis par notre Husseïn ben Séfer.

M. Boyer, administrateur, et de M. Clément Huart, le savant professeur de la même École.

D est une qaçidah hébraïque (en ma possession) de 84 distiques, dont les premiers forment l'acrostiche אליהו אפדא בגי (Élie Aféda Béghi), auteur du *Méirath Enaïm* publié dans le *Journal asiatique* (XIe série, tome IV, p. 5). Les écrivains caraïtes, comme celui-ci, tout enfermés qu'ils étaient dans le ghetto et absorbés par leurs compositions religieuses, prêtaient l'oreille à ce qui se passait autour d'eux et employaient leurs loisirs à enregistrer les événements extérieurs. Cette poésie de Béghi, assaisonnée parfois d'une pointe d'ironie, est, malheureusement, tronquée vers la fin et, commençant son exposé par un résumé du règne du Sultan Ahmed Ier, ne nous conduit que jusqu'aux préparatifs du voyage d'Osman II pour la Mecque.

Ce poème, qui n'est pas vocalisé dans l'original, a été pourvu par nous de points-voyelles.

E est une pièce turque, en neskhy, rimée et vocalisée, composée de neuf quatrains, conçue dans un langage populaire, sans pédantisme littéraire et faisant suite, dans le même manuscrit et de la même écriture, à la chronique A dont nous venons de parler. Elle se fait l'interprète d'Abaza Mohammed Pacha (né chrétien), gouverneur d'Erzéroum qui, bien avant le Sultan Mahmoud II, en qui la postérité a vu le justicier d'Osman II, conçut le plan de venger le sang de ce jeune héros et, mal récompensé de son zèle, finit par tomber victime du poignard de Mourad IV, frère d'Osman II (24 août 1634).

Dans ce groupe de cinq monographies, d'origines et de milieux différents et qui constituent, pour ainsi dire, le *Cycle Osmanien*, on croit entendre encore l'écho retentissant de la profonde impression que produisit sur les contemporains cette

tragédie sans précédent dans les annales ottomanes. À mon sens, ce qui fait l'attrait de l'ensemble de nos quatre premiers documents (A, B, C, D), c'est que, traitant le même thème, ils nous font entendre, sur des tons variés, le cri d'horreur universelle par lequel fut accueilli le meurtre d'Osman II, et ce qui intéresse dans le cinquième (E), c'est que, pour la première fois, je crois, il nous révèle, par une sorte de prosopopée émouvante, la conscience vindicative d'un brave guerrier qui, au lieu de geindre et de se répandre, comme les autres, en de stériles jérémiades, s'est érigé en champion farouche de la dynastie ottomane, outragée dans la personne du noble homonyme de son fondateur.

La traduction que j'ai faite de ces pièces, aussi littérale que possible, contient forcément certains mots ajoutés et interpolés entre parenthèses, pour la clarté du discours, tandis que les phrases protocolaires, telles que les vœux et salutations sacramentels qui accompagnent les noms de Dieu et des saints, ont été enfermées entre crochets.

A

Histoire du Sultan Osman.

Le mardi, 7 du mois de Redjeb le vénéré de l'an 1031, toutes les troupes des milices, soit les Janissaires, soit les Sipahis, soit les Sipahi-Oghlanis [1], soit les Toptchis [2], soit les Djébédjis [3], soit le reste du corps des prétoriens [4], se mirent tous sur pied, s'ameutèrent au marché aux viandes et envoyèrent dire à S. M. le Padichah, Sultan Osman : «(On dit que) Vous voulez vous rendre au pèlerinage saint; ne vous en allez pas! De plus, vous auriez voulu anéantir tous les vieux

(1) سپاهى اوغلانى = recrue des Sipahis.
(2) طوپجى = artilleurs.
(3) جبه‌جى = armuriers.
(4) قول (koul) = soldat, proprement : esclave, serf.

Kouls, enrôler, de nouveau, à leur place, des *Kouls* d'Alep et de Damas et établir le trône impérial à Damas la sacrée. Nous n'en sommes pas contents. »

C'est là le message qu'ils (lui) adressèrent. De l'Intérieur aussi émana une communication (impériale, ainsi conçue) : « Qu'ils ne renoncent pas à ce qu'ils savent. Nous n'abandonnons pas (l'idée) de notre voyage du saint pèlerinage. » Sur cette réponse, la troupe des Kouls entra en effervescence, se leva du marché aux viandes et, se rendant à la maison du Khodja[1], où ils ne trouvèrent pas Sa Sainteté le Khodja, y lancèrent des pierres, pillèrent complètement sa fortune et ses bagages et ne lui laissèrent pierre sur pierre.

Partant de là, ils envahirent la maison du Grand-Vizir Dilawer Pacha, et en saccagèrent tous les biens et les meubles.

Et le lendemain, qui était un mercredi, le corps des Kouls se réunit encore dans la mosquée du Sultan Mohammed[2] et cria : « Assurément, notre cause est (appuyée) par la Religion, nous ne commettons rien de contraire au saint Chériat ! » Ils étaient tous rassemblés avec des instruments de guerre et disaient : « Voyons les Cadis et les Cazi-Askers, pourquoi ne viennent-ils pas ? » (Cependant) chacun, craignant pour sa tête, se tenait coi et ne venait pas (y assister). Mais la troupe des Kouls posta, à la porte de chaque ouléma, 500 personnes qui, les appréhendant par force, les amenèrent à la mosquée de Sultan Mohammed.

Puis, après, ils partirent de là et, s'étant rendus munis d'armes à la porte du Sérail, envoyèrent dire (au Sultan) : « De toute façon il doit nous livrer le Kizlar-Agassi[3] et le

(1) Omer Efendi, précepteur d'Osman II, et son mauvais conseiller. Voir *infra*, B.

(2) Appelée فاتح جامعى = la mosquée du Fatih (le Conquérant).

(3) قيزلر اغاسى (ou دارالسعادة اغاسى) « Darussaada Agassi, c'est-à-dire le Grand Maistre du Serrail » (G, p. 10).

Grand-Vizir; autrement nous proclamerons Sultan Mouçtafâ comme Padichah (et) nous ne voudrons pas de Toi[1]. » Aucune réponse n'émana de l'Intérieur. La troupe des Kouls fit irruption à l'Intérieur, où elle trouva sa Hautesse le Sultan Mouçtafâ dans un puits couvert de plomb dont elle brisa la porte avec des haches et d'autres haches à marteau, y (fit) entrer quelques hommes qui, faisant descendre de grosses cordes, en tirèrent Sultan Mouçtafâ et, avec lui, deux jeunes filles qui l'accompagnaient, le prirent et le firent passer au trône.

Le Sultan Osman, étant assis dans le kiosque intérieur, on lui apporta la nouvelle que le Sultan Mouçtafâ était proclamé Padichah. Les oulémas ayant dit : « Toi, que restes-tu assis ? », S. M. Sultan Osman les regarda et dit : « Que devons-nous faire ? » Les oulémas aussi répondirent : « Sire ! Livre le Kizlar-Aga et le Grand-Vizir; autrement le trône (t')échappera de la main. » Sur ce (conseil), il fit sortir le Kizlar-Aga et le Grand-Vizir de la porte impériale. Dès qu'ils franchirent une ou deux portes, (la soldatesque) brandit des couteaux et des haches à marteau et les hacha en morceaux.

Ensuite, on ne laissa pas S. M. Sultan Mouçtafâ dans le Nouveau-Sérail, mais on Le conduisit au Vieux-Palais. Puis, vers le soir, on ne Le laissa pas, non plus, dans l'Eski-Sérail, et on Le fit venir à la Mosquée du Centre[2]. Cette nuit-là Il dormit dans cette mosquée. Ce jour-là, la maison de Khodja-Zadé, Cadi de Stamboul, ainsi que les maisons de Baki-Pacha et des Cazi-Askers furent envahies, leurs biens et meubles pillés et saccagés.

Le lendemain, c'était mercredi, la troupe des Kouls s'assem-

[1] Ni Hammer, ni aucune des autres sources ne parlent en rien de cette menace explicite.

[2] اورته جامع (Orta Djami'). « Cette Mosquée est voisine des Chambres des Janissaires qui crurent que Mustapha seroit en plus grande seureté estant si près d'eux » (G, 238).

bla dans la Mosquée du Centre. Ali Aga, devenu l'Aga des Janissaires, dit : «Moi, je (puis) empêcher le corps des Kouls (de toute sédition)» et vint (dans ce but) à la Mosquée. La soldatesque ne lui fit pas quartier et le mit en pièces. Puis, après, ce jour-là même, l'ex-*Vizir*, Husseïn Pacha, fut réduit en morceaux et sa maison mise à sac.

Vendredi, S. M. Sultan Osman fut appréhendé et envoyé à Yédi-Koulé. Quant à S. M. Sultan Mouçtafâ, Il fut installé sur le trône impérial et les oulémas, les vizirs et les cheikhs vinrent tous et (Lui) présentèrent leurs hommages. Vers le soir, l'homme malfaisant que l'on appelle Daoud Pacha alla avec dix individus et fit périr avec le nœud (fatal) S. M. Sultan Osman. «Nous appartenons à Dieu et nous allons retourner à lui [1].»

Ce jour-là, la maison du Sou-Bachi de la capitale fut assaillie et lui-même pendu devant sa maison. De là (ils allèrent et) saccagèrent la maison du chef de la douane. Que l'Éternel [soit loué et exalté!] fasse du bien. Amen! O Dieu des deux mondes! — [le règne de Sultan Osman (a duré) 4 ans, 4 mois et 8 jours [2]] — Et nous implorons son secours (divin). Amen!

B

Cette histoire raconte la cause de la délivrance de S. M. Sultan Mouçtafâ Khan, pôle de la sphère du bonheur et centre du cercle de la perfection, Youssouf (pareil à) Joseph (biblique) par la beauté, ainsi que (le motif) de son avènement au trône.

Au nom de Dieu clément et miséricordieux! Reconnaissance et louange et incommensurable éloge à cet incomparable

(1) Verset du Coran (II, 151), maintes fois répété, avec ou sans métaphrases, par B et C.

(2) B ne compte que 7 jours (un jour de moins que A).

Maître qui, par son pouvoir complet, a amené du néant à la plaine de l'existence les êtres possibles et, par l'intelligence, la science et les bonnes mœurs, a rendu le genre humain plus honorable et noble que les autres créatures. Et que des *milliers* de prières soient (faites) sur le chéri de Dieu, Mahomet l'Élu supérieur aux bénédictions et plus parfait que les salutations! Et que la miséricorde divine se pose sur ses quatre camarades de joie et sa famille et ses compagnons qui, le monde étant encore dans les ténèbres de l'ignorance, ont fait les incursions et la guerre sainte et dont le sabre incandescent a rendu flamboyante la torche de la religion et de la nation et a éclairé le continent habité! Que la satisfaction de Dieu [soit-il élevé!] soit sur eux tous!

Puis après : moi, pauvre, vil esclave, nommé Husseïn ben Séfer, étant l'un des serviteurs, Solak du refuge de l'univers et de l'asile du gouvernement, Padichah Sultan Osman, et mis en marge, ayant préféré me reléguer à la retraite, je viens rédiger brièvement les événements extraordinaires survenus dans la ville de Constantinople [que Dieu veuille la préserver des malheurs et des catastrophes!], à la date de l'an 1031 de l'Hégire du Prophète [salut sur lui!], savoir : la cause de la délivrance du Sultan de l'Islam, ombre de Dieu dans le monde, assistant les serviteurs de Dieu, aidant les protégés divins, vainqueur des ennemis d'Allah, Calife de l'envoyé de Dieu, déployant la sécurité et la confiance, propagateur de la justice et de la générosité, Sa Majesté le Sultan fils de Sultan, Sultan Mouçtafâ Khan, fils de Sultan Mohammed Khan [que Dieu très haut perpétue Son Sultanat et immortalise Son gouvernement jusqu'à la fin du temps!]. J'espère que les savants qui y trouveront des défauts et des lacunes feront un immense effort pour les corriger.

Qu'il ne soit caché à (tout) esprit éclairé que le mercredi, 7 de Rédjeb le vénéré de 1031, les Janissaires et les Sipahis

se réunirent de bon matin et, du côté de la Suléïmanieh, ils se dirigèrent vers les casernes, et les bazars se fermèrent. Les hommes du marché fermèrent leurs boutiques, et personne ne savait quelle était la situation. Les Sipahis et les Janissaires se réunirent près des nouvelles casernes, au marché aux viandes où ils s'occupèrent de délibérer. Voici l'(objet de) leur discussion : (il s'agissait) d'obtenir du Sultan de faire mettre à mort ceux qui avaient inculqué au Padichah, protecteur de l'État, (l'idée) de passer vers l'Anatolie sous prétexte (d'aller à) la Caʿaba[1], et de faire renoncer le souverain à ce voyage. Car, ce jour-là, des ordres avaient été donnés aux Capoudjibachis[2] sur le transport du Pavillon (Impérial)[3] et déjà étaient prêtes la plupart des provisions de l'expédition dont une partie passa à Scutari. Ce jour-là, les Janissaires et les Sipahis s'étant mis en colère, les portes de la citadelle[4] furent fermées, et ainsi le Pavillon ne sortit pas. Énumérons, en abrégé, les personnes qui, semant la zizanie entre les troupes Kouls et le Padichah, lui ont insinué de passer à la côte d'Asie.

D'après les (gens bien) informés, (moi) l'auteur de (ces) paroles et rédacteur de (cette) brochure, je rapporte que le favori, Suleïman Aga (Aga) du Palais[5], était devenu l'intime du Padichah à qui, jour et nuit, il faisait l'éloge des cavaliers (mercenaires) égyptiens et vilipendait les troupes des Janissaires et des Sipahis, disant : «Ces troupes sont des gens incapables et inutiles. Au lieu d'en faire des Kouls, il vaut mieux avoir

(1) «Pour aller ensuite en Égypte établir le Siège de son Empire» (G, p. 7).

(2) قپوجی, nom des employés qui étaient au nombre d'environ 1960, ayant diverses fonctions à remplir soit au sérail même, soit au dehors, pour le service du Sultan. Les douze principaux officiers de ce corps s'appelaient قپوجی باشی.

(3) اوتاق ou اوتاغ همایون = «la tente qu'on prépare au Grand Seigneur quand il fait quelque voyage» (G, 8).

(4) «Qui étant du côté de la Propontide était celle par où le Pavillon devoit passer» (G, 8).

(5) Kizlar-Agassi.

des cavaliers anatoliens et arabes.» (De sorte que) à force de Lui parler, depuis le jour qu'il était Aga du Harem Impérial, il avait éloigné le Sultan des Kouls et inculqué à Sa Majesté le désir d'anéantir les troupes des Janissaires et des Sipahis et d'enrôler des Turcs (d'Asie) comme Segbans et des Turkmènes comme cavaliers. (C'est ainsi qu')Il était disposé à passer du côté de l'Anatolie.

Khodja Omer Efendi aussi était d'accord avec l'Aga du Palais. La cause pour laquelle il faisait au Sultan l'éloge de l'Égypte était celle-ci : Le frère de Khodja Omer Efendi, connu sous le nom de Karabach[1], était Cheikh de la Caʿaba[2]. C'est le Khodja qui, jadis, peut-être un an avant (la date de ce récit), avait, par ses instances, obtenu du Sultan cette place de la Caʿaba pour son frère Karabach. Mais, les revenus de ce poste étant une prébende du Chérif de la Mecque, celui-ci[3] voulut pendre Karabach, frère du Khodja[4]. Les Mecquois intercédèrent auprès du Chérif en faveur de Karabach et le sauvèrent de la potence. Mais le Chérif bannit Karabach et le fit sortir de la Mecque. Karabach, arrivé en Égypte, raconta par lettre ses aventures à son frère, Khodja Omer Efendi. Celui-ci, touché d'émotion, projeta de venger, sur le Chérif de la Mecque, l'injure faite à son frère et conçut le plan d'exciter le Sultan, d'aliéner Son esprit contre le Chérif, d'obtenir de Lui la condamnation du Chérif, pour lui faire subir la peine de l'affront que ce dernier infligea à son frère Karabach. Voilà sous l'impulsion de quel désir saugrenu lui aussi se rangea de l'avis de

(1) «Abdoul-Rahman» (G, 13).

(2) «Supérieur d'un couvent de Derviches à la Mecque et... Cadi de cette ville» (G, *ibid.*).

(3) «Soit qu'il fut indigné de sesmalversations ou animé de quelque haine particulière» (G, 13-14).

(4) «Et ayant fait, avec plusieurs autres Cadis jaloux de sa faveur, une forte brigue contre Luy, ils l'auroient enfin un jour fait succomber sous leurs coups; si le peuple ne l'avoit retiré de leurs mains et fait sortir de la ville» (G, 14).

l'Aga du Palais, et inculqua à S. M. Sultan Osman Khan (l'idée de) passer à la côte d'Anatolie.

En dehors de ceux-là, il y eut le Bostandji[1] Mohammed Aga qui mit mal le Sultan avec les troupes des Kouls, devenant par là l'ennemi de Youssuf Aga, l'Aga des Janissaires. Il faisait travestir le Padichah du monde qui, accompagné d'une escorte de Bostandjis, entrait (dans ses rondes nocturnes) à l'improviste dans les tavernes et les bars des glaciers[2] où (Il espionnait et) surprenait les Janissaires et les Sipahis dont Il réprimandait illégalement les uns et commençait à jeter les autres à la mer[3]. Il y en avait aussi qui étaient mis dans les galères de l'État[4]. Les troupes des Kouls en étaient profondément vexées.

De plus, un an avant l'expédition impériale (contre la Pologne), S. M. le Sultan avait ordonné : «Que toute mon armée soit prête!» et avait envoyé aux quatre points cardinaux des hommes indépendants, munis du Décret supérieur, qui accumulèrent force matériel de guerre. Lorsque le Sultan alla en expédition (et arriva) à la bourgade d'Ishaktgi, sur le grand pont[5], il distribua ses dons de guerre à la Garde Impériale qui était présente, (de sorte que) les retardataires restèrent frustrés de (ces) munificences[6]. Voilà pourquoi ceux qui ne

(1) «Bostangi-Bachi, c'est-à-dire gouverneur de tous les Serrails et de toutes les maisons de plaisance du Grand-Seigneur» (G, 17).

(2) بوزخانه «les lieux où l'on boit le Boza» (G, 161); «c'est une boisson faite avec du millet broyé comme on fait ici la Moutarde» (*Ibid.*, 239, note). G avait donc la leçon préférable بوزهخانه.

(3) «Pour affoiblir par ce lâche moyen les Compagnies d'Ioussouf Aga et luy donner un dépit qui le portât à quelque murmure» (G, 18-19).

(4) طاش مكى : bateau de pierre.

(5) Jeté sur le Danube, le 12 juillet (22 Cha'ban) 1631.

(6) «Outre que pendant le combat ceux qui apportoient des testes des ennemis dans l'espérance d'estre recompensez avec honneur, ne recevant qu'un present tel qu'un simple Bourgeois le donneroit le jour du Baïram à son Esclave ou à sa servante pour leur feste, ne s'exposoient plus avec tant d'ardeur qu'ils auroient fait s'ils avoient esté bien payez» (G, 22-23).

IMPRIMERIE NATIONALE.

touchèrent pas de gratifications se firent paresseux pour la guerre, en répondant : «Que les Kouls qui ont été gratifiés aillent se battre!» C'est par suite de cette mauvaise attitude que l'on ne put vaincre le bataillon des vils infidèles et que l'on (fut obligé de) conclure la paix[1].

De retour de l'expédition Impériale, le Sultan nomma le Bostandji-Bachi, Mohammed Aga, Beylerbey d'Égypte[2], et Khodja Mahmoud Aga devint Bostandji-Bachi. S. M. le Sultan, sur le conseil de Soléiman Aga, Aga du Harem, et de Khodja Omer Efendi, fut entiché du désir de briser le corps des Janissaires et des Sipahis et de recruter des Turcs comme Segbans[3] et des Turkmènes comme cavaliers. Aussi, sous prétexte de (chercher des) provisions, expédia-t-il à Alep un Baltadji[4] nommé Eski-Youssuf, l'un des Baltadjis du Vieux-Palais. Cependant, on disait que ce Baltadji y était occupé à racoler des Segbans, ce qui produisit l'agitation dont il s'agit. De plus, des rumeurs se répandirent que plusieurs Beylerbeys avaient, par des émissaires venus partout, reçu l'ordre d'anéantir la garde impériale et d'engager des Segbans. De là le mouvement du corps des Kouls qui, ce jour-là, sortirent au Caraman[5] en

[1] Hammer (530) fait valoir encore d'autres causes de cet insuccès de l'expédition de Pologne.

[2] «Estoit devenu depuis deux ans Vice-Roy d'Égypte» (G, 17-18).

[3] سكبان, propr. : garde de chiens. Ce nom, prononcé communément en turc : Séïmen, se donnait autrefois aux soldats de régiments du corps des Janissaires, affectés au service particulier du Sultan, et ensuite aux troupes de nouvelle levée, organisées à l'européenne sous le règne du Sultan Mahmoud II. Lorsque le Grand-Seigneur allait à la chasse, quarante-quatre soldats de ce régiment l'accompagnaient à cheval. Le Segban-Bachi, chef de cette division, était le lieutenant du commandant en chef (âgha) des Janissaires et le remplaçait à Constantinople quand celui-ci était en campagne.

[4] Pionnier, sapeur, soldat de la garde du Sultan, armé d'une espèce de hallebarde. «Un des officiers subalternes» (G, 25).

[5] «Un quartier de Constantinople habité par les Arméniens» (G, 13) où était l'Etméïdan. On peut lire aussi فرمان (Ferman); sortir à l'ordre, c'est-à-dire dans le but de solliciter un ordre du Sultan.

foule compacte et, de là, se dirigèrent vers le marché aux viandes.

Ces troupes nombreuses, ce peuple immense, entraînant tous ceux qu'ils rencontraient sous le costume de Janissaires et de Sipahis, se rendaient en foule à l'Hippodrome, quand (ils virent) le Tchaouch-Bachi, Caldji-Zadé[1], qui venait avec l'ordre écrit de Dilawer-Pacha pour prévenir la querelle. Les soldats de marine lancèrent des pierres au Tchaouch-Bachi et le mirent en fuite. De là, la foule se rendit à l'Hippodrome. Quelques vieux Janissaires et Sipahis, rompus aux affaires et expérimentés, allèrent (trouver) le Connaisseur des vérités des Fetwas, versé dans les subtilités de la piété, l'océan des vertus, le plus éloquent parmi les peuples, la rareté du siècle, le modèle du monde, le Mufti des musulmans, Sa Béatitude le Cheikh-ul-Islam, Essa'ad Efendi, et lui demandèrent un Fetwa ainsi libellé sous forme de question : « Que recommande la Loi de faire à l'égard des personnes qui excitent le Padichah de l'univers, font dilapider le Trésor public musulman et sont la cause de tant d'intrigues et de lâchetés ? » Sa Béatitude répondit : « On doit les tuer ! » En possession de l'acte du Fetwa, la foule revint à l'Hippodrome.

Le même jour, la flotte impériale levant (l'ancre) de devant Béchiktach, pour se diriger vers Yedi-Koulé[2], le brouillard la surprit, (ce qui obligea) l'équipage de la faire aborder (devant le Vieux-Sérail), et ces camarades débarquèrent précipitamment

(1) Hammer prononce Tchalidji-Zadé (چالیجی) et G (p. 29) : Aligi-Zadé.

(2) « L'Armée des Galeres qui estoit à l'ancre à Bechiktasch, et qui a coûtume tous les ans avant que de se mettre en Mer, d'y rester un jour ou deux pour y égorger quelques Moutons en Sacrifice au Tombeau de Cair-eddin, qu'on appelle communément Barberousse, qui est enterré en cette place sous un petit Dôme entouré de grands Arbres, estoit arrivée en ce Village proche de Constantinople vis-à-vis la Tour de Leandre, et après avoir achevé ces Sacrifices pour faire une Navigation heureuse, comme cette Armée Navale voguait vers les sept Tours, pour prendre sa route vers la Mer blanche, le bruit de la sédition vint jusqu'à elle » (G, 33-34).

à terre. Les portes de l'enceinte étant fermées, chacun escalada le parapet de la Tour et, arrivé à l'intérieur, se mêla à la foule. Alors, l'Aga des Janissaires ainsi que les Agas des régiments accoururent vers le marché aux viandes pour empêcher la cohue d'entrer en rixe. Dès qu'ils (voulurent) y pénétrer, les Janissaires et les Sipahis (en) interdirent l'accès à leurs Agas et, leur jetant des pierres, les firent déguerpir. Puis, les soldats de marine[1] tombèrent d'accord que l'on devait se rendre chez le Khodja Omer Efendi pour le déléguer auprès du Sultan afin de Le dissuader de passer en Anatolie et pour faire décapiter l'Aga du Harem, Suléïman Aga. Ils disaient : « Personne autre que le Khodja n'est plus convenable pour soumettre ces faits au Padichah. »

Or, le Khodja de Sultan Osman Khan était assis au balcon et avait fait hermétiquement fermer ses portes. Les soldats de l'Islam poussaient des cris en disant : « Efendi, viens et, chargé de notre supplique pour notre souverain, daigne Lui exposer notre situation ! » Le Khodja, apercevant la multitude, s'esquiva par un guichet de voisinage[2]. Les soldats de l'Islam, après une courte pause, recommencèrent leurs cris et vociférations. De l'intérieur, les domestiques du Khodja répondirent en disant : « L'Efendi n'est pas ici, il s'est rendu au Palais Impérial. »

Maints soldats de l'Islam avaient vu (Omer Efendi au balcon avant son évasion). Aussi, enfoncèrent-ils sa porte et pillèrent-ils ses biens[3]. Ils s'en retournèrent et allèrent au palais

(1) عساكر دريا مقاطر. Cette locution, souvent répétée dans la suite, signifie proprement les soldats qui sont comme les ondes (مقاطر) de la mer.

(2) قوكشو قپو, propr. : porte mitoyenne entre deux maisons contiguës.

(3) G ignore cette démarche des Janissaires auprès d'Omer Efendi et leur déception qui s'en suivit. Il ne fait qu'incidemment allusion au pillage de sa maison (p. 52). D'après lui (p. 35), c'est Dilawer-Pacha qu'ils voulurent faire intervenir auprès du Khodja, ce que notre texte, dans le passage suivant, ne dit pas explicitement.

de Dilawer Pacha pour faire (par sa médiation) soumettre au Sultan les faits susmentionnés. A l'arrivée des soldats de marine au palais du Grand-Vizir, la suite, les esclaves et tous les clients et dépendants de Dilawer Pacha, qui étaient armés jusqu'aux dents, lancèrent des flèches sur la foule des soldats de marine, en blessèrent quelques-uns et en tuèrent deux. La multitude des Janissaires et des Sipahis, dépourvus d'armes et de moyens de défense, revinrent et concertèrent d'aller au bazar des Sipahis pour y piller toute espèce d'armes et d'instruments d'attaque et retourner tout armés au palais de Dilawer Pacha pour se livrer à des représailles. Sur cet accord, ils coururent comme un torrent impétueux. Quand ils furent près du marché des Sipahis, les gens du bazar (des armuriers) sortirent à leur rencontre et prièrent les soldats de l'Islam de préserver leurs magasins du pillage [1]. Aussi, les soldats de l'Islam se le défendirent réciproquement et renoncèrent au sac. La nuit aussi approchait et, partant, la foule se dispersa après entente de revenir le lendemain, Janissaires et Sipahis réunis, tout armés.

La cause d'une si grande audace de la part des troupes des Sipahis et des Janissaires, c'était que le Grand-Vizir, Dilawer Pacha et le Cheikh-ul-Islam, Essa'ad Efendi, ainsi que d'autres notables vizirs et grands oulémas avaient tâché de dissuader le

[1] Hammer (p. 540) passe sous silence le développement suivant que G (39) donne à cet épisode : «Les Vieillards même se meslant parmy eux, et trouvant dans cette Troupe séditieuse des enfants et des neveux, leurs disoient en les embrassant tendrement : Qu'est-ce cecy, mes enfans, où vous porte vôtre colère? que voulez-vous entrepenndre sur le peuple? est-il cause de ce que vous avez souffert? est-ce ainsi que la raison doit conduire votre vengeance? ce pillage est d'un très mauvais augure, il n'en peut arriver que du malheur. Ces mots et l'authorité de ces Vieillards arrêterent la fureur des séditieux, ils ne passèrent pas plus avant...» G (42-50) rapporte aussi longuement un songe alarmant d'Osman II, sa visite de pénitence à la mosquée d'Eyoub et le sacrifice qu'il y fit avec des bœufs ravis à des paysans, faits brièvement racontés par Hammer (*ibid.*).

Sultan (de ses projets) sans qu'il y eût moyen de faire agréer leur avis par le Padichah. Enfin, le Chéikh-ul-Islam, Essa'ad Efendi, rédigea et adressa à Sultan Osman un respectable Fetwa en ces termes : «Le pèlerinage du Sultan à la Ca'aba est inopportun.» On raconte [la responsabilité en revient au rapporteur] que Sultan Osman, ayant vu ce Fetwa, le déchira en morceaux. Les grands oulémas et les vizirs n'ayant pu retenir le Padichah, les troupes des Kouls se mirent en sédition. Mis au courant du rassemblement de la foule des Janissaires et des Sipahis, et de leur grande agitation, ainsi que du pillage du palais du Khodja, Sultan Osman convoqua les savants au Sérail et leur demanda le mobile du soulèvement. Et les oulémas répondirent que les troupes des Kouls étaient mécontentes du voyage Impérial à la côte d'Asie et (de plus) ne voudraient pas (voir) certaines personnes (maintenues) dans (leurs) postes. A ces propos, le Sultan répondit en disant : «J'ai renoncé à Mon départ.»

Le lendemain, le jeudi, 8 de Rédjeb le vénéré, les Janissaires et les Sipahis étaient prêts (armés) de flèches, d'arcs, de fusils, de sabres et de lances. Ce jour-là, la foule était le quintuple du rassemblement du jour précédent. Ils se réunirent d'abord près des nouvelles casernes sur l'Hippodrome. Puis, les Janissaires et les Sipahis réunis se rendirent en grand nombre à l'enceinte sacrée de la mosquée de S. M. le Conquérant Gazi S. Mahammed Khan [sur Lui soient la clémence et le pardon!] où ils firent leurs dévotions et, après avoir trois fois prononcé la formule : «Allah est plus grand[1] !» ils se rendirent en foule à l'Hippodrome.

Ensuite, les savants légistes : Chéikh-ul-Islam Essa'ad Efendi, Zakarya-Zadé Yahia Efendi, Kethouda[2] Mouçtafâ

(1) الله اكبر. La prononciation de cette formule sacramentale s'appelle تكبير.
(2) Vulgairement prononcé Kiaïa (au lieu de كتخدا); signifie : intendant.

Efendi, Bostan-Zadé Mohammed Efendi, ʿAzmi-Zadé Haléti Efendi et d'autres semblables oulémas, ainsi que les Chéikhs : Omer Efendi, prédicateur de Sainte-Sophie, Siwassi Efendi, prédicateur de la mosquée Ahmédié, Ibrahim Efendi, prédicateur (de celle) de Djerrah[1] Mohammed Pacha, Derwich Efendi et Cadi-Zadé[2], montèrent à cheval et, ainsi réunis, descendirent de cheval devant la mosquée Ahmédié (où ils entrèrent). Quelques hommes réfléchis parmi les soldats de l'Islam, pénétrèrent (après eux) dans la mosquée et invoquèrent les oulémas légistes et les Chéikhs. Ceux-ci leur demandèrent le motif de leur réunion; sur quoi ils réclamèrent la tête de six personnes, dont on rédigea la liste (jointe) à la requête. D'abord, voici les noms des six personnes dont on demandait le sang : Khodja Omer Efendi, l'Aga du Harem Impérial Suléïman Aga, le Caïmacam Ahmed Pacha, le Defterdar Baki Pacha, le Grand-Vizir Dilawer Pacha et le Segban Bachi Nassouh Aga. Dans le début de ce récit, il a été exposé pour quels motifs on demandait (l'exécution du) Khodja et de l'Aga du Harem. Quant à Dilawer Pacha, les Janissaires et les Sipahis s'étant rendus le jour précédent à son palais, on avait décoché des flèches sur (cette) foule de Sipahis et de Janissaires, en blessant quelques-uns et en tuant deux personnes : voilà pourquoi ils demandaient (la tête de) Dilawer Pacha.

Pour ce qui est de Baki Pacha, toutes les fois qu'il devenait Defterdar, il payait la solde des troupes des Sipahis et des Janissaires en monnaie rouge, brisée et tronquée : c'est là la raison pour laquelle ils voulaient son exécution. Le Caïmacam Ahmed Pacha, chaque fois qu'il était nommé comme tel dans la capitale, durant une expédition impériale du Sultan, atermoyait le payement de la pension des Janissaires et des Sipahis

(1) جراح = chirurgien.

(2) B omet le nom de Gubbarri Efendi, chef des Chérifs, mentionné par G (57) et Hammer (543).

en retraite[1]. Aussi, les gardes forestiers[2] et les vétérans, de concert, lançaient des pierres au palais du Caïmacam et touchaient leur solde. De Nassouh Aga ils n'avaient pas voulu[3] comme Segban-Bachi, et ce poste fut donné à Kara Hassan Aga, qui naguère en avait été destitué. Au retour du Sultan de la (récente) expédition Impériale (en Pologne), le Segban-Bachilik fut rendu à Nassouh Aga. Sa Majesté, ayant su que les Couroudjis et les Otouraks avaient jeté des pierres au palais du Caïmacam et créé un tel tumulte, donna l'ordre : « Que tous les gardes forestiers et les vétérans soient mis à l'écart ! » Ils prièrent le Sultan (de ne pas être repoussés). Mais, à 2,000 de ces individus (les plus coupables) on prit le certificat, et leur pension fut retranchée. (Puis) graduellement, on commença à diminuer de plus en plus la solde (des autres)[4]. Voilà pourquoi ils demandèrent l'exécution du Caïmacam Ahmed Pacha et du Segban-Bachi Nassouh Aga, parce que ces deux derniers s'étaient plaints des Couroudjis auprès du Sultan.

Revenons maintenant à notre récit : les oulémas, munis de la liste susindiquée, montèrent à cheval et se rendirent au

(1) اوتراق, vétéran, soldat émérite et qui n'est plus obligé de faire la guerre.

(2) قوروجى, propr. : soldat vétéran laissé en garnison avec sa solde et exempt d'aller à la guerre.

(3) D'après G (p. 147-148), voici la raison de cette antipathie : «La Milice estoit irrité contre ce dernier (Nasouh Aga Chef des Troupes étrangères), parce qu'en l'année 1012 de l'Hégire le feu Sultan Ahmed étant à Andrinople, et le nommé Aianis Aga ayant la seconde Charge des Janissaires, les maltraitoit sans sujet et avec trop de cruauté, en sorte qu'il en fit noyer plusieurs dans le Don, et rendit les autres presque tous malades à force de les faire travailler. Pendant l'exercice de ces cruautez et de cette Charge où il avoit esté appellé par deux diverses fois, on dit qu'il enseigna à ce Nasouh Aga les Arts diaboliques par lesquels il se rendit si recommandable depuis. Outre la qualité de Disciple de ce méchant homme, Nasouch Aga avoit encore celle de Pere du detestable Soliman Aga, et ce n'estoit que trop pour être en horreur aux Sipahis et... »

(4) «De dix Aspres dont la solde estoit auparavant, ces Reformateurs ne leur en donnerent que cinq» (G, p. 63).

Sérail, où ils informèrent S. M. Sultan Osman Khan de l'imposant attroupement qui venait d'avoir lieu. Le Padichàh, ayant connu la tournure qu'avaient prise les choses, refùsa catégoriquement de livrer les personnes dont on demandait la tête et répondit : « Je ne (les) livre pas ! » Les oulémas insistèrent dans leurs prières en disant : « Sire, il faut leur concéder ce qu'ils réclament, autrement c'est la ruine de l'État, (car) ce rassemblement est un grave tumulte. » Le Sultan se mit en colère et dit : « Ne vous (en) souciez pas, on a vu (jusqu'où va l'importance de) leur mesure[1]. » Les oulémas, voyant l'emportement du monarque, et convaincus que leurs paroles n'exerceraient aucune influence, coupèrent court à leur réponse, mais ne purent sortir dehors et restèrent en présence du Sultan.

Voyant alors que les oulémas s'attardaient, les soldats de l'Islam songèrent à se rendre au Palais, mais ils craignaient (de le faire) en disant : « Il doit y avoir au Sérail de nombreux et parfaits soldats armés et bien organisés. » Puis, ayant délégué les oulémas, les Janissaires et les Sipahis se disaient : « Que les oulémas arrangent l'affaire et qu'ils reviennent ! » et ils attendaient sur l'Hippodrome. Ayant vu que les oulémas restaient près du sultan, ils prirent la détermination d'aller au Palais. Mais on se disait : « Dans le Sérail, le corps des Bostandjis est tout prêt, bien armé, et dix canons sont portés au Palais. » Aussi n'osèrent-ils pas aller plus loin.

Alors, plusieurs Janissaires et Sipahis réfléchis opinèrent de faire monter quelqu'un au minaret de Sainte-Sophie pour qu'il regardât du côté du Palais s'il y avait ou non des soldats et si les oulémas allaient et revenaient, et le leur fît savoir. Sur cet

[1] G (p. 67 et 69-70) et Hammer (540) mettent dans la bouche d'Osman II des réponses moins laconiques et d'un ton plus véhément, et citent un discours hardi du vizir Husséïn Pacha qui insiste auprès du Sultan pour le décider à livrer aux mutins les victimes exigées par eux.

avis, quelques hommes prudents montèrent au minaret de Sainte-Sophie et, jetant un coup d'œil sur le Palais, ils virent qu'aucun des oulémas n'allait ni ne revenait et qu'il n'y avait nulle trace de Bostandjis ni de soldats, et vinrent immédiatement en informer (l'assemblée). Les soldats de marine forts de cette communication (crièrent) : « Allâh est plus grand ! » et, mettant à l'avant-garde les soldats de l'Islam, armés de fusils, les autres soldats portant des sabres nus, affluèrent de l'Hippodrome vers le Sérail. Arrivés à la porte du Palais, ils la trouvèrent ouverte et questionnèrent sur la situation les quelques portiers qu'ils y rencontrèrent. Les concierges répondirent : « Nous avons entendu dire que les Bostandjis sont prêts, ne soyez pas négligents ! » Sur cet avertissement des portiers, les soldats de l'Islam postèrent trois cents fusiliers pour garder la porte du Sérail et en envoyèrent un pareil nombre à la porte de fer pour y veiller avec vigilance, puis, les soldats de l'Islam, habitués au succès, pénétrèrent par la première porte du Palais et en remplirent la Cour. Les soldats non armés s'emparèrent chacun d'une bûche du bois amoncelé comme des montagnes devant le dépôt des armes, (de sorte) qu'il ne restât point de bois sur place.

Nous venons de dire que les Janissaires et les Sipahis vinrent tout armés. Si l'on demande qui est-ce qui, manquant d'armes, pilla le bois, c'étaient les Djébédjis et les artilleurs, les Adjémis-Oghlans[1] et la foule des civils qui, tous, étaient présents dans cette cohue. La foule des Sipahis et des Janissaires dirent à maintes reprises aux civils : « Allez-vous en, ne vous trouvez pas parmi nous ! Si les soldats surviennent, vous deviendrez pour nous une entrave aux pieds. » La foule citoyenne répondit : « Là où se trouve l'armée musulmane, nous y serons aussi.

[1] عجمی اوغلانی = recrues, « soldats expérimentés ou novices qui, en d'autres termes, étaient pour la plupart des aspirants janissaires » (Djévad, p. 241).

Il nous est interdit de vivre sans les soldats de l'Islam. Si vous vivez ou si vous êtes écrasés, nous serons avec (vous). » Ce disant, ils ne (voulurent pas) se séparer.

Pendant une ou deux heures, les soldats de marine ondulaient, déblatéraient, criaient et tiraient des coups de fusils, en vociférant : « Légalement nous réclamons l'Aga du Harem, de par la Loi nous voulons le Khodja, au nom de Chéri'at nous demandons (la tête de) Dilawer Pacha. » Voyant que personne n'allait ni ne revenait, la foule compacte fondit cette fois comme un torrent et vint à la deuxième porte. Ils y pénétrèrent aussi avec mille frayeurs, poussèrent des cris et déchargèrent des armes à feu. Mais, une grande peur régnait parmi les soldats de marine qui tenaient les yeux ouverts de toutes parts (pour voir) d'où allait surgir et de quel côté allait attaquer la troupe des Bostandjis. Une autre partie des soldats de l'Islam se dispersa vers les dômes où les vizirs tenaient séance, et une autre du côté de la cuisine, venant jusqu'à la troisième porte. La rengaine des soldats de l'islam y était (toujours) : « Légalement nous réclamons Dilawer Pacha, au nom du Cheri'at nous voulons la tête du Khodja, de par la Loi nous demandons l'Aga du Harem ! »

Ils y restèrent environ trois heures et il n'y avait aucun passant. Ils prirent enfin courage et vinrent à la troisième porte où se tenaient quelques eunuques blancs, des Capou-Oghlans[1] qui, voyant l'irruption des soldats par la porte, s'enfuirent à l'intérieur. Les soldats de marine pénétrèrent aussi par la troisième porte, vociférant au milieu des fusillades. Alors, au milieu des soldats se fit entendre un cri dont on ne connut pas l'auteur, à cause de la multitude. Cette parole s'exprimait ainsi : « Au nom de la Loi, nous désirons avoir Sultan Mouçtafâ Khan ! » et fut trois fois répétée. Par la sagesse divine et la

(1) قپو غوالكن « quelques misérables portiers » (G, p. 82).

providence de Dieu, ce propos courut sur les langues de tous les soldats qui, de concert, jetant des cris, disaient avec des vociférations réitérées : « Par le Chériʿat, nous réclamons Sultan Mouçtafâ Khan ! »

De là, ils arrivèrent devant le compartiment des Itch-Oghlans [1] et s'enquirent de l'endroit où Sultan Mouçtafâ Khan était emprisonné. Les Itch-Oghlans sortirent alors au devant de leurs chambres, où ils se tenaient tremblants de peur, et répondirent : « Nous ignorons le réduit où Sultan Mouçtafâ Khan est séquestré. » Les soldats de l'Islam se mirent à faire le tour des pièces et à chercher dans tous les coins, lorsqu'un Itch-Oghlan des chambres spéciales fit signe du côté du Harem et dit : « Sultan Mouçtafâ Khan doit être là-bas. » Tous les soldats se ruèrent alors du côté des voûtes, les Sipahis montèrent sur les coupoles et, marchant sur les dômes, crièrent : « Par ordre de la religion, nous réclamons Sultan Mouçtafâ Khan ! » Alors, de dessous la voûte se fit entendre une voix triste qui parvint à l'oreille des soldats. Ils s'arrêtèrent sous cette coupole et expédièrent quelques braves agiles vers la cuisine, d'où ils apportèrent des haches, avec lesquelles ils se mirent à briser le plomb et à percer le dôme [2]. Sultan Osman, ayant pris connaissance de ce qui se passait, expédia quelques hommes du corps des Bostandjis pour faire venir Dilawer Pacha qui était allé à Scutari (se réfugier) dans la cellule de Mahmoud Efendi. [3] Les émissaires trouvèrent Dilawer Pacha et, pour

[1] اچ اوغلان, élève page qui, après avoir reçu sa première éducation dans une espèce de séminaire, était fait اچ اغا (Itch-Aga) ou page de l'intérieur du Sérail.

[2] G (p. 89 et 92) place ici une longue tirade pour expliquer la succession de Mouçtafâ Ier à Sultan Ahmed, fait que Hammer (p. 94) interprète en quelques mots, d'une façon différente. La principale cause de la première déposition de Mouçtafâ fut, d'après G (p. 93), « la résolution qu'il prit de faire la guerre aux Persans contre le sentiment du Muphti et de l'ancien Vizir », ce dont Hammer ne dit rien.

[3] Dont le couvent servait d'asile aux persécutés qui, pour échapper à la

l'amener, le mirent dans une barque. Laissons-les donc venir.

Entre temps, pendant que les soldats pratiquaient des trous dans la coupole, quelques eunuques noirs faisaient pleuvoir des flèches sur les gaillards occupés à percer la voûte. Quelques fusiliers des soldats montèrent sur le dôme et tuèrent deux eunuques. Avec mille peines, on parvint à trouer la coupole, et quelques soldats coururent à la hâte vers la salle des séances des vizirs dont ils coupèrent et apportèrent les cordes des rideaux. A l'aide de ces cordes, trois audacieux descendirent au fond, mirent leur tête au pied du juste souverain, lui adressèrent des souhaits et répandirent les joyaux de leurs éloges à la poussière de ses pieds :

D'un accord commun, Sire, notre parole est unique :
Nous sommes tous, sans flatterie, de purs et intimes amis.
Le droit est à Toi, sous la haute place du Sultanat sois notre Seigneur,
Nous sommes tes sujets, prêts à exécuter tes firmans.
Le trône de l'État attend le pied de Ta Majesté, [sincères.
Sans contradicteur parmi nous, Sire, nous sommes tous des esclaves
Pendant que le peuple de l'Égypte est ruiné par la famine, agis à l'instar
O saint roi, nous Te voulons monarque du monde. [de Joseph.
Si les compagnons de joie consultent spécialement notre avis,
Nous devons être arrivés à l'époque d'un souverain intègre.

Ces braves dirent : « De grâce, Sire, les soldats musulmans T'attendent dehors, ô roi juste ! » A ces paroles, l'incomparable Padichah, de noble caractère et beau comme Jousuf, Sultan Mouçtafâ Khan demanda de l'eau. Il y avait en effet trois jours qu'il n'avait bu d'eau. Aussitôt, on fit venir de trois lieux trois cruches d'eau que l'on y fit descendre à la corde. Quelques vaillants agiles aussi se rendirent au Vieux-Sérail porter la

mort, y endossaient, au moins momentanément, le froc des derviches. D'après G (p. 98), S. Osman invita également Mahmoud Efendi à « venir à l'instant le trouver pour délibérer ensemble des moyens d'arrêter la fureur de ce torrent ».

bonne nouvelle à la Validé, mère du Sultan Mouçtafâ Khan. Ensuite, on fit monter sur la coupole le monarque intègre, au cœur pur, Sa Majesté Sultan Mouçtafâ Khan, ainsi que deux odalisques emprisonnées avec Lui pour Le servir.

C'est à ce moment que Sultan Osman avait fait venir de Scutari Dilawer Pacha et Suléïman Aga du Harem. L'une des portes du Harem s'ouvrit pour laisser passage aux deux, et la porte fut hermétiquement refermée. Bientôt la soldatesque tira sabres et hallebardes et hacha en morceaux le Grand-Vizir Dilawer Pacha et Suléïman Aga du Harem Impérial. Alors les oulémas sortirent de devant Sultan Osman, et le Cheikh-ul-Islam, Essa'ad Efendi, ainsi que le Kéthouda Mouçtafa Efendi, dirent : « Camarades, allons, que Sultan Mouçtafâ Khan reste (de côté). Sultan Osman vous a livré ceux que vous demandiez. Si vous en voulez encore (d'autres), nous allons les obtenir du Padichah[1]. » Les Janissaires et les Sipahis y répondirent : « Messieurs, nous avons trouvé Celui que nous voulions. Auparavant, notre Padichah était Sultan Mouçtafâ Khan et il est encore notre souverain. » Et ils demandèrent les firadjés[2] des oulémas pour habiller S. M. Sultan Mouçtafâ Khan, mais les oulémas refusèrent et ne donnèrent pas un manteau pour vêtir le Padichah.

Puis, les soldats firent descendre par la coupole S. M. le suprême Padichah et le mirent sur le cheval du Cheikh-ul-Islam, Essa'ad Efendi. Cependant, le Sultan de l'univers n'ayant pu tenir à cheval à cause de sa débilité, on l'en fit descendre, et il fut placé dans une pièce contiguë à la Porte officielle. Les oulémas renouvelèrent leurs instances en disant : « Camarades, vous vous repentirez ; allons, que Sultan Mouçtafâ Khan reste (de côté) ! » L'hommage (à présenter au nouveau Sultan) fut

[1] G (107-108) amplifie plus que Hammer (546) cet épisode et le discours des oulémas.

[2] فراجه = sorte de simarre « ou veste » (G, 110).

proposé aux oulémas qui refusèrent un peu de se soumettre à cette cérémonie du Béïʿat[1]. De là, naquirent des rixes et des conflits entre la soldatesque et les oulémas. A la fin, les Janissaires et les Sipahis obligèrent par l'épée les oulémas à présenter les hommages (dus au Sultan). Le refus des savants de se soumettre au Béïʿat avait pour cause le fait que Sultan Osman occupait encore le trône impérial et que, pour tenter une réconciliation, il avait député les oulémas qui, sortis dehors, trouvèrent Sultan Mouçtafâ Khan délivré. De là, les querelles et les contestations surgies entre les Kouls et les oulémas[2]. Mais les grands Cheikhs présentèrent sans résistance leurs hommages au pôle du bonheur, au centre du cercle de la perfection, beau comme Yousuf, S. M. Sultan Mouçtafâ Khan.

Ensuite, les soldats de l'Islam prièrent S. M. Sultan Mouçtafâ Khan de se rendre au Vieux-Sérail. S. M. ne rejeta pas la demande de Ses Serviteurs. Aussitôt, S. M. le Padichah fut placé dans un char avec les odalisques qui le servaient. Alors, l'un des Itch-Oghlans, le Djéleb[3] nommé Derwich Aga, entra aussi dans le char et s'assit sur la place du Sélam[4]. Plusieurs centaines de personnes (s'attelèrent à) la litière et la tiraient, et des milliers de braves, sabre nu, l'entouraient de tous les côtés, et avec ce (cortège) on conduisit Sultan Mouçtafâ Khan au Vieux-Palais. Puis, une partie des soldats se rendirent à la prison de Baba-Djafer, à la geôle de Galata et aux galères de

[1] بيعت = reconnaissance solennelle de l'autorité du souverain, de la part de ses sujets.

[2] G (p. 112) ajoute ici : «Et ce fut ce jour-là qu'un Efendi nommé Caf-Zadé Couzi qui estoit avec les Sçavants dans la dispute qu'ils avaient eu contre la Milice sur l'Election de Mustapha, mourut de la seule peur qu'il eut de voir des Sabres nuds entre les mains des Spahis», fait que Hammer (p. 547) condense en une ligne, sans prononcer le nom de Caf-Zadé.

[3] جلب. C'est un Adjémi-Oghlan (voir *supra*, p. 90, n. 1) promu à un autre service que dans l'intérieur du Palais Impérial.

[4] En face du sultan, dans une attitude respectueuse.

l'État, d'où ils détachèrent les prisonniers et les criminels [1]. C'est par ordre du Maître du monde, Sultan Mouçtafâ Khan, que tous furent mis en liberté.

Quelques pillards aussi allèrent et saccagèrent le palais du Defterdar Baki Pacha. Ils mirent de même à sac la maison du Cadi de Stamboul, Khodjâ-Zadé Abdullah Thélébi. Le bruit courut que Sultan Osman était prêt à assaillir, avec le corps des Bostandjis, le Vieux-Sérail où, probablement, il tuerait Sultan Mouçtafâ Khan. On apprit aussi que la place d'Aga des Janissaires était accordée à Kurd Ali Aga et que le Kéthouda-Bey [2] Husséïn Aga et le Segban-Bachi Nassouh Aga étaient allés féliciter Ali Aga. Sur cette nouvelle, la troupe des Janissaires allèrent pour mettre en pièce Ali Aga [3] qui, ayant senti ce qui se passait, prit la fuite, mais son palais fut saccagé.

Une autre partie des Janissaires et des Sipahis songèrent à aller au Vieux-Sérail, d'où ils voulaient prendre S. M. Sultan Mouçtafâ Khan et le conduire à Orta-Djamiʿ [4].

[1] Cette mesure, relatée aussi par Hammer (p. 547), est ainsi motivée par G (119-120): «Comme le Sultan Mustafâ vouloit s'attirer l'affection de tout le monde, et qu'il sçavait qu'en pareille rencontre les méchans ont plus de voix que les bons, et que ceux qui sont accablez de debtes et de crimes, sont les plus puissans et les plus hardis dans une révolte, il commanda à la Milice d'aller faire ouvrir de sa part les Prisons de Baba-Giafar et de Galata, et de donner la liberté de sa part à tous ceux qui y estoient arrestez.»

[2] Grand Huissier (G).

[3] G (p. 121-122) développe ainsi ces incidents: «Ce qui augmenta encore le dépit des Janissaires qui avoient conceu une forte haine contre ce Cara Ali Aga, parce qu'estant Chaoux et Kiaiabeg, qui est la seconde Charge des Janissaires, ils les avoient fort maltraité, et ne s'estoit fait aucun amy. Et comme on disoit que cette Charge de Chef des Janissaires ne luy avoit esté donnée par Osman qu'à condition de tirer Mustaphâ des mains de la Milice et de la faire mourir, tous les Janissaires irritez de cette entreprise furent chercher Cara Ali Aga pour le mettre en pièces.» Hammer (547) y fait aussi allusion.

[4] D'après G (125-126), d'accord avec Hammer (547) qui est moins prolixe, voici la raison de cette mesure: « On disoit que le Sultan Osman ayant r'allié les Bostangis, les avoit fait armer, et se préparoit à venir à leur teste forcer le Serrail et tuer le Sultan Mustapha. Les Janissaires et les Spahis donnerent

Sur ces entrefaites, les soldats de l'Islam se rendirent encore au Vieux-Sérail et invitèrent la Validé, mère du Sultan Mouçtafâ Khan, en lui exposant les faits qu'on vient de lire. La Validé répondit : «Enfants, le Padichah n'est pas en état de se tenir à cheval à cause de sa faiblesse de constitution.» On fit donc venir un char, dans lequel on mit Sultan Mouçtafâ Khan, la Validé, les esclaves qui étaient à son service et le Silihdar [1] Dervich Aga. Les soldats de l'Islam tiraient la voiture et conduisirent S. M. le Padichah à la Mosquée du Centre. L'heure de l'arrivée du Sultan à Orta-Djamiʿ était après la prière du soir, le vendredi, 9 de Rédjeb le Vénéré. En descendant du char, le Sultan éleva Ses mains bénies pour prier et dit : «Allons, enfants, prions; puisse Allah qui nous a amenés à cet état amener aussi Osman [2] !» Il pria et entra dans la Mosquée.

VERS :

Orta-Djamiʿ est l'aire [3] des dévotions,
Orta-Djamiʿ est la plus belle des places.
Depuis l'avènement du monarque juste à la Majesté,
La plus brillante position est Orta-Djamiʿ.
En devenant, Lui, l'appui de ceux qui cherchent un asile,
Orta-Djamiʿ est le jardin des roses du monde [4].

Et ils décidèrent de rendre le poste d'Aga des Janissaires à son ancien titulaire, car ils disaient : «Nous sommes contents

dans cette nouvelle, les Sçavans ne la crurent pas indigne de foy, Mustapha même en parut touché, et les plus experimentez des Officiers conclurent qu'il falloit faire sortir le le Sultan Mustapha du Serrail et le conduire avec toute la Milice à la Mosquée qu'on nomme Ortagiami.»

(1) سلحدار, vulg. Silghtar, jadis premier officier de l'intérieur du Palais, qui portait le sabre devant le sultan.

(2) «Y conduise le Sultan Osman et l'y perde» (G p. 127).

(3) Ou grange (خرمن).

(4) Ces vers me semblent modelés sur la قصيدهٔ داريه de Newʿy dont la première strophe est ainsi conçue : جنتمى بو يا باغ ارم يا كلستان (GIBB, *H.*, III, 178 et 377).

IMPRIMERIE NATIONALE.

de notre Aga. » *Quand on soumit* ces faits au saint monarque intègre, S. M. Sultan Mouçtafâ Khan, le Padichah, dès Son arrivée au Vieux-Sérail, conféra de nouveau à Ali Aga la dignité d'Aga des Janissaires. Un exprès fut dépêché pour faire venir Ali Aga, mais celui-ci refusa de se rendre à l'invitation, ayant dit comme réponse : «Je n'irai ni auprès du Sultan Osman, ni auprès du Sultan Mouçtafâ Khan, je ne rejoindrai aucun des deux tant que la couronne n'est pas en définitif exclusivement acquise par l'un des deux. Le Sultan, venu à Orta-Djamiʿ, le fit convier pour la deuxième fois, mais encore il ne vint pas. *Enfin*, *sur* l'avis des Oda-Bachis, *une* lettre d'invitation fut écrite et expédiée à l'Aga des Janissaires qui, en la voyant, monta aussitôt à cheval et vint à Orta-Djamiʿ, où on lui fit présenter ses hommages au Sultan. Ali Aga, sortant de la Mosquée, monta à cheval et se rendit à la Porte [1] (des Janissaires). Le premier tiers de la nuit était écoulé quand il vint à la Mosquée, où il s'arrêtait quelque temps, et c'était minuit lorsqu'il s'en alla d'Orta-Djamiʿ. Cette nuit-là, le corps des Janissaires et des Sipahis garda soigneusement le Sultan dans la Mosquée, et tous les héros musulmans se déclarèrent cordialement attachés à Sultan Mouçtafâ Khan.

GHAZEL [2] :

Quiconque a la taille (courbée) en arc par la main violente du temps,
ne doit pas durement se chagriner, car Dieu le fera maître de décoration.
Si, pour quelques jours, la lune de Canaʿan [3] est jetée dans le puits de la prison,
le saint le favorisera encore dans l'Égypte du bonheur.
Tantôt il fait de l'intime ami un papillon du feu de ses rigueurs,
de nouveau, comme la rose, Dieu fait de sa place un jardin de roses.

(1) قپو, propr. : maison militaire, l'hôtel d'un fonctionnaire, le département d'un ministre.

(2) Ode, pièce de poésie consistant en 5 (comme ici), 7 ou 9 distiques.

(3) Allusion à Joseph, fils du patriarche Jacob, et auquel l'auteur, imbu du Coran (XII), compare Sultan Mouçtafâ.

Tantôt il prive [1] Salomon de la couronne et du trône,
de rechef, en l'honorant de sa grâce, il fait de lui le souverain des [hommes et des génies.
Patient devant l'injustice (et) la faveur qui porte un violent coup d'épée,
il aura finalement le cœur réjoui par la réunion avec l'amant

De ce côté, notre récit touche à Sultan Osman Khan, fils de Sultan Ahmed Khan. Il avait entendu dire que Sultan Mouçtafâ, escorté des pages, s'était rendu au Vieux-Sérail, et que la troupe des Kouls n'y avait pas laissé Sultan Mouçtafâ Khan et l'avait mené à Orta-Djami^c, près des nouvelles casernes. Survint aussi le soir. Alors, Sultan Osman donna congé à tous les vizirs, car au moment où Sultan Mouçtafâ Khan fut délivré, les grands vizirs étaient en présence du Padichah. Lorsque les oulémas sortirent pour essayer un racommodement, ils firent Béï^cat à Sultan Mouçtafâ Khan et rentrèrent chez eux. Les vizirs restèrent auprès du Sultan. La nuit étant arrivée, le souverain (les) congédia. Les vizirs saluèrent et rentra chacun dans son palais. Seulement, Husséïn Pacha qui, autrefois Grand-Vizir, était actuellement deuxième vizir, resta près de Sultan Osman. Enfin, ceux-ci furent d'accord d'aller chez l'Aga (pour tenter de) produire un revirement d'opinion chez les Janissaires et arracher Sultan Mouçtafâ Khan de leurs mains [2].

Ainsi déterminés, Sultan Osman, Husséïn Pacha et le

[1] Légende empruntée par l'Islam (Coran, xxxviii, 33) au Talmud et basée sur les premiers versets de l'Ecclésiaste.

[2] G (p. 114-116) ainsi que Hammer (p. 548) place, avant l'adoption de cette décision, une autre tentative de salut, faite par S. Osman :

« Osman recevant de moment des avis d'un si grand désordre, dit à Mahmoud Aga Bostangi Bachi de faire mettre promptement un Caique en Mer, de mettre dedans la meilleure partie du Thresor, des Armes, et quelques gens de résolution pour passer à Scudary, s'y mettre à couvert de l'orage, et voir de là ce qui pourroit arriver. Mais Mahmoud Aga luy répondit qu'au moment que les Bostangis avoient appris l'Election de Mustapha, ils en avoient esté si for allarmez qu'ils avoient tous pris la fuite chacun de leur côté sans qu'on pût sçavoir où pas un n'estoit retiré. »

Bostandji-Bachi, Soufi Mahmoud Aga, montèrent tous les trois à cheval et, à minuit, vinrent chez l'Aga. Au moment de leur arrivée, l'Aga n'était pas à la maison, étant allé à l'audience du pieux monarque, Sultan Mouçtafâ Khan, à Orta-Djamiʿ. Peu après, l'Aga aussi revint. D'après l'accord, on (promettait de) donner 50 ducats[1] et un coupon de drap d'écarlate à chacun des Janissaires et on (voulait ainsi) arracher Sultan Mouçtafâ Khan au pouvoir des Kouls. Avec cette résolution, Ali Aga fut envoyé à Orta-Djamiʿ. Entre temps, qu'il ne reste pas caché aux Frères doués de la vue contemplative que Sultan Mouçtafâ Khan s'était réfugié dans la maison de Dieu, tandis que Sultan Osman Khan s'était mis à l'abri dans la maison du serviteur. Ces deux maîtres de l'État ont pris des précautions. Celui qui s'est fait un asile de la maison divine l'a emporté, et celui qui s'est abrité chez le serviteur a été[2].....

Revenons à notre narration. Ali Aga vint aux nouvelles casernes, avant la prière matinale, entra dans l'une des chambres des Janissaires, (y) invita 25[3] personnes des Oda-Bachis[4] et leur communiqua la mesure dont nous venons de parler. A chacun, il promit des faveurs, s'ils pouvaient produire une impression par leurs discours, faire changer d'avis le corps des Janissaires et les séparer du corps des Sipahis, prendre Sultan Mouçtafâ de la main des Kouls et (leur) faire accepter Sultan Osman comme Padichah. Les Oda-Bachis dirent, en apparence[5], à l'Aga des Janissaires : « Mon Sultan, c'est raisonnable. Dites ces paroles à la troupe des Kouls, nous

(1) « Qui sont trois cens soixante et quinze livres » (G, 134).

(2) Lacune surmontée, dans le texte turc, de trois points, pour indiquer une réticence.

(3) « Vingt ou vingt-cinq » (G, 135).

(4) اوده‌باشی = « chef de chambrée », capitaine de Janissaires ou d'autres troupes, commandant en second.

(5) G (p. 137), omettant ces deux mots, n'admet aucune dissimulation de la part des Odas-Bachis qu'il croit de bonne foi dans leur déclaration.

aussi nous dirons que c'est rationnel. Donner (des gratifications) appartient à Dieu. » Sur ces entrefaites, le point du jour apparut.

Ce jour-là était un vendredi, le 9 de Rédjeb le vénéré. L'Aga des Janissaires, Ali Aga, vint à la mosquée et se présenta à S. M. Sultan Mouçtafâ Khan. Les Oda-Bachis, déjà au courant de ce qui fut convenu, communiquèrent au corps des Sipahis et des Janissaires dans quel dessein venait l'Aga et de quel genre de résolution il s'agissait. Quelques personnes du corps des Sipahis étaient prêtes à attenter à la vie de l'Aga. Ali Aga resta quelque temps en présence du Padichah et, bientôt, sortit et commença à formuler une prière. Les Janissaires et les Sipahis firent semblant d'écouter la prière de l'Aga, s'avancèrent et entourèrent l'Aga. A peine eut-il fini ses dévotions, l'Aga dit : « Camarades, Dieu bénisse notre Padichah! Sultan Osman aussi est à la Porte. Il ordonne de vous gratifier de 50 ducats et d'un drap d'écarlate. Consentez donc que le Sultan Osman reste encore à Sa place! » Sitôt dit, les soldats qui l'environnaient dégainèrent les sabres et mirent Ali Aga en pièces. Ayant su que le Sultan Osman se trouvait dans la Porte d'Ali Aga, quelques soldats s'y rendirent pour amener Sultan Osman, tandis que d'autres pillèrent la maison de l'Aga assassiné. D'autres, enfin, traînèrent le cadavre de l'Aga tué, et, le portant au Bazar d'Ak-Sérail, l'y laissèrent dans le carrefour.

S. M. le Sultan octroya le grand-vizariat à Daoud Pacha[1] chez qui allèrent des exprès (pour annoncer) la bonne nouvelle et l'invitèrent. S. M. le Padichah accorda aussi la dignité d'Aga des Janissaires à Son Silihdar Dervich Aga. On fit monter l'Aga des Janissaires, Derwich Aga, sur le cheval du Ké-

[1] Dont G (p. 143-144) raconte la biographie et les diverses étapes dans l'échelle hiérarchique des dignités dans l'État.

thouda-Bey Husséïn Aga et on le dirigea vers le Département (des Janissaires). Le Kéthouda-Bey Husséïn Aga et le Bach-Tchaouch, Mahmoud Tchaouch, se réfugièrent dans la mosquée pendant qu'Ali Aga était écharpé, et ils échappèrent (ainsi à la mort). Le lieutenant-général des Janissaires, Ali Aga, devint Kéthouda-Bey, et l'Orta-Tchaouch Ehli-Mézaq Ahmed Tchaouch fut nommé Bach-Tchaouch. Daoud Pacha aussi monta à cheval et vint à Orta-Djamiʿ. Et quelques pillards allèrent et mirent à sac la maison du chef de la douane, Mourad Tchaouch. La raison en est que certains Djélebs avaient payé à la douane la taxe sur les carquois, mais Mourad Tchaouch avait négligé de leur en rendre le montant, ce qui occasionna le sac de la maison. Quant au Prévôt de la Police, Hadji Soubachi, ex-Soubachi de la ville, les brigands dont il extorquait des amendes quand il était Soubachi, et les colporteurs qu'il frappait de peines pécuniaires durant son commissariat de police, se sentant molestés, allèrent et pillèrent sa maison. Puis, en dehors de ceux dont on réclama, d'après une liste soumise au Sultan à Orta-Djamiʿ, on exigea aussi la mort de Ayas Aga, antérieurement Aga des Janissaires à deux reprises.

D'autre part, ceux qui étaient chargés d'amener Sultan Osman Khan allèrent et firent monter Sultan Osman à cheval. On s'empara aussi de Husséïn Pacha pour le conduire à Orta-Djamiʿ. Mais Husséïn Pacha, s'évadant des mains des détenteurs, s'enfuit [1]. Cette fois, les soldats coururent après lui,

[1] G (p. 151-152) relate autrement cette fuite : «Mais comme il songeoit moins à la conservation de sa vie qu'au salut du jeune Prince, il ne fit pas tous ses efforts pour s'enfuir; au contraire ayant remarqué que quelques Janissaires couroient après luy, il s'arresta et se retourna vers eux en leur disant : Mes compagnons, que voulez-vous faire? n'épargnez pas ma vie si vous voulez, mais respectez vostre Empereur, le Roy du Monde est venu luy-même dans vos chambres, voulez-vous violer le droit de l'Hospitalité? Il est né vostre Empereur, voulez-vous manquer au respect que vous lui devez? Ne lui refusez pas l'azile qu'il vous demande. Vous êtes tous obligez par vos charges de le conserver et

(lui) administrèrent maints coups de sabre, mais ne purent pas l'exécuter. Enfin, pendant sa fuite, ils lui saisirent le nerf[1], le renversèrent et lui tranchèrent la tête. Il avait sur son dos une double cotte de mailles et l'on trouva dans la poche de son kaftan un khatti-houmayoun lui assurant le grand-vizariat à vie. Les biens du palais de Husséïn-Pacha furent pillés. Husséïn-Pacha étant massacré, Khodja Mahmoud fut cependant sauvé et il est actuellement Bostandji-Bachi.

On fit passer Sultan Osman devant le cadavre de Husséïn Pacha. A ce spectacle, (le Sultan) soupira, pleura et dit ; « Ce pauvre souffre-douleurs était innocent, il disait toujours du bien à l'égard des Janissaires et des Sipahis. Sur le pont (d'Isbakdji), quand je n'ai pas donné vos gratifications au complet, il opina que ces dons devaient être accordés (indistinctement) à tous. Certaines fois, j'ai dédaigné son conseil. Si j'avais (toujours) pris l'avis de Husséïn Pacha, ce malheur ne me serait pas arrivé. C'est Khodja Omer Efendi et l'Aga du Harem, Suléïman Aga, qui, m'excitant jour et nuit, ont créé l'inimitié entre vous et moi et tout le monde. Je vous le confie, n'attribuez pas mon sang au Khodja[2], c'est moi qui étais insouciant, je croyais bien agir en suivant les conseils de ces intrigants, tandis que le monde m'est devenu hostile. » Cela disant, il sanglotait et versait des larmes. Quelques hommes sensés parmi les innombrables soldats répondaient : « Sire, Tu as réduit,

de le deffendre. Gardez-vous, gardez-vous, vous dis-je mille fois, de traitter Osman vostre Seigneur et vostre Maistre avec tant de mépris et de cruauté. Il accompagnait ces mots d'un torrent de larmes... »

(1) Membre viril.

(2) بنم قانم خواجه ده قومیه سز, propr. : « Ne placez (ou ne laissez) pas mon sang dans le Khodja », locution vague qui peut aussi être interprétée : « N'oubliez pas de m'en venger », ce qui s'accorderait avec cette leçon de G (156-157) : « L'unique chose que je vous commande, leur dit-il, par mon Testament, est que vous me vangiez d'Umer Efendi et de son fils qui m'ont fait commettre tant de fautes. »

sans aucune faute (de notre part), la paye de (ces) serviteurs qui ont peiné depuis le temps de Tes ancêtres et Tu veux nous exterminer et enrôler à notre place des Segbans et des cavaliers. Ce sont ces serviteurs dédaignés par Toi, qui ont défait la cavalerie et les Segbans de Djan-Poulad et de Calendéroglou[1]. C'est à l'aide de ces serviteurs que Tes aïeux ont conquis les pays des infidèles. » Mais, parmi les soldats de marine il y eut plusieurs médisants, dont la langue méchante est bien pendue et qui jouent au Tartufe, qui proférèrent des radotages dont la répétition est cause de chagrin et réveille la douleur.

Quoi qu'il en soit, la soldatesque conduisit Sultan Osman Khan à Orta-Djami'. Puis, les soldats de l'Islam, désirant contempler la parfaite beauté de S. M. Sultan Mouçtafâ Khan, dirent : « Que notre Padichah fasse voir Sa mine gracieuse ! » Sultan Mouçtafâ Khan se présenta à la fenêtre. Les soldats de l'Islam crièrent : « Allâh est plus grand ! » et acclamèrent le Padichah. Alors, Sultan Osman aussi, de la place où il était, fit voir son beau (visage) et dit : « Mes Agas de Sipahis et des Janissaires, ne voulez-vous pas de moi ? » A ces paroles, plusieurs Sipahis et Janissaires répondirent à haute voix : « Quiconque veut de Toi, que Dieu ne veuille pas de lui ! » En effet, les Sipahis, les Janissaires et le reste de la populace avaient le cœur dégoûté de Sultan Osman.

Ensuite, la soldatesque se réunit et plaça dans un char le grand, juste et glorieux commandeur, le Padichah, héros des mers et des terres [que Dieu fasse profiter les Musulmans de Son existence jusqu'au jour du jugement !], le Sultan fils du Sultan, Mouçtafâ Khan, fils de S. M. Sultan Mohammed Khan. Les soldats de l'Islam tirèrent la voiture et l'ammenèrent au Nouveau-Sérail. La Validé et les odalisques étaient dans la

(1) Chef des rebelles d'Asie, sous Ahmed Ier.

litière avec (Lui). Quelque mille personnes restèrent à garder Sultan Osman Khan dans l'Orta-Djamiʿ. Ce jour-là, on ne fit pas la prière du vendredi dans la Mosquée du Centre. Cet important événement (eut lieu) le vendredi, 9 de Rédjeb le vénéré, 10 du mois de mai de l'an 1031 de l'Hégire du Prophète [le salut sur lui!], (soit) l'an 1933 de l'ère d'Alexandre [1] et l'an 342 de Gazi Osman Khan, et la première année de la conjonction des deux planètes du malheur (sous le signe) du Cancer [2]. (Alors) on prononça le Khotbeh [3] au nom du Sultan Mouçtafâ.

Vers :

La lumière de S. M. Mouçtafâ Khan est façonnée.
  Dans son ombre repose le genre humain.
Rends-le (ô Dieu) victorieux sur mer et sur terre,
  que la tête et le sang de Ses ennemis soient versés !
Donne-Lui, ô Dieu, succès sur Ses adversaires,
  réduis tous Ses ennemis sous Son glaive !
Ô Allâh, tant que l'œil du monde regarde,
  ne nous laisse pas manquer de Lui !
Tant que le soleil se lève et devient tout complet,
  puisse Sa vie trouver progrès jusqu'à la résurrection !
Que Hidir [4] et Élias deviennent Ses compagnons,
  que le désespoir ne se retire (jamais) de la tête de Son ennemi !

Après la prière du vendredi, Daoud Pacha vint à Orta-Djamiʿ, mit Sultan Osman Khan sur un chariot du bazar et, en foule, on le conduisit à Yédi-Koulé [5]. Le rassemblement qui eût lieu

(1) Dite ère des Séleucides, qui commence l'an 312 avant J.-C.

(2) Les deux planètes qui président au malheur (Mars et Saturne) se trouvaient cette année dans une conjonction défavorable sous le signe du Cancer.

(3) خطبه, oraison prononcée, les vendredis, par un prédicateur, du haut de la chaire dans les grandes mosquées, et dans laquelle, après les louanges de Mahomet et des premiers Califes, on fait des vœux pour le souverain régnant. Le خطبه avec le سكه (droit de battre monnaie) sont les deux attributs de la souveraineté du Sultan.

(4) حضر dont parle le Coran (chap. XVIII, v. 64-81).

(5) يدى قله ou Sept-Tours.

ce jour-là à Constantinople, n'advint jamais dans aucune ville et sous le règne d'aucun Sultan. Un pareil tumulte eut lieu, il est vrai, du temps de l'avènement du Sultan Bayazid, fils du Sultan Mohammed Khan, le corps des Janissaires ayant dépecé le grand-vizir, Caramani Mohammed Pacha, et mis à sac le palais de quelques vizirs. Mais la foule n'était pas (alors) aussi compacte. Environ 160 ans après, est survenue la question de Sultan Osman Khan et la délivrance de Sultan Mouçtafâ Khan.

A présent, mon esprit (s'adresse) aux amis intelligents et capables de réflexion (pour attirer leur attention) sur ces faits suffisamment exemplaires : combien extraordinaires sont les vicissitudes arrivées en trois jours à Constantinople ! (savoir :) un monarque couronné, commandant sur sept régions, est détrôné, et les serviteurs qui naguère priaient pour Lui lui sont devenus hostiles. Cela aussi est de la grandeur du Puissant Créateur. D'autre part, sur un simple prétexte et au moment où personne au monde n'y songeait guère, (Dieu) délivre son serviteur qui, fils de Sultan et innocent, restait 19 ans en prison, puis il l'institue souverain sur la terre habitable. Cela aussi est l'effet de la grâce du Créateur de l'univers. C'est Allâh qui l'a effectué et l'a fait faire. L'agitation des hommes, qui font des bruits confus et mêlés, ressemble à un rêve, (rien que) sommeil. «*Louange à Toi, nous n'avons d'autre science* que celle que tu nous a enseignée, car c'est Toi le savant, le juge [1] !» Lorsque la soldatesque se dispersa loin de Yédi-Koulé, on fit subir son sort à Sultan Osman [2]. Que la pitié divine (et) une vaste miséricorde soient sur Lui !

[1] Voir *supra*, p. 77, note 1.

[2] L'auteur évite de donner les détails de ce meurtre, rapportés par A et surtout C. Hammer (p. 552-553) est plus explicite sur cette fin tragique que G (p. 171-172) résume ainsi : «Le perfide Daoud Pacha, véritable Tyran de la Religion, et dont la malice ne rouloit que de funestes desseins, revint sur ses

Thrénodie sur Sultan Osman Khan[1] :

On a attenté à la vie du roi du monde, souverain de haute renommée.
On a attenté à la vie du roi du monde, jeune roi plein de zèle.
Il était un Khan, héros conquérant,
un Sultan d'illustre naissance,
qui porta le nom d'Osman Khan,
On a attenté à la vie du roi du monde.
Il avait formé le projet d'aller en pèlerinage,
les serviteurs ne le laissèrent pas (y) aller,
il sied aux Kouls d'écouter.
On a attenté à la vie du roi du monde.
Ayant le pouvoir de dominer,
quand il observait l'ordre divin
étant prêt à faire le pèlerinage.
On a attenté à la vie du roi du monde.
Étant, Lui, un monarque suprême,
quand Il était préférable à tous,
la religion sacrée étant exécutée.
On a attenté à la vie du roi du monde.
Ce moment est le signe de l'heure (fatale)
Ce moment est l'époque du jugement dernier,
Ce moment est (celui du) repentir pour nous.
On a attenté à la vie du roi du monde.
New'y! les poumons ont saigné.
Au lieu d'un chagrin que j'avais, j'en ai dix.
Les hommes de science ont pleuré du sang
(car) on a attenté à la vie du roi du monde.

pas aux sept Tours escorté de quelques canailles qu'il avoit crû les plus propres à favoriser une détestable entreprise, il entre furieux dans les sept Tours, ferme les porte (!) sur luy, se saisit de la personne d'Osman, lui fait souffrir tout ce que la rage peut inventer de plus cruel, le perce de mille coups de poignards, et luy arrache enfin la vie, pour se venger des injures et des traverses que ce malheureux Prince lui avoit faites pendant qu'il estoit sur le Thrône.»

(1) Notre pseudo-New'y paraît s'être inspiré ici d'une élégie composée par son homonyme authentique sur Mourad III et ses enfants assassinés et dont voici le commencement : باشليا ليدن دوره بو فانوس چرخ عبر (Gibb, III, 175 et 177). Voir *supra*, p. 72, n. 1; et p. 97, n. 4.

Cette nuit-là, on transporta de Yedi-Koulé au Sérail, la dépouille mortelle de Sultan Osman. Le lendemain, samedi, se réunirent les vizirs, les oulémas et les cheikhs qui assistèrent aux obsèques de Sultan Osman. Le corps immaculé de Sultan Osman fut déposé dans le Mausolée de Sultan Amed. La date de la fin tragique de Sultan Osman est marquée par ce chronogramme : أنّ عثمان شهيد [1]. La durée de son règne fut de 4 ans, 4 mois et 7 jours [2].

Panégyrique de Sultan Mouçtafâ
[*que Dieu éternise son règne!*]

Si notre Osman Khan est parti,
Vive Sultan Mouçtafâ!
Notre Sultan fils du Sultan,
Vive Sultan Mouçtafâ!
Pour Sa beauté Il fut aimé,
Il est joli comme Joseph.
Par Sa patience Il devint un Job [3].
Vive Sultan Mouçtafâ!
Il fut le souverain du monde entier.
Il fut la lune de la surface de la terre,
Comme s'il était le rendez-vous de la générosité.
Vive Sultan Mouçtafâ!
Que tous Ses ennemis soient consternés,
Que les saints Lui soient amis!
Il est le roi du monde, puisse-t-Il exister!
Vive Sultan Mouçtafâ!
Qui connaît cette difficulté?
Khan Mouçtafâ est un saint.
Ses lombes sont comme l'ancienne mansion de la pleine lune.
Vive Sultan Mouçtafâ!

[1] La supputation des lettres de ce chronogramme (qui signifie : voilà Osman martyr) donne le chiffre 1031. G (p. 176-177) dit de ces trois mots : «L'Inscription du Tombeau du feu bien-heureux martyr Sultan Osman fût en ce peu de mots : *L'assassinat du Sultan martyr est arrivé.*»

[2] Voir *supra*, p. 77, n. 2.

[3] Prototype des souffrants (voir Coran, chap. xxi, v. 83-84).

Ton esprit errant est un pôle.
Ton âme dans le corps est un pôle.
Du monde entier Il est le pôle[1] !
Vive Sultan Mouçtafâ !
Ô New'y, notre occupation est la prière.
Les saints sont devenus nos compagnons.
Nous avons enfin trouvé notre monarque.
Vive Sultan Mouçtafâ.

Le samedi, 10 de Redjeb le vénéré, le Cheikh-ul-Islam, Essa'ad Efendi, fut destitué de son poste de Mufti. La cause de cette disgrâce d'Essa'ad Efendi, c'est qu'il n'avait pas assisté aux funérailles de Sultan Osman. De plus, il s'(en) était spontanément démis. Zakarya-Zadé Yahya Efendi, jadis Cazi-Asker de Roumélie déposé, fut nommé Mufti, et Kethouda Mouçtafâ Efendi devint Cazi-Asker de Roumélie, tandis que Bostan-Zadé Mohammed Efendi devint Cazi-Asker d'Anatolie et Tchechmi Efendi Cadi de Stamboul. La plupart des Agas des régiments furent renvoyés, et Hassan Pacha fut promu Defterdar en chef. Le titre de Segban-Bachi fut enlevé à Nassouh Aga et (à sa place) fut élevé comme Segban-Bachi, Omer Aga, autrefois destitué de cette place et mis à la retraite. Quelques cuisiniers[2] (des Janissaires) furent aussi congédiés. Au Silihdar fut accordée la fonction de Beylerbey d'Égypte, et des décrets furent rédigés et adressés aux autres Beylerbeys.

Le dimanche, 11[3] du mois de Redjeb, furent donnés au corps des Sipahis des registres de gratifications et de la capitation. Les autres Kouls aussi (en) prirent tous. Mais, le corps des Janissaires ayant dit : «Nous ne voulons pas de la monnaie détériorée, nous réclamons de l'or pour nos gratifications»,

(1) Terme mystique pour dire Chef.
(2) چورباجی = littéralement «celui qui fait la soupe»; était le chef d'un اورته (orta) ou compagnie de janissaires.
(3) G (p. 194) dit «le douzième jour».

(leur paye) fut ajournée de quelques jours. Ce n'est que le 23 du mois de Redjeb que les donations furent payées, ainsi que la solde qui fut versée la même semaine.

Samedi, 1er jour du mois de Cha'aban eut lieu le Conseil des Ministres, (et) le corps des Sipahis se réunit et vint au Diwân. La troupe des Janissaires aussi, se mêlant aux Sipahis, entra en effervescence et exigea l'exécution de quelques personnes dont voici les noms : Khodja Omer Efendi, le Caïmacam Amhed Pacha, le Defterdar Baki Pacha, le Tchaouch-Bachi Khalidji-Zadé, le Capoudji-Bachi Kara Ali Aga, Ayas Aga, Nassouh Aga, et l'ex-Kethouda-Bey. Husséïn Aga. Ils vocifèrent en disant : « (Ces gens-là) doivent être exécutés ! » Cependant, ceux-ci étaient cachés depuis la délivrance de Sultan Mouçtafâ Khan et Son avènement au trône. Le Grand-Vizir, Daoud Pacha, était occupé à les faire rechercher. Le lendemain, dimanche, le Diwân n'eut pas lieu.

Cette nuit-là, les Itch-Oghlans mirent leur Capou-Aga en pièces, traînèrent son cadavre et le portèrent à l'Hippodrome, où ils le pendirent par les pieds à l'Aiguille du Serpent[1] qui s'y trouve. Ce jour-là, de bon matin, les Janissaires et les Sipahis se réunirent dans l'Orta-Djami', près des nouvelles casernes, pour discuter sur la cause de l'assassinat du Capou-Aga. Séance tenante, on apporte à la porte de l'Aga des Janissaires de la part des Itch-Oghlans du Nouveau-Sérail un billet qu'on lut et dont voici le contenu : « Si l'on demande la raison de l'exécution du Capou-Aga, c'est qu'il a travaillé à assassiner le jeune prince héritier, digne de la couronne et du trône, Sultan

(1) اژدر میلی. G (p. 247), qui y attache une légende, comme sur les souris et les cigognes de Constantinople, dit à ce sujet : « Ce sont trois Serpens de Bronze entortillez jusques aux testes, qui se separent en triangle, à l'une desquelles le corps de cet Eunuque fust suspendu. Les Turcs croyent que c'estoit un Talisman pour empêcher que les Serpens n'entrassent dans Constantinople, et disent qu'il a perdu sa vertu depuis que la Machoire d'une de ces testes a esté emportée d'un coup de Canne au Jeu de la Girite. »

Mourad Khan, voilà pourquoi nous avons ôté la vie à celui qui a commis cet ignoble attentat[1]. »

En prenant connaissance de ce qui fut tramé contre le Prince, le corps des Kouls s'accorda à mettre publiquement à mort ceux qui procédèrent à cette affaire et trempèrent dans le complot. Mais ceux qui (en) donnèrent la nouvelle, ignorant (les noms de) ces gens-là, on se concerta d'aller au Palais pour faire sortir le Prince et Lui demander qui aurait conspiré sa mort. Le Prince aussi, ayant signalé ceux qui avaient attenté à Sa vie, les Sipahis et les Janissaires (décidèrent de) mettre à mort ceux qui entreprirent une telle action. Mais quelques-uns des Sipahis circonvinrent le corps des Sipahis, se rendirent chez le Grand-Vizir, Daoud Pacha, et lui demandèrent : « Pourquoi as-tu attenté à la vie de notre Prince ? » Daoud Pacha protesta en disant : « Moi, je ne sais rien d'un attentat à la vie des Princes » et, ayant prêté serment, il fut sauvé[2]. Le lendemain, lundi, le Diwân se réunit. Le Grand-Vizir Daoud Pacha fut destitué, et Merré Husséïn Pacha qui, autrefois Mir-Ser-Akhour[3], puis Beylerbey d'Égypte, avait été déposé du temps de Sultan Osman, vint au Diwân. Daoud Pacha, après vingt-quatre jours de grand-vizirat, fut (donc) disgrâcié.

Le dimanche, 9 du mois de Chaʿaban, les Oda-Bachis intervinrent auprès de l'Aga des Janissaires pour lui faire congédier ses hommes et les Itch-Oghlans qui, étant (jadis) au

(1) B, non plus que G (p. 197-199), ne donne la véritable cause de ce meurtre, laquelle, d'après Hammer (p. 559), fut l'orgueil de ce Capou-Aga et le dur traitement qu'il faisait subir aux Itch-Oghlans.

(2) Moins sobre que B et que Hammer (*ibid.*), G (p. 201-202) continue ainsi : « Mais Daoud Pacha appaisa les mutins, en donnant des Charges considérables aux plus puissans, et des Registres de Carache aux autres, et s'acquit de cette manière un repos, que la crainte qu'on ne se vangeât sur luy de la mort d'Osman ne pût plus troubler; mais dont le remord de ses crimes et la crainte du juste châtiment de Dieu ne l'ont jamais laissé jouir. » — Ici s'arrête la relation de Galland.

(3) مير سر اخور = grand écuyer.

service d'Ali Aga, assassiné à Orta-Djamiʿ, devinrent les serviteurs de l'Aga des Janissaires (actuel), Derwich Aga. Or, ce personnel du temps d'Ali Aga avait pris la voie de permutation[1] (des emplois) et devint l'instrument de concussion d'Ali Aga. Aussi (y avait-il à craindre) qu'ils n'eussent sali aussi le nom de Derwich Aga. Sur cette proposition, Derwich Aga congédia tous (les serviteurs).

Ce même dimanche, le Grand-Vizir, Merré Husséïn Pacha, donna l'argent des moutons au corps des Janissaires. Aux candidats des Sipahis aussi furent accordées 500 piastres comme argent des moutons. Le mardi, 11 du mois de Chaʿaban, ces candidats vinrent, pour se partager l'argent, à la Mosquée de Sultan Ahmed et descendirent de leurs chevaux. Sur le lieu de la distribution, une querelle surgit entre eux et ils se disputèrent les uns avec les autres. La cause de cette noise était que les Mulazims[2] des Sipahis étaient nombreux et les candidats des Silihdars étaient en petit nombre. La troupe des Sipahis ne voulait pas partager à demi et s'entêta. Pendant qu'ils résistaient, un fou, frisant l'ivresse, pénétra par la porte de la Mosquée, portant dans une main un couteau nu et sur une épaule le froc[3] en guise de bouclier et, se précipitant sur la foule des *Mulazims*, frappa à droite et à gauche, blessa trois Sipahis et tua le Mulazim-Bachi, Yahia Bey. Le bouleversement envahit les candidats, 80 Mulazims Sipahis prirent leur élan et, avec des bâtons et des massues, entourèrent le fou et s'occupèrent à lutter. L'aliéné criait : «Où est mon Osman Khan ? Qu'en avez-vous fait ?» et blessa aussi cinq Sipahis. N'ayant pu l'emporter sur le forcené, 80 domestiques des 80 Mulazims se joignirent à leurs Agas et commencèrent ensemble à se

(1) جبايش.
(2) ملازم.
(3) عبا.

débattre. Enfin, à quoi bon allonger l'histoire? Après environ une heure astrale de combat, ces 160 personnes terrassèrent le malheureux fou et lui coupèrent la tête.

Ce jour-là, les oulémas tenaient conseil. Mais, personne ne savait de quoi l'on traitait dans cette conférence. De là, le peuple conçut des soupçons malveillants, car le jour de la délivrance du Sultan Mouçtafâ Khan, les oulémas venus de la part de Sultan Osman pour essayer une réconciliation, se montrèrent un peu rétifs sur le chapitre du Beï'at. Aussi, le corps des Janissaires et des Sipahis crut-il à tort que les délibérations des oulémas avaient pour objet un changement de Sultan. A Dieu ne plaise que les oulémas du Chéri'at eussent tenu conseil à ce propos! Toutes ces rumeurs au sujet des savants sont une calomnie monstrueuse.

Le vendredi, 14 du mois de Cha'aban, le monarque incomparable, de noble naturel, Sultan Mouçtafâ Khan, se rendit à la Mosquée du Sultan Ahmed pour faire la prière du vendredi. Il apparut avec tant de pompe et de puissance que le peuple resta ébahi à l'agréable vue du Padichah. En effet, une pareille beauté et une telle majesté n'échurent en partage à aucun des Sultans ses prédécesseurs. Il est vrai que ceux qui contemplèrent l'apparat et les ornements impériaux ont été privés de l'aspect du Padichah, et ceux qui aperçurent le visage du Sultan n'ont pu voir Sa belle magnificence. Louange à Dieu! Notre Padichah a renouvelé la somptuosité et les cérémonies de Ses ancêtres. Car, les costumes du vendredi qui étaient d'usage durant le règne de LL. MM. Sultan Ahmed et Sultan Mohammed Khan étaient tombés en désuétude du temps de Sultan Osman, et ont été remis en vigueur pendant le règne de notre Padichah.

« La beauté donnée par Dieu n'a pas besoin de parure. »

Parmi la populace ignorante, il y en eut qui, indisposés envers le Padichah, semblable au soleil, firent circuler le bruit

IMPRIMERIE NATIONALE.

que le Sultan du monde était incapable de rester assis à cheval. Ces médisants, voyant le souverain dans cette posture et (entouré) d'une telle solennité, eurent, pour la plupart, le cœur brûlé, comme du bois sec[1], par le feu de la jalousie.

Le jeudi, 20 du mois de Cha'aban, le Cheikh-ul-Islam, Yahia Efendi, les Cazi-Askers, le Grand-Vizir Merré Husséïn Pacha et le Cadi de Stamboul, tinrent conseil dans la Mosquée de Sultan Ahmed. Mais, l'objet de ces délibérations était de faire verser au Trésor Public l'excédent des Ewkafs[2]. Les Janissaires et les Sipahis, n'étant pas au courant du fond de ces pourparlers, se dirent que les oulémas se proposaient, dans leur conciliabule, un changement de Sultan. De là naquirent de nombreuses rumeurs parmi les gens. Néanmoins, les promoteurs de ces médisances, c'étaient les clients et l'entourage des fuyards dont on avait demandé la mise à mort. Leur effort visait à créer une dissension entre les oulémas de la religion et les troupes de l'Islam, afin de les faire en venir aux mains. Aussi, propageaient-ils les médisances dans le peuple, et calomniaient-ils les docteurs de la Loi, jusqu'à le faire accroire à quelques hommes naïfs de la populace. Les ingrats (serviteurs) du saint Padichah étaient légion. Au sujet de (tels) négateurs (des bienfaits), feu Djélal Tchélébi a composé quelques vers. Les ayant trouvés à propos, nous en extrayons, avec la bénédiction de Dieu, les dix strophes que voici :

Methnewî[3] :

Les philosophes ont décidé que
la joie et le chagrin s'entraînent (comme conséquence) mutuellement.

(1) هيزم خشك.
(2) اوقاف = fondations pieuses, biens de main-morte.
(3) مثنوى. B, dans les vers suivants, ne fait que paraphraser la pensée fondamental edes dix distiques de Djélal-ed-Din Roumi (mort à Iconium en 1274),

C'est-à-dire que : si Nemrod s'était entièrement livré à Dieu (1),
on n'aurait pas compris le rang d'Abraham (2).
    Si Moïse ne se heurtait à l'entêtement de Pharaon,
    ses sept bâtons ne seraient pas (changés en) serpents.
Si Abou-Djehl ne devenait pas apostat,
Ahmed (3) ne serait pas révélé comme thaumaturge.
    Venez, faisons la prière avec sincérité,
    adressons à l'Intelligent des éloges et des actions de grâce.
Que le Créateur les dote (d'un esprit) d'équité,
que leurs desseins disparaissent avec leur méchanceté !
    Que le caractère diabolique s'écarte de l'ignorant,
    que les hommes de cœur soient débarrassés des gens ignobles !
Si leurs paroles sont justes, qu'ils (en) soient récompensés,
que dans les deux mondes ils atteignent leur but !
    Si c'est une calomnie, qu'ils (en) soient déçus,
    qu'au jour du jugement final ils soient maudits !
Que l'approbation soit jointe à ce désir,
que les hommes équitables disent : Amen !

auquels il fait allusion. Voici l'original persan qui lui a servi de thème (5e histoire du 1er volume) :

رنج وغمرا حق پی آن آفرید	تا بدین ضد خوش دلی آید پدید
پس نهانیها بضد پیدا شود	چونکه حقرا نیست ضد پنهان بود
که نظر بر نور بود آنگه برنگ	ضد بضد پیدا بود چون روم وزنگ
پس بضد نور دانستی تو نور	ضد ضد را می نماید درصدور
نور حقرا نیست ضدی دروجود	تا بضد اورا توان پیدا نمود
لاجرم ابصارنا لاتدرکه	وهو یدرک بین تو ازموسی وکه
صورت ازمعنی چو شیر از بیشه دان	یا چو آواز سخن زاندیشه دان
این سخن وآواز از اندیشه خاست	تو ندانی بحر اندیشه کجاست
لیک چو موج سخن دیدی لطیف	بحر آن دانی که باشد هم شریف
چون زدانش موج اندیشه بتاخت	ازسخن وآواز او صورت بساخت

(1) Proprement : se serait déclaré musulman.

(2) Jeu de mots sur le sens de مقام ابراهیم qui, d'après la Tradition musulmane, désigne la place, auprès du temple de la Ca'aba, où le Patriarche se tenait pendant la construction de ce sanctuaire.

(3) L'un des noms du prophète Mahomet.

8.

Encore, pendant la dernière décade du mois de Chaʿaban, le Grand-Vizir Merré Husséïn Pacha céda au corps de Sipahis l'administration et la surveillance de tous les Ewkafs. Encore, le jeudi, 27 du mois de Chaʿaban, on destitua l'Aga des Janissaires, Derwich, et on le nomma Beylerbey de Caramanie. S. M. le Sultan investit le Silihtar, Baïram Aga, de la dignité d'Aga des Janissaires. On renvoya Derwich Aga de (son) département et on y fit venir Baïram Aga (à sa place). Cette nuit-là, le Grand-Vizir, Merré Husséïn Pacha, mit à la hâte le destitué Derwich Aga dans une barque (à destination) de Mondania et le fit partir. Le lendemain, vendredi, le bruit ayant couru que le Grand-Vizir aurait mis à mort l'Aga déposé, le corps des Sipahis et des Janissaires s'attroupa sur le marché aux viandes, près des nouvelles casernes, et se dit : «Le Grand-Vizir Husséïn Pacha a tué aujourd'hui notre Aga. Demain (ou) plus tard, il se mettra aussi à nous exterminer un à un, deux à deux. Soumettons ce cas à notre Padichah, voyons si Sa Majesté a ordonné l'exécution de l'Aga, nous voulons savoir!» Sur ces paroles, les Janissaires et les Sipahis ceignirent leurs sabres et, en foule compacte, se rendirent au marché aux viandes où une supplique fut rédigée, relatant le fait, et on choisit dix Janissaires et dix Sipahis qui portèrent la demande au Palais, (suivis des) autres soldats qui affluèrent de l'Hippodrome à la porte du Sérail. Les vingt hommes, partis les premiers, portèrent la susdite pétition, la consignèrent dans le Sérail à l'Aga du Harem, Ismaël Aga, qui la remit au Sultan. S. M. le Sultan, ayant pris connaissance de ce qui se passait, écrivit un *Hatti Chérif* et, par l'entremise de l'Aga du Harem, l'envoya au dehors. Le Hatti-Chérif arrivé, fut lu, et les soldats qui étaient à l'extérieur entrèrent aussi au Palais. Voici le contenu de cet édit : «J'ai trois vizirs intègres : Daoud Pacha, Gurgi[1]

[1] = Géorgien.

Mohammed Pacha et Lefkelu Mouçtafâ[1] Pacha. Tous les trois sont de braves hommes, mais Mouçtafâ Pacha est un homme impartial. Je donnerai le Grand-Vizirat à celui que vous préférez.»

Le Hatti-Chérif, ainsi conçu, fut lu. Dans l'assemblée, les partisans de Mohammed Pacha disaient : «Nous voulons Mohammed Pacha», les hommes attachés à Daoud Pacha dirent : «Nous voulons Daoud Pacha» et ceux de Mouçtafâ Pacha dirent : «Nous voulons Mouçtafâ Pacha». C'est ainsi que les propositions divergèrent. Ils prièrent de nouveau l'Aga du Harem de revenir auprès du Sultan et de Lui soumettre leur réponse que voici : «Nous ne pouvons pas dire à S. M. de faire vizir tel (ou tel). Qu'Elle nomme comme Grand-Vizir le serviteur qui Lui agrée! Que bientôt le Sultan destitue et exécute Merré Husséïn Pacha!» L'Aga du Harem, porteur de ce message, revint auprès du Sultan et Lui soumit le cas. *La grande prédilection impériale se manifesta en faveur de Mouçtafâ Pacha et S. M. le Padichah conféra le Grand-Vizirat à Mouçtafâ Pacha.* Merré Husséïn Pacha fut destitué après vingt-cinq jours de Grand-Vizirat et tous ses biens et ressources furent confisqués au profit du Trésor Public.

Nous avons dit plus haut que Derwich Aga, déposé, fut mis et envoyé sur une barque (à destination) de Mondania. Le lendemain, cette querelle ayant surgi, on envoya après lui un exprès avec une barque alerte et on fit retrouver Derwich Aga. Il revint à Orta-Djamiᶜ la nuit précédant le samedi, 9 du mois de Chaᶜaban. Le lendemain, samedi, la troupe des Janissaires se réunit et exprima le vœu d'avoir Derwich Aga comme (leur) Aga. Ils rédigèrent une requête (en ce sens) et l'envoyèrent au Sultan.

Ce jour-là, à Orta-Djamiᶜ, Derwich Aga raconta l'un des

[1] Dont la femme fut la nourrice de S. Mouçtafâ.

grands miracles de S. M. le Saint Padichah : un jour, S. M. le Sultan, étant dans un jardin de Scutari, parla à Khodja Mahmoud Aga et lui dit : «Va à tel endroit où se trouve le tombeau d'un saint, dans lequel est enterré un mouton vivant. Ouvre ce tombeau et apporte ce mouton.» Sur cet ordre, le Bostandji-Bachi alla immédiatement avec quelques Bostandjis, ouvrit le tombeau signalé par le saint Padichah, et dans lequel ils trouvèrent un mouton qui avait les quatre pieds liés et la bouche et les yeux cousus. Le Bostandji-Bachi prit le mouton et l'amena au Sultan. S. M. enleva les liens des pieds de ce mouton, lui arracha les fils des yeux et de la bouche et le livra au Bostandji-Bachi en lui disant : «Va, engraisse le mouton!» L'Aga des Janissaire ajouta : «J'ai vu (ce) mouton-là.» Innombrables sont les prodiges impériaux de ce genre. Voici (encore) l'un de ces miracles : Lorsqu'on l'avait déposé du trône impérial, on lui avait dit : «La troupe des Kouls ne veut pas de Toi.» Sultan Mouçtafâ aurait répondu alors : «Les serviteurs que vous dites ne pas vouloir de moi, viendront un jour me chercher et me trouver.» Après environ quatre ans et demi, la prédiction impériale se réalisa, la troupe des Kouls chercha le Sultan et le délivra, et ils échappèrent (ainsi) à la calomnie dont on les avait (accusés). Les interminables mensonges de ceux qui disaient : «La troupe des Kouls ne veut pas de Toi» furent (ainsi) mis au clair. Si l'on (se met à) relater tous les miracles réalisés de S. M. le Sultan, notre récit (en subirait) un retard. Aux hommes intelligents suffit le peu que nous venons de rapporter.

Revenons à notre récit : Dès que la supplique de la troupe des Janissaires fut présentée au Padichah, S. M. le Sultan ne rejeta pas la demande de Ses serviteurs, les Janissaires, et conféra de nouveau à Derwich Aga la place d'Aga des Janissaires et à Baïram Aga celle de Beylerbey de Bosnie. Sitôt le Hatti-Chérif (de cette nomination) arrivé, le Kéthouda-Bey

Ali Aga et le Bach-Tchaouch Ehli-Mézak Ahmed Aga vinrent à Orta-Djami' où ils firent monter Derwich Aga à cheval et l'envoyèrent à la Porte (des Janissaires).

Le samedi, 1er du mois sacré de Ramazan, le Diwân se réunit. On réclama l'exécution des fuyards dont on avait jadis demandé la tête. Nous avons parlé plus haut des intrigants qui, voyant l'accord, en toute occasion, sur tous les points, entre le corps des Janissaires et celui des Sipahis, répandaient des bruits en disant : « La troupe des Kouls ne veut pas du Sultan. » Lorsque ces rumeurs parvinrent au palais et que S. M. le Sultan en prit connaissance, Il écrivit un Hatti-Chérif qu'il envoya à la Porte de l'Aga (des Janissaires). Le mercredi, 4 du mois de Ramazan, après-midi, on recommanda dans les appartements des Janissaires que les Tchorbadjis et les Oda-Bachis s'y réunissent le lendemain.

Le jeudi, 5 du mois de Ramazan, tous les Agas de l'Odjak[1], les Tchorbadjis et les Oda-Bachis s'assemblèrent à la Porte de l'Aga et on lut le Hatti-Chérif ainsi conçu : « Après avoir salué mes enfants, les Sipahis et les Janissaires, Je vous (rappelle que je vous ai) donné vos gratifications et votre avancement[2]. Je n'ai (rien) diminué de votre droit[3]. Je n'ai pas fait du tort au Trésor Public musulman. Je vous ai accordé sans faute votre solde. Quel est votre but en ne voulant pas de moi? Que vous est-il arrivé, d'abord, quand j'étais dans la solitude, pour me retirer (de mon isolement), me déclarer : « Tu es notre Padichah » et me présenter vos hommages? Le don (il est vrai) provient de Dieu[4], mais, en apparence, c'est vous qui en avez été la cause. À présent, que vous arrive-t-il

(1) اوجاق, proprement : le foyer, l'âtre, désigne le corps des Janissaires, et en général, tout ordre civil, militaire.

(2) ترقى (terraki) = augmentation de solde, que l'on reverra plus loin dans le document hébraïque D.

(3) Ou : de ce qui vous revient de droit.

(4) Même formule que celle des Oda-Bachis à Ali Aga.

pour ne pas vouloir de moi ? » En entendant, par le Hatti-Chérif, cette réponse de S. M., les Agas de l'Odjak, les Tchorbadjis et les Oda-Bachis, tous d'un coup s'écrièrent : « A Dieu ne plaise! Nous n'avons aucune connaissance de cette affaire. Tous les Janissaires et les Sipahis l'ignorent également. Ces propos sont une monstrueuse calomnie sur le compte des Sipahis et des Janissaires! » Ils rédigèrent une requête qui fut revêtue des cachets des Agas de l'Odjak, des Tchorbadjis et des Oda-Bachis. Voici le contenu (de cette protestation d'attachement) : « Vive notre Padichah! Nous sommes contents de notre souverain. Tous ces propos sont une fausse accusation sur les Kouls. Nous n'avons pas connaissance de ces faits. Toutes nos âmes et nos têtes sont dévouées au service de S. M. I. le Sultan. Que Dieu [soit-il élevé!] préserve de toute faute la personne généreuse de notre Padichah! » La requête, revêtue des cachets, fut prise par l'Aga des Janissaires et introduite auprès du Sultan. Les Agas des régiments aussi, d'accord avec tous les Sipahis, écrivirent des suppliques qu'ils produisirent devant le Sultan, après y avoir apposé leurs cachets; les Caziaskers, avec l'avis de tous les Mulazims, rédigèrent également des placets qui furent présentés à Sa Majesté.

Le jeudi, 7 du Ramazan sacré, le Diwân se réunit et le Sultan, pareil à Joseph par sa vertu, à Féridoun par la justice et à Alexandre par la majesté, écrivit un Hatti-Chérif à l'adresse de Ses Kouls et l'expédia à la Porte de l'Aga. Voici ce qu'on lut sous forme de prière : « Mes enfants, Sipahis et Janissaires, que Dieu [soit-il élevé!] rende votre corporation resplendissante! Soyez heureux dans la vie! Que toutes les bonnes affaires que vous entreprenez partout deviennent faciles! »

Le 15 du Ramazan sacré vint un ambassadeur de l'Europe [1],

[1] Probablement Kuz de Senfenau, ambassadeur de l'Empereur d'Autriche. Celui de Bethlen Gabor, prince de Transylvanie, ne vint (au dire de Hammer) que trois mois après l'avènement de Mouçtafâ Ier.

et un grand Diwân eut lieu. Mardi, 17 du mois de Ramazan sacré, la solde fut payée. Encore, le dernier vendredi du mois de Ramazan sacré, Ibrahim Efendi, prédicateur de (la Mosquée de) Djerrah Mohammed Pacha, dans son sermon et ses exhortations, fit mention de notre souverain, Sultan Mouçtafâ Khan, et dit : «Depuis quatre jours, le saint Padichah, retiré dans une chambre isolée, fait la prière et pleure, et n'en parle à personne. Ô nation mahométane, vaquez aux dévotions dont le Padichah de l'univers connaît le secret mystère. Il a témoigné aussi avoir, dans le monde des rêves, vu en songe le degré de Sultan Osman Khan qui a acquis une très haute promotion. Que Dieu [soit-il élevé!] ait pitié de Sultan Osman et qu'il préserve des fautes notre Padichah Sultan Mouçtafâ Khan!» Que ceux qui dirent «Amen» à cette prière soient heureux dans les deux mondes!

Mardi, le 1er jour du Baïram (fête qui suit le jeûne de Ramazan), S. M. le Sultan installa le trône impérial et, se tenant debout, donna Sa main à baiser. Grâce à Dieu, notre souverain, respectant les usages des Califes antérieurs, resta sur pied, car au temps du Califat des quatre Compagnons (du Prophète) élus [que le Haut Dieu soit satisfait d'eux tous!], à l'arrivée de la fête sacrée, ils donnaient la poignée de main, en se tenant debout. De plus, les (dits) quatre Compagnons, les grands Ashab (1), les Mohadjirs, les Ansar (2) et les autres musulmans présentaient leurs hommages dans la Mosquée sacrée. Louange à Dieu! le Béï'at de notre Padichah aussi eut lieu dans la sainte Mosquée. Aussi, par égard pour le cérémonial des Califes ses prédécesseurs, resta-t-il sur pied, et S. M. le Sultan fit la prière du Baïram dans la Mosquée de Sultan Ahmed Khan.

(1) اصحاب = Compagnons du Prophète.

(2) Les tribus de Yathrib qui ont reçu Mahomet.

Le 9 du mois de Chewal, quelques intrigants du corps des Sipahis vinrent à l'Hippodrome, près des nouvelles casernes et, proférant quelques paroles inconvenantes à l'égard du Grand-Vizir, Mouçtafa Pacha, dirent : «Il faut demander un autre Vizir!» Néanmoins, le corps des Janissaires répondit, en disant : «Nous n'intervenons pas dans les questions graves, nous sommes contents du Vizir, le Grand-Vizir est le vicaire du Sultan, notre langue est trop courte pour proférer un mot contre des Vizirs!» Encore, le samedi, 12 du mois de Chewal, le Sultan alla en barque visiter (le Mausolée de) Abou-Eyoub Ansari[1] et Il retourna à cheval.

VERS :

Au sujet de Sultan Mouçtafâ.

L'empereur, pareil à Salomon,
Le roi du monde, Mouçtafâ.
La quintessence des Ottomans,
Le roi du monde, Mouçtafâ.
Cet empereur qui a la marque de Joseph,
qui, par la patience, a trouvé la souveraineté,
qui a visité Eyoub,
Le roi du monde, Mouçtafâ.
Le souverain en qui demeure (l'esprit d') Alexandre,
Prince (pareil au) soleil, sans égal,
Sûr de la possession de l'univers,
Le roi du monde, Moutçtafâ.
Roi victorieux comme Féridoun,
Prince (portant) la ceinture de Chosroës,
se promène dans Sa capitale avec justice,
Le roi du monde, Mouçtafâ.
Qui le voit, atteint son désir.
New'y! fais ta prière.
Qu'Il soit éternel, qu'Il jouisse d'une parfaite santé,
Le roi du monde, Mouçtafâ.

[1] Le porte-étendard du Prophète (mort l'an 53 de l'Hégire).

Le jeudi, 17 du mois de Chewal, le sultan se transporta à la métairie de Daoud Pacha. Le lundi, 28 du mois de Chewal, Il destitua le Cadi de Stamboul, Tchechmi Efendi et (à sa place), fut nommé comme tel, Hassan Efendi, ex-Cadi d'Andrinople, déposé, et parent de Yahia Efendi, actuellement Mufti.

Le mercredi, 15 du mois de Zou'-l-Ca'adé, une partie du corps des Sipahis se rendit à la métairie de Daoud Pacha, pour se plaindre du Vizir auprès d'Ismaël Aga, l'Aga du Harem, et lui dit : «(Va) exposer notre affaire à Notre Padichah, nous ne voulons pas de ce (grand) Vizir qui est très flexible [1]. » Le Kizlar-Aga aussi, ayant soumis (leur demande) au Sultan, S. M. le Sultan conféra le grand-vizirat à Gurgi Mohammed Pacha Lefkélu. Mouçtafâ Pacha, après 77 jours de grand-vizirat, fut (donc) destitué. Le jeudi, 16 du mois de Zou'-l-Ca'adé, l'Aga des Janissaires réunit à la Porte tous les cuisiniers et les Oda-Bachis et leur demanda : «Parmi ceux qui allèrent hier à la métairie de Daoud Pacha pour exiger le renvoi du Vizir, y eut-il aussi des individus du corps des Janissaires qui s'y mêlèrent et allèrent ensemble? En réponse à cette question, les Oda-Bachis dirent : «Nous n'avons aucun grief contre les Vizirs, et aucun de nos camarades n'(y) est, non plus, allé. Si nous voulions déléguer quelqu'un auprès du Sultan, nous y aurions envoyé de nos vieux doyens, survivants de l'époque de Sultan Suléïman.»

Le samedi, 25 du mois de Zou'-l-Ca'adé, Rédjeb Pacha, Serdar [2] de la mer Noire vint avec la flotte de la mer Noire et, à cette occasion, (on fit) de grandes solennités (saluées) par (des salves de) canons et d'artillerie. Dieu merci, Rédjeb Pacha, sous les hauts auspices de Notre Souverain, attaqua les bateaux des infidèles Cozaques et, après une lutte acharnée et un combat

[1] Hammer, plus explicite, le qualifie de «avare et accessible à la corruption».

[2] سردار = commandant, général.

sanglant, (leur) prit 18 bateaux et plus de 500 mécréants Cozaques comme prisonniers. Dieu connaît le chiffre exact de ceux qui ont succombé. Ils ont capturé deux Kara-Mursel [1].

Le lundi, 27 du mois de Zou'-l-Ca'adé, le saint Padichah se transporta de la métairie de Daoud Pacha à Stamboul. Le mardi, 28 de Zou'-l-Ca'adé, le Diwân se réunit et le commandant de la flotte de la Mer Noire, S. Exc. Rédjeb Pacha [qu'Allah lui rende facile ce qu'il désire!], vint et fut honoré par le baise-pied du saint Monarque, S. M. Sultan Mouçtafâ Khan. Le Padichah de l'univers fit endosser à Rédjeb Pacha un magnifique habit d'honneur [2] de la valeur des impôts d'une région.

Le samedi, 2 du mois de Zou'-l-Hidjé eut lieu le Diwân. Cette nuit-là, fut recommandée (l'organisation d'un) imposant cortège. Le lendemain jeudi, arriva Aga Razi, ambassadeur de Chah-Abbas, le Chah de la Perse, et, avec sa suite pompeuse (accompagnée du) fastueux cortège (qui était composé de) l'Aga des Janissaires, des Agas des régiments, des Capoudjis-Bachis, du Tchaouch-Bachi, du Kethoudas des portiers, des Janissaires, des Sipahis, des Djébédjis, des Toptchis et des Adjémis-Oghlanis, il fut introduit par la Porte de l'audience, passa sous le balcon et fut (présenté) à la vue de S. M. le Sultan. L'Aga des Janissaires aborda l'ambassadeur et le logea dans le (quartier de) Wéfa, dans la maison de Kizil-Bach Hassan. Quant à la suite et aux bagages de l'ambassadeur, ils furent installés dans le Han de Pertew Pacha, à Wéfa. Encore, le mercredi, 6 du mois de Zou'-l-Hidgé, le Capoudan Halil Pacha arriva avec la flotte de la Méditerranée qui n'en vint pas aux mains avec les vils infidèles, mais fut surprise quatre fois par de forts orages.

Le vendredi, 8 du mois de Zou'-l-Hidjé, l'Aga des Janis-

(1) قره مرسل = sorte de petits voiliers.

(2) خلعت (khila't).

saires, Derwich Aga, fut déposé. Voici la cause de sa destitution : Poussé par une sotte cupidité, Derwich Aga voulut envoyer ses propres hommes (pour administrer) le Trésor Public échu (aux Janissaires) dans les provinces des alentours. Les officiers de l'Odjak protestèrent en disant : « Illustre Aga, en pays ottoman, depuis la fondation du corps des Janissaires, il est de règle d'envoyer un préposé Guédikli[1] de l'Odjak (pour régir) le Trésor des Janissaires, tandis que le commis de l'Aga n'(y) est jamais allé. » L'aga se mit en colère et dit : [A Dieu ne plaise!] « Malédiction sur votre Trésor et sur votre Odjak ! »

Les gens de l'Odjak n'acceptèrent pas l'imprécation et en référèrent au Grand-Vizir Mohammed Pacha qui soumit le cas au Sultan. Le saint Padichah promut comme Aga des Janissaires le Grand-Écuyer Mouçtafâ Aga. C'est une étonnante mentalité de la part de Derwich Aga qui, ayant tant profité de l'Odjak, a encore commis une telle action qui a occasionné son renvoi.

Vers :

O toi qui, parvenu depuis peu, as trouvé un grand avancement,
en mangeant le pain et le sel de l'Odjak des Derwiches!
Contre son saint[2], son Odjak, ses serviteurs,
tu ne devrais pas être ingrat, mon Bey, on leur doit des égards.
N'outrage pas, par ingratitude, le saint,
autrement la balance du temps met un taux à ta (valeur) personnelle.
Cheikh Rouchéni[3] a dit à propos dans son exhortation :
« Le chien qui heurte son chenil[4] devient galeux. »

(1) كدكلو = officier du Palais Impérial qui jouissait du revenu des fiefs (Zi'amet ou Timar) sans être astreint au service militaire.

(2) پير, proprement : vieillard ; au figuré : Supérieur d'un ordre de Derwiches.

(3) Je n'ai pu identifier ni cet auteur ni son ouvrage. Peut-être, est-il identique avec Omer Rouchéni (voir Basmadjian : *Histoire de la littérature ottomane*, p. 37), professeur du Chéïkh Ibrâhim Gulchéni († 940/1533-4 ; voir Gibb, II, 374).

(4) اين = tanière.

Grâce à Dieu, il n'y a pas de doute que notre Âga en fonction, Mouçtafâ Âga, ayant été élevé dans le Harem Impérial, a mérité qu'on lui applique l'adage (qui dit) : «Le service des rois est la moitié de l'attachement (à l'ordre des Bektachis).»

Requête du pauvre New'y :

Dieu merci, dans l'Odjak du saint Hadji-Bektach,
　　un homme généreux, sage et intelligent est devenu notre Âga.
Puisqu'il a complètement vaqué au service des rois,
　　qu'a-t-on à redire si l'on déclare ses efforts supérieurs?
Si, une fois, d'un œil de miséricorde, il observe ma situation,
　　Mouçtafâ Âga, l'Âga de l'Odjak de Hadji-Bektach, [(sa) Porte.
(je lui rappelle que) depuis longtemps je suis un pauvre, un fils d'Odjak, de
　　serait-ce audacieux si je frotte mon visage à la Porte où demeure la
Les chroniques du saint Sultan du monde, Mouçtafâ Khan, [grandeur?
　　sont composées par New'y dans une mesure dénuée d'éloquence.
Il apporte à ton portail une ou deux de mes simples feuilles
　　dont chaque page est actuellement ornée par le nom impérial.
(Mon) but n'est pas d'étaler de l'art en (souhaitant) la permanence de
[l'État,
　　notre caractère serait, pour ainsi dire, de viser l'espoir de recevoir
[(des dons).
Fais (-moi) avancer et sauve (-moi) de condescendre aux gratifications;
　　que je devienne le répétiteur de tes éloges, tant que je vivrai, moi
[insignifiant.

Voici la pétition, couchée par écrit, de ce serviteur qui forme des vœux :

L'intention de la supplique est de bons souhaits,
　　la visée de la prière consiste en louanges.
L'esclave dédie une prière pour le serviteur, sache-le,
　　par générosité il est possible de réciter la Fatiha[1].
Si, au fond, l'homme est habitué à la prière,
　　l'occupation en est successivement le culte.
Quel bonheur est-ce, s'il est persévérant dans la prière!
　　D'ailleurs, c'est là un signe pour les gens du Paradis.

(1) Sourate du Coran que les Mahométans répètent souvent dans leurs prières.

C

(*Après de longues tirades sur les malheurs prévus par Mahomet, l'histoire glorieuse de la dynastie ottomane et la campagne d'Osman II contre la Pologne, l'émir Osman Bey continue ainsi :*)

Il s'assit sur le trône du bonheur et sur le siège de la royauté et de la principauté, le 17 Séfer de l'an 1031 [1].

Et le motif qui occasionna le meurtre du Sultan de l'Islam, c'est que, sitôt revenu de la victoire sur les ignobles infidèles, et qu'Il obtint le prix de la guerre sainte dans la voie du salut, Il projeta un pèlerinage vers la maison sacrée de Dieu et la visite du tombeau de son prophète [que Dieu le bénisse et le salue!] afin d'obtenir la récompense du pèlerinage et de la visite, de réunir les deux vertus et de monter aux deux degrés. Mais ce plan ne Lui réussit guère, et un désaccord survint entre Lui et ce qu'Il projetait. Et le pèlerinage ne fut facile à aucun de Ses ancêtres, les Sultans, à cause des obstacles de la royauté et du (besoin de) sauvegarder le pays et les musulmans. Et, cependant, par son effort suprême, sa vigueur constante et son énergie avide de sang, Il insista sur ce qu'aucun héros n'entreprit et qu'aucun lion n'atteignit, par l'augmentation de sa douceur, la perspicacité de son intelligence, la solidité de son goût et la sagacité de son intellect. Mais ce fait ne fut pas accompli pour Lui, et le temps ne Le favorisa pas pour atteindre Son affaire.

Distique :

L'homme n'atteint pas tout ce qu'il désire,
les vents courent là où ne veulent pas les vaisseaux.

[1] C'est une nouvelle version à ajouter à celles enregistrées par Hammer (*ibid.*, p. 532, *note b*), sur la date de la rentrée d'Osman II à Constantinople, de retour de l'expédition.

Et des faits eurent lieu, coururent, en révélant ce qu'il y avait (de caché) dans les cœurs. Et l'on interpréta son projet sublime au rebours de ce qu'il y avait dans son dessein élevé, et on crut (voir) du mal en ce que l'innocent (Osman) en était exempt. Par là augmentèrent les vains propos et les potins, et le babil s'étendit. Et il ne Lui fut possible de (rien) arranger, ni de résoudre la situation, ni de transformer l'absurde, et il n'y eut ni pénétration, ni ruse, ni sagacité, et des troubles surgirent, et les avis divergèrent parmi les savants, les vizirs, les coryphées de l'État et les chefs, dont certains marchèrent avec des troupes et des soldats. Et le Sultan ne trouva (personne) parmi ses auxiliaires, qui se mît du côté de Son Sultanat, qui eût pitié de Sa jeunesse et dont Il (pût) invoquer le secours, ni aide, ni assistant, ni défenseur, ni (quiconque) eût écarté (le malheur) de Lui, ni qui se tînt près de Lui, ni qui eût éloigné (la mort) de Lui, ni protecteur parmi les esclaves et la suite, les grands et les petits, les notables et les vils. Et ils fondirent sur Lui, renièrent (Ses) bienfaits, trahirent le pacte et le devoir, et n'observèrent aucun respect pour Ses ancêtres et pour Lui, et ils n'appréhendèrent pas en Lui la divinité et ne craignirent point la vengeance d'Allâh, forgèrent contre Lui des mensonges et des calomnies, transgressèrent la limite, commirent contre Lui injustice et inimitié, humilièrent l'honorable et Le tuèrent cruellement et tyranniquement, fait qui, depuis l'éternité antérieure, était déterminé par le juge tout-puissant et, à son sujet, courut la plume sur la Table[1] (du destin). « Nous appartenons à Dieu et nous retournons à Lui[2]. »

Et que ceux qui ont pratiqué (cette) tyrannie sachent quel revirement ils subiront [et il n'y a ni force ni pouvoir, si ce

[1] Dans laquelle sont inscrites les destinées humaines, comme le dit plus loin (vers 373) l'auteur : لوح تقيده.

[2] Voir *supra*, p. 77, n. 1.

n'est en Dieu suprême et grand] à la suite de cette affaire importante et de (cet) événement mystérieux, car c'est là le jeu du malheur évident. *Et (je jure) par Dieu* que le vengeur puissant, le fort, l'omnipotent Le vengera, et que l'observateur comptable et témoin tuera d'eux, à cause du sang du martyr, illustre par Lui-même et par Ses ancêtres, le même (nombre) qu'il a tué en revanche du sang de celui des bonnes (gens) qui a été assassiné avant Lui. *Et il est transmis* par les traditions de la part des doctes et des savants dont le docteur ʿOmar Molla racontait au nom d'Ibn-ʿAbbâs [que Dieu en soit satisfait!] qui dit : «Le Prophète divin [que Dieu le bénisse et le salue!] a dit que : (l'ange) Gabriel [salut et bénédiction sur lui!] m'a informé que Dieu [soit-il honoré et exalté!] tua pour (venger) le sang de Yahia ben Zakarya(1) 70,000 et que, pour le sang de Husséïn, il massacra 70,000 et 70,000.» Et l'Imam ʿAbdérrazâk *a raconté* que ʿAbd'Allâh ben Salâm(2) entra auprès des assiégeants du (Calife) Othman et dit : «Ne le tuez pas et, par Dieu! personne de vous ne l'assassinera sans qu'il rencontre Dieu! étant mutilé et manchot(3), car le glaive d'Allâh ne reste point caché et, par Dieu, si vous le tuez, Dieu vous en tiendra responsable, puis il ne cachera jamais de vous (sa colère).» Et l'on n'a pas tué un prophète quelconque sans que 70,000 fussent massacrés à cause de lui, et non pas un Calife (tué) sans que fût immolé, pour cette raison, 35,000 avant qu'ils fussent réunis(4). Et dans l'affaire du Chameau(5) *furent tués* 20,000 et 800 personnes, (savoir) 800 des compagnons de notre Maître ʿAli et 20,000 des

(1) Prophète hébreu.

(2) Rabbin des Juifs de Médine, converti par Mahomet à l'islamisme et mort en l'an 43 H.

(3) Le Coran (chap. XXVI, v. 49) parle d'un supplice analogue.

(4) Pour se défendre?

(5) وقعة الجمل, bataille qui, en l'an 36 H., eut lieu entre ʿAli, gendre, et les partisans de ʿAïcha, femme de Mahomet.

IMPRIMERIE NATIONALE.

auxiliaires de notre Dame ʿAïcha [que Dieu élevé soit satisfait d'Elle et d'eux tous!]; et dans l'affaire de Ciffîn[1] *il fut tué*, en 110 jours, 110 mille du peuple de l'Irak et de Damas. Et (d'après une autre version) 70,000 (y) *furent massacrés* (savoir) : 45,000 du peuple de Damas et 25,000 de celui de l'Irak. Et, si Dieu le voulait, mais Dieu agit comme bon lui semble, à lui (appartient) le règne des cieux et de la terre, et à Allâh reviennent les affaires, il n'est point responsable de ce qu'il fait, mais, eux, ils doivent répondre de ce qu'il veut.

Et, déjà, plusieurs (écrivains) distingués de Roum[2] *ont déploré,* en des lamentations turques et persanes, le Sultan défunt, le martyr bienheureux. *Et, moi, je le pleure* dans cette élégie arabe[3] *et je dis* avec des pleurs douloureux et en larmes abondantes :

(*Omettant, comme moins essentiels à notre sujet, les 324 premiers versets de cette élégie, qui ne sont, au fond, que la partie sacrifiée du prologue, nous commençons d'emblée par le 325e distique :*)

Et il advint ce qui est arrivé, par la volonté divine préexistante,
tracé depuis les éternités sur la plaque avec la plume.
Et cela (arriva) lorsque le (Sultan) défunt, ayant vaincu par Ses armées
le Kral, roi des Polonais, objets des accusations,
les infidèles, et qu'Il défit leur foule et les entoura,
à l'instar de l'Océan, par l'armée et les troupes,
renversant les drapeaux des mécréants qu'Il affaiblit
par le carnage, la captivité, la dispersion et la capitulation
et qu'Il retourna (enfin) victorieux (et) fortifié, *Il désira* (alors)
le pèlerinage à la Caʿaba, belle dans l'enceinte (sacrée de la Mecque)
et visiter l'Élu[4], guide de l'humanité,

(1) وقعة الصفين, bataille qui, en l'an 37 de l'Hégire, eut lieu à Çiffîn entre les armées de ʿAli et de Moʿawiya.

(2) Roumélie, Turquie d'Europe; voir Gibb, I, 149, note 1.

(3) Mètre Ṭawîl. Fréquent emprunt de rimes et expressions du Borda de Bouciri.

(4) Mahomet.

et embrasser le sol qu'il a *foulé* dans la maison du Territoire de
Et Son but s'est illustré par la hauteur de Son projet d'y [Médine.
entrer, en ce qu'Il aspirait vers le temple du Maître de la grandeur;
Et (en esprit) Il y courut et fit le tour de la Ca'aba et pria sur la place
[et revint (faire)
la visite des alentours de la Mecque, et but de la plus noble source
du (puits) Zemzem, et passa à Mina [1], et par là [(savoir)
Il atteignit (Son) désir et, dans la station de la miséricorde, se purifia
de (ses) péchés, suivant la parole [que Dieu est content du [courageux
pèlerinage] (énoncée) dans le Hadith, de même qu'Il devint déjà plus
que les Conquérants, champions de l'Islam, dans le jugement.
Mais Il n'acheva que la guerre sainte par l'attaque violente.
Et le défunt n'eut pas (d'autres) intentions, *et déjà il en a été parlé*
longuement dans le Prologue de (ce) livre compréhensible.
Jusqu'à ce qu'ils interprétèrent le dessein du Roi
au rebours, puis ils foulèrent (sous les pieds) l'étendard.
Dans leur révolte, les troupes attaquèrent soudain le
Sultan, dans la demeure de la félicité, logés de la noblesse,
dans le grand Constantinople, Sa Capitale;
et de dessus Son trône élevé, les gens de l'entreprise téméraire
firent descendre leur Sultan dans l'abîme
et s'en allèrent avec Lui en prison, marchant à pied
dans l'opprobre après Sa grandeur, *et c'est dommage* [heur.
pour l'Honorable qui était (autrefois) revêtu du plus agréable bon-
Et, se levant le matin en honneur, Il était la nuit frappé sur la nuque [2]
comme un prisonnier méprisé entre leurs mains.
Ils ont violé le pacte des fils de l'intrépide Osman.
Ils ont été infidèles, (l')outragèrent, (lui) firent défection et portèrent
[dommage dans leur ameutement.
Ils ont trahi la fidélité *envers la dynastie du zélé Osman*
qui faisait la guerre sainte dans la voie du Très Haut.
Ils ont assassiné leur roi homonyme (de Gazi Osman), avec méchanceté,
comme le meurtre (du calife) *Othman*, maître des deux lumières et du
[chemin droit.

[1] Village près de la Mecque, où se font les sacrifices.

[2] Je lis : بقاذذ (r. قذّ). Si, pour respecter la leçon du manuscrit, on lit : يقاد نليلا, la traduction en serait : «Il fut conduit (r. قاد) en petit mépri sable.»

Dans leur *ignorance, ils ont rompu* le pacte de l'Imam, et voilà que
pour ces deux (victimes) se sont révoltés les hommes en colère.
Ils ont déserté (Sa cause), de même qu'on abandonna les bienfaits du
[défunt; ils délaissèrent
leur Sultan, ils (Le) *rejetèrent, ils* (Lui) furent infidèles dans leur
Et contre leur roi ils se sont multipliés par rancune [défection.
et le (Sultan) persévérant (se trouva) ligoté en captivité dans leur
A Lui seul, Il combattit ses troupes, étant bien déterminé [château.
par Sa *fermeté, en* (les) *tançant avec* Sa *bravoure qui* inflige un dur
Dans leur injustice, ils fixèrent sur la tête de leur Maître, [traitement.
le Roi des rois, une (lame) de fer aiguisée.
Et ils L'ont meurtri par des blessures, plongèrent méchamment
les *ongles de leurs fers pointus dans* la (*plaie*) *saignante de* (Sa) *peau.*
Et, sans aucun égard pour le respect dû aux Majestés, [vigueur
l'entourage du défunt (L')empoigna, de sorte que, malgré (Sa)
Il fut enveloppé; ils Lui furent hostiles comme des juifs, et (par) leur
[tyrannie
ils jetèrent une corde sur Son cou pour (l')étrangler dans leur vio-
Ils ont étranglé le Calife : «Nous appartenons à Dieu et nous [lence.
retournerons au Maître de l'honneur qui est l'arbitre[1].»
Je suis libre d'eux et ne consens pas à leur action
et, à la fin, demain, mon Dieu les accusera de leur haine.
Ils (L')enveloppèrent, (Le) percèrent, désespérèrent de l'esprit du
[maître de la pitié
dans un accès de colère, et (révoltés) *redressèrent leur tête contre le*
Hélas! pour Lui, le Roi, le Sultan terrassé [Puissant et vengeur.
le visage sali de poussière, frappé après la ruine,
poussé, gisant par terre, abattu, n'ayant aucun protecteur
ni aucun aide parmi les assistants et la famille.
Je livre sa cause à Dieu et il n'y a, contre ce qu'il
décide dans l'occurrence, nul protestataire parmi les peuples,
pas un; à lui appartient l'ordre, il décide parmi les créatures
par la balance, il ne consulte pas les savants dans le monde
au sujet de ses actes, il a le libre arbitre, agit comme
il veut dans son royaume, il décide à bon escient:
En toute justice il détermine les heures fixées à tous, de même que
leurs aliments avant de les créer du néant.
Et il n'y a point de salut pour eux de par la vraie religion, même s'ils

[1] Voir *supra*, p. 77, n. 1.

entrent dans des tours fortifiées par des fortins en pierre.
Et, que l'homme s'évertue ou ne s'efforce pas, il n'y a pour lui aucun
autre partage en dehors de ce que lui octroie Celui qui distribue les
Et, pour ce qui va survenir, le calame de sa pitié court [lots.
sur la table de sa sagesse depuis le monde antérieur.
Et il décide par sa science, et il fait vivre, et il fait périr, et il rend
heureux celui dont il ordonne la félicité parmi les hommes.
Et il tient tête (à tous) et il rend pauvre et riche qui il veut, et il amène
(à lui) celui des peuples dont il veut le rapprochement.
Et il éloigne, et il fait descendre et monter qui il veut; à lui [vers.
(appartient) le commandement; il effectue ce qu'il désire dans l'uni-
De son œuvre il n'est point responsable, mais il tient responsables (de
leurs) actions tous les hommes dans la station du dur traitement.
Et, pour le défunt (Osman II), *il y a un modèle* (précédent) dans le
et son homonyme[1] et 'Ali au pied ferme [(calife) 'Omar
et dans les petits-fils de Mahomet, (savoir) Husséïn et sa postérité et les fils
de l'Éclatante[2], petit nombre[3] des (hommes de) bien des Arabes
[et des Persans,
et sa famille, les brillants, les bienheureux, à qui a résulté
le martyre, ainsi que les martyrs courageux
parmi les Compagnons (de Mahomet) dont la félicité est inscrite
avec la plume sur la Table gardée de son Destin[4].
(Ce fut) un malheur dont aucun pareil n'a jamais éprouvé
la famille du Monarque, homonyme du Calife du jugement,
Othman, depuis que (ces) nobles (Sultans) s'assirent sur le trône
royal et s'étendirent sur la terre et la mer,
à l'est et à l'ouest, avec l'aide de Dieu, agités,
leurs drapeaux, et coururent dans la plaine et l'univers,
(et que) les secrets de leurs jugements pénétrèrent dans le peuple,
et les rois du monde s'efforçaient d'obéir à leur ordre.
Son infortune fut grande pour les hommes, et il n'y a
ni force ni puissance si ce n'est en (Dieu), maître des grandeurs.
«Nous et toutes les créatures, nous (appartenons) à Dieu et nous
retournons au Clément, Maître de la Miséricorde[5].»

(1) Le Calife Othman.
(2) الزهرآ, qualificatif de Fatima, fille de Mahomet et femme de 'Ali.
(3) Ou : dans l'abaissement (ضعة, r. وضع) des hommes de bien, etc.
(4) Voir p. 128, n. 1.
(5) Voir p. 77, n. 1.

Et déjà nous nous sommes résignés à la décision du Destin et nous
lui avons livré l'affaire, et à l'arbitre la résolution
sans opposition (de notre part); à lui (appartiennent) les choses, il
qui lui plaît dans le royaume et le règne et le monde. [fait ce
Par son ordre, toute chose est précisée dans le livre,
par sa décision depuis le monde antérieur.
Et rien ne se meut, si ce n'est par sa force,
sur la plaine ou le monde, sur la terre ou la mer.
Et tous les êtres qui sont dans l'existence
ont un créateur dans la procréation, maître de la science.
Et, ô les adeptes de l'Islam et ceux qui s'acquittent de (leurs) devoirs,
qui respectaient le frein du Calife courageux!
(Il était) votre bienfaiteur, et vous (deviez) prendre la corde
de (la main de) ses assassins, gens de la haine et de l'entreprise au-
et respecter Sa recommandation et Sa parole à vous [dacieuse,
[en instituant pour vous, comme exécuteur testamentaire, Allâh mon
[Dieu qui excelle à se venger,
quand Il pressentit Son meurtre] : «Réclamez mon sang
de mon assassin! et déjà j'en tiendrai compte devant le Juge (su-
Ô Dieu! assomme les gens dont l'œuvre a été [prême).»
de tuer l'Imam, le fidèle, au corps immaculé,
Calife d'Allâh, Sultan des hommes, commandeur des
Croyants, issus des Seigneurs de la générosité!
Que Dieu les confonde, les punisse de ce qu'ils ont perpétré,
[le jour du jugement,] à cause de leur mauvaise action!
Puissent-ils périr, les gens qui, dans leur ignorance, ont couru
la course de l'entêté Yézid[1], précurseur du feu de l'enfer!
Ils ont trahi la confiance (due) à leur bienfaiteur, [dans leur assemblée.
ils ont été infidèles, ont fait affront et défection et s'(en) sont vantés
Et ils n'ont, tant soit peu, respecté les ancêtres de l'honorable (pour) ce
qu'ils en avaient (reçu) des bienfaits et des choses sacrées. [bitre
Et ils n'observèrent, non plus, les obligations envers le Calife de l'Ar-
par le droit et la vénération; (aussi) ont-ils été repoussés, pour leur
[crime,
de la miséricorde divine, le jour de son entrevue, et quand ils rencon-
leur Seigneur au jour de la résurrection. [treront

[1] Le deuxième des Omeyyades, détesté par les Musulmans, à cause de la part qu'il a prise à la mort de Husséïn, fils de 'Ali.

Et ils sont, comme dit notre Professeur [1] : «Et certes [2] on en tirera
sauf si (Dieu) les en dispense» par sa vertu parfaite. [vengeance
Et (quant à) tout ce qu'ils racontèrent de révolte et d'affaire grave
contre le Calife par rancune et par colère,
loin du (Sultan) innocent le crime et la perdition, (car il ne)
se proposait ni vilenies ni colère !
Ils l'ont détourné de faire le pèlerinage à la Maison d'Allâh, puis de
visiter le tombeau de Mahomet et d'autres (lieux saints), par leur
Il passa martyr; que Dieu fasse périr Son assassin [injustice.
qui, avec les meurtriers du (Calife) Othman, puisse entrer dans le feu !
Et, à la fin, Dieu en tuera trente-cinq
mille à cause de leur crime :
Parce qu'ils ont versé le sang du Sultan des créatures et des deux
continents [3] et de l'est et de l'ouest de la terre du Maître de la gran-
l'empereur de ses deux mers [4] et de la terre, son Calife, [deur,
roi de l'Islam, protecteur du sanctuaire et de l'enceinte sacrée,
comme (on raconte) du docteur *'Abd'allah,* postérité de Salâm
El-Harith [5], nom que son père portait antérieurement,
rabbin des Juifs, savant qui, lors de la mission de Taha [6],
le sceau des prophètes, pour tous les peuples
d'après le livre, devint musulman pour sa mission
en toute justice (et apôtre par son) peuple, à qui il parlait d'après
[leurs documents [7],
Ce héros-là (dis-je, s'adressant) aux assiégeants du gendre du Prophète [8]
dont il redoutait la troupe en colère, (leur)
disait : «N'assassinez pas Othman, car le sabre tranchant [nérosité
«d'Allâh ne reste pas caché (dans le fourreau), et le maître de la gé-
[louange à lui !] si vous tuez le pieux, tirera
«l'épée contre vous, le créateur du monde !
«Et parmi vous, il n'y aura, tant soit peu, qui reste caché; et n'a tué

(1) Omer Molla, cité dans le prologue.

(2) وما, au lieu de وانما, pour le besoin du rythme. Autrement, la phrase me paraît incompréhensible.

(3) Roumélie et Anatolie, l'Europe et l'Asie.

(4) La Méditerranée et la mer Noire.

(5) Voir p. 129, n. 2.

(6) Mahomet.

(7) La Bible et le Talmud.

(8) Le Calife Othman ben 'Afan. Voir le Prologue.

«quelque peuple un prophète, par sa tyrannie, dans l'antiquité,
«sans que le Tout-Puissant eût tué, par représailles
«70,000, et n'(ont tué) un Calife de (Dieu) très-haut
«sans que, pour cette raison, Dieu, dans sa justice, en ait tué la moitié
«parmi les hommes, avant qu'ils fussent réunis.»
Et, par sa justice, il jette entre eux l'inimité et la haine,
[après s'être mutuellement chéris]; dans un (accès de) colère,
de même que dans le meurtre de son homonyme, le Calife, jeta
dans leur milieu le Tout-Puissant et vindicatif
[après l'entente et le rapprochement] la contrariété,
l'aversion et la haine, à tel point que, au dire *des Annales,*
à cause du sang du défunt, le Tout-Puissant fit périr dans (Son) cour-
70,000 et, *d'après certains autres rapports,* [roux
110,000 dans l'événement (survenu) [l'innocent,
entre les Compagnons (de Mahomet), de même que, pour le sang de
feu Yahia [1], l'omnipotent fit mourir dans (sa) colère
90,000 et cinq et, *d'après (d'autres) relations,*
70,000, et dans l'(affaire de) Husséïn de noble caractère
le double de ce (chiffre, par égard) pour la place de son cher (Pro-
Et, ô mon cœur, brise-toi, puis, ô mon foie, [phète) sacré.
liquéfie-toi pour Lui, et, ô mon chagrin, continue à cause de Lui!
Et sur Lui, ô mon œil, abonde (en larmes) au lever du soleil,
et pleure chaque soir le (Sultan de) naturel parfait,
laissant facilement couler l'averse (des larmes)
sans te fatiguer, et abrège le blâme!
Et pleure, malheur à toi [2], sur l'œil des yeux [3], et gémis
pour la perte du défunt *Osman* le courageux,
Sultan de l'Islam, dont un pareil jamais
ne se trouvera dans le temps jusqu'à la résurrection dans le monde.
A lui le salut du salut! Sa demeure (est)
le lieu du séjour avec Son homonyme le majestueux.
Et, sur Sa poussière [où repose l'esprit] puisse briller beaucoup
Riḍwan [4] par l'esprit [5], la plante odoriférante et les plaisirs

(1) Voir p. 129, n. 1.

(2) وىكى (non vocalisé), au lieu de وَيْلَكَ ou وَيْهَاكَ.

(3) Dans la partie omise de ce poème (vers 18), Osman II est appelé عين الاعيان.

(4) Ange gardien du Paradis.

(5) L'ange Gabriel.

en permanence de la part du (Dieu) Clément! aussi longtemps que
les langues humaines son éloge espéré, [porteront
et tant qu'(apparaîtra) ouvertement la pleine lune pendant la nuit, et
le soleil qui envoie la clarté au monde, [tant que brillera
et que l'étoile rayonnera du ciel, et se dissipera la pluie
et paraîtra dans (sa) beauté l'astre de la terre,
et montera, de bon matin, une haleine du plateau,
et la création s'en embaumera par le plus suave des parfums,
et tant qu'une averse abondante suintera des angles des yeux
et que la pluie printanière fera rire la bouche de Vénus
et (enfin) tant que, tous les matins, la feuille adressera des louanges,
[parmi le feuillage
des arbres, au dominateur Tout-Puissant, par un son agréable.
Et après, la disparition du soleil du martyr [dévasté
et qu'un matin le trône du maître de la Majesté se trouva vide et
et qu'après Lui se fût obscurcie la demeure de la félicité, parce qu'on
en avait inhumé la pleine lune dans le séjour du tombeau,
voici resplendir l'Orient du Maître adolescent, frère du
Maître, le Martyr (Osman II), homonyme du Calife (Othman) du Juge,
(qui était) gendre du Prophète, (le frère, dis-je) *Mourad*, rejeton
[d'Ahmed,
Sultan de la terre, descendant de (Mahomet III) homonyme du
[Maître de l'innocence,
Mohammed (II, le Conquérant) roi du Monde et dominateur des
nuques des hommes, et Il brilla dès le début de la disparition des
ténèbres par Son avènement sur Son trône et, un beau
jour, la nature se trouva en liesse et les hommes dans les plaisirs.
Que le Seigneur *prolonge donc Son règne* et qu'il Lui fasse atteindre
Son désir, et que par Sa noble intention Il protège
la religion de la Direction [1] et que, par elle, Il fasse briller les Musulmans
et qu'il le préserve de tout mal par l'Islam innocent!
Que Dieu le dirige! Qu'Allâh Le rende heureux!
Que l'Eternel Le fasse triompher par Ses nobles troupes!
Que Dieu L'immortalise! Qu'Allâh vienne à Son aide!
Que l'Éternel Le munisse de sa vertu générale!
Que Dieu Le soutienne! Qu'Allâh Lui prête assistance!
Que l'Éternel L'enveloppe de l'esprit et des faveurs!

[1] هدى, le Coran.

Et, déjà, l'injustice vint envahir les serviteurs, et l'intrigue des gens de l'époque appelait déjà à la corruption, et le monde se trouvait le matin dans son iniquité, et l'univers passait la nuit dans sa dureté, jusqu'à ce qu'eût resplendi la figure de la place grandiose, et du roi majestueux, et du Khakan suprême, et du très noble Sultan, (visage) riant de gaîté, rehaussé par la pureté, dont la mention devance celle des nobles brillants (comme) le Bismillah qui précède les Sourates (du Coran). Et les yeux des vertus *se réveillèrent* après leur sommeil et leur extinction, et les (choses) inanimées *ressuscitèrent*. Et Il dirigea la terre et ses braves, *et nous fit voir ce* qu'étaient les biographies que nous avons entendues dans les chapitres des princes et qui se présentent à nous avec la beauté et l'exubérance que les pensées peuvent imaginer. Et puissent les rayons de Sa Majesté ne (jamais) cesser de monter, et les étoiles de Sa noblesse pleuvoir, et les visages de Ses auxiliaires s'empourprer par l'éclat du bonheur, et les joues de Ses ennemis s'assombrir par la poussière de la fuite! Et que Dieu Lui fasse atteindre tous les désirs et les aspirations, et qu'il rende dociles les fronts des serviteurs, et qu'il Le mette en possession de la joie du monde et de la gaîté des provinces, et qu'il décide pour Ses partisans l'honneur et la félicité, et qu'il condamne Ses adversaires à l'humiliation nécessaire et à la rancune abattue, et qu'il renforce Ses résolutions avec l'aide de la victoire éclatante, et déploie Ses drapeaux par les légions triomphantes et affermies! Et que Sa vertu florisse et déborde tant que dureront les cieux et la terre, et que Sa justice se généralise, et qu'elle s'étende en longueur et en largeur, et puissent triompher Ses armées de qui, dès qu'elles se présentent, les ennemis s'approchent avec les affres du jour du jugement (dernier)! Et que les orphelins de l'homme se relèvent par les dons de Sa générosité qui est aussi haute que le devoir! Et qu'Il fasse, de Ses portes élevées et de Ses seuils éminents,

l'abri de tout marcheur et de (tout) aspirant, et le pâturage de toute (chamelle) qui aime tendrement son petit et de (tous) ceux qui chancellent, et la Caʿaba de la vertu qui recueille pour elle les fruits de toute chose (digne) des louanges, et qu'Il restaure dans Ses (portes) les articles des sciences et des bonnes mœurs contre tout projectile éloigné et que, d'un pas rapide, s'acheminent vers elles les foies(1) des montures (venant) de tout profond défilé, jusqu'à ce que reviennent les hommes qui sont allés chercher du karat(2) et que se joignent l'Est avec l'Ouest(3), et que la constellation Arcturus perde sa lance, et que le Poisson céleste qui nage soit pêché du fleuve de la Voie lactée!

DISTIQUE :

Et jusqu'à ce que se confonde, après le désespoir,
la constellation Canopus avec les astres et les Pléiades(4)!

Finie l'élégie bénie, avec l'éloge de Dieu [soit-il élevé!] et *son aide et son bon concours*, et que Dieu bénisse notre Seigneur Mahomet et le comble de grands saluts! *Amen!*

(*A suivre.*)

(1) Comparez la locution : اليه ضرب اكباد الابل, «les foies des chameaux se mirent à battre vers lui», pour dire : «les chameaux se mirent en route d'un pas rapide».

(2) قرظ, feuille de l'arbre سلم ou fruit de l'acacia.

(3) Il fait probablement allusion à la future domination du Mahdi sur l'Est et l'Ouest.

(4) Métaphores correspondant à la locution française : «(renvoyer) aux calendes grecques».

MÉLANGES.

LA SYMÉTRIE

DU ZODIAQUE LUNAIRE ASIATIQUE.

Le problème de l'origine et de l'évolution du zodiaque lunaire asiatique sous ses diverses formes (*mânâzil* arabes, *nakṣatra* hindous et *sieou* chinois) soulève des questions d'ordre historique, astronomique et philologique. Il n'intéresse guère qu'un petit nombre de personnes préparées à l'envisager sous plusieurs aspects. Aussi mon intention n'est-elle pas de traiter ici ce sujet complexe, mais simplement d'attirer l'attention des indianistes sur un fait nouveau, aisément perceptible sur la figure 1, et de nature à modifier les idées actuellement admises.

L'œil, en effet, saisit d'emblée la symétrie diamétrale du système. Les secteurs numérotés en chiffres romains sont visiblement opposés par couples. L'exactitude n'est pas parfaite, mais l'intention est évidente.

Or ces secteurs représentent la projection des *nakṣatra* sur l'équateur du XXIVe siècle av. J.-C. Si on projette ces mêmes *nakṣatra* sur l'écliptique (fig. 2), la symétrie se déforme et l'ordre traditionnel se trouve même rompu : le *nakṣatra* XX vient s'intercaler entre XVIII et XIX.

Considérons maintenant les figures 3 et 4, qui représentent la projection des *sieou* chinois sur l'équateur du XXIVe siècle et sur l'écliptique. La symétrie de la première est beaucoup plus

régulière que celle des *nakṣatra;* sur la projection écliptique elle s'atténue également.

On trouvera ailleurs la discussion de ces faits[1]; je me bornerai ici à quelques indications d'ordre général.

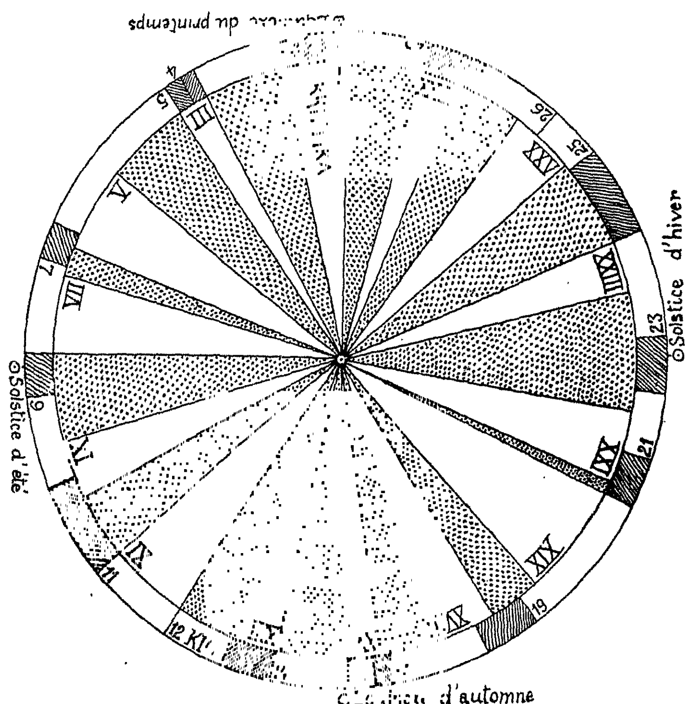


Fig. 1. — Projection des *nakṣatra* (chiffres romains) et des *sieou* (chiffres arabes) sur l'équateur du XXIVe siècle.

L'astronomie primitive proprement dite est celle qui n'emploie pas de repères artificiels tels que division géométrique

(1) *Le zodiaque lunaire asiatique* (*Archives des Sciences physiques et naturelles*, avril 1919); *Le système astronomique des Chinois* (*ibid.*, en cours de publication); *Les origines de l'astronomie chinoise* (en cours de publication depuis 1909 dans le *T'oung Pao*).

du firmament, gnomon, plan méridien, etc. Dans cette phase, deux procédés permettent de constater directement dans le firmament le retour d'une date annuelle : 1° l'observation des levers ou couchers héliaques des étoiles, en rapport par *conti-*

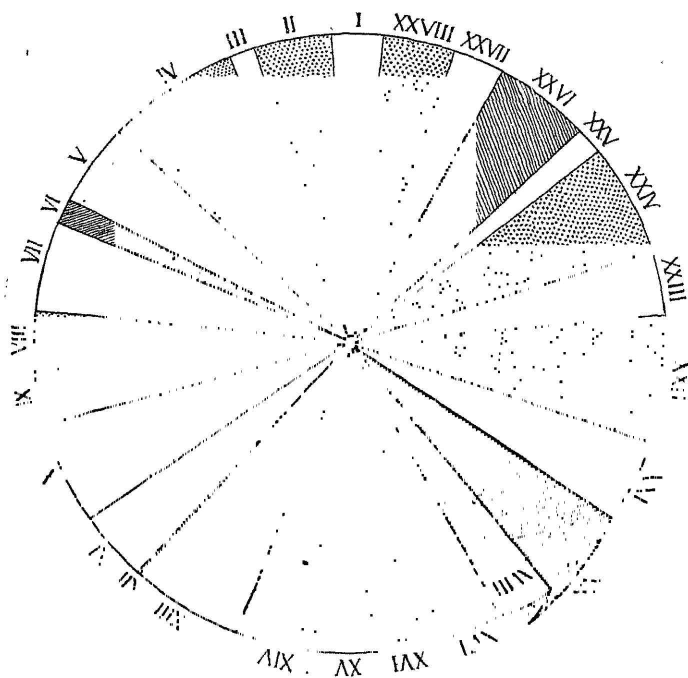


Fig. 2.
Projection des *nakṣatra* sur l'écliptique.

guité avec la course annuelle du soleil; 2° l'observation du lieu sidéral de la pleine lune, en rapport par *opposition* avec la course annuelle du soleil. Le zodiaque lunaire naît de l'utilisation de ce deuxième procédé.

Son emploi suppose la désignation d'un certain nombre de constellations associées aux dates annuelles à déterminer,

nombre pouvant varier de 1 à 12, une seule date annuelle suffisant à rectifier l'erreur de l'année civile de douze mois lunaires, et le nombre normal des pleines lunes étant de douze dans l'année astronomique.

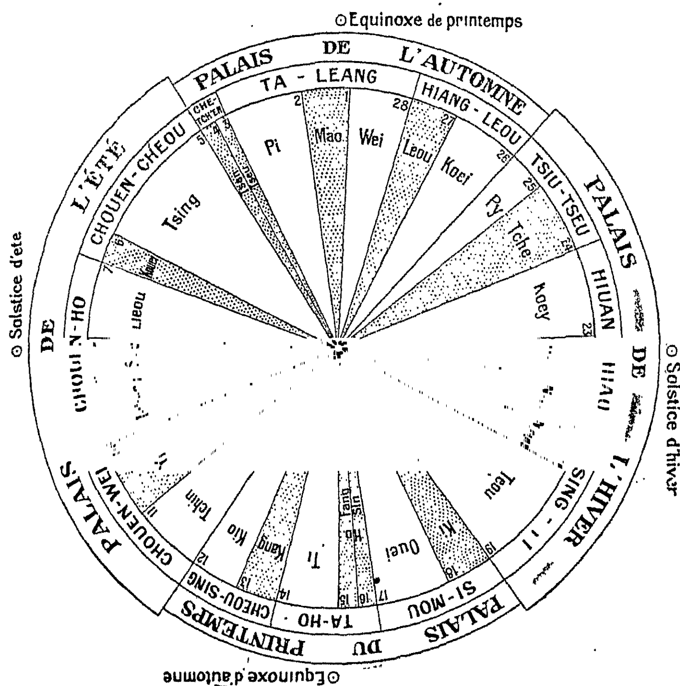


Fig. 3.
Projection des *sieou* sur l'équateur du xxiv[e] siècle.

Le zodiaque lunaire asiatique, qui comporte 28 divisions, n'appartient pas à ce stade primitif. Il correspond à une période déjà savante, où l'on désirait connaître le lieu sidéral du soleil. Le lieu sidéral de la pleine lune est, en effet, directement visible et, comme il est exactement opposé à celui du soleil, on en peut déduire ce dernier, à condition d'avoir au préalable

divisé le ciel en secteurs diamétralement opposés, au moyen d'étoiles symétriques.

Le nombre (28) de ces étoiles provient peut-être de ce qu'on tenta d'abord de réaliser grossièrement cette symétrie en se

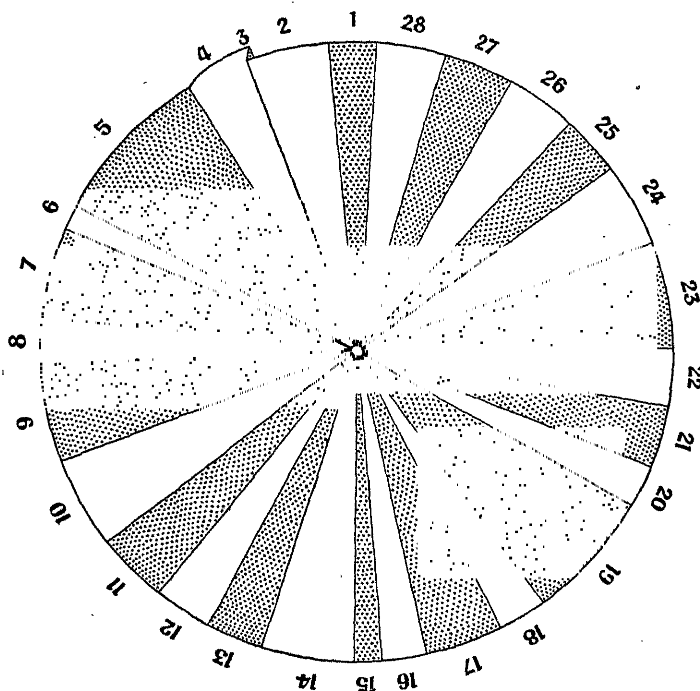


Fig. 4. — Projection des *sieou* sur l'écliptique.
L'ordre des étoiles 3 et 4 se trouve interverti.
Le couple 4-16 disparaît.

servant de la marche diurne de la lune pour jalonner le ciel. (La révolution sidérale de la lune est de 27 jours, 32.) La symétrie ainsi obtenue était alors selon l'écliptique.

La symétrie des *nakṣatra* et des *sieou*, étant équatoriale, n'a pu être réalisée qu'en utilisant le passage au méridien des étoiles circompolaires. C'est là un procédé analogue à celui

qu'emploient les ingénieurs pour obtenir l'exacte opposition de direction des deux amorces d'un tunnel : ils établissent sur le sommet de la montagne un jalonnement qui se prolonge sur les deux versants. La région circompolaire est le *sommet* du ciel et permet, elle aussi, d'établir un alignement prolongé sur les deux versants opposés, lesquels ne sont pas visibles simultanément.

En 1840, Biot avait déjà signalé, dans le *Journal des Savans*, la correspondance entre les *sieou* chinois et le passage au méridien supérieur et inférieur des grandes circompolaires, lorsqu'on les reporte à l'époque antique où le texte du *Yao-tien* met en corrélation les équinoxes et solstices avec les quatre *sieou* cardinaux. Intrigué par l'énigmatique diversité d'amplitude de ces mansions (variant de 3° à 30°) et par la petitesse des étoiles qui les délimitent, il fit construire un globe à pôles mobiles et chercha quelle était, au XXIVe siècle (date présumée du *Yao*), la particularité motivant cette singulière inégalité. Il put alors constater que les deux grands *sieou* opposés, *Teou* et *Tsing* (n°s 19 et 5), correspondent à une absence de notables étoiles circompolaires; cette découverte l'amena à calculer avec précision les ascensions droites des 28 *sieou* et des principales circompolaires, qu'il consigna dans des tableaux comparatifs montrant leur corrélation.

Si Biot avait songé à dresser un diagramme circulaire au lieu d'exposer ses résultats dans des tableaux numériques, la symétrie générale du système lui serait apparue avec évidence et il eût été impossible à Whitney de nier, après sa mort, la corrélation révélée par lui. Il aurait compris, en outre, que cette corrélation n'était pas le *but* recherché par les astronomes chinois, mais le *moyen* employé par eux pour obtenir une exacte symétrie. Il aurait enfin constaté que les étoiles 4 et 16 qui, dans les tables numériques, rompent en apparence la régularité du système, la confirment sur le diagramme, où se

manifeste l'intention évidente de bissecter les divisions (3 + 4) et (15 + 16)[1].

Mais cette soigneuse répartition symétrique des *sieou*, établie aux environs du XXIV[e] siècle par les astronomes chinois, n'était pas de leur part une création entièrement nouvelle. Elle leur était inspirée par l'état antérieur du zodiaque asiatique, dont les *sieou* sont manifestement dérivés et dont les *nakṣatra* sont une forme probablement bien conservée. Afin de me rendre compte du remaniement opéré par les Chinois, j'ai tracé le diagramme équatorial des *nakṣatra* au XXIV[e] siècle, pour en faire un terme de comparaison représentant, par hypothèse, le zodiaque primitif. Ce ne fut pas sans surprise que je constatai alors chez eux une symétrie diamétrale, moins exacte que celle des *sieou*, mais cependant très remarquable (fig. 1).

Ces faits ont une certaine importance, non seulement pour la sinologie et l'indianisme, mais encore pour le problème des origines de la civilisation et de la science. Ils montrent que le but primordial du zodiaque lunaire (ou plutôt luni-solaire) a

[1] Lorsque j'ai révélé (*T'oung Pao*, 1907) la symétrie générale des *sieou*, je n'étais pas encore à même d'indiquer la raison d'etre du couple 4-16. Ces deux étoiles représentent les astérismes *Che-tch'en* et *Ta-ho* (Orion et Scorpion), qui jouent un rôle éminent dans le folklore uranographique chinois; ce rôle semble provenir de ce que, à une époque reculée, ils symbolisaient, comme dans certaines îles de la Malaisie, les deux semestres de l'année qui se poursuivent dans le ciel, Orion disparaissant sous l'horizon lorsque le Scorpion se lève (cf. le mythe grec d'Orion piqué par le Scorpion). *Ta-ho* et *Che-tch'en*, alias *Sin* et *Tsan*, sont tous deux honorés du titre de *Ta-tch'en* 大辰 (Grand indicateur), qu'ils partagent avec la seule étoile polaire, comme le dit le 公羊傳 l'an 525 avant J.-C. Ils symbolisent la légende des frères ennemis rapportée par le 左傳 l'an 541 avant J.-C. Et dans l'astrologie chinoise les groupes (3 + 4) et (15 + 16) ne comptent que pour une seule division (cf. *T'oung Pao*, 1909).

Quant à l'inexactitude du couple 12-24, elle provient, comme je l'ai montré, du désir de conserver l'antique repère du Nouvel An. Les couples de *sieou* sont d'autant plus exacts qu'ils sont composés de plus petites étoiles, choisies uniquement par raison de symétrie; et d'autant moins exacts qu'ils sont composés d'étoiles ayant un rôle traditionnel.

été de déterminer le lieu sidéral du soleil par l'observation du lieu sidéral de la pleine lune, grâce à un système d'étoiles fondamentales choisies en opposition par couples; ce qui explique l'inégalité des divisions, l'admission de très petites étoiles (4e grandeur dans l'Inde, 5e grandeur en Chine), la diffusion de ce zodiaque d'un bout à l'autre de l'Asie et la conservation traditionnelle des mêmes étoiles fondamentales.

Léopold DE SAUSSURE.

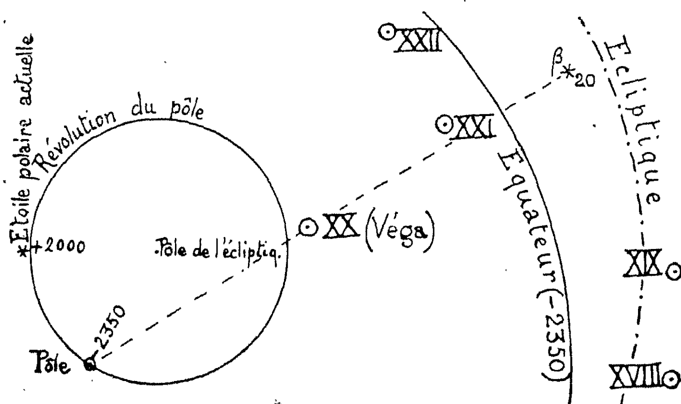


Fig. 5. — Remplacement de Véga par β Capricorne.

L'époque (XXIVe siècle) à laquelle les Chinois réformèrent le zodiaque original est indiquée : 1° par le système des saisons sidérales (fig. 3), resté immuable et qui place les équinoxes et solstices dens les *sieou* cardinaux 1, 8, 15, 22; 2° par le texte du *Yao-tien* qui met en rapport ces *sieou* cardinaux avec les équinoxes et solstices; 3° par le nom caractéristique des étoiles qui furent polaires du XXVIIe au XXIIe siècle.

Le remplacement, opéré par les Chinois, de Véga par β Capricorne corrobore ces données chronologiques. Véga étant proche du pôle, son cercle horaire varie rapidement parmi les étoiles. Or c'est précisément vers l'an −2350 que β Capricorne et Véga se trouvèrent sur le même cercle horaire.

L. DE S.

COMPTES RENDUS.

G. Coedès. *Le Royaume de Çrīvijaya. Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, t. XVIII, fascicule 6, 36 pages, avec 3 planches. — Hanoi, 1918.

L'article de M. Cœdès montre de façon décisive que le *Çrīvijaya* de certaines inscriptions sanskrites et tamoules doit être identifié avec le *Che-li-fo-che* et *San-fo-ts'i* des textes chinois, avec le *Sribuza* des textes arabes, c'est-à-dire avec l'ancien royaume de Palembaṅ du Sud-Est de Sumatra. Comme la géographie et l'histoire anciennes de la grande île indonésienne nous sont encore peu connues, ce rapprochement est une très utile contribution à nos études. Si la thèse de M. Cœdès n'est pas contestable dans l'ensemble, certains détails de son argumentation ne sont pas également convaincants et valent d'être examinés de près; on peut, d'autre part, y ajouter quelques informations appréciables.

Le premier document utilisé par M. Coedès est une très ancienne inscription, fameuse parmi ceux qui s'occupent d'indonésien, dite de Kota Kapur (île de Baṅka). La date qu'on lui attribue n'est pas sûre. Brandes avait lu d'abord 1080, puis 1089, puis enfin 608 çaka = 686 de notre ère. C'est cette dernière date qu'a adoptée son éditeur en faisant remarquer qu'elle n'est pas établie avec certitude; mais «paléographiquement, ajoute-t-il, rien ne s'oppose à la haute antiquité de ce document [1]».

Brandes, qui l'avait étudiée, déclare qu'elle est rédigée en «une sorte de malais [2]». Kern en publia un fac-simile en 1913, accompagné d'une transcription et d'un essai de traduction. La langue de cette inscription est, en effet, partiellement inintelligible, mais le sens général qu'en

[1] Kern, *Inscriptie van Kota Kapur (eiland Bangka; 608 çāka)*, avec fac-simile, dans *Bijdragen tot de T., L. en Volkenkunde von Ned.-Indië*, t. 67, 1913, réimprimé dans *Verspreide Geschriften*, t. VII, 1918, p. 206-214. C'est à la réimpression de cet article que je renvoie : p. 214, n. 1.

[2] *Ibid.*, p. 207.

donne le traducteur est cependant sûr : «La pierre [trouvée près de Kota Kapur, sur la rive Nord de la rivière Mënduk, dans l'Ouest de l'île de Baṅka] contient un édit [promulgué] au nom de Sa Majesté Wijaya (*van wege Z. Maj. Wijaya*), d'après lequel une imprécation a été prononcée contre certaines catégories de malfaiteurs et contre celui qui endommagerait la pierre érigée (*en over wie den opgerichten steen beschadigt*), ainsi qu'une bénédiction pour ceux qui sont les loyaux sujets du prince[1].» M. Cœdès n'a pas compris ainsi ce passage : «C'est selon H. Kern, dit-il, un *édit de Sa Majesté Vijaya* prononçant des malédictions contre diverses catégories de malfaiteurs et ceux qui endommageraient la stèle, et des bénédictions... (p. 1).» Mais cette interprétation est inexacte : Kern dit expressément que l'édit est promulgué au nom (litt. de la part) de S. M. Wijaya. En étudiant le texte, on se rend compte, en effet, qu'il s'agit non pas d'une ordonnance royale, mais d'une ordonnance de haut fonctionnaire royal parlant au nom de son souverain.

Çrī Wijaya est mentionné dans trois passages de l'inscription :

L. 2 : ... *mahrakṣa yaṅ kadatuan çrī wijaya*, que Kern a rendu par : (machtige goden) die 't rijk van Z. Maj. Wijaya beschermt, «(dieux puissants) qui protégez le royaume de S. M. Wijaya». *Kadatuan*, plus exactement *kadatūan* < *dātu*, est une forme dérivée du type malais bien connu : جاهت *jāhat* «méchant», كجاهاتن *kajahātan* «méchanceté»; راج *rāja* «roi», كراجان *karajāan* «royaume». *Kadatuan* ne me semble pas avoir ici le sens du *royaume*, mais plutôt celui de «circonscription administrative d'un *dātu*, district administré par un *dātu*[2]»; et cette interprétation peut se justifier.

«Les États malais, dit Marsden dans son *Histoire de Sumatra* (trad. Parraud, Paris, 1788, in-8°, t. II, p. 165), les États malais, dont le gouvernement est fondé sur des principes plus approchant du système féodal que les autres gouvernements de l'île, sont régis par un *Raja* ou Prince, qui prend ordinairement le titre de *Sultan*, introduit par les Arabes, et qui a sous lui un certain nombre de *Dattos* [=*dātu*], choisis dans le corps des *Orang cayos* [lire : *Orang cayas* pour *Oraṅ kāya* «nobles, notables»], hommes de rang, ou nobles; lesquels ont un grand nombre de vassaux. Le Sultan prend parmi les *Dattoos* les officiers de l'État; tels que le *Shabandar* qui règle les droits de douane qu'on per-

(1) *Ibid.*, p. 208.

(2) De même que nos *préfecture* et *sous-préfecture* sont les circonscriptions administratives d'un *préfet*, d'un *sous-préfet*.

çoit dans les ports... » Et plus loin (p. 167) : « Le titre de *Dattoo*, à Sumatra, est particulier aux gouvernements malais ; et partout où il est en usage, les habitants peuvent être regardés comme tels [comme Malais]. Il ne vient cependant pas de Malacca, mais de Menangcabow [= Minaṅkabaw]. Bencoolen[1] [sur la côte sud-occidentale de l'île], près duquel la Présidence angloise de Marlborough est située, et où le Fort York étoit autrefois, est une ville *malaise* gouvernée par quatre *Dattoos*, sous la protection ou l'autorité des *Pangerans* [= *Paṅeran*] de *Soongey-lamo* [= Suṅey Lamo, la rivière Lamo] et de *Soongey-etam* [= Suṅey hitam? la rivière noire], qui, tous les deux, ont des possessions sur différentes parties de la rivière, qui traverse la ville. »

« Les habitants des rivières de *Leemon* [= Limun], *Batang Assy* [= Bataṅ Asi] et *Pacallang jamboo* [= Pankalaṅ Jambu], dit encore Marsden (p. 168), qui sont des colonies de *Menangcabow* [= Minaṅkabaw] établies en ces lieux pour le commerce de l'or, sont aussi gouvernés chacun par quatre *Dattoos*, qui ne sont pas nommés, mais confirmés par le Sultan [de Minaṅkabaw], auquel ils payent tribut. Les *Dattoos* de *Leemoon* (*sic*), qui est [la rivière] la plus septentrionale, reçoivent l'investiture avec le titre, le *badjoo* [= *bāju*] ou habit [officiel], et le *daytar* [ou *destar*] ou turban, du Sultan de *Palembang ;* ce qui est un effet de leur politique [du Sultan], et un moyen imaginé dans la vue de l'utilité qu'ils peuvent retirer du commerce avec cette place... »

Le *dātu* est donc un chef indigène originaire du district, où il exerce son autorité sous les ordres directs d'un *paṅeran*, gouverneur de province, lequel représente le pouvoir central. Ainsi, l'île de Baṅka, voisine du royaume de Palembaṅ, devait être administrée par un *paṅeran* qui avait sous ses ordres des *dātu* ayant reçu l'investiture du souverain ou de son délégué, le gouverneur de l'île.

Le *kadatuan* de la l. 2 désigne donc à mon avis non pas le royaume dont fait partie l'île de Baṅka, mais seulement le district administré par un *dātu* et, dans le cas présent, la circonscription administrative de l'Ouest de Baṅka où a été érigée la stèle. Je traduirai donc : *maṅrakṣa yaṅ kadatuan çrī wijaya*, par : « (dieux puissants) qui protégez ce *kadatuan* (ce district administré par un *dātu*, qui appartient à ou dépend de) S. M. Wijaya ».

L. 4 : ... *tūda ya bhakti tūda ya tatwārjjava diy āku dṅan di iyaṅ nigalarku sanyāsa datūa dhawa wuatña uraṅ inan niwunuḥ ya sumpaḥ nisuruḥ tāpik ya mulaṅ parwwāṇḍāṅ dātu çrī wi-*[l. 5]*jaya*, que Kern a

(1) Ou *Beṅkulen*, var. de *Bĕṅkulu*.

rendu par : die niet onderdanig zijn; die niet oprecht gezind zijn jegens mij, en aan die door mij aangesteld zijn met opdracht *Dātu's* te wezen; zulke menschen wier handelingen schelmachtig zijn, zij worden gedood door de vervloeking; zij moeten getuchtigd (?) worden[1] met (?) . . .van de *Datu's* van Z. Maj. Wijaya, «ceux qui ne sont pas [de féaux] sujets, ceux qui ne sont pas loyalement intentionnés envers moi et envers ceux qui ont été préposés par moi aux fonctions de *Dātu;* ces gens-là dont les procédés sont mauvais, qu'ils soient tués par cette imprécation; qu'ils soient châtiés (?) par (?)... les *Dātu* de S. M. Wijaya». Le dernier membre de phrase peut être interprété autrement. *Tāpik,* que Kern a traduit conjecturalement par «châtier» et qui semble ne plus exister en indonésien occidental, a pour équivalent exact : malgache *tāfikå*[2], «armée, expédition». Cette restitution permet de voir le sens général de la phrase dont je ne comprends pas les trois mots qui suivent *tāpik :* «qu'une armée reçoive l'ordre (litt. qu'il ait été ordonné à une armée)... le (ou les) *dātu* de S. M. Wijaya». Il faut évidemment entendre : «qu'une armée reçoive l'ordre *de combattre les rebelles, les révoltés contre* le (ou les) *dātu* de S. M. Wijaya». La phrase suivante : *tālu muaḥ ya dṅan gotrasantānāña,* zij worden voorts gefnuikt met de leden van hun geslacht, «[et] qu'ils soient ensuite mis hors d'état de nuire ainsi que les gens de leur race», s'applique bien à des rebelles.

L. 9-10, les deux dernières lignes de l'inscription : *Çakawarṣatīta 608 diṅ pratipada çuklapakṣa wulan waiçakha tatkālāña* (l. 10) *yaṅ maṅmaṅ sumpaḥ ini nipāhat di welāñā yaṅ wala çrī wijaya kaliwat manāpik yaṅ bhūmi jāwa tida bhakti ka çrī wijaya,* «l'année révolue 608, le premier jour de la quinzaine claire du mois de vaiçakha, [telle est] la date à laquelle cette imprécation a été gravée. C'est à cette même époque que l'armée de S. M. Wijaya venait de partir en expédition [contre] le pays de Java, qui ne reconnaissait pas la suzeraineté de S. M. Wijaya». Le sens littéral de la dernière phrase est : «à l'époque l'armée de Çrī Wijaya passé part en expédition [contre] le pays de Jawa n'étant pas sujet de Çrī Wijaya». *Kaliwat,* en javanais moderne *kĕliwat,* malais *līwat,* signifie «passé»; employé avec un verbe au présent, il indique que l'action exprimée par le verbe vient de s'accomplir. *Manāpik* est un verbe actif au présent : *man* + *tāpik* = malgache *manāfikå* < *man* +

[1] Kern dit en note : «Le sens paraît être exactement ceci : il a été ordonné qu'ils soient châtiés» (?).

[2] En finale de trissyllabe proparoxyton, *å* représente une voyelle très atténuée en Merina. Dans les autres dialectes, elle est représentée par *ĭ* ou *ə*.

tāfikā, «faire la guerre, partir en expédition». Le sens est nettement établi par la phonétique comparée et le contexte [1].

L'inscription de Kota Kapur n'est pas signée; je veux dire que l'auteur n'en est pas explicitement désigné. Elle ne peut cependant être attribuée qu'au roi ou à un haut fonctionnaire chargé du gouvernement de Baṅka. La première hypothèse n'est pas à retenir, car le nom du souverain n'y figure pas à la première personne avec les titres protocolaires habituels. C'est la seconde hypothèse qui me semble devoir être exacte : l'édit a vraisemblablement été rédigé par le *paṅeran* ou gouverneur de l'île pour le roi de Palembaṅ, ce haut fonctionnaire ayant pouvoir de nommer des *dātu* par délégation des prérogatives royales à cet égard. Cette délégation s'explique quand il s'agit d'une île, c'est-à-dire d'une division administrative géographiquement isolée du royaume dont elle dépend. A l'aide de cette conjecture, le passage de la ligne 4 dont il vient d'être question ne fait plus difficulté.

M. Cœdès est d'avis que le *Çrī Vijaya* de l'inscription de Kota Kapur n'est pas un nom de roi, mais un toponyme. Le texte ne permet en aucune façon de l'interpréter autrement que l'a fait Kern. En indonésien occidental, *Wijaya*, employé isolément et précédé d'un titre protocolaire, est un nom royal. Cf. par exemple le fameux Raden Wijaya ou Prince Wijaya — le 土罕必闍耶 *T'ou-han P'i-chö-ye* = Tūhan Vijaya du

[1] Cette inscription de Kota Kapur, que j'étudierai ailleurs, est d'une exceptionnelle importance. Elle représente un échantillon à peu près unique de ce que j'appellerai le vieux haut-indonésien occidental. Les affinités étroites de cette «sorte de malais» avec le malgache ancien et moderne sont frappantes. Je n'en signalerai ici que quelques exemples : préfixe verbal *maṅ* formant des verbes actifs (*maṅ-rakṣa* sans intervention du sandhi; *mañuruh* avec sandhi = *maṅ* + *suruh*; *manāpik* = *maṅ* + *tāpik*; le malgache applique, au contraire, toujours la loi de sandhi : *manāfika* = *man* + *tafika*; il n'a conservé l'*ṅ* vélaire du préfixe verbal que dans les dialectes non-merina et avec un radical à voyelle initiale : *maṅāraka* = *maṅ* + *āraka*). Dans l'inscription de Kota Kapur, on trouve six verbes au parfait passif caractérisés par le préfixe *ni* : *niwunuḥ*, a été tué; *nisuruḥ*, a été ordonné; *nipāhat*, a été gravé. En malgache, le préfixe verbal *mi* au présent, *ni* au parfait, *hi* au futur, marque qu'on est ou qu'on se met dans l'état indiqué par le radical : *lēfa*, action de fuir; *milēfa*, fuir, s'évader; *lāza*, action de dire; *milāza*, dire, déclarer. Aux l. 4 et 8 de l'inscription, le texte a *nigalarku*, litt. a été nommé (*nigalar*) par moi (*ku*). C'est une forme spéciale de passif qui se conjugue exceptionnellement avec pronom personnel suffixe. Cf. malgache *nilazāko*, litt. il a été dit, annoncé par moi = *ni*, préfixe du parfait + *ilazāko* (*ilazāna* + suffixe pronominal *ko*).

Yuan che[1] — qui, d'après le *Pararaton* fut le fondateur du royaume de Majapahit en 1216 çaka[2]. Il régna sous le nom de Çrī Kĕrtarajasa. D'autre part, skr. *çrī* devant un nom de personne est, en Indonésie occidentale, un terme protocolaire ayant le sens de «Sa Majesté». C'est dans cette acception qu'il est usité en kawi, alternant, dans les textes, avec le titre royal indonésien *bhrā* > *bhra* > *bra* (cf. *Pararaton*, p. 238). Brandes le dit expressément à la page 202 : *bra* = *çrī* = Sa Majesté[3]. *Çrī* précède, cependant, le nom de quelques villes illustres; mais *Çrīphalatikta*, par exemple, ne peut prêter à confusion : c'est l'une des nombreuses équivalences sanskrites de l'indonésien *majapahit*, l'*aegle marmelos*, qui a donné son nom au royaume de Majapahit. Le contexte, pour éviter toute amphibologie, est généralement aussi précis qu'il est désirable : le Nāgarakrĕtāgama[4] a *Çrīphalatiktanāgara* (chant XVII, strophe I, vers 2), *Çrīraṅgapura* (chant LXXIV, strophe I, vers 2) «la ville de S. M. Raṅga».

Mais il y a mieux encore. L'inscription de Kota Kapur mentionne deux authentiques toponymes : Parāwis, nom de l'île ou d'une partie de l'île de Baṅka, et Jāwa = Java. Celui-là est cité trois fois : l. 3, *Parāwis* et, cinq mots plus loin, *bhāmi Parāwis* (Kern suppose justement que *bhāmi* est pour *bhūmi*), et l. 9, *yaṅ wanuāña Parāwis* «le pays de Parāwis». A la ligne 10, on a *yaṅ bhūmi Jāwa* «le pays de Java», et trois mots plus haut : *yaṅ wala çrī wijaya* «l'armée de S. M. Wijaya». Ces deux expressions, dans la même phrase, s'opposent l'une à l'autre : dans un cas, il s'agit d'un souverain dont l'armée vient de partir en campagne; dans l'autre, d'un toponyme ainsi que l'indique le contexte. Si le rédacteur de l'édit avait voulu parler d'un pays de Çrī Wijaya, il aurait sans aucun doute écrit : *yaṅ wala bhūmi çrī wijaya*, comme il a écrit *yaṅ bhūmi jāwa*. Cette constatation est un argument décisif de plus en faveur de la traduction de *Çrī Wijaya* par «S. M. Wijaya». Mais il n'y a pas lieu d'insister quand il s'agit d'une étude de l'illustre savant

(1) Apud Groeneveldt, *Notes on the Malay Archipelago and Malacca*, dans *Miscellaneous papers relating to Indo-China and the Indian Archipelago*, 2e série, t. I, 1887, p. 149.

(2) Cf. *Pararaton* (*Ken Arok*) *of het boek der koningen van Tumapĕl en van Majapahit*, publié, trad. et annoté par J. Brandes, dans *Verhandelingen van het Bataviaasch Genoots. v. K. en W.*, t. XLIX, 1re partie, p. 104 et suiv.

(3) Cf. avec le même sens, cambodgien *vraḥ* (*praḥ*), siamois *braḥ* (*phra:*).

(4) Je renvoie pour ce texte kawi, qui a été transcrit, traduit et annoté par Kern, à la réimpression parue dans les tomes VII et VIII des *Verspreide geschriften*.

que fut Henri Kern et alors surtout que l'article ayant trait à cette inscription vient d'être réimprimé sans changement dans le tome VII de ses *Verspreide geschriften*[1].

A l'automne de 671, le célèbre pèlerin bouddhiste Yi-tsing part de Canton et arrive, vingt jours après, au pays de 佛逝 *Fo-che.* «Je m'y arrêtai pendant six mois, ajoute-t-il; j'y étudiai par degrés la science des sons[2].» Yi-tsing désigne ce pays tantôt sous le nom de *Fo-che,* tantôt sous celui de 室利佛逝 *Che-li-fo-che;* il l'appelle à deux reprises 金洲 *kin-tcheou* «l'île de l'or[3]». Sous les T'ang, *Fo-che* représente phonétiquement **Bu*^{d}*-jay*[4]; *Che-li-fo-che,* **Çrī Bu*^{d}*-jay,* c'est-à-dire **Çrī Bujaya.* Comme Che-li-fo-che se situe incontestablement à Palembañ, ce toponyme se trouve étroitement apparenté au *Çrī Wijaya* de l'inscription de Kota Kapur, le nom royal du souverain de Palembañ qui fut très vraisemblablement contemporain du pèlerin chinois. Les deux noms débutent par le même titre *çrī;* l'un ne diffère de l'autre que par la première syllabe : indonésien *wi-* < skr. *vi-*, transcription chinoise *fo* < ancien **bu*^{d}. Stanislas Julien (*Méthode,* n° 209) avait restitué *Çrībhōdja* pour le *Che-li-fo-che* de Yi-tsing; mais le caractère 佛 *fo* transcrit une labiale sonore non aspirée + *o* ou *u* + implosive dentale finale, pratiquement **bu*^{d}. L'emploi de ce caractère à implosive dentale répond à une tendance caractérisée de la phonétique chinoise qui, dans les transcriptions de noms étrangers, met en harmonie la finale d'un caractère avec l'initiale du caractère suivant[5]. Dans le cas présent où il s'agit de transcrire indonésien **Bu-ja-ya* et en l'absence d'un caractère chinois à

[1] Dans un récent article, *Oudheikundige opmerkingen* (*Bijdragen tot de T., L. en V. van Ned.-Indië,* t. LXXIV, 1918, p. 141), M. G. P. Rouffaer a cité la dernière phrase de l'inscription de Kota Kapur, en reproduisant la traduction de Kern. Pour peu qu'on soit familiarisé avec l'indonésien occidental, il ne peut venir à l'idée de personne de prendre Çrī Wijaya pour un toponyme.

[2] Trad. Éd. Chavannes, *Les religieux éminents qui allèrent chercher la loi dans les pays d'Occident, mémoire composé à l'époque de la grande dynastie T'ang,* Paris, 1894, in-8°, p. 119.

[3] *Ibid.,* p. 181 et 186. Chavannes a traduit *kin-tcheou* par «île d'or»; c'est «île de l'or» qu'il faut lire. Cf. mon mémoire *Malaka, le Malāyu et Malāyur,* dans *J. As.,* XIe série, t. XII, p. 57, n. 9.

[4] Pour éviter des notations différentes, j'emploie dans cette note le *j* avec sa valeur sanskrite de palatale sonore.

[5] Pour ce système de transcription, cf. mon mémoire *Le K'ouen-louen et les anciennes navigations interocéaniques dans les mers du Sud, J. As.,* XIe série, t. XIII, 1919, p. 265.

implosive palatale sonore finale, Yi-tsing choisit un caractère phonétiquement voisin à implosive dentale sonore et l'approximation est très satisfaisante (cf. des exemples du même procès dans S. Julien, *Méthode*, n° 298 et 300; Sylvain Lévi, *Catalogue*[1], p. 55, vers 94, n° 2).

A ne considérer que les deux textes précédents, on pourrait en conclure que Yi-tsing a désigné inexactement un pays par le nom de son roi et que le vocalisme de sa transcription est fautif pour le troisième caractère. Mais des témoignages de sources différentes peuvent être apportés au débat; d'autres textes chinois, des textes tamouls, sanskrits et arabes connaissent ce même pays. Voici les indications divergentes qu'ils nous fournissent.

Moins d'un siècle après l'édit de Kota Kapur, une inscription sanskrite découverte sur la côte orientale de la Péninsule malaise, à Vieṅ Sa, au sud de la baie de Bandon, mentionne un *Çrīvijaya*. Dans cette inscription qui est datée de 697 çaka = 775 de notre ère, il est question d'un roi dont le nom est donné trois fois et sous trois formes différentes :

L. 14 : *Çrivijayendrarāja;*
L. 16 : *Çrīvijayeçvarabhūpati;*
L. 28 : *Çrīvijayanṛpati.*

M. Cœdès n'a pas été en peine de montrer que le *Çrīvijaya* des deux premiers complexes ne peut être qu'un toponyme, en rappelant les composés parallèles *Kambujendra, Kambujeçvara* «roi des Kambujas (ou du pays des Kambujas)» de la titulature khmèr; *Sayāmindra* de la titulature siamoise; auquel peut s'ajouter le *saṅ Yawendra* «S. M. le roi de Jawa» de l'*Arjunawijaya* (dans *Pararaton*, p. 138 et 139). *Çrīvijaya* est donc ici en fonction de nom de peuple ou de toponyme.

«Le nom de *Çrīvijaya*, dit M. Cœdès (p. 3), n'est pas complètement inconnu comme nom de pays. Il figure d'abord dans un manuscrit népalais à miniatures datant au plus tard du début du XIe siècle, sur lequel M. A. Foucher a basé sa première *Étude sur l'iconographie bouddhique de l'Inde*. La miniature 23 du manuscrit de Cambridge Add. 1643, qui représente Avalokiteçvara à quatre bras entre Tārā et Mārīcī, porte comme titre : *Suvarṇapure Çrīvijayapure Lokanātha* «Avalokiteçvara à «Çrīvijayapura dans Suvarṇapura». Et M. Cœdès ajoute : «Mais cette citation n'avance pas à grand'chose, étant donné que *Suvarṇapura* peut

[1] *Le catalogue géographique des Yakṣa dans la Mahāmāyūrī*, dans *J. As.*, XIe série, t. V, 1915, p. 20-138.

aussi bien désigner la Birmanie (*Suvarṇabhūmi*) que Sumatra (*Suvarṇadvīpa*((p. 4).» Isolément, *Suvarṇapura* ne prête pas à une identification décisive, car on peut, en effet, hésiter entre la Birmanie et Sumatra; mais quand le texte précise qu'il s'agit de *Çrīvijayapura* «ville ou pays de Çrīvijaya» situé dans *Suvarṇapura*, au «pays de l'or», la localisation s'impose : il s'agit de Çrīvijaya = Palembaṅ, et la Birmanie est hors de cause. Yi-tsing, on vient de le voir, désigne deux fois Che-li-fo-che sous le nom de *kin-tcheou* = *Suvarṇadvīpa* «l'île de l'or». Une inscription sanskrite relevée sur la pierre tombale du roi Ādityavarman, trouvée à Kubur Raja, dans le Minaṅkabaw, et datée approximativement de 1300 çaka, mentionne aux lignes 2-4 : *Advayavarmma* (2) *mputra Kaṇaka* (3) *medinīndra* (4), c'est-à-dire *Advayavarmamputra Kaṇakamedinīndra* «[Ādityavarman], fils de Advayavarman, roi de la terre de l'or». Et Kern, qui a édité cette inscription, ajoute : «Je tiens *Kaṇakamedinī* pour un synonyme de *Suvarṇadvīpa* «l'île de l'or», qui est l'un des noms de Sumatra[1].» L'identité est certaine et Kern aurait pu citer le témoignage de Yi-tsing à l'appui de son rapprochement. Che-li-fo-che et Çrīvijayapura sont situés par le pèlerin chinois et l'auteur du manuscrit népalais dans l'île du pays de l'or, parce que cette ville ou ce pays du sud-est de Sumatra fait ou faisait partie — géographiquement ou politiquement, j'y reviendrai plus loin — de l'Empire de Minaṅkabaw dont la richesse en or nous est attestée par la légende et l'histoire[2].

Vers la même époque, l'épigraphie des Čolas apporte des précisions : une inscription sanskrite et tamoule de 1005, commémore la donation d'un village à un temple bouddhique de Negapatam, commencé par Cūḷāmaṇivarman et achevé par son fils Māravijayottuṅgavarman. Ce dernier est appelé *Kaṭāhādhipati* «roi de Kaṭāha» et *Çrīviṣayādhipati* «roi de Çrīvijaya». Ces mêmes souverains sont mentionnés dans le *Song che* ou *Histoire des Song postérieurs* comme rois de l'État de 三佛齊 *San-fo-ts'i* = Palembaṅ. Le premier : 思離朱囉無尼佛麻調華 *Sseu-li-tchou-lo-wou-ni-fo-ma-tiao-houa* = tamoul *Cūḷāmaṇivarman*, envoya une ambassade à la cour de Chine en 1003; le second, fils du précédent, dont le *Song che* n'a transcrit que le commencement du nom :

(1) *Het Sanskrit-inschrift op den grafsteen van Vorst Ādityawarman te Kubur Raja* (Mĕnangkabau ± 1300 çāka), dans *Bijdragen*, t. 67, 1913; réimprimé dans *Verspreide geschriften*, t. VII, p. 217-221.

(2) Cf. G. Ferrand, *Malaka, le Malāyu et Malāyur*, dans *J. As.*, XIe série, t. XII, 1918, p. 51 et suiv.

思離麻囉皮 *Sseu-li-ma-lo-p'i* = *Çrī Māravi*jayottuṅgavarman, envoya une ambassade en Chine en 1008[1]. Ainsi que l'a montré M. Cœdès qui a très heureusement rapproché ces deux textes, l'identification de *Çrīviṣaya* à Çrīvijaya = Palembaṅ n'est pas douteuse.

On aura remarqué que le *Song che* n'écrit plus *Che-li-fo-che* comme Yi-tsing, mais *San-fo-t'si,* qui représente exactement **Sam-bu*d*-jay*a. D'autre part, les textes arabes ont une notation différente. Il y a donc lieu de réunir et de présenter chronologiquement toutes les leçons que nous fournissent les textes orientaux pour en dégager, s'il est possible, la véritable leçon.

671. Che-li-fo-che = *Çrī Bujaya, d'après Yi-tsing.

686 (?). Çrīvijaya, dans l'inscription de Kota Kapur.

viie siècle. 舍利毗逝 Che-li-p'i-che = *Çrīvijaya, d'après le *T'ai p'ing houan yu ki*[2].

695. 尸利佛誓 Che-li-fo-che = *Çrī Bujaya, d'après le *T'ang houei yao*[3].

702, 716, 724, 728 et 742. Che-li-fo-che envoie des ambassades à la cour de Chine, d'après le *Ts'ö fou yuan kouei*[4].

717. Fo-che = *Bujaya est visité par le moine Vajrabodhi[5].

775. Çrīvijaya dans l'inscription sanskrite de Vieṅ Sa.

785-805. 佛逝 Fo-che = *Bujaya, dans l'itinéraire de Kia Tan[6].

904. 三佛齊 San-fo-ts'i = *Sambujaya envoie une ambassade en Chine, d'après le *Wen hien t'ong k'ao*[7].

916. سربزة Sribuza = malais *Sĕri Buja (le texte a سربزة *Sarbaza,* var. fautive سريرة *Sarīra*), d'après Abū Zayd[8].

(1) *Apud* Groeneveldt, *Notes*, p. 189-190.

(2) Cf. Pelliot, *Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du* viiie *siècle*, dans *B.É.F.E.-O.*, t. IV, 1904, p. 324. Le texte a pour le premier caractère, 金 *kin* qui est fautif pour *che,* ainsi que l'a indiqué M. Pelliot. M. Cœdès a naturellement utilisé ces témoignages.

(3) *Deux itinéraires*, p. 334.

(4) *Ibid.*, p. 334-335. L'ambassade de 724 est envoyée par le roi 尸利施羅拔摩 *Che-li-t'o-lo-pa-mo* = Çrī Daravarman (?); celle de 742, par le roi 劉滕未恭 *Lieou-t'eng-wei-kong* (?).

(5) *Apud* Sylvain Lévi, *Les missions de Wang Hiuen-ts'e dans l'Inde*, dans *J. As.*, IXe série, t. XV, 1900, p. 420, et Pelliot, *Deux itinéraires*, p. 336.

(6) *Apud* Pelliot, *Deux itinéraires*, p. 264 et suiv.

(7) Trad. d'Hervey de Saint-Denys, *Méridionaux*, p. 561.

(8) Pour tous les textes arabes concernant le Sribuza, cf. mes *Relations de*

943. Sribuza = Sĕri Buja (correction de *Sarīra*), d'après Mas'ūdī.
960, 962, 971, 972, 974, 980. 三佛齊 San-fo-ts'i = *Sambujaya envoie des ambassades à la cour de Chine [1].
1000. Sribuza = *Sĕri Buja (correction de *Sarīra*), d'après l'*Abrégé des Merveilles*.
xie siècle. Çrīvijaya, dans un manuscrit népalais.
1003, 1008, 1017, 1028. San-fo-ts'i = *Sambujaya, d'après le *Song che* [2]; Çrīviṣaya = Çrīvijaya, d'après une inscription tamoule de 1005.
1030. Çrīviṣayam = Çrīvijaya, d'après l'inscription tamoule de Tanjore.
1040. Sribuza = *Sĕri Buja, d'après Bīrūnī (le texte a *Sarbuza*).
1067. San-fo-ts'i = *Sambujaya envoie une ambassade en Chine [3].
1132. Sribuza = *Sĕri Buja, d'après Ḥaraḳī (le texte a سربزه).
1178. San-fo-ts'i, dans le *Ling wai tai ta* de Tcheou K'iu-fei [4].
1224. Sribuza, dans Yāḳūt (le texte a سَرْبُزَة *Sarbuza*).
1225. San-fo-ts'i, dans le *Tchou fan tche* de Tchao Jou-Koua [5].
1208-1286. Sribuza, dans Ibn Sa'īd (le texte a *Sarīra*).
1325. *Ibid.*, dans Dimašḳī.
1273-1331. *Ibid.*, dans Abūlfidā.
? *Ibid.*, dans le *Livre des Merveilles de l'Inde*.
1370 à 1377. San-fo-ts'i = *Sambujaya envoie cinq ambassades en Chine.
? Samboja, Sĕmboja, d'après les anciens textes javanais [6].

Ces divergences sont extrêmement curieuses. Les textes sanskrits et tamouls ont *Çrīvijaya;* les textes indonésiens ont *Çrīvijaya*, puis *Samboja*, *Sĕmboja*. Les textes arabes ont *Sarbuza* سَرْبُزَة (var. *Sarbaza* سربزه, *Sarīra* سريره) que Kern a proposé de lire *Sribuza* = *Sribuja;* j'ai adopté cette lecture qui répond à une leçon malaise vraisemblable **Sĕri Buja*. Aux viie-ixe siècles, les textes chinois ont *Che-li-fo-che* = **Çrī Bujaya* et *Che-li-p'i-che* = **Çrī Vijaya;* mais à partir des dernières années des T'ang, en 904, apparaît la leçon *San-fo-t'si* = *Sam Bujaya* qui se maintiendra sans modification sous les Song (960-1279) et jusqu'au début des Ming.

voyages et textes géographiques arabes, persans et turks relatifs à l'Extrême-Orient, Paris, in-8°, t. I, 1913; t. II, 1914, à l'index du tome II, sub verbis *Sribuza*, *Śribuza*.

[1] D'après le *Song che*, *apud* Groeneveldt, *Notes*, p. 188-189.
[2] *Ibid.*, p. 189-190.
[3] *Ibid.*, p. 190.
[4] Dans *Chau Ju-kua*, trad. Hirth-Rockhill, p. 63.
[5] *Ibid.*, p. 60 et suiv.
[6] *Apud* Brandes, *Pararaton*, p. 140, n. 1.

Nous avons ainsi parallèlement dans le temps :

Aux VIIe-VIIIe siècles.......	*Çrī Bujaya,* *Çrī Vijaya,*
Au Xe siècle.............	*Sam Bujaya,* *Sĕri Buja,*
Au XIe siècle............	*Sĕri Buja,* *Sam Bujaya,* *Çrī Vijaya,* *Sĕri Buja,*
Au XIVe siècle et plus tard..	*Sĕri Buja,* *Sam Bujaya,* *Sĕm Boja,* *Sam Boja.*

L'alternance de la leçon de l'inscription de Kota Kapur à celle des textes javanais : *Çrīwijaya* > *Sĕmboja* est inexplicable. En indonésien occidental, le vieux haut-javanais *Çrīwijaya* peut normalement aboutir à malais **Sĕri Bijaya*, **Sĕri Bijay* et peut-être **Sĕri Bije* (cf. vieux haut-javanais *wuhaya* «caïman», malais *buwāya*, minankabaw *buaya*, toba-batak *buea*, dialectes malgaches *vŭáy*, *vŭéy*, *vwé*[1]); mais aucune évolution phonétique régulière ne permet de lui apparenter *Sĕmboja*. Il est, d'autre part, remarquable que l'inscription de Kota Kapur, les inscriptions sanskrites et tamoules, le manuscrit népalais ont invariablement *Çrīvijaya* (VIIe-XIe siècles) — c'est également la leçon du *T'ai p'ing houan yu ki* —, alors que Yi-tsing, qui est cependant bon indianiste, transcrit par *Che-li-fo-che* = **Çrībujay*^{a}, ce toponyme sanskrit. On pourrait supposer que les Chinois ont rendu inexactement par 佛 *fo* < ancien **bu*^{d}, la syllabe sanskrite *-vi-*, indonésien *-wi-*; ou que l'ancienne prononciation de 佛 *fo* avait une voyelle indécise comme le *pĕpĕt* indonésien : **bĕ*^{d}, lui permettant de rendre indifféremment *i* et *u* étrangers, mais cette conjecture n'expliquerait rien. Les leçons arabes à partir de 916, et javanaises de basse époque ont *bu* comme Yi-tsing et toutes les autres transcriptions chinoises, sauf une seule; alors que les Çolas, qui sont en relations directes avec le royaume de Palembaṅ, entendent et notent *vi* avec le même vocalisme que l'inscription indonésienne de

(1) Cf. H. H. Juynboll, *Kawi-Balinesch-Nederlandsch glossarium op het oudjavaansche Rāmāyaṇa*, La Haye, 1902, in-8°, s. v° *wuhaya;* R. Brandstetter, *Mata-hari oder Wanderungen eines indonesischen Sprachforschers durch die drei Reiche der Natur*, Lucerne, 1908, in-8°, p. 32; G. Ferrand, *Essai de phonétique comparée du malais et des dialectes malgaches*, Paris, 1909, in-8°, p. 13.

Kota Kapur et l'inscription sanskrite de Vieṅ Sa. Dans l'état de nos connaissances et en présence de ces notations contradictoires, même dans le domaine indonésien, le problème est insoluble. Le pis est que ce même problème se pose en Indochine pour le même toponyme dans des conditions également désespérantes. L'une des capitales du Čampa est appelée 佛 誓 *Fo-che* = *Buᵈ-jayᵃ (sino-annamite *Phật-thệ*) par les textes annamites; 佛 逝 Fo-che = *Buᵈjayᵃ, par le *Song che;* le *Tao yi tche lio* dans la notice sur Pin-t'ong-long = Pāṇḍuraṅga a 毗 齊 *P'i-t'si* = *Vijayᵃ [1]. «Or, dit M. Cœdès, on sait d'une façon certaine par l'épigraphie qu'à cette époque la capitale chame était au Bình-định *et s'appelait Vijaya* [2].» Comme pour le nom du royaume de Palembaṅ, l'identité géographique de *Bujaya* et *Vijaya* n'est pas douteuse; mais l'alternance vocalique *i : u* ne se laisse pas expliquer.

Dans la notice sur le San-fo-ts'i du *Song che*, il est dit ceci : «Pendant l'hiver de la même année 960, le tribut annuel [à la cour de Chine] fut offert par le roi appelé 室 利 烏 耶 *Che-li Wou-ye*. Au printemps de l'année 962, le roi *Che-li Wou-ye* envoya trois ambassadeurs pour apporter le tribut..... [3].» Le caractère 耶 *ye* transcrit *ya* (cf. *Méthode*, nᵒˢ 2234 et 2235; *Catalogue géogr. des Yakṣa*, p. 117, *sub verbo*), mais aussi *ja* (cf. *Méthode*, nᵒ 2336 : 羅 耶 *lo-ye* = *rāja*, d'après le *Fan yi ming yi tsi* qui est de 1151; même notation dans le *Yuan che*. k. 210, p. 3 rᵒ, *apud* Pelliot, *Deux itinéraires*, p. 314, n. 4). *Che-li Wou-ye* = **Çrī Wuja*, **Çrī Buja* (?), représente ainsi un nom royal phonétiquement apparenté aux notations chinoises, arabes et javanaises : *Che-li Fo-che*, *Sri-Buza* et *Sĕm-boja;* mais on ne peut rien déduire de cette rencontre qu'il fallait cependant signaler.

Le *Che eul yu king* ou «Sūtra sur les Douze Étapes du Buddha», traduit en 392 par le moine Kālodaka, contient une notice sur le Jam-

(1) *Apud* W. W. Rockhill, *Notes on the relations and trade of China with the Eastern Archipelago and the coast of the Indian Ocean during the fourteenth century*, dans *T'oung Pao*, t. XVI, 1915, p. 98. M. Aurousseau (*B.É.F.E.-O.*, t. XV, 1915, fasc. 9, p. 39) a traduit, en même temps que Rockhill, ce passage du *Tao yi tche lio;* mais il a pris pour des noms de produits du pays, les noms géographiques mentionnés dans cette notice sur le Pāṇḍuraṅga.

(2) P. 24. M. Cœdès n'a pas cité le *P'i-ts'i* = *Vijaya* du *Tao yi tche lio* (voir la note précédente). Mais ce *Fo-che* čam = *Vijaya* n'est en aucune façon une preuve positive que 佛 *fo* peut représenter skr. *vi*. L'énigme phonétique se présente au Čampa et à Sumatra dans des conditions identiques, et elles ne s'éclairent pas l'une par l'autre.

(3) *Apud* Groeneveldt, *Notes*, p. 188.

budvīpa, qui est insérée dans le *King liu si yang* compilé en 516 et où il est dit ceci : «Dans la mer, il y a 2,500 royaumes..... Le premier roi a pour nom 斯梨 *Sseu-li;* ce royaume ne sert que le Buddha et il ne sert point les hérétiques. Le second roi a nom 迦羅 *Kia-lo,* la terre y produit les sept joyaux. Le troisième roi a nom 不羅 *Pou-lo;* la terre y produit 42 (var. du *King liu :* 43) espèces de parfums et aussi le verre (*lieou-li*) blanc. Le quatrième roi a nom 闍耶 *Chö-ye;* la terre y produit le 蓽茇 *pi-pa* «poivre long» et le 胡椒 *hou tsieou* «poivre». Le cinquième roi a nom 那頞 *Na-ngo* (var. du *King liu :* 那頗 *Na-p'o*); la terre produit la perle blanche et du verre (*lieou-li*) de sept couleurs. Dans les cinq grands royaumes, les habitants des villes sont en général noirs et petits de stature[1].» «Le glossaire *Fan fan yu,* compilé au VIe siècle, à la fin du livre IV, section 12, cite trois de ces noms : «roi de *Kia-lo*, roi de *Pou-lo,* roi de *Chö-ye*» (mêmes caractères que ci-dessus) en se référant à un «Sūtra sur les cinq Songes du Prince «Royal» (*Tai tseu wou mong king*) qui ne se retrouve pas dans nos collections. Il glose le nom de *kia-lo* par 黑 «noir» (skr. *kāla*), *pou-lo* par 城 «ville» (skr. *pura*), *chö-ye* par 勝 «victoire» (skr. *jaya*)[2].» M. Sylvain Lévi a justement identifié Sseu-li à Ceylan, le Siele-diba de Cosmas, dont «la dévotion au Buddha est bien un des traits traditionnels de l'île». En admettant que l'énumération des cinq royaumes suive un ordre vaguement géographique d'Ouest en Est — et elle aboutit en fait en Indonésie —, *kia-lo* pourrait être identique au 箇羅 *Ko-lo* de l'itinéraire de Kia-Tan[3], c'est-à-dire à *Kĕrá* ou *Kĕráh,* le Kra ou Krah de nos cartes, sur la côte occidentale de l'isthme de ce nom; *Pou-lo* = *Pura,* à la forme abrégée de *Tañjuṅnagara* — *Tañjuṅpura*, le nom de Bornéo dans le *Nāgarakrĕtāgama*[4].

M. Sylvain Lévi considère comme certain que *Chö-ye* = Jaya est une altération du nom de Java qui produit le poivre ordinaire et le poivre long (*ibid.,* p. 84 et 85). L'information du *King liu si yang* est pleinement confirmée par les faits et cette constatation est évidemment très importante. Mais une autre interprétation est possible. *Chö-ye* glosé par «victoire», skr. *jaya,* rappelle mieux encore le nom du royaume de

(1) *Apud* Sylvain Lévi, *Pour l'histoire du Rāmāyaṇa,* dans *J. As.,* XIe série, t. XI, 1918, p. 83.

(2) *Ibid.*

(3) *Apud* Pelliot, *Deux itinéraires,* p. 349 et suiv.

(4) Cf. Kern, *Een oudjavaansch geschiedkundig gedicht uit het bloeitijdperk van Majapahit,* dans *Indische Gids,* 1903, réimprimé dans *Verspreide geschriften,* t. VII, p. 241.

Vijaya (skr. *vijaya* et *jaya* signifient également «victoire»). Or, Sumatra est également producteur de poivre. Barros (décade III, liv. V, chap. I, p. 508 de l'éd. de 1778) dit dans sa description de la grande île indonésienne : «En fait d'épices, on y trouve le poivre ordinaire, le poivre long..... » Castanheda dit également : «Dans toute l'île pousse le poivre..... [A Pedir] pousse beaucoup de poivre long et de poivre rond; et il est aussi fort que celui du Malabar..... Un autre royaume est celui de Pacem [= Pāsè] ainsi appelé d'une ville de ce nom qui est le meilleur port de l'île; il y a également une grande quantité de poivre que transportent les navires du pays.....[1].» Sulaymān al-Mahrī, qui était contemporain des historiens portugais précédents, donne des renseignements identiques (ms. 2559 de la Bibliothèque nationale de Paris, fol. 78 v° et 79 r°) : «Parmi les ports de la côte orientale [de Šumatra] sont : le port de Fīdir = Pedir qui est situé au bas de la montagne de Lāmurī; c'est le port du poivre. Le port de Šumatra, le plus connu des ports de l'île, c'est une grande ville; c'est le port du poivre, de la soie et de l'or.....[2].» Le général Beaulieu, qui partit de Honfleur le 2 octobre 1619 pour aller faire la traite du poivre à Sumatra et à Java, rapporte que «le païs [de Ticou = Tiku, sur la côte occidentale de Sumatra, au sud de l'équateur] est assez fertile de ris, bestail..... et grande quantité de beau poivre, et meilleur sans comparaison que celuy de Bantan [à Java], qui est la richesse du païs.....[3]». Cette constatation me semble permettre de poser : Chö-ye = Jaya = Vijaya et justifier ainsi cette identification nouvelle.

Je ne vois rien dans la toponomastique indonésienne dont *Na-ngo* = **Naṅga*, **Naṅa*, ou *Na-p'o* = **Nawa* puisse être rapproché.

En résumé, M. Cœdès a eu parfaitement raison de rapprocher les différentes leçons divergentes du nom du pays dont il s'agit et de conclure à l'identité de *Çrīvijaya*, *Che-li-fo-che*, *Che-li-p'i-che*, *San-fo-ts'i*, *Sribuza* et *Sĕmboja*. Pour les raisons que j'ai déjà dites, le *Çrīvijaya* de

(1) *Historia do descobrimento e conquista da India pelos Portuguezes*, éd. de 1833, liv. II, chap. CXI, p. 352-353.

(2) واما بنادرها بطنها اعنى مطلعها بندر فيدر وهو تحت جبل لامرى وهو بندر الفلفل بندر شمطرة وهو اشهر بنادرها وهى بلدة كبيرة وهى بندر الفلفل والحرير والذهب

(3) *Mémoires du voyage aux Indes orientales du général Beaulieu dressés par lui-même*, dans Thévenot, *Relations de divers voyages curieux*, Paris, 1664, in-fol., 2e partie, p. 44 et *passim*.

l'inscription de Kota Kapur est, d'après le texte même, un nom de souverain et non un toponyme; mais la thèse de M. Cœdès ne s'en trouve pas infirmée.

A propos du *Çrīviṣaya* de l'inscription sanskrite et tamoule de 1005, M. Cœdès dit en note : «PW., s. v° *vijaya* 1) k, glose : *viṣaya* «Provinz, «District[1].» Dans l'épigraphie chame, *vijaya* désigne certaines subdivisions admininistratives (*B. É. F. E.-O.*, t. IV, p. 915). *Çrīvijaya* et *Çrīviṣaya* sont donc synonymes et signifient «le district de la fortune, le pays fortuné (p. 4, n. 3)». L'explication qui pourrait valoir pour un toponyme čam est sans valeur pour un toponyme du Sud-Est de Sumatra, alors que *vijaya* n'a pas été attesté encore — si tant il est que le mot existe en indonésien occidental — avec le sens de «province, district». En kawi et à Java, *vijaya* n'est usité, autant que nous sachions, que comme nom propre royal[2]. L'hypothèse qui se présente naturellement est la suivante : le royaume de Palembaṅ a pu s'appeler *bhūmi Çrīwijaya* ou *wanua Çrīwijaya*, pour employer les termes mêmes de l'inscription de Kota Kapur, c'est-à-dire «pays de S. M. Wijaya», du nom de son fondateur ou d'un souverain qui fut particulièrement célèbre; et plus tard, le nom royal seul aurait été usité en fonction de toponyme. Cette conjecture vaut ce qu'elle vaut; je ne la propose que faute d'une explication meilleure.

Qu'était exactement ce royaume de Çrīvijaya? M. Cœdès a employé et j'ai employé aussi le doublet «royaume de Palembaṅ». Des textes chinois que n'a pas utilisés M. Cœdès permettent d'apporter quelque précision. Dans la notice consacrée au San-fo-ts'i, le *Song che* ou *Histoire des Song postérieurs* rapporte ce qui suit : «Au 9e mois de l'année 960, [le roi] 悉利胡大霞里檀 *Si-li hou-ta Hia-li-t'an* [= *Çrī kuda*[3] *Haridana?*] envoya un ambassadeur pour apporter le tribut [à

[1] Āryabhaṭa emploie *viṣaya* dans un sens plus étendu encore : *Romakaviṣaya* «le pays des Romains» (*apud* Kern, *Java en het Goudeiland volgens de oudste berichten*, dans *Verspreide geschriften*, t. V, 1916, p. 308); cf. également *Makhavijaya* «le pays de la Mekke», dans *Tāranātha*, trad. Schiefner, aux additions, p. 305.

[2] Cf. par exemple, les indices du *Pararaton*.

[3] *Kuda* «cheval», en javanais et malais, est usité dans la titulature royale et princière. Cf. *Pararaton*, p. 118, 122, 143, 187, 192. C'est sans doute du même titre qu'il s'agit dans le nom royal čam 范胡達 *Fan Hou-ta* = *Kudavarman*, sin.-ann. *Phạm Hồ-đạt*, malgré l'implosive finale du caractère *ta* < ancien **daδ*. Pour ce souverain, cf. Pelliot, *Deux itinéraires*, p. 192, et

la cour de Chine]; ce qu'il fit encore pendant l'été de l'année suivante[1].» La même information est reproduite dans le *Wen hien t'ong k'ao* sous une forme plus détaillée : «Sous les Song, à la neuvième lune de la première année *kien-long* (960), on vit paraître à la Cour un ambassadeur nommé 李遮帝 *Li-tche-ti* [= **Li* ou **Ri-ča-ti*], qui venait faire la visite d'hommage et offrir le tribut de la part du roi *Si-li hou-ta Hia-li-t'an*. Des ambassades du même prince arrivèrent encore durant l'été de la seconde année *kien-long* (961), et dans l'hiver qui suivit. On apprit par elles que le royaume de *San-fo-ts'i* était appelé aussi royaume de 先留 *Sien-lieou*[2].» *Sien-lieou* ne rappelle rien de connu dans le Sud-Est de Sumatra. Le texte est ici vraisemblablement fautif et je n'hésite pas à corriger 先 *sien* en 末 *mo*, ancien $m^{w}a\delta$, pratiquement ici **ma*^{l}, l'implosive finale de *mo* étant en harmonie avec l'initiale du caractère suivant[3]; soit 末留 *Mo-lieou* = *Malāyu*. Et il faudrait lire cette dernière phrase de Ma Touan-lin : «On apprit par ces ambassades que le royaume de *San-fo-ts'i* était appelé aussi royaume de *Mo-lieou* [= *Malāyu* parce qu'il faisait partie où était l'État souverain de l'Empire de ce nom][4].» Le Malāyu, en kawi *Malayu*, est au sens propre le nom de l'ancien Empire de Minaṅkabaw dont la capitale était à Pāgar Rūyoṅ et qui s'étendait à l'Est et à l'Ouest, jusqu'à la mer[5]; au sens large, c'est l'île de Sumatra tout entière. La relation de Yi-tsing, le *Pararaton* et le *Nāgarakrĕtāgama* sont affirmatifs à cet égard[6]. Le passage précédent du *Wen hien t'ong k'ao* est d'un laconisme qui en rend l'interprétation difficile et qu'il faut éclairer par d'autres textes. Vers la fin du VIIe siècle, Yi-tsing rapporte que «le pays de Mo-lo-yeou = Malāyu est maintenant le pays de Che-li-fo-che[7]». Telle est la traduction de M. Takakusu. M. Pelliot a rendu cette même phrase par :

Georges Maspero, *Le royaume de Champa*, dans *T'oung Pao*, t. XI, 1910, p. 344, n. 5.

(1) *Apud* Groeneveldt, *Notes*, p. 188.

(2) Trad. d'Hervey de Saint-Denys, *Méridionaux*, p. 562.

(3) Cf. Sylvain Lévi, *Le catalogue géographique des Yakṣa*, *loc. cit.*, vers 11, 4; 18, 2; 40, 1; 74, 4; 92, 4; 104, 4; et *supra*, p. 155, n. 5.

(4) Si cette correction est quelque jour justifiée par un texte, elle confirmerait heureusement l'interprétation que j'ai proposée (*Malaka, le Malāyu et Malāyur*, *J. As.*, XIe série, t. XII, 1918, p. 115-120) du 馬流 *Ma-lieou* du *Lin-yi ki*, 馬留 *Ma-lieou* du *Wen hien t'ong k'ao* par *Malāyu*.

(5) Cf. le mémoire cité dans la note précédente, p. 51 et suiv.

(6) *Ibid.*, p. 63 et suiv.

(7) J. Takakusu, *A Record of the Buddhist religion as practised in India and the Malay Archipelago (A. D. 671-675) by I-tsing*, Oxford, 1896, in-4°, p. 10

«l'île [le texte a 州 *tcheou* = *dvīpa*] de Mo-lo-yeou qui est l'actuel royaume de Che-li-fo-che[1]». Ce renseignement est assez clair malgré la concision du texte: le Malāyu (il s'agit ici du Malāyu au sens propre) est devenu feudataire du Che-li-fo-che = San-fo-ts'i; ou, en d'autres termes, le Che-li-fo-che a imposé sa souveraineté au Malāyu. On vient de voir que, en 960, les ambassadeurs du San-fo-ts'i déclarent à la cour de Chine que San-fo-ts'i et Mo-lieou sont deux noms différents d'un même royaume. C'est en somme une indication à peu près identique à celle que donne Yi-tsing. Moins de cinquante ans plus tard, l'inscription sanskrite et tamoule du roi čola Rājarāja Ier ne connaît que le Çrīvijaya[2]. Dans la seconde moitié du XIIe siècle, le *Ling wai tai ta* de Tcheou K'iu-fei, qui écrivait en 1178, restreint le San-fo-ts'i au port de Palembaṅ, «l'escale la plus importante» pour les marins de l'Est et de l'Ouest qui se rendent en Chine. En 1225, Tchao Jou-koua dans son *Tchou fan tche* donne au San-fo-ts'i un extraordinaire développement territorial : sa souveraineté s'étend sur quinze villes ou États[3] dont :

Trois sont situés sur la côte orientale de Sumatra : 巴林馮 *Pa-ling-fong* = Palembaṅ; 監篦 *Kien-pi* = Kampe du *Nāgarakrĕtāgama* et 藍無里 *Lan-wou-li* = *Lāmurī* des textes arabes, dans le Nord de Sumatra;

Huit sont situés sur la côte orientale de la Péninsule malaise : 蓬豐 *P'eng-fong* = Pahaṅ; 登牙儂 *Teng-ya-nong* = Trĕṅganu; 凌牙斯加 *Ling-ya-sseu-kia* = Lĕṅkasuka; 吉蘭丹 *Ki-lan-tan* = Kĕlantan; 佛羅安 *Fo-lo-an* (?); 日羅亭 *Je-lo-ting* (?)[4]; 單馬令 *Tan-ma-ling* = Tāmbraliṅga; 加羅希 *Kia-lo-hi* = Grahi = Jaya[5];

Deux ne sont pas identifiés : 潛邁 *Ts'ien-mai* et 拔沓 *Pa-t'a;*

Enfin 新拖 *Sin-t'o* = Sinda est sans doute pour Sunda, la partie occidentale de Java; et 細蘭 *Si-lan* = île de Ceylan (c'est avec ces deux mêmes caractères que le nom de Ceylan est transcrit dans la notice qui lui est consacrée, p. 72-73).

Cette liste a une grande portée historique. Elle indique — et ces indications sont confirmées dans une certaine mesure par l'inscription tamoule de 1030 dont il sera question plus loin — elle indique que le San-fo-ts'i était un État puissant et que sa souveraineté s'exerçait sur

(1) *Deux itinéraires*, p. 342.
(2) *Le royaume de Çrīvijaya*, p. 4.
(3) *Chau Ju-kua*, p. 62.
(4) *Vide infra* pour la restitution de cette transcription chinoise.
(5) Identifications de M. Cœdès d'après de nouvelles inscriptions, p. 16 et 35.

des territoires éloignés de la côte orientale de Sumatra. La mention de Pa-lin-fong = Palembaṅ parmi les dépendances du San-fo-ts'i est assez inattendue; mais nous savons par le *Ming che* que, en 1374, le roi du San-fo-ts'i appelé 麻那哈寶林邦 *Ma-na-ha-pao-lin-pang*, sans doute le Mahārāja de Palembaṅ, envoya une ambassade en Chine [1]. Et le *Ying yai cheng lan* (1416) rapporte également que «舊港 *Kieou-kiang* est le même pays qu'on appelait autrefois San-fo-ts'i; on l'appelle aussi 浡淋邦 *P'o-lin-pang* [= Palembaṅ] [2]». Tchao Jou-koua emploie donc San-fo-ts'i au sens large, comme nom de l'État souverain auquel sont soumis les quinze États qu'il dénombre; mais l'identité de San-fo-ts'i = Palembaṅ, nettement attestée par ailleurs, n'est en aucune façon infirmée par ce passage du *Tchou fan tche*.

La mention de Ceylan parmi les dépendances du San-fo-ts'i est *a priori* surprenante. Il n'y eut certainement pas conquête de l'île par le San-fo-ts'i, mais vraisemblablement une expédition maritime contre Ceylan avec descente sur la côte singalaise, et ce coup de main fut transformé en conquête par les envahisseurs. Nous n'en avons pas témoignage pour la période antérieure à l'époque où écrivait Tchao Jou-koua; mais le *Mahāvaṃsa* nous a conservé le souvenir du fait suivant : «La onzième année du règne du roi Parākramabāhu III (qui régna de 1266 à 1301) fut celle où un certain roi jāvaka (*Jāvakarājeko*), appelé Candrabhānu, débarqua avec une armée de Jāvaka à Kakkhalā, après avoir traîtreusement affirmé : «Nous aussi, nous sommes bouddhistes». Les guerriers Jāvaka, qui étaient tous munis de flèches empoisonnées comme d'horribles serpents, se rendirent maîtres de tous les passages de rivières, tourmentèrent cruellement sans relâche tous ceux qu'ils rencontrèrent, se répandirent partout, parcourant en furieux l'île entière de Laṅkā qu'ils ruinèrent..... Ayant obligé les Jāvaka à prendre la fuite, le régent Vīrabāhu libéra d'ennemis tout le territoire de Laṅkā.» Quelques années après, rapporte encore le *Mahāvaṃsa*, «ce fut à cette époque que le roi Candrabhānu, qui précédemment avait été contraint à s'enfuir après une grande bataille, débarqua à Mahātīrtha avec une armée de Jāvaka, après avoir rassemblé une grande armée dans les royaumes Pāṇḍya, Coḷa, etc., ainsi que des soldats tamouls.....». Cette nouvelle armée fut encore battue par Vīrabāhu [3].

(1) *Apud* Groeneveldt, *Notes*, p. 193.

(2) *Ibid.*, p. 197; cf. également Rockhill, *Notes on the relations and trade*, *loc. cit.*, p. 136.

(3) *Apud* Kern, *Twee krijgstochten uit den Indischen Arc'ipel tegen Ceilon*

Kern a traduit *Jāvaka* par «javanais». Ce mot considéré comme un complexe *Java* + *ka*, sur le modèle de *Romaka* = *Roma* + *ka* «romain», a, en effet, ce sens dans les langues de l'Inde. Étymologiquement, il n'en est pas ainsi : *Jāvaka* est la forme indienne correspondant aux notations chinoises 諸 薄 *Tchou-po* = **Ču-bak* attesté au IIIe siècle; 社 薄 *Chö-po* = **Ža-bak*, qui désignent incontestablement l'île de Java[1] sous le nom de *Jawaka* ou *Javaka*. C'est, enfin, cette leçon *Jāvaka* qui est à la base de la transcription arabe زابج *Zābag*, lue habituellement *Zābaj* ou *Zābej*. Le *Jāvaka* du *Mahāvaṃsa* est donc non pas un ethnique signifiant «javanais», mais le nom même de l'île de Java augmenté de cette curieuse et inexplicable gutturale finale, et Candrabhānu est un roi javanais, ainsi que l'a indiqué Kern.

D'après la chronique javanaise *Pararaton*, en 1276 de notre ère, c'est-à-dire en 1198 çaka, le roi Kĕrtanagara de Tumapĕl est mort l'année précédente. Un interrègne de vingt ans suit entre cette date et la fondation de l'Empire de Majapahit (1197-1216 ç. = 1275-1294), pendant lequel des luttes intestines, la campagne contre le Malāyu à Sumatra et l'invasion de Java par les troupes de Kubilaï Khān absorbent toute l'activité des rois de Tumapĕl et de Daha. Les deux princes javanais ennemis dont il est fait mention sont Raden Vijaya, le 土 罕 必 闍 耶 *T'ou-han Pi-chö-ye* = *Tuhan Vijaya* du *Yuan che*, et Jaya Katoṅ ou Jaya Katyĕṅ, le *Jaya Katwaṅ* du *Nāgarakrĕtagama*, le 哈 只 葛 當 *Ha-tche Ko-tang* = *Haji Kataṅ* du *Yuan che*[2]. C'était donc une période peu pro-

(paru en 1896 dans le tome XLVI des *Bijdragen*), dans *Verspreide geschriften*, t. III, 1915, p. 29 et suiv. *Mahāvaṃsa*, LXXXIII, 36-48 et LXXXVIII, 62-75.

[1] Cf. Pelliot, *Deux itinéraires*, p. 270, 275-276. M. Pelliot, qui n'avait pas songé à ce rapprochement, dit à propos du passage du *Fou nan t'ou sou tchouan* de K'ang T'ai ayant trait au Tchou-po : «Je ne donne ces interprétations [au sujet de l'identification du Tchou-po à Java] qu'avec toutes sortes de réserves; elles perdent beaucoup de leur vraisemblance par ce fait que le *po* de Tchou-po et Tou-po était anciennement un mot à gutturale finale (p. 270-271).» Et plus loin (p. 277-278) : «Ici encore je tiens à faire remarquer que le Tou-po est sans doute le même que le Tchou-po, leur commune identification à Java est gênée par l'ancienne prononciation de 薄 *po* [ancien **bak*], avec gutturale finale.» Mais c'est justement cette gutturale finale qui permet de rapprocher ces notations de la transcription arabe Zābag, ce qui assure l'identification de *Tchou-po* et *Tou-po*, corrigé en *Chö-po*, à Java.

[2] Pour ces deux princes, cf. *Pararaton*, p. 64 et suiv.; Groeneveldt, *Notes*, p. 149 et 150; *Nāgarakrĕtāgama*, chant 44, strophes 1-4; chant 45, strophe 1.

pice à une expédition contre Ceylan; et, enfin, aucune liste royale javanaise connue ne mentionne de souverain du nom de Candrabhānu. La seule alternative possible est la suivante : Candrabhānu serait un roi de Çrīvijaya et Jāvaka représenterait ici Sumatra qu'on sait avoir été désigné quelquefois sous le nom de Jāwa. A cette conjecture, qui a été naturellement envisagée par Kern, on peut opposer que ce nom royal n'est pas davantage attesté à Sumatra qu'à Java : très malheureusement, les notices sur le San-fo-ts'i s'arrêtent dans le *Song che* à 1178 pour ne reprendre dans le *Ming che* qu'en 1370; le *Yuan che* ne fournit aucun renseignement sur cette période de près de deux siècles. Mais le *Mahāvaṃsa* nous apprend que dans sa seconde attaque de Ceylan, «quelques années après 1276», Candrabhānu avait pour alliés une grande armée provenant «des royaumes Pāṇḍya, Coḷa, etc., ainsi que des soldats tamouls». Comme nous savons par les inscriptions tamoules de Rājarāja Ier que les rois de Çrīvijaya étaient en relations suivies avec les Čolas (relations amicales en 1005; en guerre et vaincus vers 1030 et en 1068; en guerre encore et vainqueurs dans la période 1068-1077), il est permis de supposer que Čolas et Çrīvijayas étaient alliés vers 1280 pour aller ensemble piller l'île de Ceylan. Le fait que Tchao Jou-koua, en 1225, compte Ceylan parmi les dépendances du San-fo-ts'i, ajouté aux témoignages précédents, autoriserait ainsi l'identification de Candrabhānu à un roi de Çrīvijaya. D'autre part, *Chvā* en cambodgien moderne, *Chà-và* en annamite (cf. Bonet, *Dict. annamite-français*, s. v° *chà*, p. 66) désignent également les Javanais et les Malais. Par une confusion identique, *Jāvaka*, pris comme ethnique, a pu servir de dénomination collective pour les indigènes des deux grandes îles indonésiennes. On voit que les deux thèses peuvent s'appuyer sur des arguments qui ne sont pas sans valeur. L'étymologie est en faveur de *Jāvaka* < **Ža-bak* = *Zābag* = île de Java; l'histoire, au contraire, autorise à identifier ces Jāvaka aux Sumatranais de Çrīvijaya. Cette dernière solution peut, je crois, être provisoirement adoptée.

L'inscription sanskrite et tamoule de 1005 pose la question des rapports de l'Inde sud-orientale avec l'Indonésie occidentale. M. Cœdès n'a pas jugé utile de la traiter, bien qu'elle soit le complément indispensable et vraiment nouveau de son mémoire. Voici les renseignements que nous possédons à cet égard.

J'ai récemment indiqué [1] que l'hindouisation de l'Inde transgangétique

[1] Cf. mon étude sur *Le K'ouen-louen et les anciennes navigations interocéaniques dans les mers du Sud*, dans *J. As.*, XIe série, t. XIII, p. 239 et suiv.

et de l'Insulinde devait être, à mon avis, reportée beaucoup plus haut que la date généralement admise, c'est-à-dire vers le IIIe ou IVe siècle avant notre ère; je n'y reviendrai donc pas ici. La première ambassade de la côte sud-orientale de l'Inde à la cour de Chine remonte au IIe ou à la fin du Ier siècle avant notre ère; il s'agit de l'ambassade du 黃支 *Houang-tche* à l'empereur Wou (140-86). J'ai proposé d'identifier *Houang-tche* à Kāñcī ou Kāñcīpura, le Conjevaram de nos cartes : les arguments fournis en faveur de ce rapprochement me paraissent avoir gardé toute leur valeur. Les Pallavas de Kāñcī n'ont pas, autant que nous sachions, fait escale à Sumatra, mais ils en passèrent à proximité, car Pūlaw Pisaṅ, l'une des îles de ce nom au Sud-Est ou au Sud-Ouest de la Péninsule malaise, figure sur leur itinéraire [1]. Onze siècles plus tard, en 1009, arrive à Canton une ambassade cola qui avait quitté le Coromandel 1150 jours auparavant, c'est-à-dire en 1006. Cette ambassade a pour clef 娑里三文 *Cha-li San-wen* (Çrī Sam-man?), suit un itinéraire que j'ai pu reconstituer en partie [2] et fait escale à San-fo-ts'i, c'est-à-dire à Palembaṅ, vraisemblablement vers la fin de 1008. En cette même année, une ambassade du San-fo-ts'i envoyée par Çrī Māravijayottuṅgavarman était reçue à la cour de Chine. C'est la période de relations cordiales du San-fo-ts'i avec le Coromandel : trois ans auparavant, l'inscription sanskrite et tamoule de 1005 rappelle la construction d'un temple buddhique à Negapatam, commencée par Cūḷāmaṇivarman et terminée par son fils et successeur Çrī Māravijayottuṅgavarman. L'inscription tamoule de Tanjore de 1030 commémore, au contraire, la campagne victorieuse de Rājendracoḷa Ier contre le Çrīvijaya. Un de ses successeurs, Vīrarājendra Ier prétend avoir conquis Kaḍāram (*roi de Kaḍāram* ou *Kaṭāha* est un des titres des rois de Çrīvijaya) en 1068 et l'avoir ensuite rendu a son roi. D'après le *Wen hien t'ong k'ao*, les Čolas auraient été tributaires du San-fo-ts'i vers cette même époque. Ma Touan-lin rapporte en effet dans la notice sur 蒲甘 *Pou-kan* = royaume de Pagan, à propos d'une ambassade de ce pays reçue à la cour de Chine en 1106, que «le 注輦 *Tchou-lien* [ou royaume des Čolas] est vassal du San-fo-ts'i; c'est pourquoi, dans les années *hi-ning* (1068-1077), on s'est contenté d'écrire au roi de ce pays sur papier fort, avec une enveloppe d'étoffe unie. Le roi de Pou-kan, au contraire,

(1) *Ibid.*, *vide supra*, p. 46.

(2) *Ibid.*, p. 39, d'après le *Wen hien t'ong k'ao*, *Méridionaux*, p. 574 et 577-579. M. Cœdès, qui a cependant utilisé l'ouvrage de Ma Touan-lin, n'y fait pas allusion.

est souverain d'un grand royaume des Fan.....[1] ». Le texte chinois n'est pas suffisamment explicite pour l'opposer à la conquête de Kaḍāram en 1068 par le roi čola Vīrarājendra Ier.

Une inscription tamoule trouvée à Lubu Tuwa, dans la région de Baros, sur la côte occidentale de Sumatra, et datée de 1010 çaka = 1088, commémore un don fait par un groupe de personnes appelées «les 1500». L'usage du tamoul dans une inscription implique évidemment la présence dans l'Ouest de Sumatra d'une colonie čola importante (pour cette inscription, *vide infra*, p. 195). Enfin, quelques années après 1286, le roi de Jāvaka, Candrabhānu, envahit une seconde fois l'île de Ceylan après avoir fait alliance pour cette expédition avec les Čolas et d'autres peuples de l'Inde méridionale[2].

Ces quelques faits, qui nous sont attestés par des documents dont l'authenticité n'est pas douteuse, établissent l'existence de relations étroites entre les Čolas et l'Indonésie occidentale. Il y a tout lieu de croire que des textes et des inscriptions dont je n'ai pas connaissance ou qui restent à découvrir viendront en augmenter le nombre.

Les Čolas ont été de tout temps d'intrépides marins comme tous leurs compatriotes des côtes de l'Inde. Nous en avons un témoignage décisif aux xve et xvie siècles par les *Instructions nautiques* des manuscrits nos 2292 et 2559 du fonds arabe de la Bibliothèque Nationale. Dans son كتاب الفوايد في اصول علم البحر والقواعد «Livre des renseignements utiles sur les bases et les principes de la science nautique», qui est daté de 1489-1490, Ibn Mājid dit, par exemple (ms. 2292, fol. 53 r°, l. 12) : «Parfois, le désaccord [sur la position d'un lieu] entre eux [les Čolas] et nous n'est qu'une question de mots; alors on le supprime immédiatement. D'après les Čolas, par 3° des *Farāḳid* (β et γ de la Petite Ourse) se trouve le détroit de Sunda — c'est là que commence [l'île de] Jāwa du côté du Nord[3]. Nous [les Arabes], les Čolas et tout le monde, nous sommes d'accord à cet égard, car c'est un fait bien connu.....» Dans tous ses ouvrages nautiques, Ibn Mājid fait fréquemment allusion à l'opinion des Čolas qu'il approuve ou rectifie. C'est qu'il devait avoir en main les *Instructions nautiques* et les tables géographiques avec indication de la latitude des ports, utilisées par les marins du Coromandel et qu'il les comparait avec des documents

[1] *Méridionaux*, p. 586; cité par M. Cœdès.

[2] *Vide supra*, p. 167.

[3] Ibn Mājid oriente inexactement Java du Nord au Sud, au lieu de l'Est à l'Ouest.

arabes de même nature. Sulaymān al-Mahrī dit également dans son كتاب المنهاج الفاخر في علم البحر الزاخر «Livre de la voie excellente dans la science de la mer en fureur» (ms. 2559, fol. 64 r°, l. 9) : « Chapitre II traitant de l'observation astronomique sur les côtes habitées connues. .....Dans mon livre intitulé *Al-'Umda* «le Soutien», [les latitudes *données*] s'accordent avec celles des Čolas; dans le présent livre, j'ai reproduit l'opinion des Anciens.....» Et il est fait de nombreuses allusions aux opinions que professaient les marins čolas sur telle ou telle question nautique. Il existait donc aux XVe et XVIe siècles des textes nautiques čolas sur la navigation dans l'océan Indien, les mers de Chine et de l'Indonésie, assez importants et utiles à connaître pour que des auteurs d'*Instructions nautiques* arabes se soient crus obligés de les étudier et, dans certains cas, de les prendre pour base de leurs publications. Je ne crois pas que cette littérature spéciale ait été consultée par les indianistes et je n'ai même pas souvenir qu'on en ait signalé l'existence. Il serait extrêmement intéressant de faire des recherches dans ce domaine où on trouverait certainement de précieuses indications sur les relations de l'Inde orientale avec les populations maritimes de l'Indochine, de la Chine et de l'Indonésie.

D'après l'inscription tamoule de Tanjore de 1030, le roi Rājendracoḷa Ier (1012-1042), «ayant envoyé de nombreux navires au milieu de la mer mouvante et s'étant emparé de Saṅgrāmavijayottuṅgavarman, roi de Kaḍāram», s'empara également de :

1. Çrīvijaya = San-fo-ts'i = Palembaṅ.
2. Paṇṇai = Panai ou Pānè sur la côte orientale de Sumatra.
3. Malaiyūr = Malaka.
4. Māyiruḍiṅgam = ? 日羅亭 *Je-lo-ting* de Tchao Jou-koua, sur la côte orientale de la Péninsule malaise.
5. Ilaṅgāçogam = Lĕṅkasuka, sur la même côte de la Péninsule malaise.
6. Māppappāḷam = Papphāla au Pégou ou Fawfalam, Fafalam, c'est-à-dire Pawpalam, Papalam des sources arabes de Sīdī 'Alī, par 22° 18′ Nord sur la côte orientale de l'Inde.
7. Mevilimbaṅgam ?
8. Valaippandūṛu ?
9. Talaittakkolam = Τάκωλα de Ptolémée, sur la côte occidentale de l'isthme de Kra.
10. Mādamāliṅgam = 單馬令 *Tan-ma-ling* de Tchao Jou-koua = Tāmbraliṅga de l'inscription de Vieṅ Sa (697 çaka = 775), sur la côte orientale de la Péninsule malaise, au Sud de la baie de Bandon [1].

[1] Cf. ce passage de *Tāranātha's Geschichte des Buddhismus in Indien*, trad. A. Schiefner, Saint-Pétersbourg, 1869, in-8°, p. 263 : «XI. Die Art und Weise

11. Ilāmurideçam = Lāmurī des textes arabes, au Nord de Sumatra.
12. Māṇakkavāram = Nicobar.
13. Kaḍāram.

Paṇṇai est sans doute identique au Pane du *Nāgarakrĕtāgama*, comme l'a indiqué M. Cœdès. Je l'avais identifié (*Relations de voyages*, t. II, p. 652 où il a été imprimé par erreur «dans l'Ouest [lire : l'Est] de Sumatra») à l'actuel Panai ou Pānè. C'est là que le situe la lettre du Sultan d'Atchin à Jacques Ier d'Angleterre (ڤانى Pānè, sur la côte orientale du royaume d'Atchin, cf. *Relations de voyages*, t. II, p. 670-671). Il est mentionné par l'*Oriental Pilot*, le grand atlas nautique anglais de la fin du XVIIIe siècle (cartes 42 et 43), sur la rive droite et en amont de l'embouchure de la rivière de *Songi Pani* (lire *Sũṅey Pane;* la carte 43 a *Pane*), quelque 30 ou 40 milles au Nord de la latitude de Malaka, par 2° 30′ ou 2° 40′ Nord.

Je n'ai pas «placé Malaiyūr à Gudimallur près d'Arcot», comme me le fait dire M. Cœdès (p. 6, n. 3); mais j'ai reproduit l'identification de Hultzsch en indiquant expressément ma source [1] (*Relations de voyages*, p. 646, n. 9). L'article de M. Cœdès apportant des précisions nouvelles,

der Verbreitung der Lehre auf den kleinen Inseln und die Wiederverbreitung der Lehre im Süden u. s. w. — Ferner in Siṁhaladvīpa [= Ceylan], Yavadvīpa [= Java], Tāmradvīpa, Suvarṇadvīpa [= Sumatra, très vraisemblablement], Dhanaçrīdvīpa [= Tenasserim], Payigudvīpa [= Pégou] — in diesen kleinen Dvīpa's war von den ältesten Zeiten die Lehre verbreitet und ist auf diesen Tag [Tāranātha a terminé son histoire en 1608] sehr verbreitet .....» Une inscription birmane de 1767 a : «Il y a [*dans notre monde*] quatre continents et 500 îles, et parmi eux le *Jambudipa*....., le principal continent. Et dans ce continent c'est le grand empire d'Ava qui est le plus grand; parce que c'est le plus riche en or, en argent, en rubis, en ambre et autres minéraux précieux; parce qu'il comprend plusieurs royaumes tributaires, appelés Sunāparanta, Tampadipa, Kampoja, Yonaka, Haripuñca, Khemāvara, Khemāratha, Mahanagara, Zeyyavadhana, Sirikhetta, Mahīsaka, Ālavi, Ayuddhaya, Tāmalitti et le pays des Seiṅ [*la Chine*].....» (dans *Inscriptions of Pagan, Pinya and Ava,* Rangoon, in-4°, 1892, p. 18-19; je cite d'après Pelliot, *Deux itinéraires,* p. 402, n. 2). Le *Tāmradvīpa* de Tāranātha et le *Tampadipa* de l'inscription birmane sont certainement identiques. L'un et l'autre signifient sans doute «le pays (*dvīpa*) du cuivre». C'est peut-être du même pays que le *Tan-ma-ling* = *Tāmbraliṅga* qu'il s'agit.

[1] Dans *Tirumalai rock inscriptions of Rajendra-Chola I, Epigraphia Indica*, t. IX, part X, janvier 1908, p. 231 : «Malliyûr is the modern Gudimallûr near Arcot».

la localisation du Malaiyūr s'impose dans le sens qu'il indique : le *Malaiyūr* de l'inscription de Tanjore est évidemment identique au *Malaiur* de Marco Polo, au *Ma-li-yu-eul* du *Yuan che*, et j'aurais dû utiliser ce texte tamoul dans mon mémoire sur *Malaka, le Malāyu et Malāyur* (dans *J. As.*, XIe série, 1918, t. XI, p. 391-484, et t. XII, p. 51-154, notamment dans ce dernier volume, p. 83 et suiv.) auquel je renvoie. L'une des conclusions de ce travail est que Malāyur doit être identifié à Malaka. Le texte de l'inscription de Tanjore a : «l'ancien Malaiyūr (avec) un fort situé sur une haute colline». «Ces courtes descriptions, dit M. Cœdès (p. 9, n. 2), qui accompagnent chaque nom de la liste reposent presque toutes sur des jeux de mots ou des étymologies fantaisistes. C'est le cas ici, où la «colline» (tamoul *malai*) n'apparaît sans doute que pour expliquer *Malaiyūr*..... » Cette interprétation est plausible; mais il en est une autre que fournit la topographie des environs de Malaka. Il s'y trouve une colline ou montagne où les souverains du pays firent construire des maisons, palais et un fort (cf. le mémoire précité, t. XI, p. 421, 434-435, 449), ce qui rend mieux compte encore de la situation indiquée par le texte tamoul.

M. Cœdès propose de restituer pour Māyiruḍiṅgam, Mahā-Yiruḍiṅgam, ce qui est parfaitement légitime, et rapproche ce toponyme du *Je-lo-t'ing* du *Tchou fan tche*. 日羅亭 répresente une prononciation ancienne telle que **Ñit-la-ding* = **Ñit-ra-ding*[1], c'est-à-dire **Ñir-radiṅga* = **Ñiradiṅga*, mais non pas **Ñiraḍiṅga*. La consonne initiale et la voyelle de seconde syllabe de la transcription chinoise font donc difficulté pour apparenter ces deux notations étrangères d'un toponyme initial qu'on n'a pas retrouvé encore. L'interprétation de M. Cœdès est cependant à retenir provisoirement, faute de mieux.

Pour Laṅgāçogam = Lĕṅkasuka, qui est à situer sur la côte orientale de la Péninsule malaise, cf. mon mémoire *Malaka, le Malāyu et Malāyur* où j'ai traité en détail la question (*J. As.*, XIe série, t. XII, 1918, appendice III, p. 134-135 et 153-154[2]). Les sources arabes de Sīdī 'Alī en précisent la situation par environ 7° 43′ (*ibid.*, p. 138) et cette information provenant d'une *Instruction nautique* arabe ne peut pas être infirmée par le témoignage du *Hikayat Maroṅ Mahawaṅsa* dont la

[1] Pour 日 *je*, ancien **ñit*, cf. *Deux itinéraires*, p. 145 et la prononciation annamite de ce caractère *nhut* = à peu près *ñöt*.

[2] Aux textes que j'ai cités, ajouter la mention du 楞迦修 *Leng-kia-sieou* = Laṅkasu[ka], à propos de Paramārtha, vers 560, dans J. Takakusu, *La Sāṃkhyakārikā étudiée à la lumière de sa version chinoise*, *B.É.F.E.-O.*, t. IV, 1904, p. 62.

valeur historique est à peu près nulle. Il est, d'autre part, possible que l'État de Lĕṅkasuka se soit étendu jusqu'à la côte occidentale de la péninsule, ce qui expliquerait que le texte malais l'ait placé près de Kĕdah.

Dans un *Annual report* dont je n'ai pas eu connaissance, M. Venkayya a identifié *Mā-ppapāḷam* au port pégouan de *Papphāla* mentionné par le *Mahāvaṃsa* (LXXVI, 59, 63-64). Je l'ai identifié, au contraire, au فوفل *Fawfal* de Ibn Sa'īd, sur la côte nord-orientale de l'Inde [1]. M. Cœdès le situe conjecturalement sur la côte ouest de l'isthme de Kra. «Un des griefs, dit-il, invoqués par [le roi de Ceylan] Parakkamabāhu contre le roi de Pagan était le rapt d'une princesse singhalaise envoyée au Cambodge (*Mhv.*, LXXVI, 35). Comme il est infiniment probable que les messagers se rendant de Ceylan au Cambodge passaient par l'isthme de Kra, c'est dans ces parages que le rapt a dû être commis, et, conséquemment, l'autorité du roi de Pagan devait s'étendre jusque là. Si *Papphāla* se trouvait sur la côte ouest de l'isthme de Kra, rien n'empêche de supposer que cette localité qui, à la fin du XIIe siècle, appartenait au Pégou, ait été au début du XIe sous la dépendance de Palembaṅ, dont la suzeraineté, ainsi qu'on le verra par la suite, s'étendait alors jusqu'à la baie de Bandon (p. 14).» Rien n'autorise une pareille conjecture, mais M. Cœdès a été amené à la proposer tout «en ne se dissimulant pas ce que ces propositions ont d'hypothétique», pour rester fidèle à son interprétation de l'inscription de Rājendracoḷa Ier qui est formulée ainsi : «Il s'agit d'abord de déterminer, dit-il p. 5, en quoi ont consisté les conquêtes, plus ou moins réelles de Rājendracoḷa Ier «au delà de la mer mouvante». Mais, auparavant, il importe de souligner un fait qui semble avoir échappé à la plupart des auteurs qui ont abordé ce problème. La liste des pays conquis par Rājendracoḷa forme un tout, dont il est impossible de dissocier les divers éléments. Le texte dit en effet que Rājendracoḷa Ier, *après avoir vaincu le roi de Kaḍāram*, s'empara de ses trésors, puis d'un certain nombre de pays, et *enfin de Kaḍāram*. Il s'agit donc d'une même campagne, et il est *a priori* infiniment probable que les différents pays énumérés étaient soient des États vassaux du roi de *Kaḍāram*, soit même simplement les différentes villes ou provinces de son royaume : cela est même certain pour le premier nom de la liste, puisque l'on a vu que le roi de *Kaṭāha* (= *Kaḍāram*) était en même temps roi de *Çrīviṣaya*. Cela, les épigraphistes, M. Hultzsch et M. Venkayya l'avaient bien

[1] Cf. mes *Relations de voyages*, t. II, p. 647.

compris[1] et si tout le monde avait eu ce fait présent à l'esprit, bien des erreurs eussent été évitées. Les identifications des divers pays conquis par Rājendracoḷa Ier sont, je le répète, solidaires les unes des autres, et si l'on arrive à localiser *Kaḍāram*, le cercle des recherches, en ce qui concerne les autres, sera immédiatement restreint aux contrées se trouvant dans le voisinage ou sous la dépendance politique du pays trouvé.» Et plus loin, p. 15, n. 1, M. Cœdès, faisant allusion au passage que je viens de reproduire, ajoute : «J'ai montré plus haut que la présence, parmi les conquêtes de Rājendracoḷa, d'un port indien était impossible *a priori* (*sic*).»

La thèse de M. Cœdès qui ressort nettement de son argumentation est la suivante : le Çrīvijaya des inscriptions čolas est identique à Che-li-fo-che, San-fo-ts'i, Sribuza des textes chinois et arabes, c'est-à-dire au royaume de Palembaṅ. Le seul texte qui fournisse des indications sur l'expansion territoriale du Çrīvijaya est le *Tchou fan tche* de Tchao Joukoua qui est de 1225, donc postérieur de *195 ans* à l'inscription de Tanjore de 1030 : et, bon gré mal gré, les pays ou villes conquis par Rājendracoḷa au XIe siècle doivent se retrouver parmi les pays ou villes tributaires du San-fo-ts'i au XIIIe. C'est une dangereuse méthode, alors que nous ignorons entièrement jusqu'où s'étendait la domination du San-fo-ts'i en 1030. Une telle opinion est insoutenable *a priori;* elle ne peut résulter que de l'identification décisive de tous les pays ou villes conquis par Rājendracoḷa. Or, sur les treize noms géographiques cités dans l'inscription de Tanjore, la plupart sont identifiés avec certitude (1, 2 et 11 à Sumatra; 3, 5, 9, 10 sur les deux côtes de la Péninsule malaise, et 12 aux Nicobar); mais 4 (*Māyiruḍiṅgam = Je-lo-ting*) est discutable; Māppapāḷam (6) ne peut se situer qu'au Pégou ou sur la côte nord-orientale de l'Inde; Kaḍāram (13) n'est sûrement pas Kĕdah — j'y reviendrai plus loin — et Mevilimbaṅgam et Vaḷaippandūṛu (7 et 8) sont inconnus par ailleurs. Dans ces conditions, les résultats de l'enquête ne justifient pas pleinement la théorie de M. Cœdès.

Il est possible que les conquêtes de Rājendracoḷa Ier aient été effectuées au cours d'une même campagne de guerre, bien que le texte n'apporte aucune précision à cet égard. A vrai dire, l'ordre dans lequel sont énumérées ces conquêtes ne prête guère à une telle conclusion. La flotte

[1] Les deux épigraphistes auxquels il est fait allusion, MM. Hultzsch et Venkayya, situent, celui-là le Malaiyūr à Gudimallur, près d'Arcot; celui-ci, Pappālam au Pégou, qui n'ont jamais fait partie du royaume de Çrīvijaya. Ils n'ont donc pas interprété l'inscription de Tanjore comme l'indique M. Cœdès.

čola serait allée d'abord directement de son port de départ à Çrīvijaya = Palembaṅ. En remontant la côte orientale de Sumatra, elle s'empare de Paṇṇai, puis de Malaiyūr = Malaka. Elle opère ensuite sur la côte orientale de la Péninsule malaise (à Māyiruḍiṅgam et Laṅgāçogam); revient dans le golfe du Bengale pour prendre Māppappālam, passe ensuite à Mevilimbaṅgam et à Vaḷaippandūṟu qui ne sont pas identifiés; revient sur la côte occidentale de la péninsule pour s'emparer de Talaittakkolam; repart pour la côte orientale de la péninsule pour enlever Mādamāliṅgam; repasse encore les détroits à destination de Ilāmuṟideçam, au Nord de Sumatra; de là, se rend aux Nicobar qu'aucun texte n'indique avoir jamais été tributaire de Palembaṅ et termine ses attaques victorieuses par la prise de Kaḍāram. C'est, on en conviendra, l'itinéraire le plus extravagant qu'il soit possible d'imaginer, et des marins tels que les Čolas n'ont jamais pu concevoir un plan d'opérations navales aussi saugrenu. L'une des explications raisonnables de cette campagne maritime est que Rājendracoḷa I[er] a pu envoyer une flottille dans chacun des ports précités ou des divisions navales sur les côtes de Sumatra et de la péninsule, et qu'un scribe ignorant a mentionné successivement toutes les conquêtes de l'armée navale sans tenir compte de leur situation géographique. Quoi qu'il en soit, le libellé de l'inscription de Tanjore n'exclut en aucune façon la mention d'un port pégouan ou indien, et on comprend d'autant moins l'insistance de M. Cœdès à cet égard, que le texte ne s'exprime pas nettement dans ce sens et qu'une telle interprétation n'est en aucune façon nécessaire pour assurer l'identification de Çrīvijaya à San-fo-ts'i = Palembaṅ.

Pour en revenir à Pappāḷam, on ne peut identifier ce port, en l'état de nos connaissances, qu'au Papphāla du *Mahāvaṃsa*, c'est-à-dire à un port du Pégou, ou au *Fawfal* de Ibn Sa'īd.

A propos de ce dernier rapprochement, M. Cœdès dit: «Mais le *Fawfal* de Ibn Sa'īd était-il réellement sur la côte nord-orientale de l'Inde?» Il est facile de répondre à la question. Le texte de Ibn Sa'īd est suffisamment clair par lui-même (cf. mes *Relations de voyages*, t. II, p. 348-349), mais les sources arabes de Sīdī 'Alī fournissent toutes les indications désirables (*ibid.*, p. 516-517). Ce même port y est appelé قرية فوفلم «le village de Fawfalam» et situé par 10° 1/2 de l'étoile polaire = environ 22° 18'. Bien mieux encore, Sulaymān al-Mahrī dans son *'Umda*, l'une des sources de Sīdī 'Alī, a ففلم *Fafalam* = Papalam (ms. 2559, fol. 33 v°, l. 10). D'autre part, dans la notice du *Tchou fan tche* consacrée au 注輦 *Tchou-lien* (la côte du Coromandel), Tchao Jou-koua mentionne parmi les 12 部落 *pou-lo* (skr. *pura*) du Nord:

堡琶來 *Pao-pa-lai* où MM. Hirth et Rockhill n'ont pas su reconnaître le *Pipli, Pipeli, Pipley, Pipeley* des relations européennes et des anciennes cartes nautiques[1]. Les notations arabes *Fawfal, Fawfalam, Fafalam*, ces deux dernières avec la désinence tamoule, représentent une forme originale *Pappāḷam* passée par étymologie populaire à *Fawfal, Fawfalam*, par analogie avec فوفل *fawfal* «la noix d'arec». Le *Pao-pa-lai* du *Tchou fan tche* est d'origine arabe ou persane — on sait que Tchao Jou-koua a reçu de nombreuses informations de marins musulmans — et représente **Pawpalay* ou **Pawpaley*, forme intermédiaire entre le *Fawfal, Fawfalam, Fafalam* des Arabes < tamoul *Pappāḷam* et le *Pipli* et ses variantes des relations et cartes européennes. Personnellement, j'incline plutôt à situer le Pappālam de l'inscription de Tanjore au Bengale, à Fawfalam qui nous est connu par ailleurs depuis le XIIIᵉ siècle, qu'au port pégouan de Papphāla que mentionne seul le *Mahāvaṃsa*.

Reste l'identification du *Kaṭāha* de l'inscription sanskrite de Rājarāja Iᵉʳ de 1005, *Kaḍāram* et *Kiḍāram* de l'épigraphie cola, *Kaḍāram* dans le poème tamoul *Kaliṅgattuparaṇi* et la forme littéraire *Kāḷagam* dans un poème tamoul ancien, le *Paḍḍinapālai*. M. Cœdès admet l'identité phonétique de *Kaṭāha, Kaḍāram* et *Kiḍāram*, qu'il identifie à Kĕdah de la côte occidentale de la Péninsule malaise, le 羯茶 *Kie-tch'a* de Yi-tsing, 偈陀 *Kie-t'o* du *Sin t'ang chou*, 吉陀 *Ki-t'o* du *Tchou fan tche*, *Kalah* ou *Kilah* des géographes arabes, 箇羅 *Ko-lo* de Kia Tan et 哥羅 *Ko-lo* ou 哥羅富沙羅 *Ko-lo-fou-cha-lo* du *Sin t'ang chou*. Ces notations chinoises sont empruntées aux *Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIIIᵉ siècle* de M. Pelliot (p. 349-352); mais tous ces rapprochements ne peuvent pas être maintenus. Il est exact que *Kĕdah* = *Kie-tch'a* = *Kie-t'o* = *Ki-t'o*. *Kalah* et *Kilah* des textes arabes = *Ko-lo* de Kia Tan, mais ils n'ont rien de commun avec les précédents et il faut les situer à *Kĕra* ou *Kĕrah*, le Kra de nos cartes, sur la côte occidentale de l'isthme de ce nom[2]. Enfin, le *Ko-lo* ou *Ko-lo-fou-cha-lo* du *Sin t'ang chou* doit être corrigé en intervertissant l'ordre des 3ᵉ et 4ᵉ caractères en *Ko-lo-cha-fou-lo* = *Kalaçapura* du *Kathāsaritsāgara*, et situé sur la côte *orientale* de la Péninsule malaise.

En rédigeant ses excursus du *Livre des Merveilles de l'Inde*, Van der Lith

[1] Cf. par exemple, *A geographical account of countries round the bay of Bengal, 1669 to 1779*, by Thomas Bowrey, éd. Sir R. Carnac Temple, *Hakluyt Society*, 2ᵉ série, nº XII, 1905, à l'index, s. vº *Pipli*, et notamment p. 162, n. 2.

[2] Cf. mon mémoire *Le K'ouen-louen et les anciennes navigations interocéaniques dans les mers du Sud*, dans *J. A.*, XIᵉ série, t. XIII et XIV.

soumit la question de كلة *Kalah* à Kern. Le très regretté maître hollandais lui suggéra une identification possible à Kĕdah, «parce que le *d* malais, qu'on rend maintenant en général par le د *d* arabe, a en réalité un autre son que cette lettre. Les Malais prononcent le *d* comme une lettre linguale. . . [1]». Mais c'est une erreur d'indianiste qui ne résiste pas à l'examen et, en fait, on n'a jamais produit d'exemple de *d* malais rendu par un *l* en arabe ou dans une autre langue [2]. La question se pose ainsi. Le *d* malais est incontestablement une linguale comme l'indique Kern, ou une supradentale d'après M. Fokker [3], c'est-à-dire une cérébrale. Il est exact que dans les langues de l'Inde, l'alternance *ḍ* : *l* est courante et le fait est si connu qu'il est inutile d'en donner des exemples. L'alternance malaise *d* : *l* est également attestée à l'intérieur du malais et d'autres langues et dialectes du domaine indonésien occidental y compris le malgache, et d'une de ces langues et dialectes à l'autre. Mais ce n'est pas là un fait de phonétique générale : du malais à l'arabe, au chinois et aux langues européennes le procès est différent. Chinois, Arabes et Européens ont rendu le *d* malais : les premiers par la dentale sonore ou par une cérébrale (cf. *Kĕdah* = 羯 荼 *Kie-tch'a* = **Kaḍa* de Yi-tsing qui était bon sanskritisant et fidèle transcripteur; 偈 陀 *Kie-t'o* = **Kada* du *Sin t'ang chou*; 吉 陀 *Ki-t'o* = **Kida* du *Tchou fan tçhe*); les autres par l'occlusive dentale sonore arabe د *d* et par *d* dans les relations portugaises, françaises, anglaises, hollandaises. Nous en avons un témoignage décisif par les transcriptions arabes de Bīrūnī qui savait le sanskrit et qui a toujours rendu le *ḍ* cérébral sanskrit par l'occlusive dentale sonore arabe د *d* ou par la vibrante linguale ر *r* [4]. En ce qui concerne spécialement *Kĕdah*, les *Instructions nautiques* arabes de Ibn Mājid et de Sulayman al-Mahrī ont transcrit ce toponyme dont ils donnent la latitude : celui-là par قدح *Ḳadaḥ* (*sic*) — je reviendrai plus loin sur cette graphie — (ms. 2292, fol. 52 v°, *infra*); celui-ci par كيدا *Kīdā* (ms. 2559, folio 70 r°, l. 8). Tous deux le situent sur la côte occidentale de la Péninsule malaise par 1° de l'étoile polaire = 8° des Farḳadayn, soit par environ 6° Nord, c'est-à-dire, à quelques minutes près, à la latitude exacte de l'ancien Kĕdah.

Dans l'appendice I à mon mémoire sur *Le K'ouen-louen et les anciennes*

(1) Trad. Marcel Devic, texte arabe et notes par Van der Lith, Leyde, 1883-1886, in-4°, p. 308.

(2) Cf. appendice I de mon mémoire sur *Le K'ouen-louen, loc. cit.*

(3) *Malay phonetics*, Londres, 1895, in-8°, p. 47-48.

(4) Cf. appendice I de mon mémoire sur *Le K'ouen-louen, loc. cit.*, où j'en ai donné de nombreux exemples.

navigations interocéaniques dans les mers du Sud, on trouvera toutes les justifications désirables de ce point de vue, tant en ce qui concerne les équivalences étrangères du *d* malais que les notations du *pĕpĕt* (l'*ĕ* de *Kĕdah*) par *a, e, i* et même *u*, des transcripteurs étrangers, orientaux et européens. Nous avons ici deux exemples de ce dernier traitement dans le *Kie-tch'a* = **Kaḍa* de Yi-tsing et le *Ki-t'o* = litt. **Kida* de Tchao Jou-koua.

A propos du *Kie-tch'a* = **Kaḍa* du grand pèlerin chinois, M. C. dit : «Cette forme (**Kaḍa*) est précisément celle à laquelle doit normalement aboutir skr. *kaṭāha* [de l'inscription de Rājarāja Ier] dans les parlers indochinois. La chute de la finale aspirée ou sifflante, ou du moins sa dégénérescence en un simple *visarga* est courante et d'ailleurs naturelle dans les dialectes à tendance monosyllabique (par ex. : khmèr *Rājagriḥ* = skr. *Rājagṛha; groḥ* = *graha*, etc.). Quant au passage de la linguale sourde à la sonore, il est de règle en position intervocalique dans les prākrits (Pischel, *Gramm. d. Prakrit-Spr.*, § 198). Et de fait, skr. *kaṭāha* «poêle à frire», est devenu en khmèr *khḍāḥ* (pron. *khteah*) et en siamois *kadaḥ* (pron. *kathah*). *Kie-tch'a* est donc un équivalent très admissible de *Kaṭāha* (p. 21).» Mais la question est mal posée et les conclusions n'en sont pas applicables à *Kĕdah* et à sa transcription chinoise. Qu'une alternance phonétique du sanskrit aux prākrits et du sanskrit au khmèr ne soit ni contestée ni contestable, il ne s'ensuit pas qu'elle vaille également pour d'autres domaines linguistiques. L'alternance des phonèmes sanskrits aux prākrits et à des langues des groupes mōn-khmèr et tibéto-birman a ses lois spéciales; elles ne sont pas identiques des langues de l'Inde à l'indonésien occidental. La phonétique comparée exige que les correspondances soient rigoureusement établies d'un groupe linguistique à l'autre; et, dans le cas présent, une étude séparée des correspondances des langues de l'Inde dans chaque famille voisine s'impose. Telle équation sanskrit ou prākrit > mōn-khmèr ou tibéto-birman ne vaut pas *ipso facto* pour l'indonésien occidental. Pour citer un exemplaire pris entre mille, qui illustrera ma pensée : skr. *koṭi* «10 millions» est passé, en mōn-khmèr, à khmèr et čam *kot* «cent mille, million»[1]; en birman à *kudé*, pron. *kadê* «dix millions»[2]; en indonésien occidental à malais كتي *keti* «cent mille»; javanais et sundanais *keṭi* «cent mille»;

[1] Cf. Aymonier-Cabaton, *Dictionnaire čam-français, sub verbis*. Le čam a, en outre, un doublet *kottik*.

[2] *Apud* L. Vossion, *Grammaire franco-birmane*, Paris, 1889, p. 95. C'est la seule publication que j'aie sous la main.

malgache ancien هيتي *hĕti*, malg. moderne *hĕtsi* avec le même sens[1]. Le procès phonétique et sémantique est différent en Indochine et en Indonésie. On voit, sans qu'il soit nécessaire d'y insister, que l'évolution phonétique du sanskrit au mōn-khmèr, au birman et à l'indonésien occidental n'est pas la même dans chacune de ces familles et que ce qui vaut pour l'une ne vaut pas également pour l'autre.

M. Cœdès conclut d'un fait sanskrito-khmèr à l'existence parallèle d'un fait identique en sanskrito-malais. Cela ne peut pas expliquer ceci, ainsi que je viens de le montrer. Mais le raisonnement pèche par ailleurs. Kĕdah est en pays malais. Ce toponyme est antérieur à l'inscription čola de 1005, puisqu'il nous est attesté par Yi-tsing à la fin du VII[e] siècle. Ce n'est donc pas *Kaṭāha* > *Kĕdah* qu'il faut poser, mais *Kĕdah* > *Kaṭāha*. En d'autres termes, si *Kaṭāha* représente malais *Kĕdah*, il ne s'agit pas d'expliquer celui-ci par celui-là, mais celui-là par celui-ci. Autrement dit encore, devant un toponyme étranger *Kĕdah* avec *d* lingual, que doit donner normalement sa transcription sanskrite? L'*h* final de *Kĕdah* n'a été rendu ni par Yi-tsing, par les rédacteurs du *Sin t'ang chou* ou plutôt par leurs sources, ni par Tchao Jou-koua, c'est-à-dire par les informateurs persans ou arabes de ce dernier. L'*h* malais devait être initialement un souffle sonore à peu près identique à ه *h* arabe. A la finale d'un mot, il a dû s'amuïr de bonne heure et, dans les cas où la graphie l'a maintenu, il est pratiquement à peu près imperceptible. Pour *Kĕdáh* qui est un oxyton, les Chinois des T'ang (618-906) et des Song (960-1279) ne l'ont pas entendu. Au XIV[e] siècle, l'auteur du *Nāgarakrĕtāgama* ne l'a pas rendu davantage et a noté *Kĕḍa* avec un *ḍ* cérébral attendu. Au XVI[e] siècle, Sulaymān al-Mahrī a كيدا *Kīdā* qui est également attendu. Vers la fin du XV[e] siècle, Ibn Mājid, au contraire, écrit قَدَح *Ḳadaḥ* avec la spirante sourde arabe. Cette dernière leçon, qui est unique, ne peut pas se justifier, le ح arabe n'ayant pas d'équivalent malais. Peut-être s'agit-il d'une erreur de copiste qui, par inadvertance, a écrit قدح pour قده[2]. De toute façon قَدَح *Ḳadaḥ* est condamné par toutes les transcriptions antérieures et postérieures des textes orientaux et des relations européennes, et surtout par la leçon kawi *Kĕḍa* du *Nāgarakrĕtāgama*. La conclusion qui s'impose,

[1] Cf. G. Ferrand, *Essai de phonétique comparée du malais et des dialectes malgaches*, *loc. cit.*, p. 31 et 296.

[2] قَدَح est un mot arabe de la langue courante signifiant «coupe à boire, bol, gobelet, verre». Il est possible que, par étymologie populaire, *Kĕdah* soit passé à *Ḳadaḥ* dans le texte de Ibn Mājid ; le mot arabe a la finale accentuée,

c'est que malais *Kĕdah* n'a pas pu donner skr. *Kaṭāha* pour les raisons qui viennent d'être dites; le rapprochement de M. Cœdès n'est donc pas à retenir.

Kaṭāha nous est connu par ailleurs. On le relève «dans le manuscrit népalais à miniatures *Cambridge Add.* 1643 : les miniatures 26 et 28, qui représentent Avalokiteçvara debout entouré de deux formes de Tārā, de Hayagrīva (ou Mārīcī) et d'un *preta*, portent comme titre : *Kahtāhadvīpe* (*sic*) *Valavatīparvate Lokanāthah* «Avalokiteçvara sur la montagne Valavatī dans la contrée de Kaṭāha» (p. 20), ce qui ne prête pas à identification.

M. Cœdès a rappelé que Kaṭāha est également mentionné dans le *Kathāsaritsāgara* (trad. Tawney, t. I, 1880; t. II, 1884). «Ce texte du kaśmirien Somadeva, dit Kern, a été rédigé au XIIe siècle d'après des sources plus anciennes[1]». Voici les indications qu'il fournit :

I. Guhasena, fils du marchand Dhanadatta de la ville de Tāmraliptā, épouse Devasmitā, fille d'un autre marchand habitant un pays très éloigné. Le mariage s'accomplit à Tāmraliptā. «Then Guhasena's father died, and he himself was urged by his relations to go to the country of Kaṭāha for the purpose of trafficking...» (t. I, p. 86). «Guhasena for his part quickly reached the country of Kaṭāha, and began to buy and sell jewels there...» (*ibid.*, p. 87). Devasmitā, restée à Tāmraliptā, va rejoindre son mari : «... she put on the dress of a merchant. Then she embarked on a ship, on the pretence of a mercantile expedition, and came to the country of Kaṭāha where her husband was» (*ibid.*, p. 92).

II. Story of the foolish merchant who made aloes-wood into charcoal. «A certain rich merchant had a blockhead of a son. He, once on a time, went to the island of Kaṭāha to trade, and among his wares there was a great quantity of fragrant aloes-wood.» L'aloès était inconnu à Kaṭāha et personne n'en voulait; le fils du marchand le transforma en charbon pour le vendre (t. II, p. 44).

III. Story of the two princesses. «There is a *dvīpa* named Kaṭāha, the home of all felicities. In it there is a king rightly named Guṇasāgara (Sea of virtues).» Ce roi décide de marier sa fille Guṇavatī, au roi Vikramāditya. «Accordingly, the king made his daughter embark in a ship on the sea, with her retinue and wealth, and set her off. But it so happened that when the ship came near Suvarṇadvīpa, it was swallowed, with the princess and the people on board, by a large fish.» Ce poisson monstrueux fut jeté sur la côte de Suvarṇadvīpa et la princesse et sa suite furent ainsi délivrées. «And the king [of Su-

[1] *Java en het Goudeiland volgens de oudste berichten*, dans *Verspreide geschriften*, t. V, 1916, p. 310.

varṇadvīpa], whose name was Candraçekhara, and who was the brother-in-law of king Guṇasāgara, heard the whole story from the people of the ship. Then the king, finding that Guṇavatī was the daughter of his sister, took her into his palace, and out of joy celebrated a feast...» (t. II, p. 598-599).

IV. Le brahmane Candrasvāmin vivait à Devakamalapura, ville appartenant au roi Kamalavarman. Après des péripéties qu'il n'y a pas lieu de rappeler, le brahmane se met à la recherche de ses deux enfants. «Candrasvāmin being thus set in liberty [par le roi des Bhillas qui allait le faire exécuter], not finding his son and his younger sister in the wood, wandered in search of them, and as he wandered, he found a city named Jalapura on the shore of the sea, and entered as a guest the house of a certain brāhman. There, after he had taken refreshment, and then told his story, the brāhman, the master of the house, said to him : «A merchant named Kanakavarman came here some days ago; he found in the forest a brāhman boy with his sister, and he has gone off with those two very handsome children to the great island of Nārikela, but he did not tell his name.» When Candrasvāmin heard that, he made up his mind that those children where his, and he determined to go to that beautiful island. And after he had spent the night, and looked about him, he made acquaintance with a merchant, named Viṣṇuvarman, who was about to go to the isle of Nārikela. And with him he embarked in a ship, and went accross the sea to the island, out of love for his children. When he began to inquire there, the merchants who lived there, said to him : «It is true that the merchant named Kanakavarman did come here, with two beautiful brāhman children, whom he found in a wood. But he has now gone with them to the island of Kaṭāha.» When the Brāhman heard that, he went in a ship with the merchant Dānavarman to the island of Kaṭāha. There [1] he heard that the merchant Kanakavarman had gone from that island to an island named Karpūra [l'île du Camphre]. In the same way he visited in turn the islands of Karpūra [l'île du Camphre], Suvarṇa [*Suvarṇadvīpa* «l'île de l'or»] and Siṃhala [Ceylan] with merchants, but he did not find the merchant whom he was in search of. But from the people of Siṃhala he heard that the merchant Kanakavarman had gone to his own city, named Citrakūṭa [dans le Bandelkhand]...» (t. I, p. 551-552).

D'après les passages I et II, Kaṭāha était un pays étranger où se fai-

[1] Voici le texte de cet important passage que je reproduis d'après Kern (voir la note précédente) :

> Tac chrutvā sa tato vipro vaṇijā Dānavarmaṇā |
> potena gacchatā sākaṃ Kaṭāhadvīpam abhyagāt ||
> tatrāpi sa dvijo 'çrauṣīd gataṃ taṃ vaṇijaṃ tataḥ |
> dvīpāt Kanakavarmāṇaṃ dvīpaṃ Karpūrasaṃjñakam ||
> evaṃ krameṇa Karpūra-Suvarṇadvīpa-Siṃhalān |

sait un important commerce. Ce pays hindouisé, dont le roi s'appelle Guṇasāgara, est une véritable terre promise (III). Ce roi a épousé la sœur du souverain de Suvarṇadvīpa, c'est-à-dire vraisemblablement de Sumatra. Dans III, Kaṭāha semble situé à l'Est de Suvarṇadvīpa, car la princesse Guṇavatī qui va épouser Vikramāditya, «le seigneur des sept *dvīpa*», le roi de Ujjayinī, passe par Sumatra pour se rendre de Kaṭāha dans l'Inde.

Le quatrième passage, qui est le plus détaillé, contient l'itinéraire suivant : Candrasvāmin se rend de Jalapura, «la ville de l'eau», à l'île de Nārikela, «l'île du ou des cocotiers»; de là à Kaṭāhadvīpa; puis de cette dernière île à Karpūradvīpa, Suvarṇadvīpa et Ceylan. Kern, qui a étudié ce passage en 1869, est d'avis que Kaṭāha peut difficilement désigner autre chose que le Katai, c'est-à-dire la Chine; Karpūradvīpa, «l'île du camphre», désignerait Bornéo; et Suvarṇadvīpa, «l'île de l'or», Sumatra [(1)]. Tawney, qui vraisemblablement ne connaissait pas cet article de Kern, a également songé à identifier Kaṭāha à la Chine (cf. t. I, p. 86, n. 1 : «Cathay?» [*sic*]). Mais ni Kern ni Tawney ne pouvaient connaître l'inscription sanskrite de Rājarāja Ier où Çrīmāravijayottuṅgavarman, souverain de San-fo-tsi, est qualifié de «roi de Kaṭāha et de Çrīvijaya». Cette suggestion n'est donc pas à retenir. Il est, en effet, peu vraisemblable que Çrimāravijayottuṅgavarman aurait osé prendre le titre de «roi de Kaṭāha = Chine» au moment même où son père et lui-même faisaient acte d'allégeance auprès de la cour impériale, laquelle n'aurait, du reste, jamais toléré une telle prétention, au début surtout de la dynastie des Song [(2)]. La Chine et Kĕdah étant écartés, on ne voit pas où peut se situer cette île de Kaṭāha. Si l'interprétation de Kern est exacte : Karpūradvīpa = Bornéo, Suvarṇadvīpa = Sumatra — et rien ne la contredit formellement, car Bornéo était célèbre par sa production

(1) *Ibid.*

(2) La Chine septentrionale, quelquefois la Chine entière, est appelée par les Persans خطای *Ḫiṭāy* (cf. le خطای نامه dont Schefer a publié un extrait dans les *Mélanges orientaux* publiés par les professeurs de l'École des Langues Orientales de Paris, 1883, p. 29-84), ختا *Ḫitā* (par Abū'l-Fazl, cf. mes *Relations de voyages*, t. II, p. 551) et خطا *Ḫiṭā* (*ibid.*, p. 556, 559 et 561); par les Arabes, خطا *Ḫiṭā* (*ibid.*, p. 350, 392 et 449), قتای *Ḳitāy*, قطع *Ḳiṭaʿ* (*ibid.*, t. I, p. 52, 284; Abū'l-Fazl, *ibid.*, t. II, p. 546, emploie également cette notation pour désigner l'aloès chinois قطی). Les Grecs désignent la Chine sous le nom de Κιτάϊα, les Russes sous celui de Китай (cf. Yule, *Cathay and the way thither*, éd. H. Cordier, t. I, 1915, *Hakluyt Society*, p. 146). Aucune des notations orientales ne peut être à la base de *Kaṭāha*.

de camphre[1] — on ne peut songer pour Kaṭāha qu'aux Philippines, aux Célèbes ou à Java. Ce toponyme n'est attesté à ma connaissance dans aucun des deux archipels, mais on trouve à Java un nom de ville qui en est voisin. Aux chants 29 (strophe 3), 30 (str. 1 et 2), 31 (str. 1) et 49 (str. 3) du *Nāgarakrĕtāgama*, il est question d'une ville de Kĕṭa que visita l'auteur du poème kawi en 1281 çaka; une insurrection y éclata en 1251 ç.; ce serait l'actuelle Kĕtah, au N.-O. de Bĕsuki, d'après Niermeyer[2]. Cette identification, qui n'est proposée qu'à titre de conjecture, soulève à peu près les mêmes objections du point de vue phonétique que le rapprochement de *Kĕdah* > *Kaṭāha*, en ce qui concerne l'*h* final du javanais moderne que le kawi n'a pas noté (*Kĕṭa*). Géographiquement, elle tient compte de l'itinéraire du *Kathāsaritsāgara* (IV); mais on ne voit pas, d'autre part, comment cette ville de l'Est de Java serait devenue un état feudataire du San-fo-ts'i que le souverain de ce pays aurait mentionnée dans ses titres protocolaires. Le plus simple est donc d'avouer notre ignorance : le *Kaṭāha* de l'inscription čola et du *Kathāsaritsāgara* ne répond à rien de connu en toute certitude[3].

La charte de Rājarāja Ier de 1005 donne au roi de Çrīvijaya (*Çrīviṣayādhipati*) le titre de roi de Kaṭāha (*Kaṭāhādhipati*) dans la partie sanskrite de la stèle. Ce même souverain est qualifié de roi de *Kiḍāram* dans le texte tamoul de la même inscription (p. 4). L'inscription tamoule de 1030 a «roi de *Kaḍāram*»; celle de Vīrarājendra Ier de 1068 a également *Kaḍāram;* des textes tamouls ont *Kāḷagam* pour le même toponyme (p. 19). Sur la foi de l'épigraphie, M. Cœdès a admis l'équiva-

[1] Cf., par exemple, la notice sur Bornéo dans le *Tchou fan tche* (*Chau Ju-kua*, p. 156 et 193).

[2] *Apud* N. J. Krom, *De eigennamen in den Nāgarakṛtāgama*, dans *Tijdschrift voor Indische Taal-, L. en Volkenkunde*, t. LVI, 1914, p. 516.

[3] Kern n'a pas mis en doute l'exactitude des données du *Kathāsaritsāgara* (extrait IV). Il se pourrait, cependant, que nous ayons affaire non pas à des réalités géographiques, mais à des toponymes imaginaires habituels au folklore. Le caractère de l'œuvre de Somadeva autorise cette conjecture. Si Kaṭāha, attesté par ailleurs, est hors de cause, il n'en est pas de même pour le Karpūradvīpa «l'île du Camphre», qui, autant que je sache, ne figure que dans des recueils de contes. Cf. par exemple, M. Gaudefroy-Demombynes, *Les Cent et une nuits, traduites de l'arabe*, Paris, 1911, in-8°, p. 68-78 (IV. L'île du Camphre), et le compte rendu que j'en ai donné dans *J. A.*, Xe série, t. XVII, p. 309-318. Les caractéristiques de cette île du camphre imaginaire sont empruntées à différents pays insulaires de l'Indonésie occidentale, particulièrement à Sumatra.

-lence de ces quatres notations, ce qui revient à dire que *Kaṭāha* > K^{i}_{a}*ḍāram* > *Kāḷagam*, ou inversement, quel que soit l'ordre dans lequel se placent ces trois leçons. Si on accepte une telle équation, les lois phonétiques doivent être mises hors de cause et on tombe dans l'arbitraire. L'alternance de la consonne de seconde syllabe : *ṭ* > *ḍ* > *ḷ* n'a rien d'anormal; mais celle de la syllabe finale : *ha* > *ram* > *gam* ou *ha* > *gam* > *ram* est tout à fait impossible. Il me paraît donc nécessaire de séparer *Kaṭāha* de K^{i}_{a}*ḍāram* et de les tenir pour deux pays différents.

Le *Ming che* ou *Histoire des Ming* rapporte expressément que «San-fo-ts'i, autrefois appelé 干陁利 *Kan-t'o-li*, envoya pour la première fois des ambassadeurs avec le tribut, sous le règne de l'empereur Siao-wou de la première dynastie des Song (454-464), puis sous celle des Leang (502-549) et sous celle des Song postérieurs (960-1279)[1]». Dans la notice du *Leang chou* ou *Histoire des Leang* consacrée au Kan-t'o-li[2], il est dit que ce pays est situé sur une île de la mer du Sud. Sous le règne de l'empereur Siao-wou, le souverain de ce pays, 釋婆羅那憐陁 *Che-p'o-lo Na-lien-t'o* = *Içvara Narendra* (?), envoya en ambassade à la cour un haut fonctionnaire du nom de 竺留陁 *Tchou Lieou-t'o* «l'Indien Rudra». En 502, le roi 瞿曇脩跋陁羅 *K'iu-tan Sieou-pa-t'o-lo* = Gautama Subhadra envoie une autre ambassade. Il mourut très peu de temps après; mais son fils et successeur, 毗邪跋摩 *P'i-ye-pa-mo*, litt. Viyavarman (Vijayavarman?), resta en relations avec la cour de Chine par l'envoi de deux ambassades en 519 (l'ambassadeur s'appelait 毗員跋摩 *P'i-yuan-pa-mo*[3], litt. Viyanvarman) et en 520. D'après les noms de ces souverains et ambassadeurs, le Kan-t'o-li était un état hindouisé au ve siècle, ce qui n'a rien d'inattendu pour le Sud-Est de Sumatra[4].

La transcription chinoise *Kan-t'o-li* représente littéralement **Kandali* ou **Kandari*. C'est cette dernière leçon que donne le manuscrit 2292 du fonds arabe de la Bibliothèque Nationale au folio 110 v°, ligne 16 : شنكل كندارى qui est à lire *Śinkil Kandārī*. *Śinkil* est la forme arabisée du nom d'un port de la côte nord-occidentale de Sumatra, Sinkel. *Kandārī*

[1] Apud Groeneveldt, *Notes*, p. 192.

[2] *Ibid.*, p. 185.

[3] Ma Touan-lin, qui reproduit les indications données par le *Leang chou* (*Méridionaux*, p. 452), a la variante 毗針邪跋摩 *P'i-tchen-ye-pa-mo*.

[4] En note à la strophe 2 du chant XV du *Nāgarakrĕtāgama* (*Verspreide geschriften*, t. VII, p. 281), Kern dit : «Nous savons avec certitude que Java était déjà entièrement hindouisé au commencement du ve siècle.»

est soit un ethnique — nous devrions alors avoir *al-Kandārī* — soit un nom de pays; mais de toute façon le sens n'en est pas douteux : *Šinkil Kandārī* ne peut signifier que Siṅkel [du pays] de Kandārī, Kandārī désignant l'île de Sumatra tout entière; en tant que Kandārī, le *Kan-t'o-li* du *Ming che* serait un autre nom du royaume de San-fo-ts'i = Çrīvijaya, État souverain de Sumatra. C'est une conjecture qu'autorisent les témoignages des textes chinois et arabe. *Kandārī* n'est pas précisément *Kaḍāram*, interprété par *Kaḍāra* + désinence tamoule *m;* mais c'est le seul toponyme indonésien qui s'en rapproche. L'identification soulève évidemment des objections; aussi n'est-elle proposée que sous réserves et en attendant mieux[1]. Elle est enfin conciliable avec les indications fournies par l'épigraphie des Colas.

«Ces preuves tangibles [fournies par les inscriptions sanskrites et tamoules, et par le *Tchou fan tche*] de l'extension considérable du royaume de [Çrīvijaya = San-fo-ts'i =] Palembaṅ, dit M. Cœdès, fortifient singulièrement l'hypothèse émise par Chavannes (*Religieux éminents*, p. 36, n. 3) et par Gerini (*Researches*, p. 557 et suiv.), suivant laquelle ce royaume ne serait autre que le célèbre *Zābaj* (*sic*) (*Jāwaga*) des géographes arabes...» Et en note : «Si cette hypothèse venait à être définitivement confirmée, on aurait peut-être du même coup la solution d'un problème assez important pour l'histoire du Cambodge. On sait que, aux termes de l'inscription khmère de Sdok kak thom, le roi Jayavarman II, qui devait refaire au début du IXe siècle l'unité du Cambodge, vint de Javā et invita un savant brahmane à «composer un «rituel pour que le Cambodge ne fût plus dépendant de Java» (Finot, *L'inscription de Sdok kak thom*, *B.É.F.E.-O.*, t. XV, II, p. 87-88). On a généralement rapproché de ce texte attestant la dépendance du Cambodge au VIIIe siècle, l'histoire de l'invasion du royaume khmèr et sa défaite par les armées du Mahārāja de Zābaj, racontée par Abū Zayd (G. Ferrand, *Textes arabes*, p. 85). Si Zābaj est bien le royaume malais de Sumatra, Java, qui a été sûrement appliqué quelquefois à Sumatra, serait ici une autre désignation du royaume de Palembaṅ. Un État, qui dans la seconde moitié du VIIIe siècle étendait sa suzeraineté jusque vers la baie de Bandon, se trouvait assez proche du Cambodge pour avoir pu, à la faveur des troubles survenus dans ce pays, s'arroger sur lui certains droits. M. Finot aurait donc suivi la bonne piste en cherchant sur la Péninsule malaise le Javā de l'inscription de Sdok kak thom (*loc. cit.*,

[1] Pour le Kan-t'o-li, cf. l'appendice III de mon mémoire sur *Le K'ouen-louen*, *loc. cit.*, où la question est traitée plus en détail.

p. 57) : il s'agirait du royaume de *Çrīvijaya* qui occupait alors une partie de la péninsule (p. 26).»

L'alternance *Zābaj* < *Jawaga* est inexacte; c'est *Zābag* < *Jāwaga* qu'il faut lire. Dans la graphie arabe زابج, qu'on a rendue fautivement par *Zābaj* ou *Zābej*, le ز arabe transcrit la palatale sonore indonésienne *j* et le ج final est en fonction de gutturale sonore, soit *Zābag*. Ce *Zābag* est la transcription littérale, au timbre de la gutturale finale près, sonore en arabe, sourde en chinois[1], des notations chinoises 諸 薄 *Tchou-po*

(1) Pour une variation identique, cf. skr. *çāka* «teck» > arabe ساج *sāg*; skr. *narikela* «cocotier» > arabe نارجيل *nārgīl*. D'autre part, De Goeje (*Kitāb al-masalīk wa'l-mamālik auctore.....* Ibn Khordâdhbeh, *Bibliotheca geograph. arabic.*, t. VI, Leyde, 1889, in-8°, p. 46 et n. 2) a fait remarquer déjà que les géographes arabes emploient tantôt جابة *Jāba*, tantôt زابج *Zābag* pour désigner l'île de Java. Voici les deux textes signalés par De Goeje et d'autres encore :

Ibn Khordāδbeh, p. ٦٦ : وهى [جزيرة كِلَه] مملكة جابة الهندى «et elle [l'île de Kilah = Kra appartient au ou fait partie du] royaume de Jāba l'Indien» [pris ici inexactement comme un nom de souverain] (cf. mes *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turks*, t. I, p. 27).

Sulaymān, p. ١٨ : وهى [كلاهبار] مملكة الزّابج «et lui [le Kalāhbāṛ ou pays de Kalāh = Kra appartient au ou fait partie du] royaume de Zābag» (*ibid.*, t. I, p. 39).

Ibn al-Faķīh, p. ١٢ : وهى [كَلَهبار] من مملكة الزابج «et lui [le pays de Kalah = Kra] fait partie du royaume de Zābag» (*ibid.*, p. 58).

Abū Zayd, p. ٩ : وفى مملكته [ملك المدينة الزّابج] جزيرة كَلَه «et dans son royaume [du roi de la ville (*sic*) de Zābag, se trouve] l'île de Kalah», c'est-à-dire que l'île de Kalah fait partie des possessions du roi de Zābag (*ibid.*, p. 83).

A propos de la situation d'un volcan, les géographes précédents et d'autres encore fournissent des indications identiques :

Ibn Khordāδbeh, p. ٦٦ : وبجابة جُبَيل فى دورته نار... فهى بالنهار دخان وبالليل نار «et il y a, à Jāba, une petite montagne au sommet de laquelle il y a du feu... Pendant le jour, il en sort de la fumée; pendant la nuit des flammes» (*ibid.*, p. 28).

Sulaymān rapporte le même fait, mais situe le volcan près du Zabag, p. ٢٣ : وذكروا ان بقرب الزابج جبلا يسمى جبل النار... يظهر منه بالنهار دخان وبالليل لهب نار (*ibid.*, p. 41).

Ibn al-Faķīh, p. ٣١, situe également le volcan dans le voisinage du Zābag : بقرب الزابج (*ibid.*, p. 59-60).

Mas'ūdī parle du «grand volcan qui est dans le royaume du Mahārāja, roi des îles du Zābag et d'autres îles dans la mer de Chine» (*ibid.*, p. 109). A la

=*Cu-bak attestée au IIIe siècle et 社溥 Chö-po=*Ža-bak, et qui, sans aucun doute, désigne l'île de Java[1]. C'est ce *Ču-bak ou *Chö-bak que les textes indiens et notamment le *Mahāvaṃsa* ont représenté par *Jāvaka*[2].

Chavannes et Gerini ont, en effet, rapproché *Zābag* < *Jāwaga* de *Che-li-fo-che* < *Çrī Bujaya* = *Çrī Vijaya*; mais cette équivalence n'est pas défendable et il suffit de mettre ces deux toponymes en parallèle pour constater qu'ils n'ont rien de commun. L'inscription bilingue, sanskrite et khmère, de Sdok kak thom qui contient la date de 974 çaka = 1052 de notre ère — «c'est sans doute en cette année même qu'elle fut rédigée» — a été éditée, traduite et commentée par M. Finot (*B.É.F.E.-O.*, t. XV, 1915, II, p. 53 et suiv.). Il est dit dans la partie khmère (*ibid.*, p. 71; pour le texte, p. 61 et 68-78, et 87 et 88 pour la traduction) : «Alors S. M. Parameçvara (Jayavarman II, 724-791 çaka = 802-869) vint de Javā pour régner dans la cité d'Indrapura... Alors un brah-

page précédente, le même auteur dit : «...le volcan du Zābag, dans la mer de Chine» (*ibid.*, p. 108 et 110).

ABRÉGÉ DES MERVEILLES : «Vis-à-vis [de l'île de Jāba], au sommet de laquelle brûle un feu... Il est visible la nuit comme flamme et le jour comme fumée» (*ibid.*, p. 152). Quelques pages plus loin, le même ouvrage situe ce volcan dans une île proche du Zābag (*ibid.*, p. 155).

EDRĪSĪ situe ce volcan près de l'île de Zābag (*ibid.*, p. 175-176), et quelques pages plus loin (*ibid.*, p. 186), dans une île qui est évidemment celle de Jāba.

ḲAZWĪNĪ situe le volcan dans l'île de Jāba (*ibid.*, t. II, p. 307 et 312), ainsi que IBN AL-WARDĪ (*ibid.*, p. 421) et BĀKUWĪ (*ibid.*, p. 464).

ABULFIDA dit : «Il y a dans les îles du Zābag... des montagnes en ignition perpétuelle» (*ibid.*, p. 402-403).

Il résulte de ces informations, prises dans onze ouvrages publiés du IXe au XVe siècle, que *Jāba* et *Zābag* désignent une seule et même île : l'île de Java. Il semble que les deux notations soient interchangeables, car l'*Abrégé des Merveilles* emploie tantôt l'une tantôt l'autre. Ce doublet des textes arabes : جابة *Jāba* et زابج *Zābag* < *Jāwaga*, est naturellement inattendu; mais il reproduit exactement un doublet des transcriptions chinoises du nom de la même île : 闍婆 *Chö-p'o*, pron. anc. *Ž'a-bwa*, pratiquement *Žaba = arabe *Jāba*; et 社溥 *Chö-po*, pron. anc. *Ža-bak = arabe *Zābag* < *Jāwaga*. Cette concordance est tout à fait remarquable et nettement affirmative dans le sens de l'identification de ces quatre leçons à l'île de Java.

(1) *Vide supra*, p. 168.

(2) *Vide supra*, p. 167.

mane nommé Hiraṇyadāma, savant dans la science magique, vint de Janapada, parce que S. M. Parameçvara l'avait invité à faire un rituel pour que le Kambujadeça ne fût plus dépendant de Javā et qu'il y eût [dans ce royaume] un souverain cakravartin... »

M. Finot (*ibid.*, p. 57) dit :

Le mātṛvaṃça de Sdok kak thom remonte à un *kavi* nommé Çivakaivalya, chapelain du roi Jayavarman II. Ce roi était venu de Javā pour régner au Cambodge. On ignore quel pays ce nom désigne ici : ni Java, ni Luang-Prabang ne semblent historiquement possibles, étant donné que le Cambodge était à ce moment «dépendant» (*āyatta*) de Javā. On songerait plutôt à la péninsule malaise, où les anciens rois de Fou-nan auraient pu végéter obscurément pendant quelques siècles en gardant une sorte de suzeraineté nominale sur leurs anciens états.

D'après un texte laotien de basse époque (1602 de notre ère), «ce [pays de Luang-Prabang] porte le nom de Mư'oṅ Xua (Javā) parce qu'il est de la même sorte (*jāti*) que le Mư'oṅ Suvaṇṇabhūmi. Comme le sol, dans les limites de ce royaume, contient de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, du fer, du cuivre, de l'étain, du plomb, qu'il y a de l'eau et des poissons en abondance, pour cette raison il a reçu le nom de Mư'oṅ Javā» (Finot, *Recherches sur la littérature laotienne,* dans *B.É.F.E.-O.*, t. XVII, 1917, v, p. 167)[1]. Ce n'est évidemment pas,

[1] Autant que nous sachions, cette description ne répond pas à la réalité, car l'existence de pierres et de métaux précieux n'a pas été signalée au Laos, ni dans le passé, ni depuis l'occupation française. Cette Javā laotienne «contenant de l'or, de l'argent, des pierres précieuses...» rappelle étrangement la Java indonésienne, «l'île de Yava...., l'île d'Or et d'Argent [ou l'île de l'Or et de l'Argent], parée de mines d'or...», du Rāmāyaṇa (IV, 40, 30, de l'édition de Bombay; cf. Sylvain Lévi, *Pour l'histoire du Rāmāyaṇa, loc. cit.*, p. 20 et 80) et ce passage d'une ancienne inscription sanskrite de Java : «Il y a une île excellente, incomparable, appelée Yava, fertile en céréales et autres graines, riche en mines d'or...» (āsiddvīpavaraṃ yavākhyamatulandhā[nya] divījādhikaṃ | sampannaṃ kanakākaraistadamarai..., *apud* Kern, *De Sanscrit-inscriptie van Canggal* (*Kĕdu*), *uit 654 çāka,* dans *Verspreide geschriften,* t. VII, p. 118 et 122). Cf. également Ptolémée (VII, 2, 29) qui s'exprime dans le même sens. Et cette richesse en or de la Java indonésienne n'est pas moins inexacte que celle de la Javā laotienne; c'est l'île voisine, Sumatra, dont la production aurifère a été considérable et se continue, je crois, de nos jours. La légende de la richesse aurifère semble être un complément indispensable du nom de Java. Enfin, ce nom même de Java (pron. *Djava*, en indonésien *Djawa*) est attesté jusqu'en Arabie. Je l'ai récemment relevé dans le تاريخ

comme l'indique M. Finot, de ce Javā qu'il s'agit dans l'inscription de Sdok kak thom. Mais je crois qu'il s'agit bien de l'île de Java et que cette identification est historiquement possible. Abū Zayd rapporte en 916 que, «jadis, dans les temps anciens», le Khmèr fut conquis par le Mahārāja du Zābag < Jāwaga = Java. Le texte arabe a : فقيل انّ هذا الملك تقلد الملك على القمار في قديم الايام «on raconte que ce roi était investi du pouvoir sur le Khmèr dans les temps anciens»[1].

Or Jayavarman II, qui régna au Cambodge de 802 à 869, arrive dans ce pays tout à fait au début du IXe siècle, c'est-à-dire après la conquête javanaise. Qu'un Javanais devienne roi du Cambodge dans de telles conditions n'a rien de particulièrement inattendu; on peut citer un fait identique dans un pays voisin. A la suite de l'expédition javanaise de 1275-1293 de notre ère contre le Malāyu de Sumatra, deux princesses malāyu furent ramenées à Java et l'une d'elles, Dara Jiṅga, y épousa un prince javanais dont le fils, Marmadeva (*alias* Tuhan Janaka), devint roi du Malāyu (cf. mon mémoire *Malaka, le Malāyu et Malāyur*, dans *J. As.*, XIe série, 1918, t. XI, p. 482[2], et t. XII, p. 70). L'événement est postérieur à la conquête du Khmèr par le Mahārāja du Zābag; il ne peut donc constituer un précédent; mais il me paraît très vraisemblable qu'un prince javanais ait pu être imposé comme roi aux Khmèrs vaincus. C'est ce que l'inscription rappellerait en des termes acceptables pour les sujets de ce souverain d'origine étrangère. Que Jayavarman II ait ensuite voulu se libérer du protectorat javanais et

المستبصر (cod. المستنصر) de Ibn al-Mujāwir qui mourut en 690 = 1261, dans la description du Najrān du Tihāma (ms. 6021 du fonds arabe de la Bibl. Nat., fol. 133 v°, l. 5 et suiv.). L'auteur donne l'itinéraire suivant : «De Ḥarz حرز à Ḳarār, il y a 3 *farsaḫ*; de Ḳarār à Najrān, 2 *farsaḫ*; . . . de Najrān à Al-Jāwa الجاوة, 3 *farsaḫ* . . .» En Indonésie occidentale, on relève le nom de *Jawa* dans celui d'un golfe de Bornéo (district de Kutei) et de *Tanah Jawa* (litt. «pays de Jawa») dans la Résidence de la côte orientale de Sumatra (district de Batubara, division administrative de Asahan).

(1) Dans *Relation des voyages faits par les Persans et les Arabes dans l'Inde et à la Chine dans le xe siècle de l'ère chrétienne*. Texte arabe de Langlès, p. ٩٢, trad. de Reinaud, p. 98. Mas'ūdī (*Les Prairies d'or*, t. I, p. 170) reproduit presque le texte même de Abū Zayd : فذكروا انه تقلّد الملك على بلاد القمار في قديم الايام.

(2) Je profite de l'occasion pour corriger un lapsus. Aux lignes 12-13 de la page 482, il a été imprimé : «Raden Wijaya, *alias* Adji Djaya katoṅ»; c'est : «*alias* Çri Kĕrtarajasa» qu'il faut lire, comme aux lignes 4-5 de la même page.

devenir indépendant n'a rien que de très naturel; et qu'il ait eu recours dans ce but à un rituel magique est plus naturel encore : le Cambodge n'était pas en mesure de se soustraire par les armes à la suzeraineté de Java; on faisait donc appel au pouvoir magique du brahmane Hiraṇyadāma. Telle est, il me semble, l'interprétation qu'autorise le rapprochement de l'inscription cambodgienne et du texte arabe dont le synchronisme est, pour moi, probant. L'hypothèse de M. Finot, d'après laquelle Jayavarman serait un descendant des rois du Fou-nan émigrés sur la Péninsule malaise, ne tient pas compte d'un argument péremptoire : on n'a jamais relevé encore de mention d'un royaume de Javā dans cette région.

En proposant de situer le Zābag à Sumatra, M. Cœdès interprète inexactement l'histoire de l'Indonésie occidentale. Deux grands royaumes ont tour à tour prédominé dans cette région : celui de Zābag < Jāwaga à Java[1] et celui de Malāyu généralement appelé royaume de Minaṅkabaw, à Sumatra, dont Çrīvijaya a été tantôt un État feudataire, tantôt, comme le rapporte Yi-tsing, l'État suzerain. Grâce au mémoire sur le *Le royaume de Çrīvijaya*, nous pouvons maintenant en reconstituer l'histoire dans ses grandes lignes pendant quelque dix siècles, tantôt par conjecture, tantôt par le témoignage d'authentiques documents de diverses provenances.

392. Mention par le moine Kālodaka du pays de 闍耶 *Chö-ye* = Jaya = Vijaya qui désigne peut-être le royaume de Çrīvijaya[2].

(1-2) [1] En 990, Java envahit le San-fo-ts'i et occupait encore le pays en 992 (*vide infra*, p. 193); mais la victoire javanaise ne semble pas avoir eu de suite durable; pas plus que l'expédition de Çrīvijaya contre Java à la fin du VIIe siècle (*vide supra*, p. 152) ou que la campagne de Java contre le Malāyu à la fin du XIIIe (*vide supra*, p. 191). D'après Ibn Khordāḏbeh (848), Sulaymān (851) et Ibn al-Faḳīh (902), Kalah faisait partie du royaume du Zābag (*supra*, p. 188, n. 1); d'après Abū Zayd (vers 916), le Zābag comptait «au nombre de ses possessions l'île de Sribuza = Çrīvijaya = Palembaṅ, l'île de Rāmnī = Nord de Sumatra et l'île (*sic*) de Kalah (dans mes *Relations de voyages*, t. I, p. 82-83). Mais la période de grande expansion coloniale des Javanais est contemporaine de l'empire de Majapahit, fondé, d'après le *Pararaton*, à la fin du XIIIe siècle. Sous le règne de son quatrième souverain, Hayam Wuruk (*alias* Rajasanagara et Saṅ Hyaṅ Wĕkas iṅ Sukha), qui naquit en 1256 çaka et régna de 1272 ç. à 1311 (1350 à 1389 de notre ère), Majapahit avait pour tributaire toute l'Indonésie orientale, Sumatra et une partie de la Péninsule malaise (cf. KERN, *Een oudjavaansch geschiedkundig gedicht uit het bloeitijdperk van Majapahit*, dans *Verspreide geschriften*, t. VII, p. 231 et suiv.; *De Nāga-*

454-464. Le roi de 干陁利 *Kan-t'o-li*, 釋婆羅那憐陁 *Che-p'o-lo Nalien-t'o* = *Içvaranarendra*, envoie en ambassade en Chine 竺留陁 *Tchou Lieou-t'o* «l'Indien Rudra».

502. Autre ambassade envoyée par le roi 瞿曇脩跋陁羅 *K'iu-tan Sieou-pa-t'o-lo* = Gautama Subhadra.

519 et 520. Autres ambassades envoyées par le fils et successeur du précédent, 毗邪跋摩 *P'i-yen-pa-mo* = Viyavarman [1].

608 ç. = 686 (?). Inscription indonésienne de Kota Kapur à Bańka [2].

671-695. Yi-tsing séjourne à plusieurs reprises à Fo-che ou Che-li-fo-che. Cet État impose sa suprématie au Malāyu = Minaṅkabaw [3].

717. Fo-che est visité par Vajrabodhi [4].

697 ç. = 775. Inscription sanskrite de Vieṅ Sa.

916. Première mention de Sribuza dans un texte arabe [5].

960. Le roi de San-fo-ts'i, 悉利胡大霞里檀 *Si-li houta hia-li-t'an* = Çrī kuda Haridana (?), envoie une ambassade en Chine. Autre ambassade envoyée pendant l'hiver de la même année par le roi 室利烏耶 *Che-li-wou-ye* = Çrī Wuja, et au printemps de 962. Le dernier ambassadeur dit que le San-fo-ts'i s'appelait également 先留 *Sien-lieou*, vraisemblablement pour 末留 *Mo-lieou* = *Mal-lieou* = Malāyu [6].

971, 974, 975. Autres ambassades envoyées par un ou des rois non dénommés.

980 et 983. Ambassades envoyées par les rois 夏池 *Hia-tch'e* et 遐至 *Hia-tch'e* (dans les deux cas il s'agit du titre indonésien *Haji* «roi»).

988. Autre ambassade. A son retour de Chine, en 990, cet ambassadeur apprit «dans le Sud», en retournant à San-fo-ts'i, que ce pays avait été envahi par les Javanais qui y étaient encore au commencement de 992.

XIe siècle (tout au début). Mention de Çrīvijayapura dans le Suvarṇapura = Sumatra, dans un manuscrit népalais [7].

1003. Ambassade en Chine envoyée par le roi 思離朱囉無尼佛麻調華 *Sseu-li-tchou-lo-wou-ni-fo-ma-tiao-houa* = Çrīculamanivarmadeva, le Cūlāmaṇivarman des Čolas. Ce roi de San-fo-ts'i = Çrīvijaya fait don d'un village à un temple buddhique de Negapatam dont la construction est commencée par lui (inscription sanskrite et tamoule de 1005).

rakṛtāgama, *ibid.*, p. 249 et suiv.; t. VIII, p. 1-132; *Pararaton*, éd. et trad. Brandes). — [2] *Vide supra*, p. 162-163.

[1] Pour ces ambassades du Kan-t'o-li, *vide supra*, p. 186.

[2] *Vide supra*, p. 149.

[3] *Vide supra*, p. 155 et 165.

[4] *Vide supra*, p. 158.

[5] *Vide supra*, p. 158. On trouvera là toutes les mentions de Sribuza dans les textes arabes, qu'il est inutile de reproduire ici.

[6] *Vide supra*, p. 164-165.

[7] *Vide supra*, p. 156-157.

IMPRIMERIE NATIONALE.

1008. Ambassade en Chine envoyée par le roi 思離麻囉皮 (*sic*) *Sseu-li-ma-lo-p'i* = Çrimāravijayottuṅgavarman. D'après l'inscription čola précédente, qui donne intégralement le nom de ce roi, il acheva la construction du temple buddhique commencée par son père.

1017. Ambassade envoyée par le roi 霞遲蘇勿吒蒲迷 *Hia-tch'e Sou-wou-tch'a-p'ou-mi* = *Haji Sumatrabhūmi* «le roi du pays de Sumatra».

1028. Ambassade envoyée par le roi 室離疊華 *Che-li-tie-houa* = Çrīdeva.

1030. Le roi Rājendracoḷa Ier (1012-1042 de notre ère) fait prisonnier Saṅgramavijayottuṅgavarman, roi de Kaḍāram, et s'empare de Çrīvijaya et de plusieurs villes ou États de ce souverain situés tant sur la côte occidentale de Sumatra que sur les deux côtes de la Péninsule malaise et ailleurs.

1067. Envoi à la cour de Chine par un roi non dénommé de l'ambassadeur 地華伽羅 *Ti-houa-k'ie-lo* = Devakāla.

1068. Le roi čola Vīrarājendra Ier, successeur et fils (?) de Rājendracoḷa Ier, prétend avoir conquis Kaḍāram = Çrīvijaya et l'avoir ensuite rendu à son roi.

1068-1077. D'après une information rapportée par le *Wen hien t'ong k'ao*, le pays des Čolas aurait été à cette époque «vassal du San-fo-ts'i» (cf. Ma Touan-lin, *Méridionaux*, p. 586).

1080, 1082, 1083, 1094-1097. Envoi d'ambassades à la cour de Chine.

1088. «To the kindness of Dr Brandes, écrit M. Hultzsch, I am indebted for two casts of a Tamil inscription from Lobu Tawa (Baros, Sumatra), which is in the Archaeological Collection of the Batavia Society of Arts and Sciences (*Catalogue*, p. 388, n° 42). The original stone is badly broken and injured; but so much is certain, that the inscription is dated in the Saka year 1010 (A. D. 1088), and that it records a gift by a body of persons who are styled «the One-thousand-five-hundred». It is interesting to learn that Tamil language was used in public documents on the island of Sumatra in the xi^th^ century» (dans *Notulen... v. h. Bataviaasch Genoot. v. K. en W*, t. XXVIII, 1892; sur cette inscription, cf. également *Oudheikundige dienst in Nederlandsch-Indië, Oudheidkundig Verslag 1914*, 3e trimestre, n° 86, p. 113-114, et N. J. Krom, *Een Sumatraansche Inscriptie van Koning Kṛtanagara, loc. cit.*, p. 19).

1156. Ambassade envoyée par le roi 悉利麻霞囉蛇 *Si-li-ma-hia-lo-chö* = Çrī mahārāja.

1178. Autre ambassade. A cette date, le *Ling wai tai ta* de Tcheou K'iu-fei fournit des renseignements sur le port de San-fo-ts'i (cf. *Chau Ju-kua*, trad. Hirth-Rockhill, p. 63).

1225. Description détaillée du royaume de San-fo-ts'i dans le *Tchou fan tche* de Tchao Jou-koua. Ses quinze dépendances comprennent des villes ou États de l'Ouest de Java, des deux côtes de la Péninsule malaise et Ceylan (1).

xiiie siècle (milieu). D'après l'inscription khmère de Jaya, qui «ne saurait guère être postérieure au milieu du xiiie siècle» (p. 36), régnait à

(1) *Vide supra*, p. 166.

cette époque un roi appelé Kamrateṅ Añ Mahārāja çrimat Trailokyarājamaulibhūṣaṇavarmadeva. L'inscription est gravée sur le piédestal d'une grande statue de Buddha en samrit doré, qui fut faite sur l'ordre de ce souverain, donné au Mahāsenāpati Galānai (?), «qui gouverne le pays de Grahi». M. Cœdès a justement rapproché Grahi du 加羅希 *Kia-lo-hi* que Tchao Jou-koua cite parmi les dépendances du San-fo-ts'i, sur la côte orientale de la Péninsule malaise. Phonétiquement et géographiquement l'identification est inattaquable. Mais s'agit-il d'un roi du San-fo-ts'i, comme le pense M. Cœdès? D'après des inscriptions découvertes à Sumatra, Trailokyarājamaulibhūṣaṇavarmadeva serait plus vraisemblablement un souverain du Malayu [1].

[1] En 1911, M. L. C. Westenenk a découvert à Padaṅ Ročo, près de Suṅai Lansat, sur la rive gauche du Bataṅ Hari, une inscription indonésienne datée de 1208 çaka = 1286, où il est dit que, à cette époque, une statue de Amoghapāça Lokeçvara fut envoyée de Java à Suvarṇabhūmi (*bhūmi jāwa ka swarṇnabhūmi*). Elle fut apportée par quatre hauts fonctionnaires désignés dans ce but par le roi de Java, Pāduka çrī mahārājādhiraja çrī Kṛtanagarawikramadharmmottuṅgadewa, et érigée à Dharmmāçraya (pour cette ville; cf. mes *Relations de voyages*, t. II, p. 652). L'inscription se termine ainsi : «Tous les sujets du pays de Malāyu (*di bhūmi Malāyū*) s'en réjouirent : brahmanes, kṣatriya, vaiçya et çudra, et, au milieu des ārya, Çrī mahārāja çrīmat Tribhuwanarājamauliwarmadewa s'en réjouit le premier» (*apud* N. J. Krom, *Een Sumatraansche inscriptie van koning Kṛtanagara*, dans *Verslagen en Med. d. K. Akad. v. Wetenschappen, Afdeeling Letterkunde*, 5e série, t. II, p. 326-327). Une autre inscription, sanskrite, découverte sur le territoire du Minaṅkabaw et qui se trouve actuellement à Pagar Ruyoṅ, est au nom de Çrīmat çrī a[ ]yādityavarma... rājendramaulimaṇivarmadeva mahārājādhirāja, et datée de 1278 çaka = 1356 (cf. *Commissie in Nederlandsch-Indië voor oudheidkundig onderzoek op Java en Madoera. Ouddheikundig verslag 1912*, 2e trimestre, p. 51-52 et 42; le titre royal précédent est aux lignes 6-7; aux lignes 18-19, le même souverain est appelé Ādityavarmanṛpatemaṇivarmadeva). Cet Ādityavarman nous est connu par ailleurs. Sous le titre général de *Het zoogenaamde rotsinschrift van «Batu Bĕragung» in Mĕnangkabau (1269 en 1297 çāka)*, dans *Verspreide geschriften*, t. VI, 1917, p. 249-263, Kern a réuni deux articles intitulés : *'t Opschrift van Batoe Beragong op Sumatra* et *Het opschrift van Batoe Beragong opnieuw onderzocht*, publiés dans les *Bijdragen tot T., L. en V. v. N-I.* en 1872 et 1877, où il est question de ce souverain. Cf. également du même auteur, *De wij-inscriptie op het Amoghapaça-beeld van Padang Candi (Midden-Sumatra); 1269 çāka* (*Verspreide geschriften*, t. VII, 1917, p. 172), où ce roi est appelé Çrīmat çrī Udayādityavarman rājendramaulimālivarmadeva mahārājādhirāja et où il est fait mention de *Malayapura*, erreur de graphie pour *Malayupura* (*ibid.*, p. 174). Par une autre inscription également publiée par Kern (*Het sanskrit-inschrift op den grafsteen van Vorst Adityawarman te Kubur Raja, Mĕnangkabau; ± 1300 çāka*, dans *Verspreide Geschriften*, t. VII, p. 215-221), nous savons que ce roi était fils de Advayavarman et titré *Kana-*

1276 et quelques années plus tard. Invasion de Ceylan par Candrabhānu, roi de Jāvaka, la seconde fois avec des alliés Pāṇḍya, Cola et Tamouls. Ce souverain n'est donné comme roi de Jāvaka = San-fo-ts'i que sous toutes réserves (*vide supra*, p. 167).

1275-1293. Invasion du Malāyu par les troupes javanaises du roi de Tumapĕl, à Java [1].

1370. Envoi d'une ambassade chinoise au San-fo-ts'i.

1371. Le roi du San-fo-ts'i, 馬哈剌札八剌卜 *Ma-ha-la-tcha pa-la-pou* = Mahārāja Prabhu envoie une ambassade en Chine.

1373. Envoi d'une ambassade par le roi 怛麻沙那阿 *Ta-ma-cha-na-a* = Dharmasena? «Il y avait à cette époque trois rois dans le pays de San-fo-ts'i.»

1374. Ambassade envoyée par le roi 馬那哈寶林邦 *Ma-na-ha Pao-lin-pang* = Mahārāja de Palembaṅ, l'un des trois rois de San-fo-ts'i.

1375. Ambassade envoyée par 僧伽烈宇蘭 *Seng-k'ie-lie-yu-lan* [2]. C'est sans doute le troisième roi du San-fo-ts'i.

1376. Mort de Ta-ma-cha-na-a. Son fils, 麻那者巫里 *Ma-na-tchö*

kamedinīndra, «souverain de la terre de l'or». D'après ces textes épigraphiques, on peut établir la courte liste suivante des rois de Malāyu :

Çrīmat Tribhuvanarājamaulivarmadeva qui règne en 1208 ç. = 1286;
Advayavarman, père du roi suivant;
Çrīmat çri A[ ]yādityavarma rājendramaulimaṇivarmadeva qui régnait en 1269 ç. = 1347 et mourut vers 1300 ç. = 1378.

Le Mahārāja çrimat Trailokyarājamaulibhūṣaṇavarmadeva de l'inscription cambodgienne de Grahi, dont la date est malheureusement fautive (elle est datée de 11006 (*sic*) çaka, année du Lièvre), était certainement un roi de Malāyu, car ses titres protocolaires sont remarquablement identiques à ceux des rois de cette dynastie sumatranaise, et on n'a jusqu'à présent rien signalé de semblable dans les autres listes royales de l'Indonésie occidentale. J'étudierai prochainement la question des relations entre Java et les royaumes de Palembaṅ et de Malāyu. L'inscription publiée et commentée par M. Krom apporte de précieuses indications à cet égard.

[1] *Vide supra*, p. 191.

[2] D'après le *Yuan che* (XXIX, 22ª; XXX, 2ª, 20ª), le roi de Java envoya en 1325, en ambassade en Chine, un ministre appelé 昔剌僧迦里也 *Si-la Seng-kia-li-ye* = javanais Sira Saṅ kaliya(?). En 1332, une autre ambassade avait à sa tête un ministre du nom de 僧伽剌 *Seng k'ia-la*, litt. Saṅ Gala(?) (*Yuan-che*, XXX, 21ª; XXXVI, 4ᵇ). Comme l'a conjecturé Rockhill (*Notes on the relations and trade*, dans *T'oung Pao*, t. XV, 1914, p. 446-447), il s'agit très vraisemblablement du même personnage. Le nom de l'ambassadeur javanais est sans doute le même que celui de l'ambassadeur du San-fo-ts'i, mais je n'ai pas réussi à les restituer.

Wou-li = Mahārāja Wuli (?), lui succède et envoie une ambassade en Chine en 1377. «A cette époque le royaume du San-fo-ts'i avait déjà été conquis par Java... Après cet événement, le San-fo-ts'i devint de plus en plus pauvre et ce pays n'envoya plus de tribut.» En 1397, en réponse à un mémoire du Ministère des Rites, l'empereur de Chine dit entre autres choses : «...Dernièrement, le San-fo-ts'i a profité de la révolte de Hou Wei-yong et a induit en erreur nos ambassadeurs dans ce pays par des indications mensongères... Si nous envoyons maintenant des ambassadeurs à Java, il y a lieu de craindre que le San-fo-ts'i ne les empêche de continuer leur voyage [jusqu'à Java]. Je comprends que ce San-fo-ts'i était un pays appartenant initialement à Java...» Le Ministère des Rites envoya alors une lettre au Siam dans laquelle il était dit : «...Autrefois, les différents Barbares d'au delà de la mer venaient régulièrement [à la cour] pour bénéficier de l'influence [du gouvernement impérial]; mais maintenant le San-fo-ts'i a eu de mauvaises intentions, il a trompé nos honnêtes ambassadeurs et s'est rendu coupable de trahison... Notre saint empereur a dit que l'Annam, le Čampa, le Cambodge, le Siam et Lieou-k'ieou remplissent leurs devoirs de sujets [de l'Empire]; mais le San-fo-ts'i seul se révolte contre les saintes instructions [de l'empereur]; quoiqu'il soit plus petit que ces autres pays, il ose persister [dans sa rébellion]; il sera ainsi la cause de sa propre ruine. Mais vous, Siamois, comme vous remplissez respectueusement vos devoirs de sujets [de l'Empire]..., on vous a chargés d'informer [le roi de] Java qu'il doit rappeler ses devoirs [envers l'empereur] au San-fo-ts'i. Si ce dernier pays modifie ses mauvais procédés, on recevra aimablement [ses ambassades] comme par le passé.» «A cette époque, continue le *Ming che*, Java avait conquis le San-fo-ts'i tout entier et changé son nom en celui de 舊港 *Kieou-kiang*. Lorsque le San-fo-ts'i fut battu, il y eut des troubles dans tout le pays et les Javanais ne purent pas l'occuper entièrement. En raison de cela, les Chinois, qui étaient établis là, se révoltèrent pour leur propre compte, et un Cantonnais de Nan hai, appelé 梁道明 Leang Tao-ming, qui avait vécu là pendant longtemps et erré sur la mer, qui avait l'appui de plusieurs milliers d'hommes du Fou-kien et de Canton, fut choisi par eux comme chef. Il régna comme maître d'une partie du pays, et son fils qui rencontra, une fois, un ambassadeur impérial envoyé en mission hors de Chine, fut amené par celui-ci à la cour..... [1].»

Telle est la liste des rois de Çrīvijaya que permettent d'établir les textes et inscriptions chinois, sanskrits, tamouls, indonésiens, pālis et khmèrs. Il y a tout lieu d'espérer que de nouvelles découvertes épigraphiques permettront de la compléter. Ce royaume de Çrīvijaya, qui fut si puissant au moyen âge, nous est bien connu par ailleurs : c'est le royaume de Malāyu, généralement appelé royaume ou Empire de Minañ-

[1] Pour les extraits des annales chinoises, cf. GROENEVELDT, *Notes*, p. 185-195, et *Pararaton*, p. 140-143.

kabaw. Le Malāyu au sens propre en était l'État souverain et le Çrīvijaya = Che-li-fo-che = San-fo-ts'i, désigné communément sous le nom de royaume de Palembaṅ, l'un de ses États tributaires. Ce dernier — nous en avons le témoignage formel par Yi-tsing — devint État suzerain vers la fin du VIIe siècle, en établissant sa suprématie sur le Malāyu par la diplomatie, par la force ou comme résultat d'alliance par mariage [1]. Moins de cent ans après, en 775, le Çrīvijaya, soit par son expansion personnelle, soit comme héritier des conquêtes antérieures du Malāyu, était maître de Vieṅ Sa, sur la côte orientale de la Péninsule malaise, par environ 9° Nord. En 1068, il tient en vassalité le pays čola; en 1225, ses possessions hors de Sumatra s'étendent non seulement jusqu'au 9e parallèle sur la Péninsule malaise, mais dans l'Ouest de Java et même à Ceylan. Aussi reste-t-on un peu sceptique devant les conquêtes de Rājendracoḷa Ier et de son successeur Vīrarājendra Ier. Les indications fournies par l'épigraphie čola ne s'accordent guère avec les renseignements contenus dans les annales chinoises. Nous saurons, sans doute, un jour le coefficient d'exactitude qu'il faut donner à ces documents orientaux. L'heure de la certitude historique n'est pas encore venue; il est trop tôt pour déclarer de façon décisive que tel fait a été exagéré en faveur de l'une ou l'autre des parties.

M. Cœdès fait remarquer (p. 4) que Çrīmāravijayottuṅgavarman, fils et successeur de Çrīčulamanivarmadeva, appartenait au *çailendravaṃça*, «à la famille du Roi des Monts» et que le roi de Çrīvijaya de l'inscription de Vieṅ Sa est titré : *çailendravaṅçaprabhu*, «chef de la Famille du Roi des Monts», *çrīmahārājanāmā* «nommé Çrīmahārāja» (p. 4, 30 et 32). La traduction de M. Cœdès est naturellement exacte, mais *çailendra*, qu'on interprète généralement ainsi, n'a pas rigoureusement le sens de «roi des Monts» et peut signifier tout aussi bien «roi de la Montagne». Or, une légende historique bien connue [2], dont M. L. C. Westenenk a récemment recueilli et publié la version suivante, rapporte ceci : «Les premiers hommes, disent les anciens de Pariaṅan du Minaṅkabaw, vinrent d'outre-mer et atterrirent sur le sommet du volcan, le mont Barapi [3]. Leur chef suprême était Maharajo di Rajo [4],

[1] *Vide supra*, p. 165-166.

[2] Elle est mentionnée par Elisée Reclus, *Nouvelle Géographie universelle*, t. XIV, 1889, p. 222.

[3] *Barapi* est la forme en dialecte minaṅkabaw du malais برڤي *běrāpi* «[la montagne] qui est en feu».

[4] Forme dialectale minaṅkabaw du malais *maharāja di rāja* < skr. *mahārājādhirāja*.

un descendant de Dzū'l-ḳarnayn (Alexandre le Grand, le Bicornu). La mer qui couvrait encore entièrement le haut plateau commença à baisser, et à mesure que l'eau se retirait, les colons descendirent le versant méridional de la montagne. Leur premier établissement, près du sommet, se fit à Sandi Lawèh dans le Rimbun Gunuṅ Manduro, sur le versant méridional de la montagne... De Sandi Lawèh, on continua à descendre dans la direction de l'actuel Pariaṅan et on s'installa pendant un certain temps à Padaṅ Pĕnjariṅan ou Galundi nan Basélo, où il ne vente pas sur la montagne et où dans la vallée il n'y a pas d'eau... [1].» La dynastie qui aborda à Sumatra sur le sommet du volcan célèbre et fonda l'Empire de Malāyu-Minaṅkabaw, est ainsi un *çailendravaṃça*, «une famille [royale] du roi de la Montagne» dont le souverain régnant est le *prabhu*. Lorsqu'à la fin du VIe siècle, le Che-li-fo-che = Çrīvijaya a établi de quelque façon que ce soit sa suprématie sur le Malāyu, le nouveau suzerain devient en fait le *çailendravaṃçaprabhu* et il ne manque pas de se prévaloir de ce nouveau titre dans ses rapports diplomatiques avec les Čolas et dans la stèle érigée sur le territoire de ses sujets de Vieṅ Sa. Cette titulature a son prix, car l'ancien feudataire du Malāyu y proclame implicitement qu'il est maintenant suzerain de l'empereur qui fut son maître. Jayavarman II, venu de Javā pour régner au Cambodge, avait voulu devenir souverain cakravartin [2]; le roi de Çrīvijaya a fait mieux encore : prince feudataire au début, il a conquis l'Empire et soumis l'empereur à l'allégeance. La réalité de sa conquête s'affirme dans le protocole royal par l'usage du titre de «chef de la famille du roi de la Montagne» qui le sacre successeur direct de l'antique et légendaire fondateur du Malāyu-Minaṅkabaw [3].

(1) *Apud* L. C. Westenenk, *Opstellen over Minangkabau*, II, dans *Tijdschrift voor Indische Taal-, L. en Volkenkunde*, t. LXVII, 1915, p. 242 et 243.

(2) *Vide supra*, p. 190.

(3) Dans le *Sĕjārah Malāyu*, le célèbre volcan Barapi ou Marapi, qui s'élève jusqu'à 2,892 mètres, est appelé Si Guntaṅ Mahāmeru (skr. *Mahāmeru*). Aux pages ٣٩, l. 1 et 3 *infra*, ٤٣, l. 6 du texte malais (éd. W. G. Shellabear, Singapour, 1896), il est dit : «La nouvelle étant parvenue à Majapāhit que le roi descendu de la montagne de Si Guntaṅ راج تورن دري بوكيت سڬنتڠ était à Tanjoṅ Pura...; bientôt on apporta cette nouvelle à Bantan : Le roi de la montagne de Si Guntaṅ qui est de la famille (يڠ بڠسان *yaṅ baṅsāña*) du roi Alexandre le Bicornu arrive...; notre roi se nomme Saṅ Sapurba [Trimurti Turi Buwana]; son origine remonte à la famille du roi Alexandre le Bicornu; il est descendu de la montagne de Si Guntaṅ Mahāmeru» (cf. *Sĕjārah Malāyou*, trad. A. Marre, Vaucresson, 1900, in-8°, p. 26 et 28, avec les corrections de

Cette interprétation ne soulève aucune difficulté de l'ordre grammatical, géographique ou historique. Elle rend compte du développement qu'a pris dans la suite le Çrīvijaya dont l'expansion territoriale nous est attestée quelques siècles plus tard; et elle n'est point inattendue quand on se rappelle la description du Che-li-fo-che de Yi-tsing. Le pays où des pèlerins chinois éminents venaient apprendre le sanskrit au VIIe siècle; qui, vers cette même époque, conquérait le Malāyu et envoyait une expédition navale à Java, était alors parvenu à un degré éminent de civilisation. Cette maîtrise dans les domaines de la science de la navigation et des armes est un sûr critérium de haute culture; elle fait prévoir et comprendre le rôle si important que jouera plus tard le «roi de la Montagne» sur la Péninsule malaise, en Indonésie, dans l'Inde méridionale et jusqu'à Ceylan.

Le Çrīvijaya entre dans l'histoire générale de l'Asie au moment où règnent en Chine la grande et glorieuse dynastie des T'ang (618-906); à Bagdād, les illustres khalifes abbassides Hārūn ar-Rašīd (786-809) et son fils, Al-Maʾmūn (813-833), tous deux contemporains de Charlemagne. L'Inde a ainsi accompli cet autre miracle insoupçonné : la création à Sumatra d'un centre de civilisation indonésienne qui, dès le VIIIe siècle, avait pour roi un souverain cakravartin dont la renommée s'étendra, au Xe siècle, jusqu'au lointain Népal.

Les problèmes historiques et géographiques que pose et résout dans une certaine mesure l'article sur *Le Royaume de Çrīvijaya* en montrent toute l'importance. La flatteuse nomination de l'auteur aux fonctions de conservateur de la Bibliothèque Nationale de Bangkok nous fait espérer la publication de nouvelles études. M. Cœdès est mieux préparé que personne pour préciser et développer nos connaissances encore très lacunaires sur certaines parties de l'Inde transgangétique.

Gabriel Ferrand.

M. Westenenk, *Opstellen over Minangkabau*, II, *loc. cit.*, p. 248 et suiv.). Il s'agit ici de la *çailendravaṃça* — le texte malais a même *bañsa* < skr. *vaṃça* — dont il a été question ci-dessus, p. 198, et ce témoignage me semble tout à fait décisif dans le sens que j'ai indiqué.

Le gérant :
L. Finot.

JOURNAL ASIATIQUE.

SEPTEMBRE-OCTOBRE 1919.

LE K'OUEN-LOUEN

ET

LES ANCIENNES NAVIGATIONS INTEROCÉANIQUES DANS LES MERS DU SUD,

PAR

GABRIEL FERRAND.

(SUITE.)

LES MIGRATIONS DES ḲOMR.

Les principaux faits historiques dont il vient d'être question se classent chronologiquement ainsi :

I. Très ancienne migration de la Haute-Asie dans l'Inde transgangétique, par les vallées de l'Iraouaddy, du Salouen, du Menam et du Mekong[1], peut-être vers le début du premier millénaire avant notre ère[2].

II. Peuplement par les descendants de ces immigrés, de la Péninsule malaise et de l'Indonésie. Nous manquons de

[1] Dans mon article sur *Malaka, le Malāyu et Malāyur* (*Journ. Asiat.*, juillet-août 1918, p. 120-125), j'ai traduit et discuté la théorie de Kern à ce sujet. Cf. également Georges Maspero, *Grammaire de la langue khmèr*, Paris, 1915, in-8°, p. 8.

[2] Cf. mes *Relations de Voyages*, p. 317-320. Cette date est naturellement une pure conjecture et elle n'est indiquée que pour faciliter la discussion. Elle marque approximativement, en outre, le recul qui paraît nécessaire pour amener les Ḳomr de la Haute-Asie dans l'Inde transgangétique et en Indonésie.

IMPRIMERIE NATIONALE.

données pour situer dans le temps ces migrations de peuples. Il est possible que l'avance en Indonésie ait eu lieu vers le milieu du premier millénaire avant notre ère. Les îles indonésiennes devaient être habitées alors par des Negritos ou des Papous; mais ces anciens occupants ont disparu sans laisser de traces en Indonésie occidentale. Il a sans doute fallu plusieurs siècles pour qu'un nouveau type somatique et culturel d'indonésien occidental s'établisse. C'est ce type que trouveront à Sumatra, Java, Bali, les civilisateurs hindous et qui a été modifié dans une certaine mesure, sur les côtes, par les colons chinois, musulmans et européens. Immigrés en petit nombre, les gens de l'Inde n'ont, en somme, métissé que quelques familles indigènes. Il est vraisemblable que ces Hindous n'avaient pas amené de femmes; nous en sommes certains pour les Chinois et les Musulmans et c'est également vrai de la majorité des Européens.

III. A partir de 140-86 avant notre ère, des peuples de l'océan Indien ont offert le tribut à la cour de Chine[1].

IV. En 1-6 de notre ère, Wang Mang envoie une ambassade au roi du Houang-tche[2].

V. Colonisation de Madagascar, vers le début de notre ère, par des Indonésiens occidentaux hindouisés[3].

VI. Établissement de relations diplomatiques entre la Chine et Java en 132, le Khmèr vers 225 et le Čampa vers 230[4].

VII. Envoi d'une ambassade khmèr vers 240-245 à la cour d'un roi indien de la dynastie des Muruṇḍas[5].

[1] *Vide supra*, t. XIII, p. 452.
[2] *Ibid.*, p. 453.
[3] *Vide supra*, t. XIV, p. 67-68.
[4] *Ibid.*, p. 5 et suiv.
[5] *Vide supra*, t. XIII, p. 458.

VIII. Les deux envoyés impériaux chinois, K'ang T'ai et Tchou Ying, séjournent au Fou-nan = Khmèr vers 245-250, au cours de leur voyage dans les mers du Sud[1].

Tels sont les faits les plus importants attestés par les textes, l'ethnographie et la linguistique, pour la période comprise entre le début du premier millénaire avant notre ère — cette date est naturellement une conjecture — et 250 environ de notre ère. C'est à la lumière de ces événements qu'il faudra désormais reprendre à nouveau l'histoire ancienne, non seulement des pays riverains de la mer de Chine méridionale, mais aussi de l'Inde propre dans ses rapports avec l'Inde transgangétique et de la navigation dans l'océan Indien. L'envoi de missions à la cour de Chine, au temps de l'empereur Wou (140-86 avant notre ère), par des pays situés dans l'océan Indien, fournit une précieuse indication sur l'état des relations officielles et des échanges entre peuples éloignés, à cette époque. Bien que le texte du *Ts'ien han chou* n'en dise rien, il est possible que les royaumes étrangers dont il s'agit aient été sollicités par des envoyés impériaux — ces « chefs interprètes qui dépendent de [l'administration] du palais » — d'envoyer une ambassade à l'empereur Wou. On ne conçoit guère qu'un roi de l'océan Indien ait spontanément accompli un tel acte d'allégance, sans y avoir été engagé par un fonctionnaire chinois lui montrant le profit personnel qu'il en pourrait tirer[2].

(1) *Vide supra*, t. XIV, p. 27.

(2) On tend généralement à admettre que des marchands allant à l'aventure ont été les initiateurs des relations, commerciales d'abord, officielles ensuite, entre la Chine, d'une part, et l'Indonésie, l'Inde transgangétique et les pays de l'océan Indien, d'autre part. Cette théorie est sans doute exacte dans une certaine mesure; mais on ne doit pas écarter l'hypothèse que la Chine ne s'est pas laissé devancer par des marchands et qu'elle aurait pris l'initiative d'entrer en relations avec les populations maritimes d'une grande partie de l'Asie. L'envoi de missions par l'empereur Wou est en faveur de ce point de vue.

Historiquement, les relations de la Chine avec l'océan Indien se trouvent ainsi attestées au IIe siècle avant notre ère. L'information a son prix, car elle témoigne d'une très ancienne activité interocéanique. Et cela est un argument de plus en faveur d'une hindouisation de l'Indo-chine et de l'Indonésie à plus haute époque que la date généralement admise. S'il n'est pas démontré que la Chine ait inauguré la navigation au long cours dans les mers du Sud[1], il est infiniment plus probable que l'existence des pays lointains de l'océan Indien a été révélée à ses voisins occidentaux par l'hindouisation du Khmèr et du Čampa; et du Čampa, conquis une première fois par T'sin Che-houang-ti (246-209), des renseignements sur les peuples de l'Ouest et du Sud-Ouest ont pu parvenir facilement en Chine. Ainsi s'expliqueraient l'établissement de relations officielles entre l'Empire et les royaumes occidentaux, et l'envoi du tribut à l'empereur Wou. Les Indonésiens connaissaient évidemment ces routes maritimes de l'océan par leurs civilisateurs hindous et ils s'y aventurèrent à leur exemple. Dès lors, il n'y a plus lieu d'être surpris qu'ils aient, un jour, dépassé l'Inde et qu'ils soient arrivés jusqu'à Madagascar et à la côte orientale d'Afrique.

La première migration des peuples de la Haute-Asie vers l'Inde transgangétique et l'Indonésie n'est rappelée explicitement, autant que je sache, que par Ibn Saʿīd. Cette parenté originelle des Chinois, Indochinois, Indonésiens et Malgaches, que mentionnent en d'autres termes Masʿūdī et quelques écrivains musulmans postérieurs, est rapportée d'après la Genèse.

[1] «Les Javanais, dit Couto, sont tous des hommes très exercés dans l'art de la navigation, au point qu'ils prétendent être les plus anciens navigateurs. Plusieurs, cependant, attribuent l'honneur [de sa découverte] aux Chinois (*dam esta honra aos Chins*) et affirment que les Javanais l'ont apprise d'eux» (*Da Asia*, décade IV, livre III, chap. I, p. 169 de l'édition de Lisbonne, 1778). Cf. mon article *Les voyages des Javanais à Madagascar*, dans *Journ. Asiat.*, mars-avril 1910, p. 281.

Si le point de départ est inexact, les données de la légende judéo-musulmane correspondent à la réalité. En fait, la descendance commune des Malgaches, Indonésiens et Indochinois des anciens habitants de la Haute-Asie n'est pas contestable. La légende, comme il arrive souvent, recouvre une vérité historique. Il est donc probable que ces derniers étaient apparentés aux Chinois; et l'affirmation de Ibn Saʿīd, paradoxale au premier abord, est probablement justifiée. En supprimant les Juifs du texte de Masʿūdī et des autres auteurs musulmans, l'histoire de cette migration de peuples est exacte dans ses grandes lignes. Sur ces bases nouvelles, il nous faut donc reprendre l'étude de tous les documents anciens ayant trait à la Haute-Asie et peut-être y trouvera-t-on des allusions, des indications même qui jusqu'à présent ont été négligées.

Ibn Saʿīd appelle Ḳomr — le texte a قمر, litt. *ḲMR* — un peuple «frère des Chinois[1]», qui «habitaient avec les Chinois dans les régions orientales de la terre[2]». Le rapprochement de Ḳomr du Gomer de la Genèse est naturellement un simple calembour judéo-musulman. En arabe, قمر étant pris comme thème radical trilittère, peut être correctement à la base de :

قمير *Ḳomayr, Ḳomīr, Ḳmīr;*
قمار *Ḳamār, Ḳomār, Ḳimār, Ḳmār;*
قماريان *Ḳamār-ayān, Ḳimār-ayān, Ḳamār-iyān, Kimār-iyān;*
قامران *Ḳāmr-ān, Kāmir-ān;*
قامرون *Ḳāmr-ūn*[3].

La grammaire arabe permet, je le répète, ces rapproche-

(1) Cf. t. II de mes *Relations de voyages*, p. 321.

(2) *Ibid.*, p. 329-330.

(3) Pour tous ces noms, cf. l'index du t. II de mes *Relations de voyages*. «Les peuples voisins ont adopté [le nom de *Khmèr* pour désigner les Cambodgiens]. Les Čams en ont fait *Kvir, Kmir* et, aujourd'hui, *Kur;* les Siamois *Khemer,* présentement prononcé *Khămén;* les Laotiens, *Khamen* ou *Khóm;* les Annamites 高蠻 *Cao-mán,* 高綿 *Cao-mên*» (Georges Maspero, *Grammaire de la langue khmère*, p. 2).

ments que l'ethnographie et la linguistique autorisent. *Ḳomr*, ce sont les anciens habitants de la Haute-Asie, mais c'est aussi Madagascar. *Ḳomayr, Ḳmīr, Ḳomār, Ḳimār*, etc., ce sont les Khmèrs et nous savons que Malgaches et Khmèrs ont une très ancienne origine commune. قماريان *Ḳimārayān* = قماري *ḳimārī* ethnique de قمار *Ḳimār*, le Khmèr, + suffixe *-ān*. قاميران *Ḳāmirān*, le prétendu petit-fils de Noé d'après la légende judéo-musulmane = *Ḳāmir* ou *Ḳāmr* + suffixe *-ān*. قامرون *Ḳāmrūn* a en commun avec le nom précédent قامر *Ḳāmr*; sa finale, *ūn*, n'en diffère que par la voyelle; et l'un et l'autre s'écrivent avec les trois consonnes radicales de *Ḳomr, Ḳmīr, Ḳimār*, etc. On reconnaîtra qu'il y a dans cet accord plus qu'une coïncidence fortuite.

Edrīsī (1154) mentionne un roi Ḳāmrūn qui règne sur des îles non identifiées[1]. D'après Ibn Saʿīd (1208-1286), lorsque « les Chinois chassèrent les Ḳomr vers les îles [= Indochine et Indonésie], ils [les Ḳomr] y restèrent [dans ces îles] un certain temps. Le titre de leur roi était Ḳāmrūn[2] ». Ces Ḳomr « s'en allèrent ensuite vers cette grande île [de Ḳomr = Madagascar] et leur sultan résida dans la ville de Ḳomoriyya [ou Ḳomriyya, ethnique féminin de Ḳomr][3] ». Le même auteur dit plus loin : « Le nom de la ville [principale des îles du ou de Ḳāmrūn], Ḳāmrūn, est [également] le titre du roi transmis héréditairement. On a déjà donné sa généalogie en parlant de l'île de Ḳomr[4]. » D'après Ibn Al-Mujāwir, les Ḳomr ont colonisé Aden (t. XIII, p. 475). Dimašḳī (vers 1325) dit : « . . . L'île de Ḳāmrūn... est ainsi appelée d'après le nom du roi...[5]. [Dans l'île de Khmèr,] un roi nommé Ḳāmrūn y règne[6]. »

(1) *Vide supra*, t. XIII, p. 432.
(2) *Ibid.*, p. 445.
(3) *Ibid.* Cf. mes *Relations de voyages*, t. II, p. 330.
(4) *Ibid.*, p. 344.
(5) *Vide supra*, t. XIII, p. 435-436.
(6) *Ibid.*

Le Ḳāmrūn est célèbre par l'aloès qu'il produit[1]; Nuwayri (mort en 1332) rapporte même que ce nom lui vient d'une espèce d'aloès appelée *ḳāmrūn*[2].

A en croire Ibn Saʿīd, Ḳāmrūn serait en même temps le nom du pays, de sa capitale et celui du roi, ce qui est évidemment inexact. Il apparente le souverain des îles du Ḳāmrūn de la mer de Chine méridionale avec celui de l'île de Ḳomr = Madagascar, sans se rendre compte qu'il se contredit lui-même. Lorsque les Ḳomr chassés par les Chinois émigrèrent vers les îles [= Indochine et Indonésie], «le titre de leur roi était Ḳāmrūn. Ensuite la discorde se mit entre eux alors qu'ils étaient dans ces îles [de Ḳāmrūn] dont nous parlerons plus loin. Alors, *les gens qui ne faisaient pas partie de la famille royale* s'en allèrent vers cette grande île [de Ḳomr = Madagascar] et leur sultan résida dans la ville de Ḳomoriyya [ou Ḳomriyya...][3]». Puisque la famille royale n'émigra pas des «îles» de la mer de Chine méridionale à la grande île de Ḳomr = Madagascar, il n'y avait dès lors aucune parenté entre le souverain malgache et le Ḳāmrūn des îles de ce nom. Mais il n'y a confusion que dans les termes et la vérité est facile à rétablir. Les Ḳomr de la Haute-Asie deviennent des Ḳāmrūn après leur émigration en Indochine et en Indonésie et reprennent — dans le texte de Ibn Saʿīd — leur nom originel de Ḳomr à Madagascar et à la côte orientale d'Afrique. Il ne s'agit donc que d'une modification du nom de ce peuple migrateur au stade de sa colonisation des «îles» de la mer de Chine méridionale; mais la parenté ethnique des Ḳomr d'Asie et d'Afrique et des Ḳāmrūn est ici nettement affirmée. Au point de vue linguistique, la courbe, d'après ce témoignage arabe, est : Ḳomr > Ḳāmrūn > Ḳomr. Phonétiquement, elle est assez inattendue; historique-

(1) *Vide supra*, t. XIII, p. 436.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, p. 445.

ment, elle n'est pas contestable. Il y a donc lieu de croire que le nom d'un peuple Ḳomr ou Ḳāmrūn a été appliqué à tort à la capitale des îles de Ḳāmrūn et de l'île de Ḳomr et pris en même temps pour le nom ou titre du souverain, par une erreur commune à d'autres auteurs orientaux.

Le fait que le Ḳāmrūn produit un aloès renommé n'a pas grande signification par lui-même : les auteurs arabes font pousser l'aloès à peu près partout[1]. Il faut noter à cette occasion que ni Ya'ḳūbī[2], ni surtout Ibn al Bayṭār qui citent différentes sortes d'aloès, dont l'aloès du Khmèr — celui-ci en énumère treize sortes d'après Avicenne[3] — ne mentionnent le *ḳāmrūnī* ou aloès du Ḳāmrūn. Il n'était donc pas aussi connu que le disent d'autres écrivains, moins compétents en la matière que l'auteur du *Traité des simples*[4].

Houei-lin «glose le nom du pays de Ko-mao [=Khmèr] en disant que c'est le plus grand des royaumes k'ouen-louen[5]»; et le *Kieou t'ang chou* rapporte que, «à partir du Lin-yi [=Čampa], vers le Sud,... on leur donne (aux indigènes) le nom général de k'ouen-louen[6]». Le premier caractère de k'ouen-louen, *k'ouen* = *kun*. Malgré la non-concordance de la voyelle et du timbre de la nasale de la première syllabe, on peut, je crois, poser *ḳāmrūn* = *k'ouen-louen*, cè nom désignant particulièrement un peuple de l'ancienne Indochine. En chinois, c'est surtout du Khmèr qu'il s'agit; mais d'autres pays de la même région sont également habités par ce peuple, car le Khmèr n'est que «le plus grand des royaumes k'ouen-louen». Il faut, comme je l'ai dit déjà, séparer complètement cet ethnique *k'ouen-louen* de son homophone homographe *k'ouen-*

(1) Cf. mes *Relations de voyages*, t. II, à l'index, s. v° *aloès*.
(2) *Ibid.*, t. I. p. 51-52.
(3) *Ibid.*, t. I, p. 284-285.
(4) *Ibid.*, t. I, p. 234.
(5) *Vide supra*, t. XIII p. 246.
(6) *Ibid.*, p. 250-251.

louen = *kou-long* < *kuruṅ*, « roi, ministre »[1]. Cette distinction n'a rien d'arbitraire; elle est faite par les textes eux-mêmes. A les lire sans parti pris, il est impossible de considérer comme un même terme, malgré l'identité des caractères, le *k'ouen-louen* du *Nan tcheou yi wou tche* (II), du *Fou nan ki* (IV), du *T'ong-tien* (XI) et du *Wen hien t'ong k'ao* (XXVII) signifiant « roi, ministre »[2]; et celui de Houei-lin (X) et du *Kieou t'ang chou* (XX) qui s'applique nettement à un peuple[3]. Il est, enfin, très vraisemblable que, chez les quatre premiers auteurs, une confusion a pu s'établir entre celui-là et celui-ci, du fait même que, dans les pays k'ouen-louen, le titre royal pris pour un nom de roi est très voisin du « nom général » des indigènes; et c'est probablement la meilleure explication de cette rencontre dans la transcription identique de deux termes étrangers l'un à l'autre. Il est vraisemblable aussi que les célèbres montagnes K'ouen-louen d'Asie centrale ont influencé les transcripteurs et leur ont fait adopter deux caractères fameux de la géographie chinoise pour rendre des noms étrangers à peu près homophones[4].

D'autre part, les Malgaches sont des Ḳomr, et « un grand nombre d'entre eux s'en allèrent peupler le Sud [d'après la conception ptoléméenne de l'océan Indien, = Ouest], au commencement de la terre habitée, le long de la montagne qui porte leur nom [en Afrique orientale][5] ». Or c'est cette même côte d'Afrique que Tcheou K'iu-fei et Tchao Jou-koua appellent *K'ouen-louen ts'eng-k'i*, litt. [le pays] des Zangs du K'ouen-louen, c'est-à-dire originaires du K'ouen-louen[6]. Comme nous savons que ces Zangs sont, en partie, originaires

(1) *Vide supra*, t. XIII, p. 309 et suiv.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, p. 318 et suiv.
(4) *Vide supra*, t. XIII, p. 289 et 316.
(5) Cf. mes *Relations de voyages*, t. II, p. 330.
(6) *Vide supra*, t. XIII, p. 331-332.

de Ḳomr = Madagascar, ici encore chinois K'ouen-louen = Ḳomr. Il n'est guère possible de trouver un parallélisme plus frappant; et ce rapprochement est d'autant plus important qu'il s'appuie sur des textes chinois et arabes.

On entend bien que je n'ai pas l'intention d'apparenter *directement* les Malgaches aux Khmèrs. Mais ces concordances rentrent dans le cadre général du sujet et il n'y a pas lieu d'en être étonné. Pour les Arabes, le Khmèr, le Čampa, Java sont également des «îles» situées dans l'Inde ou à la frontière de l'Inde et de la Chine. On ne doit pas davantage être surpris, après ce qu'on vient de lire, de voir désigner Madagascar = Ḳomr par un nom emprunté au même thème radical que la forme arabisée : Ḳomayr, Ḳomār, Ḳimār = Khmèr; ni de retrouver celui de K'ouen-louen appliqué à des Africains orientaux par Tcheou K'iu-fei et Tchao Jou-koua. *K'ouen-louen ts'eng-k'i* = historiquement زنج القمر (avec ج en fonction de gutturale sonore), litt. «Zang de Ḳomr», les Zang [originaires de l'île] de Ḳomr. Ḳāmrūn n'est pas usité dans l'océan Indien occidental où on ne connaît que Ḳomr. L'équivalence arabe du *Kouen-louen ts'eng-k'i* chinois ne peut donc être que *Zang al-Ḳomr*.

Tchao Jou-koua, dont le *Tchou fan tche* est de 1225, était «*tch'ao-san-ta-fou* et directeur du commerce maritime dans le circuit du Fou-kien[1]» en résidence à Ts'iuan-tcheou, et tenait ses informations sur l'Occident de marins persans et arabes. Une partie de son ouvrage est copiée littéralement du *Ling wai tai ta* de Tcheou K'iu-fei; et c'est justement le cas de la notice du chap. XXXVIII qui est consacrée au K'ouen-louen ts'eng-k'i[2]. «Tcheou K'iu-fei, disent MM. Hirth et Rockhill,

[1] Cf. Paul Pelliot, *Bulletin critique*, dans *T'oung Pao*, t. XIII, 1912, p. 449.

[2] *Ibid.*, p. 447. Les traducteurs de Tchao Jou-koua ont mis entre guillemets

naquit à Wen-tcheou du Ts'eu-kiang. Lorsqu'il écrivit le *Ling wai tai ta,* en 1178, il était sous-préfet adjoint à Kouei-lin, la capitale du Kouang-si. Il est extrêmement probable qu'il recueillit ses renseignements pendant un séjour à Canton, lorsqu'il se rendit à sa résidence officielle[1]. » Dans cette hypothèse, Tcheou K'iu-fei aurait été également documenté par des marins persans et arabes.

Le *K'ouen-louen ts'eng-k'i* du *Ling wai tai ta* et du *Tchou fan tche* est particulièrement notable, car, en 1178, les Zangs sont connus des Chinois depuis plusieurs siècles. « . . . On trouve à partir des Song (xe siècle) le terme de 崑崙奴 *k'ouen-louen-nou*[2] « esclaves [du] K'ouen-louen », employé à peu près de la même façon qu'on employait à l'époque des T'ang (618-906) 僧祇奴 *seng-k'i-nou* [= esclaves *zangī*] ou 僧祇奴 *seng-tche-nou* [esclaves *zanjī*, c'est-à-dire dans les deux cas[3], des Zangs de l'Afrique orientale] (cf. *Song che,* k. 489, p. 5 v°; k. 490, p. 7 v°; *Tong si yang k'ao,* k. 4, p. 9 v°; Groeneveldt, *Notes,* p. 188 et 257)[4]. » Tcheou K'iu-fei et Tchao Jou-koua seuls emploient ces deux noms pour désigner l'Afrique orientale voisine de Madagascar, ainsi que l'indique expressément le texte chinois[5]. En réalité, le *K'ouen-louen ts'eng-k'i,* [le pays] des Zangs *du* K'ouen-louen, du *Ling wai tai ta* et du *Tchou fan tche* est une expression parallèle à celle du *Song che : K'ouen-*

les nombreux passages de *Tchou fan tche* qui sont littéralement reproduits du *Ling wai tai ta.*

(1) *Chau Ju-kua,* p. 22, n. 2.

(2) Ce passage se trouve dans la notice sur le San-fo-ts'i = Palembaṅ, dans le sud-est de Sumatra. Groeneveldt qui l'a traduit (*Notes,* p. 188) a rendu inexactement *k'ouen-louen nou* par « esclaves de Poulo Condore ».

(3) *Seng-k'i* = زنگی *zangī* est soit la forme persane, soit la forme dans le dialecte arabe de l'ʿOmān où ج est gutturale sonore; *seng-tche* = *zanjī* est la prononciation du même mot dans les autres dialectes arabes. Mais il est très vraisemblable que *seng-tche* est une graphie chinoise fautive pour *seng-k'i.*

(4) *Deux itinéraires,* p. 231, n. 4.

(5) *Vide supra,* t. XIII, p. 331-332.

louen nou «esclaves *du* K'ouen-louen», où K'ouen-louen désigne déjà l'Afrique orientale. Tcheou K'iu-fei et Tchao Jou-koua emploient ce toponyme pour désigner le «K'ouen-louen africain», deux siècles après son inscription dans l'*Histoire des seconds Song* où on le relève pour la première fois avec le même sens.

En dernière analyse, la filiation des peuples qui, partis de la Haute-Asie, aboutirent à Madagascar et à la côte orientale d'Afrique, s'établit ainsi dans ses grandes lignes, d'après les sources arabes et chinoises :

Ḳomr, frères des Chinois, en Haute-Asie.
|
K'ouen-louen (Khmèrs, Čams) et Ḳāmrūn en Indochine.
|
K'ouen-louen et Ḳāmrūn de la Péninsule malaise
et continuation de la migration à Sumatra, Java, Bali, etc.
|
Ḳomr de Madagascar.
Ḳomr et K'ouen-louen de l'Afrique orientale voisine.

A n'envisager que l'expansion du nom des peuples dont il s'agit, on obtient la curieuse courbe suivante :

Ḳomr >	K'ouen-louen Ḳomr Kmīra = Khmèr Ḳāmrūn	>	Ḳomr de Madagascar >	K'ouen-louen et Ḳomr de l'Afrique orientale.

La courbe linguistique est incomplète, car elle ne recouvre pas exactement la courbe géographique des migrations : Haute-Asie > Indochine > Péninsule malaise et Indonésie > Madagascar > Afrique orientale. Il n'y a pas trace ou plutôt nous n'avons pas trouvé trace dans la toponomastique ou l'ethnographie anciennes de l'Indonésie occidentale, des Ḳomr, Ḳāmrūn ou K'ouen-louen qui sont attestés partout ailleurs.

Tel est le schème que permettent de reconstituer les docu-

ments orientaux, d'une part, l'ethnographie et la linguistique, d'autre part, en ce qui concerne le rattachement des Malgaches aux Indonésiens occidentaux hindouisés. Phonétiquement, le nom des Ḳomr de l'Afrique orientale et de la Haute-Asie, et celui des Khmèrs — Kmīra, d'après les inscriptions — peuvent être rapprochés en toute certitude. Ḳāmrūn et K'ouen-louen font quelque difficulté pour s'apparenter phonétiquement l'un à l'autre; mais les informations précédentes concordent si bien par ailleurs que je n'hésite pas à les considérer comme identiques et à rattacher ces transcriptions arabe et chinoise au thème initial *Ḳ M R*, c'est-à-dire à Ḳomr. Il reste maintenant à retrouver en Haute-Asie un ancien nom de peuple permettant d'identifier ces Ḳomr «frères des Chinois» dont Ibn Saʿīd nous a heureusement conservé le souvenir.

La colonisation de l'Afrique orientale voisine de Madagascar par des Ḳomr ou K'ouen-louen hindouisés ne semble avoir laissé aucune trace apparente. Autant que je sache, aucune influence indienne ancienne n'a été signalée par les africanistes chez les nègres de cette région. Dans ce domaine encore, des recherches doivent être entreprises sur ces bases nouvelles. On a redécouvert, après les Arabes et les Portugais[1], de gigantesques édifices, en Rhodesia notamment. Ces constructions fameuses de Zimbabwe n'ont pas été identifiées et leur origine est incertaine. Il n'est pas impossible qu'elles soient dues aux Indonésiens occidentaux immigrés sur la côte orientale d'Afrique et qui auraient pénétré dans l'intérieur, comme le firent les Merina de Madagascar. Ce n'est naturellement qu'une hypothèse; mais les conclusions de ce mémoire permettent de demander aux archéologues une enquête complémentaire, en s'inspirant de faits historiques dont il n'avait pas été tenu compte.

[1] Cf. Jean de Barros, *Da Asia,* décade I, liv. X, chap. 1, p. 378 de la réimpression de 1777.

APPENDICE I.

箇羅 Ko-lo et كلة Kalah.

« La question de savoir quelle a été la situation précise de Kalah, dit Van der Lith dans l'*excursus* B du *Livre des merveilles de l'Inde*, me semble pour le moment très difficile à résoudre. Il est vraiment bien curieux qu'il ne reste pas de trace d'un port qui sans doute a été autrefois très important, puisqu'on le trouve cité à plusieurs reprises dans les écrits arabes et chinois. Les écrits malais que j'ai pu consulter n'en parlent pas[1]. » Van der Lith discute ensuite les témoignages fournis par les géographes arabes[2] et conclut à l'identification de Kalah à Kĕdah, le port de la côte occidentale de la Péninsule malaise, au nord du 5e degré de latitude. « Quoique les preuves que j'ai alléguées plus haut en faveur de l'identité de Kalah avec Kĕdah me semblassent concluantes, ajoute Van der Lith aux *addenda*, il restait encore une difficulté à résoudre; à savoir : comment expliquer que les Arabes aient rendu le son du *d* de *Kĕdah* par un *l* dans *Kalah*. J'ai consulté M. Kern sur ce point. L'explication suivante qu'il m'a donnée me semble résoudre entièrement cette question.

Le mot malais *Kadah* ou *Kĕdah*, dit-il, peut très bien avoir frappé les oreilles des Arabes à peu près comme le son *Kalah*, parce que le *d* malais, qu'on rend maintenant en général par le د *d* arabe, a en réalité un autre son que cette lettre. Les Malais prononcent le *d* comme une lettre linguale; dans le langage javanais, leur *d* est toujours rendu par

[1] P. 255.
[2] P. 255 et suiv.

le ꦝ [ḍ] lingual et jamais par le ꦢ [d] dental. Le son du ḍ lingual a beaucoup de ressemblance avec un *l*. Les Arabes n'ont pas de ḍ lingual et ne possédaient donc pas le moyen usité par les Javanais pour rendre ce son dans leur alphabet d'une manière précise[1].

Au sujet du *d* malais, M. Fokker écrit :

Cette supradentale est la même que celle représentée par le signe *d* en orthographe anglaise, lorsqu'elle vient après un *n*. Sa prononciation n'a rien de particulier pour une oreille européenne. Elle n'est identique ni à la dentale javanaise écrite ꦢ [*d*], ni à la palatale écrite ꦝ [ḍ]. Celle-là est un son étrange très difficile à prononcer pour les Hollandais et les Anglais; celle-ci se prononce plus haut dans la bouche que le *d* malais. Les Javanais confondent régulièrement leur palatale [ḍ] représentée par ꦝ avec le *d* malais qu'ils rendent toujours par ꦝ. . . . Le *d* malais alterne, dans quelques cas, avec *l* : *lăbú* = *dăbú*, *lăgár* = *dăgár*. Dans les alphabets arabico-malais dont on se sert pour apprendre à écrire le malais en caractères arabes, il y a un signe spécial qu'on n'utilise jamais dans l'écriture courante : un ڎ surponctué de trois points. Je risque l'hypothèse que ce signe devait initialement représenter le *d* malais. Cette supradentale n'existe en aucune façon en arabe si nous devons en croire la description faite par les phonéticiens arabes des différentes lettres de leur langue. Dans le système perso-arabe, on n'a adopté aucun signe spécial pour la supradentale *d*; on se sert du ڐ à quatre points pour transcrire la cérébrale, c'est-à-dire la linguale, de l'hindoustani. Il semble donc probable que le signe correspondant [en malais] avec trois points devait rendre la supradentale inexistante dans les langues précitées. Mais la supradentale [malaise] étant d'un usage général et la dentale représentée par د étant inconnue aux Malais, nous pouvons en conclure que le signe à trois points a été abandonné dans la pratique par suite de la complication graphique qu'il présente; mais on

[1] P. 308. Van der Lith ajoute : «M. Kern m'a en outre cité un passage remarquable de M. Yule (*Hobson-Jobson*) sub verbo *Calay kala'i* : «The port of Quedah; there is a trade for *Calin* or tutenague... to export to different ports of the Indies.» Ce passage est extrait de Dunn, *A new Directory for the East Indies*, Londres 1780. Mais *Calin*, comme l'indique Van der Lith lui-même, est la forme anglicisée du portugais *Calaim* = *calai* + nasale, lequel est la transcription portugaise de l'arabe قلعي *kala'ī* qui n'a rien de commun avec le toponyme malais Kĕdah ni avec le *Kalah* des géographes arabes.

l'a conservé en théorie, pour marquer la différence [phonétique] entre le *d* malais et le ڊ arabe[1].

Il est tout à fait exact, comme l'indique M. Fokker, que le *d* malais alterne avec *l* à l'intérieur du malais. Le même phénomène existe, du reste, dans d'autres langues malayo-polynésiennes tant à l'intérieur d'une langue que d'une langue ou d'un dialecte à d'autres langue et dialecte de la même famille. Il reste à savoir et à démontrer surtout que cette alternance se produit également du malais ou d'une autre langue indonésienne à une langue tout à fait étrangère à ce domaine linguistique et spécialement à l'arabe.

Le *d* malais est incontestablement une linguale, comme l'indique Kern, ou une supradentale, d'après M. Fokker, c'est-à-dire une cérébrale. Il est également établi que les Javanais, qui distinguent graphiquement la cérébrale de la dentale, rendent régulièrement le *d* malais par celle-là. Mais il y a lieu de rechercher comment d'autres peuples et notamment les Arabes, ont entendu et rendu la cérébrale malaise.

d malais > *d* arabe.

Du malais à l'arabe, en position initiale, intervocalique et après nasale, la cérébrale malaise est rendue, dans les exemples suivants, par la dentale sonore arabe :

Pedir sur la côte Nord-Est de Sumatra > arabe فيدور *Fīdūr, in* ms. 2559, fol. 70 r°, l. 12. Le même ms. a au folio 78 v°, l. 15, la leçon plus correcte فيدر *Fīdir* = Pedir.

Diṅdiṅ, habituellement écrit *Dingding*, sur la côte occidentale de la Péninsule malaise > arabe جزر دڠ دڠ *ǰuzr Dingding*, les îles Diṅdiṅ, *in* ms. 2559, fol. 70 r°, l. 2 *infra* (le texte a دح دح).

Indragiri sur la côte orientale de Sumatra > arabe اندرجيري *Indragīrī, in* ms. 2559, fol. 71 r°, l. 6.

Indrapura sur la côte occidentale de Sumatra > arabe اندرفورا *Indrafūrā, ibid.*, fol. 71 r°, l. 9.

[1] *Malay phonetics*, Londres, 1895, in-8°, p. 47-48.

d malais > *t*, *t'* chinois < **d*.

Du malais au chinois, la cérébrale malaise est rendue, dans les exemples suivants, par la dentale chinoise, pure ou aspirée :

Chinois 打麻兒 *ta-ma-eul* < malais *damar* «résine», dans *Ying yai cheng lan, apud* Groeneveldt, *Notes*, p. 244, n. 1.

Chinois 賭爾焉 *tou-eul-yen*, phon. *tu-öl-yen* < malais *durian*, fruit tropical, dans *Ying yai cheng lan, apud* Groeneveldt, *Notes*, p. 209, n. 3.

Chinois 碟里 *Tie-li* < malais *Dĕli*, sur la côte Nord-Est de Sumatra, dans *K'ieou t'ang chou, apud* Groeneveldt, *Notes*, p. 184, n. 1.

Chinois 巴都葛 *pa-tou-ko* < malais *pāduka* «Sa Majesté», dans *Ming che, apud* Groeneveldt, *Notes*, p. 225, n. 2 et 5. Même notation dans le *Si yang tchao kong tien lou*, cité par Rockhill, dans *T'oung Pao*, t. XVI, p. 270, note.

Chinois 不剌頭 *pou-la-t'eou* < malais *bĕlādaw* «poignard», dans *Ying yai cheng lan, apud* Groeneveldt, *Notes*, p. 172, n. 1. Même notation dans le *Sing tch'a cheng lan, apud* Rockhill, *T'oung Pao*, t. XVI, p. 247-248.

Chinois 悉利胡大 *Si-li-hou-ta* < malais *Sĕrī Kuda*, titre royal, dans *Song che, apud* Groeneveldt, *Notes*, p. 188, n. 5.

Chinois 損都盧斯 *souen-tou-lou-sseu* < malais *sundurus* «sandaraque», dans *Ying yai cheng lan, apud* Groeneveldt, *Notes*, p. 244, n. 2.

Chinois 陂隄里 *Pei-t'i-li* < malais *Pedir*, sur la côte Nord-Est de Sumatra, dans *Hai yu, apud* Groeneveldt, *Notes*, p. 246, n. 7.

ḍ javanais > *d* arabe et *t'* chinois < **d*.

Dans les exemples suivants, le *ḍ* cérébral javanais est rendu en arabe par la dentale sonore et en chinois par la dentale sourde aspirée représentant un ancien **d* :

Arabe سندة *Sunda, in* ms. 2559, fol. 35 v°, l. 4 < javanais *Suṇḍa*, dans l'Ouest de Java.

Chinois 新拖 *Sin-t'o*, variante 孫他 *Souen-t'a* <javanais *Suṇḍa*, dans *Tchou fan tche*, trad. Hirth-Rockhill, p. 62 et 84.

Chinois 失刺班直木達 *Chi-la-p'an-tchi-mou-ta*, ambassadeur javanais à la cour de Chine en 1297, dans *Yuan che*, XIX, 15 *b*, *apud* Rockhill, *Notes on the relations and trade of China*, *T'oung Pao*, t. XV, 1914, p. 446 < kawi *Sirāpañji muḍa* [= malais *mūda* «le jeune»]. Pour ce titre javanais, cf. *Pararaton*, p. 17, l. 2, et 61.

Le *d* dental javanais est rendu en arabe par la même dentale sonore et en chinois par la dentale sourde non aspirée, à l'époque mongole :

Arabe جزر تيمور كيدل *ǰuzr Tīmūr kīdul* «les îles Tīmūr du Sud»; *kīdul* = javanais *kidul* «Sud», *in* ms. 2559, fol. 29 v°, l. 4.

Chinois 荅哈 *Ta-ha* < javanais *Daha*, à Java, dans *Yuan che*, *apud* Groeneveldt, *Notes*, p. 150, n. 1.

La dentale sonore aspirée du kawi *gandharum* «parfum» est rendue en chinois par la dentale non aspirée : 崑燉盧麻 *k'ouen-touen-lou-ma*, dans le *Wen hien t'ong k'ao* de Ma Touan-lin, *vide supra*, t. XIII, p. 282-283.

ḍ sanskrit > *d*, *r* arabes.

Dans son livre sur l'Inde (*Alberuni's India*, trad. Sachau, 2 vol., Londres, 1910, in-8°, 2e édit.), Bīrūnī a tenté de rendre en graphie arabe les phonèmes sanskrits qui sont étrangers à cette langue. Sa transcription n'est pas constante; mais, malgré ses imperfections et ses inexactitudes, elle reste intéressante pour ma démonstration.

Bīrūnī rend quelquefois le *ḍ* cérébral sanskrit par la dentale sonore arabe, plus fréquemment par la vibrante :

Skr. *ḍ* > arabe *d* :

ḍomba > دوم *dūma* (cf. t. I de la trad., p. 101-102);
gaṇḍa > گنده *ganda* (t. I, p. 203);
daṇḍa > دند *danda* (t. I, p. 203; t. II, p. 97);

kamaṇḍalu > كندل *kamandalu* (t. I, p. 118);
caṇḍāla > جندال *ǰandāla* (t. I, p. 101, 239, 344, 381; t. II, p. 137, 138, 153);
brahmaṇḍa > برهاند *brahmānda* (t. I, p. 131, 221, 237).

ḍ sanskrit > *r* arabe :

kuḍava > كرب *kuraba* (t. I, p. 162, 163, 164, 165);
vyāḍi > بياري *byārī* (t. I, p. 189-191);
vaiḍūrya > بيروريج *bayrūriǰ* (t. I, p. 301);
çaḍaçītimukha > شراشيتيمخ *šarāšītimuḫa;*
cūḍāmaṇi[1] > جورامن *ǰūrāmani;*
nāḍī > ناري *nārī;*
vināḍikā > بناري *binārī;*
khaḍga > كرك *karka;*
khaḍgadanta > كركدن *karkadann;*
kulutalahaḍa > كلوترهر *kulūtarahara;*
draviḍa > درور *dravira;*
garuḍa > گرر *garura.*

La cérébrale sanskrite est rendue une fois par دل *dl:*

muṇḍa > مندل *mundla.*

d sanskrit > *d, t, δ* arabes.

La dentale sonore sanskrite non aspirée est rendue par Bīrūnī par د *d,* quelquefois par ت *t* et quelquefois même par l'affriquée ذ *δ* :

duryodhana > درجوذن *durǰūθana;*
siddhānta > سدهاند *sidhānda.*
bhadrapada > بترپت *batrapata;*
veda > بيذ *bīδa.*

[1] Les exemples suivants sont empruntés à E. Sachau, *Indo-Arabische Studien,* dans les *Abhandlungen der König. Preuss. Akad. der Wissensch. zu Berlin,* 1888, p. 17-18, 20, 21-22.

dh sanskrit > *d*, *dh*, *δ*, *t*, *θ* arabes.

La dentale sonore aspirée du sanskrit est rendue par د *d*, ده *dh*, ذ *δ*, ت *t* et ث *θ* :

dhruva > درب *druba*;
siddhānta > سدهاند *sidhānda*;
vidyadhara > بدّاذر *biddāδara*;
mahīdhra > مهیتر *mahītra*;
duryodhana > درجوثن *durǰūθana*.

Abū'l-Fazl, l'auteur du *Ayn-i-Akbari* ou *Institutes d'Akbar* [1], est un Persan de l'Inde, né à Agra le 14 janvier 1551. Il transcrit régulièrement en persan la cérébrale des toponymes indiens par un *dāl* surmonté d'un trait horizontal : ڈ, pour le différencier de la dentale sonore. Sa transcription est constante pour la cérébrale pure ou aspirée, en toute position, après voyelle ou nasale :

P. ۳۹۴, 129 :	*Tānḍa*	ٹانڈه
P. ۳۹۶, 132 :	*Baḍhādiyā*	باڈهادیا
P. ۳۹۸, 133 :	*Kanḍaliyā*	کنڈلیا
P. ۴۰۰, 134 :	*Kaḍwān*	کڈوان
P. ۴۰۰, 135 :	*Baḍgāon*	بڈگانو
P. ۴۰۰, 135 :	*Baḍalkā*	بڈلکا
P. ۴۰۱, 135 :	*Anḍhar*	انڈهر
P. ۴۰۴, 137 :	*Koḍānagar*	کوڈانگر
P. ۴۰۴, 137 :	*Masḍhā*	مسڈها
P. ۴۰۷, 140 :	*Khanḍ*	کهنڈ
P. ۴۰۷, 140 :	*Panḍwah*	پنڈوه
P. ۴۰۸, 141 :	*Boḍhan*	بوڈهن
P. ۴۰۸, 141 :	*Bālinḍā*	بالنڈا
P. ۴۰۸, 141 :	*Kanḍāliyā*	کنڈالیا
P. ۴۱۱, 144 :	*Kalang Ḍanḍpāt*	کلنك ڈنڈپات

[1] Texte par H. Blochmann (2 vol. in-4°, Calcutta, 1872 et 1877) et trad. par Blochmann (t. I, in-8°, 1873) et H.S. Jarrett (t. II, 1891, et III, 1894). La pagination en arabe renvoie au texte et la pagination en chiffres occidentaux à la traduction.

P. ۴۲۱,	156 : *Manḍhal*	منڈهل
P. ۴۲۱,	156 : *Bagḍā*	بگڈا
P. ۴۲۱,	156 : *Bhaḍwār*	بهڈوار
P. ۴۲۳,	157 : *Baḍgāon*	بڈگونو
P. ۴۲۸,	164 : *Gaḍwārah*	گڈواره
P. ۴۲۹,	165 : *Ṭānḍah*	ٹانڈه
P. ۴۳۹,	175 : *Manḍwah*	منڈوه
P. ۴۳۹,	175 : *Manḍlah*	منڈله
P. ۴۳۹,	178 : *Sanḍīlah*	سنڈيله
P. ۴۴۸,	187 : *Djhalōḍā*	جهلوڈا
P. ۴۴۸,	187 : *Sarbanḍah*	سربنڈه
P. ۴۵۰,	190 : *Manḍlāēr*	منڈلاير
P. ۴۵۲,	191 : *Ḍaḍēkar*	ڈڈيكر
P. ۴۵۹,	200 : *Manḍlā*	منڈلا
P. ۴۶۴,	205 : *Kasrāōḍ*	كسراوڈ
P. ۴۶۵,	205 : *Hinḍīah*	هنڈيه
P. ۴۸۲,	225 : *Laḍkhēr*	لاڈكهير
P. ۴۸۷,	242 : *Manḍal*	منڈل
P. ۴۹۵,	254 : *Baḍnagar*	بڈنگر
P. ۵۱۸,	285 : *Aḍhah*	اڈهه
P. ۵۴۰,	316 : *Ḍaḍyāl*	ڈڈيال
P. ۵۴۰,	316 : *Ḍāḍah*	ڈاڈه
P. ۵۵۲,	231 : *Mahanḍ*	مهنڈ

Dans un texte tamoul écrit en lettres arabes[(1)], on relève les transcriptions suivantes : *d* tamoul est transcrit par د; *ḍ*, par un *dāl* sous-ponctué ڊ; *t* par ت; *ṭ*, également par ڊ :

		ARABE.
Tamoul *d* > د :	*vīdikku*	ويدك
Tamoul *ḍ* > ڊ :	*nārpatēḷāmānḍu*	نارفتضامانڊ
	ranḍāntīçukku	رنڊانتيشك
	muḍikra	مڊكر
	kêṭṭaḍāga	كيڊڊاك
	peṇṇuḍeiya	فنڊى
	uḍeimei	اڊمى
	koḍuttu	كڊت
	muḍinjudu	مڊنشت

(1) Publié par M. Vinson dans *Journ. Asiat.*, Xe série, t. V, 1895, p. 153.

		ARABE.
Tamoul *t* > ت :	*koḍuttu*	كدت
	vaittirukraragal	ويتركركض
Tamoul *ṭ* > ڊ :	*viṭṭuku*	ويڊكُ
	viṭṭu	ويڊ
	tōṭṭattuku	تُوڊّتك
	kaṭṭu	كڊ
	vīṭṭil	ويڊل
	kêṭṭu	كيڊ

Du tamoul au grec, la cérébrale tamoul *ḍ* est rendue par τ à l'intervocalique; par δ à la médiane après nasale :

Tamoul *Ar'ukāḍu* > grec Ἀρκατοῦ; *Paṇḍya* > Πανδίων.

Le grec a également rendu par τ la cérébrale sourde tamoul :

Koṭṭar'u > Κοττιάρα.

Même traitement du tamoul au français :

Tamoul *Ar'ukāḍu* > français *Arcate; Ambalakkaḍu* > *Ambalacatte.*

Du tamoul à l'anglais, *ḍ* tamoul intervocalique est rendu par *r; ḍ* tamoul après nasale par *d* anglais :

Tamoul		Anglais
	Kuḍagu	*Coorg*
	Kannaḍa	*Canara*
	Tarangambaḍi	*Tranquebar*
	Tiruvankoḍu	*Travancore*
	Tuttukkuḍi	*Tuticorin*
	Çoṛamaṇḍalam	*Coromandel*

Du sanskrit au grec, les cérébrales sonore et sourde sanskrites sont rendues par ρ dans les exemples suivants, pris dans Ptolémée :

Dramiḍa > Λιμυρικη, le pays dravidien[1].

[1] Cf. Sylvain Lévi, *Catalogue*, p. 103.

Lāṭa > Λαρικη, le Guzerate actuel, le pays de Lār لار des géographes arabes [1].

« Comme les Chinois, dit M. Pelliot, n'ont pas de cérébrales, ils ont dû rendre les lettres de ce groupe par les sons les plus voisins que leur langue leur fournît, c'est-à-dire les palatales ou les dentales; mais c'est le plus souvent aux palatales qu'ils ont eu recours, et non aux dentales [2]. » Ainsi le caractère 荼 *tch'a*, phonétiquemett *č'a*, transcrit *ḍā* de *caṇḍāla*, *ḍa* de *Draviḍa* [3], *Garuḍa* [4]; *ḍra* de *Puṇḍravardhana* > *Pen-tch'a-pa-ta-na*, *Puṇḍrakakṣa* > *Pen-tch'a-ko-tch'a* (le dernier *tch'a* du second mot est 叉 = *kṣa*) [5]. Cette alternance est trop connue pour qu'il soit utile d'y insister.

Yi-tsing emploie le caractère 陀 *t'o*, pron. ancienne **da*, pour transcrire la dentale sonore sanskrite non aspirée et aspirée, quelquefois même la dentale sourde :

kie-mo-t'o-na = *karmadana*,
Nan-t'o = *Nanda*,
Che-lan-t'o = *Jalandhara*,
Kien-t'o-lo = *Gandhāra*,
Fo-t'o-t'i-p'o = *Buddhadeva*,
Mi-t'o-fo = *Amita Buddha* [6].

Le caractère 陁 *t'o*, pron. ancienne **da*, homophone du précédent, transcrit également la dentale sonore sanskrite aspirée et non aspirée :

Kien-t'o-kiu-tchö = *Gandhakuṭī*,

[1] *Ibid.*, p. 97-98. Cf. également mes *Relations de voyages*, à l'index du t. II, *sub verbis* : Lār (pays de —) et Mers : mer de Lār ou Lārwī.

[2] *Deux itinéraires*, p. 313.

[3] *Ibid.*, p. 312.

[4] *Apud* Sylvain Lévi, *Notes chinoises sur l'Inde*, dans *B. É. F. E.-O.*, t. V, 1905, p. 271.

[5] *Deux itinéraires*, p. 380 et n. 1.

[6] *Apud* Chavannes, *Religieux éminents*, p. 89, 102, 14, 51, 183 et 44. Cf. également pour le cinquième exemple, le *de* de *deva* transcrit par 提 *t'i*, ancien **de*.

K’ien-t’o-lo = Gandhāra,
Mo-kia-t’o = Magadha,
T’o-lo-t’o = Darada,
Meou-tchen-lin-t’o = Mucilinda,
Mo-t’o-lo-po = Madarava[1].

Dans le *Tch’eng wei che louen* de Hiuan-tsang, le *Draviḍa* de l’Inde méridionale est transcrit 達羅毗荼 *Ta-lo-p’i-tch’a*[2].

Les exemples précédents témoignent que :

d cérébral malais a été rendu	en arabe par *d*; en chinois par *t* et $t' < {}^{*}d$;
ḍ cérébral javanais a été rendu.	en arabe par *d*; en chinois par $t' < {}^{*}d$;
dh = *d* aspiré kawi a été rendu.	en chinois par *t*;
d dental javanais a été rendu	en arabe par *d*; en chinois par *t*;
ḍ cérébral sanskrit a été rendu.	en arabe par *d* et *r*; en persan par un *d* arabe accentué; en grec par ρ; en chinois par *tch’* = *č’*, *tch* = *č*, $t' < {}^{*}d$;
d dental sanskrit a été rendu	en arabe par *d*, *t* et δ; en chinois par *t* et *t’*;
dh = *d* aspiré sanskrit a été rendu.	en arabe par *d*, *dh*, δ, *t* et θ; en chinois par $t' < {}^{*}d$;
ṭ cérébral sanskrit a été rendu	en grec par ρ; en chinois par *tch’* = *č’*, *tch* = *č*, *t* et $t' < {}^{*}d$;
ḍ cérébral tamoul a été rendu	en graphie arabe par un *d* sous-ponctué; en grec par τ et δ; en français par *t*; en anglais par *r* et *d*;
d dental tamoul a été rendu.	en graphie arabe par *d*;
ṭ cérébral tamoul a été rendu	en graphie arabe par un *d* sous-ponctué.

[1] *Apud* Sylvain Lévi, *Notes chinoises sur l’Inde, loc. cit.*, p. 280, 278, 277, 270, 281 et 279.
[2] Cf. *B. E. F. E.-O.*, t. XI, 1911, p. 378.

Autrement dit :

Au *d* cérébral malais, javanais, sanskrit et tamoul, l'arabe répond par *d* dental ou *d* dental sous-ponctué et *r;* le chinois par *t, t’<*d, tch’=č’* et *tch=č;* le persan par un *d* arabe accentué; le grec par ρ, τ et δ; le français par *t;* l'anglais par *r* et *d;*

Au *dh=d* aspiré kawi et sanskrit, l'arabe répond par *d, dh,* δ, *t* et θ; le chinois par *t* et *t’<*d;*

Au *d* dental javanais, sanskrit et tamoul, l'arabe répond par *d, t* et δ; le chinois par *t* et *t’<*d;*

Au *ṭ* cérébral sanskrit et tamoul, l'arabe répond par *d* sous-ponctué; le grec par ρ, le chinois par *tch’=č’, tch=č, t* et *t’<*d.*

Il résulte de cette enquête que le *ḍ* cérébral sanskrit a été rendu *une fois* en arabe par *dl :* c'est le seul exemple connu de toute la littérature arabe. Il faut y voir simplement la tentative non renouvelée d'un savant oriental pour serrer de près un phonème étranger à la langue sémitique dans laquelle il écrivait. C'est donc un véritable ἅπαξ; car Bīrūnī a adopté un traitement différent pour tous les autres cas. A cette exception près, on peut poser la règle suivante : le *d* cérébral malais, javanais, sanskrit et tamoul n'a jamais été rendu en graphie arabe par un *l.*

Dans ses *Notes on the Malay archipelago and Malacca* (p. 235, n. 1, extrait du *Ming che* sur Bornéo), Groeneveldt lit les deux caractères 那督, *la-tou* qu'il identifie au titre malais *datu.* Il y a là plusieurs inexactitudes. Les deux caractères en question doivent être lus *na-tou,* qui est pour *la-tou,* lequel représente l'indonésien *ratu* « chef », avec le même sens que malais *datu.*

Au cours de ses voyages de Chine en Inde et d'Inde en Chine, le pèlerin chinois Yi-tsing fait escale au pays de 羯茶 *Kie-tch'a* [1], désigné une fois sous le nom de « île de Kie-tch'a » [2]. Il s'agit ici du pays de Kĕdah de la Péninsule malaise. La pre-

[1] *Religieux éminents,* p. 105, 119, 125 et 144.

[2] *Ibid.,* p. 158.

mière syllabe du toponyme est à voyelle *ĕ* que les langues étrangères rendent indifféremment par une voyelle quelconque [1]. «Pour l'initiale de la seconde syllabe, dit M. Pelliot, la dentale malaise étant en réalité une cérébrale, il est régulier de la voir figurer dans *Kie-tch'a* par une palatale [2].» *Kie-tch'a*, qui représente **Kaḍa*, est donc la transcription aussi approchée que possible du malais *Kĕdah*, le nom du port de la côte occidentale de la presqu'île de Malaka.

C'est encore *Kĕdah* qu'il faut voir dans le chinois 偈陀 *Kie-t'o*, un des royaumes cités dans la notice sur le P'iao, la Birmanie, du *Sin t'ang chou* [3]. La prononciation ancienne du second caractère est **da*, d'où *Kie-t'o* = *Kada*, qui est une bonne transcription de Kĕdah.

Dans son *Tchou fan tche*, Tchao Jou-koua nomme côte à côte les pays de San-fo-ts'i = Palembaṅ, Kien-pi = Kampei, à Sumatra, et 吉陀 *Ki-t'o* [4]. M. Pelliot a justement identifié ce *Ki-t'o*, pron. ancienne **Kida*, à Kĕdah [5].

Le *Tao yi tche lio* mentionne également un pays de *Ki-t'o*, écrit avec les mêmes caractères. Rockhill, qui a traduit le passage où *Ki-t'o* est mentionné, dit qu'il s'agit «probablement» de Kĕdah [6]. *Probablement* est de trop : l'identification est certaine.

La forme arabisée du toponyme de la Péninsule malaise occidentale que Van der Lith a identifié à Kĕdah, est :

كلاه *kalah* dans Sulaymān, Ibn Al-Faḳīh, Ibn Rosteh, Abū Zayd, Mas'ūdī, l'*Abrégé des merveilles*, Bīrūnī, Ḥaraḳī, Edrīsī, Yāḳūt, Ḳaz-

(1) *Vide supra*, t. XIII, p. 284-285.
(2) *Deux itinéraires*, p. 351-352.
(3) *Ibid.*, p. 352.
(4) *Chau Ju-kua*, p. 89.
(5) *Deux itinéraires*, p. 352, n. 5 et *Chau Ju-kua*, p. 89, l. 15-16.
(6) *Notes on the relations and trade of China*, dans *T'oung Pao*, t. XVI, 1915, p. 253 et n. 1.

wīnī, Šīrāzī, Dimaškī, Nuwayrī, Ibn al-Wardī, Bakuwī, Ibn Iyās, Abū'l-Fazl et les *Merveilles de l'Inde* [1];

كلة *kala* dans Yāḳūt et Abūlfidā [1];

كلَه *kilah* et كلّه *killah* dans Ibn Ḥordādzbeh et Mas'ūdī [1];

كلا *kalā* dans Dimaškī et les *Mille et une Nuits*;

كلاه *kalāh* et كلاة *kalā* dans Sulaymān, Mas'ūdī, Ibn Serapion et Yāḳūt [1];

قلاة *ḳalā* dans Isḥāḳ bin 'Imrān, *apud* Ibn al-Bayṭār [1].

Ces graphies se ramènent aux types suivants : كله *Kalah* = كلة *Kala*. Ces deux graphies ne se différencient l'une de l'autre que par les points diacritiques du ه final, qui sont fréquemment omis dans les manuscrits. Même remarque pour كلاه *Kalāh* et كلاة, variante قلاة. D'où, en somme, trois leçons :

1° كله, كلة avec variante كلَه *kilah* et كلّه *killah;*

2° كلاه, كلاة, variante قلاة;

3° كلا *kalā*, qui peut être considéré comme une variante de كلاه.

Ces trois types peuvent ainsi se ramener à deux : un type avec deux *a* brefs (كله et ses variantes); et un second type avec *a* bref à la première syllabe et *ā* long à la seconde (كلا, كلاه et variantes). Le second type représente avec exactitude un nom étranger à première syllabe atone et seconde syllabe accentuée.

Van der Lith, ou plutôt Kern, estime que le *d* de *Kĕdah*, étant une linguale, peut très bien avoir été entendu *l* par les Arabes, qui auraient rendu le toponyme malais par *Kalah*. Je ne suis pas de cet avis. Dans les transcriptions chinoises où nous pouvons retrouver *Kĕdah* avec certitude, le *Ta t'ang si yu k'ieou fa kao seng tchouan* de Yi-tsing a *Kie-tch'a;* le *Sin t'ang chou, Kie-t'o;* le *Tchou fan tche* de Tchao Jou-koua et le *Tao yi tche lio* de Wang Ta-yuan ont *Ki-to* [2]; c'est-à-dire *d* malais > pa-

[1] Cf. mes *Relations de voyages*, à l'index du t. II, *sub verbo.*

[2] *Vide supra*, p. 226.

latale ou dentale chinoises. Les anciennss relations anglaises, portugaises et hollandaises ont *Queda,* c'est-à-dire encore *d* malais > dentale sonore. Voilà donc quatre sortes de documents où le *d* malais a été rendu par une palatale ou une dentale. Des constatations de ce genre ajoutées aux faits linguistiques précédemment enregistrés dans des domaines linguistiques différents, ne permettent pas d'accueillir l'hypothèse de Kern en ce qui concerne les Arabes, hypothèse que d'autres exemples ne viennent pas confirmer. Elle a, de plus, contre elle ce fait linguistique auquel n'ont songé ni Kern ni Van der Lith : les Arabes ont rendu l'*r* malais tantôt par *r,* tantôt par *l.* L'exemple le plus connu et le mieux attesté de cette dernière alternance est malais *Baros* ou *Barus* > arabe بالوس *Bālūs*[1]. Il est bien évident que, la vibrante malaise étant passée en arabe à *l,* le même traitement n'a pas été appliqué à *d* malais. Tous les textes arabes, sans exception aucune, ont *Bālūs* < *Baros;* on ne saurait concevoir qu'ils aient eu en même temps **Kalah* < *Kĕdah.* L'identification de Van der Lith n'est donc pas à retenir.

Nous possédons sur la navigation dans l'océan Indien deux textes arabes extrêmement importants : les manuscrits 2292 et 2559 de la Bibliothèque Nationale de Paris[2]. Leurs auteurs, Šibāb ad-dīn Aḥmad ibn Mājid et Sulaymān ibn Aḥmad al-Mahrī, étaient tous deux des *muʿallim.* Le *muʿallim* est celui «qui doit être informé des endroits profonds et peu

[1] Cf. une alternance identique de l'arabe au portugais : arabe بندر *bandar,* «port» > port. *bandel;* arabe راس بر *Rās Birr,* sur la côte occidentale de Bāb al-Mandab > port. *Rasbel;* arabe شحر *Šiḥr,* sur la côte méridionale de l'Arabie > port. *Xael* = *Śael* (Barros, *Da Asia,* décade I, liv. IX, chap. I, p. 289); arabe جوادر *Gwādar* > port. *Guadel* (*ibid.*, p. 290); arabe وزير *wazīr,* «vizir» > port. *guazil;* cf. également cette alternance inverse du malais au portugais dans le passage suivant de Conto (*Da Asia,* décade VIII, chap. XXII, p. 133 : «les gentilshommes de la garde du roi de Atchin sont appelés *Hurobaloes* < mal. هولو بلغ *hulu balaṅ*».

[2] *Vide supra,* t. XIII, p. 447-448.

profonds de l'océan et doit connaître l'astronomie. C'est lui qui guide le navire vers sa destination et l'écarte des dangers[1] ». C'est exactement l'*officier de navigation* de l'ancienne marine. Les *Instructions nautiques* que nous ont laissées ces deux *muʿallim* renferment les indications nécessaires aux marins qui naviguaient de la côte orientale d'Afrique à la Chine et en Indonésie. Leur transcription des noms des ports et des points de relâche est remarquablement fidèle et précise et on peut faire état des notations qu'ils ont adoptées. *Kalah* ou l'une de ses variantes ne figure dans aucun passage des deux manuscrits. Au folio 55 v°, le manuscrit 2292 a :

وجاه اصبع قَدَحْ وعليه جزيرة فلو بِنَنْج [cod. سنْج] وبحريّها للمغيب
فلو طنبورك وبحريّها فلو فِيرَك

Et [à l'endroit où] le gāh [est à] un degré [de hauteur = environ 5° Nord, se trouve] Ḳadaḥ; en face de ce [port, se trouve] l'île de Fulaw Binang [= Pūlaw Pinaṅ]; au large de celle ci, dans l'Ouest, [se trouve] l'île de Ṭanbūrak; et, au large de cette dernière, [se trouve] Fulaw Fīrak [= Pūlaw Perak].

Le *Ḳadaḥ* en face de Pūlo Pinaṅ est *Kĕdah* dont la cérébrale a été rendue par la dentale sonore arabe, et l'*h* final, à peine perceptible en malais, a été exceptionnellement transcrit par ح *ḥ*. Je ne retrouve pas Pūlaw Tanbūrak sur les anciennes cartes marines; mais Pūlaw Perak est bien connu : « Ce n'est qu'un gros rocher aride, dit d'Après, situé au Sud-Sud-Ouest, 15 à 16 lieues de Pūlaw Buton et éloigné de 25 lieues de la côte de Malaye [côte occidentale de la Péninsule malaise], par 5° 50'[2]. » Il figure encore sous le même nom de *Perak* sur

[1] Dans *Ayn-i-Akbari* de Abū'l-fadl, t. I. de la trad., liv. II, chap. XXVI sur l'amirauté, p. 280.

[2] *Instructions de* D'APRÈS *sur la navigation des Indes Orientales*, Paris, 1811, in-8°, p. 224, *infra*.

nos cartes, mais Ibn Mājid le situe un peu trop au Sud. Sur la carte 42 de l'*Oriental Pilot* (*A chart of the Straits of Malacca and Singapore* by Thomas Jefferys, geographer to the King), Pūlaw Pinañ, qui est juste en face de «Old queda», est par 5° 30' Nord. En somme, la latitude indiquée par Ibn Mājid est suffisamment approchée pour l'époque : les instruments imparfaits qu'on utilisait pour les observations ne pouvaient guère donner plus de précision. L'identification de *Ḳadaḥ* à *Kĕdah* n'est donc pas douteuse.

Le manuscrit 2559, au folio 69 r°, l. 3-4, a :

الجاه ثلثة سنجور من ماه صين ثم بندر قرا من البرّ الشرقي وبحريه
جزر تنكولم من تاكوا ثم باري فور شير من جزر ناج باري

[A l'endroit où] le gāh est à 3 [degrés de hauteur = 9° 26', se trouvent, en allant de l'Est à l'Ouest] : Sangūr [, sur la côte orientale de la Péninsule malaise] qui fait partie de Māhačīn [= skr. Mahācīna]; puis, le port de Ḳarā sur la côte orientale [du golfe du Bengale = côte occidentale de la Péninsule malaise], et, au large de ce port, les îles Tanakōlam de l'archipel des Tākwā ; puis, le détroit de Fūr-šīr [ou Furun-šīr qui sépare les îles Andamaṇ] des Nāgabārī [= Nicobar].

Sangūr est le *Pulo Çancorim* de la carte portugaise reproduite par Tomaschek (carte XXIV); le *Pulo Sanghori* d'une autre carte portugaise[1], le *Pulo Sancori* des cartes 32 et 61 de l'*Oriental Pilot*; le *Pulo Sanghori* de la carte jointe à la *Description du royaume Thai ou Siam* de Pallegoix[2], situé sur la côte orientale de la Péninsule malaise, un peu au Nord du 10° parallèle. *Ḳarā* = *Kĕrdh*, le *Kra* ou *Krah* de nos cartes,

(1) *Apud* Christovam Ayres, *Fernão Mendes Pinto e o Japão*, avec reproduction de quatre cartes portugaises inédites du XVII° siècle, dans *Historia e Memorias da Acad. das Sciencias de Lisboa*, nov. série, classe des sciences morales, t. X 2° partie.

(2) Paris, 1854, t. I. Cf. également Le Prédour, *Instructions nautiques sur la navigation de la mer de Chine*, Paris, 1836, in-8° p. 68.

sur la côte occidentale de l'isthme de ce nom. Le *ĕ* malais a été rendu par *a*, et l'accent tonique malais de *Kĕráh*, par un *ā* long arabe. *Ḳarā* représente donc correctement malais *Kĕráh*, avec *h* final très peu perceptible.

Les îles Tanakōlam sont les îles «S. Susanna y S. lucas», «Is St Suzans» des cartes XXIV de Tomaschek et 32 de l'*Oriental Pilot*.

Le même manuscrit a, au folio 70 r°, l. 7-8 :

الفرقدان ثمانية كلاندن من ماه صين ثم كيدا من البرّ الشرقي ثم جزيرة فيرك ثم جزر ماس فله وجامس [cod. حامس] فله مع راس شمطرة الشمالي المغيبي

[A l'endroit où] les Farḳadān (β et γ de la Petite Ourse) sont à 8 [degrés de hauteur = 1° du gāh = environ 6° de latitude Nord, se trouvent en allant de l'Est à l'Ouest] : Kalāndan [= Kĕlantan, sur la côte orientale de la Péninsule malaise] qui fait partie de Māhačin [= skr. Mahācīna]; puis Kīdā, sur la côte orientale [du golfe de Bengale = côte occidentale de la Péninsule malaise]; puis, l'île de Fīrak [= Perak]; puis les îles de Mās-fala et de Gāmis-fala avec le cap au Nord-Ouest [de l'île] de Šumaṭra.

Kīdā avec une graphie différente de celle du manuscrit 2292 = *Kĕdah*. L'ī arabe représente l'*ĕ* malais et l'*ā* long final rend, comme dans la transcription de *Ḳarā* < malais *Kĕráh*, l'accent tonique du dissyllabe oxyton malais. La leçon كيدا *Kīdā* représente ainsi correctement *Kĕdah*.

L'île de Perak est la même que celle du manuscrit 2292; les îles Mās-fala et Gāmis-fala sont les petites îles voisines de la Tête d'Atchin.

Au folio 70 r°, l. 12-13, le même manuscrit a :

الفرقدين ثمانية الاربع كرا مع جزيرة فلو بِنَّج [cod. فلو نبج] ثم بندر فيدور من شمطرة

[A l'endroit où] les Farḳadayn sont à 8° moins 1/4 [de hauteur = 5° 34′ environ, se trouvent en allant de l'Est à l'Ouest] : Karā avec l'île de Fulaw Binang [= Pūlaw Pinaṅ]; puis, le port de Fīdūr [Pedir, sur la côte Nord-Est] de [l'île de] Šumaṭra [= Sumatra].

Karā par 5° 34′, c'est à peu près la position de Pūlaw Kĕra qui est située entre la pointe Sud-Est de Pūlaw Pinaṅ et la côte occidentale de la Péninsule malaise. Fīdūr = Pedir, en atchinais *Pidië*, par environ 6° 35′. Ici encore, l'auteur inscrit sur le même parallèle des îles et port qui ne sont pas tout à fait à la même latitude.

Il résulte des citations précédentes que les auteurs arabes des traités de navigation qui tenaient lieu des *Instructions nautiques* de nos jours, connaissent :

1° Un port de قرا *Ḳarā*, voisin du 10° degré de latitude Nord = Kĕrah, le Kra de nos cartes;

2° Un port de قَدَحْ *Ḳadaḥ* d'après le manuscrit 2292, de كيدا *Kīdā* d'après le manuscrit 2559, situé par environ 6° Nord, c'est-à-dire à peu près à la latitude de Kĕdah. L'identité de *Ḳadaḥ*, *Kīdā* et Kĕdah est ainsi nettement établie;

3° Enfin un port de كرا *Karā* par environ 3° 34′ d'après les observations des marins arabes. C'est, sans aucun doute, de la petite île appelée Pūlaw Kĕra, voisine et au Sud de l'ancien Kĕdah, qu'il s'agit.

La première conclusion qui s'impose est que les *muʿallim*, les marins arabes spécialement chargés de la conduite du navire, les auteurs d'*Instructions nautiques* qui, par devoir professionnel, doivent être bien informés; les *muʿallim*, dis-je, ont entendu le *d* malais de *Kĕdah* comme une dentale pure, la vibrante de *Kĕra* comme une vibrante arabe, et les ont transcrits comme telles. La seconde conclusion est très nette : entre *Ḳadaḥ*, *Kīdā*, *Ḳarā*, *Karā* et le *Kalah* des géographes arabes, il n'y a de pa-

renté phonétique évidente et incontestable que pour les trois derniers : seule l'alternance normale de l'*r* malais > *l* arabe nous est attestée et on ne peut citer, au contraire, aucun cas d'alternance : *d* malais > *l* arabe. Ces constatations nouvelles ajoutées aux précédentes condamnent de façon décisive l'identification *Kalah* < *Kĕdah.* Géographiquement, entre *Ḳarā* = Kra par environ 10° de latitude Nord et *Karā* voisine de *Kĕdah,* mes préférences vont au premier de ces ports où je place le *Kalah* et ses variantes des textes arabes. J'en donnerai les raisons dans le tome III de mes *Relations de voyages* où cette question sera plus longuement traitée et avec d'autres témoignages.

Les mêmes arguments s'opposent à l'identification du 箇羅 *Ko-lo* de Kia Tan à Kĕdah[1]. Ce *Ko-lo,* qui n'a rien de commun avec le *Kolo* ou *Ko-lo-fou-cha-lo* du *Sin t'ang chou* (*vide infra,* l'appendice II), est le même port que le *Kalah* des géographes arabes = Kra sur la côte occidentale de l'isthme de ce nom. Les Chinois, qui ont régulièrement rendu le *d* malais par un caractère à initiale dentale ou cérébrale, ne pouvaient pas le transcrire en même temps par un caractère à *l* initial.

APPENDICE II.

哥羅 *Ko-lo* ou *Ko-lo-fou-cha-lo.*

« Dans la *Nouvelle Histoire des T'ang*[2], dit M. Pelliot, au milieu du chapitre sur les pays des mers du Sud, c'est-à-dire au propre de l'Indochine puisque l'Inde est rangée dans les pays d'occident », il est question de différents pays de l'Inde. Il est dit ensuite : « De plus il y eut les trois royaumes de 哥

(1) *Deux itinéraires,* p. 373 et 351.

(2) *Sin t'ang chou,* k. 222 下, p. 3 v°.

羅舍分 *Ko-lo-chö-fen*[1], 脩羅分 *Sieou-lo-fen*, 甘畢 *Kan-pi*, qui apportèrent en tribut des produits locaux (suit une description de ces trois pays qui se trouvaient sûrement dans l'Inde transgangétique)[2]. »

Au sujet de Ko-lo-chö-fen, M. Pelliot ajoute en note :

« Ko-lo-chö-fen est sans doute le même pays qui est appelé 迦邏舍弗 *Kia-lo-chö-fou* dans un autre passage de la *Nouvelle Histoire des T'ang*[3], et qui y est mis au Nord du 墮和羅 *T'o-houo-lo* ou 獨和羅 *Tou-houo-lo*, qui est lui-même au Nord du P'an-p'an. On le trouve dès le temps des Soueï (518-617) : il envoie une ambassade à la cour sous le nom de 迦邏舍 *Kia-lo-chö* en 608[4]. Les trois formes du nom ramènent à Kalaçapura. Le *Kathāsaritsāgara*[5] nomme en effet dans le Suvarṇadvīpa, c'est-à-dire en Indochine ou dans l'Insulinde, une ville de Kalaçapura[6]. Malgré la concordance exacte des noms, il n'est pas évident qu'il s'agisse du même endroit, car à s'en tenir aux indications de l'*Histoire des T'ang* sur les limites du To-houo-lo, il n'est pas très facile de mettre le Kalaçapura des Chinois au bord de la mer, et tel semble être le cas de Kalaçapura dans le conte hindou. Nous avons vu que le

(1) « 哥羅舍分 *Ko-lo-chö-fen*. Ce royaume est situé très avant dans la mer du Midi. Il est voisin de celui de 墮和羅 *To-houo-lo* [= Dvāravatī]. Il peut mettre sur pied vingt mille soldats. La cinquième des années *hien-king* (560), son roi, nommé 蒲越伽摩 *Pou-yue-k'ia-mo* [*Pu*- ou *Bu-var, t-gama*], envoya des ambassadeurs à la cour des T'ang offrir le tribut » (dans le *Wen hien t'ong k'ao* de Ma Touan-lin; trad. d'HERVEY DE SAINT-DENYS, *Méridionaux*, p. 527).

(2) *Deux itinéraires*, p. 359 et 360.

(3) K. 222 下, p. 3 v°; le même texte est donné dans le *Kieou t'ang chou*, k. 197, p. 2 v°, avec l'orthographe 迦羅舍佛 *Kia-lo-chö-fo* (Pelliot).

(4) *Souei chou*, k. 3, p. 35 v°; *Pei che*, k. 12, p. 5 v°, où l'édition lithographique de la librairie du *T'ou chou tsi tch'eng* a 含 *han* au lieu de 舍 *chö*; notez que ces textes des annales principales mettent la mission de Tch'ang Tsiun au Tch'e-t'ou en 608, au lieu que les notices des pays étrangers indiquent 607 (Pelliot).

(5) Trad. Tawney, t. I, p. 530.

(6) Cf. *T'oung Pao*, t. IX, 282; KERN, *Java en het Goudeiland*, dans *Bijdragen t. d. Taal, Land- en Volkenkunde*, 3e série, t. IV, p. 645, où M. Kern songeait à une correction éventuelle en *Kalapapura*, sans doute d'après le javanais *kalapa*, malais *kĕlāpa*, « noix de coco », qui est resté pour les Chinois le nom de Batavia (Pelliot).

P'an-p'an était sur la péninsule malaise; j'ai proposé de le situer à hauteur de Bandon ou de Ligor[1]. Quant au To-houo-lo, si on tient compte de la variante 獨 和 羅 *Tou-houo-lo* d'une part, et d'autre part des formes 社 (= 杜 ?)[2] 和 鉢底 *Chö*(= *Tou?*)*-houo-po-ti*, 杜 和 羅 鉢 底 *Tou-ho-lo-po-ti* et 杜 和 羅 *Tou-houo-lo* qu'on rencontre dans les ouvrages d'Yi-tsing pour le nom de Dvāravatī[3], il apparaîtra bien probable que conformément à l'opinion du colonel Gerini, le To-houo-lo ou Tou-houo-lo de la *Nouvelle Histoire des T'ang* n'est lui-même autre que Dvāravatī[4]. La principale objection qu'on pourrait faire, je crois, à cette identification est que la *Nouvelle Histoire des T'ang*[5] met le T'o-houo-lo au Sud-Ouest du P'iao, c'est-à-dire de la Birmanie; mais de toute façon cette indication semble inadmissible, et Schlegel, qui voit dans T'o-houo-lo l'antique Takola situé quelque part sur la péninsule malaise, a dû corriger Sud-Ouest en Sud-Est comme je suis obligé de le proposer ici[6]... Dvāravatī ne peut être placée que vers la basse Ménam[7]. Kalaçapura, étant au Nord de Dvāravatī, semblerait donc se trouver dans l'intérieur des terres; cette solution est cependant *a priori* peu admissible. Aussi je crois qu'il faut rejeter le passage de la *Nouvelle Histoire des T'ang*[8] qui met le Kalaçapura au Nord du T'o-houo-lo. Au verso de la même page, un texte, altéré dans son état actuel, doit se restituer en intercalant 接 *tsie* entre 南 *nan* [Sud] et 東 *tong* [Est]; ainsi corrigé, ce texte met le Kalaçapura à l'Ouest du T'o-houo-lo; c'est la leçon même qu'on trouve dans le *Ts'ö fou yuan kouei*[9]. Comme d'autre part la précision des limites données au T'o-houo-lo dans le premier passage du *Sin t'ang chou* ne permet guère de renverser complètement ses indications, je chercherais Kalaçapura au Nord-Ouest du Siam, vers les bouches du Sittang.

(1) *Deux itinéraires*, p. 229.

(2) Cf. *Deux itinéraires*, p. 275-276, pour des exemples de confusions entre 杜 *tou* et 社 *chö*.

(3) *Nan hai ki kouei nei fa tchouan*, k. 1, dans *Tripiṭaka japonais* 致, VII, 68 r°; k. 3, *ibid.*, p. 83 v°; *Ta t'ang si yu k'ieou fa kao seng tchouan*, k. 上, *ibid.*, p. 95 r°; Chavannes, *Religieux éminents*, p. 69; Takakusu, *A Record*, p. 10 et 129 (Pelliot).

(4) Cf. *Deux itinéraires*, p. 235, n. 1.

(5) K. 222 下, p. 4 r°; ce membre de phrase ne se retrouve pas dans l'*Ancienne Histoire des T'ang* (Pelliot).

(6) Cf. *T'oung Pao*, t. X, p. 157.

(7) Cf. *Deux itinéraires*, p. 223, n. 5 et 235, n. 1.

(8) K. 222 下, p. 3 r°.

(9) K. 970, p. 15 v°.

Dans cette interprétation, le Kalaçapura des Chinois pourrait être celui du *Kathāsaritsāgara*. Il ne faut pas se dissimuler toutefois que cette hypothèse est fragile. Dans le *Journal of the Royal Asiatic Society* (N. S., t. V, p. 86), M. Kern interprète Suvarṇadvīpa par «Sumatra, en y comprenant peut-être Java[1]».

La *Nouvelle Histoire des T'ang* dit :

Le pays de 哥羅 *Ko-lo* est situé au Sud-Est de P'an-p'an; il est également appelé 哥羅富沙羅 *Ko-lo-fou-cha-lo*[2]. Le nom de famille du roi est 矢梨婆羅 *Che-li-po-lo*, et son nom personnel 米矢鉢羅 *Mi-che-po-lo*[3]. L'enceinte de la capitale est en blocs de pierres, tandis que les tours de garde, le palais et les autres bâtiments sont couverts de chaume. Le pays est divisé en 24 arrondissements... Au Sud-Est se trouve le pays de 拘蔞密 *Kiu-leou mi*, à une distance d'un mois de voyage par mer. 婆利 *P'o-li* est à dix jours de distance, au Sud; 不述 *Pou-chou*, à cinq jours, à l'Est; et 文單 *Wen-tan*, à six jours, au Nord-Ouest. Les coutumes des gens du pays sont à peu près les mêmes qu'au 赤土 *Tch'e-t'ou*. Entre les années 650 et 656 ce pays [de Ko-lo] est venu à la cour et a apporté en tribut, des perroquets au plumage multicolore[4].

Le P'an-p'an, qui est limitrophe du Lang-ya-sieou = Lĕṅkasuka par 7° 43′ sur la côte orientale de la Péninsule malaise[5], a le Ko-lo au Sud-Est. Ce dernier pays est donc situé sur la même côte, quelque part du côté de Patani, vers le 6e degré de latitude. La côte forme à cet endroit, un cap

(1) *Deux itinéraires*, p. 360, n. 1.

(2) Cf. mon article *Malaka, le Malāyu et Malāyur*, dans *Journ. Asiat.*, mai-juin 1918, p. 401, n. 3.

(3) Groeneveldt dit en note qu'il n'a pas pu restituer ces deux transcriptions chinoises. Mais le texte est ici fautif. Il s'agit d'un nom coupé en deux, qui est à lire *Che-li-p'o-lo-mi-che-po-lo* = Çrīparameçvara. Cf. *Deux itinéraires*, p. 350.

(4) Groeneveldt, *Notes on the Malay archipelago and Malacca*, dans *Miscellaneous papers*, 2e série, t. I, p. 241 et 242. Cf. également Ma Touan-lin, *Ethnographie*, *Méridionaux*, p. 414-416.

(5) Pour cette situation du Lang-ya-sieou, cf. mon article *Malaka, le Malāyu et Malāyur*, dans *Journ. Asiat.*, juillet-août 1918, appendice III, p. 134-145 et 153-154.

qui se trouve exactement au Sud-Est de la région plus au Nord de ce point.

«*Ko-lo*, dit le *Sin t'ang chou* que reproduit le *Wen hien t'ong k'ao*, est également appelé *Ko-lo-fou-cha-lo*.» Dans ses *Geographical Notes* VI et XIV (*T'oung Pao*, t. IX et X, 1898 et 1899), Schlegel restitue pour le nom complet, «*Kora bĕsar* ou Grand Kora» et, sur l'autorité du *Kouang tong t'ong che* ou *Topographie générale de Canton* dont la première édition est de 1683, l'identifie à Malaka. Ce témoignage est sans grande valeur pour un pays dont «on entendit parler au temps de la dynastie des Han[1]» qui régna de 202 avant à 220 après notre ère. En fait, le *Kora* de Schlegel rend inexactement le chinois *Ko-lo*, qui ne peut représenter que **Kala* ou **Kara*; et *Kora bĕsar* n'est nulle part attesté dans la toponomastique de la Péninsule malaise, de l'Indochine ou de l'Indonésie.

Ko-lo-fou-cha-lo peut être situé de façon satisfaisante si on intervertit l'ordre des troisième et quatrième caractères. Grâce à cette correction peu importante, on a **Ko-lo-cha-fou-lo*[2], qui représente on ne peut mieux le *Kalaçapura* du *Kathāsaritsāgara*. L'identité du nom et de la transcription chinoise est si parfaite qu'elle ne peut laisser aucune place au doute. Enfin, la région de Patani convient admirablement à sa situation, par les textes, au Sud-Est de P'an-p'an. Cette hypothèse me paraît plus vraisemblable que celle de M. Pelliot[3].

(1) Ma Touan-lin, *Ethnographie, Méridionaux*, p. 414.

(2) Le *Wen hien t'ong k'ao*, au chapitre consacré au Ho-ling, a 迦邏舍弗西 *Kia-lo-chö-fo-si* (Ma Touan-lin, *Ethnographie*, *Méridionaux*, p. 529), dont le dernier caractère est fautif, mais dont les quatre premiers représentent très exactement *Kalaçapu*. Ma correction est donc justifiée par ce texte.

(3) Il y a, cependant, une difficulté à la situation de Ko-lo-cha-fou-lo sur la côte orientale de la Péninsule malaise. D'après le *Kathāsaritsāgara*, Kalaçapura est un port de Suvarṇadvīpa, c'est-à-dire de Sumatra, ce qui ne s'accorde pas avec l'indication donnée par le *Sin t'ang chou*. Mais entre le recueil de folk-lore sanskrit et la *Nouvelle Histoire des T'ang*, c'est évidemment celle-ci à laquelle il faut faire confiance.

Le Ko-lo-chö-fen ou Kia-lo-chö-fou que le *Sin t'ang chou* met au Nord du To-houo-lo ou Tou-houo-lo, qui est-lui-même au Nord du P'an-p'an, est sans doute un autre Kalaçapura à rechercher au Nord de Dvāravatī, ainsi que l'indiquent l'*Ancienne* et la *Nouvelle Histoire des T'ang*.

Des quatre pays qui sont mentionnés dans la notice sur le Ko-lo, un seul est connu par ailleurs : le Wen-tan qui, d'après Kia Tan, est le même «royaume que le Lou Tchen-la ou Tchen-la = Cambodge de terre[1]. Des trois autres, Kiu-leou-mi[2] pourrait être rapproché du Kĕlumbi du district de Mĕrawaṅ, dans la circonscription de la Résidence de l'île de Baṅka et dépendances. P'o-li, qui ne peut être l'île de Bali, et Pou-chou ne rappellent rien de connu.

APPENDICE III.

Le *Kan-t'o-li*.

Le pays de 干陁利 *Kan-t'o-li*[3], dit le *Leang-chou* ou *Histoire des Leang* (502-556), se trouve sur une île de la mer du Sud. Ses mœurs et coutumes sont peu à près les mêmes que celles du Fou-nan [= ancien Cambodge] et du Lin-yi [= Čampa][4]. Il produit des étoffes de plusieurs couleurs[5], du coton et des noix d'arec. Celles-ci sont d'excellente qualité et meilleures qu'en aucun autre pays.

Sous le règne de l'empereur Hia-wou (454-454), de la dynastie des premiers Song, le roi de ce pays, 釋婆羅那憐陁 *Che-p'o-lo-na-lien-t'o*[6] [= Çrīvaranarendra], envoya un haut fonctionnaire appelé 竺

(1) Cf. *Deux itinéraires*, p. 211 et suiv.

(2) *Ibid.*, p. 213, n. 2.

(3) Appelé 斤陁利 *Kin-t'o-li* dans le *Song chou* (k. 97, p. 4 v°). Cf. Pelliot, *Deux itinéraires*, p. 197, n. 4.

(4) Groeneveldt a rendu inexactement *Lin-yi* par *Siam*.

(5) Groeneveldt a traduit incorrectement 斑布 *pan pou* par «flowered cloth». Cf. *Deux itinéraires*, p. 402, n. 1.

(6) Groeneveldt transcrit *Sa-pa-la-na-lin-da*. La restitution exacte est due à M. Pelliot, dans *Deux itinéraires*, p. 197, n. 4.

留陁 *Tchou Lieou-t'o*[1] [=Rudra l'Indien] pour offrir [à l'empereur] des objets de valeur en or et en argent.

En 502, le roi 瞿曇修跋陁羅 *K'iu-t'an-sieou-pa-t'o-lo* [Gautama Subhadra][2] eut un rêve dans lequel il vit un prêtre buddhiste... (qui lui conseilla d'aller rendre hommage à l'empereur de Chine).

Quelque temps après, le roi mourut et son fils 毗邪跋摩 *P'i-ye-pa-mo* [Vijayavarman?] lui succéda. En 519, ce dernier envoya un haut fonctionnaire appelé 毗員跋摩 *Pi-yuan-pa-mo* [Vi...varman] remettre à l'empereur une lettre ainsi conçue :...

En 520, le même roi envoya de nouveau une ambassade pour remettre, comme tribut, des produits du pays[3].

D'après le *Tch'en chou* (k. 3, p. 5 r°), une autre ambassade fut envoyée en 563[4].

Il n'est ensuite plus question du Kan-t'o-li dans les textes chinois jusqu'au temps des Ming (1368-1644), où ce pays est identifié à Palembaṅ, dans le Sud-Est de Sumatra[5]. Groeneveldt accepte cette identification en faisant confiance «aux Chinois qui pouvaient connaître ces choses par une tradition ininterrompue et qui sont tous d'accord [pour voir en Kan-t'o-li] le Palembaṅ des temps modernes[6]». Ainsi présenté, l'argument est sans valeur : nous n'avons que trop d'exemples d'identifications insoutenables dues à des géographes orientaux tardifs, ignorants ou fantaisistes, que la critique européenne a infirmées. Au moment où il publiait ses *Deux*

(1) Groeneveldt a *Ta-ru-da.*

(2) Pour l'identification de ce nom que Groeneveldt a lu *Gu-dha-su-po-da-la*, cf. PELLIOT, *Deux itinéraires*, p. 402.

(3) *Apud* GROENEVELDT, *Notes on the Malay archipelago and Malacca*, p. 185-187. Ce texte a été également étudié par Schlegel, dans *T'oung Pao*, 2e série, t. II, p. 122-124, dont M. Pelliot a relevé déjà les identifications inexactes dans ses *Deux itinéraires.*

(4) *Deux itinéraires*, p. 401 et n. 4. Sur le *Kan t'o-li*, cf. *Wen hien t'ong k'ao* (k. 331, p. 21 v°) et trad. HERVEY DE SAINT-DENYS, *Méridionaux*, p. 451-454.

(5) *Apud* GROENEVELDT, *Notes*, p. 185, n. 1.

(6) *Ibid.*

itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIIIe siècle, M. Pelliot pouvait donc écrire que «la solution couramment admise [par Groeneveldt et Schlegel sur l'autorité de textes de basse époque] n'était rien moins que certaine[1]».

Dans un passage de la *Ḥāwiya* de Ibn Mājid, qui date de 1462, le port de Sinkel de la côte Nord-Est de Sumatra est appelé شنكل كَنْدَارِي *Šinkil Kandārī* (ms. 2292, fol. 110 v°, l. 16). Ce port, qui est cité à plusieurs reprises dans les manuscrits 2292 et 2559, n'est appelé ainsi que dans cet unique passage. *Kandārī* pourrait être grammaticalement l'ethnique de كندار* *Kandār — cette hypothèse exigerait l'article شنكل الكنداري; mais l'expression figure dans un texte en vers où on rencontre des licences de ce genre et Ibn Mājid est coutumier, même en prose, de ces solécismes —; *Šinkil Kandārī* signifierait alors : Sinkel du pays de Kandār. Il ne peut, du reste, pas signifier autre chose; car si *Kandārī* n'est pas en fonction d'ethnique, il ne peut être pris que comme nom.

Kandārī est l'exact équivalent du chinois 干陁利 *Kan-t'o-li,* prononciation ancienne **Kan-da-li,* qui représente normalement **Kandar* ou **Kandari, Kandal* ou **Kandali*[2]. L'identité de la notation chinoise et du toponyme ou de l'ethnique arabes est phonétiquement incontestable. Il faut donc traduire *Šinkil Kandārī* par *Sinkel* [du pays de] *Kandārī* et admettre que les textes chinois de l'époque des Ming ont reproduit inexactement une information authentique, à savoir que Palemban n'est pas Kan-t'o-li, mais faisait partie du pays de Kan-t'o-li. Dans cette hypothèse que vient confirmer le vers de la *Ḥāwiya*, *Kandārī*

[1] *Deux itinéraires*, p. 401-402.

[2] D'après la leçon du *Song-chou, Kin-t'o-li,* on est autorisé à poser une forme initiale indonésienne avec *ĕ* à la première syllabe, soit **Kĕndar, *Kĕndari, *Kĕndal, *Kĕndali,* dont la voyelle a été régulièrement rendue tantôt par *a* (*Leang chou* et *Ḥāwiya*), tantôt par *i* (*Song chou*). *Vide supra* pour ces alternances, t. XIII, p. 284-285).

et *Kan-t'o-li* désigneraient l'île de Sumatra tout entière. La conjecture semble vraisemblable, mais reste cependant une conjecture, car aucun autre document que les textes chinois et le manuscrit 2292, ne témoigne explicitement que la grande île indonésienne fût jamais désignée sous ce nom.

Les noms du souverain de Kan-t'o-li sous les premiers Song, Çrīvaranarendra; de son ambassadeur, l'indien Rudra; de son successeur, en 502, Gautama Subhadra; du fils de celui-ci, Vijayavarman (?), et de son ambassadeur, Vi... varman, attestent que ce pays était profondément hindouisé dès le v[e] siècle. Et ceci n'est pas pour surprendre, car un souverain à nom royal sanskrit régnait déjà à Java depuis plus de trois siècles[1].

[1] *Vide supra*, t. XIII, p. 455.

CONTRIBUTIONS

À L'HISTOIRE

DES SULTANS OSMAN II ET MOUÇTAFÂ Ier,

PAR

M. A. DANON.

(SUITE.)

D

Je veux exalter la valeur, plus précieuse que l'or pur,
de Sultan Ahmed[1] et de son règne :
Dieu l'a élu comme roi de son peuple,
ce monarque de si belle physionomie[2].
Ce chérubin sacré est monté sur le trône,
à la place de Son père, encore enfant.
Il était généreux et, par Ses prodigalités,
faisait participer Ses peuples à Sa joie.
Dans toutes Ses entreprises armées
Son génie guerrier s'est révélé.
Sa dignité, accompagnée de Sa beauté,

[1] Né en l'an 998 de l'Hégire (1590) et mort le 23 Zou-l-Qădé 1026 (22 nov. 1617).

[2] Jorga (*Gesch. des osm. Reiches*, III, 411) fait aussi le beau portrait d'Ahmed Ier.

faisait partout naître l'allégresse, dès qu'il apparaissait.
Par la gravité de Sa mine, Il ressemblait à un lion,
les spectateurs exultaient à la vue de Son visage.
C'était un ami soucieux du bien public,
tout le monde est témoin de Sa bonté.
Tout jeune encore Il est tombé malade
d'une très grave infirmité[(1)] et Son heure arriva.
Ses enfants étaient mineurs, c'est pourquoi
Son fils aîné Osman n'a pu Lui succéder sur le trône.
Alors l'a emporté Son frère qui s'appelait
Sultan Mouçtafâ et qu'Il aimait.
Celui-ci a remplacé Son frère
dont Il a hérité la souveraineté et la grandeur.
Sultan Mouçtafâ devint donc roi
et se rendit à Eyoub avec magnificence.
Il y ceignit l'épée dans Ses reins
et offrit le sacrifice suivant les rites de Sa religion.
Il gratifia aussi et accorda
le don d'avènement et d'avancement[(2)].
A ceux qui se présentaient à Lui, Il prodiguait des sommes
toutes les fois qu'Il sortait.
Il était un misogyne intraitable
qui ne laissait aucune femme approcher de Son lit.
Dans toutes Ses actions et Sa conduite
Il se comportait comme Yéhou[(3)].
Quand Ses muftis et Ses eunuques ont vu
ce roi d'une telle mentalité,

(1) Il ne dit rien de la petite vérole dont Ahmed Ier avait été atteint en 1604.

(2) ترقى (Terraki).

(3) Exterminateur des Òmrides, dont la démarche précipitée (בשגעון ינהג, II *Rois*, IX, 19) a fait de lui le type des fous, quoiqu'il ne le fût guère. La franchise de Béghi (dans l'intérieur de son ghetto et écrivant dans une langue inconnue) sur l'imbécillité de Mouçtafa Ier fait contraste avec le naïf enthousiasme de B à son égard.

ils se sont concertés pour Le destituer
et Lui donner Shah Osman comme successeur.
Alors, avec un ton impératif, se présentèrent à Lui
le Mufti et tous les Ministres de Son empire.
Alors, ils Lui dirent : « Lève-Toi, Notre Seigneur!
Sur ce trône royal, entouré de magnificence
Tu n'es pas digne de T'asseoir! »
Ils Lui enlevèrent la couronne d'or et le turban.
Ils Le reléguèrent donc dans une chambre
et Lui dirent : « Voici Ton lieu de repos! »
Les jours de Son règne ont été
94 [1] bien comptés.
Alors régna Sultan Osman,
beau roi et jeune encore.
Agé de quatorze ans,
Il avait une jolie figure aux yeux de tous.
Il fut circoncis et se rendit à Eyoub-Sultan,
pompeusement escorté de toutes Ses troupes.
Il offrit alors le sacrifice d'usage
et ceignit ses reins d'une épée.
Il donna alors des gratifications d'avancement [2]
et tout le monde jouit de Ses donations.
Le même jour s'enfuit Mohammed (Ghiraï) Khan
de la forteresse étroite des (Sept) Tours.
Ceux que l'on mit à sa poursuite furent agiles et le retrouvèrent,
(de sorte que) sa fuite (le couvrit) d'opprobre.
Il fut condamné à être déporté à l'île de Rhodes
où il devait rester à perpétuité.
Il dut aller (en exil) à Rhodes, où il demeura
enfermé dans la tour de sa prison.

(1) Différant en cela de Hammer qui donne, au premier règne de Mouçtafâ Ier, une durée d'au moins 96 jours (22 novembre 1617 - 22 février 1618).

(2) ترقّة. Voir p. 244, n. 2.

Sultan Ahmed, avant sa mort,
avait fait la guerre au Shah 'Abbâs.
Une mort précoce l'emporta
avant de conclure avec lui une paix amicale.
Son fils ʿOsman, dès qu'Il prit le pouvoir royal,
arrangea définitivement cette paix par clémence,
par l'entremise de Son fondé de pouvoirs, Halil-Pacha [1],
homme intègre et juste qui s'acquit Sa confiance.
Mais, sitôt arrivé à Constantinople,
il fut mis à l'inaction malgré son intégrité.
Sa place fut alors donnée . . . [2]
Okuz-Mohammed qui fut sa confusion.
Après quelques jours. Il destitua
Mohammed aussi de ses fonctions [3].
Il éleva comme Grand Vizir ʿAli-Pacha
par cupidité et désir de richesses.
Il destitua aussi le gardien de Son Harem,
le Kizlar-Agassi dans sa droiture.
Il le condamna à être exilé en Egypte
où il devait habiter sa maison.
Il mit à sa place un méchant homme
de la perversité duquel tout le monde est témoin.
ʿAli-Pacha était grand amateur de concussion
et accumulait la fortune des ministres dans son trésor.
Il donnait des sommes immenses à Son Roi
mois par mois et chaque année.
Les grands du peuple en étaient émus;
il devint l'objet de malédiction et de honte.
Il tomba malade d'un mal terrible et amer

(1) Grand vizir, plus tard destitué (18 janvier 1619).

(2) Il y a ici, dans l'hébreu, une lacune de quatre syllabes qui laissent incohérents cette phrase et l'hémistiche suivant.

(3) Damad Okuz Mohammed Pacha fut destitué en janvier 1617.

que les docteurs déclarèrent incurable.
Encore jeune, ʿAli-Pacha mourut[1]
et ce fut Husséïn que le (Sultan) éleva sur le pays.
Sultan Osman Shah se mit en tête
de faire guerre à la Pologne jusqu'à son abaissement (complet).
Il réunit les troupes qu'Il commandait
de l'est et de l'ouest (prêtes) à son ordre.
Il mit alors à mort Son frère qui s'appelait
Sultan Mohammed, (distingué) par sa noblesse.
Il procéda enfin avec une grande armée et la cavalerie
et s'achemina Lui-même pour le combat.
Pendant la guerre, Il destitua Husséïn
et donna sa dignité à Divaler[2].
Un combat vigoureux, contre la nation polonaise, fut mené
par Osman et le Khan-Timour[3] avancé en âge.
Alors se prosternèrent à Lui les princes polonais
(reconnaissant) Sa gloire, Son héroïsme et Sa victoire[4].
Il retourna alors à Son pays avec une grande joie,
de l'allégresse, accompagné de chants et plein d'orgueil.
Il fonda aussi une ville et un Zoéma[5]
près du Danube, au moment de Son retour.
Alors, Il fit des réjouissances avec de grandes lumières
qui étaient innombrables dans Sa joie.
Il ordonna des manifestations joyeuses et des illuminations[6]

(1) Tchélebi ʿAli Pacha est mort le 9 mars 1619.

(2) = Dilawer. Métathèse comme celles commises, encore aujourd'hui, par maints bons connaisseurs du turc, telles que : Darye au lieu de دائره, Körpu au lieu de كوپرى, etc.

(3) = Kantémir.

(4) Sur ce point, D est d'accord avec C, contre B qui y voit plutôt une défaite.

(5) زعامه, fief (plus considérable que celui de Timar) qui rapporte 2,000 aspres au moins par an.

(6) دونانما.

et l'on exécuta Ses ordres à deux[1] reprises.
Après quelques jours, Il se mit en tête
de prendre *sous Son baldaquin*[2] *des filles de princes.*
Il se maria avec une fille du vizir
qui, depuis longtemps, portait le nom de Praschow[3].
Il prit alors de même des filles de savants,
du Moufti[4] qui (d'abord) récusa Sa demande.
Il ne connut point de repos dans Ses actions
et voulut aller à la Mecque.
Il se concerta avec de mauvais conseillers
qui lui donnèrent des conseils pernicieux.
L'un s'appelait Khodja[5]
qui, *autrefois dans son enfance*, avait *étudié* avec Lui.
Le second, un nègre comme la poix[6],
Kizlar-Agassi[7], qui causa Sa ruine.
(Puis) Djemal-Divaler qui, comme vizir,
se trouvait près de Lui dans sa vieillesse.
Tous les trois L'ont donc mal conseillé
de faire Ses préparatifs pour se rendre à la Mecque.
Dès que la décision impériale fut connue,
Ses ministres et Sa nation en furent émus.
Ils s'adressèrent aux savants et leur demandèrent
si ce voyage (impérial)-là était conforme à leur religion.
Ils discutèrent sur la base de leur Loi,
les juges et le Moufti avec son intelligence.

(1) Ou : à plusieurs, suivant que l'on vocalise ce mot : פַּעֲמַיִם ou פְּעָמִים.

(2) = épouser.

(3) La leçon primitive פראטוו (= Pertew), mal comprise par le copiste, a dû être changée en פראשוו (avec *ch* au lieu de *t* qui lui ressemble en écriture Rachi. Pour la métathèse, voir p. 247, n. 2.

(4) Essa'ad Efendi.

(5) Omer Efendi.

(6) Ironie.

(7) Suléïman Aga.

Après délibération, ils décidèrent et dirent
qu'il n'y avait pas lieu, pour Lui, d'aller à la Mecque[1],
et qu'il serait préférable, pour Lui, de rester dans Son palais
pour ne pas assombrir le pays et Sa patrie.
Alors, Ses savants Lui écrivirent des lettres
qu'ils Lui envoyèrent par l'entremise de Son Lecteur.
A la lecture de leur missive, Il se mit en colère
et, dans Son courroux, déchira leur lettre[2].
A cette nouvelle, Ses serviteurs tremblèrent beaucoup
et furent surpris de son entêtement.
Ils chuchotèrent beaucoup sur Lui[3],
ainsi que tous Ses chambellans, au sujet de Son expédition.
Il ne prit point leur parole en considération
mais Il tint (fermement) à Son voyage pour la Mecque.
Il commença à faire Ses préparatifs
et à enregistrer les gens de Son escorte.
Ses esclaves et Ses serviteurs dirent : «Nous
n'irons nulle part par Son ordre.»
Il décida de les destituer à cause de leur rébellion contre Lui
et d'enrôler d'autres à leur place[4].
Il donna l'ordre à quelqu'un portant le nom d'Asky[5]
Youssuf et Baltadgi par son commandement[6].

. . . .

(1) Par un jeu de mots entre מֵכָּה (la Mecque) et מַכָּה (fléau, malheur), l'auteur paraît vouloir dire ironiquement, au nom des ministres et Oulémas, à Osman II : «Qu'a-t-il à courir vers la Mecque (ou : vers son malheur)?» Voir p. 248, n. 5. Les deux lettres מכ sont les seules vocalisées dans mon manuscrit, sans compter les trémas qui surmontent certains noms propres et mots turcs.

(2) B, moins catégorique que Béghi dans cette assertion, dit à ce sujet : «La responsabilité en est au rapporteur.»

(3) A la rigueur, on pourrait traduire : «Ils discutèrent beaucoup avec Lui.»

(4) Il faut lire : תמורתם (avec le pronom pluriel) au lieu de תמורתו.

(5) خاصكى = exprès, ou اسكى (= vieux), d'après B. V., p. 258, l. 5.

(6) Sans doute, en mission pour la Syrie. Voir Hammer, p. 537, qui ne mentionne pas ce nom. Ici s'arrête mon manuscrit. Le reste manque.

IMPRIMERIE NATIONALE.

E.

Abaza Pacha dit à Khosrew Aga[1] :
« Qu'est-ce mon Padichah ? Que j'aille ! », dit-il.
« Si ma réclamation est écoutée par la Loi,
« Je vais écraser leur grand et (leur) petit », dit-il.
« Ce qu'ils ont fait à leur souverain,
« les infidèles ne le font pas à leur Kral.
« Est-ce juste qu'il leur reste ainsi (leur crime impuni)?
« Jusqu'à (ma) mort, je ne les lâcherai pas », dit-il.
« Son corps délicat gît (baigné) dans son sang bigarré[2].
« Ils Le blessèrent et firent envoler Son âme.
« (C'est) le sang de Ghâzi Sultan Osman Khan.
« Jusqu'à la mort je tâcherai de Le venger[3] », dit-il.
« Mon intention est d'aller à Slamboul[4]
« pour arranger le trône de la dynastie ottomane
« (et) pour me faire vizir de Sultan Mourad Khan.
« Si après cela je meurs, je ne m'en soucie pas », dit-il.
« Ils s'efforcent d'expédier des Sipahis (pour me combattre).
« Ces gens-là s'imaginent pouvoir briser Abaza.
« Sauf s'ils vont à la corne du bœuf[5],
« je ne (le) permets pas, je fais, je trouve », dit-il.
« De la part de Dieu, un signe m'est arrivé :
« Il faut exterminer les Janissaires.
« C'est Hadji-Bektach[6] qui dit : J'ai fondé (cet ordre) sur [le sable,

(1) On ne peut déterminer si c'est Khosrew, l'Aga des Janissaires, ou le Grand Vizir Khosrew Pacha.

(2) آلا signifie aussi : « qui souille ».

(3) J'ai traduit ainsi آولورم d'après le contexte. N'était-ce la *medda* qui surmonte l'*élif* initial, on pourrait y voir un dérivé de اولومق et le rendre par : « je hurlerai, me lamenterai ».

(4) Stamboul, ainsi appelé par les Musulmans.

(5) Faire l'impossible.

(6) Le saint, le patron de l'ordre des Janissaires.

« J'ai détourné mon visage de ceux-là », dit-il.
« Je sais qui a été la cause de cette affaire :
« Ni les Agas le permirent, ni le Vizir-Pacha.
« Ils ont entièrement démoli le monde d'un bout à l'autre;
« (par la Loi) mon glaive est légitime contre eux », dit-il.
« Ils ont foulé le Harem réservé aux souverains.
« Ils mirent dans la Tour [1] ce supérieur de la religion.
« Ils ont assasiné le Calife de la surface de la terre.
« Ce sont des Yézids [2], je le sais », dit-il.
« Les maudits ont attenté à (la vie de) Sultan Osman.
« Ce sont des infidèles [3] revenus à la mauvaise religion.
« Moi, je vais les ramener à la (vraie) foi
« ou bien, par ce zèle, je meurs », dit-il.

(1) Yédi-Koulé.
(2) Voir *supra*, note sur la traduction de C, vers 392 (سير العنيد يزيد).
(3) Les Janissaires étaient d'origine chrétienne.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

A

(1) تَارِيخِ سُلْطَان عُثْمَان : بِيْكْ اُوتُوزْ بِرِ مَاهِ رَجَبُ الْمُرَجَّبُكْ يَدَنْجِي كِهْ
صَالِي كُونُدِرْ جَمِيْعًا قُول طَائِفَه سِنْدَنْ اكر يكچَرِيْ وَاَكَر سِپَاهِي وَاكر
سِپَاهِيْ اُوغْلَانِي وَاَكر طُوپْچِي واكر جَبَهْ جِي وَاَكَر سَايِر قُولْ طَائِفَه سِيّ
اَيَاغ اُو زَرَهْ قَالْقُوبْ جَمِيْعًا اَتْ مَيْدَانِنْدَهْ جَمْعْ اُولُوبْ پَادِشَاه سُلْطَانْ
عُثْمَانْ حَضْرَتْلَرِيْنَه خَبَرْلَر كُونَدُرُبْ حَجّ شَرِيْفَه كِتْمَكْ اِسْتَمِشْ سِنْ كِتْمَيَه
سِزْ وَدَخِي اَنْكِي قُولَلَرِيْ جُمْلَةً قِيرُوبْ يَرْلَرِينَهْ حَلَبْدَنْ وَشَامْدَنْ
جَدِيدًا قُولْلَرْ يَازُوبْ شَامِ شَرِيفْدَهْ تَخْتِ سُلْطَانِي قُورْمَقْ اِسْتَمِشْ سِزْ
بِزْ آكَا رَاضِي دكلوزْ دَيُوبْ خَبَرْلَرْ كُونَدِرْدِلَرْ اِيْچَرُودَنْ دَخِي خَبَرْلَرْ
چِقُبْ بِلْدُكْلَرِنَدَن قَلْمِسُونْلَر (2) بَنْ حَجّ شَرِيْفَهْ كِتْمَدَنْ فَارِغْ اُولْمَازِين
دِيْدُكْدَهْ جَمِيعًا قُولْ طَائِفَهْ سِيْ غُلُوْ اِيدُوبْ اَتْ مَيْدَانِنْدَنْ قَالْقُب
خُوجَهْ نُك اَوِيْنَهْ وَارُوبْ خُوجَهْ حَضْرَتْلَرِينِي اَوْدَهْ بُولْمَيُوبْ اَوِينِي
طَاشْلَيُبْ جَمِيعًا اَسْبَابُ اَثْقَالْلَرِينِي يَغْمَا لَيُبْ طَاشِنِيْ طَاشْ اُوزْرَهْ
قُومَدِيْلَرْ اَنْدَنْ قَالْقُبْ وَزِيْرِ اَعْظَمْ دِلَاوَرْ پَاشَانُكْ اَوْلَرِينْ بَاصُبْ جَمِيعًا
مَال وَمنَالِنْ يَغْمَا اَيْلَدِيلَرْ وَارْتَه سِيْ كِه يَوْم چِهَارْشَنْبِه دُرْكُرُوْ قُولْ
طَائِفَهْ سِيْ سُلْطَانْ مُحَمَّدْ جَامِعِنَهْ جَمْع اُولُوبْ اَلْبَتَّهْ بِزْم اِيشِمْز شَرْعِيلَه
دُرْ شَرْعِ شَرِيْفَه خِلَافْ نَسْنَهْ اَيْلَمَزُوزْ دَيُوْ نِدَا اَتْدِرُبْ وَجَمِيعًا اَلَتِ
حَرْبِلَهْ جَمْعْ اُولُوبْ اَلْبَتَّهْ قَاضِي وَقَاضِي عَسْكَرْلَر نيچُونْ كَلْمَزْلَرْ دَيُو

هَرْكَسْ بَاشْلَرِنْدَنْ خَوْف إيْدُوبْ كَلْمَامَكَهْ قُورْقَارْلَرْدِي لَكِنْ قُولْ طَايِفَهسِي هَرْ عُلَمَانُكْ قَپُوسِنَهْ بَشْيُوزْ مِقْدَارِي آدَمْلَرْ كَلُوبْ جَبْرًا آلُوبْ سُلْطَانْ مُحَمَّد جَامِعنَه گتُورْدِيلَرْ (3) بَعْدَهُ اولْ ارَادَنْ قَالْقُوبْ سَرَايْ قَپُوسِنَه آلَتِ حَرْبِلَه وَارُوبْ اَلْبَتَّه قيزْلَار اغَاسِنْ وَوَزِيرْ اعْظَمِي وِيرْسِنْ يُوخْسَه سُلْطَانْ مُصْطَفَيٍّ پَادشَاه إيدَهرُوزْ سَنِي اسْتَمَزُوزْ دَيُو خَبَرْلَرْ كُونْدَرُوبْ إيچَرُودَنْ خَبَرْ چِقْمَاجَقْ قُولْ طَايِفَهسِي إيچَرُو يُورِيُبْ سُلْطَانْ مُصْطَفَي حَضْرَتْلَرِينِي بِرْقُورْشُونْ اورْتِلُو چَاه إيچِنْدَه بُولُوبْ بَلْتَه وَنَجَاقْ إيلَه قَپُوسِنْ قِيرُوبْ إيچَرُويَه بِرْ قَچْ آدَمْ كِرُوبْ اورْغَانْ صَارْقِدُوبْ سُلْطَانْ مُصْطَفَيْ حَضْرَتْلَرِينِي وَيَانِنْجَه إيكِي قِزْ اوغْلَانْ مَعاً چِقَرُوبْ الُوبْ تَخْتَهْ كَتُورْدِيلَرْ سُلْطَانْ عُثْمَانْ حَضْرَتْلَرِي إيچَرُودَه كُوشْكَدَه اُوتُورُرْكَنْ خَبَرْ كَتُورْدِيلَرْ كِهْ سُلْطَانْ مُصْطَفَي پَادِشَاه اُولْدِي سَنْ نَه اُوتُورُرْسِنْ دِيدُكْلَرِنْدَه سُلْطَانْ عثْمَانْ حَضْرَتْلَرِي عُلَمَايَه بَقُوبْ دِيدِيكَه نَچَه إيدَهلُمْ عُلَمَا دَخِي پَادِشَاهُم قِزْلَارْ اغَاسِنْ وَزِيرِ اعْظَمِي وِيرْ يُوخْسَه تَحْتْ اَلْدَنْ كِيدَرْ دَيُو سُويْلَدُكْلَرِنْدَه (4) قِزْلَارْ اغَاسِي إيلَه وَزِيرِ اعْظَمِي بَابِ هُمَايُونْدَنْ چِقَرُوبْ بِرَابِكِي قَپُو إيچَرُويَه چِقْدُوغِي كِبِي بچَاقْ نَجَاقْ اُوشُرُوبْ پَارَه پَارَه ايْلَدِيلَرْ وَانْدَنْ صكْرَه سُلْطَانْ مُصْطَفَي حَضْرَتْلَرِينِي يَكِي سَرَايْدَهْ قُومَيُوبْ اَسْكِي سَرَايَه كَتُورْدِيلَرْ بَعْدَهُ اَخْشَامَه قَرِيبْ اَسْكِي سَرَايْدَه دَخِي قُومَيُوبْ اُورْتَه مَسْجِدَه گتُورْدِيلَرْ اولْ كِيجَهْ اُورْتَه مَسْجِدَهْ يَاتْدِي اولْ كُونْ خُواجَهْ زَادَهْ إسْلَامْبُول قَاضِي سِنُكْ اَوِينِي يَاصُوب وبَاقِي پَاشَا وَقَاضِي عَسْكَرْلَر اَولَرِينِي يَاصُوبْ مَالْ مَنَالْلَرِي يَغْمَالُنُوب الَانْ تَالَانْ اُولْمشْدُرْ وَارتَهسِي يَوْمِ چِهَارْشَنْبَهدُرْ قُولْ طَايِفَهسِي اُورْتَه مَسْجِدَهْ جَمْع اُولُوب يكِيچَرِي

اَغَاسِي اُولَان عَلِي اَغَا بَنْ قُولْ طَآئِفَه سِن مَنْع اِيَدُه رِين دَيُو مَسْجِدَه
گَلُوبْ قُولْ طَآئِفَه سِي اَمَانْ وِرْمَيُوبْ اِنِي دَخِي پَارَه لَدِيلَرْ اَنْدَنْ صُكْرَه
وَزِيرْ سَابِقْ اُولَان حُسَيْن پَاشَاى دَخِي اُولْ كُونْ پَارَه لَيُوبْ اَوْلَرِين يَغْمَا
اَيْلَدِيلَرْ وَجُمْعَه كُونْ (5) سُلْطَان عُثْمَان حَضْرَتْلَرِينِي اخْذ اِيدُوبْ يَدِي
قُلَّيَه كُونْدَرْدِيلَرْ وَسُلْطَان مُصْطَفَىٰ حَضْرَتْلَرِينِي تَخْتِ پَادِشَاهِيَهْ چِرُوبْ
عُلَمَا وُزَرَا وَمَشَايِخ جَمِيعاً گَلُوبْ بَيْعَتْ اَتْدِيلَرْ وَاِكِنْدُويَهْ قَرِيبْ دَاوُد پَاشَا
دِيْدِكْلَرِي بَدْفِعَالْ اُونْ مِقْدَارِي آدَمْ اِيلَهْ وَارُوبْ سُلْطَانْ عُثْمَانْ
حَضْرَتْلَرِينِي لَمَنَدْ اِيلَه هَلَاكْ اَيْلَمِشْدُرْ اِنَّا لِلّٰهِ وَاِنَّا اِلَيْهِ رَاجِعُونْ وَاُولْ
كُونْ شَهْرِ صُوبَاشِنِكْ اَوِينِي بَاصُبْ گَنْدُونِي اَوِي اُوكِنْدَهْ صَلْب
اَيْلَمِشْلَرْدُرْ وَاَنْدَنْ كُرَكْ اَمِينِنكْ اَوِينِي يَغْمَا اَيْلَدِيلَرْ حَقْ سُبْحَانَهُ وَتَعَالَىٰ
حَضْرَتْلَرِي خَيْرْلَرْ فَتْح اِيدَهْ آمِين يَا رَبَّ اَلْعَالَمِينْ سَلْطَنَتُ سلطان
عثمان سنه ۴ ای ۴ كون سكز وبه تسنعين م ١٠

B

(١) بو حكايه قطب فلك الاقبال ومركز دائرة الاكمال سلطان مصطفى خان
يوسف جمال حضرتلرينك سبب خلاصى وجلوس همايونن بيان
ايدر

بسم الله الرحمن الرحيم شكر وسپاس وحمد بى قياس اول خداوند بى نهايه
كم كمال قدرتندن موجودات ممكنه‌ء دىم عدمدن صحراى وجوده كتورب
نوع انسانى سائر مخلوقات اوزرينه عقل وعلم وادب برله مُعَزَّزْ ومكرم قلدى
وهزاران صلوات حبيب خدا محمّد مصطفى افضل الصلوات واكمل
التّحيات حضرتلرينك اوزرينه اولسون ورحمت خدا چهارِ يارِ باصفا

وآلِ واَتْبَاعِ واصحابی اوزرینه اولسون کم عالم ظلمت جهالنده ایکن غزا وجهاد ایدوب هربریسنك شمشیر اتشتابندن چراغ دین وملّت شعله دار اولوب ربع مسکونه ضیابخش اولمشدر رضوان الله تعالي عليهم اجمعين

(2) امّا بعد بو فقير حقير حسين بن سفر نام مكينه كم پادشاه سلطان عثمان دولت پناهك صولاق بنده لرندن ايكن طريق تَقَاعُد اختيار ايدوب در كنار اولمش ايكن تاريخ هجرت نبى عليه السّلامك بيك اتوز برسالنده شهر قُسْطَنْطِينِيَة حَفِظَهَا اَللّٰهُ عَنِ ٱلاٰفَاتِ وَالْبَلِيَةِ ايچنده واقع اولن وقايع عجيبه كم سلطان الاسلام ظِلُّ اللّٰهِ فى العالم ناصر عباد الله معين اولياء اللّه قاهر اعداء الله خليفة رسول الله باسط الامن والامان ناشر العدل والاحسان سلطان ابن السّلطان سلطان مصطفى خان ابن سلطان محمّد خان خلّد الله تعالى سلطنته وَاَبَّدَ دولتَه الي انتهای الزّمان حضرتلرينك سبب خلاصن علي سبيل الاجمال تحرير ايلدم مأمُولدركه عيب وقصورن بولان ارباب عرفان تصحيح ايلمده سعى بَلِيغ بيوره لر ضمير منيره خفى بيورلميه كه سنه بيك اتوزبر رجب المُرجّبَنك (3) يدنجى چار شنبه كونى يكيچرى وسپاه على الصباح جمع اولوب سليمانيّه يانندن اوده لر سمتنه يوريوب چارشولر قپاندى مجموع اهل سوق دكّانلرن قپايوب هر كس احوال نه ايدوكن بلمزلردى اندن جمعيت ايدن سپاه ويكيچرى يكى اوده لرده ات ميدانِنه جمع اولوب مشاوره يه مشغول اولدلر مشوره لرى بو يديكم پادشاه دولت پناهه كعبه ناميله اناطول سمتنه چكمكى الغا ايلينلرى پادشاهه قتل ايتدرب پادشاهى كتمكدن فراغت ايتدورلر زيرا يوم

مذکورده اوتاق چقماق ایچون قاپوجی باشیلرینه تنبیه بیورلمش ایدی
وسفر لوازمنك اکثری اماده اولوب بر مقداری اسکداره گچمش ایدی
بیوم مزبورده یکیچری وسپاه غلو ایلدوکی سببدن حصار قاپولری
قپاندی اول اجلدن اوتاق چقمادی قالدی پادشاهی قول طائفه سیله
دشمن ایدوب اناطولی سمتنه گچمکه الغا ایلیین نه کشیلر ایدوکی
اجمالا (4) بیان اولنسون مُحَرِّر کَلمَات ومُقَرِّر رَسَالَات وقوفی اولنلردن
روایت ایدرکم چونکم مصاحب سلیمان اغا دار السعادة اولوب
پادشاهه همدم اولدی روز وشب پادشاهه مصرك جندیسن مدح
ایدردی ویکیچری وسپاه طائفه‌سنی قدح ایدوب هرگاه بو طائفهٔ بی
هنر وبی منفعت قوم در قول اولنجه اناطول جندیسی وعرب فارسی
کبی اولسه دیوب دار السّعاده اغاسی اولدوغی کوندن سوبلیو سوبلیو
پادشاهی قولدن صوودب وسعادتلو پادشاه یکیچری وسپاه طائفه سن
قِرُوْب اَتْراکدن سکبان وترکماندن جندی یازمق هواسنه دوشوب اناطول
سمتنه گچمکه حاضر وامادە ایدی وخواجه عمر افندی بو خصوصده
دار السعادة اغاسنه موافقت ایدوب پادشاهه مصر شهرن مدح ایلمکه
سبب اول ایدیکم خواجه عمر افندینك بر قرنداشی کعبه‌ده شیخ ایدیکم
(5) قره باش دیمکله مشهوردر خواجه افندی بوندن اقدم بَلْکِه
بریل مُقدَّم کعبه قضاسن قرنداشی قره‌باشه پادشاهدن رجا ایدوب
الیویرمش ایدی انده اولان محصول قضا ایسه شریف مکّه‌یه مخصوص
اولمغین شریف مکّه خواجه براد ری قره باشی بردار ایلمك استدکده
اهل مکّه قره باشی شریف دن رجا ایدوب اَصِلْمَاقدن قورتاردلر
اَمَّا شریف مکّه قره باشی مکّه دن اخراج ایدوب ردّ ایلدی قره باش

شهر مصره کلوب باشنه کلن وقعه لری برادری خواجه عمر افندی یه
نامه ایله اعلام ایلدلر خواجه عمر افندی غیرته دوشوب قرنداشنه
اولدوغی رسوایلقدن شریف مکّه یه انتقام قصد ایدوب کوکلنه
بواندیشه دوشدیکم پادشاهی قالدرب شریف مکّه اوزرینه ایلدوب شریف
مکهء قتل ایندرب قرنداشی قره باشه شریف ایندوکی حقارتك جزاسنی
ایده پس بو سودای خاملہ اول دخی دار السّعادة اغاسنه موافقت
(6) ایدوب سعادتلو سلطان عثمان خانی انطولی سمتنه چکمکه اِلقا
ایدردی وبونلردن ماعدا پادشاهله قول طائفه دشمن ایدن بستانجی
محمّد اغا ایدی بو خصوص اچون یکیچریلر اغا سی یوسف اغا ایله
خصم اولوب پادشاه جهانبانی تبدیل جامه ایله وبستانجی طائفه
سیله اویدروب میخانه وبوزخانه باصوب دوتدقلری یکیچری وسپاهینك
کیمن تعزیر غیر شرعی ایدوب وکمین دخی دریایه اتماغه بشلدلر
وکیسن دخی طاش کیسنه قودیلر قول طائفه سی بو خصوصه زیاده
مُتَأَلِّم الدیلر وسعادتلو پادشاه سفر همایونه کتمزدن بریل مقدّم
جمله عسکرم حاضر ومُهَیَّا اولسنلر دیوب جوانب اربعه یه امر شریف
ایله مستقل ادملر ارسال ایلیوب محکم یراغ ایلدلر چونکم پادشاه
سفر همایونه واردیلر قصبهٔ اسکاچیده جسر کبیرده سفر اِنْعَامن
موجود بولنان قپو قولنه ویروب صکره کلنلر انعام دن محروم اولدلر
اول سببدن جنك (7) امرنده بخشش المابین عسکر تکاسل ایدوب
بخشش الان قول دشمنله جنك ایلسون دیوب جواب ایلدلر بو کونه
سوء تدبیر ایلدکلری اجلدن کُفّار خاکسارك طابورن فتح ایده
میوب صلح اولدلر وپادشاه سفر همایوندن کلدکده بستانجی باشی

محمد اغایه مصر بكلربكی لكن صدقه بیوردلر وخواجه محمود اغا
بستانجی باشی اولدی وسعادتلو پادشاه دار السعادة اغاسی سلیمان
اغانك وحوجه عمر افندینك مشاوره سیله یکیچری وسپاه طائفه سن
قیروب اتراكدن سكبان وترکمان دن جندی یازمق هواسنه دوشوب
اسكی سرای بالتنه جیلرندن اسكی یوسف نامنده بر بالتهجی شهر
حلبه ذخیره ایچون دیوب كوندردلر مذكور بالتاج ایسه اول جانبده
سكبان یازمغه مشغولدر دیوب سویلنمكین بو مقدار حركت اولمشدر
وبوندن ماعدا نیچه بكلربكیلره امر وارد اولمش ایدیكم قپو قولن
قیروب سكبان یازهلر دیو هرجانبه ادملر كتمشدر (8) دیوب خبرلر
شایع اولماغله قول طائفه سی حركت ایلیوب یوم مذكورده جمعیت
عظیم ایله قرمانه چیقوب اندن ات میدانه طغرو روانه اولدلر جمّ
غفیر جمع كثیر اوكلرنه كلن یكیچری وسپاه قلغنده اولانی سورب
جمعیتله آت میدانه كیدركن چاوش باشی قالجی زاده غوغا منعنه
دلاور پاشا بیورلدیسیله كلوركن عسكر دریا مقاطر چاوش باشنی
طاشلیوب قاچوردلر آندن جمعیت آت میدانه واروب یكیچری
وسپاه طائفه سنك امور دیده وكار آزموده اختیارلرندن بر مقدارن
عارف حقایق الفتوی واقف دقایق التقوی بحر الفضائل افصح الامم
نادرة العصر علامة الدّهر مقتدای اهل جهان شیخ الاسلام اسعد
افندی حضرتلرینه واروب فتوا طلب ایلدلر مفهوم سؤال بوایدیكم
پادشاه جهانبانی ازدروب بیت المال مسلمینی تلف ایندروب بونجه فتنه
وفتنارته سبب اولان كشیلره (9) شرعا نه لازم كلور ددكلرنده قتل
لازم كلور دیوب جواب شریف بیوردیلر صورة فتوا اَخْذ اولنوب

جمعيتله آت ميداننه كلدلر وينه اول كون طونمهء همايون بشّك
طاش اوكندن قالقوب يدى قُلّه يه كدركن بو غلو واقع والمغين مكيلره
كناره يناشدرب طونمه ج يولداشلر عجله ايله كناره چقدلر حضار
قاپولرى قپانق اولمغين هر بريسى برج بارودن اشروب اچوبه كلوب
جمعيّتنه داخل اولدلر واول زمان يكيچرى اغاسى وبلوك اغالرى غوغا
منعنه ات ميداننه جمعيّتنه كلوب داخل اولدقلرنده يكيچرى وسپاه
اغالرن جمعيّتنه داخل ايلميوب طاشليوب قاچوردلر اندنصكره عساكر
دريا مقاطر اتّفاق ايلدلركم خواجه عمر افندى يه وارب پادشاه
جانبنه خواجهٔ كوندرب اناطول سمتنه چمه دن فراغت ايتدروب
دار السّعادة اغاسى سليمان اغانك باشن كسدره لر بو احوالى
پادشاهه عرض ايلمكه خواجه دن مناسب كمسه (10) اولماز ديدلر
چونكم عسكر دريا مقاطر خواجهنك سرايى اوكنه كلدلر اول زمان
خواجهٔ سلطان عثمان خان شهنشين ده اتورب قپولرن محكم قپاتمش
ايدى عساكر اسلام نعرهلر اورب افندى كل بيور جانبمزدن جوابمزه
وكيل اولوب احوالمز پادشاهمزه اعلام ايله ددكلرنده خواجه غلبهٔ
كورب قوكشو قپوسندن فرار ايلدلر عساكر اسلام بر مقدار طورب
وينه نعرهلر اورب چاغرشدلر اچرودن خواجه نك خدمتكارلرى
جواب ايلدلركم افندى بونده دكل سراى پادشاهه كتمشدر ددیلر
عساكر اسلامدن چوق كشيلر كورمشلر ايديلر اول سببدن قپوسنى
يقوب مالن غارت ايلدلر اندن دونوب دلاور پاشانك سراينه كلدلركم
ذكر اولنان احوالى پادشاهه عرض ايندرهلر چونكم عساكر دريا مقاطر
وزير اعظم دلاور پاشانك سراينه كلدلر دلاور پاشانك خَدَم وحَشمى

بالجمله توابع ولواحقی (11) پر سلاح اولوب عساکر دریا مقاطر
جمعیّتنه اوق اتدلر وبر قاچ ادملر مجروح ایلیوب برایکسن قتل ایلدلر
سپاه ویکیچری جمعیتنده ایسه یات ویراق یوغدی اول سببدن
دوندلر واتّفاق ایلدلرکم سپاهیلر چارشوسنه وارب هرنه دکلو آلاتِ
حرب واسباب ضرب وارسه غارت ایلیوب ینه پر سلاح دلاور پاشانک
سراینه کلوب انتقام ایلیه‌لر بو اتفاق اوزرینه سیل روان مثال اقوب
سپاهیلر چارشوسنه یقین اولدقده اهل سوق قارشو چقوب دکّانلرن
غارتدن قورترمغچون عسکر اسلامدن تَمَنّی ایلدلر عسکر اسلام دخی
بر برن منع ایلیوب غارتدن فراغت ایلدیلر وهم اخشام دخی قریب
ایدی اول سببدن جمعیّت پریشان اولدی فامّا اتفاق ایلدلرکم صباح
یکیچری وسپاه آلات سلاحله جمع اولوب کله‌لر سپاه ویکیچری طائفه
سنك بو مقدار جرءت اتمسنه (12) سبب اول ایدیکم پادشاهی منع
ایلمکه وزیر اعظم دلاور پاشا وشیخ الاسلام اسعد افندی وسائر وزراً
عظام وعلماء کرام اقدام ایلدلر چاره اولوب سوزلرن پادشاهه تاثیر
ایندرمدلر عاقبت شیخ الاسلام اسعد افندی پادشاهك کعبه یه
کتمسی جایز دکلدر دیوب بو فتوای شریفی تحریر ایدوب سلطان
عثمانه ارسال اتدلر سلطان عثمان اول فتوایی کوردکده العهدة علی
الراوی فتوای شریفی پاره‌لدی دیو روایت ایدرلر چونکم کبار علما
ووزراً پادشاهی الیقومغه چاره ایده مدلر اول سببدن قول طایفه سی
حرکت ایلدلر چونکم سلطان عثمان یکیچری وسپاه طائفه سنك
جمعیّت ایدوب بو مقدار حرکتن وخواجه‌نك سرایی غارت اولندوغن
اشیدوب علمایی سرایه دعوت ایلدلر وسبب جمعیّتی سوال بیوردیلر

علما داغ جواب ویردیلرکم قول طائفه سی (13) پادشاهك اناطولی
سمتنه کچه‌وکنه راضی دکللردر وبر قاچ کشی‌لرك منصبده اولدوغن
استمزلر دیدکلریدن پادشاه کتمه‌دن فراغت ایلدوم دیوب جواب
ویردیلر ارته‌سی ماه رجب المرجبك سکزنجی کونی پنج شنبه کونی
یکیچری وسپاه تیر وکمان وتفنك وسیف وسنان برله اماده اولدلر
بوکون اولان جمعیّت دونکی کون اولان جمعیّتك بش مقداری واردی
اوّلا یکی اوده‌لر یاننده آت میداننده جمعیّت ایدوب اندنصکره جمع
اولان یکیچری وسپاه جمعیّت عظیم ایله ابو الفتح غازی سلطان محمّد
خان علیه الرّحمة والغفران حضرتلرینك جامع شریفی حرمنه واروب
دعا قلنوب اندن اوچ کرّه تکبیر ایدوب جمعیّت عظیم ایله آت
میداننه کلدلر اندنصکره علمأ شریعتدن شیخ الاسلام اسعد افندی
وزکریا زاده یحیی افندی وکتخدا مصطفی افندی (14) وبستان زاده
محمّد افندی وعزمي زاده حالتی افندی وبونلرك امثالی بیچه افندیلر
ومشایخ طریقتدن ایاصوفیه واعظی عمر افندی وجامع احمدیّه واعظی
سیواسی افندی وجرّاح محمّد پاشا واعظی ابراهیم افندی ودرویش
افندی وقاقی زاده اتلره سوار اولوب بجع انادیّه جامع احمدیّه‌ده آت
لرندن اینوب عساکر اسلامك مدبّرلرندن بر مقداری جامع ایچنه
کیروب علمأ شریعت ومشایخ طریقت افندیلره دعالر ایلدلر سبب
جمعیت سؤال اولندقده التی کمسنه نك قتل اولنمسن طلب ایدوب
عرض حال وصورة دفتر تحریر اولندی اوّل قتل اولنمسی طلب اولنان
التی کشی نك اسامیلری بونلردر خواجه عمر افندی ودار السعادة
اغاسی سلیمان اغا وقایم مقام احمد پاشا ودفتردار باقی پاشا ووزیر

اعظم دلاور پاشا وسکبان باشی نصوح اغا ایدی خواجه ایله دار السّعادة اغاسی نه خصوص ایچون طلب اولندوغی (15) حکایه اوّلنده یاداولنمشدر فامّا دلاور پاشا دونکی کون یکیچری وسپاه سراینه واردقده یکیچری وسپّاه جمعیّتنه اوق آتوب بر قاچ ادملری مجروح ایدوب وبر اکی ادم قتل اولندی اول سببدن دلاور پاشایی استدلر وباقی پاشا هرنچن دفتردار اولسه یکیچری وسپاه طایفه سنه قزل وقرقق واکسك اقچه چقاردی علوفه‌لری اول اجلدن قتل اولنمه سن طلب ایلدلر وقایم مقام احمد پاشا پادشاه سفر همایونده ایکن استانه قایم مقام لغله قالدوغنده یکیچری وسپاه مانده‌لرینك علوفه‌لرن ویرمکده تاخیر ایلدوکی اجلدن قورجیلر واتورقلر جمع اولوب قایم مقامك سراین طشلیوب علوفه‌لرن الدلر ونصوح اغایی سکبان باشی لکله قبول ایلمیوب سابقا سکبان باشیلکدن معزول قره حسن اغایه سکبان باشیلك ویرلدی چونکم پادشاه سفر همایوندن دوندی تکرار نصوح اغایه سکبان (16) باشیلك ویرلدی چونکم پادشاهك معلومی اولدکم قوریجی واوتراقلر قایم مقامك سراین طاشلیوب بو مقدار حرکت ایلدکلری سعادتلو پادشاه قوریجی واوتوراق جمله‌سی دفع اولسون دیو فرمان اتدیلر پادشاهدن رجا ایلدلر لکن ایکی بیك مقداری ادمك تذکره‌سن الوب درلکن کسدلر تدریجله علوفه‌دن اکسلتمکه بشلدلر اول سببدن ایدیکم قایم مقام احمد پاشا وسکبان باشی نصوح اغانك قتل اولنمسن طلب ایلدلر زیرا قوریجیلردن قایم مقام وسکبان باشی پادشاهه شکایت ایلمشلر ایدیلر بزینه سوزمزه کله‌لم عماذکر اولنان دفتری الوب آتلرنه سوار اولوب

سرایه کلدلر وجمعیّت عظیمی پادشاه جهان سلطان عثمان خانه اعلام
ایلدلر پادشاه چونکم صورة حاله واقف اولدی قتل اولنمهسی طلب
اولنان کشیلری قتل ایلمك بابنده عناد ایدوب ویرمم (17) دیوب
جواب بیوردلر علما تکرار رجا ایدوب پادشاهم استدکلرن ویر یوخسه
حال خراب اولوربو جمعیّت عظیم جمعیّت ددکلرنده پادشاه غضبنه
کلوب مقیّد اولمك انلرك تدارکلری کورلمشدر دیو بیوردیلر علماء دین
پادشاهك غضبن مشاهده ایدیجك سوزلری تاثیر ایده میه جکن
بیلوب جوابلرن قطع ایلدلر وطشره چقامایوب پادشاه نظرنده
قالدلر اول زمانده علمانك اکلندوکن کوریجك عساکر اسلام تدبیر
ایلدلرکم سرایه واره لر لکن سرایده مکمّل یراقلو نیچه بك مُرتّب
عسکر واردر دینمکین خوف ایدرلردی وهم علمایی کوندرمشلر ایدیلر
اوله کم علما مصلحت کورب کله لر دیو یکیچری وسپاه آت میداننده
دورلردی چونکم علما پادشاه نظرنده اکلندوکن کوردیلر تدارك
ایلدلرکم سرایه ورهلر لکن سرایده بستانجی طائفه پربراغ اولمشلر
حاضر وامادهدر وسرایه اون عدد طوب کتورمشلردر (18) دینمکین
ایلرویه وارمغه جرات ایده مدیلر اول زمان یکیچری وسپاه اراسندن
نیچه مدبّرلر رای ایلدلرکم ایه صوفیه مناره سنه ادم چقاروب
وجانب سرایه باقدروب سرایده عسکر وارمی یوقمی بیلهلر وعلمادن
کلورکدر وارمی کورهلر بو تدبیر اورزینه بر قاچ جاپك کمسهلر ایا
صوفیه مناره سنه چقوب جانب سرایه باقدلر نه علمادن کلورکیدر
وارونه بستانجی وعسکردن اثروار چونکیم انی کوردیلر در حال کلوب
عسکره خبر ایلدلر چونکم عساکر دریا مقاطر بوخبری الدلر الله اکبر

دل امدى كور عساكر اسلام توفنكلوسن اوكنه الوب باقى عسكر يالك
قلجلرايله ات ميداننّدن جانب سرايه يوريديلر چون سراى
قپوسنه كلدلر قپوى كشاده بولدلر وقپوجىلرك بر قاچن بولوب احوالى
سؤال ايلدلر بوّابلر دخى جواب ايلدلركم بستانجىلرى حاضر مُهَيَّا
اشندك غافل اولماك دديلر عساكر اسلام بوّابلردن (19) بو خبرى
الدقده سرايك قپوسن بكلمكه اجيوز توفنكلو الى قوديلر ودمور قپويه
دخى بر اول مقدارن كوندرب محكم حفظ ايلدلر اندنصكره عساكر
اسلام سرايك باب اوّلندن كرديلر وعساكر ظفر مأثر سراى حولسنه
طولدلر وجبه خانه اوكنده داغلر كبى يغلان اودونى عسكرك
يراقسو زى بر زن الدلر يرنده اودن قالمدى سابقا دنمشديكم يكيچرى
وسپاه مكمّل سلاحله اماده اولوب كلمشلر ايديلر بونده يراقسوز
كلوب اودن غارت ايدن كملر ايدوكى سؤال اولنورسه جبهجى وطوبجى
وعجمى اوغلانى وشهرلو طائفه سى ايديكم بو جمعيّت ده جمله سى
حاضر ايديلر سپاه ويكيچرى طايفهسى نيچه كز شهرلويه وارك ارامزده
بولنمك عسكر چقرسه بزه ايق باغى اولورسز ددكلرنده شهرلو
طائفه سىدخى جواب ايلدلر كم عسكر اسلام قنده ايسه بزده انده
يوز عساكر (20) اسلامسوز بزه درلك حرامدر دريلو رسك بله
وقريلو رسق بله اولورز ديوب ايرلمادلر وبر ايكى ساعت مقدارى عساكر
دريا مقاطرا موج اورديلر درديلر ونعرهلر اورب تفنكلر اتدلر
وچاغرشوب شرعله دار السعاده اغاسن استرز شرعله خواجه ى
استرز شرعله دلاور پاشايى استرز ديدلر كوردلركم هيچ كلوركدر
يوق بوكز جمعيّت عظيم سيل مثال اقوب اكنجى قپويه كلدلر اندنخى

هزار خوفله کیرب نعره‌لر اورب تفنکلر اتدلر فاما عساکر دریا مغاطرده زیاده خوف وار ایدیکم بسنانجی طائفه‌سی نه بیردن چقرونه یردن هجوم ایدر دیوب هربریسی روزنه دیده‌لرن کشاده ایلمشلر ایدیلر وعساکر اسلامك بر مقداری وزرا اتوردغی قبّه‌لر سمتنه وبر مقداری مَطْبخ سمتنه طاغلوب تا اوچنجی قپویه کلنجه عسکر اسلامك جوابی ایدیکم شرعله دلاور پاشایی (21) استرز شرعله خواجهٔ استرز شرعله دار السّعادة اغاسن استرز دیوب اوج ساعت مقداری اولدیکم طوردیلر هیچ کلورکدر یوق عاقبت جرُت ایدوب اوچنجی قپویه کلدلر اول قپوده ایسه قپو او غلنلرندن بر قاج اق اغالر طورلردی عسکر اسلامك قپویه هجومن کورب قپودن اچرویه فرار ایلدلر عساکر دریا مغاطر اوچنجی قپودن دخی کیروب نعره‌لر اورب تفنکلر اتدلر اول زمان ایدیکم عساکر اسلام اراسنده بو صدا پیدا اولدی سویلین کم ایدوکن کثرتدن بیله مدیلر سویلدوکی سوز بو ایدیکم شرعله سلطان مصطفی خانی استرز دیوب سوزن اوج کرّه تکرار ایدنجه حکمت یزدنی وقدرت سبحانی برله جمیع عسکرك لسانده بو سوز جاری اولوب جمله‌سی برکزدن نعره‌لر اورب شرعله سلطان مصطفی خانی استرز دیوب نعرهٔ تکرار ایلدلر اندن اچ اوغلنلر (22) اوده‌سی اوکنه کلوب سلطان مصطفی خان حبس اولدوغی مکانی سؤال ایلدلر اول زمانده اچ اوغلنلری اوده لری اوکنه چیقوب خوف وخشیت ایله طوررلردی جواب ایلدلرکم بز سلطان مصطفی خان محبوس اولدوغی مکانی بلمز دیلر عساکر اسلام جا بجا اوده‌لرن ارایوب کزرکن بر خاص اوده‌لو اچ اوغلانی جانب حرمه اشارت ایدوب سلطان مصطفی خان بو سمتده

IMPRIMERIE NATIONALE.

اولمق واردر دینجه عسکرك جمله‌سی اول اشارت اولنان قبّه‌لر سمتنه کلدلر وسپاهیلر یوقارو قبّه‌لر اوزرینن چقوب وقورشون اوزرنده کزوب شرعله سلطان مصطفی خانی استرز دیوب نعره‌لر اوردیلر اول زمانده اشاغی قبّه نك بریسندن بر اواز خزین عسکر اسلامك سمعنه ایرشدکده اول قبّه‌نك اوزرنده دورب وبر قاچ چاپك یکتلر مطبخ سمتنه سکردشوب بالته‌لر کتوردلر وقورشونی بالته ایله (23) کسوب قبّهٔ دلمکه مشغول اولدلر سلطان عثمان بو احواله واقف اولدقده تیز دلاور پاشایی کتورمکه بستانجی طائفه‌سندن بر قاچ ادملر ارسال بیوردلر زیرا دلاور پاشا اسکداره محمود افندی تکیه سنه کتمشلر ایدی کیدن ادملر وارب دلاور پاشایی دتوب کتورب قایغه قودلر قو امدی بونلر کلسون بوپکاده عساکر اسلام قبّه‌یی دلرکن بر قاچ قره خادملر قبّهٔ دلوب کاره مشغول اولان بهادرلره تیرباران ایلدلر عساکر اسلام دن بر قاچ تفنکلو قبّه یه چقوب اکی خادم قتل ایلدلرهله بیك جهدله قبّه‌یی دلوب لشکرك بر مقداری دخی علی الفور وارب وزرا اتوردغی ایوان پرده‌لرنك طنب‌لرنی کسوب کتوردلر اندن اوچ نفر شهبازلر رسن ایله اشاغیه اندیلر وقدوم شاه عادله باش قوبوب دعادرلرن نثار وثنا کوهرلرن خاك پاینه ایثار ایدوب ایندیلر

قطعه (24)

جمله‌نك رایبله شاهم سوزمز بردر بزم
خالص ومخلص محبّ بی ریا هپ چاکرز

حق سنكدر سلطنت صد رنده سن شاه اول بزه
بز سنك محكومكز هر امركه فرمان برز
تخت دولت منتظردر پاى عالي پايه كه
يوق خلافومز شها فى الجمله طوغرو قوللرز
مصر دللر قحط دن ويران ايكن يوسف لك ايت
پادشاهم سن عزيزى عالمه شاه استرز
قالمزدن نوعيا صوررسه ياران صفا
شاه عادل دورنه ايرشدك ومحوز سويلرز

نثر

اول دلاورلر اينندلر بيور پادشاهم عساكر اسلام طشرهده سن شاه عادله منتظرلردر ددكلرنده اول پادشاه كريم الخصال وعديم الامثال سلطان مصطفى خان يوسف جمال اول محل صواسندلر مكر اوچ كون ايمش كم صو اچيما مشلر ايمش على الفور اوچ يردن اوچ صوماق (25) صو كتوردلر واشاغيه رسن ايله صو ايندردلر وبر مقدار چاپك يكتلر اسكى سرايه والدهٔ سلطان مصطفى خانه مژده ايلمكه كتدلر اندنصكره شاه عادل سلطان مصطفى خان صاف دل حضرتلرن قبه اوزر ينه چقارديلر وخدمتندن بله محبوس اولان ايكى جاريه سن بيله چقردلر اول زمان ايديكم سلطان عثمان اسكداردن دلاور پاشايي كتوردب دار السعادة سليمان اغا ايله ايكيسن عسكره ارسال ايلدلر حرم سراى قپولرندن بر قپو اچيلوب ايكسن دخى طشرهيه ايدوب قپويي ينه محكم بند ايلدلر اندنصكره عساكر اسلام تيغ وتبر چكوب وزير اعظم دلاور

پاشاىي ودار السعادە اغاسى سليمان اغاىي پارەلدلر اول زمان علماء شريعت سلطان عثمان نظرندن چقوب كلدلر شيخ الاسلام اسعد افندى وكتخدا مصطفى افندى ايندلر يولداشلر كلوك سلطان مصطفى خان درسون سلطان عثمان (26) استدوكوكز وردى دخى ملى استرسكز پادشاهدن اليويره لم ديدكدە يكيچرى وسپاه جواب ايلدلركم افندلر بزاسندمكز بولدق اوّلدە بزم پادشاهمز سلطان مصطفى خان ايدى ينه پادشاهمزدر دديلر وسلطان مصطفى خان حضرتلرينه كَيْدِرْمكيچون علمادن فرّاجه استدلر علما اجابت ايلميوب پادشاهه كيدرمكيچون فرّاجه سن ويرمديلر اندنصكره عساكر اسلام پادشاه عاليمقام حضرتلرنّ قبەدن اشغيه ايندردلر وشيخ الاسلام اسعد افنديننك آتنه سوار ايلدلر پادشاه جهانك ايسه ضعف بدندن اَتْدە اتورمغه اقتدارلرى اولمامغين ينه ايندروب عرض قاپوسى ياننده براودە ايچنه قويدلر علما تكرار سويليوب يولداشلر پشيمان اولورسز كلك سلطان مصطفى خان طورسون دينجه علمايه بيعت تكليف اولندى علما بيعت امرندە برمقدار مخالفت ايدوب بيعتندن (27) ابا ايلدلر وقول طائفه سيله علما اراسندە چوق نزاع وجدال واقع اولدى اخر الامر يكيچرى وسپاه علماىي قلج ايله بيعت اتدردلر علمانك بيعت امرندە مخالفت ايلەلرينه سبب اول ايديكم سلطان عثمان هنوز تخت پادشاهيدە برقرار اولوب علماء دينى صلح ايچون كوندرمشلر ايديلر علما طشرە يه كلدكدە سلطان مصطفى خان خلاص اولمش بولندى اول سببدن علمايله قول ميانندە بو مقدار نزاع وجدال واقع اولدى فامّا مشايخ كبار عناد ايلميوب قطب فلك الاقبال ومركز دائرة الاكمال

سلطان مصطفى خان يوسف جمال حضرتلرندن بيعت ايلدلر
اندنصكره عساكر اسلام سعادتلو سلطان مصطفى خان يوسف جمال
حضرتلرندن اسكى سرايه كتمكى رجا ايلدلر سعادتلو حنكار قوللرينك
رجالرن ردّ بيورمديلر اندنصكره سعادتلو پادشاهى خدمتنده
اولان جاريه‌لر ايله بيله عربيه قودلر اول زمان اچ اوغلانلرندن
(28) درويش اغا نامنده بر جلب مقام سلام دارده پادشاهله عربيه
بله كيروب ونيچه يوز ادملر عربه‌يى چكوب ونيچه بيك غازيلر سيفلر
عريان ايدوب عربه‌نك اطرافن احاطه ايدوب بو حالله سلطان مصطفى
خانى اسكى سرايه كتوردلر اندنصكره عسكر اسلامك بر مقدارى واروب
بابا جعفر زندانندە وغلطه زندانندە وطاش كميلرنده اولان
محبوسلرى ومجرملر خلاص ايلدلر پادشاه جهان سلطان مصطفى خان
امريله جمله‌سى خلاص اولدلر وبر مقدار يغماجيلر واروب دفتردار باقى
پاشانك سرايين غارت ايلدلر وخواجه‌زاده استنبول قاضيسى عبد الله
چلبى‌نك خانه سن غارت ايلدلر وبر خبر دخى ظهور ايلديكم سلطان
عثمان بستانجى عسكريله اماده اولوب كلوب سراى عتيقى باصوب
سلطان مصطفى خانى قتل ايلسه كركدر ديدلر وبر خبر دخى الديكم
سلطان عثمان يكيچريلر اغالغن (29) قره على اغايه ويرلمش دنكده
كتخدا بك حسين اغا وسكبان باشى نصوح اغا قره على اغايه مبارك
باده كتمشلر ايديلر يكيچرى طائفه‌سى بو خبرى الدقده على اغايى
پاره لمكه كتدلر على اغا احوالى دويوب فرار ايلدلر لكن سرايى غارت
اولندى ويكيچرى وسپاه طائفه سنك بر مقدارى تدبير ايلدلر كيم
اسكى سرايه وارب سلطان ولى سلطان مصطفى خان حضرتلرن اسكى

سرایدن قالدرب اورته جامعه کتوره‌لر بو رای اوزرینه عساکر اسلام ینه اسکی سرایه واروب والده سلطان مصطفی خانی دعوت ایدوب ذکر اولنان احوالی عرض ایله‌کلرنده والده سلطان مصطفی خان ایندی اوغللر پادشاهك ضعف بدندن آتده اتورمغه اقتدارلری یوقدر دیدکده تکرار بر عربه کتورب سلطان مصطفی خانی و والده سلطان مصطفی خانی وخدمتنده اولان جاریه‌لری وسلاح دار درویش اغایی عربیه قویوب وعساکر (30) اسلام عربه چکوب پادشاه عالی جاهی اورته جامعه کتوردلر پادشاه اورته جامعه کلدوکی زمان ماه رجب المرجّبك طقوزنجی جمعه کیجه‌سی اخشام نمازندن صکره ایدی پادشاه عربه‌دن ایندکدن مبارك دست شریفلرن دعایه قالدرب بیوردیلرکه اوغللر کلك دعا ایده لم بزي بو ارایه کتورن مولا عثمانیه‌ده کتورسون دیوب دعا ایدوب جامع ایچنه کردیلر

ابیات

دعانك خرمنیدر اورته جامع مکانك احسنیدر اورته جامع
کللدن شاه عادل اول مقامه مقامك روشنیدر اورته جامع
اولبدر مسند اهل نجات اول جهانك کلشنیدر اورته جامع

وینه اسکی یکیچریلر اغاسنه اغالق منصبن مقرّر ایلدلر زیرا یکیچری طائفه‌سی بز اغامزدن خشنودز دیوب شاه عدالت عنوان شاه ولی سلطان مصطفی خان حضرتلرینه بواحوال عرض اولنمغیین (31) سعادتلو پادشاه اسکی سرایه کلدکده ینه یکیچریلر اغالغن علي اغایه صدقه

ایلدلر وادم كوندرب على اغاي دعوت بيورديلر على اغا دعوته اجابت قلميوب جواب بيورديلركه نه سلطان عثمانه وارورن ونه سلطان مصطفی حانه وارورن پادشا هلق بللو برسنه منحصر اولمايجه بريسنه وارمم ديوب ايلدلر پادشاه اورته جامعه كلدكده ينه دعوت بيورديلر ينه كلمدى عاقبت جميع اوده باشيلرك رابيله بردعوت نامه يازوب يكيچرى اغاسنه كوندردلر اغا اول دعوت نامهٔ كورب درحال آتنه سوار اولوب اورته جامعه كلوب پادشاه وليدن بيعت ايندردلر على اغا جامعدن چقوب آتنه سوار اولوب قپويه كتدلر اغا جامعه كلدوكى زمان كيجاهنك ثلث اوّلى كچمش ايدى برمقدار اكلنديلر نصُب اللّيل وار ايديكم اورته جامعدن كنديلر يكيچرىو (32) سپاه طائفهسى اول كيجه سعادتلو حنكارى جامعده محكم حفظ ايلدلر وجمله غزاهٔ مسلمين سلطان مصطفى خانه جان ودلدن قول اولدلر

غزل

فلك انك كه دست قهريله قدّن كمان ايلر
فتى غم چكمسون كمحق انى صاحب نشان ايلر
صالوب برنيچه كون زندان چاهده ماه كنعانه
ينه مصر سعادتده عزيز كامران ايلر
ايدركاهى خليلى اتش قهرينه پروانه
ينه كل كيبى مولا ييرن ادك كلستان ايلر
سليمانى ايدر آواره كاهى تاج وتختدن
ينه اعزاز اكراميله شاه انس وجان ايلر

حمول اولوب جفایه تیغ قهری حمل ایدن لطفه
وصال یاریله البتّهٔ کوکلن شادمان ایلر

بو جانبده بزم حکایه‌مز سلطان عثمان خان بن سلطان احمد خانه کلدی سلطان مصطفی غلام النه کیروب اسکی سرایه کتدی وکن وقول طائفه‌سی (33) سلطان مصطفی خانی انده دخی قومیوب یکی اوده‌لرده اورته جامعه ایلتدکلرن اشندلر اخشام دخی اولمش ایدی اول زمان سلطان عثمان جمیع وزرایه اجازت بیوردلر زیرا سلطان مصطفی خان خلاص اولدوغی زمان وزراء عظام پادشاه نطرنده ایدیلر علما صلح ایچون چقدقده سلطان مصطفی خان‌دن بیعت ایدوب اولرینه کتدلر وزرا پادشاه یاننده قالمشلر ایدیلر چونکم اخشام اولدی پادشاه اجازت بیوردیلر وزرا سلاملیوب هربریسی سراینه کتدلر فاما حسین پاشاکم سابقا وزیر اعظم اولوب حالا ایکنجی وزیر ایدی اول سلطان عثمان یاننده قالدی اخر اتّفاق ایلدلرکم اغا قاپوسنه واره‌لر اوله‌کم یکیچری طائفه‌سن دوندرب سلطان مصطفی خانی اللّرندن اله‌لر بواتفاق اوزرینه سلطان عثمان وحسین پاشا وبستانجی باشی صوفی محمود اغا اوچیده اتلنوب نصف اللیلده (34) اغا قپوسنه کلدلر بونلر قپوبه کلدکلرنده اغا قپوده دکل ایدی اورته جامعه شاه ولی سلطان مصطفی خان نظرنه کتمش ایدی از زمانده اغا داخ کلدی ذکر اولنان اتّفاق او رزینه یکیچری طائفه سنه اللّیشر التون بخشش ویروب وچوقه لرن اسکرلد ایلیه‌لر وسلطان مصطفی خانی قول الندن اله‌لر بوتدبیر اوزرینه علی اغاي اورته جامعه کوندردلر بواراده ارباب بصیرهٔ اولان اخوانه خفی

ببورلميەكە سلطان مصطفى خان الله اوبنه صغنديلر وسلطان عثمان خان قول اوبنه صغنديلر اول ايكى شاه دولت صناشدلر حق اوبنه صغنان غالب اولوب قول اوبنه صغنان ۞ اولدلر بزينه سوزمزه كلەلم على اغا صُباح نمازندن مقدّم يكى اودەلره كلوب ويكيچرى اودەلرندن بربسنه كيروب يكرمى بش نفر اوده باشئ دعوت ايدوب ذكراولنان تدبيرى اعلام ايلدلر وهر بريسنه احسانلر وعده اولنديكم سوزلرن (35) تاثير ايندرب ويكيچرى طائفەسن دوندرب وزمره سپاەدن ايبروب وسلطان مصطفى خانى قول النەن الوب وسلطان عثمانى پادشا هلغه قبول ايتند ردەلر اوده باشيلر صورتا يكيچرى اغاسنه معقول سلطانم سز بوسوزى قول طائفەسنه سويلك بزدخ معقول ديەلم ويرمك خدانكدر ديلر بومقدار زمانده صباح دخ <u>اولدى واول</u> كون ماه رجب المرجبك طقوزنجى جمعه كون ايدى يكيچرى اغاسى على اغا جامع شريفه سعادتلو سلطان مصطفى خان نظرنه كردلر اتفاقدن خبردار اولان اوده باشيلر سپاه ويكيچرى طائفەسنه اغانه فعل اچون كلدوكن ونه كونه مشاوره اولدوغن اعلام ايلدلر زمرۀ سپاهدن برعقدار كشىلر اغانك قتلى قصدنه اماره اولدلر على اغا پادشاه نظرنده برمقدار اكلنوب تيزينه طشرەيه چقدلر ودعا ايلمكه بشلدلر يكيچرى وسپاه اغانك دعاسن دكلركبى اولوب ايلروبه كلوب اغاني احاطه ايلدلر اغا دعاي (36) تمام ايدوب ايندى يولداشلر الله پادشا هكوزى مبارك ايلسون سلطان عثمانده قپودەدر سزه الّلى شر التون بخشش وجوقەكوز اسكرلت فرمان بيورديلر كلوك ينه سلطان عثمان يرنده طورسون دينجه اطرافنده اولان عسكر قلجلر چكوب

علی اغاي پارەلدیلر چونکم سلطان عثمان قپودە اولدوغی خبری الندی برمقدار عسکواغا قپوسنە سلطان عثمانی کتورمکە کتدلر وبرمقدار عسکر مقتول اغانك خانەسن غارت ایلدلر وبرمقداری دخی مقتول اغانك جسدن سوریوب کتوروب آق سرای چارشوسندە درت یول اغزنە برقدلر وسعادتلو پادشاه وزیر اعظملکی داود پاشایە احسان بیوردیلر داود پاشایە مژدە جیلر کیدوب دعوت ایلدیلر وسعادتلو پادشاه یکیچریلر اغالغن سلاحداری اولان درویش اغایە صدقە بیوردیلر یکیچریلر اغاسی درویش اغاي کتخدابك حسین اغانك اتنە سوار ایدوب قپوبە ایلندیلر کتخدا (37) بك حسین اغا وباش چاوش محمود چاوش اغا پارەلندکی زمان جامع ایچنە قاچوب خلاص اولدلر وزغرجی باشی علی اغانك کتخدابك اولوب اورتە چاوش اهل مذاق احمد چاوش باش چاوش اولدی داود پاشا دخی اتلنوب اورتە جامعە کلدلر وبرمقدار یمقاجیلر واروب مکرك امینی مراد چاوشك خانەسن غارت ایلدلر سببی بوا یدیکم برقاج جلبلر مکرکە تیرکش بهاصالدرب مراد چاوش الچەلرن ویرمدە اهمال ایلدوکی سببدن واروب خانەسن غارت ایندردلر وسابقا شهر صوباشسی ایکن محتسب اغاسی اولان حاجی صوباشیدن صوباشیلکی حالندە جریمەسن الدوغی أوغریلر محتسب لکندە جریمەسن الدوغی منرەبازلر رنجیدە اولمغین واروب خانەسن غارت ایلدلر واورتە جامعدە پادشاهە دفتر ویریلوب قتل اولنماسی طلب اولنانلردن ماعدا سابقا اکی کرّە یکیچریلر کتخداسی اولن ایاس اغانك قتل اولنمەسن (38) طلب ایلدلر وبو جانبندە سلطان عثمان خانی کتورمکە کدنلر واروب سلطان عثمانی براتەسوار

ایلدیلر وحسین پاشایی دوتدیلرکم اورته جامعه کتوره‌لر حسین پاشا
دوتانلرك الندن قورتلوب فرار ایلدی بوکز عسکر اردندن ایریشوب
اول مقدار قلج اوردیلر کسدره مدیلر عاقبت قچارکن سکرن چالوب
یقدیلر اندن باشن کسدیلر ارقه‌سنده اکی قات دمر طونی وارایدی
قفتانی جبنده سلطان عثمانك خطّ همایونن بولدیلر قید حیاتله باش
وزیرلك ویرمشلر ایمش وحسین پاشانك سراینده اولان مالی غارت
اولندی بواراده حسین پاشا قتل اولندی اما خواجه محمودی خلاص
ایلدیلر کیم حالا بستانجی باشیدر وسلطان عثمانی حسین پاشانك
میّتی اوزرینه اوغرتدیلر حسین پاشا انی کوروب اه ایدوب اغلدی
وایتدی بومظلوم بی کناهدر هرکاه یکیچری وسپاه حقنده ایلك
سویلردی جسرده بخششلر وکوز (39) ناتمام ویردوکم زمان انعام
جمله‌یه اولمه‌سن عرض ایلدی برقاج کز عرضن پایمال ایلدم اکربن
حسین پاشانك سوزن طوتایدم شمدی بوحال کلمزدی روز وشب
بنی ازدرب سزکله ودنیا خلقی ایله دشمن ایدن جواجه عمر افندی
ودار السعادة اغاسی سلیمان اغا ایدی اوزر یکوزده امانت اولسون بنم
قانم خواجه‌ده قومیه سز بن غافل ایدم اول منافقلرك سوزلریله
ایتدوکم اشلری ایو صانوردم مکرکم بکا دنیا عدو اولمش دیوب اه
ایدوب اغلردی عساکر بی شمارك عقلاشندن بعضیلر ایندیلر پادشاهم
ابا واجدادك زماننده امکدار اولان بنده‌لر وکك درلکلرینه بی کناه
نقصان ینوردك وجمله مزی قیروب بیرومزه سکبان وجندی یازمق
دلرسن جان پولادك وقلندر اوغلنك جندیسن وسکبانن بوبکمدوکك
قوللر قرمشلردر وابا واجدادك اقلیم کفّاری بوقوللّرله المشلردر ددیلر

فامّا عساکر (40) دریامقاطر اراسنده نیچه بد زبان دهان وقاضی باز
ولسان قباحتی دراز ایدوب نیچه هدیان سویلدلر کم ذکر اولنمهسی
باعث غم وسبب اَلَمْدُرْ هلهنه حالسه جمعیّت عسکر ایله سلطان
عثمان خانی اورته جامعه کتوردلر اندنصکره عساکر اسلام سلطان
مصطفی خان عالیمقام حضرتلرینك جمال باکمالن کورمك استیوب
پادشاهه عرض جمال ایلسون ددکلرنده سلطان مصطفی خان جامع
رَوْزنه سندن عرض جمال ایلدلر عساکر اسلام تکبیر کتورب پادشاهی
الغشلدلر اول زمان سلطان عثمان دخی دُردوغی یردن عرض جمال ایلیوب
ایندی بنم سپاه ویکیچری اغالرم بنی استمزمسز دیدکده سپاه
ویکیچریدن چوق کشیلر چاغرشوب ایتدلر هرکم سنی استرسه الله
انی استمه سون ددیلر الحق یکیچری وسپاه وسائر عوام قلبلری سلطان
عثماندن مُتَنَفِّره ایدیلر اندنصکره عساکر اسلام (41) جمع اولوب
جناب جلالت شعار عدالت دثار شاهنشاه الاعظم فرمان روای معظّم
پادشاه روی زمین قهرمان الماء والطین مَتَّعَ اللّٰهُ بوجوده المسُلمیُن الی
یوم الدین السلطان ابن السطان سلطان مصطفی خان ابن سلطان
محمد خان حضرتلرن عربیه قویوب عساکر اسلام عربهٔ چکوب سرای
جدیده ایلتدلر والدهسی وایکی جاریهسی عربه اچنده بیله ایدیلر
ونیچه بیك کشیلر قالوب اورته جامعده سلطان عثمان خانی خفظ
ایلدلر اول کون اورته جامعده جمعه نمازی قلنمادی وبو وقعهٔ عظیم
ماه رجب المُرَجَّبَك طقوزنجی وماه مایسك اونجی جمعه کون تاریخ
هجرة نبی علیه السلامك بیك اوتوز برسالنده وتاریخ اسکندرك بیك
طقوزیوز اوتوز اوج سالنده وظهور عثمانیان خان غازینك اوجیوز قرق

اكی یلنده وقران نحسین سرطا نینك اوّل یلنده خطبه سلطان مصطفی نامنه اوقندی

ابیات

(42) مُصَوَّر نور حضرت مصطفی خان | انك ظلّنده ساكن نوع انسان
بحرده برده منصو ایله انی | دوكلسون دشمنینك باشی وقانی
مُظَفَّر قل انی اعدایه یارب | قلج التنده ایت اعداسنی هپ
الهی كوزی باقدقجه جهانك | بزه اكسك لكین كوسترمه انك
كنش طوغب طولندقجه تمامت | ترقی بوله عمری تا قیامت
رفیقی اوله انك خضر والیاس | عدوسینك باشندن كتمسون یاس

اندن بعد صلاة الجمعه داود پاشا اورته جامعه كلوب سلطان عثمان خانی بربازار عربه‌سنه قودوب جمعیّت ایله‌یدی قلّه‌یه كتوردلر شهر قسطنطینیّه‌ده اول كون اولان جمعیّت روزكارده برشهرده وبرپادشاه ملكنده اولمامشدر كرچه بویله برجمعیّت سلطان بایزید بن سلطان محمّد خان جلوس ایندوكی زمان یكیچری طایفه‌سی باش وزیر بولنان قرمانی محمد پاشایی پاره‌لیوب وزرادن بعضیلرنك سرای لری غارت اولندی (43) لكن جمعیّت بومقدار دكل ایدی یوز الثمش یله قریب زمانده وقعه سلطان عثمان خان وخلاص سلطان مصطفی خان ظهور ایلدی امدی بنم روحم عارف صاحب بصیرة اولان یارانه بوعبرة نمونه ینتركم شهر قُسْطَنْطِینِیَّه دَه اوچ كون اچنده ظهور بولان حوادث عجیبه نَدْرْكم اقالیم سبعیه حكم ایدن برشاه تاجداری تختندن ایندرب

قديمی دعاكويی اولان قوللرن اكه دشمن ايدر بودق عظمت جلال باريدندر وبر قولن دق سلطان زاده ومعصوم ايكن اون طقوزيل محبوس طورب عالم خلقنك عقلنده وفكرنده يوغيكن جزئ بهانه ايله اول قولن خلاص ايدوب ربع مسكونه شاه تاجدار ايلر بودق خَلَّاقِ عالمك اَلْطاف جميله سندر ندر ايدَنْ واِيتْدُرَنْ الله در بوعالم خلقنك غوش وغلبه ايدوب های وهوی دیمه‌سی بر خيال خاب (خواب) مثالنده‌در

سُبْحَانَكَ لَا عِلْمَ لَنَا (44) اِلَّا مَا عَلَّمْتَنَا اِنَّكَ اَنْتَ اَلْعَلِيمُ اَلْحَكِيمُ بيدی قلّه‌دن عسكر طاغلد قده سلطان عثمانی حقّنه واصل ايلدلر رحمة الله عليه رحمة واسعة

مرثيّهٔ سلطان عثمان خان

برشاه عالی شانكن شاه جهانه قيدلر
غيرتلو كنج ارسلا نكن شاه جهانه قيدلر
غازی بهادر خاندی عالی نسب سلطاندی
ناميله عثمان خان ايدی شاه جهانه قيدلر
نيت ايدوب حجّ اتمكه قومادی قوللر كتمكه
قولق كرك ايشتمكه شاه جهانه قيدلر
حكم ايتمكه قادر ايكن امرحقّه ناظر ايكن
حجّ ايتمكه حاضر ايكن شاه جهانه قيدلر
اول برشه اعلا ايكن هب جملهدن اولا ايكن

شرع شریف اجرا ایکن شاه جهانه قیدلر
اشراط ساعتدر بودم دور قیامتدر بودم
(45) بیزه ندامتدر بودم شاه جهانه قیدلر
نوعی جکرلر اولدی خون دردم برابکن اولدی اون
قان اغلدی اهل فنون شاه جهانه قیدلز

واول کیجه یدی قلّه‌دن سلطان عثمان خانك میتّن سرایه کتوردلر ارتسی شنبه کونی وزرا وعلما ومشایخ عظما جمع اولوب جنازهء سلطان عثمانه حاضر اولدلر وجسد پاك سلطان عثمان خانی سلطان احمد تربه‌سنده دفن ایلدلر مرحوم سلطان عثمان واقعه‌یه اوغراد غنه تاریخ انّ عثمان شهید واقع اولمشدر ومدّت سلطنت لری درت بیل درت ای ویدی کوندر

درمدح سلطان مصطفی خلّد الله ملکه

کندیسه عثمان خانمز صاغ اوله سلطان مصطفی
سلطان بن سلطا نمز صاغ اوله سلطان مصطفی
حسنیله محبوب اولدلر یوسف کبی خوب اولدلر
(46) صبریله ایّوب اولدلر صاغ اوله سلطان مصطفی
جمله جهانك شاهیدر بریوزینك اول ماهدر
کان سنحا درکاهدر صاغ اوله سلطان مصطفی
دشمنلری هب زاراوله اکه ولیلر بار اوله
شاه جهاندر واراوله صاغ اوله سلطان مصطفی

کمدر بلن بو مشکلی خان مصطفادر بر ولی
سابق مقرّبدر بلی صاغ اوله سلطان مصطفی
روح روانك قطبدر جسم ایچره جانك قطبدر
جمله جهانك قطبدر صاغ اوله سلطان مصطفی
نوحی دعادر کارمز اولدی ولیلر یارمز
بولدق هله خنکارمز صاغ اوله سلطان مصطفی

وبنه ماه رجب اُلمرَجَّبك اونجی شنبه کونی شیخ الاسلام اسعد افندیی مفتی لکدن معزول ایلدلر اسعد افندی نیك عزلنه سبب سلطان عثمانك جنازه‌سنه (47) کلمدوکی اولدی وهم کندی ولری اختیاریله فراغت ایلدلر وسابقا روم ایلی قاضی عسکر لکندن معزول ذکریّا زاده یحیی افندی مفتی اولدی وکتخدا مصطفی افندی روم ایلی قاضی عسکری اولدی وبستان زاده محمّد افندی اناطولی قاضی عسکری اولدی وچشمی افندی استنبول قاضیسی اولدی وبلوك اغالرینك اکثری معزول اولوب وحسن پاشا باش دفتردار اولدی ونصوح اغایی سکبان باشیلکدن معزول ایدوب سابقا سکبان باشی لکدن معزول اولوب اوتوراق اولان عمراغا سکبان باشی اولدی وبرقاج چورو اجیلر معزول اولدلر وسلا حداره مصر بکلر بکیلکی ویرلدی وسایر بکلر بکیلره مقرّر نامه‌لر یازیلوب ارسال اولندی وماه رجبك اون برنجی یکشنبه کونی سپاه طائفه سنه (48) بخشش وخراج دفترلری ویرلدی وسایر قوللر جمله‌سی الدلر لکن یکیچری طائفه‌سی بزبخشیشموز التون استرز خرده اقچه المازز دیمکین برقاج کون تعویق اولنمشدر وماه رجبك یکرمی

اوچنجی کون یکیچری‌یه بخشش ویرلمشدر واول هفته علوفه داغ
چقمشدر وبنه ماه شعبانك اوّلی شنبه کونی دیوان اولوب سپاه طائفه‌سی
جمع اولوب دیوانه کلدلر ویکیچری طائفه‌سی دخی زمرهٔ سپاهه قارشوب
غلو ایلدلر وبرقاج ادملرك قتل اولنمه سن طلب ایلدلرکم نام لری
بونلردر خواجه عمرافندی وقایم مقام احمد پاشا ودفتردار باقی پاشا
وچاوش باشی خالیجی زاده وقپوجی باشی قره علی اغا وایاس اغا ونصوح
اغا وچقان کتخدا بك حسین اغا اَلْبَتَّه قتل اولنسون دیوب نعره‌لر
اوردیلر طایفهٔ مزکور (49) ایسه سلطان مصطفی خان خلاص اولوب
سلطنت تختنه جلوس ایلدوکی زماندن نهان اولمشلر ایدی وزیر اعظم
داود پاشا طایفهٔ مذکوری اَرَاَتْمَغَه مشغول اولدلر ارتسی یکشنبه کونی
دیوان اولمادی اول کیجه اچ اوغلنلری قپو اغاسن پاره‌لیوب ولشن
سوربوب کتورب ات میداننده اولان اَژْدَر میلنه ایاقلرندن بردار
ایلدلر اول کون چین سحر یکیچری وسپاه یکی اوده‌لرده اورته جامعه
جمع اولوب قپو اغاسنك قتل اولنما سنك سببن سویلشورکن سرای
جدید اچ اوغلان لرندن یکیچریلر اغاسنك قپوسنه برنامه کتوردلر
اوقندی مفهوم بو ایدیکم اکر قپو اغاسنك قتل اولنمه سنك سببی سؤال
اولنورسه شهزادهٔ جوانبخت وسزاوار تاج وتخت سلطان مراد خانی قتل
ایلمکه (50) اقدام ایلدی بزدخی اول یمان ایشه اقدام ایدن بی امانی
قتل ایلدك دمشلر چونکیم قول طائفه‌سی شاهزاده‌یه اولان قضیّه‌یه
واقف اولدقده اتفاق ایلدلرکم بوکاره شروع ایدوب بواتّفاقده اولانلری
جمعیت ایله قتل ایلیه‌لر لکن مباشر اولانلرنه کشیلر ایدوکی بلنمدوکی
سببدن اتّفاق ایلدلرکم سرایه واروب عالی بختی چقاردب قتلنه قصد

ایدن کم ایدوکن سؤال ایده‌لر شهزاده دخی کندویه قصد ایدنلری دیو ویره سپاه ویکیچری بوکاره شروع ایدنلری وارب قتل ایده‌لر فامّا سپاهدن برمقدار ادملر سپاه طائفه‌سن اویدرب وزیر اعظم داود پاشایه واردیلر واینندلرکم شهزاده مزه‌نه سببدن قصد ایلدك دد کلرنده داود پاشا بنم شهزاده‌لرك قتلی خصوصنده خبرم یوقدر دیوب قسم ایلیوب خلاص اولدلر ارته‌سی دوشنبه (51) کونی دیوان اولدی وزیر اعظم داود پاشا معزول اولوب سابقا میر سراخور ایکن مصر بکلر بکیسی اولوب معزول اولان مرّه حسین پاشاکم سلطان عثمان زماننده معزول اولمش ایدی دیوانه کلدلر داود پاشا یکرمی درت کون وزیر اعظم اولوب معزول اولدلر وبنه ماه شعبانك طقوزنجی یکشنبه کونی اوده باشیلر یکیچری اغاسنك ادملرن وایچ اوغلانلرن ردّ ایندر مکیچون اغایه سویلدلر زیرا اورته جامعده قتل اولنان علی اغانك خدمتكارلری یکیچری اغاسی اولان درویش اغایه خدمتكار اولمشلر ایدیلر خدام مذکور ایسه علی اغا زماننده هربریسی طریق بجایش اوکرنوب علی اغانك یده رشوتی اولمغین درویش اغانك داخی نامن یرامز ایدرلر دیوب سویلد کلرنده درویش اغا جمله‌سن ردّ ایلدلر ومزبور یکشنبه کونی وزیر اغطم (52) مرّه حسین پاشا یکیچری طائفه‌سنه قیون اقچه‌سن ویردلر وسپاه ملازملرنه دخی بشیوز غروش بهاء غنم ویریلوب ماه شعبانك اون برنجی‌سه شنبه کونی طائفهٔ ملازمین اقچه‌یی حصّه اتمك ایچون سلطان احمد جامعنه کلوب اتلرندن ایندلر حصّه محلنده ارالرینه نزاع دوشوب بری برلرینه کیردلر سبب نزاع بوایدیکم سپاه ملازملری چوق وسلاحدار ملازملری از ایدی زمرهٔ سپاه تنصیفه راضی اولمایوب

لجّ وعناد ایدرکن بردیوانه مانند مستانه جامع قپوسندن ایچرویه
کردی برالنده یالن بچاق وبرقولنده عباسن سپر ایدوب طائفهٔ ملازمینك
اوزرینه یوریوب انی انده وبونی بونده اوج نفر سپاهیٔ مجروح ایدوب
ملازم باشی یحیا بکی قتل ایلدی طائفهٔ ملازمیـن الاق بـولاق اولـوب
(53) سکسن نفر ملازم سپاه غیرت وحمیّت ایدوب دسته چوبلر وبوز
طغانلر ایله اول دیوانهٔ احاطه ایدوب جنکه مشغول اولدلر دیوانه
نعرەلر اورب فنی بنم عثمان خانمی نیلدکوز دیوب بش نفر سپاه دخی
مجروح ایلدی دیوانەیه ظفر بولیما دقلرنده سکسن نفر ملازمك سکسن
نفر خدّامی اغالرینه موافقت ایدوب بله جنکه اغاز ایلدلر باری نه
قصّه دراز ایدەلم برساعت نجومی مقداری جنکدن صکره اول یوز
التمش ادم اول دیوانهٔ بدبختی بیقوب باشن کسدلر واول کون علما
مشاوره ایلدلر امّا مشورەلری نیدوکن کمسه بلمزدی اول سببدن خلق
سوٌ ظنّه واردیلر زیرا علما سلطان مصطفی خان خلاص اولدوغی زمان
بیعت امرنده سلطان عثمان جانبندن صلح ایچون کلوب بیعت
(54) امرنده برمقدار مخالفت کوستردلر اول سببدن یکیچری وسپاه
طائفەسی علمانك مشاورەسن پادشاه تبدلاتنه درديوب علما حقنەسوٌ
ظنّ ایدرلردی حاشاکم علماء شریعت بوکونه مشاوره ایلیەلر علما
حقنه بوسوزلرك جملەسی بهتان عظیمدر وبنه ماه شعبانك اون
دردنجی جمعه کونی شاه کریم الخصال وعدیم المثال سلطان مصطفی خان
یوسف جمال سلطان احمد جامعنده جمعه نمازنه چقدلر اول مقدار
سطوت وصلابت ایله چقدیکم خلق عالم پادشاهك حسن تماشاسنده
حیران اولدلر الحق بو حسن وهیبت جلال شاهان سلفدن بریسنه

میسر او لمامشدر کرچه‌کم پادشاهك زیب وزینتن سیر ایدنلر زوینهٔ
دیداردن محروم اولدلر ومشاهدهٔ دیدار ایدنلر زیب وزینتن سیر
ایده‌مدیلر بحمد الله که (55) پادشاهمز ابا واجدادنك دارات وایینن
احیا ایلدلر زیرا سلطان احمدو سلطان محمّد خان حضرتلرینك زمان
شریفلر نده اولان جمعه رختلری سلطان عثمان خان زماننده مُعَطَّلْ
قالمش ایدی ینه پادشاهمز زماننده تجدید اولدی مصراع حسن
خدادار را حاجت مشاطه نیست
پادشاه خرشید جاه حقّنده بعضی نادان قوم سوء ظنّ ایدوب کفت
وکویه سبب اولدلرکم پادشاه جهان اَتده اوتورمز دیوب غِیبَتْ ایدنلر
چونکم شهریاری بوآداب واَوْضاعْ اورزه کوردیلر منافق خیلنك قلب
لری نار حسدله هیزم خشك مثال دوتوشوب یاندی وینه ماه
شعبانك یکرمی پنج شنبه کونی شیخ الاسلام یحیی افندی وقاضی
عسکرلر ووزیرا اعظم مرّه حسین پاسا واستنبول قاضیسی سلطان احمد
جامعنده مشاوره ایلدلر (56) فاما بو مشاوره اوقافك زاید بیت
المالِه ادخال ایلمك ایچون ایدی بومشاوه‌نك اصلنه یکیچری وسپاه
وقوف حاصل ایلمیوب علما مشاوره‌سی پادشاه تبدلا تنه‌در دیدلردی
اول سببدن میان ناسده کفت وکو چوق ایدی فامّا بوخصوصده کفت
وکویه سبب اولان قتل اولنمه‌سی طلب اولنان فراریلری توابع ولواحقی
ایدی جهدلری بوایدیکم علماء دینی جیوش مسلمین ایله خصم
ایدوب بربرلرینه دشوره‌لر اول سببدن خلق اراسنده مساوی‌یه شهرت
وبروب علماء دینه بهتان ایدرلردی وعوام ناسدن بعضی بون ادملری
اینانادر رلردی پادشاه ولینك منکرلری زیاده ایدی مرحوم جلال چلبی

منكرلر حقنده برقچ ابيات بيور مشلردر مناسب حال اولمغين اون بيت تبركا تحرير اولنمشدر اول (57) بيتلر بونلردر

مثنوى

اهل حکمت بوحالنه جازم شاد وغم بربر ینی مستلزم
یعنی نمرود ایلسه تسلیم اکّلا نلمّز مقام ابراهیم
لجّ فرعونه دوشمسه موسی اولماز یدی عصاسی اژدرها
کرابو جهل اولمسه مرتد ظاهر اولمزدی معجز احمد
کلوکز صدقله دعا ایده‌لم عاقله مدحله ثنا ایده‌لم
ویره انصاف انلره باری محو اوله شرینله افکاری
شیطنت زائل اوله جاهلدن اهل دل قورتله آزاذلدن
سوزلری حق ایسه مثاب اوله‌لر اکی عالمده کامیاب اوله‌لر
افترا ایسه اوله‌لر مغبون قله‌لر روز محشرده ملعون
بو مراده اجابت اوله قرین اهل انصاف اولن دیسون امین

وينه ماه شعبان المبارك عشر اخرنده وزيرا اعظم مرّة حسين پاشا جميع اوقافك توليت ونظارتن زمرهٔ سپاهه بخش ايلدلر وينره ماه شعبانك يكرمى يدنجى (58) پنج شنبه كونى يكيچريلر اغاسى درويش اغايى معزول ايدوب قرمان بكلربكى لكن ويردلر وسعادتلو پادشاه يكيچريلر اغالغن سلاحدار بيرام اغايه احسان بيور ديلر درويش اغايى قپودان قالدرب بيرام اغايى قپويه كتوردلر اول كيجه وزير اعظم مرّه حسين پاشا معزول اولان در يش اغايى تعجيل برمداينه قايغنه قويوب

كوندردلر ارتهسى جمعه كونى برخبر شايع اولدكم وزير اعظم معزول
اولان اغايى قتل ايلمش ددكلرنده زمرۀ سپاه ويكيچرى يكى اودهلرده
ات ميد اننه جمع اولوب اينمدلر وزير اعظم مرّه حسين پاشا بوكون
اغامز اولدردى يارن برى كون برر ايكيشر بزى دخى قرمغه بشلر
بوا حوال پادشاهمزه اعلام ايليهلم كورهلم اغا قتل اولندوغنه
پادشاهك فرمانى وارمى يوقمى بيلهلم ديوب يكيچرى وسپاه (59) قلج
لرن بغلنوب جمعيّت عظيمه ايله ات ميدانده كلدلر وذكر اولنان احوالى
عرض حال يازوب اون نفر يكيچرى واون نفر سپاه جملهدن اختيار
اولنوب عرض حالله سرايه كوندردلر وباقى عسكر داخى آت ميد انندن
سراى قپوسنه روانه اولدلر ذكر اولنان عرض حالى اول كيدن يكرمى
نفر ادم كتوروب سرايده دار السّعاده اغاسى اسمعيل اغايه ويروب
پادشاهه كوندردلر سعادتلو پادشاه صورة حاله واقف اولدقده برخط
شريف تحرير ايليوب دار السّعادة اغاسيله طشرهيه ارسال بيوردىلر
خط شريف كلوب اوقندى طشرهده اولان عسكر دخى كلوب سرايه
داخل اولدلر مفهوم خط بوايديكم اوج مُسْتَقيم وزيرم واردر داود
پاشا وكورجى محمّد پاشا ولغكهلو مصطفى پاشا اوچيده ايو (60) ادملردر
اما مصطفى پاشا بى غرض ادمدر هرقنقسن دلرسكز وزيرلكى ويردم ديو
بيورمشلر خطّ شريف اوقندقده جمعيّت ايچندن داود پاشا توابعى
داود پاشايى استرز ومحمّد پاشا توابعى محمد پاشايى استرز ديديلر ومصطفى
پاشا توابعى مصطفى پاشايى استرز ديدلر بويله اوليجق سوز الاجه لندى
تكرار دار السعادة اغاسندن رجا ايلدلركم پادشاهه واروب عرض ايليه
جوابلرى بوايديكم بزپادشاهه فلانى وزير ايلسون ديهمزز هر قنقى قولون

دلرسه وزیر ایلسون همان مرّه حسین پاشایی معزول ایلیوب قتل ایلسون
ددکلرنده دار السعاده اغاسی تکرار پادشاهه وارب احوالی عرض
ایلدکلرنده مصطفی پاشا حقنده مزید عنایت پادشاهی ظهوره کلوب
سعادتلو پادشاه وزیر اعظم لغی (61) مصطفی پاشایه احسان بیوردلر
ومرّه حسین پاشا یکرمی بش کون وزیر اعظم اولوب معزول اولدی
ومرّه حسین پاشانک جمیع مال واسبابی بیت المال ایچون ضبط ایلدلر
بوقاروده ذکر اولنمش ایدیکم معزول اولان درویش اغایی برمداینه قایغنه
قویوب کوندرمشلر ایدیلر ارتسی بوغوغا قوپدقده اردندن یوکرك
قایق ایله ادم کوندرب درویش اغایی دوندرب کتوردلر ماه شعبانك
طقوزنجی شنبه کیجه‌سی اورته جامعه کلدلر ارتسی شنبه کونی
یکیچری طائفه‌سی جمع اولوب ینه درویش اغایی اغالغه استدلر عرض
حال یازیلوب پادشاه جانبنه کوندردلر درویش اغا اول کون اورته
جامعده سعادتلو پاد شاه ولینك کرامات علیّه لرندن برکرامتن
حکایت ایلدلر برکون سعادتلو پادشاه اسکدار باغچه سنده ایکن
(62) خواجه محمود اغایه فرمان ایلدلرکم وار فلان یرده برمشهد وار
ایچنده برصاغ قیون دفن اولنمشدر اول قبری اچوب اول قیونی بونده
کتور دیو بیورد قلرنده بستنا نجی باشی درحال برقاج بستنا نجیلر ایله
واروب پادشاه ولی نشان ویردوکی قبری اچوب ایچنده برقیون بولدلر
درت ایاغی باغلو وکوزلری دکلمش بستانجی باشی اول قیونی الوب
پادشاهه کتوردلر سعادتلو پادشاه اول قیونك ایاغی بندن الوب کوزینك
واغزنیك ایلکلرن سکوب قیونی بستانجی باشیه تسلیم ایلیوب
وار بوقیونی بسله‌دیو بیوردیلر یکیچری اغاسی بن قیونی کوردم دیو

بیوردیلر پادشاهك بونك امثالی کرامتلری بی نهایه‌در جمله کراماتندن
بریسی بودرکم اول تخت پادشاهیدن رفع ایتدکلرنده قول طائفه‌سی
سنی (63) استمز دمشلر ایدیلر اول زمانده سلطان مصطفی بیور رلرکه
برکون کله کم قول استمز دیدوکوز قوللر بنی ارایوب بوله‌لر دیمش
ایدی نطق شریف لری درت بچق یله قریب زمانده ظهور ایلدیکم
قول طایفه‌سی ارایوب پادشاهی بولوب خلاص ایلدلر وکندولرینه
اولان افترا ادن قور تولدلر قول طائفه‌سی سنی استمز دیندلرك دروغ بی
فروغ لری اشکاره اولدی سعادتلو پادشاهك اکر هزظهور بولان کرامتی
ذکر اولنسه حکایه‌مز قالور ارباب معارف اولانلره بومقدار ذکر اولندوغی
اکتفا ایدر بزینه سوزمزه کله‌لم چونکم یکیچری طائفه سنك عرض لری
پادشاهه واردی سعادتلو پادشاه یکیچری قوللرینك عرض لرن ردّ
بیورمیوب یکیچری اغالغن بنه درویش اغایه ویروب بیرام اغایه
بوسنه بکلربکیلکي ویرلدی خطّ (64) شریف کلدکده کتخدا بك
علی اغا وباش چاوش اهل مذاق احمد اغا اورته جامعه کلوب درویش
اغایي اتلاندروب قپویه ایلتدلر وینه ماه رمضان شریفك اوّلی شنبه کونی
دیوان اولوب سابقا قتل اولنه‌سی طلب اولنان فراریلرك قتل اولنه‌سن
طلب ایلدلر وسابقا ذکر اولنمش ایدیکم ارباب نفاق هرامورده یکیچری
وسپاه طائفه سنك اتفاق لرن کورب کفت وکویه شهرت ویروب قولی
طائفه‌سی پادشاهی استمزلر دیرلردی چون بوخبر سرایده شایع اولدی
وسعاد تلو پاد شاهك معلومی اولدقده برخطّ شریف تحریر ایلیوب اغا
قپو سنه ارسال ایلدلر ماه رمضانك دردنجی چارشنبه کونی بعد
العصر یکیچری اوده‌لرینه تنبیه ایلدلرکیم صباح چورپا جیلر اوده

باشیلر قپوده جمع اولەلر ارتەسی ماه رمضانك بشنجی پنج شنبه كونی
جمیع اوجاق اغالری وچو رباجیلر واوده باشیلر (65) اغا قپوسنه جمع
اولدلر خطّ شریف اوقندی مفهوم بوایدیكم دنم سپاه ویكیچری
اوغللریمه سلامدنصكره بن سزك بخششكز وترقّیكوز ویردم بن سزك
حقّكزه تقصیر ایلمدم وبیت المال مسلمینه غدز ایلمدم وعلوفەكوز
بیقصور ویردم سز بنی استما مكدن مرادكوز ندر اوّل سزه نه حالی
اولدكم عالم خلوتده ایكن بنی چقاروب پادشاهمز سنسن دیوب بیعت
ایلدكوز وركی حقّكدر صورة ظاهرده سزسبب اولدكوز شمدی سزه نه
حال اولدكم بنی استمز ایمش سزدیوب جواب بیردمشلر چونكم
پادشاهك خط شریفندن بوجوابلری اوجاق اغالری وچو رباجیلر واوده
باشیلر بوجوابلر اشندلر جملەسی بركزدن چاغرشوب حاشا بزم
بواشلردن خبرمز یوقدر وجمله یكیچری وسپاه طائفه سنك خبرلری
یوقدر بوسوزلر جمله یكیچری وسپاه حقّنده بهتان عظیمدر دیلر
وبر عرض حال تحریر ایدوب (66) اوجاق اغالری وچورو اجیلر واوده
باشیلر مهرلر او ردیلر مفهوم بو ایدیكم پادشاهمز صاغ اولسون بز
پادشاهمزدن خشنودز بوسوزلر جمله قول حقّنه افترادر بواشلردن بزم
اكاهمز یوقدر جمله مزك جان وباشی سعادتلو پادشاهك اغور شریفنه
فدادر حق تعالی پادشاهمزك وجود پرجودلرن خطالردن صقلیه دیوب
صورة عرضه مهر اوریلوب یكیچری اغاسی عرضی الوب پادشاه جانبنه
ایلندلر وبلوك اغالرندن دخی جمله سپاهك رائیله عرض حاللر یازیلوب
مهرلیوب پادشاه جانبنه ارسال ایلدلر وقاضی عسكرلر دخی جمله
ملازمین رٲییله عرض حاللر یازوب پادشاه جانبنه ارسال ایلدلر ینه

رمضان شریفك یدنجی شنبه كونی دیوان اولوب پادشاه یوسف منقبت
فریدون معدلت سكندر شوكت قوللرینه خطّ شریف یازوب
(67) اغا قپوسنه كوندردلر اوقندی مفهوم بوایدیكم بنم سپاه ویكیچری
اوغللرم حق تعالی اوجاغكوزی روشن ایلسون برخوردار عمراولك
هربرلرده طوتد وغكوز خیر اشلروكوز اسان اولسون دیوب دعالر
ایلمش وینه رمضان شریفك اون بشنجی كونی فرنكدن الچی كلوب
غلبه دیوان اولدی وماه رمضان شریفك اون یدنجی سه شنبه كونی
علوفه چقدی وینه ماه رمضان شریفك صوك جمعه‌سی جرّاح محمّد
پاشا واعظی ابراهیم افندی وعظ ونصیحت ایدركن پادشاهمز سلطان
مصطفی خانی یاد ایدوب بیوردیلركه درت كوندر پادشاه ولی برتنها
اوده‌یه كیروب نماز قلوب اغلاق ده‌در هیچ كمسیه سویلمز امت محمد
دعایه مشغول اولك سّرنه ینه پادشاه عالم واقفدر وسلطان عثمان
خانك مرتبه‌سن عالم رؤیاده مشاهده ایلمشلر زیاده طبقه (68) كسب
ایلمش دیوب شهادت ایلدلر حق تعالی سلطان عثمانه رحمت ایلسون
وپادشاهمز سلطان مصطفی خانی خطالردن صقلسون بودعایه امین دینلر
اكی عالمده پرمراد اولسون وسه شنبه كونی عید فطرك اوّل كونی اولوب
سعادتلو پادشاه تخت پادشاهی قوروب ایاغ اوزرینه طوروب ال اوپدردلر
بحمد الله كه پادشاهمز اداب خلفاء سلفه رعایت ایدوب ایاغ اوزرینه
طوردیلر زیرا چار یار كزین رضوان الله تعالی علیهم اجمعین حضر
تلرینك زمان خلافت لرنده عید شریف اولدقده ایاغ اوزرینه طوروب
مصافحه ایدرلردی وهم چهار یار كزین صحابهٔ كبار ومها جرین وانصار
وسایر مسلمانلر جامع شریفده بیعت ایلمشلردر بحمد الله كه

پادشاهمزدن دخی بیعت جامع شریفده اولمشدر اول سببدن اداب خلفاً سلفه رعایت ایدوب اياغ اوزرینه (69) طوردیلر وسعادتلو پادشاه بیرام نمازن سلطان احمد خان جامعنده قلدلر
وینه ماه شوّالك طقوزنجی کون سپاه هیئتنده بر مقدار ارباب نفاق یکی اوده‌لرده آت میدانینه کلوب وزیر اعظم مصطفی پاشا حقنده بعض ناسزا کلام سویلیوب برغیری وزیر استمك كركدر دیدیلر یکیچری طائفه‌سی دخی جواب ایلدیلر کم بزامور معظمه‌ده مدخلمز یوقدر دزوزیردن خشنودز وزیر اعظم وکیل پادشاهدر بزم وزرا حقنده سوز سویلمکه زبانمز کوتاهدر دیدیلر وینه ماه شوّالك اون ایکنجی شنبه کونی پادشاه ابی ایوّب انصاری زیارتنه قایق ایله وارب آتله کلدلر

درحقّ سلطان مصطفی (70)

شاه سلیمان نشان شاه جهان مصطفی
زبدهٔ عثمانیان شاه جهان مصطفی
اول شه یوسف نشان صبرله دولتابولن
زایر ایوب اولان شاه جهان مصطفی
شاه سکندر نشین خسرو خاور نکین
ملك جهانه امین شاه جهان مصطفی
شاه فریدون ظفر داورکسری مکر
عدلله شهرنی کزر شاه جهان مصطفی
ایردی مراده کورن نوعی دعا ایلەسن
دایم اوله صاغ اسن شاه جهان مصطفی

وینه ماه شوّالك اون یدنجی پنج شنبه کونی پادشاه داود پاشا چفت
لکنه کوچوب کتدی وینه مال شوّالك یکرمی سکزنجی دو شنبه کونی
استنبول قاضیسی چشمی افندی معزول ایدوب سابقا ادرنه قضاسندن
(71) معزول اولان حسن افندیکم حالا مفتی اولان یحیی افندینك
اقرباسندندر اول استنبول قاضیسی اولمشدر وینه ماه ذو القعده‌نك
اون بشنجی چارشنبه کونی سپاه طائفه سنك بر مقداری داود پاشا
چفت لکنه واروب دار السعادة اغاسی اسمعیل اغایه وزیردن شکایت
ایدوب احوالمز پادشاهمزه اعلام ایله بز بو وزیری استمزز غایتده
ملایمدر دیدیلر دار السعادة اغاسی داخی پادشاهه عرض ایتدکلرنده
سعادتلو پادشاه وزیر اعظم لغی کورجی محمّد پاشایه ویروب لفکه‌لو
مصطفی پاشا یتمش یدی کون وزیر اعظم اولوب معزول اولدی وینه
ماه ذو القعده‌نك اون التنجی پنج شنبه کونی یکیچری اغاسی جمیع
چورواجیلری واوده باشیلری قپویه جمع ایدوب سؤال بیوردلرکه دونکی
کون داود پاشا چفت لکنه وارب وزیری (72) استمزز دینلرده یکیچری
طائفه سندندخی کمسه‌لر قارشوب بیله وارمشلرمیدر دیدکلرنده اوطه
باشیلر جواب ایلدیلرکم بزم وزرادن شکایتمز یوقدر
ویبولدا شلرمزدندخی کمسه وارمامشدر اکر بز پادشاه جانبنه ادم کوندرملو
اولیدق سلطان سلیمان زماندنبرو قالمش اختیار امکدارلریموزدن
کوندرردك دیدیلر وینه ماه ذوالقعده‌نك یکرمی بشنجی شنبه کونی
قره دکز طونمه‌سی ایله قره دکزه سردار اولان رجب پاشا کلدیلر
طوبلر وتفنکلر اتوب عظیم شنلك ایله کلدیلر بحمد الله کمم پادشاهمزك
اغور شریفنك رجب پاشا قزاق کافرلرینك شیقه سنه بولوشوب جنك

وجدال وحرب وقتال ایدوب اون سکز پاره شیقه وبشیوزدن زیاده
قزاق کافرن اسیر ایلدلر وقرلانینك خودّ حدن خدا بیلور واکی
(73) پاره قره مرسل الدلر وینه ماه ذوا لقعده‌نك یکرمی یدنجی
دوشنبه کونی پادشاه ولی داود پاشا چفت لکندن استنبوله
کوچدیلر وینه ماه ذو القعده‌نك یکرمی سکزنجی سه شنبه کونی
دیوان اولوب قره دکز دونمه سنه سردار اولان رجب پاشا یسّر الله
ما یشاء حضرتلری کلوب پادشاه ولی سلطان مصطفی خان حضرتلرینك
پای بوسیله مشرّف اولدلر پادشاه جهان رجب پاشایه اقلیم خراج
دکر خلعت فاخر کیدردلر وینه ماه ذوالحجه‌نك ایکنجی شنبه کونی
دیوان اولدی واول کیجه محکم الای تنبیه اولندی ارتسی یکشنبه
کونی شاه عجم شاه عبّاسدن اغا رضی نام الچی کلوب محکم الایله
یکیچری اغاسی وبلوك اغالری وقپوچ باشیلر وچاوش باشی وقورجیلر
(74) کتخداسی وسپاه ویکیچری وجبه‌ج وطوبجی وعجمی اوغلانی
عظیم الاییله الچی باب شهوددن قیوب کوشك النندن کچورب
سعادتلو پادشاه الچی سیرایلدلر ویکیچری اغاسی الچیه یناشوب الچیی
وفاده قزلباش حسنك خانه سنه قوندردلر الچی‌نك اغرلغنی وادملرینی
وفاده پرتو پاشا خاننه قوندردلر وینه ماه ذوالحجّه النجی چارشنبه
کونی اق دکز طونمه سیله قپودان خلیل پاشا کلدلر کفّار
خاکساره بواشمشلر لکن درت دفعه عظیم فورتنه چکمشلر
وینه ماه ذوالحجّة نك سکزنجي اذینه کونی یکیچریلر اغاسی درویش اغایی
معزول ایلدلر درویش اغانك عزلنه سبب طمع خام بلاسیله اطراف
واکنافده اولان مملکت لرده دوشن بیت المالة کندو ادملردن کوندرمك

(75) استدکنده اوجق ضابطلری ایتدلر دولتلو اغا دولت عثمانیانده یکیچری طائفه‌سی پیدا اوله لی یکیچرینك بیت المالنه اوجاقدن کیدکلو کتمك قانوندر اصلا اغا ادمسی واره کلمامشدر ددکلرنده اغا غضبه کلوب حاشا لعنت بیت المالکزه واوجاغکوزه دیمکین اوجاق خلقی لعنتی قبول ایلمیوب بواحوالی وزیراعظم محمد پاشایه اعلام ایلدلر وزیر دخی پادشاهه عرض ایلدلر پادشاه ولی یکیچرلر اغالغن میر سرآخور اولان مصطفی اغایه ویردلر بوعجب حکمتدرکم درویش اغا اوجاقدن قبو مقدار ایلك کورمش ایکن ینه بوکونه فعلله معزول اولدی

ابيات

ای کلوب ازکونده چوق دولت بولن
پیر اوجاغندن بیوب نان ونمك
(76) پیرنه اوجاغنه خدّامنه
منکر اولمایوب بکم حرمت کرك
پیره انکار ایلیوب سبّ ایلمه
نرخکه قور یوخسه میزان فلك
خوش دمش پندنده شیخ روشنی
اویوز اولور اینــنه اورن کوپك

بحمد الله که حالا اغامز اولان مصطفی اغا حرم پادشاهیده نشو ونما بولمش خدمت الملوك نصیف السلوك مضموننك مفهومی حقلرنده کواه اولدیغی ریب وکمان بیورلمیه

عرض حال فقیر نوعی

بحمد الله اوجاغ حاجی بکتاش ولی اچره
اغامز اولدی برصاحب کرم برعارف دانا
ملوکك خدمتنده چون سلوکی ایلدی تکمیل
دینورسه حقّنه انك نوله کرهمّتی اعلا
(77) نظر ایلرسه برکز حالمه عین عنایتله
اوجاغی حاجی بکتاشك اغاسی مصطفی اغا
قدیمیدن قپونك بر اوجاغ اوغلی فقیری یم
در دولت مابه یوز سور رسم نوله بی پروا
تواریخ ولی سلطان عالم مصطفی خانی
ادادن عاری مقدار نجه نوعی ایلدی انشا
کتوردی در کاهوکه براکی ساده ورقلرم
اولیده نام شاهیله مزیّن هرورق حالا
دوام دولته عرض هنر ایتمك دکل مقصود
مراد الحق امیدیله اولیدر طبعمز کویا
ترقی ایلیوب احسان تنزلدن خلاص ایله
ثنا خوانك اولم تا عمرم اولدقجه بوبن ادنا

بودعاجی قوللرنك حسب حالیدر کم تحریر اولندی

(78) تضرّعدن غرض خیر دعادر تمنّی دنْ مراد اولان ثنادر
قولی قولك دعاسی یرلغار بیل کرمدن فاتحه دیمکه قابل

دعايه اولسه معتاد اصل ادم ايشى انك عبادتدر دمادم
نه دولتدر دعاده اوله دائم جنان اهلينه پس بودرعلايم

C

مثير الاحزان في مقتل السّلطان عثمان تغمّده الله بالرحمة والرضوان واسكنه فسيح الجنان مولفه مير اللواء الشريف السلطاني وصاحب العلم المنيف الخاقانى مولانا الامير عثمان بيْك كان الله له حيث يكون ولطف به في كل حركته وسكون م.........................

(p. 11) والسّبب الداعي لقتل سلطان الاسلام. انه عند عوده من غزو الكفرة اللئّام. وفوزه باجر الجهاد في سبيل السلام. قصد حج بيت الله الحرام. وزيارة قبر نبيه عليه الصلاة والسلام ليفوز باجر الحج والزياره. ويجمع بين الفضيلتين. ويرقي الي الدرجتين. فلم يتم له هذا المرام. وحيل بينه وبين ما رام. ولم يتيسر الحج لاحد من ابايه السلاطين. لعوايق الملك وحفظ المملكة والمسلمين. ولكن من همته العليه وشهامته القويه وشجاعته الضريّه. كان يقدم علي ما لايقدم عليه همام. ولا يبلغه ضرغام. مع وفور حلمه وذكّى ذهنه. وسليم ذوقه. وتوقد فهمه. فلم يتم له هذا الامر. ولم يساعده الدهر. علي بلوغ الوطر.

مفرد

ما كلما يتمنى المرٔ يدركه ، تجري الرياح بما لا يشتهى السفن ، (p. 12)

وجرت امور. جرت لاظهار ما في الصدور. وحملوا قصده الشريف. علي خلاف ما في خاطره المنيف. وظنوا السوء بالمبرا منه العفيف. هنالك كثر اللغو والقيل. واتسع الفتق فلم يمكن له الرتق. وحال الحال. واستحال المحال. فلا حول ولا احتيال ولا محال. ووقع الهرج والمرج. واختلفت الاراء بين العلما والوزرا. وعظماء الدولة والكبرا. وتواطاء بعضهم مع الجنود والعساكر. ولم يجد السلطان من يقوم بسلطانه. ويرحم شبابه وياخذبناصره من اعوانه. ولا معينا ولا مغيثا ولا نصيرا. ولا رادّا عنه ولا قآيما دونه ولا ذابا عنه ولا ظهيرا. من خدم وحشم وكبير وصغير. وجليل وحقير. فسطوا عليه وكفروا النعمه. وخانوا العهد والذمه. ولم يراعوا لابايه وله حرمه. ولم يراقبوا فيه الاله. ولم يخشوا نقمة الله. وافتروا عليه زورا وبهتانا. وتعدوا الحدّ وعدوا عليه بغيا وعدوانا. واذلوا العزيز وقتلوه ظلما وطغيانا. لامرُ قدره القادر الحكم. من ازل القدم. وجري به في لوحه القلم. انا لله وانا اليه راجعون. وسيعلم الذين ظلموا ايّ منقلب ينقلبون. ولا حول ولا قوة الا بالله العليّ العظيم. من هذا الخطب الجسيم. والحادث الكمين. ان هذا (p. 13) هوْ آلبلاء المبين. فوالله لينتقم له المنتقم الجبرا. المقتدر القهار. وليقتل منهم الرقيب الحسيب الشهيد. بصبيب النسيب الشهيد. كما قتل بدم من قتل قبله من الاخيار فقد ورد في الاخبار. عن العلما والاحبار منهم الحبر عمر الملّا. روى عن بن عباس رضى الله عنهما قال قال رسول الله صلي الله عليه وسلم ان جبريل عليه الصلاة والسلام اخبرني ان الله عزو جل قتل بدم يحيي بن ذكريّا سبعين الفا وهو قاتل بدمه الحسين سبعين الفا وسبعين الفا وروى الامام عبد

الرزاق ان عبد الله بن سلام كان يدخل علي محاصري عثمان فيقول لا تقتلوه فوالله لا يقتله رجل منكم الالقي الله اجذم لا يد له وان سيف الله لم يزل مغمودا انكم والله ان قتلتموه ليسلنه الله ثم لا يغمد عنكم ابدا وما قتل نبيّ قط الا قتل به سبعون الفا . ولا خليفة الاقتل به خمسة وثلاثون الفا قبل ان يجتمعوا فقتل في واقعة الجمل عشرون الفا وثمان ماية رجل ثمان مايه من اصحاب سيدنا عليّ وعشرون الفا من اصحاب سيدتنا عايشة رضى الله تعالي عنها وعنهم اجمعين وقتيل في واقعة صفين من اهل العراق والشام في ماية يوم وعشرة ايام ماية الف وعشرة الاف وقتل سبعون الفا من اهل (p. 14) الشام خمسة واربعون ومن اهل العراق خمسة وعشرون ولو شآ الله ما اقتتلوا ولكن الله يفعل ما يريده له ملك السموات ولارض والي الله ترجع الامور لايسال عما يفعل وهم يسالون لما يريد وقد رثا السلطان الشهيد السعيد المرحوم . كثير من افاضل الروم . بمراثي تركيّه وفارسيّه فرثيته بهذه المرثية العربيه فاقول بدمع حزين ودمع مطلول.

. . . .

p. 26 فكان ما كان بالتقدير من ازل الا زال مرتقما في اللوح بالقلم
وذاك ان الرضى لما غزا بجيوشه الغزال مليك لة ذوى النهم
p. 27 الكافرين فاردى جمّهم واحاط كما المحيط بهم بالجيش والبهم
ونكّس اعلام اهل الكفر واخذهم بالقتل والسبى والتشتيت والسلم
وعاد منتصرًا مويدا فاراد الحج للكعبة الغرا بالحرم
وزيارة المصطفي هادي الانام ولثم تراب وطأته بحارة الحرم

وجلّ مطلبه لعلوّ همّته الدخول فيمن سعي لبيت ذي العظم
وسعي وطاف وصلي بالمقام وجا بعمرة وحسا من افضل النّجم
من زمزم ومضي الي مني وبها بلغ المني ونقي في موقف الرحم
من الذنوب لقول رضى المهيمن من حج الحديث كما قد صار ذو القدم
من الغزاة المجاهدين في الحكم فلم يتمّ سوي الجهاد للقدم
وللرضي مانوي وقد تقدم بالتفصيل في خطبة الكتاب المفهم
حتي اذا جهلوا قصد المليك علي الخلاف ثم تواطيوا علي العلم
ببغيهم بغتة هجم الجنود علي السلطان دار السّعادة منزل الكرم
بالقسطنطينية الكبري مدينته ومن علي تخته العالي ذو والتحكم
p. 28 الي الحضيض انزلوا سلطانهم وطئوا به الي السجن ماشيًا علي القدم
في ذلة بعد عزّة فواسفا علي عزيز تزيّي بارعد النعم
وشب في عزة غدا يقاد ذليلا كالاسير مهانا في اكفّهم
نقضوا حبول بني عثمان ذو القدم خابوا خزوا خذلوا خسروا بحشرهم
خانوا الامانة في ال المرابط عثمان المجاهد في سبيل ذو العظم
قتلوا مليكهم سمّيه رهقًا كقتل عثمان ذي النورين والرتم
نكثوا بجهلهم حبل الامام وانّما علي انفسها نكثت ذو والاضم
رفضوا كرافضة نعم المرضي خذلوا سلطانهم خذلوا خابوا برفضهم
وعلي مليكهم تكاثروا ثورة والثبت في قيد اسرهم بقصرهم
يقاتل اجناده فردا كمعتنزم من عزمه بذمه مع باسه العرم
بظلمهم اثبتوا في راس مالكهم ملك الملوك محدّدا من النّخم
واثخنوه جراحا وانشبوا رهقا اظفار انصالهم في منزف الادم
وبلا احتشام علي محاشم الحشم حشم الرضي قبضوا حتي على الشهم

غُشى اعتدوا كاليهود وظلمهم   طرحوا في عنقه وترا خنقا بجورهم p. 29
خنقوا الخليفة انا للاله وانا   راجعون الي ذي العزة الحكم
بريت منهم ولا ارضي بما فعلوا   ولسوف الفي غدا ربي ببغضهم
عموا شقوا ايسوا من روح ذى الرحم   بالغيظ بآوا من الجبار والنقم
اوّاه والملك السلطان منجدل   معفّر الوجه مرديّا علي الهدم
ملقي طريحا صريعا لا مجير له   ولا معين من الاعوان والحشم
سلمت لله امره فليس لما   قضي من الامر دافع من الامم
احد له الامر يقضي في الخليقة   بالقسطاس لا يسال العلام في العلم
عن فعله فهو المختار يفعل ما   يشآء في ملكه قضي علي العلم
بالخلق قدّر اجال الجميع كذا   ارزاقهم قبل خلقهم من العدم
فلا نجاة لهم من اليقين ولو   حلوّا بروجا مشيدة من الاطم
وان سعي المرء او لم يسع ليس له   قسم سوي ما حباه قاسم القسم
وبما يكونْ جري يراع رحمته   في لوح حكمته من عالم القدم
قضي بحكمته فاحيا واهلك   واسعد من اراد سعادته من النسم p. 30
واشقي وافقر واغني من اراد   وقرب من اراد له الزلفى من الامم
واقصا وحطّ واعلا من اراد اليْه   الامر يفعل ما يشآ في العلم
عن فعله غير مسئول ويسال عن   افعال كل الوري في الموقف العرم
فللرضي اسوة المرتضي عمر   وسميّه وعليّ راسخ القدم
وبسبط طه الحسين ونسله وبني   الزهرآء بضعة خير العرب والعجم
وآله الغرر السعدآء من حصلت   هم الشهادة والشهدآ ذو القدم
من الصّحابة من كتبت سعادتهم   في لوح قدرته المحفوظ بالقلم
مصيبة لن يصاب بمثلها ابدا   آل المليك سمي خليفة الحكم

عثمان مذ جلس الكرمآء فوق سرير الملك وانتشرت في البرّو الطغم
شرقا وغربا بنصر الله خافقة اعلامهم وسرت في السّهل والعلم
اسرار احكامهم في الخلق نافذة وسعت ملوك الدنا طوعا لا مرهم
عظمت مصيبته علي الانام فلا حول ولا قوة الا بذي العظم
p. 31 انا وكلّ البرية للاله وانا راجعون الي الرحمن ذي الرحم
وقد رضينا بتقدير القدير وسلمنا له الامر فالتقدير للحكم
بلا اعتراض له الاشيآ يفعل ما يشآء في الملك والملكوت والعلم
بامره كل شي في الكتاب مقدر بتقديره من عالم القدم
وليس متحرك الا بقدرته بسهل او علم ببرّاو طغم
وكل كآينة في الكون كآينة لها المكون في التكوين ذو العلم
فيا آولي السلم والموفون بالذمم راعوا زمام الحنيفة ثابت القدم
ولي نعمتكم وخذوا الوترة من قاتليه ذوي العدوان والتحم
وارعوا وصيّته وقوله لكم اوصيكم الله ربى خير منتقم
لما احس بقتله خذوا بدمي من قاتلي فقد احتسبت بالحكم
يا قاتل الله قوما كان شانهم قتل الامام الامين الطاهر الارم
خليفة الله سلطان الانام امير المومنين سليل السادة الكرم
يجزيهم الله يجزيهم بما ارتكبوا في يوم عرفهم من سوء فعلهم
p. 32 بعدًا لقوم لقد ساروا بجهلهم سيْر العنيد يزيد الجر الجحم
خانوا الامانة في وليّ نعمتهم خابوا خزوا خذلوا بآوآئ بحشرهم
وما رعوا قط لاباء المكرّم ما لهم عليهم من الاحسان والحرم
ولا دعوا الذمام خليفة الحكم حقا ولا حرمة حرموا بجرمهم
من رحمة الله بيوم لقآيةٍ فيما يلقون ربّهم في يوم حشرهم

فهم كما قال مولانا وما نقموا الا ان اغناهم من فضله النعم
وكل ما نقلوا بغي ومفتعل على الخليفة من ترة ومن اضم
حاشا المبراء من تغب ومن تغب بشينه ومشاين ومن اضم
صدّوه عن حج بيت الله ثم زيارة قبرطه ودونهما بظلمهم
مضي شهيدا واخزي الله قاتله وحل مع قاتلي عثمان للضرم
ولسوف يقتل منهم المهين خمسة مع ثلاثين الفا لاجترامهم
بسفكهم دم سلطان البرين والخافقين من ارض ذي العظم
خاقان بحريه والبري خليفته مليك الاسلام حامي البيت والحرم p. 33
لما عن الحبر عبد الله نجل سلام الحارث اسم ابيه كان من قدم
خبرا من اليهود عالما ببعثة طه خاتم الانبياء لكافة الامم
من الكتاب واسلم عند مبعثه بالحق للخلق يروي عن ثقاتهم
ان الهمام علي محاصري ختن النبيّ كان يخش لعصبة الاضم
يقول لا تقتلوا عثمان ان حسام الله ما زال مغمودا وذي الكرم
سبحانه ان قتلتموا الرضي ليسلّن الحسام عليكم باري النعم
وعنكم قط لا يغمد وما قتلت قوم نبيا بظلمهم من القدم
الا به قتل الجبار منتقما سبعين الفا ولا خليفة لسمي
الا به نصفها قبل اجتماعهم قتل الاله بعدله من النسم
وبعد له بينهم يلقي العداوة والبغضاء بعد تواددهم من الاضم
كما يقتل سببه الخليفة التقي بينهم خير مقتدر ومنتقم
بعد التواصل والقربي التباين والشحنا والبغض حتي قيل في ندم
بدم الرضي قتل الجبار من غضب سبعين الفا وفي نقل لبعضهم
ماية وعشرة الاف بواقعة بين الصحاب كما بصيب في العصم p. 34

يحيي الرضي قتل الجبار من اضم   تسعين الغا وخمسة وفي ندم
سبعين الغا وبالجسين ذي الشم   مثليهم لمقام حبيبه الحرمي
فيا فوادي تغتنت ثم يا كبدي   ذوبي عليه ويا حزني عليه دم
وعليه يا عين جودي بالشريق   واندبي بكل عشيّ كامل الشم
بمسنهل من الشوبوب منسجم   ولا تملي وقصري عن اللوم
وابكي وبكيّ علي عين العيون واعوّلي   لفقد الرضي عثمان في القدم
سلطان الاسلام من كمثله ابدًا   لا يوجد الدهر حتي لحشر في العلم
له السلام من السلام مسكنه   دار المقامة مع سميّه الحشم
وعلي ثراه مقيل الروح هل جدا   الرضوان بالروح والريحان والنعم
علي الدوام من الرحمن ما جلت   عنه الثنا المرجي السن النسم
وما اعلن البدر في ليل وما   اشرقت الضحي مسلمة ضحي علي العَلم
وهلّ نجم من السمآء وانتجم السمآء   فانجم نجم الارض بالوسم
p. 35 وما سرت نسمة من حاجر سَحَرًا   فعطرّ الكون منها طيب النسم
وما بكيت مزنة فاضت مدامعها   فاضحكت ثغر زهرا المريع الوسم
وسجّ الورق بالاشجار من ورق   الاشجار للقاهر الجبّار بالرنم
وبعد ما آفلت شمس الشهيد   واضحي موحشا وخلاء تخت ذي الفخم
واظلمت بعده دار السّعادة لما   غيّبوا بدرها في دارة الرجم
فاشرقت شرق المولي الرشيد اخي   المولي الشهيد سميّ خليفة الحكم
ختن النبيّ مراد نجل احمد سلطان البسيطة نجل سميّ ذي العصم
محمّد ملك الدنيا ومالك ارقاب الوري فانجلا عن عبزة النهدم
بجلوسه فوق تخته الظلام   واضحي الكون مبتهجا والناس في نعم
فادام دولته المولي وبلّغه   مراده وحي بمراده الكرم

دين الهدي واعز المسلمين به   وحماه من كل سوء بالهدي العصم
الله يرشده الله يسعده   الله ينجده بجنوده الكرم
الله يخلده الله يعضده .   الله يوجده بفضله العمم
الله يسنده الله يرفده   الله يغمده بالرّوح والنّعم

فقد كان الجوْر استولي علي علي العباد . وفساد ابنآ العرفان قد دعا الي الفساد . واصبح العلم في جفوه . وامسي العَالم في قسوه . الي أن اسفرت وجوه المقام الاعظم . والملك الاحشم . والخاقان الافخم . والسلطان الاكرم . ضاحكة البشر . طالحة البرّ . مقدمة الذكر . علي الكرام الغرر . تقديم بسم الله في السّور . فايقظت عيون الفضايل بعْد هجودها وهودها . واحيت موات وهاد الثرى ونجودها . فارتنا ما كانت السيّر تسمعنا في فنون السّياره . واستقبلتنا بما كانت الاماني تتخيليه من الحسن وزيادة . فلا زالت انوار دولته ساطعه . وبحارج كرمه هامعه . ووجوه مو اليْه بنضارة الاقبال موردة . وخدود اعاديه بقتر الادبار مربّده . وبلغه الله كل المني والمراد . وذلل نواصي العباد . وملكه سرّة العالم وصفوة البلاد . وقضي لاوليآيه بالعز والاسعاد . وحكم لا عدآيه بالذل اللازم . والغل الراغم . وايد عزآيمه بامداد الفتح المبين . وشيع الويته بجنود النصر والتمكين . وفاض فضله وهمل ما دامت السّموات والارض . وعم عدله وشمل طولها والعرض . ونصر جيوشه التي اذا عرضت شافهت الاعدا بهول يوم العرض . وعال ايتام آدم بنوافل جوده التى هي عليه كالفرض . وجعل ابوابه الشريفه . واعتابه المنيفه . منجاة كل وافد وقاصد . ومنجع كل رآيم ورآيد . وكعبة فضل تجني

اليها ثمرات كل شي من المحامد . ويجيي اليها بضايع العلوم والاداب من كل مرمي سحيق . وتضرب اليها اكباد المطى من كل فج عميق . الى ان يؤوب القارظان . ويجتمع الخافقان . ويضع صعدته السماك الرامح . ويصاد من نهر المجرة حوت السمآ الساج

مفرد

وحتى يلتقي من بعد ياس   سهيل في الكواكب والثريا

D

״אוֹקִיר אֱנוֹשׁ מִפָּז בִּיקָרוּתוֹ   אַחְמֶד וְסֻלְטָן שְׂאֵה בְּמַלְכוּתוֹ
״לִמְלוֹךְ עֲלֵי עַמּוֹ בְּחָרוֹ אֵל   מֶלֶךְ יָפֶה מְאֹד בְּמַרְאִיתוֹ
״יָשַׁב בְּבֵס מַלְכוּת כְּרוֹב מִמְשַׁח   מִלֵּא מְקוֹם אָבִיו בְּקַטְנוּתוֹ
״הָיָה אֱנוֹשׁ נָדִיב בְּרוֹב חַסְדּוֹ   עַמּוֹ שְׂמֵחִים הֵם בְּשִׂמְחָתוֹ
״וּבְכָל אֲשֶׁר פָּנָה לְהִלָּחֵם   הֶרְאָה לְכָל עַם אֶת גְּבוּרָתוֹ
״אֶדֶר יְקַר רוּחַ כְּלִיל יֹפִי   גִּילָה וְגַם דִּיצָה בְּעֵת צֵאתוֹ
״פָּנָיו פְּנֵי אַרְיֵה בְּרוֹב הוֹדוֹ   רוֹאָיו מְאֹד שָׂשִׂים בְּצוּרָתוֹ
״דּוֹרֵשׁ וְדוֹבֵר טוֹב לְכָל עַמּוֹ   כֻּלָּם יְעִידוּן טוּב שְׁלֵמוּתוֹ
״אֲזַי בְּבַחֲרוּתוֹ הֲכִי חָלָה   חֳלִי מְאֹד קָשֶׁה וּבָא עִתּוֹ
״בָּנָיו קְטַנִּים הֵם וְלֹא מָלַךְ   עוּסְמָן בְּכוֹר אוֹנוֹ בְּמֶמְשַׁלְתּוֹ
״גָּבַר אֲזַי אָחִיו אֲשֶׁר נִקְרָא   סֻלְטָן וּמוּסְטָפָא בְּאַהֲבָתוֹ
״יָשַׁב בְּמַלְכוּתוֹ מְקוֹם אָחִיו   יָרַשׁ מְקוֹמוֹ אַף גְּדֻלָּתוֹ
מָלַךְ אֲזַי סֻלְטָן וּמוּסְטָפָא   הָלַךְ אֱלֵי אֵיוּ״ב בַּחֲדָרְתוֹ
הָגַר אֲזַי חֶרֶב עֲלֵי מָתְנָיו   קָרְבָּ״ן הֲכִי הִקְדִּים כְּפִי דָתוֹ
הוֹצִיא וְנָתַן אָז לְמַתָּנָה   דוּרוֹן וְטֵרָאקִי בְּבִיאָתוֹ
וּלְעוֹמְדִים נֶגְדּוֹ מְפַזֵּר הוֹן   כָּל יוֹם אֲשֶׁר הָיְתָה יְצִיאָתוֹ
הָיָה מְאֹד שׂוֹנֵה לְנָשִׁים הוּא   לֹא הִקְרִיב אִשָּׁה בְּמִטָּתוֹ

אַךְ כָּל פְּעֻלּוֹתָיו וּמִנְהָגָיו נָהַג כְּמוֹ יֶהוּא וּמִדָּתוֹ
בִּרְאוֹת אֲזַי שׁוֹפְטָיו וְסָרִיסָיו מֶלֶךְ בְּאוֹפֶן זֶה בְּמַחְשַׁבְתּוֹ
אָז נוֹעֲצוּ כֻּלָּם לְהוֹצִיאוֹ לָשִׂים לְעוֹסְמָן שָׂאה תְּמוּרָתוֹ
בָּאוּ לְפָנָיו אָז בְּקוּם עֲשֵׂה מוּפְ״טִי וְכָל שָׂרֵי מְדִינָתוֹ
אָמְרוּ אֲזַי לוֹ קוּם אֲדוֹנֵנוּ כִּסֵּא מְלָכִים זֶה וְתִפְאַרְתּוֹ
לֹא הִיא לְךָ נָאָה יְשִׁיבָתוֹ לָקְחוּ עֲטֶרֶת פַּז וּמִצְנַפְתּוֹ
שָׂמוּ אֲזַי אוֹתוֹ בְּחֶדֶר חַד אָמְרוּ אֲזַי לוֹ זֹאת מְנוּחָתוֹ.
יָמָיו אֲשֶׁר מָשַׁל הֲלֹא הֵמָּה תִּשְׁעִים וְאַרְבָּעָה בְּמִסְפַּרְתּוֹ
מָלַךְ אֲזַי עוֹסְמָן וְסֻלְטָן שָׂאה מֶלֶךְ בְּיָפְיוֹ הוּא בְּבַחֲרוּתוֹ
בֶּן אַרְבַּע עֶשְׂרֵה שְׁנוֹתָיו הֵן נֶחְמָד לְכָל רוֹאֶה תְּמוּנָתוֹ
נִמּוֹל וְהָלַךְ אֶל אֵיוּב סֻלְטָן עִם כָּל חֲיָלוֹתָיו בְּמַעֲלָתוֹ
הִקְרִיב אֲזַי קָרְבָּ״ן כְּמִנְהָגוֹ חֶרֶב בְּמָתְנָיו שָׂם חֲגוֹרָתוֹ
דּוֹרוֹן וְטֶרָ״אקִי הֲלֹא נָתַן אָז נָחֲלוּ כֻּלָּם לְמִנְחָתוֹ
בּוֹ יוֹם אֲזַי בָּרַח מַחֲמֵד כָּאן מִמִּבְצְרֵי מִגְדָּל כְּמִצְרָתוֹ
קַלִּים הָיוּ רוֹדְפָיו מְצָאוּהוּ הָיְתָה בְּרִיחָתוֹ כְּלִימָּתוֹ
גָּזַר לְהוֹלִיכוֹ לְאִי רוֹדִ״יס שָׁם תִּהְיֶה תָּמִיד יְשִׁיבָתוֹ
הָלַךְ לְאִי רוֹדִ״יס וַיֵּשֶׁב שָׁם סָגוּר בְּתוֹךְ מִגְדָּל בְּמַאֲסָרְתּוֹ
קוֹדֶם פְּטִירַת סֻלְטַן אַחְמֵד נִלְחַם רְשָׂאה חַבֶּ״שׁ בְּמִלְחַמְתּוֹ
הִפְסִיק זְמַנּוֹ קָמְטוֹ יָמָיו קֹדֶם עֲשׂוֹת פֶּשֶׁר בְּאַהֲבָתוֹ
בִּמְלוֹךְ בְּנוֹ עוֹסְמָן בְּמַלְכוּתוֹ פֶּשֶׁר אֲזַי עָשָׂה בְּחֶמְלָתוֹ
עַל יַד פְּקִידוֹ אִישׁ חָלִיל פָּשָׁא אִישׁ תַּם וְיָשָׁר נֶאֱמַן בֵּיתוֹ
אַךְ אַחֲרֵי שׁוּבוֹ לְקוֹסְטַנְדִּין בִּטֵּל עֲשָׂאוֹ אַז בְּתָמָתוֹ
נָתַן מְקוֹמוֹ אָז........ אוֹקֻ״וז מַחֲמֵּ״ד הוּא מְבוּכָתוֹ
אַחַר קְצָת יָמִים הֲלֹא הוֹצִיא גַּם אֶת מְחַמֵּד מִשְּׂרָרוּתוֹ
הִגְדִּיל לְמִשְׁנֶה אֶת עֲלִי פָּשָׁא מֵאַהֲבַת מָמוֹן וְחֶמְדָּתוֹ
שׁוֹמֵר לְנַעֲדוֹתָיו אֲזַ(י) הוֹצִיא קִיזְלָ״ר אֲגָ״אסִי הוּא בְּיַשְׁרוּתוֹ

גזר לחוליכו למצרים   שרה יחיה יושב בדירתו
שם אז תמורתו אנוש רשע   כלם יעידון רע לרשעתו
אחב צלי פשא מאד שחד   קבץ ממון שרים סגלתו
חוציא ונתן רב אלי מלכו   חדש בחדש אז ובשנתו
מתפעלים היו נשיאי עם   היתה קללה בו וגם בשתו
חלת בחלי מר מאד קשה   לא יכלו רופאים לרפאתו
נקטף צלי פשא בבחרותו   גדל לחוסיין באדמתו
עוסמן וסלטן שאה הלא כון   עם ליך להלחם עדי רדתו
קבץ חילותיו אשר מושל   מזרח ומערב אז למשמעתו
חרג אזי אחיו אשר נקרא   סלטן מחמד הוא ביקרותו
קם אז בחיל רב ובפרשים   הלך להלחם בעצמותו
החליף לחוסיין במלחמתו   נתן לדיו״ואלר הליצתו
נלחם באמת ליך״ ברוב כח   עוסמן וכאן טמור בשיבתו
השתחוו לו אז נשיאי ליך   הודו גבורתו ונצחותו
אז שב אלי ארצו ברוב שמחה   ששון ברוב שירים בגאותו
אף עיר אזי בגדה וזואי״מה   קרוב לטו״נא עת תשובתו
שמחה אזי עשה ברוב גרות   היו לאין מספר בשמחתו
גזר עשות שמחה ודונג״מא   עשו פעמים את גזרתו
אחר קצת ימים ברוחו שם   ליקח בנות שרים בחפתו
לקח לאשה מבנות משנים   פר״אשון שמו נקרא בקדמתו
אף מבנות לומדים אזי לקח   מופט״י אשר פוסק תביעתו
לא נח ולא שקט בעניניו   רצה היות מכ״ה הליכתו
עם יועצים רעים הלא נמלך   לרע יעצוהו בעצתו
אחד הלא חוג׳א שמו נקרא   לומד היה עמו בנערותו
שני לאיש כושי כמו זפת   קיזל״ר אגא״סי הוא במפלתו
גימ״ל לדיו״ואלר אשר משנה   נמצא אזי אצלו בזקנותו

הֵן כָּל שְׁלָשְׁתָּם יָעֲצוּ לוֹ רַע   לִהְיוֹת אֱלֵי מַכָּ"ה הֲכָנָתוֹ
וַיְהִי בְּהִשָּׁמַע דְּבַר מֶלֶךְ   הִתְפַּלְּלוּ שָׂרָיו וְאֻמָּתוֹ
הָלְכוּ לְלוֹמְדִים שָׁאֲלוּ לָהֶם   אִם זֶה כְּפִי דָתָם נְתִיבָתוֹ
נָשְׂאוּ וְנָתְנוּ הֵם כְּפִי דָתָם   שׁוֹפְטִים וּמוּפְטִי בְּ־תְבוּנָתוֹ
נִמְנוּ וְגָמְרוּ אַז וְאָמְרוּ כִּי   מֵת לוֹ וְלָלֶכֶת לְמַכָּתוֹ
כִּי טוֹב חֱיוֹת יוֹשֵׁב בְּאַרְמוֹנוֹ   פֶּן תֶּחְשַׁךְ אֶרֶץ וּמוֹלַדְתּוֹ
לוֹמְדָיו אֲזַי כָּתְבוּ כְּתָבִים לוֹ   שָׁלְחוּ בְּיַד לוֹמֵד קְרִיאָתוֹ
קָרָא כְּתָבָם אָז וְחָרָה לוֹ   קָרַע כְּתָבָם אָז בְּעֶבְרָתוֹ
שָׁמְעוּ עֲבָדָיו אָז מְאֹד רָגְזוּ   הִשְׁתּוֹמְמוּ עָמְדוּ בְּחֶזְקָתוֹ
מִתְלַחֲשִׁים הָיוּ מְאֹד עִמּוֹ   אַף כָּל מְשָׁרְתָיו אֶל נְסִיעָתוֹ
לֹא שָׁת בְּלִבּוֹ הוּא לְדִבְרֵיהֶם   כִּי אִם אֱלֵי מַכָּ"ה דְרִיכָתוֹ
הִתְחִיל לְהָכִין אֶת הֲכָנוֹתָיו   לִכְתּוֹב אֲנָשִׁים אָז בְּלִוְיָתוֹ
אָמְרוּ עֲבָדָיו אַף מְשָׁרְתָיו לֹא   נֵלֵךְ בְּשׁוּם מָקוֹם בְּאִמְרָתוֹ
זָמַם לְהוֹצִיאָם בְּמִרְדָּם בּוֹ   לִכְתּוֹב תְּמוּרָתוֹ בְּסִפְרָתוֹ
גָּזַר לְאִישׁ נִקְרָא שְׁמוֹ אִשְׁקִ"י   יוּסוּ"ף וּבַלְטָא"זִי בְּמִצְוָתוֹ
. . . .

E

اَبَازَهْ پَاشَا اَيْدُرْ خُسْرَوْ اغَايَهْ
نُولَهْ پَادِشَاهُمْ وَارِيمْ دَمِشْ
دَعْوَامْ دِكْلَنُورْسَهْ شَرْعِيلَهْ بَنُمْ
بيُوكِنْ كوچُوكِنْ قيْرَارِيمْ دَمِشْ
اَنْلَر اتدُكْلَرِ ينْ خُنْكَارْلَرِينَهْ
اتْمَزْ اَنِيْ كَافِرْ قِرَالْلَرِيْنَهْ

لَايِقْمِدُرْ بُويْلَهْ قَالَهْ اَنْلَرَهْ
قُومَازَمْ اُولِنْجَه اَنْلَرِي دَمِشْ
اَلَا قَانِيلَهْ يَتْنُورْ اُولْ نَازُكْ تَنِي
مَجْرُوحْ اِيْدُوبْ اُوچُرْدِيلَرْ خَانِنِي
غَازِي سُلْطَانْ عُثْمَانْ خَانِكْ قَانِنِي
اُولِنْجَهْ چَالِشُورْ آوْلُورِيمْ دَمِشْ
مُرَادُمْدُرْ اِسْلَامْبُولَهْ وَارْمَغَه
آلِ عُثْمَانُكْ تَخْتِنِي دُوزْمَگَهْ
سُلْطَانْ مُرَادْ خَانَهْ وَزِيرْ اُولْمَغَه
اَنْدَنْ صُكْرَهْ اُولُورْسَمْ دَهْ غَمْ دَكِلْ دَمِشْ
چَالِشُورْلَرْ سِپَاهِيْ سُورَه لَرْ
اُومَرْلَرْكِه اَبَازَه قِرَالَرْ بُونْلَارْ
مَگَرْ اُوكُوزْ بُويْنُوزِينَه كِدَه لَرْ
قُومَزَمْ اَدَارِيمْ بُولُورُمْ دَمِشْ
حَقْدَنْ بَكَا بِرْ اِشَارَتْ اُولْمُشْدُرْ
يِگِيچِرِيلَرِي قِرْمَقْ گَرَكْدُرْ
قُومَهْ قُورْدُمْ حَاجِي بَكْتَاشْ دَيُبْدُرْ
دُونْدَرْدُمْ يُوزُمِي اَنْلَرْدَنْ دَمِشْ
بِلُورُمْ كِمْ سَبَبْ اُولْدِي بُو اِيشَهْ
نَهْ اَغَالَرْ قُودِيلَرْ نَهْ وَزِيرْ پَاشَا
دُنْيَايِ يِقْدِيلَرْ هَپْ بَاشْدَنْ بَاشَهْ
حَلَالْدُرْ قِلِجُمْ اَنْلَرَهْ دَمِشْ

حُنْكَارْلَرُكْ بَصْدِيلَرْ حَرَمِ خَاصِنْ
قُودِيلَرْ قُتْلِيَه اوْل دِينْ اُولُوسِنْ
اُولْدُرْدِيلَرْ يِرِيُوزِينُكْ خَلِيفَهْ سِنْ
اَنْلَرْ يَزِيدُرْ بِلُورَمْ دَمِشْ
مَلْعُونْلَرْ قِيدِيلَرْ سُلْطَانْ عُثْمَانَهْ
كَافِرْلَرْدُرْ كِمْ دُونْدِيلَرْ كَمْ دِينَهْ
بَنْ اَنْلَرِى گُنْدُورِيمْ اِيمَانَهْ
يَا خُودْ بَنْ بُو غَيْرَتِيلَهْ اُولُورَمْ دَمِشْ

MÉLANGES.

LES FOUILLES DE TAXILA.

S'il est un nom fait pour intéresser à la fois les hellénistes et les indianistes, c'est assurément celui de Takshaçilâ, la Taxila des historiens d'Alexandre. Placée dans un site admirable, au milieu d'une plaine fertile qu'embrassent de leurs ramifications les premières collines et que dominent de loin les cimes neigeuses de l'Himâlaya, compensant la chaleur de ses étés par la fraîcheur de ses hivers et habitée, tout comme le Penjab actuel, par une population intelligente et énergique, voire à l'occasion turbulente, sa position géographique à trois étapes seulement de l'Indus, sur la seule grande voie terrestre de communication entre le monde occidental et la péninsule indienne, la prédestinait à devenir un lieu d'échange privilégié pour les idées comme pour les marchandises. Aussi, tandis que les écrivains grecs nous vantent sa prospérité commerciale, la tradition bouddhique nous la donne comme un centre intellectuel réputé. Tous ces avantages naturels ou acquis furent d'ailleurs durement payés, si l'on en croit l'histoire. Ce n'est pas une situation toujours enviable pour une ville que le voisinage de la frontière et le bord d'une grande route périodiquement fréquentée par tant d'invasions. Annexée à l'empire des Perses par Darius, à celui des Macédoniens par Alexandre; cédée par Seleucos à Candragupta, bientôt révoltée, et soumise, dit-on, à nouveau par Açoka avant que d'être évangélisée par ses missionnaires bouddhistes; conquise sur les der-

niers Mauryas par les Gréco-Bactriens, des mains de qui elle passa tour à tour à celles des Çakas ou Scythes, des Pahlavas ou Parthes et de chefs de hordes venus des confins de la Chine, les Kushaṇas, Taxila fut finalement détruite au ve siècle de notre ère par les Huns blancs ou Ephthalites. Ses restes mêmes ne devaient pas connaître le repos éternel. Trop de tumuli pierreux, bossuant au loin la plaine, les dénonçaient soit aux chercheurs de trésors du village moderne de Shâh-Ḍhêrî, soit aux amateurs européens, depuis les généraux Court et Ventura, entrés au service du mahârâja Ranjit Singh, jusqu'aux officiers et aux fonctionnaires anglais que l'annexion du Penjab amena dans le district. Mais c'est avec les explorations d'Al. Cunningham en 1863-1864 et 1872-1873 que commence vraiment l'archéologie de Taxila[1].

A la vérité, si ces recherches eurent pour effet de fixer définitivement, encore que de façon assez approximative, l'emplacement de l'ancienne cité, elles n'en étaient pas moins restées des plus superficielles, et sans aucun lendemain. Quand, en février 1897, nous descendîmes pour la première fois à la petite station de Sarai-Kâlâ, le chef de gare indigène savait fort bien pourquoi nous faisions halte; mais des divers monuments jadis fouillés par le pionnier de nos études il ne restait plus à voir que le plan, quand du moins il avait pris la peine de le lever : toutes les pierres remises au jour avaient déjà disparu, emportées par les villageois d'alentour. D'autre part, en apercevant à quelques milles droit au Nord — là justement où, selon Hiuan-tsang, le Bodhisattva avait jadis donné en charité sa propre tête — le grand tope de Bhallar, qui domine tout le paysage, mais ne trouve aucune place dans la topographie de

(1) Cf. Al. Cunningham, *Arch. Survey of India Reports*, t. II et V; Sir John Marshall, *A.S.I., Annual Reports*, 1912-1913, Pts. I and II; 1913-1914, Pt. I; 1914-1915, Pts. I and II; 1915-1916, Pts. I and II; *A Guide to Taxila*, Calcutta, 1918.

Cunningham, on ne pouvait s'empêcher de penser que celle-ci devait pécher par quelque endroit : « Où la restitution lamentablement croule, retrouvons-nous dans nos notes, c'est à propos du stûpa du don de la tête. Ce que Cunningham nous donne comme tel n'est qu'un petit quadrangle contenant un misérable tumulus; et pendant ce temps le grand tope de Bhallar ne marquerait rien et ne serait même pas noté par le pèlerin chinois : c'est tout à fait inadmissible. . . » Quand, en novembre 1918, nous nous retrouvâmes sur le même terrain, il y avait déjà cinq ans que Sir John Marshall avait commencé ses fouilles et la face des choses était complètement transformée. Tout d'abord les trois grands monticules qui se succèdent du Sud au Nord, Bhir, Sirkap et Sirsukh, ont été reconnus comme les trois emplacements successifs de Taxila, l'antique, la gréco-parthe et la koushane. Bien entendu, c'est cette dernière, la plus septentrionale de toutes, qu'a visitée Hiuan-tsang; et dès lors le stûpa de Bhallar — sauvé par de délicats travaux d'une ruine totale, que Cunningham considérait déjà comme imminente — prend dans l'identification du site le rôle que lui assignent ses dimensions et sa situation dominante. De leur côté les fouilles présentent un aspect jusqu'ici inconnu dans le pays. Qu'il s'agisse des remparts et des rues des anciennes villes ou des monuments isolés qui s'élevaient dans leurs environs immédiats, partout les excavations, constamment surveillées et minutieusement contrôlées, ont été poussées à fond. Fait non moins nouveau, les ruines ainsi exhumées ont été mises elles-mêmes en état de conservation, et des mesures efficaces ont été prises pour les protéger contre les déprédations toujours possibles, tant de la part des gens des villages, en quête de trésors ou simplement de matériaux de construction, que de celle des touristes européens, avides d'emporter quelque souvenir de leur visite. Bien loin que la fouille signifie, comme elle l'a fait trop souvent dans

IMPRIMERIE NATIONALE.

le passé, l'ultime destruction de la ruine, elle aboutit ainsi à une restitution complète et durable de tout ce que la terre maternelle avait abrité de son manteau. Ce n'est plus seulement le chef de chantier qui peut déchiffrer tant bien que mal au passage un plan dont les vestiges seront prompts à s'effacer : le livre est gardé ouvert à la dernière page tournée pour que chacun puisse venir s'y pencher à son tour et lire pour son propre compte les secrets du passé.

Ces remarques sonnent sans doute le rebattu aux oreilles des hellénistes et des égyptologues : mais ce qui est devenu pour eux le pain quotidien était resté, avant la réorganisation de l'Archæological Survey, un régal tout à fait inaccoutumé pour l'indianiste. Et ceci peut expliquer, en même temps que son heureuse surprise, l'abondance et la variété des objets qui sollicitent de toute part son attention. Les remparts de Sirkap et de Sirsukh, flanqués de tours rondes ou carrées et percés de meurtrières en tête de flèche, nous donnent pour la première fois des exemples grandeur nature d'un système de fortifications que nous connaissions déjà par les bas-reliefs. À la grande rue de Sirkap, remise au jour en même temps que les venelles latérales qui la coupent à angle droit, et à ses îlots de maisons avec leurs chambres d'habitation ou de réunion, leurs boutiques ou leurs sanctuaires, il ne manque qu'une plus grande hauteur de murs et une plus riche moisson d'objets d'art pour égaler en intérêt un quartier de Pompéi. Une révélation non moins inédite nous est apportée par l'édifice si curieux de Jaṇḍiâl, avec son péristyle fait d'une muraille percée de nombreuses fenêtres, son vestibule porté par quatre colonnes ioniennes *in antis*, son *pronaos* et son *naos* malheureusement retrouvés vides de tout ornement, et derrière eux le massif soubassement encadré d'escaliers de ce qui dut être une tour pyramidale à la façon des *zikurrat* d'Assyrie. Temple assurément ni hindou ni bouddhique, probablement mazdéen,

il s'élevait juste en avant de la porte Nord del a ville, et il semble bien que ce soit celui où Apollonios de Tyane et son compagnon Damis attendirent, vers l'an 44 de notre ère, que leur arrivée eût été annoncée au roi parthe de Taxila : car il ne fait plus de doute que le récit de Philostrate ne contienne un fond de vérité. Quant aux nombreuses fondations bouddhiques dont sont semées la vallée et les collines prochaines, une sélection a dû être faite parmi les sites les plus prometteurs; et si les excavations ne nous ont encore et toujours rendu que les stûpas, les chapelles et les quadrangles de monastère habituels, la façon dont elles ont été conduites a permis de faire nombre de constatations importantes au point de vue chronologique et de conserver pour la première fois *in situ* des ensembles décoratifs d'argile et de stuc. Il convient tout particulièrement de nommer, après le stûpa de Bhallar, le Chir Tope, auquel une inscription a restitué, avec son nom de Dharmarâjika, son titre à être originairement considéré comme une fondation d'Açoka; puis celui qui semble marquer, à l'extrémité de la chaîne de Hathiâl, l'emplacement traditionnel de la légende de Kuṇâla, le fils d'Açoka, victime comme Hippolyte des manœuvres d'une trop amoureuse belle-mère; et enfin, dans les replis de la même chaîne, les deux couvents de Mohrâ Morâdu et de Jauliân dont la découverte a achevé de susciter des rivaux aux fameux sites gandhâriens de Jamâl-Garhî et de Takht-î-Bahai.

Comme bien on pense, des recherches menées de façon aussi systématique et complète ne pouvaient manquer de rendre quantité d'objets curieux, de documents et d'œuvres d'art. Le petit dépôt archéologique de Taxila, où le produit des fouilles attend la construction d'un musée local, est déjà tout encombré de richesses. Ici encore, devant l'impossibilité de tout citer, nous n'avons que l'embarras du choix. Un épigraphiste va droit aux inscriptions dont, hélas! aucune n'est

encore en grec, mais dont une, en araméen, est la première du genre qui ait été trouvée dans l'Inde : gravée sur un fragment de pilier utilisé dans la construction d'une des maisons de Sirkap, elle vient confirmer de la façon la plus opportune la théorie courante sur la dérivation de l'écriture *kharoshṭhî*, en usage dans la région. Le philologue n'a d'yeux que pour les débris carbonisés d'un manuscrit de l'époque Gupta, écrit en *brâhmî* sur écorce de bouleau : c'est à peine si l'on y peut déchiffrer quelques passages sanskrits, évidemment empruntés à un *avadâna* bouddhique; mais cette trouvaille inespérée est un gage d'espoir pour l'avenir. Le numismate se précipite sur une collection de plusieurs milliers de monnaies *punch-marked*, indo-grecques, scytho-parthes, koushanes et sassanides, dont plusieurs apportent des noms et des types nouveaux. L'ethnographe se délecte à examiner quantité de vestiges, jusqu'ici trop négligés, de la vie courante, poteries, carreaux de verre, jouets en argile, et toutes sortes d'ustensiles de métal, tels que lampes, vases, trépieds, pliants, clefs, gonds, clochettes, mors, cuillers, couteaux, faucilles, fers de lance, épées, etc., sans oublier un matériel de faux monnayeur. L'antiquaire a pour sa part une vitrine pleine d'intailles, de bijoux d'or et d'émail, et de ces reliquaires qui souvent nous rendent la silhouette complète des anciens stûpas, y compris le couronnement dont les siècles les ont toujours décapités. L'helléniste s'attarde devant certaines pièces d'un caractère et d'une facture particulièrement classiques, notamment un buste de Dionysos en argent repoussé, et une charmante statuette en bronze d'Harpocrate, debout et s'apprêtant à poser sur ses lèvres l'index levé de sa main droite. L'indianiste s'ingénie au contraire à deviner sous les formes hellénisantes les conceptions locales qu'elles revêtent, et reconnaît par exemple jusque dans l'aigle à deux têtes qui décore l'un des stûpas de Sirkap le Garuḍa et l'Upagaruḍa de la légende bouddhique. Fait au

premier abord surprenant, mais qui s'explique par l'extrême dureté de la pierre de taille locale: en dépit de l'abondance de cette dernière à laquelle Takshaçilâ semble devoir son nom, presque toute la décoration des couvents a été exécutée en terre ou en mortier de chaux. Les bas-reliefs et statues de pierre sont peu abondants et le schiste bleuâtre dont ils sont faits doit avoir été apporté tout sculpté des collines du Swât. Mais il n'est aucun visiteur qui ne demeure stupéfait devant nombre et la diversité des têtes d'argile et surtout de stuc le ramassées par centaines dans les tranchées. Buddhas d'une idéale sérénité, moines moroses, Bodhisattvas souriants, coquets donateurs des deux sexes, ou grotesques atlantes, ces figures nous présentent toute l'échelle des tailles, toute la variété des coiffures et toute la gamme des expressions.

On se tromperait d'ailleurs de croire que l'intérêt des fouilles de Taxila réside uniquement dans les objets et les édifices exhumés. Complétant les recherches du docteur D. B. Spooner et de Sir Aurel Stein à Shâh-jî-kî-Ḍherî et à Sahri-Bahlol, elles ont éclairci l'obscurité qui continuait à régner, sinon sur les origines, du moins sur les destinées ultérieures de l'école du Gandhâra. Tout d'abord elles ont prouvé que, sur les deux rives de l'Indus, nous avons affaire aux mêmes donateurs comme aux mêmes artistes. En second lieu, elles nous ont révélé le rôle jusqu'ici insoupçonné de la décoration en argile dans l'art indo-grec. Ces œuvres éminemment fragiles ne pouvaient subsister qu'à l'abri des chocs et des intempéries, et les quelques spécimens retrouvés ne le doivent qu'à un heureux accident — d'ordinaire à l'incendie qui, en consumant le couvent dont elles ornaient les chapelles, les a transformées en terres cuites. Il a fallu tout le soin et toute l'intuition divinatrice déployés dans les recherches actuelles de l'Archæological Survey, pour attester que les images d'argile n'étaient pas moins nombreuses dans les couvents du Nord-

Ouest de l'Inde que dans ceux du Turkestan chinois et que, sur ce point encore, l'Asie centrale ne faisait que suivre les usages du Gandhâra. Enfin et surtout, les observations techniques de Sir John Marshall n'ont pas seulement confirmé de façon décisive l'ordre de succession que les numismates, pour des raisons de leur cru, avaient dès longtemps établi entre les dynasties indo-grecques, scytho-parthes et koushanes : elles permettent encore de rapporter à chacune de ces périodes successives un type distinct de maçonnerie. Comme la date de la décoration suit naturellement celle de la muraille qu'elle recouvre, c'est ainsi qu'il a pu attribuer au IVe et au Ve siècle de notre ère la plupart de ces images de stuc et d'argile chez lesquelles nous venons de constater que subsiste tant de verve imaginatrice et de dextérité dans l'exécution.

Qu'on veuille bien nous permettre d'y insister : c'est là une donnée inédite autant que capitale pour l'historien de l'art gréco-bouddhique. Assurément l'on savait déjà que l'école gandhârienne n'avait reçu le coup mortel que de la main de Mihirakula, dans la première moitié du VIe siècle de notre ère : mais jamais on n'aurait pensé que son activité avait pu se prolonger aussi longtemps et de façon aussi méritoire. Évidemment les diverses branches de sa production artistique ont connu des fortunes diverses, et l'heure de la décadence n'a pas sonné pour toutes à la fois. La première technique qui — comme on pouvait s'y attendre en raison des conditions spéciales qui la régissent — ait périclité est naturellement celle des monnaies : dès le IIe siècle de J.-C. sa dégénérescence est un fait accompli. Vers le IIIe dut venir le tour de la sculpture sur pierre, autant du moins que nous en pouvons juger par les spécimens tardifs relevés à côté des morceaux d'argile ou de stuc, et dont l'infériorité est criante. Mais longtemps encore, plus longtemps qu'on n'eût osé le prétendre à défaut de ces preuves palpables, les modelages témoignent d'une vitalité et

d'un savoir-faire dignes des meilleurs jours. Peut-être n'y a-t-il pas lieu de trop s'en étonner : tandis que l'Inde actuelle ne possède que de médiocres sculpteurs, au contraire ses coroplastes, chez qui la tradition semble ne s'être jamais perdue, continuent à produire des statuettes d'argile pleines de vie et d'expression. Quoi qu'il en soit d'ailleurs, les fouilles de Taxila ne se bornent pas à nous éclairer sur le fécond déclin de l'école gandhârienne : elles nous permettent également de mieux situer celle-ci dans l'histoire générale de l'art bouddhique. Une brusque et complète décadence, survenue dès la fin du IIe siècle de notre ère, aurait en effet creusé un inexplicable intervalle de deux siècles entre les dernières productions gréco-bouddhiques et celles des ateliers Gupta de Mathurâ et de Bénarès. Les figures d'argile et de stuc, déjà très indianisées, ménagent admirablement la transition entre les unes et les autres; et Taxila, dont le sol nous a rendu à la fois des fragments sculptés dans le schiste bleu du Gandhâra et le grès rouge de Mathurâ, nous fournit le chaînon géographique et historique nécessaire entre l'école du Nord-Ouest et celles du bassin du Gange. Mais ce n'est pas encore tout : car nous retrouvons d'autre part, dans les niches de Jauliân et de Mohrâ Morâdu, les mêmes groupes et ordonnances de personnages qui commencent à s'aligner vers le même temps sur les parois des grottes chinoises de Touen-houang et de Yun-kang.

Voilà, dira-t-on peut-être, des considérations qui débordent singulièrement en étendue le petit coin de terre dont elles sont sorties. En effet : et rien n'illustre mieux l'intérêt et l'importance d'une fouille bien faite. Elle ne fournit pas seulement des pièces de musée, mais en même temps le moyen de les comprendre et de les classer. Malheureusement l'élémentaire précaution de tenir un «journal de fouilles» est la dernière à laquelle on avait songé depuis cinquante ans et plus qu'on grattait l'inépuisable sol gandhârien. On pouvait continuer

indéfiniment à déterrer des sculptures et à les disperser dans des collections publiques ou privées, sans aucun souci de noter le lieu, l'ordre et les circonstances de leur trouvaille : on n'aurait pas été plus avancé dans un siècle d'ici. Devant cet amoncellement de pièces de provenance inconnue ou trop vaguement spécifiée — nous en avons fait jadis l'amère expérience au musée de Lahore, — toute tentative pour retracer l'évolution de l'école restait d'avance vouée à l'insuccès. Les récentes fouilles de l'Archæological Survey ne nous ont pas seulement rapporté des «buts», mais, qui mieux est, de l'histoire. C'est là, on ne saurait trop le répéter, un fait nouveau dans les annales de l'indianisme. A cette introduction dans l'Inde des méthodes éprouvées de l'archéologie classique restera attaché le nom de Sir John Marshall.

A. Foucher.

COMPTES RENDUS.

Sphutârthâ, Abhidharmakoçavyâkhyâ, the work of Yaçomitra. First Koçasthāna, edited by Prof. S. Lévi and Prof. Th. Stcherbatsky. — Petrograd, 1918; in-8°, vii-96-iv pages.

S. d'Oldenburg. *Le moine et l'oiseau à la pierre précieuse.* — Petrograd, 1918; in-4°, 4 pages. (*Bulletin de l'Académie des Sciences de Russie.*)

C'est avec une joie sincère que nous saluons l'arrivée de ces deux brochures qui sortent des ténèbres russes comme un message rassurant et de bon augure; elles nous annoncent que les études orientales n'ont pas été englouties dans le grand naufrage de la Russie, que l'on continue à travailler à Pétrograd et que même on ne craint pas d'y faire des projets d'avenir. Puissent ces espérances se réaliser!

M. Th. Stcherbatsky nous raconte dans sa préface l'origine de cette édition du fameux commentaire de Yaçomitra. Ce texte, si important pour l'histoire des doctrines bouddhiques, aurait dû être publié depuis longtemps, si les savants n'avaient reculé devant les difficultés exceptionnelles de ce travail. La principale de ces difficultés est dans le mélange confus de trois textes : les *kārikās* de Vasubandhu, qui forment le noyau du çāstra, le *bhāṣya* du même auteur, enfin la glose (*vyākhyā*) de Yaçomitra. C'est seulement à l'aide des versions chinoise et tibétaine qu'il est possible d'isoler l'œuvre de Vasubandhu du commentaire où elle est noyée : une traduction de cette partie est la clef indispensable pour pénétrer dans l'exposition touffue de Yaçomitra. On en annonce trois : une française, une anglaise et une russe, ce qui est peut-être surabondant. Quant au texte sanskrit de l'*Abhidharmakoça-vyākhyā,* nous avons sous les yeux le premier *koçasthāna,* préparé par M. Sylvain Lévi et publié par M. Stcherbatsky dans la *Bibliotheca buddhica* (fasc. xxi).

La tradition de l'Abhidharmakoça, fondée sur la tradition de Hiuan Tsang, s'est maintenue au Japon, où elle a engendré une abondante littérature. Un élève de M. Stcherbatsky, M. O. Rosenberg, s'est consacré à l'exploration de cette littérature pendant un séjour de quatre années au

Japon et il en a rapporté des matériaux intéressants, dont deux fascicules ont déjà paru : 1° un vocabulaire des termes techniques du bouddhisme chinois, avec équivalents japonais et sanskrits; 2° une analyse des principes de Vasubandhu et, en fait, de toute la philosophie bouddhiste; le tout en russe, malheureusement[1].

Le petit mémoire de M. Serge d'Oldenburg a pour objet de compléter par l'indication de deux textes nouveaux un article publié ici même par M. A. Foucher sur un bas-relief du Gandhâra représentant l'histoire édifiante du moine qui se laissa battre par le joaillier pour ne pas dénoncer la corneille voleuse (*Journ. Asiat.*, mars-avril 1917). Le premier de ces textes se trouve dans le «Livre des bêtes» d'Al-Djāhiz et le second dans le *Dsanglun*. M. d'Oldenburg y joint quelques fines remarques sur les rapports entre les œuvres littéraires et les «illustrations» qu'en ont données les artistes indiens.

L. Finot.

F. Nau. *Recueil de textes et de documents sur les Yézidis* (Extrait de la *Revue de l'Orient chrétien*, t. XX [1915-1917]). — Paris, A. Picard et fils, 1918.

Dans ce volume de 117 pages in-8°, M. Nau a réuni les documents actuellement connus relatifs aux Yézidis, et il les présente sous la forme la plus accessible, celle d'une traduction française.

Ces documents sont de deux sortes : les textes originaux de source yézidie, et les informations recueillies par les historiens arabes et syriaques ainsi que par les explorateurs modernes.

A la première catégorie appartient d'abord le fameux poème attribué au cheikh ʿAdî et qui jusqu'à ces dernières années constituait l'unique texte original que l'on possédât sur les Yézidis. Ceux-ci le considèrent comme sacré, bien qu'ils le montrent volontiers aux étrangers. Mais à vrai dire il s'agit d'une sorte de rapsodie, plus verbeuse que documentaire, dans laquelle le cheikh célèbre sa propre louange. Ce poème, de 80 vers seulement, est en arabe. Il a été édité et traduit en dernier lieu par M. Isya Joseph, parmi les *Yezîdi Texts* qu'il a publiés en 1909 dans

[1] *Introduction to the study of Buddhism, according to material preserved in Japan and China*, by O. Rosenberg. Part I. Vocabulary. A survey of Buddhist terms and names arranged according to radicals, with Japanese readings and Sanskrit equivalents (1917). — Part II. Problems of Buddhist Philosophy (1918). [*Oriental Series published by the Faculty of Oriental Languages of the University of Petrograd*, n° 45.]

le volume XXV de l'*American Journal of Semitic Languages and Literatures*. Mais déjà Layard en 1853 (*Nineveh and Babylon*, t. I, p. 89) et même Badger en 1852 (*The Nestorians and their Rituals*, t. I, p. 113) en avaient donné une version, que J. Menant avait reproduite en 1892 dans sa belle monographie sur *Les Yezidiz* (Annales du Musée Guimet, Bibliothèque de vulgarisation, t. V), et que M. Nau réimprime une fois de plus.

D'un intérêt plus considérable sont deux autres textes, le *Livre de la Révélation* (*Kitèb-i Djelvé*) et le *Livre noir* (*Mashaf Rèch*). Ce sont, par excellence, les livres sacrés des Yézidis. On les connaissait depuis 1895 par une traduction anglaise établie d'après une rédaction arabe et publiée par M. H. Browne en appendice à la relation de M. H. Parry, *Six Months in a Syrian Monastery*. Cette rédaction arabe, accompagnée d'une nouvelle version anglaise, prit place en outre, en 1909, dans les *Yezîdi Texts* de M. Isya Joseph. Mais le texte kurde, spécial aux Yézidis, demeurait caché avec un soin jaloux aux curiosités indiscrètes, lorsqu'en 1904 il fut livré par un adepte quelque peu sceptique au Père Anastase Marie qui en donna une transcription littérale ainsi qu'une traduction française dans la revue *Anthropos*, t. VI, janvier-février 1911, p. 1-39: *La découverte des deux livres sacrés des Yézidis*. Une édition complète, comprenant le texte kurde, la rédaction arabe, une transcription latine, une traduction allemande, une grammaire, un glossaire et des fac-similés a été enfin établie par M. M. Bittner, en 1913, dans les *Denkschriften* de l'Académie de Vienne, t. LV, fasc. 4-5 : *Die heiligen Bücher der Jeziden oder Teufelsanbeter*. M. Nau, pour sa traduction française, utilise les versions du P. Anastase Marie et de M. Isya Joseph. Le *Livre de la Révélation* daterait de l'an 558 de l'hégire (1163 de J.-C.) et le *Livre noir* de l'an 743 (1342 de J.-C.). Le premier se compose d'un prologue et de cinq chapitres; le second, de trente-trois paragraphes. L'un et l'autre exposent surtout les légendes cosmologiques des Yézidis.

En ce qui concerne les mœurs et les coutumes, un des documents les plus instructifs est la requête adressée en 1872 par les Yézidis au gouvernement turc pour obtenir la dispense du service militaire. C'est une pétition en arabe, qui fut éditée et traduite en allemand, en 1897, par M. Lidzbarski : *Ein Exposé der Jesîden* (*Z. D. M. G.*, t. LI, p. 592-604), puis de nouveau publiée avec une traduction anglaise par M. Isya Joseph dans ses *Yezîdi Texts*. Antérieurement, M. H. Browne, dans l'appendice à l'ouvrage déjà cité de H. Parry, en avait donné une première version anglaise. C'est d'après ces trois publications que M. Nau établit sa traduction.

Si nous ajoutons enfin une prière yézidie de huit strophes, en kurde, d'abord éditée et traduite en allemand par M. H. Makas dans ses *Kurdische Studien* (Heidelberg, 1900), ensuite recueillie par M. Isya Joseph et traduite en français par M. Nau au paragraphe VI de son recueil, nous aurons épuisé la série des textes yézidis originaux.

Les renseignements fournis par les auteurs arabes et syriaques ou bien consignés par les voyageurs modernes suppléent à l'indigence des sources indigènes.

Ce sont, d'une part, les traditions musulmanes (Yâqoût, Ibn al-Athîr, Ibn Khallikân, etc.). Ici M. Nau rencontrait un excellent guide dans M. R. Frank, qui en 1911 consacra sa dissertation de doctorat à l'examen critique des textes arabes où il est question du cheikh 'Adî (*Scheich 'Adî, der grosse Heilige der Jezîdîs*, t. XIV de la *Türkische Bibliothek* de M. G. Jacob).

A côté des historiens arabes, il faut placer Bar Hebræus, auquel M. Nau réserve un paragraphe spécial.

Puis il publie un important texte syriaque jusqu'ici inédit, qu'il accompagne d'une traduction française (revue et annotée) due à M. Joseph Tfinkdji, prêtre chaldéen de Mardin. Il s'agit d'une tradition nestorienne, écrite en l'an 1763 des Grecs (1452 de J.-C.) par un moine nommé Ramicho' et d'après laquelle la secte yézidie aurait pris naissance aux dépens du couvent de Mar-Yohanan et d'Icho'-Sabran, dont 'Adî se serait emparé par la violence. Ce document donne au recueil de M. Nau un puissant intérêt, en même temps qu'il en fait l'originalité. Il constitue, en effet, une sorte de monographie des Yézidis où il est traité successivement de l'histoire du cheikh 'Adî, de la prise du couvent nestorien, de la vie de Yézid, des croyances des Yézidis, de leurs mœurs et coutumes, de leur organisation et de leur nombre.

Quant aux autres informations jusqu'ici publiées sur les Yézidis, M. Nau s'est contenté en général de les analyser dans un appendice.

C'est d'abord la *Notice sur la secte des Yezidiz* donnée au *Journal asiatique* en 1882 et 1885 (VIIe série, t. XX, p. 252-258, et VIIIe série, t. V, p. 78-98) par Siouffi, de son vivant consul de France à Mossoul.

On trouve ensuite le résumé de l'ouvrage de M[gr] S. Giamil, *Monte Singar, storia di un popolo ignoto* (Rome, 1900). On sait que ce livre contient, accompagné d'une traduction italienne, le texte syriaque d'une série de questions posées aux Yézidis par un prêtre chaldéen du nom d'Isaac, qui vécut longtemps parmi eux à la fin du XIXe siècle.

Un troisième paragraphe relate, d'après Layard et Menant, un pèlerinage au sanctuaire des Yézidis.

Le chapitre IV contient la traduction d'une lettre de recommandation donnée à Layard par le cheikh Nazir.

Enfin M. Pognon a joint la version d'une petite chronique syriaque, qui rappelle qu'en 1660 le patriarche Élie, ayant refusé d'ordonner un métropolitain pour les Nestoriens du Sindjar, ceux-ci se seraient dès lors convertis aux croyances yézidies.

Tel est le bilan des documents recueillis par M. Nau. Ils épuisent tout ce que l'on sait à l'heure actuelle sur les Yézidis et constituent les matériaux indispensables pour une étude d'ensemble. Cette étude, que l'auteur dit (p. 77) ne pouvoir terminer, sera désormais rendue facile à qui l'entreprendra. Ajoutons que dans le recueil de M. Nau, on trouve encore une introduction générale et deux notes critiques : l'une sur la personnalité du cheikh 'Adî, l'autre sur la divinité générale des Yézidis, le Mélek Tâous.

A. Guérinot.

Arthur Christensen. *Les types du premier homme et du premier roi dans l'histoire légendaire des Iraniens.* Fasc. I (fait partie des *Archives d'études orientales*, publiées par J. A. Lundell, vol. 14). — Stockholm, 1917; 1 vol. in-8°, 218 pages.

M. A. Christensen, qui continue d'user, avec une maîtrise absolue, de la langue française pour communiquer au public le résultat de ses recherches, a l'intention de poursuivre systématiquement des études critiques sur l'histoire légendaire de la Perse, d'en rechercher les origines et d'en exposer l'évolution. Le présent travail se compose de deux parties, la première réservée à l'étude de Gayômard, Masyagh et Masyânagh, la seconde (p. 131) consacrée à Hôcheng et à Tahmôrath. Trois appendices traitent : 1° des restes des légendes de Gayômard et du bœuf type dans les cosmogonies du mithriacisme et du manichéisme; 2° de la fête de Sédé et d'autres fêtes du feu iraniennes (*ādhartchachn*, *bahārtchachn*); 3° de Taχmōruw (c'est ainsi que M. Christensen lit le mot pehlvi d'où provient le persan Tahmôrath) dans la tradition mazdéenne et chez les auteurs islamiques. Ces deux mémoires et leurs annexes sont une nouvelle preuve du labeur consciencieux de l'auteur, tel qu'ont appris à l'apprécier les lecteurs de ses précédentes productions.

Gayômard (*gayō marəta* «vie mortelle = vie humaine») est mentionné incidemment dans l'Avesta, en compagnie du bœuf primitif; mais le Dênkard nous apprend qu'un *nask* perdu de l'Avesta, le Tchihrdâd-nask, contenait l'histoire du genre humain, de la création de Gayômard et de la manière dont le premier couple, Masyagh et Masyânagh, entra dans

l'existence (p. 13). Si l'on adopte l'idée émise par M. A. Andreas, qui consiste à lire *uhr* la ligature à laquelle la tradition pârsie a donné la valeur *š*, le nom du premier homme se lira *Muhryagh* (primitivement *Murtyaka*) et celui de la première femme *Murdiônagh;* or ce dernier a été rencontré dans un des textes de Tourfân. Les formes citées p. 10, dérivant toutes de ces deux types, l'un dû à la lecture traditionnelle, l'autre découlant de la conjecture de M. Andreas, rendent celle-ci très vraisemblable.

Entre le premier couple humain et Hôcheng, le premier roi, il y a un interrègne rempli par deux générations. L'Avesta ne contient rien à ce sujet, mais le passage du Dênkard déjà cité contient une indication indirecte; c'est dans cet intervalle qu'a eu lieu la dispersion des hommes et leur division en races et en peuples (p. 110). Gayômard était «roi de l'argile»; Hôcheng fut le premier roi, qui régna sur des hommes. Tahmôrath lui succéda, sans qu'on sache, d'après les Yašts et le Dênkard, quel rapport de parenté il y avait entre eux. C'est Firdausî qui a affirmé que le second était le fils du premier. Hôcheng était surnommé Paradhâta, surnom qui peut signifier : «Celui qui a été créé avant [les autres], créé le premier»; ce n'est que plus tard que le pehlvi-persan *pêšdāδ* a été interprété par «celui qui, le premier, donna la loi» (p. 136). Notons en passant le rapprochement singulier entre Arpakchad du chapitre x de la Genèse, le nom scythique connu par Hérodote Arpoxaïs, et la reconstitution perse équivalant à ces deux noms, *Arpa khchâyathiya* «roi Arpa», forme primitive Ṛpa d'où M. Andreas tire **orəpa < urupa* (dans *taχma urupa,* Urupa le fort, forme ancienne du nom de Tahmôrath (p. 140). Ces rapprochements sont parfois hasardeux, mais on ne saurait les rejeter *a priori ;* il faut, toutefois, attendre que l'on produise une démonstration plus convaincante, fondée sur l'histoire des mots; les similitudes phonétiques sont parfois trompeuses.

La fête du Sédé était célébrée le 24 janvier; elle était une de ces fêtes du feu dont la Saint-Jean-Baptiste est le type et qui ont été étudiées par M. Frazer dans son *Rameau d'Or.* El-Biroûni nous rapporte que les Perses y pratiquaient des fumigations afin d'éloigner le malheur, et que les rois y faisaient allumer des feux dans lesquels on poussait des bêtes fauves et des oiseaux. Minoutchehrî a célébré les feux que l'on allumait dans la citadelle et dans les rues (p. 164-166). On ne sait à quelle époque a disparu cette coutume. Les autres fêtes de ce genre avaient lieu le 18 août (au Khorasan le 24 novembre), et à la fin de l'hiver. La chronologie offre cependant des difficultés qui sont examinées p. 177 et suivantes.

Tahmôrath régna trente ans, période pendant laquelle il eut le diable pour monture, «le mauvais esprit transformé en cheval», dit le Dênkard (VII, 1, 19). Cette légende n'a pas d'analogue par ailleurs, si ce n'est une des historiettes de Naçr-ed-din Khodja où il est question d'un rabbin juif chevauchant un démon, soumis à sa puissance par l'effet d'une ruse magique. Il n'en faut pas chercher l'origine dans les voyages de Sindbad le Marin, car, dans cette aventure et les parallèles indiens relevés par M. Basset dans son introduction aux *Fourberies de Si Djeh'a* traduites par M. Mouliéras, c'est le démon qui se sert de l'homme comme monture, et non l'inverse.

M. Christensen appuie ses recherches sur tous les textes possibles appartenant soit à l'ancien Iran et aux commentaires de l'Avesta, soit à la Perse moderne, musulmane ou pârsie; il est difficile d'être plus complet, et son adresse à se débrouiller au milieu des divergences des auteurs est vraiment surprenante. La suite de ses travaux, que nous attendons avec impatience, nous réservera probablement d'autres surprises.

Cl. Huart.

Frédéric Macler. *Histoire universelle*, par Étienne Asolik de Tarôn (deuxième partie), traduite de l'arménien et annotée. Thèse complémentaire pour le doctorat ès lettres. — Paris, Imprimerie Nationale, 1917; 1 vol. grand in-8°, xxxiv-209 pages.

Dulaurier, mort le 21 décembre 1881, avait laissé inachevée sa traduction de l'histoire d'Étienne Açoghik; la première partie, dont il avait pu revoir les épreuves, a paru en 1883; la seconde partie, de beaucoup la plus importante, nous est donnée maintenant par le savant professeur d'arménien à l'École nationale des langues orientales vivantes, M. F. Macler, qui en a fait le sujet de la thèse complémentaire présentée par lui à la Faculté des lettres de l'Université de Paris. Il ne nous appartient pas de juger une œuvre qui est entièrement hors de notre compétence; nous retiendrons seulement des dires que nous avons entendu exprimer par des arménisants de haute valeur, que la traduction soumise au jugement du public est une œuvre excellente, qu'il fallait que le travail entrepris par Dulaurier fût achevé, et que M. Macler s'est tiré à son honneur d'une tâche qui peut paraître parfois ardue.

Le livre III, qui constitue cette seconde partie, embrasse une période qui s'étend de l'an 887 à l'an 1005, c'est-à-dire depuis la restauration du royaume d'Arménie par Achot Ier le Bagratide, avec Ani pour

capitale, jusqu'à une date quelconque, sans importance pour l'histoire de cette dynastie. Le texte en a été publié, pour la première fois, à Paris, en 1859, par Chahnazariants, et pour la seconde, à Pétrograd, en 1885, par M. Malkhasiants; une traduction allemande toute sèche, sans introduction ni commentaire, en a été donnée à Leipzig, en 1907, par H. Gelzer et August Burckhardt. Le travail de M. Macler vient à propos compléter l'œuvre ébauchée par ces deux savants allemands, en donnant au public une traduction accompagnée, en note, de toutes les explications indispensables.

A cette époque, l'Arménie est en contact permanent, bien malgré elle, avec l'empire grec de Byzance et le khalifat abbasside de Bagdad. C'est au point de vue des rapports avec les Arabes que nous trouverons l'occasion de présenter quelques remarques. En 322 de l'hégire (932-935 de l'ère chrétienne), sous le règne de l'empereur romain Lécapène, Curcuas (Gourgên) s'empare de Mélitène. Ibn-Khaldoûn (t. III, p. 409), qui tire ses renseignements d'Ibn-el-Athîr (t. VIII, p. 221) sans le citer et en l'abrégeant, nous apprend qu'à cette date «le Domestique se rendit à Samosate à la tête de cinquante mille Grecs; il campa devant Mélitène et l'assiégea pendant longtemps, jusqu'à ce qu'il la prît par capitulation (littér. par sauvegarde); il envoya les habitants [musulmans] en un lieu de sécurité avec un de ses patrices; beaucoup d'entre eux se convertirent au christianisme par amour pour leurs familles et leurs biens». Si leurs familles étaient chrétiennes, c'est que ces musulmans ne s'étaient convertis à l'islamisme que par crainte pour leur vie ou par ambition; ils saisirent la première occasion de retourner à leur religion première. Cela dit, nous constatons que l'auteur arabe ne nous donne pas le nom du défenseur de la ville; or, nous le trouvons dans Açoghik : «Romanos chassa Alakhouthêth, le persécuteur de notre foi» (p. 37). Par malheur, aucune identification n'est proposée pour ce nom étrange, que l'on est en droit de supposer défiguré par les copistes, car, à première vue, il ne semble correspondre à aucun nom ou titre arabe ou turc; la première syllabe *Al-* pourrait être l'article arabe, mais ce n'est pas sûr. — P. 48, note 7, où il est question d'un fils du Hamdânite Nâçir-ed-daula, l'auteur ajoute : «Il se nommait exactement : Adhad ed-daula Aboû Thyhlab el-Ghudansur» et cite, comme référence, le *Manuel* de Stokvis, tandis qu'à la page 37, note 3, ce nom est écrit «Adhad-ed-daula Abu Taghleb el-Ghudansur». Le mot *exactement* est de trop. Le nom de ce prince doit être Aḍod ed-daula Abû-Taghlib el-Ghaḍanfar. — P. 153, Açoghik parle d'une fête des musulmans, «où ils faisaient des sacrifices, le 3 du mois qu'ils nomment Alhédén». Cette expression est embarrassante; la note 6 cherche à l'ex-

pliquer par l'arabe العيدان «les deux fêtes», ce qui est invraisemblable, puisque le texte parle d'un mois alors que la fête des Sacrifices ou grand Béïram tombe le 10 du mois de dhou'l-ḥidjdja, et que celle de la Rupture du jeûne ou petit Béïram arrive le 1er du mois de Chawwâl; ces fêtes n'étant pas dans le même mois, العيدان ne peut être le nom d'un mois. Je persiste à croire que l'auteur arménien a entendu *'îd el-aḍḥà* par son «Alhédén»; mais le chiffre 3 est inexplicable.

Quelques remarques de détail ne seront pas inutiles. P. 16, note 4, Eger est expliqué par Colchide (voir également p. 29, note 4), tandis que, p. 17, note 5, ce nom est donné comme correspondant à l'Abkhazie-Iméréthie, mais c'est le même pays. — P. 21, note 5. *Emir el-mou'minîn* est plutôt «commandeur des croyants» que «maître des croyants». — P. 54, note 4. L'arabe *zahit* est clairement زاهد «ascète», mais il n'a pas tous les sens que lui attribue gratuitement M. Noraÿr N. Buzandatsi. Dans la même note, à propos d'un peuple d'origine turque, est-ce *khazak* ou *khazik* qui est la bonne leçon? Si c'est la première, nous avons tout uniment affaire au turc-oriental *qazaq* «aventurier» (fr. *cosaque*). — P. 61, note 3, dans le passage cité de la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, il est évident que *kaba khosrù* est une mauvaise leçon des manuscrits pour Fennâ Khosrau; il était peut-être inutile de reproduire servilement un passage visiblement erroné. De même, p. 52, à la note, où est cité un extrait de la traduction d'Abou'l-Fédâ par Reiske, *Hasano* (ligne 6) est une mauvaise lecture pour Djestân. — P. 71, note 5. Le nom de la ville de Dwin a persisté, chez les géographes arabes, à côté de Dabîl; Abou'l-Fédâ en fait même deux villes différentes (p. 396, d'après Ibn-Hauqal, et p. 398, d'après le *Mochtarik* de Yâqoût).

Une épineuse question historique est posée par le chapitre XII, où Açoghik nous entretient (p. 51) d'un émir persan nommé Ab[ou]l-ḥadj[dj] Delmastani, petit-fils de Salar. Quel est ce personnage? Le nom de son grand-père Salar a pu faire penser à la dynastie des Banou-Sellâr (*sellâr,* correspondant au persan *sâlâr,* est le nom générique que portaient les chefs de Taram) ou Banou-Mosâfir, qui ont régné dans l'Adherbaïdjân de 330 (941) à 420 (1029); le fondateur de cette dynastie se nommait Sellâr-Moḥammed ben Mosâfir Déïlémî; il a eu pour fils Merzbân Ier (dont le fils Djestân Ibrahim fut le successeur) et Vehsoûdân, père d'Ismaïl. Le prince, qui fit sa soumission à Toghrul-beg le Seldjoûqide en 446 (1054), et dont la capitale était Tébriz, se nommait Abou Mançoûr Vehsoûdân ben Mohammed er-Rawâdî (el-Azdî, ajoute Schefer, *Nâssiri Khosrau,* p. 17, note 2): à raison de la date et de la différence de surnom ethnique, il ne peut être rattaché à la famille

IMPRIMERIE NATIONALE.

de Salar ou Sellâr. D'un autre côté, le surnom de Delmastani et le nom d'Abou'l-ḥâdjdj ne sont portés par aucun membre de cette famille, à en juger par la liste donnée dans le *Tàrîkh-Monedjdjim-bâchy*, t. II, p. 505. La note de M. Macler n'éclaircit, par infortune, aucun de ces points; il doit être question de personnages différents, et ce problème nécessite de nouvelles recherches.

Dans la note de la page 22, l'auteur fait allusion à l'usage, courant encore aujourd'hui dans les églises orientales, d'enterrer l'évêque assis et revêtu de ses habits pontificaux. Ce rite s'est établi à une époque indéterminée. On souhaiterait plus de détails sur ce point curieux. Pourquoi cette dérogation à l'usage en faveur des dignitaires de l'Église? Est-ce pour maintenir cette conception de l'Église primitive, qui veut que l'évêque soit seul à prêcher devant le peuple assemblé? Je rappellerai à cette occasion qu'au *Dom* d'Aix-la-Chapelle, on peut voir, sous la coupole centrale, au bord de la galerie du premier étage, le trône de Charlemagne, simple escabeau de marbre sans sculpture ni décoration d'aucune sorte; ne serait-ce pas le trône mortuaire sur lequel le grand empereur a été enterré assis, en sa qualité d'évêque extérieur? Ce rite, sur lequel je suis à court de renseignements, méritait de voir son histoire approfondie davantage.

Par sa traduction de la dernière partie de l'histoire d'Açoghik, M. Macler a montré de quel intérêt sont, pour l'histoire très embrouillée de cette époque en Asie antérieure, les documents fournis par la littérature arménienne, et l'importance qu'il y a à les traduire dans une langue européenne : Tabarî, Béládhorî, les anciens géographes arabes, qui ne sont accessibles qu'aux seuls arabisants, auraient énormément gagné à être munis d'une traduction ; il est vrai que cela aurait doublé la tâche.

Cl. Huart.

J. Laurent, chargé de cours à la Faculté des Lettres de l'Université de Nancy. *L'Arménie entre Byzance et l'Islam depuis la conquête arabe jusqu'en 886.* — Paris, Fontemoing et Cie, 1919; 1 vol. in-8°, vii, 398 pages et 1 carte.

Du même. *Byzance et les Turcs Seldjoucides dans l'Asie occidentale jusqu'en 1081.* — Nancy, Berger-Levrault, 1918; 1 vol. grand in-8°, 140 pages et 1 carte.

De même que l'Arménie avait été le théâtre de luttes prolongées entre l'Empire romain et les Sâsânides, elle se trouva, au moyen âge, prise

entre l'enclume et le marteau, l'Empire romain d'Orient d'une part, et le Khalifat abbasside de l'autre. Un nouvel élément contribuait à rendre le litige plus incertain : les Arméniens résistaient aux tentatives de conversion de l'Église grecque, qui avait trouvé un appui chez les Géorgiens, leurs voisins; ils étaient tentés, pour défendre les croyances propagées par saint Grégoire l'Illuminateur, devenues pour eux une question nationale, de s'appuyer sur l'islamisme; d'autre part, l'extrême division du pays, entièrement montagneux, où chaque vallée, isolée de sa voisine par de hautes chaînes infranchissables une grande partie de l'année, forme un canton séparé, favorisait l'éclosion d'un système de féodalité où chaque chef de clan n'agissait que selon sa volonté ou ses intérêts propres. L'Arménie n'était pas en mesure de défendre son indépendance contre ses puissants voisins; et sa nationalité, elle n'en avait guère conscience que par sa langue et le caractère particulier que le christianisme avait pris chez elle.

En adoptant pour thèse principale de doctorat ès lettres l'étude de la situation de l'Arménie depuis la conquête arabe, et surtout celle des événements qui s'étendent de 867 à 886, M. J. Laurent, ancien maire de Nancy, nous a donné un travail très fouillé, très poussé dans les détails, soigneusement documenté : les érudits trouveront un grand profit à sa lecture. Il a l'avantage de rassembler en un volume compact à la fois les données des historiens byzantins et celles des auteurs arméniens et arabes qui ont été traduits : car l'auteur n'est point orientaliste, et il doit, pour les renseignements provenant de ces deux dernières sources, se fier aux traductions qui en ont été faites. En cinq appendices, on verra étudiées successivement les dénominations et les divisions de l'Arménie, qui ont varié, les questions relatives à l'Église arménienne, l'autonomie du patriarcat et les négociations religieuses avec Photius, les principautés arabes (Ishaq de Tiflis, les émirs de Manzikert [Mélazgerd] et d'Arzen, les Chabanides) et la révolte de Bâbek le Khorrémite, les trois dynasties indigènes des Bagratounis, Siounis et Ardzrounis, ainsi que la bibliographie de la Géorgie. Trois tables et une carte de l'Arménie au IXe siècle aident aux recherches et à l'intelligence du texte.

Le sujet traité étant en grande partie hors de ma compétence, je m'abstiendrai d'en parler. Toutefois je signalerai un petit nombre d'imperfections relevées au cours de la lecture. — P. 11, note 7. Il y a confusion entre le Gourgistan, ou pays du Kour, et le Gourgan, ancienne Hyrcanie. Le premier est le pays habité par les Gourdj (Géorgiens); le second correspond à la province actuelle d'Astérâbâd, dans la vallée de l'Atrek; l'un est à l'ouest, l'autre à l'est de la Caspienne. — P. 49, note 5.

Étienne Orbélian dit que les *zographes* chargés de décorer l'église de Thathev étaient de nation franque; on ne comprend pas pourquoi l'auteur veut à toute force y voir des Grecs. Est-ce qu'à cette époque il n'y avait plus (ou pas encore) de peintres en Italie? — P. 236, note 3. Les Khârédjites sont tout autre chose que la définition donnée permettrait de croire. Séparés de la communauté musulmane dès la bataille de Çiffîn en 657, parce qu'ils désapprouvaient la résolution d''Ali de négocier au lieu de continuer à combattre, leurs doctrines représentent certainement un islamisme moins évolué, plus primitif que l'école de Médine elle-même, d'où sortit Mâlek ben Anas. — *Passim*, Samara, nom de la résidence temporaire des khalifes abbassides : lire Sâmarrâ, nom araméen de cette localité, transformé par l'étymologie populaire en *Sourra-man-ra'ā* «joyeux qui la voit!»

Dans sa thèse complémentaire sur les rapports entre Byzance et les Turcs Seldjouqides jusqu'en 1081, M. Laurent s'est attaqué à un problème difficile, celui des commencements de l'établissement en Asie Mineure de ces Turcs que nous voyons fonder à Iconium, vers la fin du XIIe siècle, une dynastie qui dura jusque vers la fin du XIIIe. Ces débuts sont entourés de fables, comme ceux de l'empire ottoman à Seuyud et à Brousse; l'historien persan des Seldjouqides de Roûm, Ibn-Bîbî, dont l'abrégé a été publié par M. Houtsma, dit textuellement ceci, dans sa préface : «Rien n'est certain relativement à l'avènement du sultan Soléïmân, fils de Qoutoulmich, ni à la situation de ses grands capitaines tels que les émirs Mangoudjik, Ortok et Dânichmend, à raison de l'inconsistance des ouvrages historiques de cette époque, et du peu de confiance que l'on peut attribuer aux dires des traditionnistes et aux légendes des conteurs qui traitent de faits anciens; par suite des divergences entre les diverses versions, on a commencé avec le règne de Ghiyâth-ed-dîn Kaï-Khosrau Ier, père d'Alâ-ed-dîn Kaï-Qobâd Ier.» Les Grecs sont mal renseignés, comme ils le seront plus tard sur les débuts de l'histoire ottomane. Ils donnent comme capitale aux Turcs Nicée, alors que les auteurs orientaux affirment l'installation de ces sultans à Qonya (Iconium); Ibn-el-Athîr (t. X, p. 89) dit, par exemple : «En 477 hég. (1084), Soléïman, fils de Qoutoulmich, seigneur de Qonya, d'Aq-Séraï et de leurs dépendances en Asie Mineure, se rendit en Syrie et s'y empara d'Antioche que les Grecs possédaient depuis l'année 358 (969).» Ces derniers ont probablement raison; Nicée était trop excentrique pour que ces princes l'adoptassent pour leur séjour habituel.

M. Laurent a bien mis en lumière que jusqu'en 1081, les Turcs ne

forment que des bandes isolées qui dévastent les campagnes et laissent en dehors de leurs déprédations les villes fortifiées, qu'ils n'étaient pas outillés pour assiéger; mais il ne fait pas une différence suffisante entre l'État fondé en Perse par Toghrul-beg, qui avait renversé les Bowéïhides et profitait de l'organisation apportée au pays par cette dynastie nationale, et les bandes irrégulières qui pénétraient de plus en plus profondément en Anatolie; c'est parce qu'il avait une armée régulière, composée en partie de soldats de profession d'origine iranienne, qu'Alp-Arslan a pu remporter sur Romain Diogène la victoire de Mélazgerd et faire prisonnier l'empereur; mais après ce succès, on ne le voit pas poursuivre ses avantages: ce ne sont plus que des tribus nomades, sans cohésion entre elles, qui profitent de la désorganisation croissante de l'État byzantin pour s'infiltrer sur les hauts plateaux de l'Asie Mineure et finir par s'y installer. La perte de la bataille de Mélazgerd entraîna celle de la région tout entière.

Les Arméniens jouent un rôle considérable dans toutes ces aventures. A Antioche, lors de la prise de la ville par Soléïman, c'était, au dire d'Ibn-el-Athir, el-Fardaroûs qui y commandait pour les Grecs; or, cette graphie défigure le nom du condottiere arménien Philarète Vrakhamios, dont on peut lire l'histoire très intéressante aux pages 81 et suivantes. Ébikhd, prince arménien originaire du Chirag, avait été installé par les Grecs dans la forteresse d'Andrioun, où il vécut jusqu'en 1078-1079 (p. 86 et 88, note 4). M. Laurent n'a pas réussi à identifier cette forteresse; je pense qu'il s'agit d'Andrôn, en arabe Andarîn, au sud d'Alep, entre cette ville et l'Euphrate. Les empereurs de Constantinople, arméniens d'origine, comme Jean Tzimiscès, sont bien connus.

L'auteur attribue à certains chefs turcs un goût particulier pour l'étude de l'astronomie, et cela ne laisse pas de paraître surprenant; mais il s'agit tout bonnement d'astrologie. La note 3 de la page 106 aurait gagné à être complétée par ce qu'a dit El-Djâḥizh des Turcs dans son traité en arabe publié par Van Vloten dans les *Tria opuscula;* mais l'auteur n'est pas orientaliste, et l'on aurait mauvaise grâce à l'incriminer d'ignorance à l'égard d'un texte dont il n'existe pas de traduction.

Les recherches de M. Laurent s'arrêtent à l'an 1081, et le tableau qu'il nous offre dans sa conclusion représente bien l'état de l'Asie Mineure à cette époque; mais il y a lieu de se demander comment, de cet état d'anarchie, va sortir au siècle suivant un royaume assez puissant pour lutter avec Byzance, non plus par infiltrations que favorisait la décomposition du pays, mais par batailles rangées, et pour se reformer derrière la masse des Croisés, passant au travers des hordes noma-

des comme un boulet à travers une toile d'araignée. Ce fut l'œuvre d'une dynastie qui aurait ramené quelque prospérité dans ces campagnes dévastées par de longues guerres, si son action bienfaisante n'avait été bientôt entravée par les progrès des Mongols; ce sera sans doute l'objet des travaux ultérieurs de M. Laurent, qui nous donnera la synthèse des auteurs grecs, arméniens et orientaux sur ce sujet encore passablement obscur.

Cl. Huart.

Salvatore Minocchi. *Manuale di lingua araba, ad uso delle scuole.* — Florence, R. Bemporad e figlio, s. d.; 1 vol. in-12, viii-234 pages.

Ce n'est pas une nouvelle grammaire arabe que s'est proposé d'écrire M. S. Minocchi, de l'Université royale de Pise, mais un manuel pratique destiné à l'enseignement de l'arabe littéral, que l'on tend à traiter aujourd'hui de classique. Il a été frappé de la difficulté qu'éprouvent à cette étude certaines personnes qui se rendent facilement maîtres des dialectes parlés, et se rebutent devant les difficultés de la langue écrite, dont la principale est sans doute l'absence des voyelles brèves, que rien ne décèle. Cependant cette connaissance est indispensable, puisque tout ce qui est écrit est conçu et exprimé dans cette langue classique, à la seule exception des lettres rédigées par des illettrés et des morceaux de vers ou de prose où les auteurs ont délibérément transcrit, au moyen de l'alphabet classique, les expressions particulières à leur dialecte.

L'auteur essaie de simplifier les règles de la grammaire; on pourrait aller plus loin encore. Pourquoi, par exemple, suivant ses devanciers, classe-t-il en quatre colonnes les formes isolée, initiale, médiale et finale des lettres de l'alphabet? Cela fait quatre lettres à apprendre pour une, et cela peut effrayer le commençant. En réalité, l'arabe est une sténographie, et les points diacritiques ont été inventés pour différencier des caractères devenus semblables les uns aux autres; mais la forme des lettres est au fond la même, que ces lettres soient au début, au milieu ou à la fin du mot; ce sont les *déliés* rejoignant les lettres précédentes ou suivantes qui font toute la différence, et ont aussi entraîné quelques modifications de détail dans la physionomie des caractères. Cela aurait pu être dit, et ne nuirait pas, je crois, à une juste compréhension de ce qu'est l'écriture arabe. Une autre superfétation, qu'il y aurait lieu de laisser aux grammaires détaillées, c'est la déclinaison du pronom interrogatif مَنْ quand il est isolé (p. 23); les exemples ne s'en trouvent que

dans les anciens poètes, et l'élève pourra lire des milliers de pages de la littérature sans en rencontrer : inutile d'en charger sa mémoire dès le début.

Les formes vulgaires, où il est fait acception surtout des dialectes de l'Afrique du Nord, sont indiquées à la fin de chaque paragraphe. On n'en sera pas moins surpris de voir classés dans les pronoms indéfinis et réfléchis (p. 25) des substantifs tels que حاجة, شىء, غير, فلان, etc.; c'est parce que la traduction en italien a recours à des expressions telles que : *nulla, nessuna, altri, tale;* autrement dit, la morphologie est plutôt classée suivant l'ordre de la grammaire italienne que d'après celui de la grammaire arabe. Le sens de عَيْن «en personne» n'est pas dérivé de celui d'«œil» (p. 26), mais de celui d'«identité, ipséité»; la phrase دخل الأمير عَيْنُهُ *entrò l'Emiro in persona (il suo occhio)* est absurde, présentée sous cette forme; il fallait dire : l'Émir est entré en personne (son identité, son ipséité); c'est ainsi que le même mot désigne les objets en nature (dans la perception des droits de douane) par opposition à l'idée de contre-valeur de ces mêmes objets.

Les éléments de la métrique, qui sont exposés brièvement, pourraient être de quelque utilité; les pieds principaux sont indiqués, mais on a négligé d'en donner la répartition entre les différents mètres, de sorte que la liste de ceux-ci (p. 176) ne sert à rien. De courts extraits de différents auteurs, judicieusement choisis, figurent tant dans le cours de l'ouvrage que dans l'*Antologia* des pages 189 à 202; ce sont des fragments d'Édrîsî (p. 65), d'Ibn el-Moqaffa' (p. 85), du Qorân (p. 189-194), d'Ibn-Ḥauqal (p. 195) sur la Palerme musulmane au xe siècle, d'Ibn-al-Athîr (p. 197) sur la conquête de Tripoli par les Siciliens en 1146, d'Edrîsî (p. 198) sur Tripoli sous la domination des Normands, d'Ibn-Djobéïr (p. 199) sur Guillaume le Bon, roi des Deux-Siciles, et d'Abou'l-Fédâ (p. 201) sur la cour du roi Manfred en 1261.

Fautes typographiques non relevées à l'*errata :* Page 35, l. 4. فتحقوا, lire فتحكوا «ils se mirent à rire». — P. 36, l. 18. النبوّة est une graphie étymologique, mais la seule forme usitée est النبوّة. — P. 201, l. 11 الملك الظاهر, et l. 15 الملك لكامل, lire dans les deux endroits المَلِك. — Autres observations : P. 111, l. 3, رقعة مملكة dans le sens d'«étendue du territoire» est une expression propre à Édrîsî; il aurait fallu le signaler dans le vocabulaire, où le mot رقعة, d'ailleurs, ne figure pas. — P. 184. سعادة (non سَعْدة) est un titre honorifique employé dans les pays relevant autrefois de l'Empire ottoman; l'usage en a été popularisé par le turc سعادتلو (non سعدتلو). — P. 185. شُرُك n'est pas arabe; c'est le turc چوروك *tchürük* «de mauvais aloi».

Sauf ces quelques imperfections de détail, qu'il sera aisé de corriger dans une seconde édition, le manuel de M. Minocchi, par la simplicité, l'élégance et la clarté de son exposition, est appelé à rendre de grands services dans les écoles italiennes et surtout dans les possessions méditerranéennes de la patrie du Dante.

Cl. Huart.

Chambre de Commerce de Marseille. *Congrès français de la Syrie*. Séances et travaux. Fasc. II. Section d'Archéologie, Histoire, Géographie et Ethnographie. — Paris, Champion; et Marseille, Chambre de Commerce, 1919; 1 vol. grand in-8°, 252 pages et 1 carte.

La Chambre de Commerce de Marseille a organisé, les 3, 4 et 5 janvier 1919, un congrès scientifique qui comprenait une section d'archéologie et sciences connexes présidée par M. E. Babelon, membre de l'Institut. Dans une allocution pleine d'intérêt, le savant conservateur du Cabinet des Médailles a montré tout ce que les études orientales, et en particulier celles qui se rattachent à la Syrie, doivent à la France. On a ensuite entendu des communications diverses, de M. le comte de Gérin-Ricard sur un acte de souveraineté de Charles Ier d'Anjou comme roi de Jérusalem (1284); de M. le comte Durrieu sur le titre de roi de Jérusalem et la France; de M. L. Bréhier sur les origines des rapports entre la France et la Syrie et le protectorat de Charlemagne; de M. Pillet sur les fouilles de Botta et de Victor Place, accompagnée d'une carte, ainsi que sur la manière dont doivent être traités les sites antiques et les monuments historiques; du docteur Alfred Coury, de Beyrouth, sur le martyre du Liban. M. E. Duprat a traité des relations de la Provence et du Levant, du ve siècle aux Croisades, et d'une lettre inédite de Girold, abbé de Sainte-Marie de Josaphat: ces mêmes relations ont été étudiées, au point de vue des arts et des industries artistiques, par M. l'abbé Arnaud d'Agnel; M. Michel Clerc a communiqué ses souvenirs d'un séjour en Syrie en novembre 1882. Le R. P. Jalabert a expliqué à ses auditeurs le rôle joué par l'archéologie à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, et le R. P. Claudius Chanteur celui des études orientales dans le même établissement. M. Cl. Huart avait adressé un mémoire sur les frontières naturelles de la Syrie; M. R. Dussaud a entretenu les membres du congrès de Simyra et de l'importance de la côte nord de la Syrie dans l'antiquité; M. J. Baillet, des Marseillais dans le Levant aux temps romains; M. F. Macler, des Arméniens en Syrie et en Palestine, et a

communiqué le texte et la traduction de deux inscriptions arméniennes conservées au musée du couvent de Saint-Jacques, à Jérusalem; M. P. Casanova a remis une note sur Damas, capitale des États musulmans. M. V. Chapot a comparé la question d'Orient en Syrie dans l'antiquité avec la même question à l'heure actuelle; M. Paul Masson s'est occupé des éléments d'une bibliographie française de la Syrie et a présenté une note sommaire sur le rôle des Français dans ce pays du xvi[e] au xix[e] siècle. M. Duchatel propose la création d'un Institut de Syrie. MM. les docteurs Louis et P. Murat font part de leurs réflexions sur les ruines franques en Syrie et en Palestine, et sur la protection des arbres historiques dans cette région. M. H. Froidevaux parle des rapports de la Société de Géographie et de la Syrie depuis 1822, et raconte l'historique de la confection de la carte des intérêts français insérée à la fin du fascicule. M. Babelon termine les séances en causant du duc de Luynes, de Louis de Clercq et du marquis de Vogüé, tous trois voyageurs archéologues en Syrie.

Cinq communications sont arrivées trop tard pour être présentées aux séances, mais elles n'en figurent pas moins au fascicule; ce sont celles de M. E. de Martonne sur l'unité géographique de la Syrie; des PP. Séjourné et Vincent sur l'école d'archéologie française en Palestine; de M. Gaudefroy-Demombynes sur l'érudition française en Syrie; du R. P. Zumoffen sur la géologie du Liban; et une note complémentaire du comte Durrieu sur le titre de roi de Jérusalem. C'est un ensemble de notices du plus haut intérêt, non pas qu'elles apprennent aux spécialistes quelque chose de nouveau, mais elles ont le mérite d'attirer l'attention du public sur les efforts qui ont été faits en France pour faire connaître la Syrie à l'Europe, de résumer des travaux dont la lecture rebuterait parfois et qu'il est en tout cas malaisé d'aller rechercher dans les bibliothèques publiques, et de faire connaître des groupements qui, comme l'Université française de Beyrouth et l'École biblique de Jérusalem, ont déjà réalisé tant d'efforts sur le domaine de l'archéologie. En outre, le Congrès français de la Syrie était pour ainsi dire improvisé, et les mémoires que renferme le fascicule II l'ont été également; mais on n'aurait pu l'écrire si de longs et consciencieux travaux n'en avaient préparé l'éclosion. Si l'heureuse initiative de la Chambre de Commerce de Marseille a pu montrer au monde politique la nature de l'intérêt que la Syrie nous offre, nous ne saurions que l'en louer et l'approuver hautement.

Cl. Huart.

Empire de Perse, Ministère des Affaires Étrangères. *Neutralité persane.* Documents diplomatiques. 30 septembre 1914-22 mars 1915. — Paris, imprimerie Georges Cadet, 1919; 1 vol. grand in-8°, xxiv-163 pages.

La Perse est restée neutre, dans le grand conflit universel, mais elle n'a pas pu défendre sa neutralité, parce qu'elle n'avait pas d'armée et que ses provinces du Nord étaient effectivement occupées par des forces russes. Du moins, elle a fait tout ce qu'elle a pu pour prouver sa bonne foi; elle a employé tous les moyens diplomatiques possibles; pour établir le bien-fondé de ses dires, le gouvernement de S. M. I. le Châh vient de faire paraître la traduction française, sous forme de *Livre vert*, des correspondances échangées à cette occasion tant avec ses agents qu'avec les représentants des puissances étrangères. Ce recueil intéressant ne comprend pas moins de trois cent vingt pièces, s'étendant sur un espace de temps qui va du 30 septembre 1914 au 22 mars de l'année suivante.

Entre l'enclume et le marteau : telle était en réalité la situation de l'empire d'Iran. Les Russes occupent l'Azerbaïdjan : inquiets des menées des Ottomans qui soulèvent les Kurdes, ils envoient des troupes vers Khoï et Ourmia. On leur demande d'évacuer, pour que la neutralité devienne réelle; ils répondent qu'étant donnée l'absence d'une force armée persane dans la province, ils sont le seul facteur de la sécurité des étrangers. Le gouvernement persan proteste à Constantinople contre la violation de ses frontières : la Turquie réplique que la présence d'une armée russe met en danger son propre pays. L'Angleterre envoie un navire de guerre à Mohammara et débarque des détachements sur le Karoun, pour contenir les Bédouins révoltés, surtout les Béni-Lam. A un moment les Russes évacuent Tébriz et un bataillon ottoman y entre, le 9 janvier 1915; le 14 du même mois, la ville est occupée de nouveau par l'armée du Tsar. Entre temps, un négociant allemand, M. Hoffmann, est assassiné à Mechehed, dans son magasin, par trois soldats russes, arrêtés presque immédiatement et dirigés sur Tachkend pour y être jugés par un tribunal militaire.

Ce n'est pas tout. Ne tenant aucun compte du firman du 12 dhou'l-hidjdja 1332 (1er novembre 1914), les *modjtéhids* de Kerbélâ demandent que la Perse fasse cause commune avec la Turquie et prenne part à la guerre; on devine aisément dans quel sens. Le gouvernement persan, inquiet, télégraphie à son consul général à Bagdad de tâcher de leur faire comprendre le véritable intérêt de la Perse, qui est de rester neutre.

La tournure prise depuis lors par les événements fait que ces do-

cuments, pour la première fois mis au jour, n'ont plus d'intérêt politique : en revanche, leur valeur historique est très grande et devait être signalée aux lecteurs de ce recueil. Ces échanges de correspondances, témoins irréfragables, font merveilleusement ressortir les immenses difficultés éprouvées par la Perse pour maintenir une neutralité qui n'a pas empêché son sol d'être en partie ravagé et dévasté.

Cl. Huart.

Michel T. Feghali. *Le parler de Kfar'abîda* (*Liban-Syrie*). Essai linguistique sur la phonétique et la morphologie d'un parler arabe moderne. — Paris, E. Leroux, 1919; 1 vol. in-8°, xv-307 pages.

Du même. *Étude sur les emprunts syriaques dans les parlers arabes du Liban*. — Paris, Honoré Champion, 1918; 1 vol. in-8°, xvi-98 pages.

M. l'abbé Michel Feghali, dont le frère, vicaire du patriarche maronite, a été récemment préconisé évêque, est actuellement professeur d'arabe à l'Institut colonial de Bordeaux; il a présenté, pour le doctorat ès lettres, une thèse principale et une thèse complémentaire, qui forment la matière des deux ouvrages précités. M. Feghali est, je crois, le premier Syrien qui se soit soumis à la discipline de la linguistique; ses travaux sont composés avec ce souci de l'exactitude de la notation des sons que l'on exige maintenant des ouvrages consacrés à la phonétique. Il a largement profité des leçons et des directions de M. Albert Cuny, professeur de langue latine et de grammaire comparée à l'Université de Bordeaux, et il nous a donné, dans le premier des deux volumes annoncés, une étude complète sur le parler arabe de son village natal, Kfar'abîda, situé au nord de Batroûn, au pied de la montagne, sur le bord de la mer. Ce parler est spécial, car «on reconnaît facilement l'habitant de Kfar'abîda au consonantisme et au vocalisme de son parler, de même qu'à sa phraséologie» (*Introduction*, p. xi). Pour constituer les bases de son travail, c'est-à-dire la collection de mots dont il s'agit d'expliquer la formation et les transformations, l'auteur n'a eu à mettre en œuvre que ses souvenirs. A ce point de vue, il est impossible à n'importe quel phonéticien de critiquer ses transcriptions : il faudrait pour cela être

natif du même village, et en plus avoir acquis le talent de linguiste de M. Feghali; il est donc inattaquable sur ce terrain.

C'est la première fois aussi que l'on s'attaque, avec une méthode aussi rigoureuse, à un dialecte libanais. Ceux qui ont habité quelque temps la Syrie savaient bien que, par rapport à d'autres dialectes de ce pays qui ont conservé plus pure la vocalisation de l'arabe classique, le Liban se faisait remarquer par un abus de l'*imâlé* (les *ā* longs prononcés *è*, par exemple), mais personne n'avait pu pénétrer aussi profondément dans les détails de l'articulation des voyelles et des consonnes. J'ai éprouvé un grand plaisir à lire les deux thèses de M. Feghali : elles m'ont rappelé mes débuts en Orient, lorsque, il y a maintenant quarante-trois ans, je notais des expressions damasquines inconnues jusqu'alors (*Journal asiatique*, 8e sér., t. I, p. 48, 1883).

L'auteur compare les formes actuelles du parler à celles de l'arabe classique : on ne saurait agir autrement, puisque nous ne connaissons pas l'arabe parlé par les conquérants de la Syrie; nous sommes contraints de nous reporter à la langue écrite, codifiée par les docteurs de Koûfa et de Baçra d'après un idéal qu'ils s'étaient forgé à eux-mêmes, et conservée dans les dictionnaires, herbiers de fleurs desséchées. Le pays conquis ne connaissait comme langue que l'araméen, qui a disparu peu à peu et a même mis très longtemps à disparaître, la montagne échappant à l'administration directe des musulmans et à l'influence de leur politique et de leur civilisation. Mais qu'entendre par classique? Pour l'auteur, ce semble être le *Moḥîṭ el-Moḥîṭ* d'el-Bistâni, qui a pour base le *Qâmoûs;* mais comme il ne le dit pas expressément, je m'abuse peut-être. En l'absence de dictionnaires historiques de la langue arabe, je crois qu'il conviendrait d'adopter une classification de ce genre : 1° arabe classique, représenté par le *Lisân-el-ʿArab* d'Ibn-Mokarram; 2° arabe néo-classique, représenté par les *Mostadrakât* du *Tâdj-el-ʿAroûs* du chéïkh el-Mortaḍâ et par le *Supplément* de Dozy; 3° arabe dialectal, par les divers dialectes parlés actuellement. Le néo-classique de M. Feghali n'est pas tout à fait celui que j'indique; ce sont plutôt des néologismes ou des expressions dialectales de Syrie, que le *Moḥîṭ* contient en grand nombre, et

que Dozy y a relevées. Nous en donnerons quelques exemples tout à l'heure.

On est bien obligé de prendre les mots classiques avec la vocalisation que leur donnent les lexiques, mais celle-ci est sujette à caution; elle paraît, dans beaucoup de cas, forcée. Par exemple, cl. *dustūr* «règle; ministre, permission» se prononce *destūr* dans les dialectes vulgaires qui l'emploient, ainsi qu'en turc; c'est pourtant un mot d'origine iranienne, **daçta-bara;* l'*u* de la 1re syllabe en classique n'est-il pas purement analogique par régression? Et *ṣundūq* à côté de *ṣandūq*, passé avec cette prononciation en persan et en turc? On ignore l'origine de ce mot; il faut peut-être la chercher dans le grec. Comme *funduqu*n vient de πανδόκιον, *ṣandūq* viendrait d'un mot formé avec σανίδι(ον) «planche», tel que *σανδόκιον. Vollers (*Z.D.M.G.*, L, p. 651, n° 43) indique l'Inde comme l'origine de ce mot, à cause de la richesse de ce pays en bois, mais il n'en donne aucune preuve; il faut même biffer, dans sa note, le mot σάνδυξ traduit par «Kasten», car c'est le nom du vermillon, qui n'a rien à faire avec notre sujet. *Šiṭranǧu*n «jeu d'échecs» est la vocalisation classique, tandis que le vulgaire, le persan et le turc épellent *šaṭranǰ*, conformément à l'origine sanscrite de ce mot (*čaturaṅga*). Je suis persuadé qu'on en trouvera des exemples plus nombreux quand les recherches seront plus avancées.

Dans la masse de faits linguistiques sur lesquels s'appuient les déductions de l'auteur, il était difficile que des inadvertances ne lui échappassent point. Je signalerai les suivantes : Page 5, ligne 22 : classique *'iǧraịka* «tes deux pieds»; *'iǧr* pour *riǧl* est dialectal. — P. 78, l. 29. *Revolver* est un mot anglais emprunté par le français actuel. — P. 84, l. 19. Les formes *tauṣîlatu*n et *taịbîsatu*n, données comme classiques, me sont inconnues avec l'*î* long. — P. 119, note 1, *irkab* est la seule forme possible, de *rakiba, yarkabu.* — P. 156, l. 28 et suivantes. Les exemples cités sont inopérants pour prouver que «*u* (de l'aoriste) passe régulièrement à *ü* (*ọ, ö, o*), tandis que *a* et *i* sont représentés par *ẹ* (avec ses diverses nuances)»; ces exemples, en effet, ont tous les voyelles *ö, ọ, ọ*, données comme dérivées de *u*. — P. 164. شُغْلَة, dans le sens de

«magnanimité», ne se trouve que dans le *Moḥîṭ*. — P. 167. Le IIIe thème [ou forme] est qualifié de *causatif*, comme le IVe; c'est à tort, puisque cette troisième forme indique une action s'opérant avec une autre personne, sans réciprocité. — P. 170, l. 17. Cl. *yasâwī*, lire *yusâwī*. — P. 171, note 2 : *basiden* est inconnu au persan; lire *būsīden*. — P. 196, l. 15, lire «en chaleur». — P. 238, l. 20 : *msîḥ* «Christ», c'est plutôt «Messie». — P. 239, *rūḥānīyu*n est traité à tort de néo-classique, car il est dans le *Çaḥâḥ* de Djauharî. — P. 241, l. 6 : *réya* «hypocrisie» < cl. *ri'âu*n «apparence» n'est pas entièrement exact, ce mot étant simplement emprunté au classique *riyâ'u*n «hypocrisie», proprement nom d'action de la IIIe forme de *ra'ā*. — P. 255, l. 15 : *razzâqu*n ne signifie pas «qui donne beaucoup (épithète de Dieu)», mais : «qui attribue à chacun sa portion journalière, son pain quotidien (*rizq*)».

D'autres passages soulèvent des objections, parce que l'auteur n'a pas suffisamment tenu compte de l'histoire des mots. Ainsi, p. 4, l. 31, *mîré* «impôt» ne vient pas directement de cl. *'amīrī*, non attesté dans ce sens; c'est un terme administratif, emprunté au turc *miri* «fisc», emprunté lui-même au persan, qui de *mîr*, écourté de *'amîr* par aphérèse (cf. *mîr-zâ*[*dā*]), a formé l'adjectif *mîrî* «du prince, princier» au moyen du suffixe iranien *î*. L'arabe *'amīrī* est refait artificiellement (dans ce sens de «fisc»). Cuche, p. 11, donne اميرى و ق ميرى او ميرة avec le signe particulier des formes dialectales devant *mîrî* et *mîrè*; comparer p. 644 : ميرة (عوض اميرى) [sans indication de forme dialectale]; voir aussi le *Moḥîṭ*, *apud* Dozy. — P. 16. Le persan *kēhrubā* n'existe pas; c'est *kah-rubā*, réduction de *kāh-rubā* «qui enlève la paille», devenu en turc-osmanli *kehrübar* (Meninski) < *kehribar* (Barbier de Meynard) < *kehlibar* (*id.*) par suffixation d'un *r* analogique de nombreux emprunts persans. Le dial. *kâu̯rba* me semble une simple métathèse; *kahrabā* (et *kahrabu*n < fr. *carabé*) n'est pas l'unique forme classique; il y a également *kahrubā*. Inutile de faire intervenir des formes purement hypothétiques comme **kafruba* et **kaβruba*. — P. 36, l. 6. *ṣormâyé* «soulier» < pers. *čorm*; c'est *čarm* «cuir» qu'il faut lire; la voyelle *o* du dialectal a été amenée par l'emphatique. Quant au pers. *čalīpā* «croix», M. Nöldeke a montré que

c'était une transcription du syriaque *tsalîbâ* (prononciation *ts* pour *ṣ*). L'arabe *ṣalîb* vient de l'araméen, non du persan. — P. 62, l. 24. *farfḥîn* «pourpier» est cité par Freytag, sans autorités alléguées, et par Dozy, d'après Boqṭor. — P. 64. Dial. *ma'/qdânes* «persil», en face de cl. *baqdaunisu*ⁿ (*Moḥîṭ*), est expliqué par une dissimilation de la première nasale et donné comme d'origine étrangère : l'auteur n'a pas fait attention que le dialecte reproduit la forme originelle, *μακεδονίσι(ον)*, gr. anc. «ache», gr. mod. «persil». — P. 70, l. 10. Le nom de Joachim en hébreu est *Yehôyâqîm; yâqîm*, abrégé du même, est porté par d'autres personnages. — P. 76, l. 7. *wóhbé* «don (et nom propre d'homme)» doit être rapproché du nom d'action *wahb* (aussi nom propre d'homme, par abréviation du nom théophore *wahb* + divinité, attesté par l'épigraphie), et non de *hibatu*ⁿ; *waʿdé* se trouve dans Golius, qui l'a tiré de Maracci; *wásmé* est attesté par le *Qâmoûs* et Djauharî pour désigner la teinture bleue servant aux tatouages. — P. 79, l. 12 et suivantes. A propos de *qádd* «quantité, mesure, pareil» (usité dans de nombreux dialectes; voir Beaussier), l'auteur se livre à des suppositions purement gratuites. Je cite textuellement : «'/*qádd* < *'/*qádr* < cl. *qádaru*ⁿ. . . , mais il y a bien plutôt eu confusion avec le cl. *qáddu*ⁿ «quantité, mesure». — C'est par la fin qu'il fallait commencer, et dire que les cl. *qádar* et *qádd* coexistent dans le dialecte; quant à la forme *qadr*, donnée comme hypothétique, puisqu'elle est précédée d'un astérisque, il n'y a pas plus courant qu'elle; elle a été également empruntée par le persan et le turc, tandis que *qadar* est resté plus spécialement confiné dans le sens de «prédestination». — P. 78, l. 18. *máuraž* n'est pas une herse, mais le *tribulum* servant à égruger le blé sur l'aire; Cuche traduit par «égrugeoir», qui n'a pas ce sens en français, cet instrument étant inconnu des cultivateurs d'Europe. «Il peut s'expliquer, nous dit M. Feghali, soit par l'assimilation de *n* en *m* à la labiale *u* < cl. *náurażu*ⁿ, soit par confusion de ce dernier avec l'hébreu *mōray*.» Le classique *nauraž* (encore usité en Égypte, *nōrag*) n'est pas arabe d'origine; *máuraž* est une simple survivance de la forme cananéenne primitive.

P. 80, l. 29. Est-il bien certain qu'«en contact, on a, par

différenciation, *rn* dans cl. *qunnabîṭu*ⁿ «chou-fleur» > dial. '/*qarnabît*»? *Rn* semble primitif; nous avons, en effet, le turc *qarnabit*, que l'on rattache à gr. κράμβη, mais qui correspond plutôt à son diminutif κραμβίδι(ον); la difficulté pour certaines langues de prononcer deux consonnes de suite à l'initiale a pu amener des formes comme **krambîdi* > **karambît* > *karnabît* (par dissimilation de la nasale en présence de la labiale sonore et métathèse de la voyelle *a*). Comparer l'algérien *kerenbît* «chou» à côté de cl. *kiranb* «chou» (Ibn-Baïṭar, t. III, p. 155) κράμβη. — P. 96, note 1. *'iḥrāmu*ⁿ, avant de signifier «vêtement de pèlerin», désigne proprement l'acte de la «consécration», qui a passé ensuite au vêtement qui en est le symbole. — P. 99, l. 9. Les formes *maidânu*ⁿ et *mīdânu*ⁿ sont également classiques; l. 13, *naṣrānîyu*ⁿ «chrétien» n'a aucun titre à être qualifié de néo-classique, puisqu'il figure dans le *Qâmoûs*. — P. 100, l. 14, *tinnīnu*ⁿ signifie «dragon, grand serpent», non «typhon», c'est-à-dire «trombe». — P. 103, l. 5. C'est *ruḥtu* qui signifie «je suis allé», non *riḥtu*. — P. 116, note 1. *ḥtḗmi* «demande protection» = *iḥtámi* est une VIIIe forme analogique formé par le dialecte sur la racine ḤMY: le sens de «s'abstenir» (en parlant d'un malade), seul conservé par les dictionnaires, peut être négligé. — P. 193, note 2: *tráhbən* «il s'est fait moine» n'est pas quadrilittère par suffixation de *n*, mais il est formé sur *ruhbân*, pluriel devenu singulier; le singulier régulier de cette forme serait **rahbân* (= *râhib*), d'où *rahbânîya* «monachisme». Voir cependant ce qu'il est dit p. 197 sur la suffixation de *n* dans le dialecte.

P. 199. Comment *ibât* répondrait-il à cl. *yubâtu*, aor. pass. de *bâta* «il a passé la nuit»? Ce verbe étant neutre, ce ne pourrait être qu'avec le sens de «on a passé la nuit»; mais l'auteur a oublié que *bâta*, à côté de l'aor. *yabîtu*, a une autre forme *yabâtu*, d'où provient le *ibât* du dialecte. — P. 202, l. 11 : *zándu*ⁿ n'est pas «avant-bras», mais le nom des deux os de l'avant-bras (duel *zándān*ⁱ). — P. 203, l. 26 : *žnâḥ* «aile» < cl. *žanâḥu*ⁿ «côte»; mais cl. *žanâḥu*ⁿ a déjà le sens d'«aile» en classique, contrairement à ce que laisse croire l'expression de l'auteur. — P. 208 : *möllâkîn* «possesseurs» est plutôt le pluriel régulier de *möllâk* =

mallâk non attesté en classique, mais courant dans l'Est de l'Algérie (Beaussier). A la ligne 29, *ʿattâl* dans le sens de «portefaix» n'est pas classique; il est tout au plus néo-classique; voir les autorités citées par Dozy, *Suppl.* — P. 211, l. 11. *sâdât* «seigneurs» est classique, puisqu'on le trouve dans Méïdânî; cette forme, d'ailleurs courante (sans l'*imâlé*), n'est pas propre au dialecte. — P. 222, l. 35 : *twâbə'/q* «étages» est dérivé de cl. *tawâbiqu* «poêles» (ajouter : «à frire», pers. *tâbè*); cela ne convient pas pour le sens; il faut admettre une contamination sémantique de *ṭabaqatu*ⁿ «étage». A la ligne 39, cl. *žawâniḥu* est le pluriel, non de *žâniḥu*ⁿ, mais de *žāniḥatu*ⁿ, qui veut bien dire «côte»; mais comme *žwânəḥ* dans le dialecte signifie «ailes», on doit penser à une contamination du sens de *žanâḥ*.

P. 225, l. 6 : *maṣâ'ibu* est le pluriel, non de *maṣîbatu*ⁿ, qui n'existe pas, mais de *muṣîbatu*ⁿ (proprement part. act. fém. IVᵉ forme). L. 36 : le sens de «voyages, courses» ne peut provenir de celui de «lieux où l'on expose les chevaux»; y a-t-il dans *mišwâr* (très usité à Damas) une contamination de *mašā* «marcher»? — P. 226, l. 26. De *taḥlîlu*ⁿ «action de dénouer» ne peut dériver le sens de *tḥâlîl* «autorisation de mariage, dispenses ecclésiastiques pour un mariage»; mais ce nom d'action de la IIᵉ forme signifie aussi «rendre licite», et c'est de cette dernière signification que provient le sens dialectal. — P. 229. Le type *máqtəl* des substantifs d'instrument ou de vase ne peut provenir d'une influence syriaque, puisque, comme l'indique la note 1, le même phénomène se rencontre en tunisien; c'est donc une formation purement arabe (arabe parlé). — P. 234, note 1 : *huzalîyu*ⁿ «poète de la tribu de *huzáil*»; lire *huḏail* هُذَيْل. — P. 248. *wáṣṣā* «recommander» ne peut avoir de rapports avec une racine qui signifie «unir, être contigu»; c'est que cette IIᵉ forme est un dénominatif de *waṣātu*ⁿ, *wiṣāyatu*ⁿ, *waṣîyatu*ⁿ «testament» (cf. *waṣîyu*ⁿ «exécuteur testamentaire»). — P. 254, l. 21 : *ʿnûd* «entêté» correspond, pour le sens, à cl. *ʿanîd*. — P. 255, l. 12. Il est absurde de rapprocher *ḫörrâṭ* «menteur» de cl. *ḫarrâṭu*ⁿ «tourneur»; les tourneurs ne sont ni plus ni moins menteurs que les autres hommes (comparer toutefois le fr. *fumiste*); ce mot dialectal est formé d'après le turc *ḫorāta* «jeu, badinage,

plaisanterie», emprunté au grec moderne χωρατὰ (Barbier de Meynard).

Encore une remarque. P. 15, note 5, *'aiwa* «c'est cela» est expliqué par *'ai-hu(wa)*, au lieu de l'habituel *'ai-wallāhi;* cependant *'aiwāh* est attesté au Maghreb (cf. Beaussier), ce qui fait douter que la dérivation proposée soit bonne. — P. 37. *ẓárf* n'est pas une soucoupe, mais le coquetier (d'argent filigrané ou de porcelaine) qui sert à tenir la petite tasse sans anse (*finžān*) dans laquelle on sert le café maure.

Dans les emprunts aux langues étrangères, M. Feghali cite des étymologies qui sont parfois contestables. P. 28, ligne 7, le turc *qundura* est rapproché de ital. *coturno;* j'ai émis l'idée, devant la Société de Linguistique, que ce mot était plutôt emprunté au grec χονδρὰ «(chaussures) épaisses». — Même page, l. 9. *kásṭęk* (ou *ḫásṭęk*) «gousset, chaîne de montre», dérivé du persan *ḫaštaq;* je ne connais pas ce dernier mot, mais le turc *köstek* «chaîne de montre» (anciennement «entrave»). — P. 39, l. 26. Le turc *gözder* est inconnu; c'est *gäzdür-*, aujourd'hui *gäzdir-*, qui signifie, non «se promener», mais «promener quelqu'un» (causatif de *gäz-*). — P. 56, note 6 : *ṭābūr* vient du turc *ṭābōr* (non *ṭābūr*). — P. 57, l. 11. Le turc pour «polype» est *aḫtapod*, non *'āḫtāpodí;* la terminaison ι(ον) du grec, non accentuée, tombe toujours. — P. 60, l. 21. «Aubergine» est en turc *patlìǰān*, déformation, sous l'influence d'étymologies populaires, de ar. *bādinǰān*, pers. *bādingān*, formes remontant toutes à lat. *melongena*, prov. *meringiana*. — P. 67, l. 27. Le turc *qara-qol* (non *qaraqūl*) ne signifie plus «gardien, surveillant» (voir R. Youssouf; pour le sens ancien, cf. Barbier de Meynard), mais «poste de garde, de police», par abréviation de *qaraqol-ḫânè*, du turc-oriental *qara-* «voir, regarder» (Vámbéry, Pavet de Courteille). — P. 76, l. 13 : *mnåuṛât* ne vient pas directement du français «manœuvres», mais par l'intermédiaire du turc *manevra*, *manovra* «manœuvres, grandes manœuvres»; ce terme a été emprunté par le dialecte à la technologie militaire. — P. 81, dernière ligne. «*nabrîš* «tuyau de narguilé» < néo-cl. *narbîžu*ⁿ ou *narbîšu*ⁿ (persan).» C'est la forme *narbîš* qui est usitée à Damas, et c'est incontestablement le

persan *mâr-pîč «qui se tord comme un serpent»; l'image est exacte.

P. 91, l. 27 : *kiwazatu*^{n} «cruche» est le pluriel de *kûz*, ce que ne dit pas l'auteur; celui-ci est un mot persan apocopé (*kûzè*), de sorte qu'il n'y a aucune réduction; dial. *kûzé* est un simple emprunt. — «*Baịrmûn* «veille (d'une fête)» < néo-cl. (*sic*) *baịramûnu*^{n}.» On penserait à rapprocher ce mot du turc *bairam* «fête», mais ce serait une erreur: le *Moḥîṭ*, cité par Dozy, donne une autre forme du même mot, *bārāmūnu*^{n}, qui est le grec moderne παραμονή, même sens (cf. Vollers, *Z. D. M. G.*, t. L, 1896, p. 610). — P. 224, l. 16 : *ʿambar* «(cale), ambre gris». Dans le sens de «cale», c'est le persan *anbâr* «magasin» (contre Vollers, *ibid.*, ἐμπόριον[1]), emprunté par le turc-osmanli avec le sens de «cale de navire»; avec la signification d'ambre gris, c'est l'arabe classique *ʿanbar*. La graphie par un *ʿaïn* initial est attestée par le *Moḥîṭ*, d'après Dozy; ce cas serait analogue, pour l'emprunt persan, à celui de *ʿaskar*, si ce mot vient du lat. *exer(citus)* par métathèse de la palatale et de la sifflante ($x = ks < sk$). — P. 238, l. 31 : *ḫân* «hôtellerie» n'est pas turc; il est venu par le turc-osmanli, mais il est persan (cf. *ḫânè* «maison»). En turc, *ḫân* est le titre que porte le chef de la tribu. — P. 241, l. 10 : *žẹ̄za nâʾ/qdé* «peine pécuniaire» provient de la terminologie juridique du turc-osmanli. — P. 246, note. Le turc *manqala* est emprunté à l'arabe, quand même ce mot ne serait pas attesté dans cette langue, car sa formation est sémitique; mais on le trouve dans les *Mille et une nuits* et même dans le *Kitâb el-Aghânî;* il est classique. — P. 253, l. 21 : «*qunâqu*^{n} (turc)». Le turc est vocalisé *qonaq* (de *qo-n-maq*, réfléchi de *qo-* «poser»). — P. 258, l. 29. «*ḫalʾ/qîn* «chaudière» < néo-cl. (turc) *ḫilqînu*^{n} (turc *ḫalqîn*).» Ce prétendu turc (le mot n'est pas usité) est le grec χαλκεῖον. Même endroit, *ʾ/qalšîn* «bas, chausses», néo-cl. (turc) *qilšînu*^{n}. C'est le

[1] A raison du verbe *anbâštan*, de *ham* + $\sqrt{par-}$, déjà attesté en pehlvi, *am-bār-ēt*. Cf. P. Horn dans le *Grundriss d. iran. Philologie*, t. I, 2ᵉ part., p. 140, et Vollers, *endroit cité*, p. 636, n° 11, qui, après l'avoir dérivé du grec, le rattache au persan.

dialecte qui a raison (comme dans le cas précédent) contre les grammairiens qui ont vocalisé ce néo-classique, car le turc est *qalčīn*, mais il n'y a plus de dissimilation vocalique. — P. 259. Néo-cl. *tinbalu*ⁿ (turc). C'est *tènbèl* «paresseux», d'origine persane (cf. *tèn-pèrvèr*). Dozy donne la vocalisation *tanbal*. A la ligne 4, *bòryol* «blé moulu grossièrement» est le turc *buryul*. — *ḫúrduqu*ⁿ n'est pas turc; Dozy, qui vocalise *ḫurdaq*, le donne comme persan (*ḫurdè*): le *q* final indiquerait un emprunt ancien au pehlvi, ce qui est invraisemblable historiquement; il faut admettre un cas d'analogie avec les emprunts du même genre.

Dans sa thèse complémentaire, M. l'abbé Feghali a tâché de réunir tous les mots des dialectes du Liban qui ne peuvent s'expliquer que par un emprunt à la langue syriaque, c'est-à-dire, dans ce cas, à une survivance, puisque ce syriaque a été parlé dans la montagne avant l'arabe et lui a laissé la place, comme le gaulois en présence du latin. Ainsi qu'il l'indique dans sa préface, son travail se distingue de celui de ses devanciers, et surtout du plus complet d'entre eux, le P. J. Ḥobéïka, dans son *Étymologie arabo-syriaque*, par une discussion sur les origines de chaque mot, en laissant de côté ceux qui prêtent à une double interprétation, c'est-à-dire ceux dont on ne peut déterminer si l'origine est arabe ou araméenne. Une introduction historique fixe un certain nombre de points importants, tels que l'époque de l'extinction du syriaque : au XVIIᵉ siècle, on parlait encore cette langue dans quelques villages, à Becharré, Ḥasroûn et Baz'oûn (p. 11); on sait qu'aujourd'hui il faut traverser la Béqâ' pour trouver, dans l'Anti-Liban, le syriaque encore vivant à Ma'loûla et dans deux autres villages voisins. On pourra reprocher à l'auteur de ne pas avoir fait une distinction suffisante entre les mots populaires et ceux de la langue savante, empruntés à la langue liturgique des Maronites, et dans lesquels la vocalisation de la langue écrite se retrouve naturellement. Nous nous bornerons à quelques remarques.

Page 41, n° 5. «Syr. *paθgāmā* est un emprunt»; ajouter : au pehlevi *patgām*, pers. *païyām* «message», emprunté lui-même par l'arménien. — P. 43, n° 1. Comparer أعْشْ, qui a le *'aïn*, comme *'mīṣūθā* en syriaque. — P. 59, dernière ligne : عَدّان

«[espace de] sept années» doit être lu عِدَّانٌ, sans *tešdīd*, √ʿDN. — P. 60. Dial. *'îd* «main» pour *yaduⁿ* passera difficilement pour un emprunt au syriaque, plusieurs dialectes arabes ayant aussi *'îd*. — P. 63, n° 4, *šarṭûṭa* «chiffon», rapprocher *šarmûṭa* par élargissement de la même racine (شرّط «scarifier») au moyen de l'infixation d'un *m*. — P. 64, n° 3 : «*sandânuⁿ* qui vient, paraît-il, du persan». C'est, dans cette dernière langue, *sindân;* il y a eu, dans l'arabe, assimilation de la voyelle de la première syllabe. — P. 65. *máimar* «homélie, chant» est néo-classique, puisqu'on le trouve dans l'*Histoire des Maronites* de Mgr Istifân Dowéihî (XVIIe siècle); c'est un mot savant, incontestablement emprunté au syriaque *mēmar* (cf. Dozy). — P. 73, n° 5. *sīmā̊* «argent» est le persan *sîm*, qui est lui-même le grec moderne *ἀσημένιον* < *ἄσημον* (*ἄργυρον*) «argent non monnayé». — P. 77. *ṭáqs* «rite, température» est bien *τάξις*, mais il n'est pas directement emprunté au syriaque *teksā̊* (par un *k*); Golius avait déjà trouvé *ṭaqs* (par un *q*) dans les auteurs chrétiens écrivant en arabe. — P. 83, paragraphe *α*. Le dialectal *ʿáiyer* «il vérifia, ajusta (les poids, les mesures)» n'est pas le syriaque *ʿayar,* qui signifie «veiller», mais l'arabe عَيَّرَ, qui semble inconnu de l'auteur, puisqu'il ne cite que عوّر, et qui peut être considéré comme un dénominatif de عِيَارٌ «titre de la monnaie» (proprement nom d'action de la IIIe forme √AYR).

L'auteur s'est livré à une petite statistique qui ne manque pas d'intérêt (p. 94); il a relevé 175 mots concernant la vie domestique et agricole, et 57 se rapportant à la vie religieuse; il a constaté ainsi que «les trois quarts des survivances syriaques sont des termes de la vie rurale». La conclusion générale, c'est à la fin de la thèse principale qu'il convient de la trouver; il en résulte que le dialecte étudié est «généralement conservateur au point de vue de la quantité des voyelles et de la coupe syllabique, comme à celui du consonantisme»; qu'il l'est également pour l'ensemble des formes verbales et nominales; il s'y est produit beaucoup moins de compromis que sur le domaine phonétique et dans le champ du vocabulaire, où transparaissent plus clairement les

habitudes d'articulation et d'emploi des mots chez une population qui a changé de langue au cours des siècles. Somme toute, le travail de M. l'abbé Feghali est consciencieux à l'extrême; ses deux thèses nous donnent une foule de renseignements de tout ordre qui prendront toute leur valeur quand on sera en mesure de procéder à des comparaisons avec les autres dialectes de la Syrie et de l'Orient de langue arabe en général.

Cl. Huart.

CHRONIQUE

ET NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

The Asiatic Rewiew, July 1919 :

J. Pollen. A way out in India. — G. Molesworth. The industrial Aftermath of the War. — A. C. Yate. What Constantinople means to Britain and Islam. — K. Stuart. Signs in the Eastern and Western Skies. — J. Bedford. The Salvation Army Work among the criminal Tribes of India. — K. Gauba. Indian Literature : Past, Present, and Future. — J. A. Sharrock. Caste as a Factor in Indian Reform. — O. Novikoff. The Tsar and the Slavonic World. — A Russian. The Fate of Russia's Western Borderlands. — F. P. Marchant. The Serbs of Lusatia. — E. H. Parker. Law and other Reforms in China. — F. H. Tyrrell. Scraps from a Persian Wallet.

Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient, t. XVIII :

N° 9. G. Coedès. Études cambodgiennes : xii. Le site primitif du Tchen-la. – xiii. Notes sur Tcheou Ta-kouan. – xiv. Une nouvelle inscription du Phĭmãnạkàs. – xv. Inscription du Phnoṃ Dĕi. – xvi. Essai de classification des documents historiques cambodgiens conservés à la bibliothèque de l'École française d'Extrême-Orient.

N° 10. Notes et mélanges : H. Parmentier. Le tombeau de Nghi-vệ. – G. Coedès. A propos des anciens noms de Luang Prabang. – L. Finot. Deux nouvelles inscriptions indochinoises.

Bibliographie. – Chronique. – Nécrologie : Éd. Chavannes, par N. Peri. – Documents administratifs.

Epigraphia Indica, vol. XIV, parts 3-4 :

4. V. S. Sukthankar. The Porumamilla Tank Inscription of Bhaskara Bhavadura, Saka 1291. — 5. Hiranand a Sastri. Haratha Inscription

of the Reign of Isanavarman, Vikrama-Samvat 611. — 6. V. S. SUKTHANKAR. Bhandak Plates of Krishnaraja I, Saka 694. — 7. Sten KONOW. The Ara Inscription of Kanishka II. — 8. Sten KONOW. Sanjan Plates of Buddhavarasa. — 9. V. S. SUKTHANKAR. A new Andhra Inscription of Siri-Pulumavi. — 10. R. D. BANERJI. The Naihati Grant of Vallala-Sena, the 11th year. — 11. K. N. DIKSHIT. Sangoli Plates of Hari-Varman, the 8th year. — 12. S. V. VENKATESWARA and S. V. VISWANATHA. Udayambakam Grant of Krishna-Deva Raya, Saka 1450. — 13. G. H. OJHA. Partabgarh Inscription of the time of the Pratihara king Mahendra-Pala II of Mahodaya, Samvat 1003. — 14. L. D. BARNETT. Lakshmeshwar Pillar Inscription of the Yuvaraja Vikramaditya. — 15. DAYA RAM SAHNI. Chandravati Plates of Chandra-Deva, V. S. 1150 and 1156.

Giornale della Società asiatica italiana, vol. XXVIII (1916) :

E. BECCARINI-CRESCENZI. L'Avimāraka di Bhāsa. — G. TUCCI. Note cinesi. — L. PARETI. Tyrrha in Lidia e le leggende sull' origine «tirrena» di Pitagora. — U. CASSUTO. Le profezie di Geremia relative ai gentili. — F. BELLONI-FILIPPI. Il Çīladūta di Cāritrasundara Gaṇi. — P. E. PAVOLINI. Çvetadvīpagāthāmālikā ; – L'opera di Demetrio Galanos. II : Durgā.

Journal and Proceedings of the Asiatic Society of Bengal, 1918,

N° 5 :

H. BEVERIDGE. The Rauẓat ut-Tāhirīn. — SATIS CHANDRA VIDYABHUSHANA. The Tattva-cintāmaṇi, summarised in English.

N° 6 :

Proceedings of the Fifth Indian Science Congress, Lahore, January 1918.

N° 7 :

BIMALA CHARAN LAW. A short Account of the Wandering Teachers at the Time of the Buddha.

N° 8 :

MAULAVI 'ABDU'L WALI. The Spelling of Babar's Name. — Notes on important Arabic and Persian MSS found in various Libraries in India.

N° 9 :

T. W. Haig. The Poet Shaikh Mufakhkhar-al-dīn Āẕarī of Isfarāyin. — H. Beveridge. The Sources of the Akbarnama.

1919, n° 1 :

Abdul Aziz. On the identification of the ancient town of Tagara. — P. Tessitori. A Progress Report on the Work done during the year 1917 in connection with the Bardic and Historical Survey of Rajputana.

Journal of the American Oriental Society, vol. XXXIX, fasc. 2 :

W. F. Albright. Some Cruces in the Langdon Epic. — J. B. Nies. Origin of maš or bar and the Development of its Meanings. — W. N. Brown. Proselyting the Asuras. — G. W. Brown. Prāṇa and Apāna. — C. C. Edwards. Two popular religious Poems in the Azerbaijani Dialect. — A. J. Carnoy. Pre-Aryan Origins of the Persian Perfect.

Fasc. 3 :

J. H. Breasted. The Place of the Near Orient in the Career of Man and the Task of the American Orientalist. — W. Phillips. The Need of an American School of Living Oriental Languages. — W. H. Worrell. An Account of Schools for Living Oriental Languages established in Europa. — H. F. Lutz. The DD–Emblem of Osiris. — E. W. Fay. Notes on Indo-Iranian Words.

Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland, April 1919 :

A. Cowley. The Pahlavi Documents from Avroman. — J. Mann. Moses b. Samuel, a Jewish Katib in Damascus, and his Pilgrimage to Medinah and Mekkah. — Th. G. Pinches. The Legend of the Divine Lovers : Enlil and Ninlil. — W. E. Crum. A «Manichæan» Fragment from Egypt. — H. Hirschfeld. An Ethiopic-Falasi Glossary edited and translated.

Miscellaneous Communications. T. W. Rhys Davids. Sources of the Pali Commentaries. — L. D. Barnett. The Plays ascribed to Bhāsa and the Matta-vilāsa. — H. Beveridge. The Date of the Book of Job. — G. A. Grierson. An Arabic Word quoted by Hēmacandra ; — A new

Book in Maithilī. — E. Rice. A new Gaṅga Record. — V. A. Smith. Nalanda.

Obituary Notices. Professor Ernst Windisch, by A. A. Macdonell and R. Flower. — Dr. Otto Schrader.

Mémoires de la Société de Linguistique, t. XXI, fasc. 5 :

A. Meillet. Sur le rythme quantitatif de la langue védique ; – Le pronom duel *vā* dans l'Avesta. — M.-T. Feghali. Étude sur les emprunts syriaques dans les parlers arabes du Liban.

The Moslem World, July 1919 :

R. T. McCutchen. Islam in the Philippine Islands. — B. Mathews. Women in the Near East. — E. M. Wherry. Christ superior to Mohammed. — F. L. Nunn. Islam in the Fiji Islands. — I. Mason. A Chinese Tract from Tientsin, translated. — D. M. Donaldson. A great Venture in Khorasan. — C. Stanley G. Mylrea. Politico-religious Situation in Arabia today.

Revue africaine, 2e trimestre 1919 :

R. Basset. Rapport sur les études relatives à la linguistique berbère (1913-1918). — G. Yver. Les Irlandais en Algérie. — A. Cour. Constantine en 1802, d'après une chanson populaire du Cheikh Belqâsem Er-Rahmouni El-Haddad. — J. Carcopino. A propos de trois inscriptions de Madaure récemment découvertes. — J. Desparmet. Ethnographie traditionnelle de la Mitidja (*suite*). — R. Basset. Un conte de Blida.

Revue du Monde musulman, t. XXXV :

L. Roussel. Rabat en 1916. — Mme A. R. de Lens. Un mariage à Meknès dans la petite bourgeoisie. — Ed. Michaux-Bellaire. Études marocaines : La légende idrisite et le Chérifisme au Maroc ; Considérations générales sur la politique indigène ; Un coin de la Qaçba de Tanger. — P. Maillard. Bibliothèque de la Grande Mosquée de Tanger : Essai de bibliographie marocaine. — R. Majerczak. La justice chez les Kirghizes-Kazaks. — L. Bouvat. Les habitants de la Cyrénaïque. — P. Marty. L'Islam en Guinée : Fouta-Diallon (*suite*).

Rivista degli Studi orientali, vol. VIII, fasc. 1 :

C. A. Nallino. Il poema mistico arabo d'Ibn al-Fāriḍ in una recente traduzione italiana [traduction de Ignazio Di Matteo, Rome, 1917]. — F. Krenkow. Il «Libro delle Classi» di Abū Bakr az-Zubaidī. — G. Furlani. Le «Questioni filosofiche» di Abū Zakarīyā Yaḥyā b. 'Adī.

Bollettino. G. Farina. Egitto. Antico egiziano. — I. Guidi. Copto.

T'oung Pao, 1917, nos 4-5 :

P. M. d'Elia. Un maître de la jeune Chine : Liang K'i-tch'ao. — Henri Cordier. Les correspondants de Bertin.

Nécrologie. Émile Guimet, par Henri Cordier.

Le gérant :
L. Finot.

JOURNAL ASIATIQUE.

NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1919.

लोकेश्वरशतकम्

OU

CENT STROPHES EN L'HONNEUR DU SEIGNEUR DU MONDE,

PAR VAJRADATTA,

ÉDITÉ ET TRADUIT

PAR

Mlle SUZANNE KARPELÈS[1].

Pour établir la présente édition du *Lokeçvaraçataka*, j'ai consulté quatre manuscrits sanscrits et une version tibétaine. Ce sont :

A. *Le numéro 102* de la collection des manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Paris : « *Lokeçvara*, par Vajradatta, XIXe siècle, écriture nāgarī, papier indien, 2,55 × 1,12 mm., 37 pages, 7 lignes, 30 à 33 akṣ. D. rel. (Sanscrit Dév. 90)[2]. »

[1] Je suis heureuse de l'occasion que m'offre ce travail, de pouvoir exprimer aux maîtres qui m'ont tant aidée, MM. Lévi et Foucher, ma profonde reconnaissance et mon affectueux dévouement. Leur grande bienveillance, leur inlassable sollicitude pour les élèves, encouragent le travail et ont fait de notre école, durant ces sombres années, un lieu de réconfort et d'espoir (juillet 1917). Je tiens à remercier mon maître, M. Finot, d'avoir bien voulu revoir les épreuves de ce mémoire (novembre 1919).

[2] A. Cabaton, *Bibliothèque nationale. Catalogue des manuscrits sanscrits et pālis*, Paris, 1907-1912, 1er fasc., p. 14.

B. *Le numéro 28* du catalogue de la Royal Asiatic Society de Londres (Hodgson Collection) : « *Lokeçvaraçatakam* by Vajradatta, 26 leaves, 9 in. by 2 1-4 in.; five lines in a page, dated Saṃvat 764 (A. D. 1644). » Ce manuscrit, écrit en caractères du type maithila, est caractérisé par les changements de *l* en *r* et *vice versa*, de *ṣ* en *kh*, et par l'assimilation de *r* précédant une consonne avec cette consonne, et la manière d'écrire les voyelles selon la coutume bengalie[1].

C. *Le numéro B. 14* du classement de la Nepalese Buddhist Literature of the Royal Asiatic Society of Bengal, dont Mahāmahopādhyāya Satīśchandra Vidyābhūṣaṇa a bien voulu faire faire une copie et que le catalogue mentionne comme il suit : « Substance : yellow paper, folia, lines on a page 5, extent in çlokas 250, character newari, appearance old, verse incorrect[2]. »

D. *Le numéro Add. 1419* du Catalogue of the Buddhist Sanskrit Manuscripts in the University Library, Cambridge : « Paper; 30 leaves, 5-7 lines, $7\frac{1}{2} \times 3\frac{1}{2}$ in. XVIII[th] century, with recent supply. Leaves 1-3, 17-30 are a recent copy, but the remainder of the ms. is in a square hand on paper of the last century; words etc. divided in red ink. The work is a hundred verses in praise of Lokeçvara[3]. »

Il me faut remercier tout particulièrement Miss Ridding et Mr. E. J. Thomas, bibliothécaires de Cambridge, qui ont témoigné à ce travail un si encourageant intérêt, et la Royal Asiatic Society de Londres, qui a si obligeamment envoyé le manuscrit à l'Université de Paris.

(1) Hodgson (Brian Houghton), *Catalogue of Sanskrit Manuscripts collected by Hodgson*, compiled by W. W. Hunter, Trübner, 1881, p. 5. Hodgson MSS. in the R. A. S. catalogued by Professors Cowell and Eggeling, *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. VIII, 1876, p. 7.

(2) Rájendralála Mitra, *The Sanskrit Buddhist Literature of Nepal*, Calcutta, 1882, p. 112.

(3) C. Bendall, *Catalogue of Buddhist Sanskrit Manuscripts of the University Library, Cambridge*, Cambridge, 1882, p. 94.

Enfin la version tibétaine, qui fait partie du fonds tibétain de la Bibliothèque Nationale et que décrit le catalogue de M. P. Cordier, p. 303 : « II, Bstan-ḥgyur. Rgyud-ḥgrel (Tantra-vṛtti), classe II, Commentaires des Tantras. Tome ñu LXVIII (tibétain 177), 32 (index 33). 'Jig.rten.dbaṅ.phyug.bstod.pa. brgya.pa. Lokeçvaraçatakastotra (original °çara... take). 108 *b*, 8-121 *a*, 5. Auteur : Kavi Çrī Vajradeva. Traducteurs : Kavi Mahāpaṇḍita Lakṣmīkara (Lakṣmīṃkara) de l'Inde. Lo-tsā-ba : le Maître de Çoṅ (Çoṅ-ston.; c.-à-d. Rdo-rje rgyal-mtshan (Bhikṣu Vajradhvaja)[1]. »

Le manuscrit B et la version tibétaine, qui se correspondent le plus souvent, ont presque toujours servi de base à l'édition de ce texte.

Le manuscrit D se rapproche beaucoup de B, tandis que les manuscrits A et C, qui s'en écartent, donnent la plupart du temps les mêmes variantes.

L'historien tibétain Tāranātha, dans son Histoire du Buddhisme indien, consacre plusieurs lignes à la biographie de Vajradeva, l'auteur du *Lokeçvaraçataka*[2].

Il nous le présente comme un poète de grand talent, qui vivait sous le règne du roi Devapāla, au IXe siècle de l'ère chrétienne[3]. Étant devenu lépreux à la suite d'une malédiction, le poète implora Lokeçvara et composa chaque jour, en son honneur, une stance d'éloges en mètre Sragdharā. Au bout de trois mois, étant parvenu à la centième strophe, le visage du Bodhisattva lui apparut et il fut guéri. Son poème se répandit

(1) Les astérisques que l'on trouvera dans le texte tibétain signalent les corrections proposées, soit pour compléter le nombre régulier des syllabes dans les vers, soit pour rétablir l'orthographe usuelle des mots. Les formes données en note reproduisent les lectures du texte original.

(2) *Tāranātha*, trad. Schiefner, p. 214.

(3) Vincent Smith, *Early History of India*, p. 368.

alors dans l'Āryadeça et fut donné comme un modèle de vraie poésie. En effet, cette centurie devait jouir d'une grande notoriété[1], pour que les traducteurs de la célèbre *Avadānakalpalatā* de Kṣemendra, Mahāpaṇḍita Lakṣmīkara et le Maître de Çoṅ, aient pris le soin d'en donner une fidèle traduction aux dévots du Tibet.

Le poète Vajradatta, alaṅkāriste distingué, manie avec aisance, dans chacune de ses stances, le style artificiel et savant appelé «Gauḍī», où abondent les longs composés, les mots rares et tous les raffinements de l'allitération.

Ces qualités de style sont malheureusement impossibles à rendre dans la traduction; tout en traduisant de façon aussi littérale que possible, on s'est appliqué à laisser aux mots leur valeur religieuse. Quant à la forme, plutôt que de suivre servilement celle du poète, il a paru préférable de la ramener à une sorte de litanie, ce qui rend ce poème plus accessible à un lecteur européen.

Les images, descriptions ou comparaisons, qui peuvent sembler étranges, notamment au début du poème, sont conformes aux règles traditionnelles. Tel est par exemple le précepte cité par Mallinātha, *Kumārasaṃbhavasaṃjīvanī*, I, 33 :

देवतानां रूपं पादाङ्गुष्ठप्रभृति वर्ण्यते मनुषाणां केशादारभ्येति धार्मिकाः ॥

En décrivant l'aspect des dieux, il faut débuter par les orteils, et en décrivant celui des hommes, il faut commencer par la tête : telle est la règle.

[1] Hodgson, dans son *Essay on the literature of Nepal and Tibet*, énumère les principaux ouvrages bouddhiques, parmi lesquels se trouve le *Lokeçvara* de Vajradatta.

ओं नमो लोकनाथाय!

Hommage au Protecteur du Monde!

རྒྱ་གར་སྐད་དུ། ལོ་ཀེ་ཤྭ་ར་ཤ་ཏ་ཀེ་སྟོ་ཏྲ།
བོད་སྐད་དུ། འཇིག་རྟེན་དབང་ཕྱུག་གི་བསྟོད་པ་བརྒྱ་པ།
འཇིག་རྟེན་མགོན་པོ་ལ་ཕྱག་འཚལ་ལོ། ॥

En sanscrit : Lokeçvaraçatakestotra. En tibétain : Centurie d'éloges sur le Protecteur du Monde. Hommage au protecteur du Monde!

भास्वन्माणिक्यभासो मुकुटभृति नमन्नाकनाथोत्तमाङ्गे
भक्तिप्रह्वे सरोजासनशिरसि हसन्मालतीमालिकाभाः ।
मौलौ मीलन्मृगाङ्कामकृशकपिशतां शाम्भवे शातयन्त्यो
लोके लोकेशपादामलनखशशभृत्कान्तयः सन्तु शान्त्यै ॥ १ ॥

1. B °māni°, °bhāsvat°, °makuṭa°, °uttamaṅga°. — 2. B °bhaktirpaṅka°, °malati°. — 3. B °āsakṛsa°, °kapiṣatām°; ACD °çāntayantyo; B °çāntayatyo. — 4. B °lokesa°; A °māla°; B °naṣa°, °sasabhṛt°, °çantu°; AB °çātyai.

མཐོ་རིས་མགོན་པོའི་ཡན་ལག་མཆོག་བཏུད་ཅིང་པན་འཛིན་ལ་འོད་དང་ལྡན་པའི་
ནོར་བུ་ལྟ་བུའི་འོད་ །
མཚོ་སྐྱེས་སྟན་ལྡན་གུས་པས་རབ་འདུད་མགོ་བོ་ལ་ནི་ཛ་ཏིའི་མེ་ཏོག་རྒྱས་འཕྲེང་
འོད་ལྟར་ཏེ་ །
བདེ་འབྱུང་དབུ་ཡི་དབུ་བརྒྱན་རི་དགས་མཚན་ལྡན་དཀར་སེར་མ་དམན་དམན་ཞིང་
པ་ཉིད་བགྱིད་པ་ །
འཇིག་རྟེན་དབང་པོའི་ཞབས་སེན་དྲི་མེད་རི་བོང་*འཁུར་*བ་མཛེས་པའི་ཞི་སྐྱིད་
འཇིག་རྟེན་ལ་སྒྱུར་ཅིག་ །

4. *khur.*ba suppléés pour compléter le vers.

---

1. Splendeurs lunaires des ongles immaculés des pieds du «Seigneur du Monde» ! Vous qui reflétez, et l'éclat des rubis étincelants du diadème que le «Seigneur du Firmament» (Indra) porte sur sa tête inclinée,

Et la coloration des jasmins souriants qui enguirlandent la tête dévotement prosternée de «Celui qui repose sur un lotus» (Brahmā),

Qui, (posés) sur la tête de «Celui qui est une source de Félicité» (Çiva), éclipsez la rousseur ardente [des tresses] devant laquelle la lune cligne des yeux,

Répandez l'apaisement en ce monde !

निर्धूता धूर्जटीन्दोर्न खलु पटुजटापिङ्गमासङ्गशारैः
सारैरारान्मयूखैर्न च हरिमुकुटामन्दमाणिक्यभाभिः ।
कालिम्नो नापि लीना विबुधगणलसत्कुन्तलालीनलीनाल्
लोकेश्वर्योऽनिवार्याश्चरणनखरुचः सन्तु वो ध्वान्तशान्त्यै ॥ २ ॥

1. B nidhūtā, °dhūjjati°, °anakhalu°; ACD °sāraiḥ°; B °pārai°. — 2. B °ārā; mayūkhe°; A °ārānmayūṣaiḥ; B °harī°, °makuṭa°, °mani°. — 3. C kelimno; ACD °nāvi°; B °noti°, °rinā°, °vibūdha°, °gana°, rasantkūntara°; C °kuntatā°; B °arinirīnā°; ACD °ālīna; D līnā. — 4. B lokyaçvyyā; CD lokeçvaryo; B °anivaryā°, °calana°, °ruca°.

རལ་ཁྱུར་འཛིན་པའི་ཟླ་བ་རབ་གསལ་རལ་པ་དམར་སེར་དང་འགྲོགས་ལྡན་ཅིག་
བཀྲ་བའི་ཟེར་རྣམས་ཀྱིས་།
ངེས་པར་མི་ཟློ་འཕྲོག་བྱེད་ཀྱི་ནི་དམན་པ་མིན་པའི་ཅོད་པན་ནོར་བུའི་འོད་རྣམས་
ཀྱིས་ཀྱང་མིན་།
ལྷ་ཚོགས་རྣམས་ཀྱི་སྐྲ་འཁྱེར་མཛེས་པ་ནག་པོ་དག་དང་འགྲོགས་པ་ལས་ནི་རྣམ་
པར་མི་ཉམས་པ་།
མི་བཟློག་འཇིག་རྟེན་དབང་ཕྱུག་*གི་ཞབས་སེན་འོད་ཟེར་ཕྲེད་རྣམས་དག་གི་མུན་
ཞི་བའི་སྣང་སྒྱུར་ཅིག་།

4. *gi suppléé pour compléter le vers.

---

2. Feux, que rien n'arrête, des ongles des pieds du «Seigneur du Monde»!

Vous, que ne peuvent refouler ni les effluves radieux de la lune que Çiva porte sur son chignon et qui se colorent par contact du jaune vif de ses tresses; ni l'éclat des rubis étincelants au loin sur la tiare de Hari,

Vous, qui ne disparaissez pas non plus par l'effet de la noirceur qui réside dans les chevelures bouclées des troupes de divinités, dissipez les ténèbres!

पर्याप्तोदारकोषस्फुटतरकमलाभोगसंपत्तिहेतु-
दूरीभूतप्रियाणामपहृतविषमातङ्कशङ्का जनानाम् ।
न च्छिन्नालंघनैरप्युपशमिततमोदुर्ग्रहोद्भूतभीति-
र्लोकेशांघ्र्योरपूर्वा नखशिशिररुचां चन्द्रिका वः पुनातु ॥ ३ ॥

1. B °payyaptādāra°, °tala°, °hetu°; C °hetuḥ. — 2. B °dūli°; B et D °priyānām°; B °sakā°. — 3. B °ghanail°, °samita°, °duggrahod°; C °durgahot°, bhitiḥ; B bhīti. — 4. DBC °aṅghrer; A °aghryor; B °apūrāṇa; C °apūrvāç, °°caraṇanakhararucām°; B candrakā°, °va°, °pūnātūḥ.

ཡོངས་སུ་རྫོགས་ཤིང་རྒྱ་ཆེའི་བང་མཛོད་རབ་ཏུ་གསལ་ཞིང་དཔལ་འབྱོར་ཕུན་
སུམ་ཚོགས་པ་རྣམས་ཀྱི་རྒྱུ། །
སྡུག་པ་དང་ནི་རིང་དུ་གྱུར་པའི་སྐྱེ་བོ་རྣམས་ཀྱི་མི་བཟད་འཇིགས་པའི་དོགས་
*པ་རྣམ་པར་སེལ། །
སྤྲིན་རྣམས་ཀྱིས་ཀྱང་བསྒྲིབ་པར་མི་ནུས་མུན་ཅན་གདུག་པའི་གཟའ་ལས་བྱུང་
བའི་འཇིགས་པ་ཞི་གྱུར་པ། །
འཇིག་རྟེན་དབང་པོའི་ཞབས་ཀྱི་སེན་མོ་*ཡི་བསིལ་ལྡན་པའི་སྒྲོན་མེད་ཟེར་གྱིས་
ཁྱེད་རྣམས་དག་གྱུར་ཅིག། །

2. *par. — 4. *yi suppléé pour compléter le vers.

---

3. Clair de lune incomparable, au frais rayonnement, des ongles des pieds du «Seigneur du Monde»!

Votre action fait prospérer les parterres de lotus innombrables qui épanouissent leur noble calice[1].

Vous dissipez les soucis et les craintes qui agitent les créatures séparées des êtres chers.

Vous, que les nuages mêmes ne sauraient intercepter et qui anéantissez la peur que produisent les ténèbres malfaisantes, purifiez-nous!

[1] D'après la version tibétaine : «Vous faites prospérer la plénitude de la fortune qui se manifeste par de nobles trésors très nombreux.»

निःशेषं क्लेशराशीन्धनदहनमहापावकोच्चैः शिखा वो
लीलालोकास्त्रिलोक्यामपहृतगहनाबद्धमोहान्धकाराः ।
वह्निस्कन्धेष्ववन्ध्या नरकभुवि सुधावारिविस्तारधाराः
संसारीं संहरन्तां नखनिवहरुचः पद्मभृत्पादजाताः ॥ ४ ॥

1. ABD °niḥçesa°; B °keça°; C °klaça°; B °rāçindhana°; C °rācīdhana°; B °uccai°; A °çikhāḥ°; B °çiṣā°. — 2. B °andhakārā°. — 3. B °skandhaṣv°; C °skandhe' atha bandhyo°; B °bhūvi°, °çudhāvali, °vistāro°. — 4. B °vivaha°; D °çiçira°; B ruca, °padmabhṛpori°.

ཉོན་མོངས་ཕུང་པོའི་བུད་ཤིང་དག་ནི་ལུས་པ་མེད་པར བསྲེག་བྱེད་མེ་ཆེན་མཐོན་
པོར་གྱུར་པའི་རྩེ། །
འཇིག་རྟེན་གསུམ་པོ་དག་ཏུ་རང་དགར་གསལ་ཞིང་གཏི་མུག་མུན་གནག་དག་གི་
*སྨུག་རུམ་འཐིབས་པ་སེལ། །
དམྱལ་བའི་ས་གཞིར་མེ་ཡི་ཕུང་པོ་རྣམས་ལ་བདུད་རྩིའི་ཆུ་བོ་རྒྱ་ཆེན་རྒྱུན་ནི་
འབྲས་བཅས་པ། །
པདྨ་འཛིན་*གྱི་ཞབས་ལས་འབྱུངས་སེན་ཚོགས་འོད་ཟེར་རྣམས་ཀྱིས་ཁྱེད་ཀྱི་
འཁོར་བ་ཡང་དག་སེལ་གྱུར་ཅིག། །

2. *dmag. — 4. *gyi a été suppléé pour compléter le vers.

---

4. Feux des ongles nés aux pieds de «Celui qui tient le lotus» !

Hautes flammes du grand feu purificateur qui consume entièrement la masse du bûcher de nos passions,

Lueurs qui vous jouez dans les trois mondes et écartez les épaisses et profondes ténèbres de l'ignorance,

Qui êtes efficaces jusque dans les masses de feu et qui répandez le nectar de vos eaux sur le sol infernal, rompez le cercle de nos renaissances !

स्वच्छन्दच्छेदिवांछावितरणचतुराचिन्त्यचिन्तामणीनाम्
उद्गाढातङ्कशङ्कोद्गमशमनमनोहारिणीहारभासाम् ।
स्पष्टाविर्भूतनानागुणनिवहधृतादर्शबिम्बच्छवीनां
छाया वः पातु लोकेश्वरचरणभुवामुन्मयूखा नखानाम् ॥ ५ ॥

1. ABD °svachanda°; ABD °āchedi°; C ācchedi; B °vāchā°, °manīnām°. — 2. B °saṅka°, °samana°, °hāranī°, °hura°. — 3. B °spasta°, °nāmāguṇe°, °stadhṛta°; C dhṛnā; AD bimbacha°; B °bimbachavinām°. — 4. B °va°, °rokesvara°, °carana°; C °bhūvā°; B °unmayākhā°; C °unmayūṣā°.

རང་གི་འ*དུན་པས་བཅད་པའི་འདོད་པ་སྦྱིན་ལ་ཤིན་ཏུ་མཁས་ གྱུར་ཡིད་བཞིན་
ནོར་བུ་བསམ་ཡས་ཤིང་ །
ཤིན་ཏུ་འཇིགས་པའི་དགོས་པས་གདུངས་གྱུར་ཞི་བར་བགྱིད་པའི་བསིལ་བའི་འོད་
ཟེར་ཡིད་ནི་རབ་འཕྲོག་ལ་ །
ཡོན་ཏན་དུ་མའི་ཚོགས་རྣམས་འཛིན་པ་གསལ་བར་གྱུར་ཅིག་མཛེས་པ་དང་ལྡན་
མེ་ལོང་དག་གི་གཟུགས་ །
འཇིག་རྟེན་དབང་ཕྱུག་*གི་ཞབས་སྐྱེས་པའི་སེན་མོ་ངེས་བསྐྱེད་འོད་ཟེར་མཛེས་
པས་ཁྱེད་རྣམས་སྐྱོང་གྱུར་ཅིག །

1. *mdun. — 4. *gi suppléé pour compléter le vers.

---

5. Ongles des pieds du «Seigneur de l'Univers»!

Gemmes magiques et inconcevables, promptes à exaucer nos désirs et tranchantes à volonté,

Vous brillez comme les colliers de perles que portent les femmes ravissantes qui apaisent la poussée des soucis accablants.

Vous avez l'air d'un miroir arrondi et brillant que soutiennent d'innombrables fils nettement visibles (1).

Que votre lumière, en dégageant ses rayons, nous protège!

(1) D'après la version tibétaine : «Vous avez l'air d'une ravissante gelée blanche qui détruit la poussée drue des préoccupations et des soucis»; «des collections variées de qualités» (traduction littérale de *guṇa*).

नाथस्योद्यदुच्चामितरुचिरुचिभी रोचमानोरुचूडा-
रोचिष्णोरुच्चकाशश्चरणनखरुचां संचयोऽसौ चिरं वः ।
अत्युच्चीयात् तदर्चाचतुरसुरशिरश्चारुरत्नोच्चयोच्चै-
र्नानानिश्चारिरोचिश्चयरचितशचीरुच्यचापोपचारः ॥ ६ ॥

1. B °nathasya°, °rucibhi°; ABCD rocamāṇa°; B °umū°. — 2. B °urcca°, °lūcā°; ABD °sau°. — 3. D °abhyujjīyāt°; B °accā°, °uccai°; C °uccaiḥ°. — 4. B °niç-cālalociç°, °raçcita°, °saci°.

འོད་ཟེར་དཔག་མེད་ལས་འཁྲུངས་ཆེ་བའི་འོད་ཟེར་རྣམས་ཀྱིས་མཛེས་པ་དང་ལྡན་
གཙུག་*ཕྲུད་ཆེན་པོ་ནི་ །
མཛེས་ལྡན་མགོན་པོའི་རབ་ཏུ་མཛེས་ཞབས་སེན་མོའི་འོད་ཟེར་ཚོགས་ནི་དེ་ལ་
མཆོད་མཁས་ལྷ་རྣམས་ཀྱི་ །
མགོའི་རིན་ཆེན་མཆོག་གི་ཚོགས་ལས་ངེས་པར་འཕྲོས་གྱུར་ཤིན་ཏུ་རབ་བཀྲའི་འོད་
ཟེར་*གྱི་ཚོགས་རྣམས་ཀྱིས་ །
བདེ་སོགས་དགའ་བའི་གཞུ་ལ་ཉེ་བར་སྤྱོད་བྱེད་འདི་དག་གིས་ནི་ཕྲེད་རྣམས་
ཡུན་རིང་དར་གྱུར་ཅིག་ །

1. *pud. — 3. *gyi suppléé pour compléter le vers.

---

6. Faisceau lumineux, Feux des ongles aux pieds du «Protecteur» resplendissant avec son vaste chignon qu'illumine l'ascension des rayons montant d'Amitaruci,

Vous avez l'air de l'arc du bien-aimé de Çacī qui serait fait de la masse des feux multicolores, dégagés de toutes parts et surgissant de l'accumulation des joyaux merveilleux sur la tête des dieux empressés à Vous adorer.

Développez-Vous éternellement pour nous!

श्रीमद्भोगोन्नतीनामभिमतविषयप्राप्तिदानादहीनाम्
सेवाभाजां समन्तादविचलितरुचः प्रीतिमुत्पादयन्तः ।
वैमल्यातुल्यबिम्बोपहसितशशिनः शातितध्वान्तदोषाः
तोषं माणिक्यदीपा इव ददतु नखाः पद्मपाणेः पदोर्वः ॥ ७ ॥

1. B °bhogānatīnām°; A °ahīnādahīnām°; B °ahinām°. — 2. B °carata°, ruca, °ūtpādayantaḥ°; D °utpādayantyaḥ°. — 3. B °bimbaprahasita, °çaçina°, °çātiva°; ABD doṣās. — B °nakhā°, °paṇa°; C °pado°.

མངོན་པར་འདོད་པའི་ཡུལ་རྣམས་འཐོབ་པའི་སྦྱིན་པ་*ལས་ནི་དཔལ་དང་ལྡན་པའི་ལོངས་སྤྱོད་ཀྱིས་མཐོ་ཞིང་།
ཀུན་ཏུ་རྣམ་པར་མི་གྱོའི་འོད་ནི་སྟེན་བྱེད་སྟོད་རྣམས་དག་གི་མགུ་བ་སྐྱེད་པར་བྱེད་གྱུར་ལ
དྲི་མ་དང་བྲལ་མཚུངས་པ་མེད་པའི་གཟུགས་ནི་རི་བོང་ཅན་ལས་ལྷག་ཅེང་སྐྱོན་གྱི་མུན་སེལ་པ་།
ནོར་བུའི་འོད་ཟེར་ལྟ་བུ་ཕྱག་ན་པདྨའི་ཞབས་ཀྱིས་ཁྱེད་རྣམས་དག་ལ་ཚིམ་པ་སྦྱིན་གྱུར་ཅིག །

1. *la.

---

7. Ongles des pieds de «Celui qui tient le lotus à la main»!

Vos lumières toujours égales provoquent une joie où rien ne manque chez vos adorateurs, parvenus au faîte des jouissances les plus éclatantes, puisqu'elles leur donnent d'atteindre les objets de leurs désirs; Vos disques d'une pureté incomparable, raillent celui de la lune, Vous dissipez le mal des ténèbres!

Vous êtes pareils aux lampes à escarboucles.

Accordez-nous le bonheur!

राजद्राजीवपाणेर्नखनिवहरुचां पादपद्मोद्भवानाम्
उद्भेदो भेदकोऽसौ भवतु भवभियां निर्भराणां भरं वः ।
जातस्त्वद्देहभूमेरविरतकरुणावारिदत्तोपकारो
योऽनल्पः कल्पवृक्षाङ्कुरनिकर इवोपात्तविज्ञानबीजः ॥ ८ ॥

1. C °rājendrājīva°; ABD °rājanrājīva; B °paṇar. — 2. bhedako-bharam : voir Pāṇini, 133, 3, 1, 95 et 3, 14, 67; B °bhavabhiyā; C bhavantiyām; B °nibharaṇām; A °narbharāṇa; — 3. D °mūmer°; B °vāli°, °upahāre; la version tibétaine aurait lu «upaseka». — 4. B °vṛkṣakūla°, °nikarayi°, °upāta°; C °upatlu°.

རབ་*ཏུ་མཛེས་ཕྱག་ན་པདྨའི་ཞབས་ཀྱི་པདྨ་ལས་འབྱུང་སེན་མོའི་ཚོགས་རྣམས་
དག་གི་འོད་ཟེར་ནི། །
རྒྱུན་ཆད་མེད་པར་སྙིང་རྗེའི་ཆུ་ཡིས་ཉེ་བར་བྲན་པ་དེ་ཡི་སྐུ་ལུས་དག་གི་ས་
གཞི་ལ། །
ཁྱེད་འཕགས་ཡེ་ཤེས་ས་བོན་བཏབ་པ་ལས་སྐྱེས་མི་ཀྲུང་དཔག་བསམ་ཤིང་གི་
ལྗུ་གུའི་ཚོགས་རྣམས་དང་། །
མཚུངས་པ་གང་ཡིན་འདི་ཡིས་ཁྱེད་ཀྱི་སྲིད་པའི་འཇིགས་པ་རབ་མང་མཐུ་ཚོགས་
ཉམས་པར་བྱེད་གྱུར་ཅིག། །

1. *Une syllabe manque au vers.

---

8. Ô Vous, dans la main duquel brille un lotus, les reflets de vos ongles jaillissent du lotus de vos pieds!

Que leur pousse repousse pour nous la masse des immenses périls des renaissances!

Votre corps est son terrain, et le courant bienfaisant de votre intarissable compassion l'arrose.

A elle seule, elle vaut les innombrables bourgeons de l'arbre du Paradis, qui a reçu une semence consciente [1]!

[1] Voir ASAṄGA, *Mahāyānasūtrālaṃkāra*, traduit par Sylvain Lévi, chap. I, 18, 2 et chap. XI, 32, 44.

लोकेशस्याङ्घ्रिपद्मप्रभवनखरुचो. दत्तमारारिसेना-
संत्रासाः शोणतूणोन्मुखनिहितफलामोघबाणांशुशोभाः ।
शश्वत्संसारघोरावटपतितजनोत्तारणासज्जरज्जु-
प्रारोहा रोहयन्तां दुरधिगममहासंपदुच्चैःपदं वः ॥ ९ ॥

1. B °lokya°; D °pubhava°; B °mārori°, °menā°. — 2. C °santrāsā°; A °ço-tūrṇa°; B çānatrça°; D soṇatūṇa°; la version tibétaine aurait lu : utpalaçoṇa-tūṇa; B °mūkha°; C °vihita°; B vanmaga, aṃçuç. — 3. C °ghorā 'va°; B °vata°, °vātila°; A °janottāṇa°; C āsajjaḥ. — 4. B pārohā; C °rohayantā°, °saṃma°; B va.

འཇིག་རྟེན་དབང་པོའི་ཞབས་པད་ལས་སྐྱེས་སེན་མོའི་འོད་ཟེར་བདུད་དང་དགྲ་
སྡེ་དག་ལ་སྐྲག་སྐྱེད་ཞིང་།
ཨུཏྤལ་དམར་མདོག་དོང་པར་དོན་ཡོད་མདའ་*རྣམས་རྩེ་གྲེན་དུ་བསྐྲུན་བརྩུག་འོད་
ཟེར་ལྷུར་དཀར་རབ་མཛེས་ལ།
*མཐའ་མེད་འཇིགས་རུང་འཁོར་བའི་དོང་དུ་ལྷུང་བའི་སྐྱེ་བོ་འདྲེན་བྱེད་སྐྲ་
མཁྲེགས་ཐག་པའི་དཔྲུར་ཐག་འདིས།
ཤིན་ཏུ་རྟེད་དཀའི་ཕུན་སུམ་ཚོགས་པ་ཆེན་པོ་མཐོ་བའི་གོ་འཕང་དག་ལ་ཁྲིད་
རྣམས་འགོད་གྱུར་ཅིག།

2. Après *rnams, med, ce qui donne une syllabe en trop; de plus, cette négation ne se trouve pas dans les textes sanscrits. — 3. Deux syllabes manquent au vers et le sanscrit donne «çaçvat»; *mtha'.med.

---

9. Feux des ongles nés aux pieds de lotus du «Seigneur du Monde»! Vous faites trembler les armées ennemies de Māra,

Vos reflets splendides sont les flèches infaillibles dont les pointes se dressent alignées sur un carquois pourpré.

Oh, que vos rayons tendus comme les cordes toujours prêtes à délivrer les hommes tombés dans l'abîme terrifiant des transmigrations, nous élèvent jusqu'à la cime difficile à atteindre de la parfaite prospérité!

भास्वन्तः क्लेशकर्मश्रमविवशजगत्तापविच्छेदशूरा
दूराद्दोषोपलब्धेः पटुबुधगुरवस्तारका ये जनस्य ।
सान्द्रानन्दं ददानाः सकलशशधरश्रीभृतो निष्कलङ्काः
ते वश्चिन्तामचिन्त्याः कमलकरनखाः पादजाता जयन्तु ॥ १० ॥

1. B °bhāsvanta°, °kama°, °sama°, °vivasa°; ABCD °vicheda°. — 2. ABCD °dūrā°; B °doṣaparadhe°; C °upalabddheḥ, guravaḥ. — 3. B dattānā; C dadhānāḥ; B sakara; A °niḥ°; B °ni°; C °niç°; B karaṅ°; ABC °kās; D °kā-. — 4. B °vad°, °acintyā°, °cintyā°; C cintayāḥ; B kala; AB nakhā; A dadantu; B janthantu; D jayanti.

འོད་དང་ལྡན་ཞིང་ཉོན་མོངས་ལས་ཀྱིས་རང་དབང་མེད་དུབ་འགྲོ་བའི་སྡུག་བསྔལ་
རྣམ་པར་གཅོད་ལ་དཔའ་ །
སྐྱོན་གྱི་དམིགས་པ་ལས་རིང་གསལ་ཞིང་མཁས་པའི་བླ་མ་སྐྱེ་བོ་རྣམས་ཀྱི་སྒྲོལ་
བར་བྱེད་གྱུར་ལ་ །
ཀུན་ཏུ་དགའ་བ་རབ་སྟུག་སྟེར་ཞིང་རི་བོང་འཛིན་དཔལ་མཐའ་དག་འཛིན་གྱུར་
དྲི་མ་དང་བྲལ་བ་ །
བསམ་ཡས་ཕྱག་ན་པདྨའི་ཞབས་འཁྲུངས་སེན་མོ་གང་ཡིན་དེ་ཡིས་ཁྱེད་ཀྱི་
བསམ་པ་རྒྱལ་གྱུར་ཅིག་ །

---

10. Ongles inconcevables, nés aux pieds de «Celui qui tient à la main le lotus»!

Héros lumineux qui taillez en pièces les cuisantes douleurs des créatures dominées par l'épuisante activité des passions,

Maîtres savants capables de percevoir les vices de loin, Sauveurs du monde (ou bien : Vous êtes des étoiles, des Lunes-[Soma est le guru de Budha = Mercure] subtiles à voir de loin la nuit),

Vous répandez le bonheur parfait et vous avez la splendeur d'une pleine lune, mais vous êtes sans tache,

Oh, triomphez de nos soucis!

भास्वत्खण्डेन्दुखण्डैरपचितिरचना किं कृता शम्भुनेयम्
न्यस्ता रत्नावली वा किमु निरतिशयोत्कण्ठया बोधिलक्ष्म्या ।
देवैर्दिव्याद्भुतानामसमसुमनसां लम्बिता मालिका नु
प्रीयात्पङ्क्तिर्नखानामिति जनितमतिर्लोकनाथाङ्घ्रिजा वः ॥ ११ ॥

1. A °khaṅḍandu°, °apacite°; B °apacita°, °sambhuneyam°. — 2. B °nesta°, °kimū°, °ukathayā°; C °utkanṭhayā; B °roci°, °lakṣā°. — 3. AB devai°; C °divyāt°; BC °bhūtānām; B °manasā°, labitā, °anū°. — 4. B °pakti°, °nāthaghrijā°; D añjhrijā°.

ཅི་ཞིག་བདེ་འབྱུང་གིས་འདི་ཟླ་ དུམ་ རྣམས་ ཀྱིས་མཆོད་པར་བཀོད་ བྱས་*དོམ་
དང་ལྡན་པའི་དུམ་བུ་འམ་ །
ཡང་ན་ངེས་པར་ཁྲོད་འཕགས་ཡིད་ གྱུར་བྱང་ཆུབ་དཔལ་མོས་ རིན་ ཆེན་ ཕྲེང་ བ་
བཀོད་དམ་ཅི་ཞིག་ཡིན་ །
ལྷ་རྣམས་ ཀྱིས་ནི་ལྷའི་མེ་ཏོག་ *སྨད་ བྱུང་ མཚུངས་ པ་ མེད་རྣམས་*ཀྱི་ཕྲེང་བརྒྱུས་
དཔྱངས་པ་མིན་ནམ་ཞེས་ །
བློ་གྲོས་བསྐྱེད་པ་འཇིག་རྟེན་མགོན་པོའི་ཞབས་ལས་འབྱུངས་བས་ སེན་ མོའི་ ཕྲེང་
བས་ཁྱེད་རྣམས་དགྱེས་གྱུར་ཅིག་ །

1. *'dod. — 3. *smad; *kyi suppléé pour compléter le vers.

---

11. «Serait-ce que Çiva, en s'inclinant, vous a rendu hommage avec les éclats lumineux de son croissant de lune?

«Ou que Bodhi-Lakṣmī, dans son accès de tendresse, a déposé devant vous son collier de gemmes?

«Ou bien encore que les dieux ont disposé devant vous des guirlandes de fleurs divines, merveilleuses et incomparables?»

Telles sont les pensées que vous faites naître en nous, Ô chapelet des ongles nés aux pieds du «Protecteur du Monde»!

Accordez-nous le bonheur!

क्वायं राजीवजन्मा नमदमरशिरस्तुङ्गमाणिक्यशय्या-
शश्वत्सुप्ताङ्घ्रिरेणुः क्व च धरणितलालम्बमौलिप्रणामः ।
इत्थं संजातहासा इव रुचिनिचयैर्दन्तुरा ये दुरन्ता-
ध्वान्तच्छेदाय लोकेश्वरचरणभवास्ते नखा वो भवन्तु ॥ १२ ॥

1. B °rajiva°; C jammā°; B °māṇi°; D °çayyāḥ°. — 2. B ·çasvat°, °saptaghri; B °renūḥ°, dharaṇi°, °tarālaṃbi; D talālambi. — 3. La version tibétaine aurait lu : lajjādhāsā; B °nivaya°, °ya°. — 4. C dhāntachedāya; ABD dhvāntachedāya; B caraṇa°, bhavatu.

གང་དུ་འདི་ནི་པདྨོ་ལས་སྐྱེས་ཕྱག་བགྱིད་འཆི་མེད་མགོ་བོར་ནོར་བུའི་ཁྲི་
སྟན་མཐོན་པོ་ལ། །
ཞབས་རྡུལ་དག་ནི་རྒྱུན་དུ་གཟིགས་ཤིང་གང་དུ་ཡང་ནི་འཛིན་བྱེད་གཞི་ལ་
*མགོའི་ཕྱུར་རབ་འདུད་པ། །
དེ་ལྟར་རབ་སྐྱེད་འོད་ཟེར་ཚོགས་ཀྱི་སོ་རིང་གསལ་ཞིང་བཞད་གང་བགྱིད་འདྲ་
འཇིག་རྟེན་དབང་ཕྱུག་གི། །
ཞབས་སྐྱེས་སེན་མོ་གང་ཡིན་དེ་དག་རྣམས་ནི་ཁྱེད་ཀྱི་མཐའ་བྲལ་མུན་པ་གཞིལ་
བའི་སླད་གྱུར་ཅིག། །

2. *mgo'.

12. Eh quoi! Brahmā (le fils du lotus) a la poussière de ses pieds toujours dormante sur le lit élevé que leur font les pierreries dont se couronnent les Immortels, toujours prosternés devant lui! Et c'est lui qui incline son diadème jusqu'à traîner sur le sol de la terre! Quelle aventure!

A cette idée, Vous semblez éclater de rire, Ongles qui naissez aux pieds du «Seigneur du Monde» et à voir les feux que vous lancez, on dirait que vous montrez vos dents! Oh! que ce soit pour trancher au loin l'infini des ténèbres!

IMPRIMERIE NATIONALE.

शूरास्तापापहारे शिशिरतरसुधाशीकरासारकाराः
प्राकाराः क्रूरदूराप्रसरदुरुशरासारमारापकारे।
संसाराकारकारागृहबृहदुदरोदारदुःखप्रकारं
घोरं वः संहरन्तां चरणनखरुचः श्रीकराः पद्मपाणेः ॥ १३ ॥

1. A tāpopahāre, ṣudhā°; B sūdhā°; D mudhā°; ACD cāra°; ACD çikarācāra; B çikalāsāmra, kārā°. — 2. B prākārā°; ACD prākārah; A kṛra; B krara; C krura; ACD dūraprasarad; B °ūrasarā°, mālāprakare. — 3. B °ūrodāra°. — 4. C dhoram°; B va°; A saṃhaṃraṃtāṃ°; B samharantā°, carana, °kara°, °karā°.

ཚ་གདུང་སེལ་བྱེད་དཔའ་བོ་དཀར་བསིལ་མཆོག་ལྡན་བདུད་རྩིའི་ཐིགས་པའི་ཆར
ཀྱི་རྒྱུན་ནི་འབེབས་མཛད་ཅིང་།
མི་བཟད་མདའ་ཆེན་*ཆར་རྒྱུན་ནི་དྲག་པོ་རིང་དུ་རབ་འགྱེམས་བདུད་ལ་གནོད་བྱེད
ཕྱིར་ལྷར་གྱུར་པ།
ཕྱག་ན་པདྨའི་ཞབས་ཀྱི་སེན་མོའི་འོད་ཟེར་དཔལ་མཛད་དག་གིས་ཁྱེད་ཀྱི
འཁོར་བའི་རྣམ་པ་ཡི།
ཁོངས་ཆེན་བཙོན་*ཁར་རྒྱ་ཆེར་སྡུག་བསྔལ་རྣམ་མང་འཇིགས་སུ་རུང་རྣམས་ཡང་
དག་འཕྲོག་པར་བྱེད་གྱུར་ཅིག།

2. *čhar.gyi. — 4. *rañ.

---

13. Héros qui, pour écarter les cuisantes douleurs, faites tomber une pluie d'ambroisie très rafraîchissante,

Remparts d'où, pour écraser le démon, jaillit au loin une formidable averse de larges flèches,

Ô Feux bienfaisants[1] des ongles des pieds de «Celui qui tient à la main le lotus», anéantissez les douleurs redoutables qui viennent à nous du fond de la vaste prison où se déroulent les transmigrations!

[1] Autre sens adopté par la version tibétaine : «Qui diffusez la splendeur.»

भासो लोकेशपादप्रभवनखभुवा दूरदुर्वारमार-
व्यामुक्तव्यापिवाणावरणजवनिकाभ्रान्तिमुत्पादयन्त्यः ।
संक्लेशानीकनाशस्फुटपिशुनमहाकेतुसंघातकल्पास्
त्रैलोक्याशक्यशक्तित्रिभवजयबृहद्वैजयन्त्यो जयन्ति ॥ १४ ॥

1. B bhasva°; DC °bhuvo°; C dūru°; B dūvvāra. — 2. B vyāmukta°, pānā°, varūṇa°, yamanikā°; C jamaṇikā°; A jamanikā°; B bhrāntamut°. — 3. A saṃklaça°; ABD naça°; C māça°; AC sphaṭa; B sphūṭa, pisūna°, saṃghāṭa. — 4. C trailokyā 'çakya°; ABC prabhava; A jayatyo, jayati.

འཇིག་རྟེག་དབང་པོའི་ཞབས་ལས་རབ་སྐྱེས་སེན་མོའི་གནས་ལ་སྣང་པ་དག་ནི་ཀུན་
ཏུ་བཟློག་དཀའ་བའི། །
བདུད་ཀྱིས་ཀུན་ནས་རབ་འཕངས་མདའ་ཡིས་ཁྲབ་རྣམས་སྒྲིབ་པར་བྱེད་པའི་ཡོལ་
བར་འཁྲུལ་པ་སྐྱེད་*བྱེད་ཅིང་། །
ཀུན་ནས་ཉོན་མོངས་དཔུང་རྣམས་བརླག་འགྱུར་གསལ་བར་གོ་བྱེད་མཇུག་རིངས་
ཆེན་པོའི་ཚོགས་སུ་བརྟག་བྱ་བ། །
འཇིག་རྟེན་གསུམ་གྱིས་མི་ནུས་ནུས་པ་སྲིད་པ་གསུམ་ལས་རྒྱལ་བའི་རྒྱ་མཚན་
ཆེན་*པོས་རྒྱལ་གྱུར་ཅིག། །

2. *gyed. — 4. *bos.

---

14. Vivent les lumières nées sur les ongles des pieds du «Seigneur de l'Univers»!

Elles donnent l'illusion d'un écran protégeant des flèches pénétrantes que Māra lance au loin,

Elles ont l'apparence d'un groupe de météores, annonçant la destruction certaine de l'armée des douleurs,

Elles sont les amples bannières des victoires remportées sur les trois existences, dont les énergies sont désormais impuissantes à se manifester dans les trois mondes!

सम्यक्संबोधिचेतःशशिन इव समुद्भासी भासां समूहो
निर्दग्धक्लेशभूतिप्रचय इव बृहन्मुक्तिमार्गानिलास्तः ।
विन्यस्तादभ्रशुभ्रोपलफलक इव क्रूरमारैरभेद्यः
पायादुत्प्रेक्षितो वो नखरुचिनिकरः पादजः पद्मपाणेः ॥१५॥

1. ABD taṃbodhi°; B °ūdbhāsī; D samuhau. — 2. B nidagdha°; C nirddagda°; B bhūtī°; C pracama°; B mūkti°; C makti°; B mārgo°, nirāsta. — 3. ACD vinyasto; C °apraçubhro; B vinyeṣṭo°; C praçu°; B yiva, krūla°; C krura°, abheryyaḥ. — 4. A °utprakṣito; B ūprakṣito; C utprokṣito; B nikara°, padaja°.

ཡང་དག་རྫོགས་པའི་བྱང་ཆུབ་སེམས་ཀྱི་ཟླ་བ་ཀུན་ནས་མཛེས་ལྡན་འོད་ཀྱི་ཚོགས་པ་ལྟ་བུ་དང་།
ཉོན་མོངས་ངེས་བསྲེགས་ཐལ་བའི་ཚོགས་རྣམས་*གྲོལ་བའི་ལམ་གྱི་རླུང་གིས་བདས་ནས་བགྲོད་པ་ལྟ་བུ་དང་།
མི་བཟད་བདུད་རྣམས་ཀྱིས་ནི་རྣམ་པར་མི་ཕྱེད་མ་ཆུང་རྡོ་དཀར་སྤྲེགས་བུ་བཀོད་པ་ལྟ་བུ་ཡིས།
ཉེ་བར་མཆོད་འོས་ཕྱག་ན་པདྨའི་ཞབས་སྐྱེས་སེན་མོའི་འོད་ཟེར་ཚོགས་ཀྱིས་ཁྱེད་རྣམས་སྲུང་གྱུར་ཅིག།

2. *'gro?

15. Comme le total des lumières souverainement radieuses de cette lune qui est la pensée de l'Illumination parfaite,

Comme l'amas de cendres des passions consumées, dispersé par le vent le long du chemin de la délivrance finale,

Comme un bouclier incrusté de nombreuses pierres étincelantes, que les démons hostiles ne sauraient briser,

Ô Faisceau lumineux des ongles nés aux pieds de «Celui qui tient le lotus» et vers lequel s'élèvent nos regards,

Protégez-nous!

वैलक्ष्येणेक्षणीयाः क्षणमसमतमःक्षेपदक्षाः क्षपाणां
नाथेनाक्षुण्णपक्षक्षतिनिजविपदा निष्कलङ्काक्षया ये।
अक्षीणारातिरक्षःक्षपणपटुजगद्रक्षणाक्षुण्णदीक्षा
रक्षा रक्षन्तु लोकेश्वरचरणनखास्तेऽक्षणक्षेपतो वः ॥ १६ ॥

1. A vailakṣeṇekṣaṇīyaḥ; B vairakṣaṇakṣaṇāyā; C vailakṣelakṣaṇīyāḥ; B kṣanam, tamakṣapadakṣā. — 2. AC °akṣurṇa; BD °akṣuna; B kṣayi; ABCD niḥ°; AC °kalaṅkakṣayā; BD °kalaṅkāṣyayā. — 3. B akṣiṇa°; C pakṣa°, D °pana°; B paṭū°; BAC °akṣurṇa°; D °akṣuṇa, dīrkṣā; ABC °kṣāḥ. — 4. B rakṣa; AC lakṣā, lecture adoptée dans la version tibétaine; B lokyeçvaraç; BD carana; B ta kṣṇakṣapato.

མཚན་མོའི་མགོན་པོ་ངེས་*པ་ཁོ་ནར་ཕྱོགས་ལ་ཟད་ཅིང་རང་ཉིད་དམན་པ་*སྐྱེངས་པར་གྱུར་པས་ནི། །
སྐད་ཅིག་ཏུག་*པར་བྲ་བ་མཚུངས་མེད་སྨུན་པ་སྤྱོང་མཁས་དྲི་མ་དང་ནི་ཟད་*པ་མི་མངའ་ཞིང་། །
མི་དམན་དགྲ་ཡི་སྲིན་པོ་ཟད་བྱེད་པ་རོལ་འགྲོ་སྐྱོང་རྗེ་བ་མེད་པའི་བརྟུལ་ཞུགས་ཉེར་མཆོད་པ། །
འཇིག་རྟེན་དབང་ཕྱུག་ཞབས་སེན་གང་དེ་རྣམས་ཀྱིས་མི་ཁོམ་པད་པ་དག་ལས་ཁྱེད་རྣམས་བསྲུངས་གྱུར་ཅིག། །

1. *ba.*sgyeṅs. — 2. *bar.*ba.

---

16. Ongles des pieds du «Seigneur du Monde», Vous avez le pouvoir de dissiper en un instant l'obscurité la plus dense, Vous êtes sans tache et sans décroissance,

Et la lune, gardienne des nuits, consciente de son sort infortuné qui la condamne à la fatale diminution de ses quartiers, est remplie de honte en vous apercevant!

Ô Protecteurs, qui vous consacrez entièrement à la protection du monde[1] et qui avez la puissance d'anéantir les démons et les puissants ennemis, préservez-nous de la déchéance!

(1) D'après A, C et la version tibétaine : «Vous êtes les manifestations de la consécration intégrale de la protection du monde.»

सत्संपत्साधनस्य प्रवरकमलभृत्पाददुर्गाश्रयस्य
त्रैलोक्यश्रीजिगीषोर्नखरुचिनिवहस्यातुलोऽभ्युच्चयो वः ।
मित्रेणाप्तोदयेन स्फुटमनुवरतालम्भितात्यल्पवृद्धेः
पायात्सापायसर्वव्यसनरिपुमहायानसंसिद्धिहेतुः ॥ १७ ॥

1. B prabala°, lecture adoptée par la version tibétaine; B bhṛta°; AC pādar°; B dūgā°. — 2. A jigiṣo; B jigiṣā; ACD atyuccayo; B atyūccayo va. — 3. A anuvalatām; B anūvarata; C anuvalatā; D anu; la fin de ce vers est omise dans D; B °aptanta, vṛdba. — 4. B pāyā°, pāpa°, savva, veçana°, ripū.

ཕུན་ཚོགས་དམ་པའི་སྒྲུབ་པ་བྱེད་རབ་ཏུ་སྟོབས་ལྡན་པདྨ་འཛིན་པའི་ཞབས་ཀྱི་རྫོང་
ལ་གནས་བཅས་ཤིང་།
འཇིག་རྟེན་གསུམ་*ལ་དཔལ་རྒྱལ་བར་བཞེད་པ་སེན་མོའི་འོད་ཟེར་ཚོགས་ནི་མཚུངས་
མེད་མངོན་པར་རབ་འཕེལ་།
བཤེས་གཉེན་འཆར་བས་ཐོབ་པའི་རབ་གསལ་རྗེས་སུ་འགྲོགས་ལྡན་ཤིན་ཏུ་ཕུལ་
བྱུང་འཕེལ་བ་ཉེར་གྱུར་པ་།
རྒུད་པ་ཀུན་གྱི་དགྲར་གྱུར་ཐེག་ཆེན་ཡང་དག་འགྲུབ་པའི་རྒྱུ་དེས་ཁྱེད་རྣམས་
སྐྱོངས་ལས་སྐྱུར་གྱུར་ཅིག་།

2. *la suppléé pour compléter le vers.

---

17. Feux innombrables des ongles qui émanez du site inaccessible des pieds de «Celui qui porte le plus beau lotus rouge», votre flamboiement est incomparable!

Vous atteignez la perfection absolue!

Vous voulez surpasser en splendeur les trois mondes!

Lorsque la rayonnante plénitude du soleil levant vous enveloppe, vous obtenez un accroissement illimité!

Vous êtes la cause de la réalisation parfaite du «Grand Véhicule», hostile à toute passion dangereuse!

Protégez-nous!

अव्रीडश्चूडयासौ वहति पशुपतिः काममर्धेन्दुभूषां
शौरिः शोभाभिलाषः कथमपि कृतिनः कौस्तुभेनास्तमेति ।
दृष्टेऽस्मिन् सोऽपि मोघो मघवमणिमहामौलिरित्याप्तचित्तै-
र्यत्कान्त्याचिन्तिलोकैश्वरणनखगणः पद्मपाणेः स जीयात् ॥ १८ ॥

1. B avrīrāc, nūtayāçau, vahatu, paçuti, adhyantu; ACD arddhendu; B adhyantu. — 2. ABD çaure; B °abhilaṣa, kṛtina; C kṛçinaḥ; B kautu, asti. — 3. B dṛste, moghe, maghavva; B ātti, cittaiḥ. — 4. B kālya, lokyaç; AD caraṇaḥ; B ṇakha; AB gaṇa; B pāṇe, jiyāt.

གཙུག་ཕུད་ལ་ནི་ཟླ་ཕྱེད་རྒྱན་འཛིན་བཞེད་པར་གྱུར་པའི་ཕྱུག་བདག་འདི་ནི་ངོ་
ཚ་དང་བྲལ་ལ། །

ཉམ་པར་མི་འགྱུར་ནོར་བུས་མཛོད་པར་མཛེས་འདོད་ཁྱབ་འཇུག་དག་དང་ཇི་ལྟར་
མཁས་པ་ལྟ་བུ་ཡིན། །

དབང་པོ་ཡི་ནི་མགོ་བོ་ཆེ་ལ་ནོར་བུ་འདི་ཡང་དོན་ཡོད་མིན་ཞེས་ཕྱུག་ན་པད་
ཞབས་ཀྱི། །

སེན་མོའི་ཚོགས་འདི་མཐོང་གྱུར་གང་ཞིག་མཛེས་པས་སེམས་ཇིན་འཇིག་རྟེན་གྱིས་
བསམས་དེ་ཡིས་རྒྱལ་གྱུར་ཅིག། །

---

18. «Çiva peut bien oser porter sans honte sur son chignon le croissant de lune en guise de parure!

«Viṣṇu, infatué de la beauté de son joyau Kaustubha, a beau faire: il est éclipsé!

«Par comparaison la majestueuse tiare d'Indra toute couverte de pierreries, elle aussi semble vaine.»

Ô ensemble des ongles des pieds de «Celui qui tient le lotus à la main», telles sont les pensées que le charme de votre splendeur suggère avec raison aux fidèles dès qu'ils vous aperçoivent!

Vive l'ensemble des ongles des pieds de Padmapāṇi!

आरादुच्चैरुदञ्चत्क्षतविततिरधस्तारको नारकाणाम्
उद्यन्नीहाररोचिःशुचिररिवदनश्यामतापातहेतुः ।
दुर्विज्ञेयानुभवो निखिलजगदतिस्पष्टदृष्टिप्रकाशः
पादाम्भोजावलम्बी नखकिरणचयः पातु वो बुद्धमौलेः ॥ १९

1. B °adha, nāratānām. — 2. B nihāra, locih; ACD ali. — 3. B duvi°; ABD °jeya°; B bhavā; C spasta; B prakāça. — 4. C °amlo°; B °lambho, va, būddha°; ABCD maule.

རྒྱ་ཁྲོན་ཆེར་ཁྲས་རིང་དུ་སྟེང་དུ་འགྲོ་ཞིང་དུ་འང་དམྱལ་བ་*ཉམས་ཀྱི་སྒྲོལ་བར
བྱེད་པར་གྱུར་།

བསིལ་ཟེར་ལྡན་པ་འཆར་ཀར་གྱུར་སྐར་དཀར་ཞིང་དགྲ་རྣམས་བཞིན་ནི་ནག་པོ་
ཉིད་དུ་འགྱུར་བའི་རྒྱུ་།

ནུས་མཐུ་རྣམ་པར་ཤེས་པར་བྱ་བ་དཀའ་ཞིང་མ་ལུས་འགྲོ་བས་མཆོག་ཏུ་གསལ་
བར་མཐོང་ཞིང་སྣང་།

དབུ་ལ་སངས་རྒྱས་ཀྱི་ནི་ཞབས་པད་ལ་གནས་སེན་མོའི་འོད་ཟེར་ཚོགས་ཀྱིས་
ཁྱེད་*རྣམས་སྲུང་གྱུར་ཅིག་།

1. *zams. — 4. *nams.

---

19. Faisceau lumineux des ongles, suspendu aux pieds de lotus de «Celui dont la tiare est ornée d'un Buddha»,

Vous rayonnez intensément au loin dans les régions supérieures et vous pénétrez comme sauveur des damnés, dans les régions inférieures,

Vous brillez comme l'astre aux froids rayons à son lever, et vous plongez dans l'obscurité le visage des ennemis[1],

Votre essence est inconcevable, et votre éclat se manifeste brillamment dans l'univers entier,

Protégez-nous!

[1] D'après A, C, D, on aurait : «Vous faites tomber la noirceur sur le visage des abeilles.»

दृष्टो हृष्टामरेशार्चनचतुरवधूमुकुटकर्पूरपांशु-
प्रोल्लासो भक्तिभारप्रवणहरजटाभूतिविभ्रान्तिभूमिः ।
पूजाविक्षिप्तलक्ष्मीकरकमलगलत्केशराग्राणुरेणु-
च्छायः पायादपायान्नखकरविसरः पद्महस्ताङ्घ्रिजो वः ॥ २० ॥

1. B drstā, drstā, °accana; ABCD mukta; B kappūra. — 2. ABD prād°; B praṇata; C praṇaṇa; B jatā°, vibhranti. — 3. B kamaragarat; ACD grāṇu; B grāntu. — 4. ABD chāyam; BC visara, hastāghri; ABD jā.

ལྷ་དབང་དགྱེས་པའི་མཆོད་པ་ལ་མཁས་ལྷ་མོ་རབ་གཏོར་ག་པུར་ཕྱེ་མ་ཀུན་ནས་
འཕྲུལ་བ་ཡི། །
འོད་ལྷུར་སྣང་ཞིང་གུས་*པའི་ཁུར་ཐེགས་འཁྱོག་བྱེད་ཕྱུག་འཚལ་རལ་པའི་ཐལ་
བར་རྣམ་པར་འཁྲུལ་པའི་ས། །
དཔལ་མོ་མཆོད་པ་འབུལ་བའི་ལག་གི་པདྨའི་གེ་སར་རྩེ་ཡི་རྡུལ་ཕྲན་ཟགས་པ་
ལྟར་མཛེས་པ། །
ཕྱག་ན་པདྨའི་ཞབས་ལས་སྐྱེས་གྱུར་སེན་མོའི་འོད་ཟེར་ཚོགས་ཀྱིས་ཁྱེད་རྣམས་
ཕོངས་ལས་སྐྱོངས་གྱུར་ཅིག །

2. *ba'i.

---

20. Rayonnement des ongles, né aux pieds de «Celui qui tient le lotus à la main»,

Vous avez l'apparence du scintillement de la poudre de camphre au front des déesses honorant avec empressement l'heureux «Seigneur des Immortels»,

Vous donnez l'illusion du chignon cendré de Çiva incliné sous le poids de la dévotion,

Vous avez la beauté du pollen ténu, tombé des pointes des étamines du lotus rouge que la main de Lakṣmī jette en offrande.

Préservez-nous de l'infortune!

मेरौ निष्पीतपीतद्युतिरमरकरिस्फारसिन्दूरधूली-
शोणश्रीशातशूरो हरितहरिहयाहीनहारित्यहारी।
मीलन्नीलावभासो नखरुचिविसरः पद्मभृत्पादपद्माद्
उद्यद्दुग्धाब्धिवृद्धिचसदमरवधूवीक्षितो रक्षताद्वः ॥ २१ ॥

1. AB merai; AB niḥ°; A pit; B pāda; A prīta; B °tit, karari, sidūra, dhurī; AC dhulī. — 2. B çona, hārītya. — 3. B nīrā, stūci, visara. — 4. A uccan; B ūdyan, vāvi; C dugghādhi°; B va.

*ལྷུན་པོའི་འོད་ཟེར་སེར་པོ་མིན་བགྱིད་ལྷ་ཡི་གླང་ཆེན་ལི་ཁྲིའི་ཚོན་གྱིས་གསལ་
བྲུས་དམར་པོའི་དཔལ་།
ཉམས་པར་བྱེད་ལ་དཔའ་ཞིར་རྟ་ལྗང་ཅན་གྱི་རྟ་ཡི་མི་དམན་ལྗང་བ་ཉིད་ནི་
འཕྲོག་བགྱིད་ལ་།
སྔོན་པོའི་སྣང་*ཉམས་བགྱིད་འཆི་མེད་བུ་མོས་འོ་མའི་རྒྱ་*གཏེར་*གྱི་ལྷུད་པར་
རྣམ་རྟོགས་སྐྲུག་གྱུར་པ་།
པདྨ་འཛིན་པའི་ཞབས་ཀྱི་པདྨ་ལས་བཞུངས་*པའི་སེན་མོའི་འོད་ཟེར་ཚོགས་ཁྱེད་
རྣམས་སྲུངས་གྱུར་ཅིག་།

1. *lhan. — 3. *bñams; *ster; *gyi suppléé pour compléter le vers. — 4. *pa'i suppléé pour compléter le vers.

---

21. Porteur du lotus!

Le faisceau lumineux des ongles de vos pieds de lotus a absorbé toute la lumière dorée du mont Méru,

Tel un héros, il ternit l'éclat empourpré de la poudre de vermillon sur les éléphants célestes,

Il efface le fauve éclat des coursiers du Soleil (Celui qui a des chevaux bais),

Il atténue la splendeur du «Dieu Bleu» et, en le voyant, les déesses s'imaginent que l'océan de lait monte et va déborder!

Puisse-t-il nous protéger!

शोभा संभाव्यतेऽस्मिन् हिमकरधवलैर्नामराश्चामरैर्वः
भक्त्यारम्भेन रम्भे परिकिरसि मुधा किं नु कर्पूरधूलीः ।
किं ते पुष्पैः प्रकीर्णैः शचि शुचिभिरिति स्वामिना स्वर्भुवाम् वः
पूजायामब्जपाणेर्नखरुचिनिवहः पादजो वर्णितोऽव्यात् ॥ २२ ॥

1. A °bhāvāte'; B °bhāvyata, dhavala, camarai; AC cāmalair; ACD vā; B vva, lecture tibétaine vaḥ. — 2. B °alambhena, °kilasi, mūdhā; B kiṃtu; C kintu; B karpūvadhūrīḥ. — 3. B ghaspaiḥ, çata, çucibhiv, svabhṛvā; C svarbhūvāṃ; B va. — 4. B pāṇe, nivaha.

ལྷ་རྣམས་ཁྱེད་ཀྱི་རྔ་ཡབ་བསིལ་ཟེར་བྱེད་པ་ལྟར་དཀར་བདག་གིས་འདི་ལ་མཛེས་པར་མི་འོས་ཏེ། །
*ཀྱེ་ཡེ་རམ་བྷེ་དགོས་པ་མེད་པའི་ག་པུར་ཕྱེ་མ་གུས་པའི་རྩོམ་པས་ཡོངས་སུ་འཐོར་བ་ཅི། །
བདེ་སོགས་ཁྱོད་ཀྱི་མེ་ཏོག་དཀར་པོ་རྣམས་ཀྱི་རབ་ཏུ་གཏོར་བས་ཅི་ཞེས་མགོ་རིས་ས་ཡི་རྗེ། །
མཆོད་ལ་ཕྱག་མཛད་ཕྱག་ན་ཆུ་སྐྱེས་ཞབས་འཁྲུངས་སེན་མོའི་འོད་ཟེར་ཚོགས་ཀྱིས་ཁྱེད་རྣམས་སྲུང་གྱུར་ཅིག། །

༡. *ka,

---

22. « Ô Immortels, la splendeur de vos chasse-mouches blancs comme la lune n'accroît en rien celle des feux innombrables des ongles, nés aux pieds de « Celui qui tient le lotus à la main »;

« Ô Rambhâ, à quoi bon répandre la poussière de camphre dans un transport de dévotion? Et toi, ô Çacī, pourquoi semer de blanches fleurs? »

C'est ainsi que vous célèbre le « Maître du ciel et de la terre » en vous rendant hommage, ô Feux innombrables des ongles, nés aux pieds de « Celui qui tient le lotus »,

Protégez-nous!

कैलासोद्भासिविन्ध्ये कवलितबलिजित्कायकालिम्नि काली-
लीलालावण्यलेपे विहतहरितिमश्वेतपूषाश्वरश्मौ ।
लोकेशाङ्घ्रेर्नखानामुरुकरनिकरे किं मयेतीव शीर्णत्वम्
शीतांशोः पातु पूजाचतुरसुरजनाकीर्णकुण्डच्छलाद्वः ॥ २३ ॥

1. A kailāçothhāsi; D kailāçodbhāsi; B kailāsot°. vidhya, baliti, kāli. — 2. B lilā, yihita, néologisme; B °asveta, ghaṣya, roçmau. — 3. B °aghre; C ki; B mayātava, çīṇam; ACD çīrṇam. — 4. AC çītāmçuḥ; B çītāmço; D kunda-chalād; ABC kuṇḍachalād.

ཀེ་ལ་ཤ་ལྟར་འབིགས་བྱེད་མཛེས་སྐྱེད་ལྟ་མིན་ལས་རྒྱལ་ལུས་ཀྱི་ནག་པོ་ཉིད་ནི་
ཉམས་པར་བགྱིད་།
ནག་མོ་*རྩེ་འཛུམས་མཛེས་ལྡན་བྲུགས་ཤིང་ཉི་མའི་རྟ་ཡི་འོད་ཟེར་ལྗང་ཁུ་ཉིད་
ཀུར་དཀར་པོར་མཛད་།
མཆོད་མཁས་ལྷ་ཡི་སྐྱེ་བོས་གཏོར་བའི་*ཀུཧ་*ཏྲའི་ཟློལ་ཡིས་བསིལ་ཟེར་ཅན་གྱི་
ཏུམ་བུ་ལྟར་གྱུར་རྣམས་།
ཅི་ཞིག་ལ་དགོས་འཇིག་རྟེན་དབང་པོའི་ཞབས་སེན་འོད་ཟེར་ཆེ་བའི་ཚོགས་ཀྱིས་
ཁྱེད་རྣམས་སྲུང་གྱུར་ཅིག་།

2. *rče. — 3. *khun.* dha'i.

---

23. «Il fait briller le mont Vindhya comme un mont Kailāsa, il dévore la noirceur du corps de Balijit (Viṣṇu),

Il enduit de sa grâce le charme exquis de Kālī (la noire), il blanchit la couleur des coursiers du soleil dont la teinte baie est détruite,

Le large rayonnement des ongles, au pied du «Seigneur du Monde».

«Lui étant, je ne sers plus à rien.» Ainsi pensa la lune, et elle se rétrécit sous l'apparence d'un vase répandu par les dieux empressés à l'adorer. Puissiez-vous en obtenir protection!

पादाः पादोद्भवानामतिविततिभृतां बुद्धमौलेर्नखानां
पारे संसारयादःपतिगमनमहासेतुबन्धायमानाः।
उद्यद्दुर्वारदुःखानलशमनमहापुण्यसंभारवारि-
स्वच्छन्दाच्छच्छटाभा झटिति विघटनं कुर्वन्तां वो भवस्य॥ २४॥

1. B pādā, omis dans la version tibétaine; A pādot°; B pādāt°; la version tibétaine semble avoir lu : ativijitin; B bhṛto.maure; C maule, omis dans la version tibétaine. — 2. ABCD baddha°; B °nānā. — 3. B durvvāḥ; C durvvāra; B samana, pulya, vāli; C cāri. — 4. ABCD chacha; B chatābhā, jhatiti, vighatanam, kuvvantām; C bho. L'ordre des vers est interverti dans la version tibétaine.

འཁོར་བའི་ཆུ་སྲིན་བདག་པོ་ཕ་རོལ་བགྲོད་པའི་རྣམས་ལ་བསྔམས་པའི་*ཟམ་ཆེན་
དག་དང་མཚུངས་འགྱུར་ཞིང་།
བཟློག་པར་དཀའ་བའི་སྡུག་བསྔལ་མེ་འབར་ཞི་བར་མཛད་པ་བསོད་ནམས་ཆེན་
པོའི་ཚོགས་ཀྱི་ཆུ་བོ་ནི་།
*དངས་པ་རང་སྣྒའ་དག་ཏུ་འབབ་པ་ལྷ་བུ་དབུ་ལ་སངས་རྒྱས་ཀྱི་ནི་ཞབས་
ལས་འབྱུངས་པ་ཡི་།
འོད་ཟེར་མཆོག་ཏུ་རྣམ་པར་རྒྱལ་པར་གྱུར་རྣམས་*ཁྱེད་ཀྱི་སྲིད་པ་མྱུར་དུ་སེལ་
བར་མཛད་གྱུར་ཅིག་།

1. *lam. — 3. *dańs. — 4. *khyed rnams.

---

24. Lumières des ongles, à l'intense rayonnement[(1)], nées aux pieds de «Celui dont la tiare est ornée d'un Buddha»,

Vous êtes devenues comme le Grand Pont qui nous relie à l'Autre Rive, en traversant la mer des transmigrations,

Votre splendeur obtient spontanément la pureté de l'onde des grands Mérites, éteignant le feu croissant et inextinguible des douleurs!

Accordez-nous la fin immédiate de l'existence!

(1) D'après la version tibétaine : «Splendides rayons entièrement triomphants.»

कालीकान्तेन्दुकान्तेः परिभवविधृतिर्भूरिकैलासभूभृद्-
भासां हासावगीतिर्हृतिरपि हिमवद्गौरतागौरवस्य ।
क्षीराकूपारपूरप्लुतिरपि ककुभां नाकनागीयदन्त-
च्छेदच्छायाक्षतिर्वो नखरुचिविततिः पातु लोकेश्वरांघ्र्योः ॥ २५ ॥

1. B °kāntyandu, kāntyaḥ, viṣṭati, bhūli; AC kailāça°. — 2. B bhāsā; A hāso, B hāṣāvagīti; ABC himavat. — 3. D çrī; B ptūtir; C nākīyad. — 4. ABCD cheda, chāyā; B kṣati, vva; C vor, rūca, aṅghrau; B aṅghre; D aṅghreḥ. D donne en plus : iti çrīvajradattapādaviracite çrilokeçvaraçatake nakharucivarṇā (varṇanā) «Tels sont les éloges sur l'éclat des ongles, chantés par le vénérable Vajradatta, qui a composé la centurie sur le Çrilokeça».

ནག་མོ་དགའ་བའི་*ཟླ་བའི་*མཛེས་པ་ཟིལ་*གྱི་གནོན་བགྱིད་ས་གཞི་འཛིན་པ་ཀེ་ལ་
ཤ་ཡེ་*ནས་ །
སྣང་བ་རྒྱས་པ་གསལ་བར་ཉམས་ཤིང་དཀར་པོ་ཉིད་གྱུར་ཁ་བ་ཅན་གྱི་དཀར་བ་
ཉིད་ཀྱང་འཕྲོག་ །
འོ་མའི་རྒྱ་མཚོ་རྒྱས་པ་ལུད་པ་དང་མཚུངས་ཕྱོགས་རྣམས་ཀྱི་ཡང་ལྷ་ཡི་གླང་
ཆེན་སོ་རྣམས་ནི་ །
བཅག་པའི་དུམ་བུ་ལྟར་དུ་འཇིག་རྟེན་དབང་ཕྱུག་ཞབས་སེན་འོད་ཟེར་རྒྱས་པས་
ཁྱེད་རྣམས་སྐྱོང་གྱུར་ཅིག་ །

1. *zla ba'i introduit d'après le sanscrit : indu; *mjos, *gyis, *na.

---

25. Lumineux faisceau des ongles aux pieds du «Seigneur du Monde»,
Vous humiliez l'éclat de la lune que porte le Bien-aimé de Kālī,
Vous raillez dans un sourire la splendeur du mont Kailāsa,
Vous ôtez à l'Himālaya la gloire de sa blancheur,
Vous êtes comme le débordement de l'océan de lait,
Vous brisez l'éclat des défenses polies des éléphants célestes, gardiens de l'espace.
Protégez-nous !

यत्पूजापारिजाते वलितमलिकुलं मीलति श्रीसरोजे
सेवासक्तः स्वयंभूर्मूकुलितनलिनाद्दुःस्थितो यत्र तस्थौ ।
येनाश्यामा दिनश्रीः शमितसुरवधूक्लान्तिदोषा निशाभूत्
पादोऽसौ पद्मपाणेर्नखविधुविलसच्चन्द्रिकः पातु युष्मान् ॥ २६ ॥

1. C mat°; A pūjāṃ; B pālijāte, palitam. — 2. ABD sakta; B svayambhū; ACD nalinamukulinā; B nalinamakulanā; C duḥsthite. — 3. B °asyosa; C °açmāmā; B satita. — 4. B pādāṃ; C pādau; B pāṇo, yūṣmān.

གང་ཞིག་ཡོངས་འདུའི་མེ་ཏོག་གིས་མཆོད་མཚོ་སྐྱེས་དཔལ་ནི་འཛུམས་ཤིང་བྱུང་
བའི་ཚོགས་རྣམས་ཁ་བསྒྱུར་བགྱིད། །
གང་ལ་གནས་བཞིན་བསྙེན་བཀུར་ལ་ཆགས་པད་མ་ཅུང་ཟད་ཟུམ་ཞིང་རང་བྱུང
འདུག་པ་དཀའ་བར་གྱུར། །
གང་གིས་ལྷ་ཡི་ཆུང་མ་གདུང་བའི་སྐྱོན་སེལ་ཉིན་མོའི་དཔལ་ནི་ནག་མོ་མེད་པར
མཚན་མོར་གྱུར། །
ཕྱག་ན་པདྨའི་ཞབས་*སེན་ཟླ་བ་མཛེས་པ་དང་ལྡན་ཟླ་བའི་འོད་འདེས་ཁྱེད་
རྣམས་སྐྱོང་གྱུར་ཅིག །

4. *zen.

26. Ô vous qui tenez le lotus rose à la main, les ongles de vos pieds sont un clair de lune chatoyant;

Le lotus de Çrī s'en referme et les essaims d'abeilles viennent tournoyer sur les fleurs célestes, jetées en offrande devant vous;

Le lotus où «Celui qui existe par lui-même» (Brahmā) était assis, se resserre en bourgeon et le dieu attaché à sa prière vient se poser sur vous;

La nuit, qui n'a plus de noirceur, brille par vous comme le jour et les peines des amantes célestes s'en apaisent.

Que ce clair de lune chatoyant de vos ongles nous protège!

कान्तो विभ्रान्तकान्तामरयुवतिजनैरर्चितो दृष्टिपातैः
शुभ्रं विभ्राड्मृणालीनिकरमिव नखोद्योतनोद्भूतशोभः ।
कामीवानल्पकामप्रसरपरवशानेकचर्यप्रवृत्तः
पादो वः पद्मपाणेरवतु सुरपुरीचन्दनामन्दचर्चः ॥ २७ ॥

1. B krānto; C kāntā 'mara; B yuvata; la version tibétaine aurait lu en plus : çobhā; C arkṣito. — 2. C çubhra; ABD vibhrat°; C vibhran°; B mṛṇālī°, nikalam; ABCD °udyotamudbhūta; ABCD çobhaṃ. — 3. B kāmai. paravasānekū°; C paravaçā 'neka°; B cavya; CD caryyā; B pṛ°. — 4. B va; C canda°; B cacca.

ལྷའི་ན་ཆུང་སྐྱེ་བོ་མཛེས་མ་རྣམས་ཀྱིས་འདོད་འོས་སུ་འཁྲུལ་*བ་ཚུགས་སུ་ལྟ་
ཞིང་མཆོད་གྱུར་ལ།
སེན་མོའི་འོད་གསལ་དཀར་ཞིང་མཛེས་པར་གྱུར་བ་པདྨའི་རྩ་བའི་ཚོགས་པ་ལྟ་
བུ་འཛིན་མཛད་ཅིང་།
མི་ཆུང་འདོད་པ་རབ་རྒྱས་འདོད་ལྡན་ལྟ་བུར་གཞན་གྱིས་དབང་གྱུར་དུ་མའི་
སྤྱོད་ལ་རབ་ཏུ་འཇུག །
མི་དམན་ལྷ་ཡི་གྲོང་གི་ཙན་དན་གྱིས་བྱུགས་ཕྱག་ན་པདྨའི་ཞབས་ཀྱིས་ཁྱེད་
རྣམས་སྐྱོང་གྱུར་ཅིག །

1. *ba suppléé pour compléter le vers.

---

27. Pied charmant de «Celui qui tient le lotus à la main», les belles vierges célestes affolées d'amour vous adressent l'hommage de leurs regards!

La beauté rayonnante qui se dégage de vos ongles est semblable à celle d'un bouquet de brillants lotus!

Et, tel un amant soumis aux multiples désirs de sa bien-aimée, vous vous répandez, pour autrui, en activités infinies!

Ô Pied frotté de santal divin, protégez-nous!

आनन्दामन्दभारोल्लसदमरकरैः पारिजाते विकीर्णे
कालीयः कालकूटोत्कटपटल इव प्रोल्लसद्भृङ्गसार्थे।
श्रेयो वः श्रीर्विधत्तामलममलनखद्योतदुग्धाब्धिमध्याद्
उद्यन्ती पद्मपाणेश्चरणसरसिजस्याच्युतप्रीतिहेतोः ॥ २८ ॥

1. ABC bhärolasad; B mala, karai, °kirṇoḥ; AC °kīrṇoḥ; D °kirṇe. — 2. A kālīya; B kāliya; C kāliyat; D kālīyān; B °kuṭokaṭa, pataray, prolasabhṛga. — 3. B çrī, vadhantām; A vidhantām; dyodutdhābdhi; B dyatadut°, dhāghri: C dugdhābddhimadyād. — 4. B udyanti; A varaṇa; B sirasi; C sarası, B acita, hetuḥ.

ཀུན་དགའི་ཁུར་ཁྲ་མི་དམན་རབ་རྒྱས་ལྷའི་ལག་པས་ཡོངས་འདུའི་མེ་ཏོག་རབ་ཏུ་
གཏོར་*བ*་རྣམས་ལ་།
ལྷུར་བའི་དོན་འཐུན་ནག་པོ་བརྩེགས་པ་ཤིན་ཏུ་གནག་པར་གསལ་བའི་ཚོགས་པ་ལྟ་
བུ་རབ་རྒྱས་པ་།
ཕྱག་ན་པདྨའི་ཞབས་ཀྱི་མཚོ་སྐྱེས་དག་གི་སེན་མོའི་འོད་ནི་དྲི་མེད་འོ་མའི་ཆུ་
གཏེར་གྱི་།
དབུས་ལས་འཁྲུངས་པའི་དཔལ་མོ་གཡོ་མེད་དགེ་བའི་རྒྱུ་འདིས་ཁྱེད་ཀྱི་དགེ་ལེགས་
མཆོག་ཏུ་སྒྲུབ་གྱུར་ཅིག་།

1. *ba suppléé pour compléter le vers.

28. Lotus des pieds de «Celui qui tient à la main le lotus rose»,

Alors que les dieux, de leurs mains qui tremblent sous le poids énorme de la joie, font tomber les fleurs du Paradis,

La splendeur qui se dégage de vos ongles lumineux et purs, véritable océan de lait, fait paraître encore plus sombre que la masse abondante du «Poison Noir» (Kālakūṭa), l'essaim des abeilles tournoyant alentour!

Ô lotus des pieds qui inspirez un amour éternel, puisse votre splendeur nous accorder la parfaite félicité!

वाञ्छाविच्छित्तिखेदोच्छलदनलशिखाच्छेदकच्छोच्छ्रयो वः
पद्मच्छायानुकारच्छलितमधुकराच्छादनाच्छादितश्रीः ।
स्वच्छन्दानच्छमूर्छच्छुचिनखकिरणोच्छूनगुच्छैरतुच्छो
देयात् पादोऽब्जकान्तिच्छुरितकररुचोऽच्छिन्नमिच्छामकृच्छ्रात् ॥ २९ ॥

1. B viñchiti, khedāchalad; ACD khedochalad; B anara; ABCD °kacho-chrayo. — 2. ABCD padmachāyā; A °kārachulita; BC °karachalita; D °kara-charita; B kalā, achāditaḥ. — 3. ABCD svachandā; AB nacha; C narcha; D nachū; B mürkha; C duci; B kilanochūla; D chūṇa; ABCD guchaiḥ, atu-ho. — 4. B pādogda; ABC chalita; ABCD 'chinnam, ichām; ACD akṛchrāt; B akṛchāt.

རེ་བ་རྣམས་ཆད་*པོ་སྐྱོ་བས་འཕེལ་བའི་མེའི་རྩེ་མོ་གཅོད་པའི་ཆུ་ཆེན་རབ་ཏུ་རྒྱས་
གྱུར་ཅིག་།
པདྨའི་མཛེས་པའི་རྗེས་འབྲུན་གྱིས་དྲངས་སྦྲང་རྩི་བྱེད་པའི་སྒྲིབ་བྱེད་རྣམས་
ཀྱིས་*སྒྲིབས་པར་གྱུར་པའི་དཔལ་།
སེན་མོའི་འོད་ཟེར་དཀར་ཞིང་རགས་ལ་ལྷུག་པོར་གྱུར་པས་རང་དགར་ཁྱབ་ཅིང་
ནང་ནི་ཁེངས་གྱུར་པ་།
སོར་མོ་ཆུ་སྐྱེས་དཔལ་ལ་རེག་པའི་ཞབས་ཀྱིས་ཚོགས་མེད་མ་ཆད་ཁྱེད་ཀྱི་འདོད་
པ་སྩིན་གྱུར་ཅིག་།

1. *po suppléé pour compléter le vers. — 2. *bsgribs.

---

29. Pied divin! La lumière de vos orteils qui se confond avec le coloris délicat du lotus,

C'est l'inondation qui refoule les flammes de feu qui jaillissaient par fatigue de voir les désirs inassouvis!

Parfois, elle est voilée par un sombre essaim d'abeilles qui vous prend pour un lotus merveilleux, et parfois il lui plaît d'éteindre les lumières innombrables de vos ongles brillants pour atteindre toute son intensité.

Accordez-nous la pleine et entière réalisation de nos désirs!

उद्भूतोद्भासिचक्रद्युतिरमलनखैरद्वितीयोदितश्री-
र्बिभ्राणो लक्षणानां गणमतुलगुणागण्यपुण्योपनीतं ।
निःशेषद्वीपदीपप्रभवदतिमहद्वैभवो बुद्धमौलेः
पायात् पादो नमस्यद्भुवनपतिशिरश्चक्रवर्ती चिरं वः ॥ ३० ॥

1. B °bhāçi, dyūtir; D amara; AB çrī; C çriḥ. — 2. B lakṣanānaṃ, gamaṇa; A gaṇā; B gaṇayaṇyopanita. — 3. B dvipa, datuti; A duti; C mahatad; ABC vebhavo; B budva. — 4. C namasyabhuvana; B namasyabhṛvana, çiraḥcakravanti; AC cakravattī; B cilaṃ, va.

འཁོར་ལོའི་འོད་ནི་རབ་ཏུ་མཛེས་དང་ལྡན་གྱུར་དྲི་མེད་སེན་མོས་བསྐྱེད་པ་དོ་ཟླ་
མེད་པའི་དཔལ། །
མཚུངས་མེད་ཡོན་ཏན་གྲངས་མེད་བསོད་སྙོམས་ནམས་ཀྱིས་འཐོབ་པའི་མཚན་གྱི་
ཚོགས་ནི་རྣམ་པར་འཛིན་གྱུར་ཅིང་། །
མ་ལུས་གླིང་རྣམས་གསལ་བའི་མཐུ་ལྡན་ཤིན་ཏུ་ཆེ་བར་སྣུན་སྣུམ་ཚོགས་པས་ས་
ཡི་བདག་པོ་རྣམས། །
ཕྱག་བགྱིད་མགོ་ཡི་འཁོར་ལོ་སྒྱུར་བ་དབུ་ལ་སངས་རྒྱས་ཞབས་ཀྱིས་ཁྱེད་རྣམས་
ཡུན་རིང་སྲུང་གྱུར་ཅིག། །

---

30. Pieds de «Celui dont la tiare est ornée d'un Buddha»

Votre roue [1] brille avec éclat et la splendeur rayonnante de vos ongles immaculés est incomparable,

Vous portez les innombrables marques dues aux mérites infinis de vos vertus sans égales!

Votre gloire immense surpasse les lumières du monde entier!

Ô monarque à la roue, devant qui les maîtres de la terre inclinent respectueusement la tête, protégez-nous éternellement!

[1] L'un des trente-deux signes primaires par lesquels on reconnaît les Buddhas, Bodhisattvas et Mahāpuruṣas.

कोर्णैराकाशगङ्गाकनककमलिनीकुड्मलैः को गुणोऽस्मिन्
किं गीतैर्गीतमेव स्फुटसरसिरुहभ्रान्तिभृङ्गावलीभिः ।
शक्यं माणिक्यदाम्नामिह रुचिरनखे शोभितुं नेत्यवादीद्
यत्पूजायां सुरेशः स जयति चरणो वारिजव्यग्रपाणेः ॥ ३१ ॥

1. AB kīrṇer; B kutmalaiḥ; D kuḍmaraiḥ. — 2. B gītai; omis dans D; A bhrānta; D bhrāti; B valibhiḥ. — 3. B māni, çobhituntyty. — 4. B et; D ma; B jayatiç, vāli, nyagra.

མཐོ་རིས་གང་གཱའི་གསེར་གྱི་པར་ལྡིན་མེ་ཏོག་ཟུར་ཟད་ཁྲེ་བས་འདི་ལ་གཏོར་བའི་
ཡོན་ཏན་ཅི་།
དཔལ་ལྡན་མཚོ་སྐྱེས་སུ་འཁྲུལ་བྱུང་བའི་ཕྲེང་བས་གླུ་*དབྱངས་ཉིད་ལ་གླུ་རྣམས་
ཀྱིས་ནི་ཅི་ཞིག་བྱ་།
རབ་མཛེས་སེན་མོ་འདི་ལ་ནོར་བུ་ཕྲེང་བ་རྣམས་ཀྱིས་མཛེས་པ་ཉིད་དུ་བགྱི་བར་
ནུས་མིན་ཞེས་།
གང་ཞིག་མཆོད་པ་ལྷ་ཡི་དབང་པོས་གསུངས་གྱུར་ཕྱག་ན་ཆུ་སྐྱེས་བསྣམས་པའི་
ཞབས་དེས་རྒྱལ་གྱུར་ཅིག་།

2. *blans.

---

31. «Vive le pied de «Celui dont la main joue avec le lotus»!

«Quel mérite y a-t-il à répandre sur lui les boutons des lotus d'or du Gange céleste?

«A quoi bon nos chants, puisqu'il y a déjà le bourdonnement de l'essaim des abeilles, le prenant pour un lotus épanoui?

«Et que sont les feux de nos colliers de gemmes, auprès de l'éclat de ses ongles?»

C'est ainsi que parla le «Maître des dieux» en vous apportant des offrandes, ô pied de «Celui dont la main joue avec le lotus»!

यो माथस्यैव नासीदपि खलु सुगतेः कारणं जन्मभाजां
यस्मिन् पद्माभिलाषी न मधुपनिवहः पक्षपाती जनोऽपि ।
येनोर्वी नातिगुर्वी नतिमतिगुरुणा लम्भितापि त्रिलोकी
लोकं पादः स पायात् सुगतशशधरद्योतविद्योतमौलेः ॥ ३२ ॥

1. AC nāthasyaiva; D nāthasyairva, lecture adoptée par la version tibétaine; B kālana. — 2. B abhirākhi, pāti. — 3. B yenovī, rāti, guvvīnnati, saguḥnā°, labhitāpitriloka. — 4. B dyoti.

གང་ཞིག་མགོན་པོ་ཁྱོ་ནའི་བདེ་བར་གཤེགས་པའི་རྒྱུར་གྱུར་འབའ་*ཞིག་མ་ཡིན་སྐྱེ་
བའི་སྐྱོན་ཀྱི་ཡང་།
གང་དུ་པདྨ་མངོན་འདོད་སྦྲང་*རྩི་*འཐུང་བའི་ཚོགས་གཉིས་འདབ་བསྐྱོད་མ་ཡིན་སྐྱེ་
བོ་རྣམས་ཀྱི་ཡང་།
གང་གིས་རབ་ལྗི་ས་ཉིད་ཤིན་ཏུ་བླ་མར་གྱུར་ཅིང་འདུད་བྱེད་མ་ཡིན་འཇིག་རྟེན་
གསུམ་པོ་ཡང་།
དབུ་ལ་བདེ་གཤེགས་རི་བོང་འཛིན་པའི་འོད་ཀྱིས་རྣམ་པར་གསལ་ལྡན་ཞབས་
དེས་འཇིག་རྟེན་སྐྱོང་གྱུར་ཅིག །

1. *źig.źig.ma. — 2. *rčis, *thun.

---

32. Pied de «Celui dont la tiare scintille de l'éclat de cette lune qu'est le Buddha»,

Vous n'êtes pas le Chemin (ou la Destruction), mais bien le Refuge (ou le Salut) des hommes.

Ce ne sont pas les essaims d'abeilles qui sont entraînés vers vous par l'attraction du lotus, mais bien les hommes!

Ce n'est pas la terre, si lourde qu'elle soit, que vous faites incliner, ô maître de la pensée d'humilité, mais bien les trois mondes.

Oh, protégez cet Univers!

योऽलीनां पानदानादकृत धृतमुदं संहतिं सेवकानां
यस्मिन्नालं विहीनं न खलु हरिततात्यन्तशोभोपधानं।
देयाद्वो लोकनाथश्चिरममरशिरःशायिरेणूत्करोऽसौ
श्रेयः श्रीवासभूमिर्नखकिरणहसत्केशरः पादपद्मः ॥ ३३ ॥

1. B 'lini; C 'līnāḥ; B samhati; A savakānām; C savekānām. — 2. B vihinam; B çobhapadhānam; C çāṃbhopadhānaṃ. — 3. B lokanāthaç; C lokanāthiç, asara; B çāya, kara. — 4. B bhūmī, kesara; AC kesaraḥ; B pādapadma.

གང་ཞིག་སྟེན་བྱེད་བུང་བ་རྣམས་ལ་བ་ཏུར་བའི་སྦྱིན་པས་དགའ་མགུ་རངས་པའི་
ཚོགས་ནི་སྐྱེད་མཛེད་ཅིང་།
གང་གི་རྩ་བ་མི་དམན་དེས་པ་ལོ་ནར་ལྗང་ཁུ་ཉིད་མིན་མཆོག་ཏུ་མཛེས་པ་ཉེར་
འཛིན་ལ།
རྒྱལ་གྱི་ཚོགས་རྣམས་འཆི་མེད་མགོར་ཉལ་དཔལ་ནི་གནས་པའི་སར་གྱུར་སེན་མོ་
འོད་ཟེར་བཞད་པ་ཡི།
གེ་སར་དང་ལྡན་འཇིག་རྟེན་མགོན་པོའི་ཞབས་ཀྱི་པདྨ་བྱེད་ལ་ཡུན་རིང་
དགེ་ལེགས་སྦྱིན་གྱུར་ཅིག།

---

33. Protecteur du Monde!
Le lotus de vos pieds, par le don de son suc, procure une joie intense à l'essaim de ses adoratrices, les abeilles!
Quoiqu'il soit sans tige et non vert, son support n'en est pas moins d'une extrême beauté!
La masse de son pollen se répand sur la tête des Immortels.
Les étamines sourient sous l'éclat de vos ongles!
Que ce séjour de Çrī nous accorde le salut éternel!

देहद्रोहावहोग्राहितहतिविहितो देहिनां हेतिरीहा-
सिद्धेराह्नतिराहो हतिरतिमहतो बृंहितांहोमहिम्नः ।
क्लेशव्यूहाहितेहाङ्कतिविहितबृहद्रोहिदुःखाग्निदाह-
व्यापोहा वाहिनी स्तादङ्कविहितहिता पद्महस्ताङ्घ्रिभा वः ॥ ३४ ॥

1. B drohar; ABC vihitau; A dehinā; B dehīnām, omis dans la version tibétaine. — 2. C 'siddher, omis dans A; A āhṛtirapi; C āhohītirapi; B °ata; mahito; AB °tāmdyo; C °tādyo; B mahimna. — 3. B klevyūha; D kreçavyūha; B tehādūti; C meçadyuti; ABCD bṛhadrohi; C dāhaḥ. — 4. Impératif $\sqrt{\text{ās}}$ Pāṇini, 7, 1, 35; B hito.

ལུས་འཇོམས་ཉམས་བྱེད་འཇིགས་སུ་*རུང་བའི་དགྲ་འཇོམས་མ་བྱུབས་པ་ལུས་ཅན་
རྣམས་ཀྱི་མཚོན་ཏེ་འདོད་པ་ཡི་།
དངོས་གྲུབ་འཐོབ་པར་བྱེད་ཅིང་ཀྱི་མ་ཤིན་ཏུ་ཆེར་བསགས་མ་ཟད་སྡིག་པའི་
ཚོགས་ཆེན་ཟད་མཛད་པ་།
ཉོན་མོངས་བཀོད་པ་དགྲའི་བསམ་པའི་བསྲེགས་ལུགས་ཀྱིས་བསྐྱེད་སྡུག་བསྔལ་
*གྱི་མེ་ཆེན་གྱིས་ནི་བསྲེགས་པ་དག་།
སེལ་བའི་ཆུ་*ཀླུང་ཕྱག་ན་པདྨའི་ཞབས་ཀྱི་འོད་ཀྱིས་ཁྱེད་ཀྱི་རྣམ་མང་ཕན་
པ་སྒྲུབ་གྱུར་ཅིག་།

1. *ru.ba'i. — 3. *gyi suppléé pour compléter le vers. — 4. *rluṅ.

---

34. Lumière des pieds de «Celui qui tient le lotus rose à la main»;
Flèche faite pour détruire les ennemis formidables qui menacent le corps de ceux qui ont un corps (les âmes),
Vous, que l'on invoque pour la réalisation des désirs, oh, qui, mieux encore, anéantissez l'énorme accumulation des péchés,
Rivière qui éteignez le feu incendiaire des douleurs malfaisantes qu'entretient en nous l'oblation des néfastes passions aux désirs multiples,
Accordez-nous d'innombrables bienfaits!

बुद्धालंकारमौलेरविकलकमलभ्रान्तिभृङ्गभृङ्गमाला
वाचाला निर्विचारा-रचयतु चरणोत्सर्पिणी संपदं वः ।
सत्त्वत्राणैककार्या स्थिरतरसुचिरावस्थितिस्थापनार्थं
विन्यस्ता शृङ्खलेव प्रबलकरुणया स्थूलकालायसास्य ॥ ३५ ॥

1. A °alaṃkara; B °alaṃkalaṃ, avikara; AC avikaca; B bhānti. — 2. B nivicālā, °utsapiṇī. — 3. ABD satva; B praṇa°, kāya; AC kāryya; B sthilatala; C stviratara; B sucilā, °atha. — 4. C vinyasta; B çṛṣareva; C bhṛkhareva; A çṛṅkhara°; ACD pracura; AB sthala°; AC kālāyayasya; BD kālāyasasya.

དབུ་ལ་སངས་རྒྱས་རྒྱན་ལྡན་ཞབས་ཀྱི་ཉེ་འཁོར་དུ་རྒྱུ་མ་ཚད་མེད་པའི་པདྨའི་
འཁྲུལ་ལྡན་པ། །
ཕུར་བའི་ཕྲེང་བ་སྒྲ་སྙན་སྒྲོགས་པ་རྣམས་ནི་སེམས་ཅན་*སྐྱབས་པའི་བྱ་བ་གཅིག་པུ
རབ་བརྟན་ལ། །
ཡུན་རིངས་བཞུགས་པར་བསྟན་པར་བགྱི་སླད་སྟོབས་ཆེན་སྙིང་རྗེ་དག་གིས་སྒྲོམ་
ཞེར་གནག་པ་ལྕགས་ཀྱི་ནི། །
ལྕགས་སྒྲོགས་བཀོད་པ་ལྟ་བུས་ཁྱེད་རྣམས་དག་གི་ཕུན་སུམ་ཚོགས་པ་ངེས་པར་ཀྱི
མེད་སྐྱབ་གྱུར་ཅིག། །

2. *bskyabs.

---

35. Ô Vous dont la tiare est ornée d'un Buddha!

L'essaim des abeilles qui, bourdonnant, éperdu, croit voir le plus parfait des lotus, voltige au-dessus de vos pieds,

Cet essaim semble une massive chaîne de fer noir, disposée par l'excès de votre compassion pour maintenir bien longtemps l'immobilité de votre attitude, sans autre emploi que de sauver les créatures.

Puisse cet essaim nous octroyer le bien suprême!

राजीवान्तःपलाशावलिरुचिरमृदुर्वज्रसारो विसारी
क्रुध्यद्वैरिप्रमुक्तप्रहरणनिवहस्योद्भवद्भङ्गभूमिः ।
रक्तो रागोपशान्तेरतिशयबलवत्कारणं तारणायां
संसारांभोनिधेर्वः *सुगतशशिभृतोऽपास्त*खेदोऽस्तु पादः ॥ ३६ ॥

1. B °anta. parāso, mṛduḥ, vajā; A vaja; B sārau, viçāri; AC viçāli; D visāri. — 2. B kūdhyad; C kruddhād; B prayūkta; C nivasyot°, omis dans A; B utbhavaṃ, bhaṅgabhūmī; A bhagabhūmiḥ; D bhagabhūmiḥ. — 3. A °upaçāter; B °upasanter; C upaçāntar; B avi, barava, tāranāyāṃ. — 4. ABD ābho°; B va; *ce passage est omis dans D; C çaça°.

པདྨའི་ནང་གི་འདབ་མའི་ཕྲེང་བ་ལྟར་མཛེས་འཇམ་ཞིང་རྡོ་རྗེ་ལྟ་བུ་སྲ་ལ་རྣམ་པར་བརྟན་།
གདུག་པའི་དགྲ་རྣམས་ཀྱིས་ནི་རབ་ཏུ་བསྣུན་བྱས་མཚོན་ཆའི་ཚོགས་རྣམས་རྣམ་པར་ཉམས་པར་འགྱུར་བའི་ས་།
དམར་ཞིང་ཆགས་པ་ཉེ་བར་ཞི་བ་འཁོར་བའི་ཆུ་གཏེར་དག་ལས་སྒྲོལ་བར་བགྱིད་པའི་བྱེད་པ་པོ་།
ཤིན་ཏུ་སྟོབས་ལྡན་བདེ་བར་གཤེགས་པའི་རི་བོང་ཅན་འཛིན་ཞབས་ཀྱིས་ཁྱེད་ཀྱི་སྐྱོ་བ་སེལ་གྱུར་ཅིག་།

---

36. Pied de «Celui dont la tiare est ornée du Bienheureux en guise de lune»,

Vous êtes délicat et brillant, comme la guirlande de pétales au cœur d'un lotus bleu, large et ferme comme le diamant.

Vous êtes le sol où se brisent les armes que lancent les ennemis courroucés.

Vous avez la passion d'apaiser de suite les passions.

L'action de votre grande puissance nous aide à traverser l'océan des transmigrations.

Écartez de nous toute lassitude!

जंभारेर्जृम्भिताम्भोरुहरुचिरचये चापलेनाप्यलीना
मालं लीलापि लीला हरकरविहितानन्दकुन्दोत्करेऽपि ।
भ्राजिष्णौ विष्णुकीर्णे परिमलिनि पुरः पारिजातेऽप्यजात-
प्रीतिर्यत्रालिमाला रमति जिनभृतः सोऽङ्घ्रिपद्मोऽवताद्वः ॥ ३७ ॥

1. B jambhare; BD caya. — 2. B nihita, ānandi. — 3. ABCD bhrājiçyau, lecture tibétaine bhrājiṣṇau; AD viçnunīrṇe; B viçnunīṇe; C viprakīrṇe, lecture tibétaine viṣṇūpakīrṇe; B marini, °jāta; C jātaḥ. — 4. B prīti; BC ramata; ABCD bhṛta; ABD sāghri.

དབང་པོའི་ཆུ་སྐྱེས་རབ་ཏུ་རྒྱས་ཤིང་མཛེས་པའི་ཚོགས་ལ་བྱུར་བ་གྱི་ལྡན་ཡིན་
ཡང་མི་གྱོ་ཞིང་།
ཀུན་དུ་དགའ་བའི་*ཀུན་ད་འཕྲོག་བྱེད་ལག་ན་གནས་པའི་ཚོགས་*ལ་སྤྲེད་ལྡན་
ཡིན་ཡང་མི་སྤྲེད་དོ་།
མདུན་དུ་ཁྱབ་འཇུག་གིས་གཏོར་མཛེས་ཡོངས་འདུའི་མེ་ཏོག དྲི་བཟངས་ལྡན་ལ་ཡང་
དགའ་བ་མི་སྐྱེ་བར་།
གང་དུ་*བྱུར་བའི་ཕྲེང་བ་དགར་འགྱུར་རྒྱལ་བ་འཛིན་པའི་ཞབས་ཀྱི་པདྨ་དེས་ཁྱེད་
སྲུང་གྱུར་ཅིག་།

2. *kun.dha; *la suppléé pour compléter le vers. — 4. *byuṅ.

---

37. Lotus des pieds de «Celui qui porte le Victorieux»!

L'essaim des abeilles qui folâtrent autour de vous ne veut plus butiner, *malgré son inconstance*, *dans les nombreux et splendides lotus* en fleurs de «l'Ennemi de Jambha» (Indra);

Il ne désire plus les délectables bouquets de jasmins déposés dans les mains de «Hara» (Çiva), quoique capricieux,

Et il n'éprouve nulle inclination pour les fleurs célestes au parfum merveilleux que Viṣṇu sème (devant vous)!

Oh protégez-nous!

भूयादुद्भूतभूरिद्युतिनिवहलसत्केशरोद्भासुरो वो
रक्तच्छायानुविद्धोन्मुखनखदशनोद्भासिकान्त्या करालः ।
त्रस्यद्दुर्वृत्तवैरिद्विपतरलचलल्लोचनालोकनीयो
लोकेशस्याङ्घ्रिसिंहः कमलभवजटारण्यशायी शिवाय ॥ ३८ ॥

1. AD udbhuta; B udbhukta, bhūvi, rasat, °ubhāsuro, bhā. — 2. ABCD raktachāya°; B °anubaddha°, °bhāvi, kalālaḥ. — 3. B trasyed; C tasmad; B ūvṛtta; C uvvatta; B cara, rocanā. — 4. B lokya, jati°.

འོད་ཟེར་རབ་ཏུ་མང་པོའི་ཚོགས་ལས་བྱུར་བའི་རལ་པ་གྱོ་ཞེར་ཤིན་ཏུ་རབ་
མཛེས་གསལ་ལྡན་ལ། |
དམར་ཞེར་མཛེས་པས་རྗེས་འབྲེལ་རབ་ཏུ་མཐོ་བ་སེན་མོའི་སོ་བརྩེགས་ཀུན་ནས་
མཛེས་ཤིང་ཡིད་དུ་འོང་། |
ཉེས་པར་ཞུགས་པའི་གཉེན་འཕྱུར་དགྲ་བོ་སྣང་བ་བགྲོད་རིང་དུ་གྱོ་བའི་སྤྱན་གྱིས་
ཀུན་དུ་གཟིགས་བྱུར་པ། |
པད་སྐྱེས་རལ་པའི་ནག་ཉལ་འཇིག་རྟེན་དབང་པོའི་ཞབས་ཀྱི་སེང་གེ་ཁྱེད་རྣམས་
ཞི་བའི་སླད་བྱུར་ཅིག། |

---

38. Pied du Seigneur du Monde,

Lion qui reposez dans la forêt des tresses de «Celui qui est né d'un lotus» (Brahmā),

Votre crinière ondoyante, d'où jaillissent d'innombrables et puissants éclats, vous illumine.

La beauté radieuse de vos dents et de vos ongles saillants baignés d'une lumière écarlate vous rend redoutable.

Vous faites trembler ces éléphants ennemis : les vices, dont le regard inquiet et fuyant n'ose se fixer sur vous.

Accordez-nous le bonheur parfait !

अच्छीयानप्यनच्छो लघुरपि न लघुर्लङ्घने दिग्मुखानां
त्रैलोक्यानान्दनोऽपि प्रबलपरपुरव्यापिसन्तापहेतुः ।
लावण्यालेपलिप्तोऽप्यतिशयमधुरो वैधुर्याधेर्निरोधम्
पादोद्द्योतः क्रियाद्वो जिनरुचिविकसन्मालिकाशेखरस्य ॥ ३९ ॥

2. ABCD achīyān, anacho; B raghur, raghu, ditsukhānā; C dṛksukhānāṃ. — 2. B trailoka, ānandaro; ACD pracura; lecture tibétaine : çarīra. — 3. B repi, ripto; C liptāti°; ACD vaidhurādhe; B vaidhuradhyā. — 4. ABD pādo; C pādā, lecture tibétaine padoddyotaḥ; C ghāta; B phrayād, °syā.

ཤིན་ཏུ་དྲི་མ་མེད་ཀྱང་མི་ཆུང་ཡངས་པ་མིན་ཡང་ཕྲུར་ཏུ་ཕྱོགས་ཀྱི་སྒོ་རྣམས་
འགོད་*པར་བགྱིད་།
འཇིག་རྟེན་གསུམ་པོ་ཀུན་ཏུ་དགའ་བར་བགྱིད་ཀྱང་སྟོབས་ལྡན་པ་རོལ་ལུས་ཁྲབ་
ཡོངས་སུ་གདུང་བའི་རྒྱུ་།
མཛེས་སྡུག་འགྱུར་བྱེད་བྱུག་པར་ལྡན་ཡང་ཕྱུལ་བྱུར་ཡིད་འོང་རྒྱལ་བའི་འོད་ཟེར་
དག་གིས་མི་རྟོག་ནི་།
རྣམ་རྒྱས་སྤྲེར་བའི་སྤོད་ཅན་ཞབས་ཀྱི་འོད་ཟེར་ཁྲེད་རྣམས་ཡོངས་པའི་ཟུག་རྔུ་
འགོག་པར་མཛོད་གྱུར་ཅིག་།

1. *par.

39. Ô vous dont la tiare est ornée, comme de jasmins épanouis, du rayonnement de la figure du Vainqueur,

La splendeur de votre pied est pure sans être transparente[1], et toute légère qu'elle soit, elle ne manque pas de vigueur, lorsqu'il s'agit de franchir les régions de l'espace.

Elle réjouit l'ensemble des trois mondes, mais elle cause aussi une cuisante douleur, en pénétrant la puissante citadelle ennemie.

Elle est toute baignée des grâces les plus piquantes, mais elle a aussi une douceur exquise.

Puisse-t-elle empêcher, pour nous, les misères de la privation !

(1) D'après le tibétain on aurait « tantôt pure, grande ou étroite ».

राजीवै राजराजो हरिरपि हरितैर्हारिभिः पारिजातैः
कुन्दैः सानन्दमिन्दुर्बकुवसुविसरैर्वासवो भासमानैः ।
प्रीतः पाशी पलाशैरिति विबुधजनः प्राज्यपूजाविशेषं
यत्रानुप्रासकाव्यायितमतत स वःपातु पादोऽब्जपाणेः ॥ ४० ॥

1. ABD haritai; B haribhi, °jātai. — 2. ABD kundai, indu; B badū, visarai, māsamānaiḥ; C bhāsamāneḥ. — 3. Lecture tibétaine pādi; B palāçail; C palāçain; B jana, vājya; C jya. — 4. B va; ABCD pāda°.

གང་ལ་རྒྱལ་པོའི་རྒྱལ་མོས་མེ་ཏོག་རྣམས་དང་འཕྲོག་བྱེད་ཀྱིས་ཀྱང་ཡོངས་འདུའི་
ལྗང་ཉིད་ཡིད་འཕྲོག་རྣམས། །
ཟླ་བས་ཀུན་དགའ་ལྡན་པར་*ཀུན་དྷ་རྣམས་དང་ནོར་ལྷའི་རྒྱུད་ཀྱིས་འོད་ལྡན་ནོར་
བུ་མང་པོའི་ཚོགས། །
ཞབས་ལྡན་དགའ་བས་པའ་ལ་ཤ་དེ་ལྟར་ལྷའི་སྐྱེ་བོས་*རྒྱས་པའི་མཆོད་པའི་ཁྱད་
པར་རབ་རྣམས་*ནི། །
རྗེས་སུ་ཁྲིད་པའི་སྙན་ངག་ལྟ་བུས་མཆོད་བགྱིས་ཕྱག་ན་ཆུ་སྐྱེས་ཞབས་དེས་ཁྱེད་
རྣམས་སྲུང་གྱུར་ཅིག། །

2. *kun.dha. — 3. *rgyas.pa'i et *ni suppléés pour compléter le vers.

---

40. Pied de « Celui qui tient le lotus à la main » !

Le « Roi des dieux (Indra), avec ses nymphéas bleus, Hari (Viṣṇu) avec ses ravissantes fleurs vertes du Paradis, Indu (la lune), heureuse avec ses blancs jasmins, et Vāsava, avec la brillante profusion de ses trésors et le Dieu, « qui manie le nœud coulant » avec ses fleurs rouges de palāça, est pleinement satisfait » ; aussi chacun de ces dieux dépose en masse devant vous ses offrandes particulières, qui ont le charme poétique de l'allitération.

Protégez-nous !

भानुर्भासां विकाशे नुतिमकृत नखेषून्मुखो नाकनाथः
शर्वः शाखाग्रपर्वण्यविचलनयनोऽप्यन्तकः प्रान्तकान्तौ ।
यस्यासामान्यशोभाविषयमतिशयं द्रष्टुमासीदनीशो
निःशेषं दिव्यलोकः स जयति चरणो बुद्धबिंबाङ्कमौलेः ॥ ४१ ॥

1. B bhānu, vikraçe; AD natiṃ; B nūtiṃ; C kala; B nakhe, °khanmuvo; AD °unmunāka°; BC nākanātha. — 2. BC sarva; AD çarva; B sākhā; C avicale; ACD °antaka; ACD prīta, kātau; B krantau; C kānttau. — 3. D ṣaya; B atisayaṃ. — 4. C viçeṣa; BC °loka; B biṃbāpta; AD biṃbāka.

འོད་རྣམས་རྣམ་པར་གསལ་བ་ཉི་མས་བསྟོད་བགྱིས་སེན་མོ་རྣམས་ཀྱིས་*མཆོན་
ཁར་མཐོ་རིས་མགོན་པོ་ཡིས། །
སོར་མོའི་རྩེ་མོའི་ཚིགས་ལ་དབང་ཕྱུག་འདྲེན་བྱེད་རྣམ་པར་མི་གྱོ་མཛེས་པའི་
མཐའ་ལ་མཐར་བྱེད་ཀྱང་། །
ལྷའི་རྫིག་རྗེན་རྣམས་ལ་གང་གི་ཐུན་མོང་མིན་པའི་མཛེས་པ་ཕྲུལ་*དུ་ཕྱུར་བའི་ཡུལ་
རྣམས་ནི། །
མ་ལུས་མཐོང་པའི་ནུས་པ་ཡོད་མིན་མགོ་ལ་སངས་རྒྱས་གཟུགས་ཀྱིས་མཚན་པའི་
ཞབས་དེས་རྒྱལ་གྱུར་ཅིག། །

1. *mchon.khar suppléés pour compléter le vers. — 3. *du; un pied manque au vers.

---

41. Vive le Pied de « Celui dont la tiare est caractérisée par la figure du Buddha » !

Le soleil glorifie le rayonnement de ses feux, le Seigneur du Firmament (Indra), émerveillé, fait l'éloge de ses ongles !

Çiva, l'œil captivé, glorifie l'extrémité de ses doigts et Yama, la grâce de ses lignes !

Car il est tout à fait impossible, au monde divin, de voir toute l'étendue de son extraordinaire beauté !

सम्यक्संबुद्धभानुस्फुटविकटजटापुञ्जकुञ्जोरुमूर्तेः
संसाराम्भोधिमज्जद्गुरुतरजनतामेदिनीस्तम्भनस्य ।
भूयाद्भद्राय पादः कमलधरगिरेः सेवितः सिद्धसार्थैः
पर्यन्तोद्दान्तकान्तिस्रवदरुणमहाधातुमन्निर्झरो वः ॥ ४२ ॥

1. C taṃbuddha, skuṭa; B vikata; jatā, kuñje; ABCD mürtteḥ. — 2. B saṃsärävo°, marjjaguru, maja, medani. — 3. B pāda; BC kamara; AC çireḥ; C sevita; B siddhisärtha. — 4. B payyanta; ABD kanti; C kāmi; AD stavad; B mavad; C dhātuma; A nijharo; B nivṛro.

ཡང་དག་རྫོགས་པའི་སངས་རྒྱས་འོད་ཀྱིས་རབ་གསལ་རལ་པའི་ཚོགས་ཀྱི་རྩེ་*
ཤིང་ལྡན་པ་ཆེ་བའི་སྐུ། །
འཁོར་བའི་ཆུ་གཏེར་གཏེར་དུ་འཛུག་བྱེད་སྐྱེ་བོའི་ཚོགས་ཀྱི་ཤིན་ཏུ་ལྕི་བའི་ས་
གཞི་རབ་གནོན་ཞིང་། །
མཐའ་རྣམས་དག་ལ་ཡང་དག་བྱུར་བ་ཡིད་འོང་ཟག་ཅེར་དམར་བའི་ཁམས་ཆེན་ལྡན་
བའི་ཆུ་རྣམས་འབབ། །
གྲུབ་པའི་དོན་འཁྲུན་གྱིས་རྟེན་བརྟེ་འཛིན་པ་རི་བོའི་ཞབས་ནི་ཁྱེད་ཀྱི་བཟང་པོའི་
སྐྱིད་གྱུར་ཅིག། །

1. *rče.

---

42. Porteur du lotus rose !

Mont, dont le vaste flanc a pour forêt la masse embroussaillée de vos tresses d'ascète où brille en guise de soleil un Buddha parfaitement accompli,

Vous soutenez la terre, qui, trop alourdie par la foule des créatures, sombre dans l'océan des transmigrations :

Que votre pied, adoré par des troupes de saints et qui, tel un torrent charriant en abondance du minium, répand la grâce, nous accorde le bonheur !

संसाराध्वप्रबन्धश्रमसकलजगत्क्लान्तिसंशान्तिहेतु-
च्छायस्येच्छाफलस्य स्फुटनखकुसुमोद्भासिशाखाभृतो वः ।
लोकेशाङ्घ्रिद्रुमस्य प्रणतसुरजनैर्मौलिमालालवाले
मूले संपादितोऽव्यान्मणिकलशभृतः स्वच्छधामाम्बुसेकः ॥ ४३ ॥

1. B sakara; D vivaça; B jagā, kranti, hatuḥ; A hatu; C hetuḥ, — 2. ABCD chā°; D °syaichā; ABC °syechā; B çāṣā. — 3. B lokeçāghri; ABC surajanai. — 4. B mūre, 'yo°; D °ta; B svachadhānāṃbusyakaḥ; ACD svacha°.

འཁོར་བའི་ལམ་ལ་རབ་བགྲོད་འགྲོ་བ་མཐའ་དག་ངལ་ཞིང་དུབ་ལྡན་ཞི་བའི་རྒྱུ་
ཡི་གྲིབ་བསིལ་ཅན་།
རབ་ཏུ་མཛེས་པའི་ཡལ་ག་རབ་བསལ་སེན་མོའི་མེ་ཏོག་འཛིན་ཅིང་འདོད་དོན་
འབྲས་བུ་དང་ལྡན་པ་།
ལྷའི་སྐྱེ་བོས་རབ་བཏུད་མགོའི་ཕྲེང་བས་*སྐྱོར་བའི་རྫ་བར་ནོར་བུའི་བུམ་པ་གང་བ་
ཡི་*འཛིན་པའི་།
དྲི་མེད་འོད་ཀྱི་ཆུས་*དྲན་འཇིག་རྟེན་དབང་པོའི་ཞབས་ཀྱི་ལྗོན་ཤིང་ཕུན་
ཚོགས་ཀྱིས་ཁྱེད་སྐྱོང་གྱུར་ཅིག་།

3. *bskyor, *'zin.pa'i, suppléés pour compléter le vers. — 4. *dran.

---

43. Pied du «Seigneur du Monde»,

(1) Arbre ombreux, qui apaisez la fatigue du monde épuisé par la course ininterrompue du cercle des renaissances, chargé des fruits des désirs et qui portez des branches (doigts) illuminées par les fleurs de vos ongles brillants (2),

Vous dont les racines sont entourées comme d'un bassin par la guirlande des dieux prosternés qui y versent l'onde d'une pure lumière,

Protégez-nous, ô Porteur du flacon de pierreries!

(1) Voir *Sūtrālaṃkāra*, trad. S. Lévi, chap. XVII, 35-39.

(2) D'après la version tibétaine : «Que la masse de l'arbre du Paradis des pieds du Seigneur du monde vous protège, lui qui est mouillé par l'eau lustrale et pure.»

संमूलक्लेशजालप्रबलरिपुबलोन्मूलनस्थूललाभा-
लब्धोल्लासो विलासो बलविजयिलसन्मौलिलीलालयो वः ।
पादः पात्वादतुल्यामलकमलभृतोऽलीकफुल्लाब्जलोभः
व्यालोलानल्पलापोल्लसदलिपटलालुप्तसंगीतिलोलः ॥ ४४ ॥

1. C klaça; D pravara; B lipu, baron°; BC lābhā. — 2. A °ullarso; B °uláso; A bara; C vijayı; B rasa; D mālā; B ālaya, va. — 3. B pāda; D atulyo, bhato; B phula, ajaçobha; AD lobha. — 4. B °ulasad.

ཟླ་བ་རབ་བརྟན་ཉོན་མོངས་ཚོགས་པའི་དགྲ་བོ་སྟོབས་ལྡན་སྟོབས་རྣམས་བཅད་*ལ་
རྗེད་*པ་ཆེན་པོ་ཡིས་།
*རངས་པ་ཐོབ་གྱུར་རྣམ་པར་སྒེག་ལྡན་སྟོབས་ལྡན་ལས་རྒྱལ་མགོ་བོའི་གནས་
ལ་གྱི་ཉེར་རྣམ་པར་རྩེ་།
ཆུ་སྐྱེས་རྒྱས་པའི་རྫུན་ལ་ཆགས་ཤིང་ཀུན་*ཏུ་སྤྱོད་ལྡན་དང་*དར་མར་པོ་རབ
ཏུ་སྒྲོགས་པ་ཡི་།
སྤུར་བའི་ཚོགས་པ་མི་བཟློག་མཆུངས་མེད་དྲི་བྲལ་པདྨ་འཛིན་པའི་ཞབས་
ཀྱིས་ཁྱེད་ལ་སྐྱུར་གྱུར་ཅིག་

1. *la suppléé pour compléter le vers. — 2. *rañ.sa.ba. — 3. *du; *dir.

44. Pied de «Celui qui tient l'incomparable et pur lotus»,

Vous atteignez votre splendeur par la conquête définitive, qui déracine cette armée ennemie qu'est la multitude de nos passions aux profondes attaches.

Vous êtes radieux et vous vous jouez en scintillant sur le diadème étincelant du «Vainqueur de Bala» (Indra).

Vous avez la trompeuse apparence d'un lotus épanoui et vous aimez les chants ininterrompus des essaims d'abeilles, qui, réjouies et bourdonnantes, viennent en grand nombre s'agiter autour de vous.

Oh, protégez-nous!

IMPRIMERIE NATIONALE.

त्रैलोक्यैश्वर्यलक्ष्मी चपलकरिवधूसंयमालानदण्डः
कष्टक्लेशाहिदष्टस्खलदखिलजगत्पालने दक्षतार्क्ष्यः।
दूर्वारान्तःप्रवेशात्क्षनरकपुरे द्वारगाढार्गलो वो
भूत्यै लोकेशपादो भवजलधिसमुल्लङ्घनैकप्लवोऽस्तु ॥ ४५ ॥

*इति पादुकादेशना

1. B strailokya; C trailaukyair; B sūrya; C ya; D vapala; B kali, saṃjama, °ārāma; C damuḥ. — 2. D phasta; ABCD dasta; B skharad; D sabalad; B akhira, takṣa; C tārkṣaḥ. — 3. ACD durvārāntaḥ; B duvvālānta; D malaka; C narakapūre; BCD gāḷā; B °agaro. — 4. B pādā; D jara; B samūlaṃ; D jhravo; A 'sta; D 'stuḥ. — 5. *B et la version tibétaine ne donnent pas ce passage.

འཇིག་རྟེན་གསུམ་གྱི་དབང་ཕྱུག་དཔལ་འབྱོར་ལག་ལྡན་ཆུང་མ་གྱོ་བའི་སྡོམ་ཐག་
གདགས་པའི་དབྱུག་པ་སྟེ། །
*ཉོན་མོངས་སྡུག་བསྔལ་*ཅན་སྦྲུལ་གདུག་*སོས་འགྱེལ་བའི་འགྲོ་བ་མཐའ་དག་སྐྱོང་
བར་བྱེད་མཁས་ནམ་མཁའ་ལྡིང་། །
མི་ཆུང་དམྱལ་བའི་གྲོང་ཁྱེར་ནང་དུ་བགྲོག་*དཀའ་འཇུག་པའི་སྒོ་སྒོམ་རབ་བརྟན་
སྲིད་པའི་ཆུ་གཏེར་ནི། །
ལེགས་པར་རྒལ་བའི་གཟིངས་པ་གཅིག་པུ་འཇིག་རྟེན་པའི་དབང་པོའི་ཞབས་ནི་*ཁྱེད་
འགྱུར་བའི་སྐྱིད་གྱུར་ཅིག། །

2. *žon; *čan suppléé pour compléter le vers; *sos.zi.na. — 3. *dkar. — 4. *khyed.rnams.

---

45. Pied du «Seigneur de l'Univers»,
Fortune Royale de l'empire des trois mondes,
Pilier d'attache des éléphantes agitées,
Tarkṣa (Garuḍa)[1] habile à secourir toutes les créatures qui trébuchent sous la dent empoisonnée des serpents que sont les viles passions,
Verrou puissant à la porte de la vaste cité infernale dont il est si difficile d'empêcher l'accès,
Vaisseau unique qui nous transportez au delà de l'océan des renaissances,
Accordez-nous la prospérité!
«Telle est la description de l'empreinte sacrée des pieds divins.»

(1) L'ennemi héréditaire des serpents, qui guérit de leur venin.

वृत्तो नृत्तप्रकारः सपदि विघटिता वाद्यविद्यानवद्या
नो गीतं नावगीतं क्षतरसरचनैर्नैव भावैरभावि ।
इत्यन्तःस्मेरशाक्रे सदसि न शकिता यत्र पूजाप्सरोभिः
कर्तुं भावातुराभिः स जयति जनितातृप्तिरूपः सरोजी ॥ ४६ ॥

1. B nṛtye, nṛtya, prakāra, vighaṭitā; B °vādyā. — 2. B racanai, naica; D abhābhiḥ. — 3. B ityantaḥ; AB smareçakre; CD smeracakre; C ra. — 4. B katu; CD karttuṃ; B rūpa.

འདུན་ས་གར་དུ་ལྷའི་རོལ་མོ་*མཁན་རྣམས་མཛེས་པས་ཡིད་གཞུང་*བ་མཆོད་པ་
བགྱིད་པར་མ་ནུས་ཏེ། །
གར་རྣམས་རྣམ་པ་ལས་འདས་སོལ་སྙན་རིག་བྱེད་ཁ་ན་མ་ཐོ་མེད་རྣམས་དེ་ཆེ་རྣམ
པར་ཉམས། །
དམན་པ་མིན་པའི་གླུ་དབྱངས་མི་ལེན་ཉམས་རྣམས་དག་གིས་སྤྲུས་*བའི་དངོས་
པོ་ཉིད་མིན་དོ་བོར་གྱུར། །
དེ་*ལྟར་བརྒྱ་བྱིན་ནང་དུ་བཞད་གྱུར་ལྟ་བས་མི་ངོམས་གཟུགས་ཅན་མཆོ་སྐྱེས་
ཅན་དེས་རྒྱལ་གྱུར་ཅིག། །

1. *khan. *ba suppléé pour compléter le vers. — 3. *spa'i. — 4. *ltas.

---

46. Les nymphes commencent à danser, et subitement, elles interrompent leur musique parfaite;

Elles ne peuvent chanter ni les hymnes avec l'expression de sentiments voulus, ni les mélodies avec toute l'émotion requise. Car, lorsque Vous apparaissez à l'intérieur du Paradis souriant de Çakra, les nymphes sont troublées d'amour et incapables de vous rendre leur culte,

Ô noble figure qu'on ne peut se lasser de contempler!

Vive «Celui qui tient le lotus»!

उद्दामस्थामवामक्रमविषममिलन्मारमानप्रमाथी
मथ्यादुन्माथिमोहोद्गममममितमहोमौलिरायामभीमं ।
श्रीमन्निःसीमभूमासममहिममहाकामधामातिभूमौ
सत्त्वप्रेमप्रकामप्रथितमृदुमना निर्विरामाश्रयो वः ॥ ४७ ॥

1. B uddrāma, milaṃ; C mila; B pranāthi. — 2. B ugama; AB mahı; B molil. — 3. D çrīma; B niḥçrīma; D jiḥsīma; A hima; B sahima; lūmau. — 4. ABCD prathima, lecture tibétaine : prathita; ACD nirvirāma; B nivvairāma; ABC çramo.

དཔལ་ལྡན་བར་མེད་རབ་ཏུ་མཚུངས་པ་མེད་ཅིང་ཆེར་གྱུར་འདོད་པ་ཆེན་པོའི་ཁང་
པ་མཆོག་གི་སར་ །
ལྷག་པའི་སྟོབས་ལྡན་གྱོན་གྱི་རིམ་པར་མི་བཟང་འདུས་པའི་བདུད་ཀྱི་ཡིད་རྣམས་
རབ་ཏུ་འཇོམས་མཛད་ཅིང་ །
སེམས་ཅན་དགའ་བདེ་རབ་བཞེད་གྲགས་པ་དང་ནི་འཇམ་པའི་ཐུགས་ལྡན་དལ་བྲས་
སྐྱོ་བར་མི་འགྱུར་བ་ །
མགོ་ལ་འོད་དཔག་མེད་པས་བྲེད་ཀྱི་གཏི་སྨུག་གིས་བསྐྱུན་རབ་འཇོམས་རྒྱ་ཆེའི་
འཇིགས་པ་འཇོམས་གྱུར་ཅིག་ །

---

47. Vous qui portez Amitābha sur votre tiare,

Vous exterminez l'orgueil de Māra si dangereux à rencontrer, à cause de sa marche séduisante[1] (oblique) et de son extrême puissance.

Votre puissance est magnifique et sans bornes, sans pareille votre grandeur, vaste est la puissance de votre désir (qui s'étend) au delà de la terre.

Votre tendre cœur est célèbre pour le grand amour que vous portez aux créatures.

Vous qui ne cessez d'être un refuge, réprimez pour nous l'essor terrifiant de l'ignorance qui trouble (notre esprit).

[1] Autre sens adopté par la version tibétaine : «gauche oblique».

सारप्राकारघोरावरणनिवरणो बन्धनक्रूरदूर-
स्फारावारातिरौद्रे नरकनगरिकाकारधारिण्यरीणां ।
कारागारोदरे यः स्मरणशरणतां कारणाकातराणां
यातः सत्कारकारी गुरुतरकरुणः पातु लोकेश्वरो वः ॥ ४८ ॥

1. B gholaᵒ, avala; B prara. — 2. B sphara; D sthārā, lecture tibétaine : svāra; B arārā, lecture tibétaine āvāda : AC raudro; B rautre. — 3. A goroᵒ; B ᵒya, kālanāᵒ. — 4. B kāri, lokyaç.

བརྟན་པའི་རབ་འཇིགས་སྲུ་རྩང་པའི་བསྐོར་ཞིང་སྒྲ་ལྡན་བཅིང་བས་དམ་བཅིངས་
*པ་རིང་པོར་གསལ་བའི་སྒྲ་།
དག་པོ་ཤིན་ཏུ་འཇིགས་རུང་དམྱལ་བའི་གྲོང་ཁྱེར་ཉིད་ཀྱིས་རྣམ་པ་འཛིན་པ་དགྲ་
རྣམས་དག་གིས་ནི་།
བརྩོན་ཁང་ནང་དུ་གདུང་བ་དྲག་པོས་ཤིན་ཏུ་འཇིགས་པར་གྱུར་རྣམས་དྲན་ནས་
སྐྱབས་ལ་རབ་གཤེགས་ཤིང་།
བཀུར་སྟི་སྒྲུབ་མཛད་སྙིང་རྗེ་རབ་ཀྱི་འཇིག་རྟེན་དབང་ཕྱུག་གང་ཡིན་དེ་ཡིས་
ཁྱེད་རྣམས་སྲུང་གྱུར་ཅིག་།

1. *pa suppléé pour compléter le vers.

---

48. Seigneur du Monde!

[(1)] Vous écartez l'obstacle redoutable des remparts fortifiés,

Et à l'intérieur des prisons des ennemis, ayant l'apparence d'une cité infernale, que les liens cruels, longs et puissants dans leur enveloppement, rendent terrifiantes,

Vous accourez au secours de ceux qui, terrassés par la douleur, se souviennent de vous!

Ô Dispensateur des grâces, que votre inestimable compassion nous protège!

(1) Ici commence l'énumération des périls. *Le Lotus de la Bonne Loi,* traduit par Burnouf, p. 265 : «Si un homme est enchaîné par des anneaux de fer ou de bois, il n'a qu'à se souvenir d'Avalokiteçvara pour que ces chaînes tombent aussitôt.»

कल्पान्तोल्लासिहेलाचलदनिलवलोल्लोलकल्लोलमाला-
वाचाले नक्रजालाकुलकलिलजले वारिधावुल्ललन्तः ।
आलम्बे यस्य जीलोत्पलविमलमहाकुट्टिमालीनलीलाम्
आलीयन्ते लघीयः स जगति कमली पालनायालमस्तु ॥ ४९ ॥

1. B kaspāntāl, dera; D helo, lecture tibétaine : vela; B kalloka. — 2. B vācālā, jāla, kalajale, vāli, °vulasanta. — 3. B ālambo, nīlotpara, mahāṃ, °lina, līnām; C lolām. — 4. B āliyante; D naghiyaḥ; ABCD jayati; B kamali, pālināya; C °nāyām.

བསྐལ་པའི་མཐའ་ཡི་རྦ་རླབས་ལྷུར་འཕྱོ་གྱོ་བའི་རླུང་གི་སྟོབས་ཀྱིས་རབ་བཙུབས་
རྦ་རླབས་ཕྲེང་བ་རྣམས་།
སྒྲ་དག་སྒྲོགས་ཤིང་ཐོར་དང་ལྡན་ཆུ་སྲིན་*ཚོགས་*རྣམས་ཀྱིས་གང་བ་འཇིགས་རུང་
ཆུ་ཡི་ཆུ་གཏེར་ནི་།
གང་ཞིག་དམིགས་པ་ཉིད་ན་*འཐོར་*མཐིན་དྲི་མ་མེད་པའི་ཚོགས་ཆེན་བཀྲམ་པ་རྩེ་
དགའ་དག་གིས་གནས་།
ཉམས་རབ་དགའ་བར་འཁྱུབ་འཁྱུར་པདྨོ་ཅན་དེ་ཤིན་ཏུ་སྐྱུར་བར་འགྲོ་རྣམས་
སྐྱུང་བའི་སླད་གྱུར་ཅིག་།

2. *čhegs kyis.*rnams suppléé pour compléter le vers. — 3. *'thon, *'thin, rčo.

---

49. [1] Sur l'océan, rempli du bruit que font les guirlandes de vagues ondoyantes qui tourbillonnent sous la puissance du vent, pareilles aux jeux frémissants de la dissolution des choses,

Sur cet océan dont les eaux sont troublées et agitées par des troupes de monstres, (les mortels) sont ballotés !

Mais, lorsqu'en Vous, ils cherchent un refuge, ô Porteur du lotus, ils semblent reposer mollement au milieu d'un pur et vaste parterre de lotus bleus !

Accordez Votre entière protection à toutes les créatures !

[1] *Lotus de la Bonne Loi*, p. 265 : «Si un homme venait à tomber dans l'Océan redoutable qui est la demeure des Nāgas, des monstres marins et des Asuras, qu'il se souvienne d'Avalokiteçvara qui est le roi des habitants des mers, il n'enfoncera jamais dans l'eau.»

धूमौघोबन्धबन्धीकृतविधुरविधुब्रध्ननिर्वन्धधामा
नीरोधोद्भेदबाधाबुधविबुधवधूधीरतोद्धारधुर्यः ।
यन्नामाधीतिधाराधरविधृतिकृतामेति धूमध्वजोऽपि
प्रध्वंसं साधुधेयान्निरवधिसविधिं बुद्धधारो धृतेर्वः ॥ ५० ॥

1. B dhūmaughā; C dhūmoghau; A vadhī; B nivvandhi; C dhāmī. — 2. A nīrodhādbheda; B nīlodhodbheda; D nīrodhodbeda; B dhīlāta°; A bhāra; B bhara; CD et lecture tibétaine : dvāra; AD dhūryāḥ; B dhūryya; C dhūryaḥ. — 3. B °je. — 4. A mādhu; B sāpi; C māyu; B savidhi; C savidhisavidhim; C budhvadhāri; B dhṛte, va.

དུ་བའི་ཚོགས་ཀྱི་འཆིང་བས་བཅིངས་པས་ཟླ་བ་ཉི་མའི་འོད་ཟེར་ཉམས་ཤིང་འབྲས་
བུ་མེད་པར་བྱེད་།
འགོག་པ་བསྐྱེད་པའི་བགེགས་ལ་མཁས་པའི་ལྷ་ཡི་ཆུང་མ་རྣམས་ཀྱང་བརྟན་པའི་
མ.ཐུ་རྣམས་ཉམས་འགྱུར་བའི་།
དུ་བའི་རྒྱལ་མཚན་ཅན་ཡང་གང་གི་*མིན་བརྗོད་རྒྱུན་འཛིན་འཛིན་བྱེད་རྣམས་
ལ་རབ་ཏུ་ཉམས་གྱུར་པ་།
སངས་རྒྱས་འཛིན་པས་ཁྱེད་ལ་ཉམས་དགར་རྒྱུན་ཆད་མེད་ཅེར་སྒྲུབ་བྱེད་དང་
བཅས་ལེགས་པར་སྒྲུབ་གྱུར་ཅིག་།

3. *mañ.

---

50. (1) Le feu qui affaiblit et enchaîne, avec ses liens de torrents de fumée, la lune et le soleil, dont l'éclat est alors sans fruit (2),

Qui est propre à supprimer le courage des épouses célestes, affolées par le tourment que leur cause l'imminence de la destruction,

Pour ceux qui font couler le flot de la récitation de Votre nom,

Ô vous qui portez le Buddha, ce feu même s'éteint.

Accordez-nous continuellement la réalisation de nos désirs !

(1) *Lotus de la Bonne Loi*, p. 265 : «Si un homme venait à être précipité dans une fosse pleine de feu, par un être méchant qui voudrait le détruire, il n'a qu'à se souvenir d'Avalokiteçvara et le feu s'éteindra comme s'il était arrosé d'eau.»

(2) Le tib. 'bras.bu.med.par.byed. semble supposer *nirvandhya*.

क्रोधादुत्क्षिप्तकालायुधकरनिकरः क्रूरसूत्कारकारी
दानार्द्रक्लिद्यत्कपोलाकुलमधुपकुलाकाण्डकालीकृतकायः ।
क्रान्तो यन्नामकष्टाङ्कुशहतिकृपणः कातरेणः करीन्द्रो
लोकेशः स प्रकामोपकरणकरुणः कामकृत्यं क्रियाद्वः ॥ ५१ ॥

1. A krādhād; B yūdha, nikalaḥ; ACD krura; B krūla, çatkāra; D çūtkāra. — 2. B kapora, ākūla, madhūpa, °ulū, kāya. — 3. B kronta, °aṅkuçaṃ, kṛpanaḥ, kātaronā; D kātareṇo, omis dans la version tibétaine. — 4. B prakaraṇa; C karuṇāḥ; B °kṛtyām, triyāv.

ཁྲོ་བས་རང་བསྐྱར་ལག་པ་དུས་ཀྱི་མཚོན་ཆ་དང་འདྲ་འཇིགས་སུ་རུང་བའི་*སྒྲུད་
ཅེས་སྒྲོག་པར་བྱེད་ །
ཆང་གིས་བསྒོམས་པའི་འགྲམ་པ་དག་ཏུ་བུང་བའི་ཚོགས་གཏིབས་བློ་བུར་གནག་གྱུར་
ངར་ཞིང་ཆེ་བའི་ལུས་ །
ལག་ལྡན་དབང་པོ་འོང་བ་གང་གི་མཚན་གྱི་ལྕགས་ཀྱུ་བརྣག་དཀས་བཏབ་ན་ཉམས་
ཞིང་སྐྲག་འགྱུར་བ་ །
འཇིག་རྟེན་དབང་པོའི་ཐུགས་རྗེ་རབ་འདོད་ཡོ་བྱད་དེ་ནི་ཁྱེད་ཀྱི་འདོད་པའི་བྱ་བ་
མཛད་གྱུར་ཅིག་ །

1. *slud.

---

51. (1) Le Seigneur des éléphants, de rage barrit furieusement et lève sa trompe pareille à l'arme de la mort.

Tandis que son vaste corps est assombri tout d'un coup par des essaims d'abeilles, qui se rassemblent sur ses joues où ruisselle la sueur du rut.

Mais lorsque Votre nom, ô «Seigneur du Monde», tel le fer d'un puissant aiguillon, va le frapper au milieu de sa course, il devient pitoyable comme une gazelle apeurée!

Ô vous dont l'infinie miséricorde secourt toujours ceux qui souffrent, réalisez nos désirs!

(1) *Lotus de la Bonne Loi*, p. 266 : «Si un homme est environné de bêtes féroces et d'animaux sauvages, terribles, armés de défenses et d'ongles aigus, qu'il se souvienne d'Avalokiteçvara et ces animaux se disperseront aussitôt dans les dix points de l'espace.»

सूत्कारिश्वासपोषाकृष्टविषवमथुप्लोषिरोषाश्रयाशा
दंशाशादर्शितास्या भृशततशिरसो नाशने दन्दशूकाः ।
यन्नामाशीविषेशद्विषि विशति विशां धिषु नश्यन्त्यनीशा
लोकेशः सोऽस्तु विश्वाश्रयदहतिविषमक्लेशराशेः शमाय ॥ ५२ ॥

1. D sutkāri; B svāsa; ABC °akṛṣa°; B proṣi, °sā. — 2. B darçitāçyā, çatata; A bhṛtata; D bhṛsatata; B çirasā; C çirasau, omis dans la version tibétaine; A dandaçūkaḥ; B dantaçūkāḥ; C dandaçūkāḥ; D daṅḍasūkāḥ. — 3. A āçīvipa°; C āçīviṣa°; D °īçā; C riçāṃ; B dhiṣū, naçyati. anisā. — 4. B 'mtu, viçu, çrīyad; AB çamāyaḥ; C çramāya.

*སྡུད་ཅེས་དབུགས་ནི་འཇིགས་རུང་ཁྲོ་བའི་རང་གནས་ཟ་བས་སྲེག་བྱེད་མི་རྒྱུར་
དུག་གི་རྔ་བར་ལྡེ། །
སོ་ཡི་བཟའ་བ་མཐོང་བས་མགོ་བོ་ཤིན་ཏུ་རབ་ཏུ་གདེངས་གྱུར་ཉེས་བྱེད་སོ་རྩེ་
ལྡན་པ་རྣམས། །
*གང་གི་མཚན་ནི་དུག་སོའི་དབང་པོའི་དགྲར་གྱུར་བློ་ལ་རྣམ་པར་བཞུགས་པས་
ནུས་མེད་ཉམས་འགྱུར་བ༔ །
འཇིག་རྟེན་དབང་དེ་ཀུན་གྱི་ཉོན་མོངས་ཕུང་པོ་ཤིན་ཏུ་མི་བཟད་མདོན་གྱུར་ཞི་བའི་
སྐྱིད་གྱུར་ཅིག །

1. *slud. — 3. *raṅ.

---

52. Les serpents se nourrissent de la colère qui les consume : ils rejettent en abondance le poison qui alimente leur souffle strident. Dans l'espoir de mordre, ils montrent leurs mâchoires et tendent leur tête afin de nuire [1].

Mais ils périssent impuissants, lorsque Votre nom, ô «Seigneur du Monde», ennemi des puissants serpents venimeux, a pénétré l'esprit des hommes !

Anéantissez l'amas des néfastes passions qui se réfugient dans tous (les êtres).

[1] *Lotus de la Bonne Loi*, p. 266 : «Si un homme se trouve entouré de reptiles d'un aspect terrible, lançant le poison par les yeux et répandant autour d'eux un éclat semblable à la flamme, il n'aura qu'à se souvenir d'Avalokiteçvara et ces animaux seront dépouillés de leur poison.»

गन्धोद्गारोरुगर्वग्रहणगजगणग्रासगीतोग्रवेगः
सावेगोदग्रगामी गलगहनगुहागाढगम्भीरगर्जः ।
योगैर्युग्योपयोगानगमि मृगपतिर्यद्गुणोद्गीतियोगाद्
दुर्योगं वः स योगी स्थगयतु सुगतासङ्गितुङ्गोत्तमाङ्गः ॥ ५३ ॥

1. B °ugāra°; D vegī; B grahana. — 2. B gāmi; BD gahaṇa; B garja. — 3. A yogyai; D yogaur; B yūgyo°; D °upayogo; C °anami; B jaṅgana°, °ugīti; C °udagīti, bhāgād; B yoga. — 4. A duyogaṃ: B dūyogaṃ, ma, sūgata°, saṃgītatu°: C gaṃdhituṃ°.

སྤོས་དྲིས་རབ་ཏུ་བསྣར་བའི་དྲེགས་པ་ཆེ་འཛིན་གླང་ཆེན་ཚོགས་རྣམས་ཟ་བར་
སྒྲོགས་ཤིང་འཇིགས་པའི་ཤུགས་།
ཁྲོ་བས་རྩེ་གཅིག་ཏུ་འགྲོ་མགྲིན་*པའི་ཕུག་ཟབ་དག་ནས་དྲག་པོའི་ངར་སྒྲ་ཟབ་
མོ་སྒྲོགས་བྱེད་པའི་།
རི་*དྭགས་*ཀྱི་དབང་པོ་འཁོར་བྱེད་ཀྱིས་བཀོལ་འོས་པ་ཉིད་དུ་གང་གི་ཡོན་ཏན་
བརྗོད་ལྡན་འགྱུར་བ་།
ཡན་ལག་མཆོག་མཐོང་བདེ་གཤེགས་གནས་ཤིང་རྣལ་འབྱོར་ལྡན་དེས་ཁྱེད་ཀྱི་ངན་
པར་འབྲེལ་བ་སེལ་གྱུར་ཅིག་།

2. *ba'i. — 3. *dags; *kyi suppléé pour compléter le vers.

---

53. [1] Le roi des animaux dont l'élan terrible est célèbre du fait qu'il dévore des troupes d'éléphants possédés de la folle arrogance provoquée par l'écoulement de l'odorante liqueur du rut, s'avance par bonds et émet un rugissement terrible, sortant du gouffre insondable de sa gorge;

Ce roi des animaux peut être mis en servitude par les moyens tirés de la récitation de vos louanges, ô Yogi.

Préservez-nous du péché, Vous sur la tiare duquel se dresse l'image du Bienheureux!

[1] Voir la note stance 50.

भूयोऽपायानुमेयः च्युतदयहृदयो भीविधायी विहायः-
स्थेयान् शैलोपमेयः अयदलिगवयच्छायकायो निकायः ।
सद्योगोपायमायामय इव विलयं यातवान् यातवीर्यो
यत्पादध्यायिनेयः स सुगतनिलयो जायतां वो जयाय ॥ ५४ ॥

1. B bhūyā, prāyā, anūmayaḥ; D pāpā°; B vidhāya; C vihāya. — 2. B stheya, çthaira°; C °upameya; B arī, çavaya; ABC °chāya. — 3. B samgho°, māya; C īva; B virayanū; C viya; D vilayanū; B yatadhīyo; AD yātavīyo; C yādavīya. — 4. D yasyāda; B nirayo, jāyatāms, jayāḥ.

རབ་མང་གནོད་པས་རྗེས་སུ་དཔག་བྱ་བརྩེ་བ་ཟད་པའི་སྙིང་ལྡན་འཇིགས་པ་སྐྱབ་
པར་བྱེད་གྱུར་པ། །
མཁའ་ལ་གནས་ཤིང་རི་ཡིས་ཉེ་བར་གཞལ་བྲ་བྲུང་བ་མ་ཧེ་མདོག་གྱུར་འོད་ལྷའི་
ལུས་ཀྱི་ཚོགས། །
སྦྱོར་ཐབས་ལེགས་ལྡན་སྒྱུ་མའི་རང་བཞིན་ལྟ་བུ་གང་ཞབས་བརྗོད་པས་དམན་ཞིང་
བརྩོན་འགྲུས་མེད་པ་དང༌། །
རྣམ་པར་ཉམས་པར་བགྱིད་ལྡན་བདེ་བར་གཤེགས་པའི་གནས་དེས་ཁྱེད་རྣམས་རྒྱལ་
བའི་སླད་གྱུར་ཅིག། །

4. Deux syllabes manquent au vers.

---

54. [1] La bande (de mauvais génies) qui ne se laissent connaître qu'au mal immense qu'ils font, qui ont rejeté de leur cœur toute compassion, qui inspirent la terreur,

Qui, plus inébranlables que le ciel, pareils à des montagnes, font une masse qui prend la couleur des abeilles et des buffles qui la hantent,

Cette bande, comme si ce n'était qu'un prestige destiné à provoquer l'union sainte, disparaît, perd toute vigueur et n'a plus qu'une existence imaginaire pour celui qui célèbre vos pieds, ô Vous qui êtes la résidence du Sugata. Faites-nous triompher!

[1] *Lotus de la Bonne Loi*, p. 266 : «Si un homme venait d'être entouré de Yakṣas, de Nāgas, d'Asuras, de Bhūtas et de Rākṣasas qui ravissent aux hommes leur vigueur, qu'il se souvienne d'Avalokiteçvara et ces êtres ne pourront lui enlever un poil du corps.»

संग्रासावासभूमिं करिविसरसरद्यादसं भास्वरासि-
प्रासप्रोल्लासिभङ्गं प्रसृतसितलसत्केतुसत्फेनहास्यां ।
यत्सेवासाधुनावा द्विषदसमसमित्सारसेनास्रवन्तीं
सोत्साहाः संचरन्ते सुखमसुखमसौ संह्रियाद्वः सरोजी ॥ ५५ ॥

1. D samgrāsā; B vāsobhūmi; C bhūmiḥ; ABCD kali, lecture tibétaine kari; C saradhādasaṃ; D °yādasāṃ. — 2. C prosa; B prālāsi; C ptollāsi; B bhamgā; D bhaṅga; B çita; C salphaṇa; B °sāṃ; D °syaṃ. — 3. B sādhūnāvā; C °vāsā; B dvipad, açama; D çamitsāra; C samimitmāra; AD çravaṃtīṃ; B çravanti; C çravantī. — 4. B sosāhāḥ; AC sotsāhā; B sacalante, sandriyād; C sañjiyad.

གླང་ཆེན་ཚོགས་ཀྱི་ཆུ་སྲིན་རབ་རྒྱུ་རལ་གྲི་མདུང་རིངས་འོད་དང་ལྡན་པའི་རྦ་
རླབས་འཁྲུག་ཅིང་རྒྱུག །
རབ་བསླད་དཀར་ཞིང་གྱོ་བའི་ཏོག་གི་དབུ་བ་ལེགས་པར་དཔལ་ལྡན་སྒྲོག་པའི་
གནས་ཀྱི་སར་གྱུར་པ། །
མཚུངས་མེད་དགྲ་རྣམས་ཡང་དག་འགྲོགས་པའི་སྡེ་བརྟན་ཆུ་བོ་དག་ནི་གང་ཞིག་
བསྟན་པ་ལེགས་པའི་གྲུས། །
སྤྲོ་བ་དང་བཅས་ཡང་དག་རྒྱལ་འགྱུར་མཚོ་སྐྱེས་ཅན་དེས་ཁྱེད་ཀྱི་བདེ་མིན་བདེ་
བར་སེལ་གྱུར་ཅིག

55. [1] L'océan des puissantes armées qui livrent des combats sans pareils,

Séjour de l'épouvante, où les troupes d'éléphants se répandent comme des monstres marins.

Où les brillantes épées et les javelots s'entrechoquent telles des vagues, et où les étendards agités déploient leur blancheur semblable au sourire même de l'écume.

Cet océan, les vaillants peuvent le traverser aisément [2], grâce au bon navire qu'est votre culte.

Ô Porteur du lotus, délivrez-nous de la douleur!

(1) *Lotus de la Bonne Loi*, p. 265 : «Si un homme est entouré par une troupe d'ennemis armés de leurs épées, ne songeant qu'à le détruire, il n'a qu'à se souvenir d'Avalokiteçvara pour qu'en un instant ses ennemis conçoivent en sa faveur des pensées de bienveillance.»

(2) D'après la version tibétaine : «Les vaillants traversent l'Océan, écartez facilement de nous le malheur.»

भूभृत्संभारभेदप्रभुकरविभवो भूरिभाभोगभीमं
बिभ्राणश्चित्रभानुं भवद्तिभरभीसंभ्रमोद्भ्रान्तिभूतः ।
दंभोलिर्भीतिभाजामभवदभिपतन्नाशुनाभावभूमि-
र्भक्तेर्यस्य प्रभावात्स भवतु भवभिद्वो भृताम्भोजशोभी ॥ ५६ ॥

1. C pratukara; B vibhavā. — 2. B bibhrāṇa; A uti; B saṃbhama°; A °bhrāti. — 3. B daṃbhori; D bhumi; B bhūmī; C bhūmiḥ. — 4. B bhakte; C bhaktir; B prabhāvā, bhavatid; D bhutā°; C çābhi.

ས་འཛིན་ཚོགས་རྣམས་འབྱེད་པའི་མཐུ་ལྡན་འོད་ཟེར་རབ་མང་འཕྲོར་པའི་འོད་ལ་
སྤྲུར་ཙེར་འཇིགས་བྱེད་པ། །
རབ་ཏུ་བཀྲ་བའི་མེ་འོད་རྣམ་འཛིན་འཇིགས་པས་ཟིལ་གནོན་འབྱུང་པོ་*རྣམས་རྨོངས་
ཤིང་འཁྲུལ་བ་སྐྱེད་པ། །
རྡོ་རྗེ་འཇིགས་པའི་སྟོང་གི་མངོན་དུ་ལྷུང་བ་དག་ནི་གང་ལ་གུས་པའི་མཐུ་ལས་
ཕྱུར་ཉིད་དུ། །
རྣམ་པར་ཉམས་པའི་སར་འགྱུར་མཛེས་ལྡན་མཚོ་སྐྱེས་འཛིན་པ་དེ་ཡིས་ཁྱེད་ཀྱི་
སྲིད་པ་འབྱེད་གྱུར་ཅིག། །

2. *rnams ni.

---

56. [1] Le foudre d'Indra, dont la puissance de son éclat est capable de fendre les chaînes de montagnes, qui porte un feu terrifiant dont le cercle brille avec intensité, qui cause le trouble et l'égarement par la terreur qu'il fait peser sur les créatures,

Ce foudre, pour ceux qui sont sujets à la crainte, devient un pur néant sitôt qu'il tombe,

Grâce à la puissance de dévotion que l'on vous témoigne, Ô Vous qui rayonnez de la splendeur du lotus que vous portez.

Brisez nos renaissances!

[1] *Lotus de la Bonne Loi*, p. 266 : «Si une pluie épaisse vient à tomber du milieu des nuages sillonnés par les éclairs et par la foudre, on n'a qu'à se souvenir d'Avalokiteçvara et la tempête se calmera au même instant.»

आबाधाधूतधैर्यश्च्युतिविधिसविधो दुर्विधक्रोधवेधो
बाधादुःसाधरोधोद्धुरबहुविविधव्याधिसंबाधदेहः ।
यस्य ध्यानावधानादधिकधृतिसुधाधानसंधारितासुः
धीमान्नाधेर्विधेयो धियमवतु स वो वोधये बुद्धमूर्धा ॥ ५७ ॥

1. A °dhairyamç; B °dhaiyyaç; C °ghairyaç; BC cyūti; B duvvidha; ACD krodhi; B dhīmo; D vedhod. — 2. D dhādhā; B sādhi: AC °uddhūra; B udbūra; A vividhi; AC hetuḥ; B deha, lecture adoptée dans la version tibétaine. — 3. B °bhāsa; ACD °asud. — 4. AC dhimā; B dhamān; BD nādhe; B bodhaya; ACD mūrddhnā; B mūrddha.

ཀུན་*ཏུ་གཟིར་བས་བརྟན་ཉམས་འཆི་བའི་སྐྱབ་བྱེད་ཉེ་གྱུར་ལྷ་རན་ཁྲོས་པས་
འཁར་རྗེ་ཞན་གྱུར་པ། །
ཟུག་གཟེར་བརྣག་དཀའ་དྲག་པོས་འགོག་བྱེད་ནམ་པ་སྣ་ཚོགས་མང་པོའི་ནད་ཀྱིས་
རབ་ཏུ་གཟིར་བའི་ལུས། །
གང་གིས་བསམ་གཏན་ངེས་བརྗོད་བདུད་རྩི་འཛིན་བྱེད་ཀྱིས་བཟུང་འགྲོ་བ་བློ་ལྡན་
ཟུག་རྡུས་མི་བཟི་བར། །
ལྷག་པར་དགའ་བསྐྱེད་མགོ་ལ་སངས་རྒྱས་དེ་ཡིས་ཁྱེད་རྣམས་བློ་ནི་བྱང་ཆུབ་སྦྱར་
དུ་སྤྱུར་གྱུར་ཅིག །

1. *du.

---

57. [(1)] Celui dont le courage est ébranlé par la douleur, qui est près de mourir et qui est pénétré d'une mauvaise colère,

Dont le corps est rempli de maladies diverses et nombreuses, qui se cabrent contre les obstacles et dont la douleur est insupportable,

Grâce à l'application qu'il met à méditer sur Vous, il reprend haleine, réconforté par cette plénitude d'ambroisie d'une extrême vigueur. Il devient un sage sur qui le mal n'a plus de prise [(2)].

Ô Vous qui portez le Buddha sur Votre tête, dirigez notre esprit vers l'Illumination!

(1) *Lotus de la Bonne Loi*, p. 266 : «La force des mantras, les formules magiques, les herbes médicinales, les Bhūtas, les Vetālas, la destruction du corps, tous ces dangers sont renvoyés à leur auteur par celui qui se souvient d'Avalokiteçvara.»

(2) D'après la version tibétaine : «qui obtient un bonheur parfait».

आराद्दाहूतियातृक्षितिपतिरतुलारातिशातिप्रताप-
प्रोद्गीतिर्दण्डनीतिप्रथितपितृपतिख्यातिजिद्दण्डनीतिः ।
यत्पादाधीतिशक्तेः कुपितमतिरतिप्रीतिमायाति भूते-
र्व्याघातोद्भूतिहेतुर्जिनवृषवसतिः संह्रियाद्वः स भीतिम् ॥ ५८ ॥

1. B hāhūti; BD yātrī; B atura°, sāni; D pratāpā. — 2. B progīti, omis dans la version tibétaine; B pibhṛ; D khyāta; B yata. 3. B dhiti. çakti, bhūti; AC bhūte. — 4. C vyādhāta°; ABC °udbhuti; BC hetu, dhṛṣa, saṃhriyād; C saṃjiyād; B bhiti.

རིང་ནས་*འབོད་བཞིན་གཤེགས་པའི་ས་བདག་མཚུངས་མེད་དགྲ་རྣམས་ཉམས་ཤིང་
རབ་ཏུ་གདུང་བར་བྱེད་པའི་སྐུ །
དྲག་ཏུ་འོན་ཅང་*ཕ་*མེས་*བདག་ཁྲིམས་ལུགས་གྲགས་པ་*གཟི་*བྱིན་*ཅན་ལས་རྒྱལ་
ཁྲིམས་ལུགས་དག་དང་ལྡན་།
འཁོར་བ་རྣམས་ཀུན་རྟག་པ་སྐྱེད་པའི་རྒྱུར་གྱུར་ཁྲོས་པའི་བློ་ཅན་གང་ཞབས་
བརྗོད་པའི་ནུས་པ་ཡིས་།
མཆོག་ཏུ་མཛའ་བར་འགྱུར་བྱེད་རྒྱལ་བའི་ལྷ་མཆོག་གནས་དེས་ཁྱེད་ཀྱི་འཇིགས་
པ་ཡང་དག་འཕྲོག་གྱུར་ཅིག་།

1. *bod. — 2. *pha.*mes.*bdag.*gzi.*byin.*čan suppléés pour compléter le vers.

---

58. Le roi, qui s'en va au loin pour provoquer (au combat), qui se glorifie d'une majesté sans égale, destructrice des ennemis,

Dont la justice surpasse la réputation de celle de Yama, pourtant célèbre pour son extrême justice,

Grâce à la puissance de méditation sur vos pieds, ô Séjour du meilleur des Buddhas, ce roi à l'esprit courroucé devient d'une extrême bienveillance,

Lui qui était cause de la production des obstacles à la prospérité de ses sujets !

Écartez de nous tout danger[1] !

[1] Ici se termine l'énumération des périls, qui ne sont qu'au nombre de onze.

ब्रह्मा जिह्मायितोऽभूद्गुरुरपि गुरुः खण्डिताखण्डलोक्ति-
र्विष्णुःतूष्णीमधृष्टो वचनविरचने वीतगर्वोऽपि शर्वः ।
तुष्टास्तुष्टूषवोऽपि स्फुटमिति विबुधा नो बुधा यद्गुणोक्तौ
स श्रीमानब्जपाणिर्जयति जिनमनोगोचरान्तर्गुणौघः ॥ ५९ ॥

1. D jilāyito; B °abhūt; C agarur; B aṃpi, naguruḥ, khaṅḍata, °ākhaṅḍaç; A °ukte; C uktiḥ; B kti. — 2. ABC viçnus; D viçnuḥ; A trçnon; B trçno; C trkṣṇī; D tulīn; A nadhrçyaḥ; B dhrṣtar; C cadhrçṇaḥ; D nadhrçṇur; lecture tibétaine : tuṣṇīm, adhṛṣṭaḥ; B gavva, sarva. — 3. ABC tuṣṭaṣavo; D huṣṭu-ṣavo; B 'vi, būdhā; A guṇokrau; B yaguṇokrau. — 4. B saḥ; AB pāṇi; C manor; B °anta.

ཚངས་པ་དམན་*པ་ཉིད་གྱུར་བླ་མ་ཡང་ནི་བླ་མ་མིན་དང་*རྡུམ་ལ་ཉམས་པར་བརྗོད་པ་ཉིད། །
ཁྱབ་འཇུག་མི་སྨྲའི་དང་ཚུལ་དབང་ཕྱུག་ཀྱང་ནི་*ཚིག་རྣམས་རྣམ་པར་འགོད་པའི་ཁེངས་པ་མེད་གྱུར་ལ། །
ཚིམ་ཞིང་གསལ་བར་བསྟོད་འདོད་རྣམས་ཀྱང་དེ་ལྟར་ལྷ་རྣམས་གང་གི་ཡོན་ཏན་བརྗོད་ལ་མཁས་མིན་ཏེ། །
རྒྱལ་བའི་ཐུགས་ཀྱི་སྤྱོད་ཡུལ་ནང་གི་ཡོན་ཏན་ཚོགས་མདའ་ཕྱག་ན་པདྨ་དག་གིས་རྒྱས་གྱུར་ཅིག། །

1. *ba; *dum suppléé pour compléter le vers. — 2. *chigs.

---

59. Brahmā est embarrassé, ce maître n'est plus supérieur, son discours continu est interrompu.

Viṣṇu intimidé se tait et Çiva même a perdu tout orgueil à composer ses phrases.

Ils sont charmés et il est évident qu'ils seraient désireux de vous glorifier, ô Vénérable, mais les dieux sont incapables d'énumérer toutes vos vertus !

Vive «Celui qui tient le lotus à la main et dont le flot des vertus ésotériques est le domaine de l'Esprit du Vainqueur» !

धात्रा चित्रं चरित्रं सुररिपुरिपुणा सत्रिणेत्रेण नेत्रे
गोत्रामित्रेण गोत्रं गतिरपि गुरुणा रात्रिपेणापि गात्रम् ।
मैत्रं मित्रेण पुत्रीयितसकलजगत्प्रेम पुत्रेण चात्रे-
र्यत्रेदं स्तोत्रपात्रं स्तुतमवतु स वोऽमात्रसत्त्वोऽब्जपाणिः ॥ ६० ॥

1. B dhātā, calitraṃ, ripunā, satinātreṇa. — 2. B mitraṇa, ati. — 3. B maitri; D maitrī; AB putrīpita; B preta; C sūtreṇa; B cotre. — 4. C °ida, strota; ABCD pātrāṃ; C stutavatu, 'šātra; B çatro.

ཡབ་ཀྱིས་ཡ་མཚན་ལ་ཏེ་ལྷ་དགྲའི་དགྲ་ཡིས་སྤྱོད་པ་དང་ནི་མིག་གསུམ་ལྡན་པས་མིག་དག་ལ། །
རིགས་ཀྱི་དགྲ་ཡིས་རིགས་ལ་བླ་མ་ཡིས་ཀྱང་གཤེགས་པ་ལ་སྐྱེ་མཚན་མོའི་བདག་པོས་སྐུ་ལ་འོ། །
གྲོགས་པོ་ཡིས་ནི་བྱམས་པ་ལ་ཏེ་ཡ་ཏྲའི་བུ་ཡིས་འགྲོ་ཀུན་བུ་ལྟར་གྱུར་པའི་མཉེས་གཤིན་ལ། །
འདི་བསྟོད་བསྟོད་པའི་སྣོད་གང་མཐའ་ཡས་སྦྱིན་མཛད་ཕྱག་ན་ཆུ་སྐྱེས་དེ་ཡིས་ཁྱེད་རྣམས་སྲུང་གྱུར་ཅིག། །

---

60. Ô Vase d'élection, en vous voyant,
Brahmā célèbre votre splendeur, «l'Ennemi de l'Ennemi des dieux» (Viṣṇu),
Votre conduite, «Celui qui a trois yeux» (Çiva), vos deux yeux,
L'«Ennemi de l'étable [*gotra*]» (Indra), votre race [*gotra*], le «Guru» (Bṛhaspati), votre démarche, le «Maître de la nuit», votre corps,
Mitra, votre bienveillance et le fils d'Atri (Soma), votre affection pour tous les êtres qui sont pour vous des fils.
Ô Vous qui tenez le lotus à la main et dont la générosité est illimitée, protégez-nous !

यस्मिन् ब्रह्मा बहुत्वं बहुबहुमतवानाननानां त्रिजानाम् ।
स्कन्दोप्यानन्दगर्भं नुतिषु नतिकृती नागनाथोऽपि मूर्ध्नः ।
शक्रः श्लाघ्यामनैषीन्नयनदशशतां यं त्रिलोक्य त्रिलोकी
लोकेशो निर्विरामानतिनयनरतिस्तोत्रपात्रं स पायात् ॥ ६१ ॥

1. AB °nā; D °jāntam. — 2. Lecture tibétaine : skandho; B °ṣi, garvva; D garbhan; C nutiṣu; AC 'hi; AB mūrddhaḥ; CD mūrddhnaḥ. — 3. B çaktaḥ, çlāghāṃ, anaiṣin; D aneṣin, trilokīṃ; B triroki. — 4. B lokyaçca, nirvva°; C nirāma°; CAD ratiḥ; C strotra; AC pālam.

གང་ལོ་ཚངས་པས་རང་གི་ཞལ་རྣམས་མང་པོ་ཉིད་ལ་མང་པོ་ལེགས་པར་བཞེད་དང་
ལྡན་པས་བསྟོད་ །
ཀུན་དགས་ཁེངས་ཤིང་ཕུར་པོས་གང་ངོ་ཀླུ་*རྣམས་དག་*གི་མགོན་པོས་ཀྱང་ནི་སྤྱི་
བོས་འདུད་པར་*བགྱིད་ །
བརྒྱ་བྱིན་འདྲེར་བྱེད་བརྒྱ་ཕྲག་བཅུ་རྣམས་བསྔགས་པ་བགྱིད་ཅིང་གང་ལ་རྣམ་གཟིགས་
རྒྱུན་ཆད་མེད་པར་ནི་ །
འདྲེན་བྱེད་དགའ་བས་ཕྱག་འཚལ་བ་སྟོད་ཀྱང་འཇིག་རྟེན་དབང་*ཕྱུག་དེས་
འཇིག་རྟེན་གསུམ་རྣམས་སྲུང་ཀྱང་ཅིག་ །

2. *rnams.mas *gis, *pgyid. — 4. *phyug suppléé pour compléter le vers.

---

61. Vase d'élection des hymnes, des joies du regard, des prosternations qui ne cessent jamais. En face de Vous,

Brahmā a apprécié au plus haut degré la multitude de ses têtes, comme une source de joie,

Et Skanda aussi, quand il s'est agi de Vous célébrer, et le «Roi des Nāgas», quand il s'est agi d'incliner la tête,

Çakra (1) (Indra), qui est le maître des trois mondes, s'est félicité d'avoir un millier d'yeux en vous contemplant!

() «Seigneur du monde», protégez-nous!

(1) D'après la version tibétaine : «Seigneur du monde, protégez les trois mondes.»

खेदी खे दीप्तरश्मिः किल विफलमसावध्वनीनोध्वनीनो
लोकालोकार्थमास्ते ननु कमलभृतो दीप्रतापः प्रतापः ।
धीरैधीरैरकारि स्तुतिरिति विहितोल्लासभासां सभासां
यस्यार्यस्यास्तु तस्माज्जगति क्षतरिपुक्षिप्रसादः प्रसादः ॥ ६२ ॥

1. C khadī; B °rasmī; D °rasmiḥ; AC adhvanī, omis dans D, aoriste passif 3ᵉ pers. sing. — 2, B °atham; ACD dīptatāpaḥ; B °pa; ACD °rair; A skuti; B tutī, °ulāma; C sabhosāṃ. — 4. B āyasya; A asku; B ata.

པདྨ་འཛིན་པའི་གདུང་*བྱེད་རབ་གསལ་འཛིག་རྟེན་པ་རྣམས་སྣང་བའི་དོན་དུ་
ཡོད་པ་མིན་ནམ་ཞེས་ །
མཁའ་ཡི་ལམ་ལ་ཉེ་མའི་མགྲོན་པོ་འདི་ནི་རལ་ཞིར་སྣང་བྱེད་འོད་ཟེར་འབྲས་བུ་
མེད་པར་གླེར་ །
བློ་ཡི་ནོར་ཅན་བློ་ལྡན་རྣམས་ཀྱིས་བསྟོད་པ་བགྱིས་པས་འདུན་སར་*རྒྱས་པའི་
སྣང་བ་སྒྲུབ་བྱེད་པ་ །
གང་གི་བཀའ་དྲིན་མྱུར་དུ་དགྲ་རྣམས་ཉམས་པར་བྱེད་པ་དེ་ལས་འགྲོ་བ་དགེ་
ལེགས་ལྡན་གྱུར་ཅིག་ །

1. *med. — 3. *rgas.

---

62. «C'est bien inutilement que ce voyageur aux rayons lumineux qui se fatigue à travers le ciel ait été déclaré le Soleil !

«Est-ce que ce n'est point l'éclat de «Celui qui porte le lotus rose» qui est le soleil pour illuminer le monde?»

C'est ainsi qu'a été célébré votre éloge, ô Noble, par les sages riches en intelligence. Et c'est pourquoi ceux qui siègent dans votre cour sont tout radieux de satisfaction.

Que votre faveur soit sur le monde et qu'elle abatte bien vite vos ennemis !

न्यस्ता यस्मिन्नमस्ये नतिरपि नितरामुन्नतिः पुण्यधाम्नां
निःसामान्यैकमान्येऽपचितिरुपचितिर्भूयसी भक्तिभाजाम् ।
ध्यानस्थानस्य यस्य स्मृतिरपि सहसा विस्मृतिर्भूतभीतेः
सोऽनन्ताचिन्त्यलोके विहितहितपथो लोकनाथोऽवताद्वः ॥ ६३ ॥

1. B °sya, punya; D dhīmnaṃ; AC dhāmnā. — 2. B niḥsāmāna°, °ekamānya, 'pyacitir; lecture tibétaine : apy acitir; B °ti. — 3. B ipi; ABC °ti; B bhūtadbhabhīteḥ; D bhūtibhīteḥ. — 4. B sā, lokya, hitavihita; B dvatād.

ཕྱག་འོས་གང་ལ་ཕྱག་འཚལ་བཀོད་པ་ལས་ཀྱང་བསོད་ནམས་སྣོད་རྣམས་ཤིན་ཏུ་
མཐོ་བ་ཉིད་འགྱུར་ལ། །
ཐུན་མོང་མིན་པའི་མཆོད་འོས་གཅིག་པུ་མཆོད་ཀྱང་གུས་པའི་སྣོད་རྣམས་ཉེ་བར་
བསགས་པ་ཤིན་ཏུ་མང་། །
གང་གི་བསམ་གཏན་གནས་པ་དྲན་པ་ཡིས་ཀྱང་འབྱུང་པོའི་འཇིགས་པ་དག་ནི་
འཕྲལ་ལ་བརྗེད་འགྱུར་བ། །
མཐའ་ཡས་བསམ་གྱིས་མི་ཁྱབ་འཇིག་རྟེན་ཕན་པའི་སྒྲུབ་ལམ་འཇིག་རྟེན་མགོན་
དེས་ཁྱེད་རྣམས་སྲུང་གྱུར་ཅིག། །

---

63. Protecteur du Monde!

L'inclination que l'on fait devant Vous, si digne d'hommage, n'est en effet qu'une complète élévation pour les fidèles;

(1) L'adoration que l'on vous témoigne, à Vous qui êtes vénéré d'une manière unique et extraordinaire n'est en effet qu'une supériorité (2) plus grande pour tous les dévots;

Votre souvenir, séjour de méditation, n'est en effet que l'oubli immédiat des périls de l'existence;

Ô Vous, qui dans ce monde infini et inconnaissable, êtes la voie qui mène au bien, protégez-nous!

(1) Autre sens : perte.

(2) Autre sens : gain.

दम्भो दम्भोलिरैन्द्रः क्वचिदकृत सुरारातिशातोऽतिशातो
हारीहारीरणासौ बलवति विफलाभीषुराजीषुराजी ।
चक्रे चक्रेण नार्थं हरिरिति जनता नूनमाहेति हेति
व्यासव्यासक्तिमृते जयति रिपुजनोल्लासरोजी सरोजी ॥ ६४ ॥

1. AC suro; BD sāto; C çito; B vi°. — 2. B °ṣū, °ṣū. — 3. ACD nāthaṃ; B nātha, ati. — 4. A udrām; B utrya; C uḍāṃ; D udyaṃ; lecture tibétaine rte; B °pū, °ulvāsaṃ, néologisme.

དབང་པོའི་རྡོ་རྗེ་བརྟན་ཏེ་*ལྷ་ཡི་དགྲ་རྣམས་ཉམས་པར་གང་གིས་བྱས་ཤིང་
སྟོབས་ལྡན་འཕྲོག་བྱེད་ནི་ །
ཤིན་ཏུ་རྣོ་ཞིང་ཡིད་འཕྲོག་མངོན་པར་མི་རྟག་མདའ་ཅན་དག་ལ་མི་རྟག་ཅན་ནི་
འབྲས་བུ་མེད་ །
ཁྲབ་འཇུག་འཁོར་ལོ་ལ་ནི་འཁོར་ལོ་དོན་ཡོད་མིན་ཞེས་སྐྱེ་བོའི་ཚོགས་ཀྱིས་ངེས་
པར་བརྗོད་ཅེས་ནས་ །
མཚོན་ཚོགས་བརྒྱུང་བ་མེད་པར་དགྲ་ཡི་སྐྱེ་བོ་དགའ་*བ་བཅོམ་པ་མཚོ་སྐྱེས་ལྡན་
པས་རྒྱལ་གྱུར་ཅིག་ །

1. *lha'i. — 3. La version tibétaine ne semble pas avoir compris le sens des trois premiers vers. — 4. *bas.

---

64. «Décevant est le foudre d'Indra : sa faiblesse a fait la joie des ennemis des dieux!

«La série des traits dont Çiva ici-bas accable ses ennemis est sans effet contre le puissant Kāma;

«Viṣṇu, de son disque, n'a pas atteint le but.» C'est ainsi que parle en vérité la foule.

Vive donc «Celui qui tient le lotus», qui détruit la joie des ennemis sans dépendre du jet d'une arme!

लोकातीतं दधानः सुखमपि जगतां तीव्रदुःखेन दुःखी
नित्यं नित्यानुरक्तोऽप्यशरणकृपणप्राणभृद्योगयुक्तः ।
त्रैलोक्यस्यैकनाथोऽप्यसमरुचिजनाराधनाबन्धुरो यः
सोऽव्यात् संबुद्धमौलिर्विहितविसदृशाचिन्त्यचर्यश्चिरं वः ॥ ६५ ॥

1. A lākātītam; B lokātitam, dadhānam, sūkham; BD jagato; B tīva, dūḥ°. — 2. B nitya, yogānurakro; A tyānurakro; D tyāgānurāgo; B asaraṇa; AC kṛpaṇaḥ; B karuṇo; ACD bhṛtyāga, lecture tibétaine muktiḥ. — 3. B °Kyasyai; D açama; B jano, °no; AC °nāṃ; B bandhurā, ya. — 4. BC mauli; B sadṛsa°, °acite, cayāç; ACD caryāç; A cira; B citaram.

འཇིག་རྟེན་འདས་པས་བདེ་བ་འཛིན་པར་གྱུར་ཀྱང་འགྲོ་བའི་སྡུག་བསྔལ་དྲག་པོ་
དག་གིས་སྡུག་བསྔལ་ལྡན་།
རྟག་ཏུ་རྗེས་སུ་ཆགས་པ་བཏང་*བར་གྱུར་ཀྱང་སྐྱབས་མེད་སྡུག་པའི་ཕྱོག་ཆགས་
གཏོད་བ་དག་ལས་གྲོལ་།
འཇིག་རྟེན་གསུམ་*གྱི་མགོན་པོ་ཉིད་དུ་གྱུར་ཀྱང་མི་མཉམ་སྤྱོད་ལྡན་འགྲོ་ལ་སྙེན་
ཞེར་འདུད་པ་བགྱིད་།
མཚུངས་བྲལ་བསམ་ཡས་སྤྱོད་པ་སྐྱབ་མཛད་མགོ་ལ་སངས་རྒྱས་གང་དེས་*བྲེད་
རྣམས་ཡུན་རིང་སྲུང་གྱུར་ཅིག་།

2. *bar. — 3. *çi. — 4. khye.

---

65. Ô Vous dont la tiare est ornée du Buddha Parfait!

Quoique portant une félicité qui surpasse cet univers, vous souffrez des douleurs lancinantes des créatures;

Quoique constamment attaché à l'éternel, vous vous attelez au service des créatures misérables et sans protection.

Quoiqu'étant le Maître Unique des trois mondes, vous vous abaissez jusqu'à plaire à des êtres dont l'éclat est inférieur (1).

Protégez-nous éternellement, Vous dont la conduite est inconcevable, sans pareille et parfaite!

(1) D'après la version tibétaine : «dont les désirs sont indignes».

निर्विच्छेदन्त्रिलोकीनिहितनिरुपमस्नेहयोगानुयोगान्
निर्वाणो नप्रकंप्यो बलवदलघुभिस्तीर्थिकोन्मत्तवातैः ।
जीयाल्लोकेशदीपः स भुवनभवनोद्भूतमोहान्धकार-
ध्वंसोऽविध्वंसधामा परहितकरणोद्योगसंवृत्तवर्त्तिः ॥ ६६ ॥

1. ACD nirvicheda; B nivvicheda; lecture tibétaine virūpa; la version tibétaine précise le double sens de sneha; omis dans A; B stahayogān, natvogā; C yogā. — 2. A nirvāṇam; B nivvoṇam; C civāṇam; D nirvāṇan; B krakampā; AC balabalad; B balavad, araghūbhis; C aladyutibhis; B tīlhika°; AB vatai; C rāgaiḥ. — 3. B °pa; C su; B bhavanā; C bhavarod°; B 'bhūta, kārā. — 4. A vidhvasadhāmā; B vidhvasāvidhāmā; C dhvaṃsadhāmā; D dhvaṃsāvidhvaṃsadhāmā; omis dans la version tibétaine; ABCD karuṇā; B saṃvatta, vartta.

རྒྱུན་མི་འཆད་པར་འཇིག་རྟེན་གསུམ་དུ་*དཔའ་མེད་མཉེས་གཤིན་སྣུམ་*གླུགས་སྦྱོར་
བ་དག་ལས་ཞི་བར་ནི། །
གང་ཞིག་མི་གཤེགས་སྤོབས་*དང་ལྡན་མི་ཆུང་*བ་སྨ་སྨྲེགས་རླུང་འཚུབས་དག་གིས་
རྣམ་པར་མི་གཡོ་ཞིང་། །
གཞན་ཕན་རྒྱུ་ལ་བརྩོན་པ་རབ་བརྟན་སྡོང་བུ་མི་ཉམས་འོད་ཟེར་དང་ལྡན་སྲིད་པའི་
ཁང་པར་ནི། །
གཏི་མུག་མུན་ནག་པོ་*རབ་ཏུ་འཐིབས་པ་སེལ་བྱེད་འཇིག་རྟེན་དབང་པོའི་སྒྲོན་
*མེ་ཡིས་རྒྱལ་གྱུར་ཅིག། །

1. *dpa, *glugs. — 2. *daṅ *ba suppléés pour compléter le vers. — 4. *pa suppléé pour compléter le vers; *med.

---

66. Seigneur du Monde, Lampe ardente!

Grâce à l'emploi constant de l'emploi de votre incomparable huile (ou affection) versée aux trois mondes sans distinction, votre calme absolu (ou le Nirvāṇa) n'est pas ébranlé par les vents affolés de l'erreur;

Votre lumière indéfectible dissipe les épaisses ténèbres de l'ignorance nées des renaissances des créatures;

Votre mèche s'emploie avec persévérance à travailler pour le bien d'autrui.

Vive le «Seigneur du Monde, Lampe ardente!»

क्वासौ सर्वत्रमैत्री क्व विषमवहलक्लेशविद्वेषिदाहः
क्व प्रौढा मुक्तिशक्तिः क्व च हठः करुणापाशनिष्पन्दबन्धः ।
क्वोपेक्षापक्षपातः क्व परहित*कृतिव्यग्रता तद्विचित्रं
चित्रं राजीवपाणेश्चरितमतिजगज्जायतां ज्यानिजिद्वः ॥ ६७ ॥

1. B kvasau, maitri, bahara; lecture tibétaine bahula; B dohaḥ. — 2. B mūkti, sakti; C çakti; AB vahaṭa; CD cahaṭa; D pharuṇa, °vāça; B nispanda; CD niṣpanda; A nispanda. — 3. B kvavyakṣā; C °apekṣā; D kropekṣa; *omis dans C; B tavicitram. — 4. B °vāṇeç; D paṇoḥ; A jugaj; B jāyatākyāni.

གང་དུ་འདི་ནི་ཀུན་ལ་བྱམས་ལྡན་མི་བཟད་མང་པོར་གྱུར་པའི་ཉོན་མོངས་དགྲ་རྣམས་ཅི་ལ་སྲེག །
གང་དུ་གྲོལ་བར་ནུས་པའི་མཐུ་ལྡན་སྙིང་རྗེའི་ཞགས་པ་བརྟན་པོས་གྱི་བ་མེད་པར་ཅི་ལ་འཆིང་ །
གང་དུ་བཏང་སྙོམས་ཕྱོགས་ཉིད་ལ་བསྟེན་གཞན་ལ་ཕན་པར་བགྱིད་སླད་ཅི་ལ་འཁྲུག་སྟེ་དེ་ཡི་ཕྱིར་ །
རྣམ་བཀྲ་ངོ་མཚར་ཕྱག་ན་པདྨའི་སྤྱོད་པ་འགྲོ་ལ་ས་འདས་པས་ཁྱེད་རྣམས་དམན་ལས་རྒྱལ་གྱུར་ཅིག་ །

---

67. Ô Vous qui tenez le lotus à la main!

Eh quoi, d'une part cette bonté universelle et de l'autre ce feu qui consume les ennemis que sont les passions puissantes et dangereuses!

Eh quoi, cette robuste puissance de libération et ce nœud tout frémissant du lacet de votre impérieuse compassion!

Eh quoi, d'une part cette inclination pour l'indifférence et de l'autre cet empressement au bien d'autrui!

Quel contraste[1]!

Que votre étonnante conduite qui dépasse le monde, vainque pour nous la misère!

[1] D'après la version tibétaine : «la conduite aux multiples manifestations.»

सर्वे यः सर्वरूपप्रथनपृथुनयः सर्वदा सर्वनाथः
सर्वेषां सर्वथा यो विनयविधिमहासर्वगुर्वर्थसिद्ध्यै ।
सर्वैः सातीतगर्वैर्गुरुमहिमगुणैः खर्वयन् सर्वगर्वान्
सर्वः सर्वप्रदो वः स फलयतु रुचीः सर्वविन्मौलिरुर्वीः ॥ ६८ ॥

1. ACD sarvoyaḥ; B savvoyaḥ; lecture tibétaine sarveyaḥ; C rūpaḥ; AC pṛthurayaṃ; B °naya; D nayaṃ. — 2. A vina; B vinaye; C pina; A mahāna; B sahāt; C mahān; D mahot; B gurvvatha; C siddhyai. — 3. B sarvva, sogīta, garvva; D gavaï; A garvai; AD gaṇaiḥ; C gaṇeḥ; B kharvaya, forme peu usitée; B gavān. — 4. AD sarvāḥ; A sarvapradā; B pharayatu, sarvacin, °upīḥ; C °sarvamaulikarvīḥ.

ཀུན་ལ་ཕན་ཤིང་ཀུན་གྱི་རང་བཞིན་དུ་གསལ་རྒྱ་ཆེ་ཚུལ་ལྡན་དུས་ཀུན་དུ་ནི་
ཀུན་གྱི་མགོན་།
ཀུན་གྱི་དོན་ཆེན་ཐམས་ཅད་སྒྲུབ་སྟད་གང་ཞིག་འདུལ་བའི་སྒྲུབ་བྱེད་རྣམ་པ་ཀུན་
ནི་སྟེར་བར་བགྱིད་།
བླ་མར་གྱུར་ཅིང་ཆེ་བའི་ཡོན་ཏན་ཀུན་གྱིས་ཀུན་ལས་འདས་ཤིང་ཁེངས་པ་ཀུན་ནི་
ཞུམ་པར་བགྱིད་།
ཀུན་ནི་ཀུན་ལ་རབ་སྦྱིན་མགོ་ལ་ཀུན་མཁྱེན་དེས་ནི་སྲེད་ཆེན་ཁྱེད་རྣམས་འབྲས་
དང་བཅས་གྱུར་ཅིག་།

---

68. Ô vous qui portez l'Omniscient sur votre tiare!

Vous êtes bienfaisant à tous; votre vaste sagesse se manifeste sous toutes les formes.

Vous êtes en tout temps le protecteur de tous; vous êtes pour tous, à tout égard, celui qui conduit au but tracé par le Grand Maître Universel des règles disciplinaires.

Vous humiliez tous les orgueils par toutes vos qualités qui font la grandeur du Maître, pourtant dégagées de tout orgueil.

Vous qui êtes l'Omniprésent, qui accordez tout, ô faites fructifier nos vastes désirs [1].

[1] D'après la version tibétaine : «répandez vos larges rayons».

ईशः स्वामी प्रजानां पतिरमरगुरुर्लोकपालो महेन्द्रो
भास्वान् दृप्तारिदण्डः परजयबलिजिद् वित्तदो जैत्रपाशः ।
इत्यन्तर्हासगर्भं भणति परिजनेऽन्वर्थनाम्नां निजानां
पात्रे यत्रानुलज्जैर्नतममरगणैरब्जपाणिः स जीयात् ॥ ६९ ॥

1. BC īça, °mi; C pūjānāṃ; AB patim; B gure; B rokapāla; A mahīndro; B mahendra; C mahīndra. — 2. B svāu, darttāvi, parajāya; D parijaya; C balid; B °pāsa. — 3. ACD antarddhāsa; B antahāsa, gabha; lecture tibétaine garva; B bhanati, °jana, 'nvatha, °jānā. — 4. C pātra; B yetrātra; A lajjai; B rajjai; C lajjaiḥ; D rajjai; B natata, marujanair, jiyāt.

དབང་པོ་རྗེ་བོ་སྐྱེ་དགུ་རྣམས་བདག་འཆི་མེད་བླ་མ་འཇིག་རྟེན་སྐྱོང་བ་དག་དང་
དབང་པོ་ཆེ་།
འོད་*ལྡན་ནི་དགྲ་ཐུལ་དབྱུག་པ་གཞན་ལས་རྒྱལ་བའི་སྟོབས་དང་ལྡན་ལས་རྒྱལ་
ནོར་སྦྱིན་རྒྱལ་བའི་ཞགས་།
དོན་ལྡན་མིང་གི་སྟོང་ནི་རྒྱལ་བ་ཉིད་ཅེས་ཁོར་བཞད་ཀྱིས་ཁེངས་འཁོར་གྱི་སྐྱེ་
བོས་སྨྲས་པ་ལས་།
ལྷ་མི་སྐྱེ་བོ་ངོ་མཚར་གྱུར་རྣམས་གང་ལ་ཕྱག་བགྱིད་ཕྱག་ན་ཆུ་སྐྱེས་དེ་ཡིས་
རྒྱལ་གྱུར་ཅིག་།

2. *ldan daṅ.

---

69. Vive Celui qui tient le lotus à la main!

Seigneur (1). — Souverain (2). — Maître des créatures (3). — Précepteur des Immortels (4). — Protecteur du Monde (5). — Seigneur tout-puissant (6). — Étincelant (7). — Justicier des ennemis (8). — Vainqueur du victorieux Bali (9). — Dispensateur des richesses (10). — Maître du filet victorieux (11). — C'est ainsi que votre fidèle entourage vous invoque avec un sourire contenu, tandis que les dieux en foule, quelque peu confus, s'inclinent devant vous, seul digne de porter leur titre personnel dans son plein sens.

(1—11) Ces titres désignent d'ordinaire Çiva (1), Viṣṇu (2), Brahmā (3), Bṛhaspati (4), les dieux des points cardinaux (5), Indra (6), Sūrya (7), Yama (8), Viṣṇu (9), Kuvera (10), Varuṇa (11).

वर्यार्याणां वरेण्यो वरपरविधुरोत्सारणासंवरो वो
दुर्वारैः सारमारैरमितकरधरो दुर्वारो वैरिवीरैः ।
वीरो वीरारिवारी प्रचुरतरवरोदारसंभारवारि-
स्फारासारोरुधाराविसरवितरणाधिरधाराधरः स्यात् ॥ ७० ॥

1. A varyāryāçāṃ; B varyāyāçā; C caryāryāṇāṃ; B varaṇyā, °dhū°. — 2. B duvvārai:, °aramika, taradharā; ACD durvaro; B būddharo. — 3. B viro, virā:; C vīro°; A pracutara. — 4. B sārā°; C sākhe°; AB répétition de dhārā, au féminin pour les besoins du vers; ABD ghīra°; ABC °dhara; B stā.

གཙོ་བོ་འཕགས་པ་རྣམས་ཀྱི་མཆོག་གྱུར་སྡོམ་པ་དག་ནི་ཕ་རོལ་ཕོངས་པ་རབ་ཏུ་
སེལ་བའི་མཆོག །
རབ་ཏུ་མར་བའི་མཆོག་སྤྲིན་རྒྱ་ཆེའི་ཚོགས་ཀྱི་ཆུ་ཡི་ཆར་དག་གསལ་ཞིང་ཆེ་བའི་
རྒྱུན་ཚོགས་ཀྱི། །
སྤྲིན་པའི་མི་དམན་*རྒྱན་འཛིན་གྱུར་ཅིང་*བཟློད་དཀའ་རབ་བརྟན་བདུད་ཀྱི་དགྲ་
ཡིས་*དཔའ་བོས་མི་ཐུལ་བ། །
དཔག་མེད་འོད་ཟེར་འཛིན་པའི་དཔའ་བོ་ཡིས་ནི་ཁྲེད་རྣམས་དག་གི་དཔའ་བོའི་
དགྲ་རྣམས་བཟློག་གྱུར་ཅིག །

3. *rgyan, *bzlog, *dba'.

---

70. Ô Vous qui êtes le meilleur parmi les plus nobles, qui vous êtes engagé à chasser le mal pour ceux qui sont privés des meilleurs dons,

Vous qui portez Amitābha, vous dont le contrôle spirituel met en fuite les meilleurs démons ennemis, auxquels rien ne résiste!

Héros qui écartez les ennemis héroïques[1], puissiez-vous être pour nous le noble nuage qui donne sans arrêt les larges gouttes des ondées abondantes qui pleuvent en masses généreuses de faveurs innombrables.

[1] D'après la version tibétaine : «Puissiez-vous être le héros qui écarte de nous les ennemis héroïques, vous qui êtes le noble nuage, etc.»

नित्योद्युक्तेऽतिशक्ते प्रभवति नलिनोद्भासि हस्ते समस्तो
नाथी संसारयादःपतिपथपथको लोक इत्याकलय्य ।
यस्मिन् विन्यस्य भारं लघुरलघुकृपो विश्वदीपं प्रपेदे
बुद्धोऽवन्ध्यप्रतिज्ञाकृतधृतिविधृतिर्निर्वृतिं सोऽवताद्वः ॥ ७१ ॥

1. B °dūkte, nari°. — 2. B nāthi, yāda, papathiko; AC pathathiko; A ākalasya; B ākarāpā; C ākalayā; D ākalaryya. — 3. B araghu, °kṛpā, visva, dipa; AC dīpaḥ; B pravade. — 4. B būdvā, avandya; C avandhyo; ABCD pratikṣa; B kṛti; BD vidhṛti; AB nivṛtiṃ.

གང་དུ་ཕྱག་ན་པདྨ་མཛེས་ལྡན་ནུས་པ་མཆོག་གྱུར་མཐུ་དང་ལྡན་ཞིང་རྟག་
ཏུ་སྒྲོར་བ་ལ་ །
འཁོར་བའི་ཆུ་བདག་ལམ་ལུགས་འཇིག་རྟེན་*མགོན་པོ་པཐའ་དག་མགོན་དང་བཅས་
ཤེས་རྣམ་པར་བསམ་ནས་ནི་ །
སངས་རྒྱས་སྙིང་རྗེ་མི་ཆུང་ཀུན་གྱི་སྒྲོན་མར་གྱུར་པ་དོན་དང་ལྡན་པ་རམ་བཙའི་
ཁུར་པོ་དག་ །
རྣམ་པར་དོར་ནས་ཡང་ཞིང་སྐྱ་རན་འདས་པ་འཐོབ་པར་དགེས་འཕེལ་དེ་ཡིས་
ཁྱེད་རྣམས་སྐྱུང་གྱུར་ཅིག་

2. *mgron.

---

71. « Dans cette main où brille le lotus, main toujours attentive, énergique et puissante, est le monde entier. Il est donc pourvu d'un protecteur pour le guider sur le chemin de l'océan des transmigrations. »

Ayant ainsi réfléchi, le Buddha eut recours à Vous, ô Lampe universelle, et ayant rejeté sur vous son fardeau, il fut allégé, car pesante est sa compassion.

Que le développement de votre constance qui ne fut point une vaine promesse, nous mène à la libération finale !

उच्चैरूढो गरीयान् सुगत इव जगत्कार्यसंभारभारो
न्यस्ता हस्ते प्रशस्ता निज इव कमलालंकृतिर्भक्तिभाजाम् ।
निर्वाणं नारकाग्नेर्निचय इव चिरं प्रापितः सत्त्वसार्थः
तीव्रक्लेशप्रबन्धो जन इव शमितो येन पायात्स युष्मान् ॥ ७२ ॥

1. B ado. — 2. BD prasastā; B kamara°, °kṛti. — 3. B nivvaṇam, °gna; C °gne; B nivaya. cira; BC °ta; C svatvasārthaḥ; BD satvasārtha; A satvasārtbas. — 4. BC tibra; C kleçe, īça; B samito, pāyā, yugbhān.

འགྲོ་བའི་བྱ་བ་ཚོགས་ཀྱི་ཁུར་ནི་བླ་མར་གྱུར་པའི་བདེ་གཤེགས་བཞིན་དུ་གཙུག་གིས་ལེགས་པར་བླངས་།
བསྔགས་པར་འོས་པ་པདྨའི་རྒྱན་ནི་གུས་པའི་སྣོད་ལ་རང་ཉིད་བཞིན་དུ་ལག་ཏུ་ལེགས་པར་གཏོང་།
སེམས་ཅན་ཚོགས་ཀྱིས་ཞི་བ་དག་ནི་དམྱལ་མེ་བཞིན་དུ་ཡུན་རིང་འཐོབ་པར་བགྱིད་།
གང་གིས་ཉོན་མོངས་རབ་འཆིང་རྣམས་ནི་ཤིན་ཏུ་མི་བཟད་འགྲོ་བ་བཞིན་དུ་ཞི་མཛད་དེས་ཁྱེད་སྲུངས་།

3. Quatre pieds manquent au vers.

---

72. Bien haut, vous portez, comme le vénérable Sugata, le poids de l'accumulation des œuvres du monde.

Vous ornez la main de vos dévots de la fortune, comme la vôtre l'est du célèbre lotus.

Vous éteignez la masse du feu infernal, aussi bien que vous menez depuis longtemps l'humanité au Nirvāṇa.

Vous maîtrisez, comme les hommes, le puissant lien des passions.

Ô protégez-nous !

यो नानानन्तरूपप्रकटनपटिमख्यातमायोऽप्यमायः
संशान्ताशेषभीरप्यतिकरुणतया कातराचारकारी ।
वीतक्रोधोऽपि दुष्टाशयदमनबुधक्रोधनित्यानुबन्धः
संबुद्धोद्भासिमौलिः स जयति महतां चिन्तनीयोऽप्यचिन्त्यः ॥ ७३ ॥

1. yo est omis dans B; D nāmā; B ānandasvarūpa; AC nānārūpa; B prakata; A paṭema; B patita; D patima. — 2. B saṃsānto; D aṣy; AC kātaro°; B kari. — 3. B °dhā; ABC budhaḥ; B kodha, anūbaddha. — 4. A saṃbṛdha°; B saṃbūdha°, moliḥ; C mauli; B cintiyo; D cintyanīyo.

གང་ཞིག་སྒྱུ་ཅན་མིན་ཡང་རང་བཞིན་སྣ་ཚོགས་མཐའ་ཡས་སྟོན་བྱེད་གསལ་བར་
གྲགས་པའི་སྒྱུ་དང་ལྡན་ །
འཇིགས་ཀུན་ཡང་དག་ཞི་ཡང་ཤིན་ཏུ་སྙིང་རྗེ་ལྡན་པ་ཉིད་ཀྱིས་འཇིགས་པར་
གྱུར་པའི་ཀུན་སྤྱོད་མཛད་ །
ཁྲོ་དང་བྲལ་བ་ཡིན་ཡང་གདུག་པའི་བསམ་པ་འདུལ་ལ་མཁས་པའི་*ཁྲོ་*བ་རྟག་ཏུ་
རྗེས་སུ་འབྲེལ་ །
བསམ་གྱིས་ཁྱབ་པ་མིན་ཡང་ཆེན་པོས་བསམ་བྱ་མགོ་ལ་རྫོགས་སངས་རྒྱས་མཛེས་
ལྡན་དེས་རྒྱལ་གྱུར་ཅིག་ །

3. *khro.*ba. suppléés pour compléter le vers.

---

73. Vous êtes renommé pour votre subtilité, qui se manifeste en des formes infinies et variées et pourtant vous êtes sans malice !

Vous anéantissez totalement la peur, et pourtant vous agissez comme un cœur faible, tant est grande votre compassion !

Vous êtes sans colère, et pourtant vous êtes perpétuellement attaché à une sage colère pour maîtriser nos intentions criminelles !

Vous êtes l'objet de la pensée des sages, et pourtant Vous êtes impensable !

Vive celui sur la tiare de qui brille le Buddha !

धत्ते नैवोत्तमाङ्गं परमपि तु वपुर्योऽमिताभाभिरामं
सन्नालं नारविन्दं गुरुभयविधुरा वैरिसेनापि यस्य ।
येनाबद्धा जटा नो जगदहितहतिव्यापृतेनापि कक्षा
दक्षोऽसौ रक्षताद्वः कुपितयममुखालोकनाल्लोकनाथः ॥ ७४ ॥

1. ABCD °ga; B amava, vapū; A vapurvo. — 2. B sannāran, transcription tibétaine mnnālam (?); C °vinda; B vaili°, sanopi. — 3. B yavyabaṃddhā, hatiḥ; D hatir; ABCD vyāpitena; D kakṣyo, omis dans la version tibétaine. — 4. D dakṣyo; B va, kūpita; A kapita; D ya; B mūkha, ālokanā.

ཡན་ལག་དམ་པ་ཁོ་ན་མ་ལག་སྐུ་ལུས་མཆོག་ཀྱང་དཔག་མེད་འོད་ཀྱི་མཛོན་པར་
དགའ་བ་འཛིན་ །

གང་གི་པདྨ་ཁོ་ན་མ་ལག་དགྲ་སྡེ་དག་ཀྱང་ཀྱི་འཇིགས་བཟོད་པར་དཀའ་བ་དག་
ཀྱང་མནན་འཞི་ །

གང་གི་རལ་པ་ཁོ་ན་མ་ལག་ནུས་པ་དག་ཀྱང་འགྲོ་བའི་དགྲ་འཇོམས་བྱེད་པར་
ཆས་ཤིང་བསྣམས་ །

མཁས་པ་འཇིག་རྟེན་མགོན་འདིས་གཤིན་རྗེ་ཁྲོས་པའི་བཞིན་ནི་སྣང་བ་དག་ལས་
བྲེད་རྣམས་སྲུང་གྱུར་ཅིག་ །

---

74. Protecteur du Monde!

Ce n'est pas seulement votre tête, mais tout votre corps parfait qui porte le charme d'Amitābha;

Ce n'est pas seulement votre lotus qui a une excellente tige, c'est aussi, écrasée sous le poids de la peur, l'armée de vos ennemis dont le venin est épuisé[1];

Ce ne sont non seulement vos tresses d'ascètes que vous nouez, mais bien les franges de votre vêtement, que vous retroussez pour vous occuper à détruire les maux de l'humanité[2];

Que votre dextérité nous préserve de voir le visage courroucé de Yama!

(1) D'après la version tibétaine, on aurait : «non seulement son lotus... mais aussi il déprime les ennemis sous le poids de la peur.» Jeu de mots sur *sannāla* : 1° *san-nāla*, 2° *sanna-āla*.

(2) D'après la version tibétaine : «qui, non seulement a la faculté de nouer ses cheveux, mais est aussi occupé à détruire les ennemis de l'homme.»

शोषाशङ्की चकम्पे भवसलिलनिधिः क्लेशसार्थैः प्रलीनं
विश्रान्तं बोधिसत्त्वैर्मुनिरपि शुशुभे श्लाघ्यनिर्वाणलीलः ।
यस्मिन्नाबद्धकक्षे प्रसरति परितोऽशेषसत्त्वार्थकार्य-
व्यायामे स प्रकामं शमयतु सुगतावासमौलिर्मलं वः ॥ ७५ ॥

इति भगवद्वर्णना:

1. B çāṣāsaṅkī; AC çoka°; B cakampa, çaçira; CD çalila; B °çārthair; AD sarthai; B pralinaṃ; AC pralina. — 2. B viçranta; ABD °satvai; B mulir, rīlaḥ. — 3. B ābabadva, kakṣa; D kakṣye; A yato; B kāyya; C karyyaḥ. — 4. B yāyāme, me est omis dans C; BD samayatu; A çayatu; B mauli; iti est omis dans B. — 5. CD °varṇanā; B °varṇunā; ce passage n'existe pas dans la version tibétaine.

མ་ལུས་སེམས་ཅན་དོན་གྱི་བྱ་བ་བགྱི་སྤྲོད་ནུས་པ་དག་ནི་ཀུན་ནས་རབ་ཏུ་བསྐྲར་
བྱས་ཤིང་།
ཆས་ཀྱིས་བསྐམས་པ་གང་གི་ཚེ་ན་སྲིད་པའི་ཆུ་གཏེར་དག་ནི་སྐམས་ཀྱིས་དོགས་
ནས་འདར་བྱེད་ཅིང་།
ཉོན་མོངས་དོན་མཐུན་རབ་འཕྲོས་བྱང་ཆུབ་སེམས་དཔའ་ངལ་སོ་ཐུབ་པ་རྣམས་ཀྱང་
མྱ་ངན་འདས་པ་ལ་།
དགེ་ཤེས་བསྒྲགས་ཤིང་གཞོལ་བྱེད་མགོ་ལ་བདེ་གཤེགས་གནས་དེས་ཁྱེད་ཀྱི་
རབ་འདོད་དྲི་མ་ཞི་གྱུར་ཅིག་།

---

75. L'océan des renaissances tremble redoutant d'être mis à sec,
Les caravanes de passions disparaissent,
Les Bodhisattvas se reposent, et même les Buddhas, qui jouissent de l'enviable Nirvāṇa, s'illuminent,
Lorsque retroussant les pans de votre vêtement, vous répandez de toutes parts vos efforts pour travailler au salut de toutes les créatures!
Ô vous dont la tiare est le séjour du Sugata, effacez à plaisir nos impuretés!
« Telle est la description du Bienheureux. »

प्रत्यूहव्यूहबाधा*विघटनविषमे* मानसस्याप्यभूमौ
कर्मण्येकान्तशर्मच्छिदि जगदहितोच्छित्तये पद्मपाणिः ।
निघ्नः क्रीतोऽथ भीतो बलवदिव यथा निर्विकारो नियुक्तः
सा नाथस्यातिगुर्वी प्रभुरवतु कृपा निष्कृपादन्तकाद्वः ॥ ७६ ॥

1. C pratyūvyūha; B tyaha; de *«gha» à *«me» inclus, omis dans B; AC vidhaṭana. — 2. B karmmaṇya; D karmmaṇe; B satmachidi; C çarmachidi; D çarmmachiṇdi; B °chiṣṭa°. — 3. B kre°; C kṛ°; D bhītā; B cayā, nivvakāro. — 4. B °api°, guvvī; C pratu; B bhavatu; C kriyā; A niḥkṛpā; B nikṛpā.

བགེགས་ཀྱི་ཚོགས་རྣམས་གནོད་པ་དག་གིས་རྣམ་པར་འཇོམས་པ་མི་བཟད་ཡིད་ཀྱི་
འང་སྤྱོད་ཡུལ་མིན་པའི་།
*ལས་གཅིག་ཏུ་ངེས་པར་བདེ་བ་གཅོད་པའི་འགྲོ་བའི་དགྲ་བོ་བཅད་པའི་སླད་དུ་
ཕྱག་ན་པདྨོ་ནི་།
དབང་མོང་*ཉོས་བཞིན་ཤིན་ཏུ་འཇིགས་ལྡན་རྣམ་པར་མི་འགྱུར་གང་གིས་སྒོ་
བྱེད་མགོན་པོ་དག་གི་ཡང་།
ཀླི་བར་གྱུར་པའི་ཇོ་བོ་བརྩེ་བ་ངེས་ནི་ཁྱེད་རྣམས་བརྩེ་མེད་མཐར་བྱེད་དག་ལས་
སྐྱུར་གྱུར་ཅིག་།

2. La césure du premier vers est faite après *las, ce qui donne une syllabe de trop pour le premier vers et une en moins pour le deuxième. — 3. *myos.

---

76. Porteur du lotus!

Votre compassion vous rend en vérité, vous qui êtes impassible, semblable à un esclave acheté, docile et peureux, préposé à l'œuvre de la destruction des maux de l'humanité, œuvre que le tourment des multiples obstacles à écarter rend pénible, et qui n'est pas congéniale à votre esprit, car elle suspend votre suprême bonheur!

Ô Protecteur, que votre très digne et puissante pitié nous protège de l'impitoyable Mort!

IMPRIMERIE NATIONALE.

भूमिर्नैवाभिभूतेर्मृदुतरमपि यल्लोकधातूननन्तान्
अत्यन्तावार्यवीर्यं युगपदपि भृशं भासयस्त्रासशान्त्यै ।
खद्योतोद्योतलेशानुकृतिविहसिताशेषतेजस्वितेजः
तेजो लोकेश्वरं वो हरतु हृदिभवद्भूरिमोहान्धकारम् ॥ ७७ ॥

1. ABD bhūmı; B bhutaiḥ, ya; D çroka°. 9. A vārya; B viyya; C voya: D vīrya; B yūgapad, bhāçaya; D bhāsayan; B tāça°. 3. B khadyotā°, anūkṛti; A tejaṣvi; B tejatvi; ĀBD tejas. — 4. ABC loka°; omis dans la version tibétaine; B bhada, bhūrī; A māhā; B andhakārā.

ཟིལ་གྱིས་མནན་པའི་ས་ཉིད་མ་ཡིན་ཤིན་ཏུ་འཇམ་པ་ཡིན་ཡང་ཇི་སྲིད་འཇིག་རྟེན་ཁམས་མཐའ་ཡས། །
བརྩོན་འགྲུས་ཤིན་ཏུ་བཟློག་བྲ་མ་ཡིན་དུས་གཅིག་ལ་ཡང་རབ་ཏུ་སྣང་བ་དག་གིས་ཁྲབ་པར་བྱེད། །
མ་ལུས་ཤིན་ཏུ་གསལ་བ་མ་ཡིན་གཟི་ལྡན་གཟི་ཡང་མེ་ཁྱེར་འོད་ཀྱི་ཆ་ཤས་རྗེས་འཐུན་པ། །
འཇིག་རྟེན་དབང་ཕྱུག་གཟི་བརྗིད་དེ་ཡིས་འཇིགས་པ་ཉི་སྣང་ཁྱེད་ཀྱི་གཏི་མུག་མུན་ཆེན་འཕྲོག་གྱུར་ཅིག། །

77. Seigneur du Monde!

Votre éclat, malgré sa grande douceur, ne subit certes pas d'humiliation, puisqu'il illumine à la fois et avec intensité, grâce à son énergie irrésistible, les mondes infinis pour en faire disparaître la crainte;

Il se rit de l'éclat de tout ce qui est éclatant, en le rendant pareil à une parcelle de la lueur d'une luciole;

Que cet éclat dissipe les ténèbres compactes de l'égarement qui naissent en notre esprit!

निःशेषाकाशधातुर्जन इव जनितापूरिताशः समन्तात्
प्रारब्धः सर्वभासामिव निरतिशयापायराशेर्विलोपः ।
सार्द्धं सान्द्रान्धकारैः शममगमि महान्नृद्धिमान्मानिमारो
येनोल्लासः स भूयात् सरसिरुहभृतो भूतये जायतां वः ॥ ७८ ॥

1. B ni: çtasyāḥ, dhātu; C dhātuḥ; B janita°; D janitaḥ; B pūrī°, °āsa: la version tibétaine spécifie bien le double sens d'āçaḥ; A sametāt; B samanta; C samantā. — 2. AC prārandhaḥ; B prāradva, minatisaya°; C niratiya°; B °rāçe. — 3. B sāddhaṃ; A sāṃdrā°; B nṛddhima, °lo; lecture tibétaine maro; ACD māno. — 4. B °sa; sa omis dans B; B bbūyā, bhataye; bha°; A jāyatā $\sqrt{jan}$.

མ་ལུས་ནམ་མཁའི་ཁམས་ནི་སྐྱེ་བོ་བཞིན་དུ་ཀུན་ནས་ཡོངས་སུ་རྫོགས་པར་བྱས་
ཀྱུར་རེ་བའི་ཕྱོགས་།
ལྡང་བའི་ཕུང་པོ་ཐམས་ཅད་སྣང་བ་བཞིན་དུ་རྣམ་པར་ཉམས་པར་རབ་རྩོམ་ཕུལ་
བྱུང་མེད་པར་བགྱིད །
གང་གིས་*རྫུ་*འཕྲུལ་ཆེ་ལྡན་ཡིད་ཀྱི་བདུད་ནི་མུན་པའི་ཚོགས་དང་ལྷན་ཅིག་ཞི་
བར་འགྲོ་བགྱིད་པ་།
མཚོ་སྐྱེས་ལྡན་པའི་སྣང་བ་དེ་ནི་ཁྱེད་རྣམས་དག་གི་རབ་མང་འབྱོར་བ་འཕེལ་བའི་
སླད་གྱུར་ཅིག་།

3. *rju.ba.*phrul:

---

78. Porteur du lotus!

Essence de l'espace entier, votre splendeur fait naître et remplit les régions du ciel et les espoirs des hommes!

Elle s'attaque à l'extinction de la masse des châtiments, comme à celle des lumières!

Et, avec les épaisses ténèbres, elle écarte le grand magicien, l'orgueilleux Māra!

Puisse-t-elle servir à notre prospérité!

ईशोऽन्यद्योतनाशे बलभिदितरभादुःशमध्वान्तराशेः
सत्त्वद्रोहाशयानामनुपमतपनो योऽच्युतश्चित्रभानुः ।
नानानन्ताचलादिव्यवहितविषयोद्भासने शक्तिधारी
लोकेशोद्भास एकोप्यमरगणनिभो भीभिदे वः स भूयात् ॥ ७९

1. B īçānyo; AC balavad; B duḥsama; ABC dhyānta. — 2. B satro°. — 3. B °anta; A abala°; B cara°, dhari. — 4. D nibhā; B bhītide; C bhībhirde; D bhibhike; B va.

གཞན་གྱི་འོད་རྣམས་ཉམས་བྱེད་དབང་ཕྱུག་ཅིག་ཤོས་འོད་ཀྱིས་མཚུངས་དཀའ་
སྨན་པའི་ཕྱུར་པོའི་སྟོབས་འབིགས་ཤིང་།
སེམས་ཅན་འཚེ་བའི་བསམ་པ་ཅན་རྣམས་ཁྱད་པར་དུ་ནི་གདུང་བྱེད་བཀྲ་བའི་འོད་
ཟེར་མི་ཉམས་པ།
སྣ་ཚོགས་མཐའ་ཡས་ཀྱི་མེད་ལ་སོགས་*བསྒྲིབས་པའི་ཡུལ་རྣམས་དག་ནི་གསལ་
བར་བྱེད་པའི་ནུས་པ་འཛིན།
འཇིག་རྟེན་དབང་པོའི་སྣང་བ་གཅིག་ཀྱང་འཆི་མེད་ཚོགས་མཚུངས་དེ་ནི་ཁྱེད་ཀྱི་
འཇིགས་སེལ་སླད་གྱུར་ཅིག།

3. *bsgrebs.

---

79. Seigneur du Monde!

Votre éclat est le «Seigneur» (Çiva), parce qu'il éteint tout autre éclat, le «Briseur de Bala» (Indra), parce que la masse des ténèbres résiste à toute autre lumière,

Le «Soleil» éternel, parce qu'il consume de son ardeur les dispositions funestes des créatures,

Le «Porteur de dard» (Skanda), capable d'éclairer les domaines qu'obscurcissent des monts infinis, variés, etc.

Votre éclat, ô Seigneur du Monde, quoique unique, est semblable à celui d'une troupe de divinités.

Puisse-t-il dissiper pour nous les périls!

संपन्नाशेषसत्त्वप्रचुरजलचरेच्छासुखं यत्र *दूरं
दुर्लङ्घ्या यान्त्यधस्तान्निरय इव जनानर्थदुस्तीर्थ्यसार्थैः ।
दुर्वारोऽसौ समन्तात् पृथुभवभुवनाभवसंरम्भजृम्भी
*भीदावा*ग्निप्रशान्त्यै करकमलविभाम्भोनिधिर्जृम्भताद्वः ॥ ८० ॥

1. ABCD satva; B pacura; ACD °carechā; B °calechā, dūre; *dūram omis dans C et la version tibétaine. — 2. A durllaṅghyā; D dulaghyā; B yante, dhastā, jalaṃ, dustītha; D °thya; ABD sārthāḥ. — 3. B duvvāro; AB samatrāt; B °thū, bhavano; ABD bhāva; B yabhā; D jimbhī; ce vers est omis dans C. — 4. De *bhi à pra°, omis dans C; C īçantyai; B kala, kamara; C kamale; B dyabhitād.

གང་དུ་སེམས་ཅན་མ་ལུས་རབ་མང་འདོད་པའི་*རྣམས་ཆུ་ལ་རྒྱུ་བའི་བདེ་ཟ་རྟེང་
དཀའ་ཕུན་ཚོགས་ཞིང་།
དོན་མེད་མུ་སྟེགས་ཅན་པའི་སྐྱེ་བོ་རི་བོ་ལྟ་བུ་རྒལ་བར་དཀའ་བའི་གཏེར་དུ་འགྲོ་
ཁྲིད་ལ་།
བཟློག་དཀའ་ཀུན་ནས་རབ་རྒྱས་འགྲོ་བའི་སྲིད་པ་ཉམས་པར་བྱེད་པའི་རླབས་ཕྲེང་
རབ་ཏུ་འཕེལ་ལྡན་པ་།
ཕྱག་ན་པདྨའི་འོད་ཟེར་ཆུ་གཏེར་ཁྱེད་ཀྱི་ནགས་མེའི་འཇིགས་པ་ཞི་སླད་རྣམ་པར་
འཕེལ་གྱུར་ཅིག་།

1. *rnams suppléé pour compléter le vers.

---

80. Vous qui tenez le lotus rose à la main!

C'est dans l'océan de votre splendeur que se réalise tout entière la satisfaction, si lointaine qu'elle pût paraître, des désirs pour les créatures qui vivent dans vos eaux;

C'est là que sont engloutis les caravanes d'hérétiques néfastes aux hommes et qui semblaient insurmontables comme des montagnes!

Que cet océan irrésistible qui bouillonne par impatience de détruire entièrement le vaste monde des renaissances, bouillonne afin d'éteindre pour nous cet incendie qu'est le péril!

निर्वाणो नारकाग्निः किमिति यदि विनेयेषु धर्मामृतौघो
राशिर्बद्धो जटानां यदि गतिरहितः किं समूहो रिपूणाम् ।
मूर्द्धागारे गरीयान् यदि वसति जिनो भन्धुरा किं त्रिलोकी
नाथस्येत्थंविचित्रा व्यवहृतिरहितं हन्तु वो लोकबन्धोः ॥ ८१ ॥

1. B nivvāṇo, nāṇālakāgniḥ, °ṣū; A °dyo; C °dho. — 2. AB barddho; B °tā, ki sammūho; A ripūrṇāṃ; B ripūnā. — 3. A mūrddhnāre; B mūddhagāre, garimān; AC tarīyān; dans B yadi est après vasati; ACD bhavati, bandhurā; B bandūrā, °loki; C °lokiḥ. — 4. B °se, vacitrā; ACD vyapa; B °badhoḥ.

ཆོས་ཀྱི་བདུད་རྩིའི་ཆུ་བོ་གདུལ་བྱ་ལ་ཡོད་གལ་ཏེ་དམྱལ་བའི་མེ་རྣམས་ཞི་བ་
འདི་ནི་ཅི་།

བཅིངས་བར་བྱས་པ་རལ་པའི་ཕུང་པོ་ལ་ཡོད་གལ་ཏེ་དགྲ་ཡི་ཚོགས་རྣམས་འགྲོ་བ་
བྲལ་བ་ཅི་།

སྤྱི་བོའི་ཁང་པར་རྒྱལ་བ་རབ་ཀྱི་གནས་གྱུར་གལ་ཏེ་མགོན་པོ་འཇིག་རྟེན་གསུམ་
རྣམས་དུད་པ་ཅི་།

དེ་ལྟར་འཇིག་རྟེན་གཉེན་གྱི་རྣམ་པར་བཀྲ་བའི་ཐ་སྙད་དག་གིས་ཁྱེད་ཀྱི་དགྲ་
རྣམས་འཇོམས་གྱུར་ཅིག་།

---

81. Le feu de l'enfer est éteint? A quoi bon le dire, puisque le flot d'ambroisie de la doctrine idéale coule sur les disciples!

La foule des ennemis est privée d'issue? Pourquoi le dire, puisque la masse de vos tresses d'ascète est nouée!

Les trois mondes s'inclinent devant vous? Est-ce la peine de le dire, puisque le Vainqueur, vénérable entre tous, séjourne sur votre tête.

Ainsi, que votre merveilleuse activité, ô Protecteur, Ami du Monde, nous préserve du mal!

मूर्च्छत्येकापि सत्त्वाशयवशविहिताकारभेदाभिरामा
दुर्भेदाभूतकल्पाचलदचलमहारम्भदम्भोलिकोटिः ।
लौकेशी सन्मनीषाकुमुदशशिरुचिस्तीर्थिकानर्थकोटि-
ध्वान्तान्तर्धानभानुर्भवतु भवभिदे देशना शासनी वः ॥ ८२ ॥

1. AD mūrchatty; B mūchaty; C mūrçhanty; ABCD satva°; B vasahita, kāla, mo. — 2. B dudbheda°; AC anala; BD alana. — 3. A laukaiçī; B lokeçī, kūmūda, çaça; ABCD °kti. — 4. C dhyānta; ABD antaddhāna; C antarddhāna; B bhānū; D bhānuḥ; B sāsanī; C çā'çanī.

མངོན་པར་དགའ་བས་རྒྱས་པ་གཅིག་པུ་ཉིད་ཀྱང་སེམས་ཅན་བསམ་པའི་དབང་བྱས་རྣམ་པ་ཐ་དད་པ། །
དབྱེ་དཀའ་ཡང་དག་མིན་པའི་རྟོག་པ་གྱོ་མེད་མི་གྱོ་དག་ལ་རྡོམ་པ་ཆེན་པོ་རྡོ་རྗེའི་རྩེ་
དམ་པའི་བློ་གྲོས་ཀུ་མུ*ད་ལ་ཟླ་བ་འོད་ཟེར་མུ་སྟེགས་དོན་མེད་ཅན་བརྗོད་སྟོང་པ་ལ་
ཉམས་པར་བྱེད་པའི་ཉི་མ་འཇིག་རྟེན་དབང་པོ་གསུངས་པའི་བསྟན་པ་ཁྱེད་ཀྱི་སྲིད་འབྱེད་སློད་གྱུར་ཅིག། །

3. *ta.

---

82. Seigneur du Monde!

Votre enseignement édifiant se manifeste multiple, quoique unique; il charme par la diversité de ses apparences soumises à la volonté des tendances spirituelles des créatures;

Il est comme la pointe du foudre à l'égard des monts immuables, pour les erreurs difficiles à détruire; comme l'éclat lunaire à l'égard du lotus blanc, pour la bonne pensée; et comme le soleil dissipant les ténèbres, pour les mille absurdités des hérétiques.

Ô puisse-t-il briser le cercle de nos renaissances!

दुर्वादोन्मादनादिप्रचुरमदकणादाक्षपादादिवादि-
प्रोद्यन्नानाविवादास्पदमदसदसां सापवादो विवादः ।
उत्सादः सप्रमादोन्मदजनविपदां कोविदानां प्रसादो
भावानुत्पादवादो जयति जिनवपुःपादसंपादमौलिः ॥ ८३ ॥

1. AC durvāra°; B duvvada°; AC unmadi; C pracūram; B pracūru, kada; même lecture dans la version tibétaine; B manādākṣā. — 2. A prodmau; B vivo°, pada; C sasāṃ; B sāvasādo; D sāvavādo. — 3. A utpādaḥ; B umādaḥ, °sa; A vidānāṃ; B kovidānā. — 4. B °anūt°, °pāḍi, maule; C maulau.

ཀླ་ཚོགས་རྣམ་པར་རྩོད་པའི་*གནས་ཀྱི་མདུན་སར་འདུས་པ་རྒྱ་ཆེར་དྲེགས་པའི་*ཚོ་
ཟས་སྨྲ་བ་པོ། །
བཟློག་དཀར་རབ་གྱུར་བསྟོན་པའི་སྐྲ་ཆེན་ལྡན་པ་རྐང་མིག་ལ་སོགས་དྨན་པ་དང་
བཅས་ཀྱུམ་འགྱུར་ཞེར། །
བག་མེད་མྱོས་པའི་སྐྱེ་བོ་རྣམས་ཀྱི་རྣམས་པར་ལྡང་*བ་རབ་སེལ་མཁས་པ་རྣམས་
ཀྱི་དགའ་སྐྱེད་པ། །
མགོ་ལ་རྒྱལ་བའི་སྐུ་ལུས་འོད་ཟེར་ཕུན་ཚོགས་དག་གིས་དངོས་པོ་སྐྱེ་མེད་གསུང་
དེས་རྒྱལ་གྱུར་ཅིག། །

1. *gnas pa; *čha.las. — 3. *pa.

---

83. Ô Vous dont la tiare est totalement illuminée par le corps du Vainqueur!

Votre doctrine est la réfutation humiliante des assemblées où l'on s'enorgueillit de discuter point par point les innombrables controverses soulevées par ceux qui professent les doctrines de Kaṇāda (Kaçyapa), d'Akṣapāda (Gautama)[1] et autres de qui les méchants propos exhalent l'immense orgueil;

Elle abat les calamités des créatures enivrées et négligentes et donne la sérénité à ceux qui la connaissent;

Vive votre doctrine qui proclame la cessation des renaissances!

[1] Systèmes Vaiçeṣika et Nyāya.

त्रस्तव्यस्तारिशस्त्रं जयि जगति चकास्ति स्तुतो यद्गभस्ति-
स्तोमो विस्तीर्णतोयं मरुनिरयसदां विस्तरध्वस्ततापः ।
स ऽस्तादस्ताहितास्त्रावलिबलिकुलिशः पद्महस्तस्य हस्तो
ऽनायस्त्यै वः समस्तत्रिभुवनविकसत्साध्वसाप्राप्तिशस्तः ॥ ८४ ॥

1. B tamtra; D trastra; AC çastum; B çamtram; AC jiyi; B gajati, mtuto, gatasti. — 2. B °nilayasada. — 3. sa omis dans B; sa omis dans C; B 'stād; tamtrā°; 'strā omis dans C; vali omis dans A. — 4. ACD 'nāyāstyai; B 'ayānā°, va, vikasavat, yāsti; D pāpti; B sasta.

དགྲ་རྣམས་དང་འགྱུར་རྒྱལ་ལྡན་མཚོན་གང་འོད་ཟེར་ཚོགས་ནི་རབ་ཏུ་མཛེས་ཤིང་
འགྲོ་བ་དག་གིས་བསྟོད་།
སྨྲ་རན་དམྱལ་བའི་གནས་རྣམས་དག་ལ་རྒྱ་ཆེར་གདུང་བ་རབ་ཏུ་འཇོམས་བྱེད་
རྣམ་པར་རྒྱས་པའི་ཆུ་།
དགྲ་ཡིས་འཕངས་པའི་མཚོན་ཕྲེང་དག་ལ་སྟོབས་ལྡན་རྡོ་རྗེ་སྲིད་གསུམ་མཐའ་དག་
འཇིགས་པར་གྱུར་པ་རྣམས་།
ཉམས་པར་བགྱིད་པ་ལ་བསྔགས་ཕྱག་ན་པདྨའི་ཕྱག་ནི་ཁྱེད་རྣམས་ཆགས་ཉམས་
མེད་པའི་སྐྱིད་གྱུར་ཅིག་།

---

84. Ô Vous qui tenez le lotus à la main!

La masse (l'hymne) des rayons de votre main est glorifiée, car elle brille dans le monde comme l'épée (l'hymne) sur les ennemis qui se dispersent terrifiés;

Elle resplendit comme une large nappe d'eau pour les habitants du désert infernal et, en se répandant, elle dissipe leur cuisante douleur;

Pareille au foudre puissant, votre main fend les séries de flèches que lance l'ennemi;

Elle est louée pour l'immunité des tourments qui se développent dans l'univers entier. Puisse-t-elle calmer nos souffrances!

संवर्त्तोद्वृत्तवातव्यतिकरविषयोत्तुङ्गशैलद्रुमालो-
निर्मूलोन्मूलनाय प्रभुररिकरिणां शातितानल्पदर्पः ।
भद्रो लोकेश्वरस्य प्रणयिमधुकराकर्षदानौघवर्षी
हस्तस्तम्बेरमो वो भवरिपुनगरीभञ्जनायालमस्तु ॥ ८५ ॥

1. A savarttod°; C °vṛtya: B vṛrtta°, vyakikara, °ubhṛmga, °rī. 2. B prabhulali, kalinā, sāti°; C °anapla°. 3. B bhadra, lokyaç, °syi: AC dānogha; B vaṣī. — 4. B °lamo; D °ramā; B bhaya, ripū, °añjsāntu.

འཇིགས་པའི་*འཐོར་རླུང་དག་གིས་དཀྲུགས་ལྷུར་ཡུལ་གྱི་རི་བོ་རབ་*མཐོར་སྐྱེད་
པའི་སྡོང་པའི་རྩ་བ་རྣམས་ །
རྩད་ནས་འབྱིན་པའི་སྟོབས་དང་ལྡན་ཞིང་དགྲ་ཡི་གླང་ཆེན་དྲེགས་པ་མི་ཚད་ཉམས་
པ་ཉིད་དུ་བགྱིད་ །
སྲོང་བའི་སྦྲང་རྩི་ཁྲེད་འཁུགས་སྦྱིན་པའི་རྒྱུན་འབེབས་འཇིག་རྟེན་དབང་ཕྱུག་
*ཕྱག་གི་སརྡེར་པོ་ལ་དགའ་བ་ །
བཟང་པོ་དག་ནི་ཁྱེད་ཀྱི་དགྲ་ཡི་གྲོང་ཁྱེར་སྲིད་པ་འཇོམས་པའི་སླད་དུ་བརྟན་ཏེ་
འཛུགས་གྱུར་ཅིག་ །

1. *mthor, *'thor. — 4. *phyag suppléé pour compléter le vers.

---

85. Seigneur du Monde!
Votre main, trompe d'éléphant,
Est capable d'arracher jusque dans leurs racines les rangées d'arbres croissant sur le sommet des monts (que sont les objets des sens), et qui résistent même au vent qui s'élève au jour de la destruction finale.
Elle détruit l'extrême arrogance des éléphants ennemis.
Elle est de bon augure et fait pleuvoir un flot de dons attirant les fidèles comme des abeilles (et fait pleuvoir un flot de liqueur de rut attirant les abeilles amoureuses).
Ô puisse-t-elle être capable de détruire la cité ennemie de nos renaissances!

सत्कोषं यन्निधानं धनरुचिजनतावाञ्छिताच्छेदसिद्धौ
यद्यातं शातकोटीमनुकृतिमहितत्रासिसत्पत्रकोटि
सम्यक्संबोधिलक्ष्मीकृतवसतिगुणश्लाघयैवाविमुक्तम्
मुक्तेस्तत्कारणं वः करकमलमलं लोकनाथस्य भूयात ॥ ८६ ॥

1. A sanko°; B sasko°, sanna°; D samni; C tāṃchita°; B siddhai; C sidvai. — 2. B pādyāntaṃ; anūhūti; ACD tiṃ. — 3. B samyan, staṃbodhi, °kṣmi; D vaçati, çlāghya; B çlāghayepiyūktaṃ. — 4. A mukreḥ; B mukleḥ; AB karaṇa; B va, kala.

དམ་པའི་ཁོངས་ནི་གང་ཞིག་ནོར་ལ་སྲེད་ལྡན་སྐྱེ་བོའི་ཚོགས་ཀྱི་རེ་བ་མི་འཆད་
གྲུབ་པའི་གཏེར་།
གང་ཞིག་ཡུ་བ་དག་ནི་རྡོ་རྗེའི་རྗེས་འཐུན་དགྲ་རྣམས་སྐྲག་བགྱིད་*འདབ་མ་དམ་
པར་གྱུར་པའི་རྩེ་།
ཡང་དག་རྫོགས་པའི་བྱང་ཆུབ་དཔལ་མོས་གནས་བགྱིས་ཡོན་ཏན་བསྔགས་པར་འོས་
ལྡན་རྣམ་པར་མ་བཏང་བ་།
འཇིག་རྟེན་མགོན་པོའི་ཕྱག་གི་ཡོངས་རྫོགས་པདྨ་དེ་ནི་ཁྱེད་རྣམས་དག་གི་གྲོལ་
བའི་རྒྱུར་གྱུར་ཅིག་།

2. *mdab.

---

86. Protecteur du Monde!

Le lotus rose, à votre main, est un trésor excellent, pour trancher la convoitise de l'humanité éprise de richesse;

Devenant pareil au foudre d'Indra, la tendre extrémité de ses pétales fait trembler les ennemis;

Et l'une des gloires, dont il n'est certes point dépourvu, est le mérite d'avoir été choisi comme séjour par cette Lakṣmī, qui est la toute-parfaite Illumination!

Puisse-t-il être la cause de notre libération!

श्वश्वद्वधिष्णुतृष्णाविकलगलदरीविह्वलप्रेतराशे-
राह्लादोत्पादि सत्यं कमलमधिवसद्बोधिलक्ष्मीकमब्जम् ।
सत्पद्मं भूतिवाञ्छाविनिहितमनसां साधुसेवापदं यत्
तल्लोकेशस्य युष्मान् पटुरुचिपटलीराजराजीवमव्यात् ॥ ८७ ॥

1. A vadvarddhiçnu; B vadviṣṇū; C vardviṣṇu; D vadviçnu; D trçnā; A trsnā; B dari; D danī, °ra; C rāçeḥ. — 2. B āhāda°; B satvaṃ, lakṣmi. — 3. B yarpad°, bhāchām, D nihata; BD manasā; B °dhū, sāsevāpade. — 4. AC para-rucira; B paṭū°; A paṭili; B patara, rājī; D rāji.

རྟག་ཏུ་སྲེད་པ་རྣམ་པར་འཕེལ་ཞིང་མགྲིན་པའི་ཕུགས་སྐམས་དམན་པར་གྱུར་པའི་
ཡི་*དྭགས་ཕུང་པོའི་རྣམས་ །
ཀུན་*ཏུ་དགའ་བ་སྐྱེད་བྱེད་དམ་པའི་བཅུད་ལྡན་མཆོག་ཏུ་བྱང་ཆུབ་དཔལ་མོ་
ལྷག་པར་གནས་པ་ཅན་ །
འབྱོར་འདོད་ཡིད་དང་ལྡན་པ་རྣམས་ཀྱིས་ལེགས་པར་བསྟེན་གནས་དམ་པའི་པདྨ་
གསལ་ཞིང་མཛེས་པ་ཡི་ །
ཚོགས་ཀྱིས་རབ་སྤྲས་ཟེ་བ་དང་ལྡན་འཇིག་རྟེན་དབང་པོའི་ཆུ་སྐྱེས་གང་དེས་ཁྱེད་
རྣམས་སྲུང་གྱུར་ཅིག་ །

1. *dags. — 2. *du.

---

87. Seigneur du Monde!

Ce lotus (dont le suc[1]) excellent rafraîchit la troupe des Pretas[2], que tourmente la caverne de leur gosier, dévoré par une soif toujours croissante; ce lotus où en guise de Lakṣmī séjourne l'Illumination,

Ce lotus excellent, sanctuaire approprié pour les cœurs qui aspirent au bonheur; ce lotus,

C'est votre royal lotus au large faisceau lumineux;

Puisse-t-il nous protéger!

(1) D'après la version tibétaine.

(2) Esprits éternellement assoiffés.

नानादुःखप्रतानातनुकिरणघनोत्तापनक्लेशभानु-
म्लानं दीनाननं यज्जनमनुजनयत्यातपत्रोपमानम् ।
ग्लानिं मा गादहीनं तदखिलभुवनान्यूनभानूद्दितानं
लीनं लोकेशपाणौ नलिनममलिनं म्लानिमेनो नयेद्वः ॥ ८८ ॥

1. B anūdyana, kiraṇo°; ABC kleda; B bhānus. — 2. ACD mlānāṃ; B tāmnāṃ; A jaram; B anū. — 3. BC °ni, *néologisme. — 4. Dans ABD lînaṃ est omis; C aitro; ABD aino; ABCD nayad, lecture tibétaine nayet.

ཉོན་མོངས་ཉི་མ་སྡུག་བསྔལ་ཚོགས་ཀྱི་འོད་ཟེར་ཆུར་བ་མ་ཡིན་སྡུག་པོར་གྱུར་
པའི་ཚ་གདུང་གིས། །
གདུང་ཞིང་བཞིན་དམན་སྐྱེ་བོ་གང་དག་རྣམས་ལ་ཚད་པའི་གདུགས་དང་མཚུངས་
པར་རྗེས་སུ་སྐྱབ་པར་བྱེད་ཅིང་། །
མི་དྨན་གདུང་བར་མི་འགྱུར་མ་ལུས་འཇིག་རྟེན་དག་ལ་མ་ཚང་མེད་འོད་སྣང་གི་
བླ་རེར་བྲེས། །
འཇིག་རྟེན་དབང་པོའི་ཕྱག་ན་འཕོར་པའི་དྲི་མེད་པདྨས་བྱེད་ཀྱི་སྡིག་པ་ཉམས་
པར་འགྲོ་གྱུར་ཅིག །

2. Un pied en trop au vers.

---

88. Seigneur du Monde!
Le lotus immaculé qui repose dans votre main,
Tel un parasol ranime les créatures au visage abattu, flétri par l'ardent soleil des passions dont les larges rayons se répandent en souffrances terribles,
Qu'il ne se fane point, et qu'il s'élève, intact, au-dessus de tous les mondes, comme un velum merveilleux.
Puisse-t-il flétrir nos vices!

स्थाम्नः स्थानं महिम्नो महदुदयपदं धामधाम्नां प्रथिम्नः
त्रासावासो रिपूणां दुरभिभवभवाङ्गीभिदोङ्गूतिभूमिः ।
कान्तं शोभानिशान्तं वसतिरतिजगद्वीर्यविस्तारिराशि-
र्लोकेशस्यास्तु बाहुर्बहुजगदहितोच्छेदनाचण्डदण्डः ॥ ८९ ॥

1. A spāmnaḥ; B sthāmna, sthāna, dhāva, dhāmnā, prathimnās; AD prathimnas. — 2. B traçāvāso; D trāsāvāsā; B °nām, dūl°; AB bhavad; D bhavod; B bhiti, °bhūta. — 3. B kānta, °çanta; ACD °çantāṃ; la version tibétaine spécifie bien le double sens de niçāntam; B valati; D valani; C vasatin; B jagat, rano; D °raçe. — 4. B lokya°, °ambhu, bahu; A bajagad; B bahūjaga, sāraraṇa; AC chādanā; D chādaṇā; lecture tibétaine chedana; B catucatu; C caṇḍadaṇḍuḥ; A daṇḍa.

སྟོབས་རྣམས་ཀྱི་གནས་བདག་ཉིད་ཆེ་རྣམས་ཆེ་བར་དར་བའི་གཞི་དང་འོད་ཟེར་
གྲགས་པ་དག་གི་ཁྱིམ། །
དགྲ་རྣམས་སྐྲག་པར་འགྱུར་བའི་གནས་དང་མནན་པར་དཀའ་བའི་འཇིགས་པ་འཇོམས་
པའི་ས་གཞི་ཉིད་གྱུར་པ། །
སྡུག་ཅིང་མཛེས་པའི་བསྟི་གནས་དང་ནི་འགྲོ་ལས་འདས་པའི་བརྩོན་འགྲུས་ཕུང་པོ་
རྒྱ་ཆེར་གྱུར་པའི་གནས། །
འཇིག་རྟེན་དབང་པོའི་*རྡུང་བ་འགྲོ་བ་རྣམས་ཀྱི་དགྲ་མང་ཚར་གཅོད་ག་དུམ་པའི་
དབྱུག་པ་ཉིད་གྱུར་ཅིག །

4. *dpuṅs.

---

89. Séjour de la force, lieu du lever grandiose de la majesté, résidence des splendeurs rayonnantes,
Séjour de terreur pour les ennemis, place où s'anéantit la peur des renaissances irrépressibles,
Demeure paisible (et adorable) de la beauté, dépôt de la vaste masse des énergies surnaturelles,
Tel est votre bras, ô Seigneur du monde!
Puisse-t-il être le sceptre clément[1] qui détruit les innombrables ennemis du monde!

[1] D'après la version tibétaine : «impitoyable».

यल्लावण्यामृतौघं क्षरदपि जनितातङ्कमेवाहितानां
तृप्तिं नैव प्रयच्छत्यथ पुनरतनुप्रीणनं लोचनानां ।
शोभागारं विशोभीकृतसकलजगद्भूषणं भूषणानां
तद्भूयादेकचीरं सुखमसुखनुदे भास्वदम्भोजिनो वः ॥ ९० ॥

1. C yat°, tāvaṇya°; B °togham. — 2. B °pti, prayachatyanaprayachatyana; ACD prayachaty; prīsanaṃ; D prīnanam; B roca°. — 3. B °sāram; sakara; ABC bhuṣaṇam. — 4. B ekīra; ACD mukham; B sūkham; A °jinā.

གང་ཞིག་རྣམ་མཛེས་བདུད་ཀྱི་རྒྱུན་གྱི་འགྱུར་བག་ལྡན་ཡང་དགྲ་བོ་རྣམས་ནི་འཇིགས་པ་ཁོ་ནར་བགྱིད་།
མཐོང་བ་རྫོགས་པར་བགྱིད་པ་མིན་ཉིད་དེ་ལྟ་ན་ཡང་ལྟ་བྱེད་རྣམས་ཀྱི་དགའ་བ་ཆུད་པ་*མིན་།
རྒྱན་རྣམས་ཀུན་གྱིས་རབ་ཏུ་མཛེས་པའི་ཁང་པ་ཡིན་ཡང་འགྲོ་ཀུན་རྒྱན་རྣམས་མཛེས་དང་བྲལ་བར་བགྱིད་།
འོད་ལྡན་ཆུ་སྐྱེས་ཅན་གྱིས་གོས་ནི་གཅིག་པུ་དེ་ཡིས་ཁྱེད་ཀྱི་བདེ་མིན་བདེ་བར་སེལ་གྱུར་ཅིག་།

2. *yin.

---

90. Ô Vous qui tenez le lotus étincelant!
Votre vêtement d'une seule pièce, quoiqu'il s'en écoule un flot ambrosiaque de charme, jette néanmoins la terreur parmi les ennemis;
Il ne rassasie pas les regards; mais il les ravit.
Cet écrin des ornements qui éclipse les parures de toutes les créatures, qu'il écarte aisément de nous le malheur!

म्लानं रूपाभिमानैर्जगति सफलतां लोचनैः पुण्यभाजां
यातं घातं तु तृष्णाततितरलतरैर्यत्र लावण्यसिन्धौ ।
मन्येऽसंख्यैः शशाङ्कप्रभृतिभिरतुलं कान्तिमद्भिः कृतं स्याद्
एकं यद्यास्यमस्याप्यतिजयि जयतां तन्मुखं पद्मपाणेः ॥ ९१ ॥

1, ABC mnānaṃ; B °nai; B phalalatāṃ, ro°; D locanaḥ; B °ṇyai. — 2. B yāta; D yāṃta; AC yātaṃ; DB jātam; A tṛṣṇā; B talala; C rair; D talair; B tarairāraṇyá, °sinddhau, — 3. B °asaṃkhyai; C asaṃkhaiḥ; B samāṃka, °bhil, aturaṃ; A kāti°, kṛta; C syāt. — 4. Lecture tibétaine padyāt; B °avy; AC jayatāt; B jayatā, °sūkham; ABCD °paṇeḥ.

གང་ཞིག་རབ་མཛེས་རྒྱ་མཚོར་གཟུགས་ཀྱི་མངོན་པའི་ང་རྒྱལ་ནུབ་ཅིང་བསོད་ནམས་
སྣོད་ཀྱི་ལྷ་བྱེད་རྣམས། །
འགྲོ་བ་འབྲས་བུ་དང་བཅས་སྲེད་པ་སྐྱེས་པ་ཡང་ནི་མི་གནས་རབ་ཏུ་གྱོ་བས
འཇོམས་འགྱུར་བ། །
མཚམས་མེད་རབ་ཏུ་མཛེས་ལྡན་རི་བོང་མཚན་མ་ཅན་སོགས་གྲངས་མེད་རྣམས་ནི་
གཅིག་ཏུ་བགྱིས་སམ་ཞེས། །
སྣམ་པར་འགྱུར་ཞེས་དེ་ཡི་པདྨ་ལས་ཀྱང་རྒྱལ་ལྡན་ཕྱག་ན་པདྨའི་བཞིན་དེས་
རྒྱལ་གྱུར་ཅིག། །

---

91. Ô Vous qui tenez le lotus à la main!

Votre visage est l'océan de la grâce, où s'évanouit l'orgueil de toute beauté en ce monde; où les regards des créatures méritantes trouvent leur fruit, mais où ceux qu'agite l'excitation de la convoitise trouvent leur perte!

Si d'innombrables séductions, à commencer par la lune, on faisait un seul visage incomparable, sur ce visage encore le vôtre l'emporterait, je le crois, victorieusement!

Vive le visage de «Celui qui tient le lotus rose à la main»!

यस्मिन् विद्वेषभाजामविरतविलसत्कान्तितोयौघमेघैः
संवृत्तं दाहदायि स्फुटतरमसकृद्दुर्दिनं देहिनां तु ।
धौता ध्वस्तानुबन्धा बहुलमलमषीपङ्कलेपप्रबन्धाः
तद्बुद्धागारमूर्द्धामुखमतिसुखदं स्ताद्विचित्रक्रियं वः ॥ ९२ ॥

1. B vidvepa, viçarat; D virasat, mayo°. — 2. B saṃvṛrtta, °pi, sphaṭiṭata; A sphaṭatara; B çaçakṛt, duddi°; D durdinān. — 3. B dhvamla°, °anubadvā; D °anubandho; AC badbhala; BD bahala, lecture tibétaine bahula; ABCD masī; A paṅkaṃlapa; B paṅkarapaḥ; C paṅkarapra. — 4. A murddhnā; B muddho; D muddhnā; C mukha, tisukhadam; A vicitraya; B vicitraṃkriyaṃ; C vicitrayaṃ.

གང་ཞིག་རྒྱུན་ཆད་མེད་པར་མཛེས་པའི་ཆུ་ཚོགས་ལྡན་པའི་སྤྲིན་རྣམས་ཀྱིས་བསྐྲིགས།
དགྲ་རྣམས་སྡོང་ལ་ནི། །
ཤིན་ཏུ་རབ་གསལ་ལན་ཅིག་མ་ཡིན་འཚིག་པ་སྐྱེར་བའི་ཡུལ་དན་དུ་གྱུར་ལུས་
ཅན་རྣམས་ལ་ཡང་། །
ཤིན་ཏུ་རྫེས་འབྲེལ་དྲི་མ་མང་པོའི་*སྣུག་ཚའི་འདམ་གྱི་ཚོགས་ཀྱིས་རབ་ཏུ་
བསྒྲུས་རྣམས་*འཁྲུད་པར་བགྱིད། །
མགོ་ལ་སངས་རྒྱས་ཁང་པའི་བཞིན་ནི་ཤིན་ཏུ་བཞིན་*འབྲངས་ཁྱེད་ཀྱི་རྣམ་བཀྲའི་བྱ་
བ་མཛད་གྱུར་ཅིག། །

-- 3. *sna, *khrul. — 4. *bbraṅs.

---

92. Ô Vous dont la tiare est le séjour du Buddha!

Pour les ennemis, votre visage prend plus d'une fois l'aspect d'une tempête incendiaire, entourée de nuages d'où tombent sans cesse des torrents d'eau d'une étincelante splendeur;

Mais, pour les êtres humains, ils y voient purifiés et détruits jusque dans leurs conséquences, leurs liens souillés de boue, de suie et de nombreuses impuretés;

Puisse votre visage miraculeux nous procurer le suprême bonheur!

इष्टाब्जाक्लिष्टपाणेः स्फुटविकटकुटिकुट्टिमान्तोपविष्ट-
स्पष्टश्लिष्टामिताभद्युतिपटुपटलापटिताभ्रपटिम्नः ।
शोभाविष्टैरदृष्टोपरिघनघटनस्योत्कटाटोपबन्धः
कूटस्याव्याज्जटानां कटुरकटसुहृत्संकटात्कङ्कटो वः ॥ ९३ ॥

1. ABCD °kṣā; lecture tibétaine istābja; B sphū°; ABCD vikaḍa; kuṭi omis dans A; B kuṭīr; CD kuṭī; A kuṭṭimī; B kūṭimān; C *kutvimī*; AC *topaviṣṭa*; B anantāpaviṣṭa. — 2. C spa°; D spra°; AB pada; B pati, paṭimnaḥ. — 3. BC çābhā; B °jair; C paridhana; D ghaṭarasya°; B ghaṭanasyā°, °to, pato°. — 4. B °avyā, jaṭānam; B atada; D akada; AC sakut; B sūhūt; D suhut; B sūkaṭā; ACD kaṅkaṭam; C caḥ.

ཕྱག་ན་བཞེད་པའི་ཆུ་སྐྱེས་དག་གིས་སྐྱོ་བ་མེད་པའི་རལ་བའི་ཐོར་ཚུགས་དག་ནི་
རབ་གསལ་ཞིང་།
ཆེ་བར་བརྗིགས་ཏེ་བཀོད་པའི་ནང་ན་རྣམ་བཞུགས་གསལ་བ་དང་འདྲེས་འོད་དཔག་
མེད་ཀྱི་འོད་གསལ་ཚོགས་།
ཐ་དྲང་དུ་བྲུས་འོད་ནི་གསལ་ལྷན་གྱེན་དུ་བརྩམས་ཤིང་བཅིངས་པའི་སྙིང་གི་
སྦུག་པོ་བཀོད་པ་ནི་།
མཛེས་པས་ཆེམ་པ་མི་མཐོང་དགྲ་རྣམས་རབ་འཇིགས་གསལ་ཞིང་སྐྲ་ལྷན་གྱི་ཆས་ཁྲིད་
རྣམས་སྲུང་གྱུར་ཅིག་།

---

93. Ô Vous dont la main, sans se lasser, tient le lotus favori;
L'édifice de vos tresses d'ascète, tout pénétré de la rayonnante lumière de la masse perçante qu'est la splendeur inhérente à Amitābha installé au bord du parvis de ce dôme magnifique et brillant, et vers la masse compacte duquel vos admirateurs n'osent lever le regard.
Cet édifice, bouclier formidable dont le nœud fait une protubérance énorme, qu'il nous protège des dangers pour lesquels nous n'avons point nos amis à nos côtés[1] !

[1] D'après la *version tibétaine* : « Que le bouclier de cheveux nous protège ! il éclaire terriblement les ennemis invisibles. »

अत्यन्ताह्लादहेतोरविरतविसृतस्वामिताभप्रभाम्भः-
संभारस्येव सेकान्निरतिशयमृजासुन्दरो लब्धवृद्धिः ।
उद्दामामोदिदिव्याद्भुतकुसुमचयैरर्चितश्चिन्तितार्थ-
प्राप्तैः संपत्तये स्तान्नलिनधरजटाकल्पवल्लीचयो वः ॥ ९४ ॥

1. C abhyanta°; AB āklāda; D āhdāda; B atiraga, °mr̥; C °prabhāvaḥ; ABD °prabbāmmaḥ. — 2. AC °iṣa; B °iva; D "eva, syeka; A sokā, triratiçaya; B niratisaya, sūndaro; A laṅdhavr̥ddhiḥ; B labda°; C llangha°; D labdra°; lecture tibétaine labdha. — 3. B uddāmādi, didbhuta, kūsū, cayara, acigaç, cintitārthe; D °thaṃ; C °thaḥ. — 4. B prākhyaiḥ, saṃpattaiya, ttasaṃbhā; AC nalinadha; B niradhara, jatā, °anti.

རྒྱུན་ཆད་མེད་པར་རྣམ་འཕྲོ་ཤིན་ཏུ་ཀུན་དགའི་རྒྱུར་གྱུར་འོད་དཔག་མེད་འོད་
ཆུ་ཡི་ཚོགས་ཀླུ་བུས། །
བྲན་*པ་ལས་ནི་ཤིན་ཏུ་སྤེལ་བྱུང་དག་ཅེར་མཛེས་པའི་འཕེལ་བ་རྙེད་གྱུར་ལྷག་
པའི་རྫི་བཟང་ཅན། །
ལྷ་ཡི་མེ་ཏོག་སྨད་བྱུང་ཚོགས་རྣམས་ཡོངས་སུ་རྫོགས་པའི་པདྨ་འཛིན་པའི་རལ་
པ་དག་གི་ནི། །
དཔག་བསམ་འཁྲི་ཤིང་ཚོགས་ནི་ཁྱེད་རྣམས་དག་གི་བསམ་པའི་དོན་རྣམས་ཕུན་
ཚོགས་འགྱུབ་པའི་རྒྱུར་གྱུར་ཅིག། །

2. *ba.

---

94. Porteur du lotus!
Vos tresses d'ascète, innombrables lianes du désir,
Grâce au ruissellement de la splendeur d'Amitābha, tel un fleuve coulant sans cesse et répandant une fraîcheur délicieuse,
Sont embellies par cette purification suprême et s'accroissent;
Elles sont honorées avec des profusions de fleurs célestes, odorantes et merveilleuses par ceux qui ont obtenu la réalisation de leur désir.
Puissent-elles nous faire prospérer!

यासां बन्धो विमुक्तिं गमयति नियतामुज्झितान्याधिवासो
निःसामान्यां विभूषां जनयति वपुषा यासु नाथोऽमिताभः ।
सर्वामोदच्छिदो या निरुपमवहलामोदलिप्ताखिलाशा
लौकेश्योऽवश्यलभ्यां मृतिमतिविकटास्ता जटा वो हरन्तु ॥ ९५ ॥

1. B badho, °kti; ABD ujrita°; C ujjita; D vasā. — 2. B misāmānyāṃ; C nissāmānyāṃ; A nismāmānyāṃ; D nisāmānyā; B jayati; A vapuṣayā; B yāsü, vadho; D nadho. — 3. C °dvidā; B yo, °rā, moha, rīptā°; BD °sā. — 4. AC laukeçyā; B lokyaçye, avasya, rasya; A °tām; B °ṭostī, jaṭo.

གང་ཞིག་བཅིངས་པར་གྱུར་ཀྱང་རྣམ་པར་གྲོལ་བར་ངེས་པར་བསྒྲོད་བྱེད་གང་ཞིག་
ལུས་*ལ་ལྷག་གནས་པ་ །
གཞན་རྣམས་ངེས་པར་སྤྱངས་ཀྱང་ཐུན་མོང་མིན་པར་མགོན་པོ་འོད་དཔག་མེད་
ཀྱིས་རྣམ་པར་བརྒྱན་པར་མཛད་ །
དྲི་*བཟང་ཐམས་ཅད་སྤྱངས་ཀྱང་གང་ཞིག་མཚུངས་མེད་དྲི་*བཟང་མང་པོས་མ་
ལུས་ཕྱོགས་རྣམས་བྱུགས་གྱུར་པ་ །
འཇིག་རྟེན་དབང་པོའི་ཤིན་ཏུ་ཆེ་བའི་རལ་པ་དེ་ཡིས་ཁྱེད་ཀྱི་ངེས་པར་ཐོབ་བྱའི་
*འཆི་བ་འགྲོག་གྱུར་ཅིག་ །

1. *lha suppléé pour compléter le vers. — 3. *bzaṅs; *bzaṅs. — 4. *čhiṅ; deux syllabes en trop dans le vers.

---

95. Seigneur du Monde!

Vos imposantes tresses d'ascète, dont le nœud nous mène inévitablement à la Libération finale,

Et sur lesquelles l'admirable figure du Protecteur Amitābha, ayant renoncé à tout autre séjour, apparaît tel un ornement sans pareil,

Qui détruisent tous les autres parfums et imprègnent l'espace de leurs incomparables et fortes senteurs,

Qu'elles éloignent de nous la Mort inévitable!

संघातो नो जटानामखिलजनमनोबन्धने पाशराशि-
र्लावण्यं नापि दुःखानलविकलजगज्जीवनीयोऽमृतौघः ।
नाम्भोजं दुष्टदम्यान्तकतुरगकशा क्लेशदोषातिमोषः
प्रत्याशापोषसिद्धिं दिशतु जिनशशिश्लेषिकेशः श्रियो वः ॥ ९६ ॥

1. B °ṭo, nā; AD jaṭānam; B jatānam; B bandhana; D bandhanaḥ; B pāsarāsiḥ. — 2. B lāvaṇyo, °ra, °ra; CD jaṭā; B amṛtoghaḥ; C amṛtodhaḥ. — 3. B nābbojam; ABD duḥṣṭa°; B damyātaka, °sā; A klaçe; ABC °mōṣa. — 4. A praptāçā; BD pratyāsā, ṣāṣa°, siddhi; A diçata; B dina°; AB keça; C kleça; D keçaḥ.

རལ་ཚོགས་མ་ལགས་སྐྱེ་བོ་མ་ལུས་རྣམས་ཀྱི་ཡིད་ནི་འཆིང་བར་བགྱིད་པ་ཞགས་
པའི་ཕུང་པོ་ལགས། །
མཛེས་སྡུག་མ་ལགས་འོན་ཀྱང་སྡུག་བསྔལ་མེ་ཡིས་རྣམ་བཅོམ་དགྲ་རྣམས་གསོ་བྱེད་
བདུད་རྩི་དག་གི་རྒྱུན། །
པདྨོ་མ་ལགས་མ་རུངས་མཐར་བྱེད་རྟ་རྒོད་འདུལ་ལྕག་རྒྱལ་བའི་རི་བོང་ཅན་སྤྲུར་
སྐྲའི་དཔལ་བྱེད་ཀྱི། །
ཉོན་མོངས་སྐྱོན་རྣམས་ཤིན་ཏུ་*འཇོམས་ཤིང་*ཁྱེད་*རྣམས་མངོན་པར་འདོད་པའི་དངོས་
གྲུབ་སྦྱིན་པར་མཛད་གྱུར་ཅིག། །

4. *'jams; *khyed.*rnams suppléés pour compléter le vers.

---

96. Non, ce n'est point un amas de tresses, mais une masse de lacets pour captiver le cœur de toutes les créatures;

Ce n'est pas non plus simplement une piquante beauté, mais un courant d'ambroisie qui ranime le monde épuisé par le feu de la douleur [1];

Non, ce n'est point un lotus, mais un fouet qui dompte la mort cruelle, ce coursier sauvage [2], et qui supprime les passions néfastes;

Ô Vous sur la chevelure duquel est fixé le Vainqueur, tel la lune, accordez-nous la réalisation de nos aspirations au salut!

(1) D'après la version tibétaine : «Ce n'est pas simplement une grâce charmante, mais aussi un courant d'ambroisie, qui est un remède pour les ennemis vaincus par le feu de la douleur.»

(2) D'après la version tibétaine : «Accordez-nous la réalisation de nos désirs, détruisant totalement les vices de la passion, vous qui resplendissez à cause de vos cheveux où est fixée la lune qu'est le Vainqueur!»

उद्दामापिङ्गतेजःप्रसरविरचिताशेषदिग्दाहमोह-
त्रस्तात्राणत्रिलोकीकवलनरभसोल्लासिकालाग्निकल्पं ।
दष्टौष्ठं दुष्टदृष्टिज्वलितमनुहयग्रीवमाबद्धलक्ष्या
जाता लोकेश्वरी वः क्षणमतुलकृपाकातरा दृष्टिरव्यात् ॥ ९७ ॥

1. ACD °ma; B çekha, digūdāha. — 2. B trahtrā, °ki; AC kavalina; B kavaraṇa; BD rabhaço°; B °ulāçi; D kānāgni; ACD kalpaḥ. — 3. A daṣṭoṣṭa; B draptoṣṭa; C draṣṭauṣṭa; D daṣṭoṣṭam, dūṣti, dṛṣti; omis dans B; B °çrīva; ACD °buddha; AD °myā; B °mī; C °mā. — 4. B jatā; A laukeçvaro; B loçvarī; C lokeçvarī; B °atusa.

མ་ལུས་ཕྱོགས་རྣམས་སྲེག་བྱེད་ལྷག་པར་ཀུན་*ཏུ་དམར་སེར་གཟི་བརྗིད་ལྡན་པ་
རྣམ་པར་བགོད་གྱུར་པ་ །
འཇིག་རྟེན་གསུམ་པོ་སྐྱོང་ཤའི་འཇིགས་ལ་སྐྱབས་མེད་ཟ་བའི་ཚོགས་འབར་བསྐལ་
བའི་མེ་ལྟར་བརྟག་བྱ་བ་ །
སོ་བསྡམས་སྡང་མིག་རབ་ཏུ་འབར་བའི་རྟ་མགྲིན་དག་གི་རྗེས་སུ་ཀུན་ནས་གཏད་
དེ་གཟིགས་པ་ལས་ །
མཚུངས་མེད་བརྩེ་ལྡན་འཇིག་རྟེན་དབང་ཕྱུག་སྐད་ཅིག་འཇིགས་པའི་གཟིགས་སྟངས་
སྐྱེས་པས་ཁྱེད་རྣམས་སྲུང་གྱུར་ཅིག་ །

1. *du.

97. Comme le feu de la destruction finale, qui s'enflamme et qui éclate en dévorant les trois mondes sans défense, que terrorise et affole la vue de toutes les régions embrasées par des flammes rougeâtres et irrépressibles,

Tel est l'aspect de Hayagrīva[1], se mordant les lèvres[2], enflammé à la vue du mal;

Et votre regard, qui vers lui s'abaisse, ô Seigneur du Monde, pour un instant s'emplit d'une crainte compatissante;

Puisse-t-il nous protéger!

[1] «Celui qui a une tête de cheval.» Voir A. Foucher, *Iconographie bouddhique*, 1re partie, p. 99, et 2e partie, p. 53 et 55.

[2] D'après la version tibétaine : «les dents serrées».

लोपं लोकः प्रयाति स्फुटमखिलमहाभूभृतामद्य तूर्णं
चूर्णीभावो धराणामपि जलनिधयः शोषमायान्त्यनन्ताः ।
इत्थं यस्यात्तकोपभ्रुकुटिभरभवभङ्गभीमाल्ललाटान्
निर्यान्तीं वीक्ष्य देवीमतुलभुजबलैस्त्रस्तमब्जी स जीयात् ॥ ९८ ॥

1. AC lokaṃ; B lopa; AC lopaḥ; B loka; AC tūrṇa; B bhūrṇdū. — 2. B cūrṇi, °bhāvā, dharāyām, °ra, °ya, āyān, ananta. — 3. ACD yasyānta; B ātu; A koṣa; B krodha; AD bhrūkuṭi; B tukuṭi; C bhṛkuṭi; B tara; D tava; ABCD bhavad; B °tān. — 4. A niyāṃtī; B niryyanti, vikṣa; CD vīkṣa; A anula; BD atura; B turaim, varaim; A tula.

འཇིག་རྟེན་རྣམས་ནི་བརྟག་པར་རབ་གཏོང་གསལ་བ་མ་ལུས་ས་འཛིན་ཆེ་རྣམས་དེ་
རིང་ཕྱུར་བར་ནི།
ཕྱེ་མར་འགྱུར་བགྱིད་འཛིན་པར་བྱེད་པ་ཡང་སྐྱེ་མཐའ་མེད་ཆུ་ཡི་གཏེར་རྣམས་
སྐམ་*པ་ཉིད་བགྱིད་པ།
དེ་ལྟ་གང་ཞིག་ཁྲོ་བ་བཟུང་སྨྲེ་ཁྲོ་གཉེར་རབ་རྒྱས་བསྐྱུས་གྱུར་འཇིགས་སུ་རུང་
བའི་དཔྲལ་*བ་ལས།
དེས་མཐོན་ལྷ་མོ་མཚུངས་མེད་དཔུང་སྟོབས་ཅན་གྱིས་*མཐོང་ནས་སྐྲག་འགྱུར་
མཚོ་སྐྱེས་ཅན་དེས་རྒྱལ་གྱུར་ཅིག།

2. *ba. — 3. *pa. — 4. *mthos.

---

98. Le monde va manifestement disparaître, car, aujourd'hui même et rapidement, les monts majestueux, qui le soutenaient pourtant, se réduisent en poussière et les océans infinis se dessèchent!

Ô Vous qui tenez le lotus, le froncement de vos sourcils, sous l'empire de la colère, fendit votre front formidable d'une large entaille d'où sortit la Déesse [1].

Et, ce que voyant, tous les puissants aux bras incomparables tremblèrent.

Vive celui qui tient le lotus!

[1] Vassilief, *Le Bouddhisme*, trad. La Gomme, Paris, 1865, p. 125 : «La plus grande quantité des légendes sur lui (Avalokiteçvara) se trouvent dans le Manigamboume thibétain.» Note 1 : «Avalokitechvara jura un jour de sauver toutes les créatures, et comme il n'a pas rempli ce serment, sa tête s'est fendue.» — Est-ce la Tārā Bhṛkuṭi? Il est dit que Tārā (comme l'Eloa de Vigny) naquit d'une larme de compassion versée par le Seigneur. Voir Getty, *Gods of Northern Buddhism*, p. 105. L'origine de Bhṛkuṭi, dont il est ici question, serait-elle une création de poète?

स्तुत्यैः स्तुत्या गुरूणामपि जगति गुरुर्वन्दिता वन्दनीयै-
र्मूर्तैवानल्पकल्पार्जितसकलजगत्त्राणनिर्व्याजशक्तिः ।
लोकस्यार्तिच्छिदायै स्वयमतुलकृपेवाब्जिनो निर्गता स्तात्
तारा संसारकारोदरगुरुविलसत्कारणाहारिणी वः ॥ ९९ ॥

1. B mtutyai; AC stutyai; B mtutuyā, guru; AC vandanoyai; B vandhandanīye. — 2. C °pla; ABC kalpajita; BD sakara; B nivyāja; C nirvāja. — 3. C laukasya°; ABD °anti; C °atti, atrala; B °jinā, nigatā, mālā. — 4. tārā est omis dans B; D tārāḥ; B visara; D virasat.

བསྟོད་འོས་རྣམས་ཀྱིས་བསྟོད་ཅིང་བླ་མ་རྣམས་ཀྱི་འང་འགྲོ་བའི་བླ་མ་ཕྱག་བྱ་རྣམས་ཀྱིས་ཕྱག་བྱས་པ།
མི་ཉུང་བ་སྐལ་པར་བསྒྲུབས་པའི་ཐོལ་མེད་ནུས་ལྡན་མཐའ་དག་འགྲོ་བའི་སྐྱབས་གྱུར་མཚུངས་པ་མེད་པ་ཡི།
བརྩེ་བ་དང་ཉིད་ལུས་ཅན་བཞིན་དུ་འཇིག་རྟེན་སྡུག་བསྔལ་གཞིལ་ཕྱིར་པདྨ་ཅན་ལས་ལེགས་འཐོན་པ།
སྒྲོལ་མ་ཡིས་ནི་སྲིད་ཀྱི་འཁོར་བའི་བཙོན་རའི་ནང་དུ་ལྡི་བར་གྱུར་པའི་གདུང་བྱེད་འཕྲོག་གྱུར་ཅིག།

1 et 2. Un pied en trop dans le vers.

---

99. Ô Tārā[1]!

Vous êtes louée par ceux qui sont dignes de louanges et Guru des Gurus en ce monde, vous êtes célébrée par ceux qui doivent être célébrés!

Vous êtes l'incarnation de ce sincère pouvoir de sauver l'humanité entière[2], acquis après de nombreux kalpas;

Vous qui, pour trancher les misères du monde, vous manifestez comme si vous étiez l'incomparable compassion elle-même de «Celui qui tient le lotus»,

«Qui nous faites traverser l'océan des existences» (Tārā), supprimez pour nous les supplices oppressants qui se déroulent au fond de l'abîme des transmigrations!

(1) Voir G. de Blonay, *La déesse bouddhique Tārā.*

(2) Autre sens : «Véritable épouse divine qui protège le monde entier.»

गीर्वाणग्रामगीतो गुरुगणनगुणो गीष्पतेरग्रगाभि-
र्ग्राह्यानुगाढवर्गस्फुटगतिगहनो हंसगाम्युग्रगाभिः ।
* *
गाम्भीरोद्गारिणीभिर्निगदितगरिमागेयपूगाल्पभागः
सम्यग्गम्यः समग्रोऽवतु सुगतगिरामब्जिनो वो गुणौघः ॥ १०० ॥

1. B gīvvaṇa; ABCD gītā; B nīta; A gaṇa; B guṇa, gaṇo; C gīṣpatte; B agraṇābhi; A °bhi; C °bhiḥ. — 2. ACD grahyo; B grahyā; A anugrāḍha; lecture tibétaine anugrāhya; B vargta, gahaṇo; D gahaṇā; ACD gāsyu, gamy; B gāmïgragrābhiḥ; la version tibétaine aurait lu en plus api. — 3. *Cette première partie de vers est omise dans B; B °kheya; lecture tibétaine ageya; ABCD anya°; lecture tibétaine alpa. — 4. A namyaḥ; B namyar; C amyaḥ; lecture tibétaine vacyaḥ; B gnamyaḥsamgro; D samagra°; B °gī; D °nā.

ཚིག་*མཐའ་ལྡན་པའི་ཚོགས་*ཀྱིས་*གྲངས་ནི་བགྲང་བར་ལྷི་ཞིང་ཚིག་བདག་གི་ཚིག་
གིས་སྨྲེ་ཚན་ཡང་།
རྗེས་སུ་གཟུང་བར་ནུས་པ་མ་ཡིན་དང་པའི་འགྲོས་དང་དྲག་པོའི་ཚིག་རྣམས་ཀྱིས་
ཀྱང་གསལ་བར་ནི།
བརྗོད་པར་རྟོགས་དཀའ་བརྗོད་བྱ་མིན་པའི་ཚོགས་ནི་ཆ་ཤས་ཆུང་ངུ་གསུས་པས་
བརྗོད་དེ་ཡོངས་རྫོགས་པ།
བདེ་གཤེགས་ཚིག་གིས་ཡང་དག་བརྗོད་བྱ་ཆུ་སྐྱེས་ལྡན་པའི་ཡོན་ཏན་ཚོགས་ཀྱིས་
ཁྱེད་རྣམས་སྐྱུང་གྱུར་ཅིག།

1. *mtha', *kyi, *grañs, un pied manque au vers. — 2 et 3. Ces deux lignes ne semblent pas avoir été comprises par les traducteurs tibétains.

---

100. Ô Vous qui tenez le lotus!

Le flot de vos vertus est glorifié par la troupe des dieux : le «Maître de l'Éloquence» (Bṛhaspati), malgré ses éloquentes paroles, a peine à en faire le compte!

Il est évidemment impénétrable à la pensée des bandes de créatures plongées dans les objets des sens. Brahmā (qui a pour véhicule le cygne), malgré ses nobles paroles qui résonnent profondément, n'exprime qu'une fraction infime de la masse de ce qui est digne d'être célébré.

Seules, les paroles du Sugata célèbrent parfaitement le flot tout entier de vos vertus. Puisse-t-il nous protéger!

कविरपि जन्मनि *जन्मनि* भक्तश्चरणेऽवलोकितेश्वरस्य ।
प्रकृतिशरणगोत्तरधीः परहितगुरु*कार्य*कार्यः स्याम् ॥

इति महाक्षपटलिक*श्रीवज्रदत्त*कवि*विरचितं श्रीलोकेश्वरशतकं समाप्तम् ॥

1. *Omis dans B; C varaṇe; A caraṇo; ACD avalokeçasya. — 2. B prakiti, çaraṇo; A go'tarala; B çotaradhīḥ; D go'tararadhīḥ; lecture tibétaine ṛjurapyataraladhīḥ; *omis dans B; B kāyaryaḥ syā; AD kāryakārya syām; C kāryāḥ syām; lecture tibétaine kāryakāryaḥ syām. — 3. *Omis dans B; *omis dans D; B °artta; *omis dans BD; B °tā.

Mètre gaṇacchanda, āryā, 30-27 mores.

སྐྱེ་བའི་སྐྱེ་བ་རྣམས་སུ་སྤྱན་རས་གཟིགས་དབང་གི་ ། ཞབས་ལ་གུས་ཤིང་རང་
བཞིན་ཤིན་*ཏུ་དྲང་བ་དང་ ། བློ་གྲོས་མི་གཡོ་གཞན་ཕན་བླ་མའི་བྱ་བ་དག་ །
བྱ་བར་ལྡན་ཤིང་སྙན་ངག་མཁན་དུ་བདག་འགྱུར་བར་ཤོག་ ॥ འཇིག་རྟེན་དབང་
ཕྱུག་གི་བསྟོད་པ་བརྒྱ་པ་ ། སྙན་ངག་*མཁན་པོ་ ॥ ཤྲི་ལ་བཛྲ་དེ་བ་ཞེས་བྱ་བས་
མཛད་པ་རྫོགས་སོ་ ॥

2. *du. — 4. *mgan.

Puissé-je être poète de naissance en naissance, dévot aux pieds du Seigneur Avalokiteçvara, l'âme élevée[1], spontanément[2] dirigée vers son Refuge, tout occupé au grave devoir du salut d'autrui.

C'est ici que se termine la «Centurie» d'éloges sur le Vénérable Seigneur du Monde, composée par le noble poète Vajradatta, archiviste.

(1) D'après A, C, D et la version tibétaine : «l'âme inébranlable».
(2) D'après la version tibétaine : «et sincère».

COLOPHONS.

MANUSCRIT B.

बुद्धं त्रैलोक्यनाथं सुरनरनमितं पारसंसार...मू
धीरम् गम्भीर्यवन्तं सकलगुणनिधिधर्मराजाभिषिक्तमू ।
तृष्णामोहान्धकारमूकरिकलुषहरं कामलोभादिवद्यन
वन्द्यशाक्यसिंहप्रणमितशिरसा सर्वकारं नमामि
भं...कारसम्लवनाथं करुणास्निग्धमानसा....मायासं नामानालो-
कना....(थं) नमामि ।
बलदकमलविसारा....त्रैलोक्याधिपतिप्रणुरक्तवर्णमहाशान्तं श्रीलो-
कनाथं न.....(मामि) ॥
संवत् (764)
नष्टचैत्रशुक्लद्वादशतिथौ संपूर्णदिने श्रीलोकेश्वरशतक.....
श्रीबूकवाहालतनि आशानगृहश्रीवज्राचार्यभुवनदेवेन मुदा लिखिता ॥

1. *sū, *illisible. — 2. *khitam. — 3. *rāṁ, *kalikarūkham, *ro. — 4. *mati. — 5. *illisible, sanig, *illisible. — 6. *partie rongée. — 7, *ra, *illisible, *tai, *sāṅ, *ro. — 8. *partie rongée. — 9. *partie rongée. Mètre sragdharā.

MANUSCRIT C.

ये धर्मा हेतुप्रभवा हेतुं तेषां तथागतो ह्यवादीत् ।
तषां च यो निरोध एवंवादी महाश्रमणः ॥

1. *hetusa; *césure, °taḥ, *avadas. — 2. *nam. Mètre āryā.

VERSION TIBÉTAINE.

ཡོན་ཏན་ཕྲེལ་ཏུ་བྱུང་བ་དཔག་ཏུ་མེད་པ་དང་ལྡན་པས་སྨྲས་པ་ ། བླ་མ་དམ

1. *du.

པ་ཆོས་ཀྱི་རྒྱལ་པོ་དང་ ། མིའི་དབང་པོ་སློབ་དཔོན་ཆེན་པོ་ཤའ་ཀྱ་བཟང་པོའི་
བཀའ་ལུང་གི་ ། རྒྱ་གར་གྱི་*མཁན་པོ་སྙན་ངག་*མཁན་པོ་ཆེན་པོ་མ་ཧའ་པཎྜི་ཏ་ལ་
ཀྵྨིའ་ཀ་ར་དང་ ། བོད་ཀྱི་ལོ་ཙཱ་བ་དགེ་སློང་ཤོང་སྟོན་གྱིས་བསྒྱུར་བའོ་ ॥

2. *mgan.

matidhvajaçrībhadra,
mahānāyaka çakyabhadra, vice-roi,
mahāpaṇḍitalakṣmīkarara et maître Çoṅ,
Traducteurs de l'Avadānakalpalatā de Kṣemendra en tibétain.

LISTE

DES DIFFÉRENTS NOMS D'AVALOKITEÇVARA.

1. Lokeça (17) 1, 3, 9, 14, 23, 38, 45, 51, 52, 61, 66, 79, 82, 87, 88, 89, 95.
2. Padmabhṛt (2), 4, 21.
3. Lokeçvara (9), 2, 5, 12, 16, 25, 48, 77, 85, 97.
4. Nātha (2), 6, 76.
5. Padmapāṇi (8), 7, 13, 15, 18, 26, 27, 28, 91.
6. Rājadrājīvapāṇi (1), 8.
7. Karakamala (1), 80.
8. Kamalakara (1), 10.
9. Lokanātha (5), 11, 33, 63, 74, 86.
10. Pravarakamalabhṛt (1), 17.
11. Buddhamauli (3), 19, 24, 30.
12. Padmahasta (3), 20, 34, 84.
13. Abjapāṇi (5), 22, 40, 59, 60, 69.
14. Vārijavyagrapāṇi (1), 31.
15. Sugataçaçadharadyotavidyotamauli (1), 32.
16. Buddhālaṁkāramauli (1), 35.
17. Sugataçaçibhṛt (1), 36.
18. Jinabhṛt (1), 37.
19. Jinarucivikasanmālikāçekhara (1), 39.
20. Buddhabimbāṅkamauli (1), 41.
21. Kamaladhara (1), 42.
22. Maṇikalaçabhṛt (1), 43.
23. Atulyāmalakamalabhṛt (1), 44.
24. Sarojī (3), 46, 55, 64.
25. Amitamahomauli (1), 47.
26. Kamalī (1), 49.
27. Buddhadhāra (1), 50.
28. Sugatāsaṅgituṅgottamāṅga (1), 53.
29. Sugatanilayo (1), 54.
30. Bhṛtāmbhojaçobhī (1), 56.
31. Buddhamūrddhā (1), 57.
32. Jinavṛṣavasati (1), 58.
33. Kamalabhṛt (1), 62.
34. Sambuddhamauli (1), 65.
35. Rājīvapāṇi (1), 67.
36. Sarvavinmauli (1), 68.
37. Amitakaradharo (1), 70.
38. Nalinodbhāsihasta (1), 71.
39. Kamalālaṁkṛti (1), 78.

40. Sambuddhodbhāsimauli (1), 73.
41. Sugatāvāsamauli (1), 75.
42. Sarasiruhabhṛt (1), 78.
43. Lokabandhu (1), 81.
44. Jinavapuḥpādasaṃpādamauli (1), 83.
45. Aṃbojin (1), 90.
46. Buddhāgāramūrddhā (1), 92.
47. Iṣṭābjakliṣṭapāṇi (1), 93.
48. Nalinadhara (1), 94.
49. Jinaçaçiçleṣikeçaçrī (1), 96.
50. Abjī (3), 98, 99, 100.

INSCRIPTIONS ARABES
DE FÈS

PAR

M. ALFRED BEL

(SUITE ET FIN)

INDEX GÉNÉRAL

INDEX GÉNÉRAL[1].

A et ʿA (أ et ع)

[1] Pour cet index alphabétique, il n'a pas été tenu compte de l'article, ni du *t* rappelant en liaison le *tâ marbûṭa*. La pagination est indiquée par deux chiffres : le premier chiffre renvoie aux pages du tirage à part, celui entre crochets indique les pages des six articles du *Journal asiatique;* chaque exposant accompagnant ces derniers chiffres se rapporte au numéro correspondant de l'article. Ces six articles ont paru dans les numéros suivants : 1, mars-avril 1917 (p. 303-329); 2, juillet-août 1917 (p. 81-170); 3, septembre-octobre 1917 (p. 215-267); 4, septembre-octobre 1918 (p. 189-276); 5, novembre-décembre 1918 (p. 337-399); 6, janvier-février 1919 (p. 5-96).

Les noms des livres et des auteurs cités au cours de cette étude ne figurent pas ici. Les noms de lieux, de monuments, de rues, de rivières, etc., sont écrits en caractères ordinaires (avec l'indication de la ville, entre parenthèses, quand il ne s'agit pas de Fès); sont écrits en italique les noms des personnages (avec une majuscule) et les termes expliqués (sans majuscule).

B (ب)

C

D (د et ذ)

E, ʿE (ا, ع)

F (ف)

G (ڨ et ج)

Ġ (غ)

H, Ḥ (ه, ح)

Ḫ (خ)

Ĭ, ʿI (ا, ي, ع)

J (ج)

K (ك)

L (ل)

M (م)

N (ن)

O, OU, ʿO (ا, و, ع)

P

Q (ق)

R (ر)

S, Ṣ (س, ص)

Š (ش)

T, Ṯ, Ṭ (ت, ث, ط)

V et W (و)

Y (ي)

MÉLANGES.

LA PRIÈRE D'ÉZÉCHIAS[1].

(II *Rois*, XIX, 14.)

On sait jusqu'à quel point les récits des *Rois* concernant le règne d'Ézéchias sont composites (II *Rois*, XVIII, 13 à XX, 19; cf. *Isaïe*, chap. XXXVI à XXXIX). De là la nécessité d'une rapide analyse. 1° Le roi de Juda, Ézéchias, ayant secoué intempestivement la suzeraineté assyrienne, est frappé d'une lourde contribution de guerre (II *Rois*, XVIII, 13-16). — 2° Les représentants du roi d'Assyrie, parvenus devant les murailles de Jérusalem à la tête de forces imposantes, adressent de hautaines sommations aux représentants d'Ézéchias et à la population. Le roi juif fait consulter le prophète Isaïe qui, au nom de Yahvé, prononce des paroles rassurantes. Les représentants du roi d'Assyrie se retirent (II *Rois*, XVIII, 17 à XIX, 9). Cette rédaction laisse beaucoup à désirer et l'issue n'est pas très nette; c'est, en somme, une nouvelle version, destinée à mettre Israël en meilleure posture devant l'Assyrie. — 3° Le roi d'Assyrie envoie de nouveau, par de simples messagers, une lettre menaçante à Ézéchias, qui va la soumettre lui-même à l'examen de Yahvé (II *Rois*, XIX, 9 (fin) à 14). Ce dernier verset dit : «Après qu'Ézéchias eût reçu la lettre de la main des messagers et qu'il en eût pris lecture, il monta au temple de

[1] Communication faite à la séance du 11 avril 1919.

Yahvé et la déploya en présence (sous les yeux) de Yahvé[1]. » — 4° Au lieu des paroles et de la prière conformes à la situation, nous trouvons ici une invocation, d'un caractère banal, à Yahvé « qui chevauche les Kéroubs » (II *Rois,* XIX, 15-19). Nous voyons clairement que l'écrivain a substitué à la version primitive une version adoucie, mais qui n'est pas de nature à supprimer le scandale d'un laïque s'adressant directement à la divinité en pénétrant devant l'arche de l'alliance. — 5° Le prophète Isaïe adresse une nouvelle réponse au roi (cf. XIX, 5-6) en lui annonçant une prompte et complète délivrance. En effet, l'« ange de Yahvé » frappe 185.000 hommes dans le camp assyrien, ce qui détermine une prompte retraite (II *Rois,* XIX, 20-37). Il s'agit sans doute de l'armée assyrienne campée devant Lakis au sud-ouest de Jérusalem. — 6° et 7° Deux derniers documents, où intervient encore Isaïe (II *Rois,* XX, 1-11 et 12-15).

Nous laisserons les historiens se débattre au milieu de ces données très confuses, dont nous croyons avoir été les premiers à signaler le caractère légendaire dans notre *Précis d'histoire juive* (1889). Reuss dans sa *Bible* (livres historiques de l'Ancien Testament, 1877) et Renan dans son *Histoire du peuple d'Israël* (t. III, 1891) n'ont pas cru devoir soulever la question de l'homogénéité du récit.

Nous nous trouvons donc en présence de l'assertion suivante : un roi de Jérusalem, Ézéchias, ayant en mains une lettre menaçante qui vient de lui être remise par les messagers du roi d'Assyrie, se rend au temple de Yahvé et déploie devant l'image divine, qui y était adorée, la lettre en question, pour qu'elle en prenne connaissance et dicte la réponse qu'il convient de lui faire. — La divinité qu'on adorait à cette époque à

[1] Cette démarche directe était déjà indiquée par les mots : *il se rendit au temple de Yahvé,* qu'on lit par erreur à XIX, 1.

Jérusalem sous le nom de Yahvé n'avait certainement point pour symbole un coffret lamé d'or, renfermant le Décalogue et surmonté par des images de Kéroubs sur lesquels Yahvé prenait séance quand il honorait son temple de sa présence. Il n'est pas à supposer non plus que Yahvé fût représenté sous une forme humaine ou animale. Les analogies font plutôt imaginer une pierre rare ou précieuse, peut-être de forme conique, et qu'on entourait d'une riche étoffe. C'est devant cette pierre, installée sur un piédestal, qu'Ézéchias s'agenouilla révérencieusement, baissant la tête jusqu'à toucher le sol, mais soulevant et maintenant écarté de ses deux mains dressées le carton, la *charta*, le papyrus ou le parchemin, sur lequel ont été tracées les sommations insolentes de l'ennemi. Je n'ai pas besoin de dire que le suppliant a fait fumer devant l'image divine l'encens le plus rare.

La question est maintenant de savoir comment la divinité répondra. Sous ce rapport, les livres bibliques nous renseignent parfaitement. Nous n'avons qu'à commenter le texte de I *Samuel*, XXVIII, 6. Le roi Saül, ayant rompu ses relations avec les représentants de la divinité, se trouva dans l'impossibilité de consulter Yahvé, «lequel ne lui répondit, ni par des songes, ni par l'Ourim (et Toumim), ni par les prophètes». Voilà les trois procédés réguliers par lesquels Yahvé fait connaître ses volontés. Nous avons vu ci-dessus qu'une plume timorée avait substitué l'intermédiaire du prophète Isaïe à la consultation directe de la divinité par les soins du roi. De songe, il n'est pas davantage question en cet endroit. Reste donc la consultation par l'Ourim, c'est-à-dire par le sort sacré. Reportons-nous ici au texte classique de l'*Exode* (XXVIII, 15-30).

Nous y apprenons que le costume solennel du chef du sacerdoce comportait une tunique, dite Éphod, richement ornée, à laquelle on attachait une poche, dite Poche d'oracle (*rationale judicii* d'après la Vulgate). C'était une fourre de forme

carrée, dont le côté tourné vers le dehors présentait douze pierres précieuses selon le nombre des tribus d'Israël, portant chacune en gravure le nom de l'une de celles-ci. A l'intérieur de la Poche d'oracle se trouvaient l'*Ourim* et le *Toumim*, consistant, autant qu'on peut s'en rendre compte, en deux objets de petite taille, de forme semblable, mais tout de même susceptibles d'être distingués l'un de l'autre. Ce sont les sorts sacrés, dont l'un signifie *acceptation*, et l'autre *refus* (peut-être *malédiction* et *bénédiction*). Le fonctionnement de cet appareil nous est expliqué dans le texte bien connu de I *Samuel*, XIV, 41, corrigé par la version des Septante et par la Vulgate : « Saül dit à Yahvé : Si la faute est du côté de Jonathan et de moi-même, donne *Ourim* (malédiction); mais si la faute est du côté du peuple, donne *Toumim* (bénédiction). » Il s'agit donc d'introduire, sans doute selon un rituel prescrit à l'avance, la main dans la poche et d'en retirer, au hasard, un des deux objets, non discernables par simple tact.

Nous avons désormais les deux éléments de la consultation. La pierre, symbole ou effigie de la divinité, n'est pas une représentation pure et simple du dieu; elle est une personne vivante, elle est le dieu. Ce dieu prend directement connaissance de la pièce écrite déployée devant lui. Il la lit comme il entendrait une prière.

D'autre part, l'officiant plonge la main dans la Poche d'oracle, sorte de bourse, de fourre ou de sacoche déposée à côté du simulacre divin, et en retire, par la décision de la divinité, l'objet qui signifie acceptation ou refus.

— Que dois-je répondre au roi d'Assyrie, demande Ézéchias à Yahvé — ou, plutôt, quelle réponse lui fais-tu? — Le sort sacré va le lui dire; d'après l'ensemble du récit, la réponse semble avoir été négative : refus opposé aux propositions assyriennes.

On se souvient que ce procédé de consultation est employé

volontiers par Saül et par David (I *Samuel*, XXIII, 9-12, XXX, 7-8; II *Samuel*, II, 1-2; V, 19-20, 23-24).

Je ne veux pas insister ici sur cette circonstance que le roi fait, sans scrupules, office de prêtre. Ce n'est qu'à une époque beaucoup plus récente qu'on prétendit l'écarter des actes du culte malgré les précédents, suffisamment autorisés, concernant David et Salomon.

Ce verset du second livre des *Rois*, (XIX, 14) nous a permis de reconstituer un rite, dont l'orthodoxie des âges plus récents eut le tort de s'offusquer.

Maurice VERNES.

IMPRIMERIE NATIONALE.

COMPTES RENDUS.

F. Otto Schrader. *Introduction to the Pancaratra and the Ahirbudhnya Samhita.* — Madras, Adyar Library, 1916 ; in-8°, xi-178 pages.

Le docteur Schrader a occupé les loisirs forcés que lui laissait son état de prisonnier de guerre au camp d'Ahmednagar, en étudiant la doctrine des Pāñcarātrins, dont l'Institut d'Adyar, qu'il dirige depuis quatorze ans, vient de publier un texte capital, l'*Ahirbudhnya Saṃhitā* (Madras, 1916). Ces deux travaux constituent œuvre de science : un domaine de la pensée indienne négligé jusqu'ici et par suite, comme il arrive d'ordinaire, méprisé ou «sous-estimé» par les Européens, se trouve de la sorte exploré dans ses directions essentielles.

L'enquête bibliographique consiste dans l'énumération et la confrontation des listes de *saṃhitās* (compendia) consacrées par la tradition des Pāñcarātrins. Ici, comme en tout autre domaine, la production indienne apparaît massive, colossale : on découvre une littérature considérable, dont pour la première fois le défrichement se trouve amorcé. Le dépouillement de ces textes inspiré par la recherche, dans chaque saṃhitā, de celles qui s'y trouvent citées, et qui, par suite, sont plus anciennes, aboutit à situer quatorze d'entre elles entre le premier et le neuvième siècle de notre ère; les plus importantes et les plus anciennes paraissent être la triade *Pauṣkara, Sāttvata* et *Jaya.*

Il y aurait injustice à ne pas savoir gré à M. Schrader de s'être fait notre pilote sur «l'océan du Pāñcarātra». La doctrine, comme son nom l'indique, consiste en cinq disciplines, concernant l'ontologie (tattva), la libération (mukti-prada), la dévotion (bhakti-prada), la concentration (yaugika), les objets des sens (vaiçeṣika). Les Saṃhitās des Pāñcarātrins traitent donc, comme les Brāhmaṇas orthodoxes, les Agamas çivaïtes, les Tantras viṣṇuites, du contenu entier de la culture religieuse indienne, mais avec des concepts et des méthodes qui leur sont propres la transcendance de Viṣṇu n'empêche pas, elle fonde au contraire l'im-

manente activité de Lakṣmī, aspect relativement inférieur de l'Absolu; ainsi se trouve surmonté l'hiatus que la philosophie Sāṃkhya dénonçait entre l'esprit immuable, seul être vrai, et la vaine, la tumultueuse Nature. Les attributs de la çakti divine, au nombre de six, conditionnent trois hypostases (vyūhas), en lesquelles se manifeste la divinité : Saṃkarṣaṇa. Pradyumna et Aniruddha; chacun de ces trois principes est investi de fonctions à la fois physiques et morales grâce auxquelles ils régissent l'ensemble tant des phénomènes que des actes; ajoutons qu'ils représentent une accommodation du système aux autres religions indiennes, tous trois n'étant respectivement que des noms différents du Çiva sectaire, du Brahman vedāntique et du Puruṣa suprême des Sāṃkhyas.

Le détail du système construit sur ces bases est exposé de façon complète et l'analyse de l'*Ahirbudhnya Saṃhitā*, œuvre que Schrader est enclin à imputer au IVᵉ siècle, fournit un répertoire utile. D'excellents index achèvent de rendre ce livre fort précieux, bien que l'auteur se soit abstenu de situer la place de la doctrine étudiée dans l'ensemble de la pensée indienne. Dénoncer dans cette doctrine des influences extérieures à l'Inde ne serait pas un vain jeu. L'angélologie, l'histoire de la descente des Manus, véritable pendant de la théorie de la chute d'Adam, le concept de l'œuf cosmique, l'idée d'émanation, bien d'autres notions encore attestent une démarcation des systèmes gnostiques. Un simple trait, purement extérieur, montrera combien les idées entre lesquelles se meuvent ces spéculations sont d'allure peu spécifiquement indienne : les index, très suffisamment complets, ignorent le terme de saṃsāra : occasion priviligiée de constater combien la pensée sectaire entraîna loin de leur foi authentique les Brahmanes qui s'y adonnèrent pour sauver leur prééminence.

P. Masson-Oursel.

V. S. Ghate. *Le Vedānta, étude sur les Brahmasutras et leurs cinq commentaires.* — Tours, Arrault, 1918; gr. in-8°, XLIV-146 pages.

De toutes les philosophies de l'Inde, le Vedānta, qui a longtemps été presque la seule connue des Européens, est demeurée la mieux connue en Occident. Les consciencieux travaux du schopenhauérien Paul Deussen ont propagé la notion complète et lucide d'un Vedānta construit dans l'abstrait, fondé sur l'écrit de Bādarāyaṇa (*Brahma-sūtras*) à l'exclusion de tout autre texte, si l'on excepte les Upaniṣads, principe du système. Presque seule, une étude de Max Walleser (*Der ältere Vedānta*, Heidel-

berg, Winter, 1910) a signalé à l'attention des Européens de fortes raisons d'admettre une évolution de la doctrine, sous l'influence du Bouddhisme Mādhyamika. Mais il devait paraître sûr *a priori* qu'une pensée qui puise ses origines dans les arcanes des Védas et qui demeure, aujourd'hui encore, le patrimoine intellectuel de l'élite indienne, avait subi à travers les âges d'importantes et de constantes transformations.

M. Ghate a le rare mérite de réunir la connaissance la plus complète des textes, base de la doctrine que professe sa foi de brahmane, et l'attitude critique, dont il a acquis la familiarité auprès des indianistes tant français qu'anglais. Cette thèse, qui fut favorablement accueillie par la Faculté des Lettres de Paris, n'est point l'improvisation hâtive d'un étudiant, mais l'œuvre mûrie d'un maître rompu à l'enseignement de cet ensemble de méthodes à la fois grammaticales et religieuses, sur lesquelles repose la culture brahmanique. M. Ghate s'est fait naguère l'éditeur d'un manuel de logique vaiçeṣika qui remonte au début du XIe siècle, la *Saptapadārthī*, ainsi que de son commentaire, la *Padārthachandrikā* (1909, Nirnaya-Sagar Press, Bombay); il a publié des leçons qui constituent un excellent compendium du Védisme, sous ce titre: *Lectures on Rigveda* (1916, Aryabhushan Press, Poona). Son *Vedānta* est une œuvre quasi définitive, parce qu'il consiste en une paraphrase résumée des cinq grands commentateurs : Çaṅkara (début du IXe siècle), Rāmānuja (XIe), Nimbārka (XIIe), Madhva (XIIIe) et Vallabha (XVIe), et qu'il met ainsi en évidence, de façon objective, les divergences des diverses interprétations. Il serait presque aussi vain de résumer que de critiquer un travail qui mérite d'être pris comme modèle d'union de l'exactitude historique et de la pénétration philosophique.

Pour donner satisfaction ainsi aux exigences de l'esprit historique, on n'a eu d'ailleurs qu'à se conformer, aussi bien dans l'étude des commentaires que dans celle du livre sacré, aux préceptes d'interprétation de l'exégèse indienne (Mīmāṃsā), car l'intelligence intégrale de chaque commentaire pris en lui-même conduit à des doctrines métaphysiques sensiblement différentes : en consentant à se l'avouer, au lieu de chercher partout l'affirmation d'une même vérité, et quoi qu'il en pût coûter à un homme pour qui ces textes enveloppent des articles de foi religieuse, l'auteur a fait œuvre non seulement de paṇḍit, mais de savant, au sens européen du mot. Sous toutes les latitudes, puisque la critique est toujours fille de l'exégèse, la foi soucieuse d'objectivité inaugure la méthode historique.

La contribution apportée par M. Ghate à l'histoire de la pensée indienne est importante : la notation des phases par lesquelles passa le Ve-

dānta chez des esprits qui, si l'on excepte Madhva, furent des théoriciens d'une grande originalité, montre, comme l'évolution du Spinozisme, toute la série des postures intellectuelles intermédiaires entre le pur monisme (Çaṅkara) et le pluralisme (Madhva). L'ouvrage doit ainsi apparaître comme fournissant des enseignements qui dépassent la portée de l'indianisme, entendu, bien à tort d'ailleurs, comme une spécialité au sein de l'«humanisme».

P. Masson-Oursel.

Jñānendra Mohan Das. *Baṅgīya bhāṣār abhidhān.* — Calcutta, 1917; 1 vol., 20-1577 pages.

Depuis le vocabulaire de Forster, qui paraissait à l'aurore du XIXe siècle, le nombre de dictionnaires du bengali s'est accru sans cesse; dans les dernières années la production a été telle que, dans son *Linguistic Survey,* M. Grierson a renoncé à en dresser le catalogue. On ne saurait dire que la qualité de ces ouvrages ait été en progressant comme leur nombre, et il n'y a pas longtemps encore, on pouvait considérer certains des plus anciens, par exemple celui de Haughton, comme étant les meilleurs de tous. Le Bengale n'avait rien à opposer de comparable aux principaux dictionnaires hindoustanis ou à celui de Molesworth pour le marathe.

On ne pourrait imputer principalement la responsabilité de cette situation aux travailleurs indigènes ou européens; l'étude et la notation de la langue rencontrent au Bengale des obstacles sans doute uniques dans l'Inde, et qui tiennent au divorce entre la langue parlée et la langue écrite. Ce divorce date du début du XIXe siècle; jusque-là, si savants, si précieux parfois qu'aient été les écrivains, la langue qu'ils parlaient était cependant celle du peuple; le XIXe siècle inaugure une littérature de paṇḍits. M. D. C. Sen, grand admirateur du passé, montre dans son livre comment les Européens, qui étaient à l'origine de ce mouvement, ont vainement essayé de réagir, et comment, par nécessité ou par mode, la langue littéraire est restée pendant la plus grande partie du XIXe siècle une littérature savante. Ceci complique déjà le travail du dictionnaire; mais il y a plus. D'une part, la tradition se perd pour un grand nombre de vocables populaires, en sorte que parmi les différentes formes qui s'en présentent, le lexicographe ne sait comment choisir, et surtout il ne sait comment les noter, faute d'une tradition orthographique continue; d'autre part, l'orthographe de la langue savante elle-même déforme

l'aspect des mots en les calquant complètement sur leurs prototypes sanskrits; au point que, pour emprunter les termes de M. Grierson, un Bengali écrit le sanskrit et lit et parle une autre langue, comme si un Français écrivait *sicca* en prononçant *sèche*, ou si un Italien écrivait *factum* ce qu'il lit *fatto* : huit mots sur dix sont dans ce cas. Or un dictionnaire doit tenir compte autant des habitudes écrites que de l'usage oral; il est même pratiquement inévitable qu'il en tienne compte davantage. Le résultat c'est qu'on cherche en vain la langue bengalie dans la plupart des dictionnaires du bengali : ils n'en disent guère plus qu'un dictionnaire sanskrit, et aussi bien ce sont à vrai dire des dictionnaires sanskrits.

Depuis quelques années, la littérature bengalie a fait effort pour se rapprocher du peuple, et d'autre part, la curiosité des chercheurs s'est portée sur la langue populaire : on en trouvera la preuve dans la *Pattrikā* de la Société Littéraire du Bengale (vieille de 15 ans maintenant) où les descriptions de dialectes voisinent avec les textes archaïques [1]. Plusieurs auteurs consciencieux ont déjà essayé de tenir compte de ces nouvelles tendances; mais si M. Jñānendra Mohan Dās n'est pas le premier à renouveler ainsi la tradition lexicographique, il est celui qui y a le mieux réussi. Grâce à lui, nous serons moins embarrassés pour lire les auteurs contemporains dont les dictionnaires à l'ancienne mode ne nous fournissaient pas la clef; pour lire aussi les vieux auteurs, dont le langage s'est conservé en mainte survivance dans les patois.

Deux autres nouveautés caractérisent le dictionnaire de M. Jñ. M. Dās. En premier lieu, il a cherché à compenser les inconvénients de l'orthographe traditionnelle en notant la prononciation de Calcutta; à cet effet il emploie les signes usuels du bengali, avec quelques modifications. Cette innovation est précieuse: on s'en rendra compte immédiatement si l'on se rappelle par exemple que l'*a* bref du bengali peut noter différents sons, jusqu'à un ō long. Elle sera encore perfectionnée dans la seconde édition que l'auteur projette, par l'emploi de l'alphabet de l'Association phonétique internationale : on voit tout de suite ce que la notation y gagnera à la fois en précision et en commodité.

En second lieu, M. Dās s'est rendu compte que la définition d'un mot n'est jamais complète si elle n'est appuyée par des exemples attes-

[1] La littérature ancienne s'est considérablement accrue grâce aux publications de textes récemment découverts. Ils fournissent une grande partie de la grande anthologie de M. D. C. Sen, *Vanga Sahitya Parichaya or Selections from the Bengali Literature*, 2 vol., Calcutta, 1914.

tant la manière dont il est employé. Il ne pouvait le faire partout; mais c'est la première fois au Bengale[1] qu'on trouve à côté de tant de mots des locutions proverbiales expliquées et des citations de la vieille littérature. On aimerait voir ces citations accompagnées de références : car un texte qu'on n'est pas en état de retrouver n'a qu'une utilité amoindrie; mais peut-être M. Dās a-t-il pensé que ce serait alourdir son volume et lui nuire indirectement. En tout cas on ne saurait désespérer de voir cette règle bientôt suivie au Bengale : sans doute les chercheurs groupés autour de la *Bangīya Sāhitya Pariṣad* rivaliseront de plus en plus de méthode en même temps que d'enthousiasme.

Le dictionnaire de M. Jñ. M. Dās est vieux de deux ans déjà; si je dois rappeler les temps où nous vivons pour excuser ce retard à l'annoncer, j'ai aussi le plaisir d'en confirmer le succès. L'auteur m'informe qu'il se croit en droit d'en préparer une nouvelle édition : outre le changement dans la notation phonétique signalé plus haut, il annonce que le nombre des mots va passer de 75,000 à 100,000. Souhaitons à l'auteur, souhaitons à nous-mêmes que, le succès se confirmant, cette édition paraisse bientôt.

J. Bloch.

Sir George A. Grierson. *The Linguistic Survey of India and the Census of 1911.* — Calcutta, 1919; broch. 73 pages.

Le but de cette brochure est purement statistique; il s'agit de comparer les chiffres du *Linguistic Survey* avec ceux du recensement de 1911. La base statistique sur laquelle ce *Survey* est parti était le recensement de 1891 : car les travaux préliminaires datent de 1896. Dans l'intervalle, la population de l'Inde s'est accrue; d'autre part le Survey ne porte pas sur toute l'Inde[2] et la déborde au contraire en certains endroits; la classification des langues et des dialectes a changé au fur et

(1) Le dictionnaire hindi de la *Nāgarī-pracāriṇī Sabhā* de Bénarès, en cours de publication (en ce moment à la fin du *d*), donne des exemples aussi. Le dictionnaire kaçmiri de M. Grierson, dont le premier volume a paru en 1916 dans la *Bibliotheca Indica* (de *a* à *g*, dans l'alphabet européen), est à ce point de vue d'une richesse sans égale, comme il est d'une précision unique dans la notation des sons et la description des emplois.

(2) Il omet par exemple la Birmanie. Mais un *Survey* de la Birmanie est actuellement en cours.

à mesure que l'étude des matériaux avançait. De là la nécessité des tableaux comparatifs établis par M. Grierson.

Au sujet de cette classification en langues et dialectes, qui a dû lui coûter beaucoup d'efforts, M. Grierson relève en passant le contraste qu'offrent les deux familles tibéto-birmane et indo-aryenne. D'un côté 113 langues, dont les sujets ne se comprennent pas d'une langue à l'autre, avec un nombre bien moindre de dialectes; ce, pour moins de 2 millions d'hommes. De l'autre, pour 226 millions d'hommes, 17 langues seulement, avec 345 dialectes dont les sujets se comprennent à l'intérieur d'une même langue. Ce contraste, prévisible mais frappant, s'explique avant tout par l'état social : d'un côté, de petits groupes vivant isolés les uns des autres dans une contrée montagneuse; de l'autre, les grandes plaines d'où rayonne depuis des siècles jusque dans les coins les plus inhospitaliers une civilisation supérieure. M. Grierson ajoute que la structure même du langage, composé chez les uns de monosyllabes, chez les autres pourvu de mots longs et susceptibles de flexion, rend les altérations atteignant les mots beaucoup plus graves chez les premiers que chez les seconds. Il aurait pu ajouter aussi que les linguistes disposent aussi de moyens bien inégaux pour la classification : d'un côté, on suit le développement des parlers de façon à peu près continue depuis l'époque préhistorique; de l'autre, on en est réduit à l'actuel sur presque tout le domaine.

L'apparition de cette brochure est le signe de l'achèvement prochain du *Linguistic Survey* : en effet tout ce qui n'est pas publié[1] est sous presse, sauf l'Introduction générale. A ce titre, ce court recueil de chiffres mérite d'être salué avec joie et respect.

J. Bloch.

S. R. Dalgado. *Glossário Luso-Asiatico*, vol. I (jusqu'à *l* inclus). — Coïmbre, 1919; lxix-535 pages (publication de l'Académie des Sciences de Lisbonne).

Tous les orientalistes connaissent et savourent le *Hobson-Jobson*, ce recueil d'abord destiné dans la pensée des auteurs à expliquer les mots

[1] Pendant la guerre deux volumes très importants ont paru : IX, 1, *Western Hindī* (comprenant l'hindoustani) *and Panjābi*, et IX, 4, *Pahāṛi languages and Gujari* (1916). Il ne manque plus que le groupe du Nord-Ouest, l'iranien et les parlers, généralement secrets, de populations nomades.

indiens entrés dans le langage courant des coloniaux, et devenu un répertoire d'une richesse et d'un intérêt uniques portant sur toute l'histoire des rapports entre l'Europe et l'Extrême-Orient. M. Dalgado acceptera volontiers que l'on mentionne d'abord cet ouvrage en signalant ses travaux, car il se plaît à reconnaître tout ce qu'ils lui doivent, et c'est aussi le moyen d'indiquer immédiatement leur objet.

Que le *Hobson-Jobson* puisse être enrichi et varié, cela découle de sa nature même; et M. Dalgado a toute raison de le reprendre du point de vue portugais. A vrai dire, son dessein est légèrement différent : il ne cherche pas à éclaircir l'histoire des mots ou des objets qu'ils désignent : son travail est avant tout une recherche de lexicologie portugaise. A ce point de vue il intéressera particulièrement les études romanes, et en particulier les études françaises — car un bon nombre des mots coloniaux du français viennent directement du portugais. Mais l'orientaliste y trouvera son profit, car dans les articles correspondant à ceux du *Hobson-Jobson*, les textes portugais sont souvent plus nombreux; et surtout on trouvera ici un grand nombre de mots que le *Hobson-Jobson* ne donne pas, ou donnait de façon différente. On sait en effet que les Portugais ont précédé les autres Européens en Extrême-Orient; par la conquête et surtout par le commerce et par la propagande religieuse ils ont pris contact intime avec la population; le portugais est devenu la langue commune de tous les ports de l'Inde et de l'Extrême-Orient, et a survécu à la domination portugaise : de nos jours encore, on signale à Ceylan un dialecte indo-portugais, parlé par des gens qui n'ont pas une goutte de sang portugais dans les veines, et dont M. Dalgado a donné jadis une étude [1]; quant aux vocables portugais entrés dans les parlers d'Extrême-Orient, le nombre en est assez grand pour qu'il ait pu consacrer un volume à les collectionner [2]; un grand nombre en a passé dans d'autres langues européennes par l'intermédiaire des colonies : il suffit, par exemple, de rappeler le nom de la caste. On sait enfin que certains mots indigènes ont subi le même transfert par l'intermédiaire portugais : tels *palanquin*, *mandarin*, sans doute *bambou* dont l'origine vraie reste inconnue, ou *boy*, qui paraît si essentiellement anglais.

Pour tout le détail de cette histoire, histoire des mots et histoire des choses, on n'aura jamais trop de points de repère. Les mots coloniaux ont des histoires très embrouillées; qui peut dire si *véranda* est sûrement un mot de l'Inde ou un mot portugais? De même *tank*, qui est devenu

(1) *Dialecto indo-português de Ceylão*, Lisbonne, 1900.

(2) *Influência do vocabulário português em linguas asiáticas*, Coimbre, 1913.

une notion européenne, est un mot colonial aussi; mais y a-t-il ou non en anglais collusion de deux mots, l'un portugais, l'autre indien? Le mot portugais est-il venu en Angleterre directement ou par l'Inde? M. Dalgado a déjà étudié un certain nombre de problèmes de ce genre dans des publications antérieures [1]; en relisant patiemment la vaste littérature des premiers voyageurs, en vérifiant les formes qu'ils donnent, il aura contribué, en même temps qu'à honorer sa langue nationale, à élucider certains points de l'histoire des rapports entre l'Europe et l'Extrême-Orient.

J. Bloch.

Enrico Cerulli. *Canti popolari amarici* (*Chants populaires amhariques*). — Rome, 1916; extrait des comptes-rendus de l'*Accademia dei Lincei*, vol. XXV, 99 pages.

La première publication de M. Cerulli sur le domaine éthiopien est une fort intéressante collection de chants amhariques (112 numéros). Les textes, de sujets variés et réellement populaires (ils ont été recueillis de la bouche d'Abyssins des troupes coloniales italiennes, dans les loisirs de journées d'hôpitaux), échappent à la monotonie des distiques pédants dont les lettrés abyssins aiment à assassiner les enquêteurs. Non que le goût du jeu de mot subtil n'y soit apparent; mais le pittoresque et le sentiment ont aussi leur juste part.

M. Cerulli a bien établi son texte et a donné une traduction fidèle. Les chants de circonstance sont situés avec soin dans le cadre historique en dehors duquel ils seraient souvent peu compréhensibles.

Pour la langue, M. Cerulli a noté soigneusement et repris dans un index final (où on aimerait avoir les références aux différents textes) les mots (ou sens de mots) amhariques non encore signalés.

Si l'on admet sans peine l'extrême sobriété des commentaires grammaticaux, on regrettera que M. Cerulli n'ait pas utilisé dans ses textes comme il l'a fait dans son index un signe pour les consonnes doubles, de manière à faciliter la lecture et l'interprétation.

On aurait aimé aussi à lire quelques indications sur la manière dont

[1] Outre celles déjà mentionnées, relevons les plus récentes : *Contribuições para a lexicologia luso-oriental*, 1916; *Gonçalves Viana e a lexicologia portuguesa de origem asiático-africana*, 1917 (l'une et l'autre publiées par l'Acad. des Sciences de Lisbonne).

ces petits poèmes sont chantés et un court commentaire sur la versification.

M. COHEN.

Enrico CERULLI. *Testi somali.* I. Canti e proverbi somali nel dialetto degli Habă Auwāl (*Chants et proverbes somali dans le dialecte des Habă Auwāl*). II. Testi di diritto consuetudinario dei Somali Marrēhān (*Textes de droit coutumier des Somali Marrēhān*). — Rome, Casa editrice italiana 1918; in-8°, 40 + 16 pages. [Extrait de la *Rivista degli studi orientali*, tome VII.]

M. Cerulli a recueilli à Naples, de la bouche de soldats somali des troupes coloniales italiennes, des textes qui ont un intérêt linguistique et ethnographique. On trouve dans son étude un supplément aux lexiques du somali et quelques indications sur les divisions dialectales de cette langue. L'auteur promet sur ces sujets de plus importantes contributions, qui seront les bien venues.

M. COHEN.

Cte Henri DE CASTRIES. *Les sources inédites de l'histoire du Maroc*, 1re série. Dynastie Saadienne. Archives et bibliothèques d'Angleterre. T. I. — Paris, Leroux; Londres, Luzac, 1918; 1 vol. gr. in-8°, XXXII-575 pages.

Faisant suite à ses précédentes publications de documents inédits relatifs à l'histoire du Maroc et tirés des collections d'archives et des bibliothèques publiques de l'Europe, M. le comte H. de Castries nous donne, maintenant, après une interruption motivée par les événements, le premier volume de la série anglaise. Ces documents sont en anglais, en espagnol, en italien, quelques-uns en arabe, et ont rapport à la dynastie saadienne qui régna au Maroc de 1511 à 1659: ils couvrent une période s'étendant de 1540 à 1589. La ville de Marrakech fut presque exclusivement la capitale de ces souverains, dont l'autorité avait été affermie par la prise d'Agadir, enlevée aux Portugais (12 mars 1541) par Moulay Mohammed ech-Chéïkh. Aussi les trafiquants anglais se dirigèrent-ils surtout vers le sud du Maroc, où les villes maritimes de Santa-Cruz et de Safi servaient de ports à Sous et à Merrakech; c'est vers cette région que les attirait le commerce du sucre, car la culture de la canne à sucre ne dépassait guère, au nord, le cours de l'oued Tensift. Leurs pilotes connaissaient fort bien ces parages, et les marchands de la Hanse les préféraient pour conduire leurs navires sur ces côtes inhospitalières. Il leur fallut lutter contre les marchands portugais qui

avaient monopolisé ce commerce; pour obtenir l'égalité de droits, l'Angleterre négocia avec le Portugal de 1561 à 1576 sans aboutir à un arrangement définitif. La contrebande de guerre, interdite par les papes, florissait au Maroc; les gouvernants anglais y étaient intéressés, et les vives réclamations des Portugais n'étaient guère écoutées. Il est vrai que les Chérifs posaient comme condition de la liberté du trafic qu'on leur fournît les armes dont ils avaient besoin. Les sultans auraient voulu constituer une flotte de guerre; mais en réalité, malgré leurs efforts, les pirates de Salé et de Tétuan furent seuls dangereux pour la navigation européenne.

Le sucre n'était pas la seule marchandise qu'on allât chercher au Maroc; la poudre d'or y arrivait en grandes quantités à la suite de l'occupation de Tombouctou (1591). Les sequins indigènes étaient également recherchés pour l'exportation, malgré les règlements qui y mettaient obstacle. Les droits de douane étaient, à l'importation, de 10 p. 100 *ad valorem*, payables en nature; à l'exportation, ils étaient insignifiants. Les opérations de commerce se faisaient naturellement avec des négociants indigènes, mais le règlement en était difficile; et, pour les armes et munitions, avec les souverains eux-mêmes, qui payaient au moyen de lettres de change tirées sur les banquiers juifs.

Les Anglais commencent leurs opérations en 1551 (p. 40, note 2); en 1577 seulement la reine Élisabeth envoie à Moulay 'Abd-el-Mélik l'ambassadeur Edmund Hogan. L'année suivante, les Portugais perdent la bataille d'El-Qçar el-Kébîr, et le Maroc prend tout à coup figure d'un grand État, avec lequel il faut compter. Les Anglais et les Hollandais entrent alors en lutte avec les Espagnols sur le terrain diplomatique. On trouvera, à titre de curiosité, p. 210, le fac-similé de la signature en lettres latines cursives de ce sultan 'Abd-el-Mélik.

Une ample introduction, clairement rédigée, met au courant le lecteur de l'intérêt qu'offrent les diverses pièces récoltées. Pour la compléter, on lira avec profit, p. 445-454, un mémoire sur la *Barbary Company*. Quelques observations se présentent au cours de la lecture. L'espagnol *Marruecos*, le vieil anglais *Morocus* indiquent qu'au XVI[e] siècle on prononçait encore *Marrākuš* au lieu de la prononciation actuelle Marrakech. — Planche I (voir p. 102, note 1) : l'en-tête ولا معبود سواه est une restitution; elle aurait dû être placée entre crochets. — P. 100, l. 18 : نصره n'est pas dans le texte; ce mot a été restitué; même observation que ci-dessus. والظهره n'est pas arabe; il y a dans le texte : وأظهره بمنّه «qu'il le rende victorieux par sa grâce». Ligne 12, ajouter الملكة devant ايزبيلا «la reine Élisabeth». — P. 101, l. 3, lire اتبع (le point

du *b* est tombé au tirage). Ligne 6, avant جسره, inscrire لأجفانه «pour ses navires», qui est dans le texte. Ligne 9, lire بجانبنا, au lieu de بجانبنا (faute typographique). L. 10, ajouter لدينا avant يقتضى.

Nous noterons, page IV, note 2, que le thé vert, devenu boisson nationale au Maroc, à telles enseignes que la Société d'assistance aux blessés musulmans en a distribué des quantités aux formations sanitaires hospitalisant des blessés marocains, au cours de la guerre qui vient de finir, doit l'origine de cet emploi généralisé à l'importation anglaise; l'époque seule n'a encore pu en être précisée. — P. 25, note 2. L'expédition espagnole de 1560 contre l'île de Djerba a fait l'objet d'une thèse de M. Ch. Monchicourt (1913) et d'un article du *Journal asiatique*, XI[e] série, t. IX (1917), p. 291 et suivantes. — P. 240, note 5. On appelle au Maroc راحة «repos» l'escorte, les tentes et les provisions envoyées par le souverain pour le voyage d'un ambassadeur; c'est ce qu'on nomme en Orient استقبال «aller à la rencontre de quelqu'un pour le recevoir».

A la page 111, on trouvera une planche hors texte donnant la généalogie des princes de la dynastie saadienne ayant marqué dans l'histoire; ceux qui ont régné ont leurs noms imprimés en rouge. On sait combien ces tables sont indispensables aux travaux historiques, et l'on se félicitera que M. de Castries n'ait pas négligé de joindre à sa publication cet utile complément.

Cl. Huart.

CHRONIQUE

ET NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

FONDATION DE GOEJE.

Communication.

1. Le Conseil de la Fondation, n'ayant subi aucun changement depuis le mois de novembre 1918, est composé comme suit : MM. C. Snouck Hurgronje, *président;* MM. Th. Houtsma, Tj. De Boer, K. Kuiper et C. van Vollenhoven, *secrétaire-trésorier.*

2. Dans le cours de l'année 1919, la Fondation a fait paraître chez l'éditeur Brill, à Leyde, ses quatrième et cinquième publications : n° 4, *Bar Hebræus's Book of the Dove, together with some chapters from his Ethikon, translated by A. J. Wensinck, with an introduction, notes and registers;* n° 5, *De opkomst van het Zaidietische Imamaat in Yemen, door C. van Arendonk.* L'ouvrage de M. I. Goldziher sur l'*Histoire de l'interprétation du Qoran* (édition augmentée des conférences tenues par l'auteur à Upsal en 1918), dont la publication a déjà été annoncée, est sous presse et paraîtra comme n° 6 de la série.

3. Sont encore disponibles un certain nombre d'exemplaires des cinq ouvrages publiés par la Fondation. La vente se fait chez l'éditeur E. J. Brill, à Leyde, au profit de la Fondation : n° 1, *Reproduction photographique du manuscrit de Leyde de la Ḥamâsah d'Al-Buḥturî* (1909), au prix de 96 florins hollandais; n° 2, Le *Kitâb al-Fâkhir d'Al-Mufaḍḍal,* publié par C. A. Storey (1915), au prix de 6 florins; n° 3,

Streitschrift des Gazâlî gegen die Bâṭinijja-Sekte, par I. GOLDZIHER (1916), au prix de 4,50 florins; n° 4, *Bar Hebraeus's Book of the Dove, together with some chapters from his Ethikon, translated by A. J. WENSINCK* (1919), au prix de 4,50 florins; n° 6, *De opkomst van het Zaidietische Imamaat in Yemen, door C. VAN ARENDONK* (1919), au prix de 6 florins.

Novembre 1919.

PÉRIODIQUES.

Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient, t. XIX :

N° 1. H. PARMENTIER. L'art d'Indravarman.

Epigraphia Indica, vol. XIV, part v :

15. DAYA RAM SAHNI. Chandravati Plates of Chandra-Deva, V. S. 1150 and 1156. — 16. S. V. VENKATESWARA and S. V. VISWANATHAN. Bevinahalli Grant of Sadasiva Raya, Saka 1473. — 17. IDEM. Kudiyantandal Grant of Vira-Nrisimha, Saka 1429.

Part vi :

18. Robert SEWELL. The True Longitude of the Sun in Hindu Astronomy. The Siddhanta-Siromani. — 19. L. D. BARNETT. Two Inscriptions from Kurgod. — 20. Sten KONOW. Taxila Inscription of the year 136.

Epigraphia Indo-Moslemica, années 1915-1916 :

H. BEVERIDGE. Mahdi Khwāja. — G. YAZDANI. Two Inscriptions of King Ḥusain Shāh of Bengal from Tribenī; – Inscriptions in the Tomb of Bābā Arjun Shāh, Petlād (Baroda State); – Inscriptions in the Golconda Tombs; – Remarks on the date of a copper plate Inscription of Khandesh.

Journal and Proceedings of the Asiatic Society of Bengal, 1919, n° 2 :

Proceedings of the Annual Meeting, 1919.

N° 3 :

Bimala Charan Law. A Note on Buddhagosa's Commentaries; — Influence of the five heretical teachers on Jainism and Buddhism. — G. R. Kaye. Ancient Hindu Spherical Astronomy.

Journal of the American Oriental Society, vol. 39, part 4 :

W. E. Clark. Śākadvīpa and Śvetadvīpa. — J. P. Peters. The Home of the Semites. — E. W. Fay. The Vedic Posterius *-pitvam*, Cover (Night). — J. D. Prince. Phonetic Relations in Sumerian. — M. Bloomfield. The Mind as Wish-Car in the Veda.

Brief Notes. — F. von Oefele. «Ascalabotes fascicularis» in old Babylonian Medicine. — E. W. Fay. The names of God in Tamil; — The root *myakṣ* in the Rig Veda. — G. A. Barton. A new Babylonian parallel to a part of Genesis, 3.

Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland, July 1919 :

T. W. Haig. Graves of Europeans in the Armenian Cemetery at Iṣfahān. — F. E. Pargiter. Sagara and the Haihayas, Vasiṣṭha and Aurva. — L. C. Hopkins. Pictographic Reconnaissances (Part III). — A. C. Coomaraswamy. Portrait of Gosāīṅ Jadrūp.

Miscellaneous Communications. — A. C. M. A Note on the Chinese Atlas in the Magliabecchian Library, with reference to Kinsay in Marco Polo. — Ramāprasād Chanda. Khāravela.

The Moslem World, October 1919 :

B. Macdonald. From the Arabian Nights to Spirit. — Percy Smith. Another Plea for the Vernacular. — L. S. McCague. Egypt in 1857-1861. — G. F. Herrick. Literature for Turkish Moslems. — W. G.

IMPRIMERIE NATIONALE.

SHELLABEAR. Christian Literature for Malaysia. — J. D. BRYAN. Mohammed's Controversy with Jews and Christians.

T'oung Pao, 1918-1919, n° 1 :

FAVRE. Les sociétés de «frères jurés» en Chine. — G. MATHIEU. Le système musical.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

SÉANCE DU 14 NOVEMBRE 1919.

La séance est ouverte à 5 heures, sous la présidence de M. Senart.

Étaient présents :

M. Huart, *vice-président;* M[lles] Getty, Karpelès, Magne; MM. Allotte de la Fuÿe, Archambault, Basmadjian, Bigarré, Bloch, Bourdais, Bouvat, P. Boyer, Casanova, Danon, Demiéville, Ferrand, Finot, Gaudefroy-Demombynes, Gieseler, Hackin, Mayer Lambert, Macler, Meillet, Nicolas, Pelliot, Périer, Przyluski, Sidersky, Sottas, Stern, *membres;* Thureau-Dangin, *secrétaire.*

Le procès-verbal de la séance du 9 mai est lu et adopté.

M. Finot lit un rapport sur les travaux du premier Congrès des Sociétés asiatiques, tenu à Londres du 3 au 6 septembre.

M. le Président fait part à la Société des impressions excellentes qu'il a rapportées de ce Congrès. Il insiste sur la cordialité de l'accueil fait aux congressistes par leurs hôtes britanniques.

Sont élus membres de la Société :

M[lle] Magne, présentée par MM. Finot et Przyluski;
M. Augustin Périer, présenté par MM. Huart et Casanova.

Les ouvrages suivants sont offerts à la Société :

Par M. Basmadjian, *La Cilicie, son passé et son œuvre;*

Par M. Casanova, au nom de M. Ch. de la Roncière, *Découverte d'une relation de voyage datée du Touat;*

Par M. Finot, au nom de M. G. Jouveau-Dubreuil, *Les Pallavas; Pallava Antiquities*, vol. II, et *Conjeevaram Inscription;*

Par M. Allotte de la Fuÿe, *Les Monnaies de l'Élymaïde;*

Par M. Sidersky, *Moïse Schwab, sa vie et ses œuvres.*

Les membres sortants de la Commission du *Journal* sont réélus.

M. Przyluski établit que la description de l'enfer bouddhique insérée dans le 26ᵉ chapitre du *Divyāvadāna* est empruntée au *Bālapaṇḍita-sūtra*, qui est le 199ᵉ morceau du *Madhyama-āgama* traduit en chinois.

M. Casanova propose de voir dans le nom de l'abeille en sémitique (hébreu *deborah*, arabe *daboûr* et *zounboûr*) un composé de **dabb* «mouche» (hébreu *zeboûb*, arabe *dhabâb*, assyrien *zumbu*) et d'**oûr* «miel» (arabe *ari*). Ce composé serait l'origine de la racine arabe *dabbara* «organiser, administrer», la première forme *dabara* de cette racine ayant un tout autre sens.

Observations de MM. Danon et Mayer Lambert.

La séance est levée à 6 heures et demie.

SÉANCE DU 12 DÉCEMBRE 1919.

La séance est ouverte à 5 heures, sous la présidence de M. Senart.

Étaient présents :

MM. Cordier et Huart, *vice-présidents;* Mˡˡᵉˢ Getty, Karpelès; MM. Allotte de la Fuÿe, Basmadjian, Bigarré, Bourdais, Bouvat, P. Boyer, Cabaton, Casanova, Danon, Dussaud, Ferrand, Finot, Mayer Lambert, Macler, Meillet, Moret, Pelliot, A. Périer,

Przyluski, Ravaisse, Sottas, Vernes, Virolleaud, *membres;* Thureau-Dangin, *secrétaire.*

Le procès-verbal de la séance du 14 novembre est lu et adopté.

Sont élus membres de la Société :

M. L. Polain, présenté par MM. Cordier et Casanova;
M. P. Sauvageot, présenté par MM. Meillet et P. Boyer;
M. J. Karst, présenté par MM. Meillet et Macler.

M. Casanova offre à la Société, au nom de l'auteur, Ahmed Zéki Pacha, un lot de brochures.

M. Vernes fait une communication sur l'antre de Priape (*Vulgate*, III *Rois*, xv, 13) et se demande si la mention de cérémonies pratiquées en l'honneur de Priape et d'un antre, où se célébraient ces mystères impudiques, est explicable par la circonstance que saint Jérôme aurait eu sous les yeux un texte hébreu différent du nôtre. Après une minutieuse discussion des éléments du texte, il estime que le principal traducteur — ou l'un de ses reviseurs — a été induit en erreur par une vieille faute des traducteurs grecs qui, au lieu de lire *une image pour Ashéra,* ont lu *une image dans une Ashéra,* ashéra signifiant un bosquet ou bois sacré.

Observations de MM. Danon et Bourdais.

M. Finot analyse une communication de M. Coedès signalant la découverte à Phimai (Siam) d'une inscription votive datée de 1108 A. D. et dont l'auteur est un des seigneurs qui figurent dans les bas-reliefs d'Angkor Vat avec le roi Parama-Viṣṇuloka. Cette coïncidence permet d'identifier définitivement ce roi avec Sūryavarman II et de fixer entre 1115 et 1180 la date de construction d'Angkor Vat.

MM. Ferrand et Pelliot présentent quelques remarques.

La séance est levée à 6 heures.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME XIV, XIe SÉRIE.

MÉMOIRES ET TRADUCTIONS.

MÉLANGES.

COMPTES RENDUS.

CHRONIQUE ET NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.



Le gérant :

L. Finot.